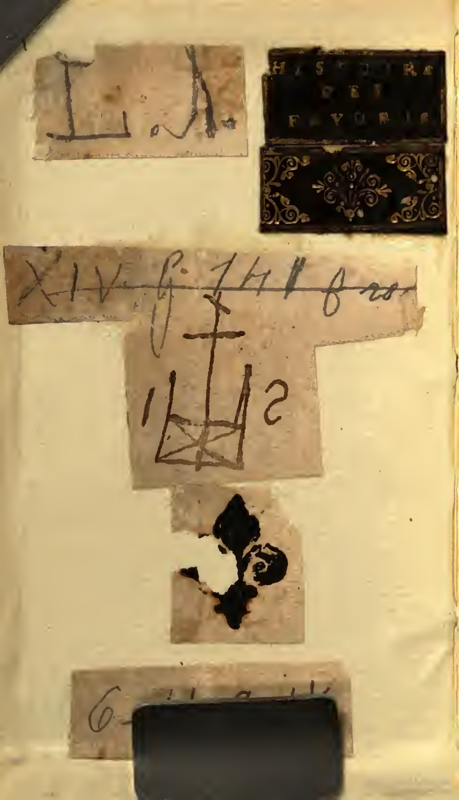



HISTOIRE
DES
FAVORIS

HISTOIRE
DES PLVS ILLVSTRES
FAVORIS
ANCIENS ET MODERNES,

Recueillie

Par feu Monsieur P. D. P.

Auec vn Iournal de ce qui s'est passé à la mort du MARESCHAL D'ANCRE.



A Paris, sur l'Imprimé

A LEYDE,

Chez IEAN ELSEVIER
Imprimeur de l'Academie.

CIƆ IƆC LXI.

A MONSEIGNEVR
MONSEIGNEVR
LE COMTE FABIAN,
COMTE DE DONA, &c.

MONSEIGNEVR,

Ces Grands Hommes qui ont regi des Monarchies, & qui n'auoient plus à souhaitter que le nom de Roy, viennent aujourd'huy étaler leur Politique aux yeux du Monde auec plus de liberté qu'ils n'osoient en prendre durant leur credit. Quoy qu'ils eussent toute l'authorité que la faueur peut donner, ils releuoient d'vne fortune instable, & qui a abbattu souuent de leurs trônes ses maistres qu'ils adoroient. Ils n'a-

uoient pour confidens de leurs conseils que leurs conseils mesmes ; & si, pour vser de leurs termes, ils se faisoient quelques Creatures, & leur ouuroient la porte du cabinet, ils entroient bientost dans des soupçons & des jalousies qui les portoient à détruire ce qu'ils auoient fait. Les Prestres d'Isis cachoient toûjours auec soin aux peuples les sacrez mysteres ; & ces Idolâtres de la Faueur suiuent la mesme maxime, & ne reuelent que le plus tard qu'ils peuuent le secret d'atteindre à ce haut poinct de Grandeur. Mais il s'en est peu veu qui ayent treuué celuy de s'y maintenir, & comme vn flus & reflus, il leur a fallu descendre dés qu'il ne leur a plus esté permis de monter. Cette Histoire en fournit assez d'exemples, & fait voir ces Illustres Ambitieux tantost au haut de la rouë, & tantost au bas ; tantost bannis, tantost rappellez, & toûjours dans la crainte de l'horrible chûte, dont les menace

leur propre Grandeur. Mais il est aisé, MONSEIGNEVR, *de découurir les defauts de leur Politique, si on jette les yeux auec moy sur celle des fameux Heros de vostre Maison, qui a toûjours esté feconde en Grands Hommes, de qui l'épée & la plume se sont également signalées dans la conduitte des Estats; Et c'est ce qui m'a obligé particulierement à dédier ce Recueil à* VOSTRE EXCELLENCE, *ne pouuant luy donner d'ailleurs vne plus haute protection.*

Mais, MONSEIGNEVR, *afin de suiure l'ordre des temps, & ne point confondre vostre gloire auec celle de vos Illustres Ancestres, vous me permettrez de parler d'eux auant que de vous, & de tirer d'vn* Albinus, *d'vn* Schafnaburgensis, *d'vn* Æneas Syluius, *d'vn* Albertus Crantzius, *de la* Chronique Boëmienne de Paprotius, *& des* Archiues *mesmes* de l'Empire, *vn petit abregé*

de leur Histoire. Si ie la fais remonter jusques à celuy qui a porté le premier le nom de Dona, *que ne pourrois-je point dire d'vn* Aloyse Compte d'Vrpach, *General des armées de Charlemagne sur la frontiere des Saxons, qui vid les grands seruices qu'il rendit à l'Empereur auec son fils* Conrad; *recompensez du Burgrauiat & de la Comté de Dona en fief de l'Empire, qui juge en dernier ressort. Leurs Descendans ont tous marché sur de si glorieux pas, & se sont non seulement alliez aux premieres familles de l'Europe, mais signalez de plus dans de grands emplois, & des expeditions de haute importance. N'a-t'on pas veu vn* Hinco *marcher à la conqueste de la Boheme, y arborer le Christianisme, & mener son Roy Boleslaus Mites prisonnier à l'Empereur Otton dont il conduisoit les Forces? Il ne faut plus que la Fable nous vante tant ces deux vaillans Gemeaux Castor & Pollux; L'Europe a veu en vn*

mesme temps trois Freres de vostre Illustre Maison chacun à la teste d'vne armée ; L'Aisné trauerser l'Allemagne pour rompre les efforts d'vne ligue qui couroit la France ; le second commander les forces de Dannemarck ; & le troisiéme percer la Liuonie auec vn camp volant du Roy de Pologne. Ie passerois les bornes qu'il faut se prescrire dans vne lettre, si ie parlois de tous les fameux Comtes de Dona, qui ont acquis de la gloire dans les plus celebres Ambassades de l'Europe, & se sont rendus Illustres dans la Politique comme dans la guerre ; Si ie venois à étaler leur magnificence, & les monumens qui nous en restent, comme la hardie Structure du Pont de Dresde sur l'Elbe, qu'ils bastirent de leurs deniers, & rendirent le plus somptueux édifice de sa sorte qui soit en l'Europe ; & les droits que la Maison de Dona en tire encore aujourd'huy, publient assez le nom de son Fondateur.

Il est donc temps, MONSEIGNEVR, *que ie vienne à* VOTRE EXCELLENCE *qui a si auantageusement herité des vertus de ses Ayeux, & s'est si fermement attachée à l'ancienne maxime de sa Maison, de n'embrasser des employs politiques, que lors qu'ils sont d'accord auec la Religion & l'Equité. Cette maxime, dis-je, a eu vn tel ascendant sur vous, qu'elle vous a fait negliger des auantages tres-considerables que deux Roys tres-puissans vous offroient, afin de vous attacher plus fortement au seruice d'vn plus grand Maistre, & vous rendre d'autant plus utile à l'Eglise de Dieu, pour laquelle & vostre Illustre Maison & vostre personne ont toûjours fait paroistre vn Zele, & vne constance admirable. Außi,* MONSEIGNEVR, *bien loin d'aspirer à de plus hautes dignitez, & de plus grands biens que ceux où vostre naissance vous a éleué, bien loin de les rechercher par des bassesses indignes d'vne ame noble com-*

me la voſtre, vous les auez ſeulement attendus de la Prouidence, & vous vous en eſtes ſagement remis à l'ordre d'en-haut. Ce n'eſt pas veritablement de la ſorte que nos Fauoris en ont vſé, & la pieuſe critique aura lieu de ne pas approuuer toute leur conduite : Mais d'ailleurs, MONSEIGNEVR, *elle découurira dans* VOTRE EXCELLENCE, *ce qu'elle aura trouué de manque en eux, & aura recours à l'Hiſtoire de voſtre vie dans les endroits de ce Recueil, où elle verra moins de marques de prudence & de probité. En effet, ſi dans l'opinion des honneſtes gens, la vertu & le ſçauoir ſont les richeſſes les plus conſiderables de l'homme, j'oſe dire,* MONSEIGNEVR, *qu'il n'en eſt point de plus riche que vous dans l'Vniuers ny de plus modeſte, & qui en tire moins de vanité. Ie ſeray aiſément auoüé de chacun, ſi ie paſſe au détail de ces richeſſes, & les expoſe à la veuë de ceux que la diſtance des lieux recule de vous. Autant que*

vous auez receu d'auantage de la nature, & par les biens & par la haute naissance, autant en auez-vous voulu tirer de vostre estude, & de l'exemple de vos Illustres Ayeux, qui firent vn assemblage si heureux d'armes & de lettres, & eurent vn soin particulier

Horat. ----- coëmptos vndique nobileis
lib. 1. Libros Panæti, Socraticã & domum
Carm. *Miscere* loricis.

Mais ce n'est point ce prodigieux amas de bons liures que ie veux loüer ; ie veux loüer le Maistre qui a sçeu si admirablement s'en seruir, & qui de la façon, pour continüer auec le mesme Poëte,

Idem Exegit monimentum ære perennius
lib. 3. Regalique situ Pyramidum altius,
Quod non imber edax, &c.

VOTRE EXCELLENCE *a bien jugé que l'ignorance est à la Noblesse ce qu'au Soleil vn nüage épais qui nous en*

dérobbe toute la ſplendeur, & qu'il eſt difficile de diſcerner vne belle naiſſance d'auec vne obſcure que par le ſçauoir & la vertu. Et c'eſt donner à mon auis peu de loüange à vn Prince, de dire qu'il eſt le mieux fait de tous ſes ſujets, ſi l'on n'adjoûte qu'il eſt le plus habile & le plus homme de bien : comme s'il falloit eſtre encore eſclaue de l'ancienne erreur, qui veut que la ſeule épée ait fait la diſtinction du Roturier & du Noble. Il eſt vray que la valeur eſt la vertu la plus éclatante dans vne ame genereuſe, & que ſi la prudence fait quelquefois d'auſſi beaux miracles, elle ne les fait pas auec tant de bruit : mais cette valeur deuient brutale, dés qu'elle manque du ſecours des autres vertus, & que la juſtice & la prudence ceſſent de marcher à ſes coſtez. C'eſt ainſi, MONSEIGNEVR, *que vous n'auez pas donné plus de marques de courage que de conduitte, & que dans les rencontres où l'vn & l'autre eſtoient*

necessaires, l'vn & l'autre ont paru en vous auec éclat.

Si ie ne craignois de lasser vne modestie que ie deuois flatter d'abord en VOSTRE EXCELLENCE, *afin d'en obtenir plus de liberté que ie n'ose en prendre, ie parlerois encore de cent autres qualitez que j'y admire; des belles sciences qu'elle a si heureusement cultiuées dés son jeune âge, & au milieu des trauaux de Mars; des arts que nous appellons Liberaux, dont son sublime genie luy a esté si prodigue; de la diuersité des langues qu'elle s'est renduës familieres dans ses longs voyages: mais plus que de tout cela, ie parlerois de la douceur de son naturel qui la rend aimable à toutes les personnes qui l'approchent; de sa moderation dans la bonne & la mauuaise fortune, où son ame se remet incontinent dedans sa premiere assiette, comme l'onde fenduë par la rame se réjoint au mesme instant; de la noble franchise de ses actions, &*

principalement de ſa pieté qui eſt la ſource de tout le reſte, & qui donne l'eſtre & l'aliment aux autres vertus. Auec tous ces auantages, MONSEIGNEVR, *j'oſerois vous mettre au rang des Roys, de la façon que nous les dépeint vn autre Poëte; & ſon opinion ſera ſuiuie de tout ce qu'il y a de gens raiſonnables, quand il dit, que*

Seneca in Thyeſte. Regem non faciunt opes,
Non veſtis Tyriæ color, &c.

mais que

Rex eſt qui poſuit metus,
Et diri mala pectoris,
Quem non ambitio impotens, &c.

C'eſt cette ambition dereglée dont le Poëte veut que l'ame du Prince ſe trouue vuide, & qui n'a iamais eu de place dans la voſtre, qui a perdu la pluſpart de nos Fauoris, & les a precipitez du plus haut faiſte où la Fortune les auoit portez. C'eſt elle qui les nourriſſoit dans de continuelles défiances, &

dans de mauuais desseins ; & quoy que le Maistre leur remist en main toute son authorité, au conte de Seneque, il s'en falloit bien plus que du nom qu'ils ne fussent Roys. Ie n'en adjoûte pas dauantage sur une matiere si delicate, & où ie ne serois peut-estre pas trop volontiers écouté. Ce m'est assez, MONSEIGNEVR, *de faire part de cette Histoire au public, de luy acquerir l'honneur de vostre protection, & d'obtenir pour moy-mesme celuy de me pouuoir dire auec respect,*

MONSEIGNEVR,

DE VÔTRE EXCELLENCE,

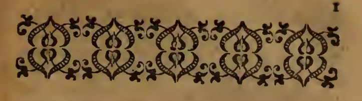
Le tres-humble & tres-obeïssant seruiteur,
IEAN ELSEVIER.



TABLE

DES VIES CONTENVES EN CE LIVRE.

Vne RELATION exacte de tout ce qui s'est passé à la mort du MARESCHAL D'ANCRE.



APELLES,

Sous PHILIPPES *penultiéme Roy de Macedoine.*

VN des plus sensibles regrets que Demetrius, Roy de Macedoine, eut en mourant, fut de laisser son fils Philippes encore enfant, abandonné à l'ambition de ceux qui seroient baillez pour le gouuerner. Antigonus, ayant épousé la mere de ce petit Prince, fut choisi par les Macedoniens pour estre son tuteur. L'auantage qu'il auoit dans l'Estat & par la tutelle & par son mariage, le firent juger que facilement & sans resistance il pourroit rauir le Royaume à son pupile. Mais les Macedoniens indignez de cettte ingratitude, & de son ambition extraordinaire, le rangerent à la raison, en telle sorte qu'il gouuerna depuis ce petit Prince & son Estat auec toute la justice & la generosité, que l'on se pouuoit promettre de luy.

Cét Antigonus mourant laissa Philippes, âgé seulement de quatorze ans, auquel il nomma plusieurs tuteurs; & entr'autres vn nommé Apelles qui vsurpa vne grande authorité prés de ce petit Prince. Cét homme, abusant de la

faueur de ſon Maiſtre, entreprit vne choſe déteſtée par les Hiſtoriens, qui fut de reduire les Acheiens contre les traictez d'alliance qu'ils auoient faits auec le Roy, en meſme condition en la Cour de Macedoine, qu'eſtoient les Theſſaliens, qui en apparence ſe gouuernoient ſelon leurs Loix : mais en effet eſtoient contraints de viure ſelon celles de Macedoine, & eſtoient obligez d'obeïr aux commandemens qui leur eſtoient faits par les grands de cette Cour, & pratiquoient enſuitte vne dure ſeruitude.

Apelles ſe reſolut de ſonder la patience de ce peuple par ceux qui eſtoient dans l'armée, permettant aux Macedoniens d'oſter le butin qu'ils pouuoient auoir pris ſur les Ennemis, & de les faire ſortir de leurs logemens ſelon qu'ils y trouuoient leur commodité. Les faiſoit chaſtier aux moindres plaintes qu'il receuoit, & ſouffroit impatiemment ſi quelqu'vn vouloit parler en leur faueur. Il s'imaginoit que ces gens, accouſtumez à ſouffrir ces injures, & qui ne luy pouuoient reſiſter, endureroient facilement tout ce qu'il plairoit au Roy d'ordonner : mais vne troupe de jeunes Acheiens, preſſez par ces tyrannies, fut trouuer Aratus, auquel ils découurirent le deſſein d'Apelles.

Aratus fut d'auis d'aller au deuant du mal, fut trouuer le Roy & luy repreſenta les plaintes de ce peuple ; à quoy le Roy promit de mettre ordre, & enſuitte commanda de ne rien faire concernant les Acheiens ſans l'auis de leur Magiſtrat. Et neantmoins, nonobſtant ce commandement, il ne laiſſa pas de pourſuiure ſon deſſein. Mais parce qu'il voyoit qu'il y eſtoit trauerſé par les deux freres Aratus, & princi-

palement par l'aisné, fauorisé du Roy; tant parce qu'il auoit esté aimé d'Antigonus, que parce qu'il auoit vn grand credit parmy les Acheiens, il se resolut de les ruiner, & pour ce faire il chercha dans l'Estat ceux qui leur vouloient mal, & qui auoient en matiere d'Estat des sentimens contraires à ceux d'Aratus; les attira par toutes sortes de moyens, jusques à les insinuer aux bonnes graces du Prince, auquel il disoit que s'il s'attachoit si fort à Aratus, qu'il estoit obligé de se tenir au traitté qu'il auoit fait auec les Acheiens. Qu'au contraire s'il le vouloit laisser agir, & s'asseurer de ceux qu'il auoit fait venir de tous costez, qu'il feroit ce qu'il jugeroit estre pour le bien de son Estat.

Ce Prince se laissa emporter aux persuasions d'Apelles, qui le porta plus auant. Car il luy proposa de faire eslire vn de ses amis pour commander à ces peuples, afin d'esloigner Aratus. Pour y paruenir facilement il fit aller le Roy à la ville, où se deuoit faire l'assemblée pour l'election du Magistrat. Là par prieres & par menaces, Apelles contre l'intention du Roy, fit eslire Eperatus, non sans beaucoup de peine: car Aratus proposoit Timoxenus. Apelles croyant auoir beaucoup fait pour son dessein que d'auoir fait élire vn Magistrat de sa faction, se resolut de pousser à la ruïne des deux freres Aratus. Il se seruit de cette occasion.

Amphidamus, Capitaine des Eleiens, auoit esté pris prisonnier de guerre à Thalamis, & estant amené auec les autres prisonniers à Olympia, demanda à parler au Roy; ce qui luy fut accordé. Il proposa donc à ce Prince qu'il estoit en son pouuoir de rendre les Eleiens

ses amis & confederez. Le Roy crut cét homme, & le laissa aller sans payer rançon, & le chargea de dire aux Eleiens, que s'ils vouloient faire vn traicté d'alliance auec luy, qu'il déliureroit tous leurs prisonniers, & garantiroit leurs terres des rauages des gens de guerre. Et de plus qu'il les conserueroit en leurs libertez & en leurs biens, sans charge ny contribution.

Ces propositions n'émeurent nullement les Eleiens, quoy qu'elles sembloient auantageuses. De là Apelles prit occasion d'accuser calomnieusement les Aratus, car il fit entendre au Roy, le peu de sincerité qu'il y auoit en eux, qu'il honoroit de son amitié, sçachant bien qu'ils estoient cause de l'insolente réponse des Eleiens, Que lors qu'Amphidamus alla d'Olympia en Elide, Aratus trouua moyen de le seduire, & le destourner du dessein qu'il auoit de luy faire seruice; disant qu'il n'estoit pas expedient pour les Peloponesiens, que les Eleiens fussent en sa puissance, Que c'estoit la seule cause du mépris que les Eleiens auoient fait de ses propositions, & de leur perseuerance en l'amitié des Ætoliens.

Philippes, estonné de cét aduis, commanda qu'on luy fist venir les deux Aratus, & fit dire par Apelles en leur presence ce qui luy auoit dit; cé qu'il fit auec telle asseurance, & d'vn visage si audacieux que peu s'en fallut qu'il ne fust crû. Et auant mesme que le Roy eust parlé, il addressa sa parole à Aratus, & luy dit : Puisque le Roy vous reconnoist si ingrats, aprés vous auoir fait toutes sortes de faueurs, il a resolu d'assembler le Conseil des Acheiens, pour leur dire la verité de cét affaire; & puis il fait estat

de s'en retourner en Macedoine. L'aisné Aratus prit la parole, supplia le Roy de ne point croire à ces faux rapports. Que le deuoir d'vn bon & juste Roy, estoit d'oüir les accusations, mais qu'il se falloit bien donner de garde d'estre preuenu auant que d'estre informé de la verité. Que la Iustice vouloit que l'on fist venir ceux qui auoient oüy parler de cette trahison. Qu'Apelles estoit obligé de produire celuy qui luy auoit dit cette calomnie, auant que d'en donner aduis aux Acheïens. Le Roy promit de ne rien précipiter, & qu'il s'en informeroit auant que de rien conclure.

Peu de iours aprés Apelles, n'ayant rien auancé, pour fortifier son accusation, l'innocence d'Aratus fut reconnuë par cét accident inopiné. Les Eleiens au mesme temps que le Roy Philippes rauageoit leur païs, tomberent en quelque défiance de cét Amphidamus, & resolurent de l'arrester, & de l'enuoyer en Ætolie. Luy ayant eu auis du mauuais dessein qu'il y auoit contre luy, se retira premierement à Olympia, & de là alla trouuer le Roy. Aratus fort aise quand il sçeut qu'Amphidamus s'estoit échappé, & tout transporté de joye, & innocent de ce dont il estoit accusé, alla trouuer le Roy, & le supplia de mander cét Amphidamus, qui sçauoit la verité du fait, dont il estoit accusé. Que cét homme luy diroit franchement ce qui en estoit; veu non seulement les grandes obligations qu'il luy auoit, mais aussi que tout ce qui luy restoit d'esperance en sa fortune dépendoit de luy. Le Roy trouua cette proposition fort juste, fit appeller Amphidamus, & reconnut la Calomnie d'Apelles; ainsi le Roy prit Aratus

en affection, & Apelles dés ce jour commença à déchoir de sa faueur. Mais le Roy, pour la grande authorité que cét homme auoit vsurpée dans son Estat, fut contraint de conniuer à beaucoup de choses; crainte de troubler la tranquillité publique.

Cette fourbe, quoy que découuerte au grand des-auantage d'Apelles, ne luy fit pas perdre la suitte de son dessein, qui estoit d'esloigner d'aupres du Prince, tous ceux qui pouuoient entreprendre contre luy. Il y auoit Taurion, qui luy faisoit ombrage, & qui auoit vne charge au Peloponese: il conjura sa ruïne d'vne autre sorte que celle d'Aratus. Car il en faisoit cas aupres du Roy, disant qu'il luy falloit bailler vn Employ dans son armée, & que là il le seruiroit bien. Il fut crû, & ainsi il disposa de cette grande & importante charge qu'auoit Taurion. Ce fut-là vn moyen tout nouueau pour ruïner cet homme, non en le blâmant, mais en disant du bien de luy; ce qui ne se pratique point que par les plus rafinés Courtisans, qui mettent toute pierre en œuure aupres d'vn Prince facile, qui ne discerne pas les desseins où visent ordinairement les Fauoris.

Il fit aussi mille trauerses à Alexandre, Capitaine des gardes, voulant mettre vn des siens en cette charge. Bref, il fit ce qu'il pût pour changer l'establissement qu'auoit fait Antigonus; non seulement pendant qu'il auoit eu le Gouuernement du Roy, mais aussi ce qu'il auoit sagement ordonné en mourant. Car par son testament il rendoit raison aux Macedoniens du gouuernement dont il auoit vsé, & leur prescriuit comment & par quelles personnes il entendoit

que l'Estat fust gouuerné ; afin de retrancher aux Ministres tout sujet de broüillerie.

Antigonus donc, nomma, comme nous auons dit, Apelles, pour estre vn des tuteurs du Roy. Leontius pour commander aux Rondeliers, Megaleas pour le premier de ses Secretaires. Il bailla à Taurion la charge du Peloponese, & Alexandre fut fait Capitaine des Gardes : mais parce qu'Apelles auoit à sa deuotion Leontius & Megaleas, il chercha les moyens d'oster les charges à Alexandre & à Taurion, afin d'en faire pouruoir de ses Amis : ce qui luy eust esté tres-facile, s'il n'eust point entrepris Aratus mal à propos ; ce qui luy cousta bien cher, comme nous verrons cy-aprés.

Le Roy, qui manquoit d'argent & de viures pour son armée, fit faire vne assemblée des Acheiens, suiuant leurs loix : mais voyant qu'Aratus estoit tout affligé de la disgrace qu'il auoit receuë en la derniere assemblée, lors qu'Apelles auoit fait élire Eperatus, méprisé de tous en cette charge, & qu'Apelles & Leontius auoient en cela commis vne lourde faute, il se resolut de se seruir d'Aratus, & d'assembler de nouueau le Conseil des Acheiens ; où il rejetta sur Apelles toutes les fautes passées, pour obtenir de ce peuple, par l'entremise d'Aratus, tout ce qu'il pouuoit desirer, tant en argent comptant, que les munitions necessaires pour son armée.

Le Roy s'estât accommodé auec les Acheiens, desquels il auoit receu de grands témoignages d'affection, tourna du tout sa pensée à faire vne armée de mer. Apelles qui jugea ne se pouuoit opposer à cette resolution, & qui ne pouuoit souffrir la diminution de sa grandeur par le mé-

pris que le Roy faisoit de luy, conjura auec Leontius & Megaleas, qui estoient presens à toutes les deliberations, de trauerser les desseins du Roy, & luy leur promit d'aller sous quelque pretexte en la Chalcide pour empescher que les viures ne fussent portez au Camp du Roy. Ce meschant persuada facilement au Roy qu'il auoit affaire en la Chalcide, où il s'acquitta si diligemment de ce qu'il auoit promis à Leontius & à Megaleas (tout ce peuple luy obeïssant pour le grand & absolu pouuoir qu'il auoit eu dans cét Empire) que le Roy fut reduit à vne telle necessité, qu'il fut contraint d'engager sa vaisselle d'argent.

Leontius, qui commandoit aux Rondeliers de l'armée, & qui auoit esté corrompu par Apelles, pour auancer la ruïne de ce Prince, ne s'endormoit pas de son costé. Car au siege de Cephalenia, le Roy luy ayant commandé de faire entrer ses gens dans la ville par la bresche, il empescha la prise de la ville, ayant corrompu les principaux de ceux qui auoient charge sous luy: ce qui obligea le Roy de se retirer auec honte & dommage.

Incontinent aprés cela Leontius diuertit plusieurs autres entreprises du Roy; parce seulement qu'elles luy estoient conseillées par Aratus, qui estoit d'autant plus aimé du Roy, que ses Conseils estoient bons, & que le Roy commençoit à voir que Leontius le trahissoit.

Le Roy, assisté de ses Alliez, estant venu à bout de tres-grandes entreprises, voulut rendre graces aux Dieux d'vne si grande prosperité, & faire vn festin general aux Chefs de son armée. Megaleas & Leontius, de la faction d'Apelles,

ne montrerent en ce festin aucun signe de joye, enragez de ce que leurs artifices leur auoient manqué. Le Roy & toute la Compagnie reconnurent bien la froideur de ces Traistres, qui ne laisserent pas neantmoins de boire comme les autres.

Au sortir du festin leur animosité parut contre Aratus, ils l'attaquerent de paroles, puis luy jetterent des pierres; & vindrent aux armes; ce qui troubla le camp. Le Roy ayant oüy le bruit, enuoya aussi-tost pour appaiser la sedition, & pour sçauoir ce que ce pouuoit estre. Aratus luy vint dire ce qui s'estoit passé; ce qui luy fut confirmé par d'autres, dont il témoigna vn grand ressentiment. Leontius se retira, le Roy fit venir à luy Megaleas & Crinon, & se fascha fort à eux de leur insolence; ce qui ne les estonna pas; au contraire, au lieu de demander pardon, ils dirent au Roy qu'ils ne cesseroient, qu'ils ne se fussent vangez d'Aratus; ce qui mit le Roy en telle colere, que sur le champ il leur fit payer vne amande de vingt talens, & les enuoya en prison.

Leontius aduerty de la disgrace de Megaleas, vint trouuer le Roy auec ses Rondeliers; s'imaginant qu'à cause de sa jeunesse, il luy feroit peur: se voyant si bien accompagné, luy demanda brusquement, qui auoit esté si hardy que de mettre la main sur Megaleas. Le Roy d'vn visage asseuré luy répondit, qu'il n'auoit esté rien fait sans son commandement. Leontius se retira estonné de voir le Roy plus resolu qu'il ne se l'estoit imaginé.

Ce Prince, qui ne pouuoit plus souffrir l'insolence de ces gens, aresta de faire juger Mega-

leas. Aratus representa aux juges les trahisons de l'accusé & de ses complices: toucha sommairement leurs crimes; la conjuration d'Apelles, & mille infames perfidies des accusez, qu'il verifia auec de si fortes preuues, que Megaleas & les autres Criminels n'y ayant pû répondre, furent tous condamnez. Crinon toutefois fut retenu en prison, & Megaleas fut deliuré, aprés que Leontius eust répondu pour luy.

Voila quelle fut la fin de cette trahison d'Apelles & de Leontius, du tout contraire au but qu'ils s'estoient proposez; car ils auoient esperé qu'Aratus se retireroit de la Cour, crainte de la mort, & qu'ils gouuerneroient seuls le Roy & l'Estat; le Roy n'ayant personne prés de luy pour luy donner Conseil.

Leontius & Megaleas, quoy que traitez trop fauorablement & injustement pour le bien de l'Estat, ne perdirent pas l'enuie de continuer leurs trahisons, & suiuirent leur premiere pointe; qui estoit de faire connoistre au Roy le pouuoir qu'ils auoient de le troubler, & aux soldats, comme ils estoient innocens de ce dont on les auoit accusez, firent par leurs Partisans remontrer aux Rondeliers, qu'ils estoient seuls exposez tous les iours à la mort, pour la conseruation du reste de l'armée, qu'ils ne pouuoient plus desormais, aprés la disgrace de leurs Chefs, esperer aucune recompense; que le butin mesme leur estoit rauy; ce qui ne se pratiquoit parmy aucune nation.

Ces paroles animées & suiuies d'autres circonstances, échaufferent tellement les esprits des gens de guerre, qu'ils se diuiserent en troupes, & furent en armes pour faire violence aux

principales Maisons du Roy, briserent les portes du Palais, & commirent mille autres insolences. Ce qui émeut toute la Ville, & le Roy mesme, qui y vint en diligence, pour appaiser cette sédition militaire. Aux Macedoniens il remonstra aigrement leur faute, & comme plusieurs furent d'auis de chastier les autheurs de ce trouble, le Roy fit retirer l'assemblée, jugeant que ses affaires n'estoient point en estat de faire vn ressentiment proportionné à l'injure qui luy auoit esté faite, quoy qu'il en sçeust bien les autheurs.

Leontius qui vit que tous ses artifices luy auoient manqué, & qu'il n'y auoit plus de seureté pour luy prés du Roy, se retira vers Apelles; mais ce fut aprés luy auoir enuoyé plusieurs de ses Confidens pour le faire venir à la Cour, & l'assister en leur commun dessein.

Apelles ne crût pas pouuoir estre seurement à la Cour. Cependant il faisoit en la Chalcide tout ce qu'il se pouuoit imaginer pour augmenter son authorité, dont il préuoyoit la ruïne, faisant croire à ces peuples que le Roy ne faisoit rien que par son ordre. Qu'il ne prenoit nulle connoissance de ses affaires, & ainsi il vouloit que l'on crust qu'il estoit le seul Ministre agissant dans l'Estat. C'est pourquoy ceux qui exerçoient les principales charges en la Macedoine & en la Thessalie, ne répondoient qu'à luy, & n'auoient autre ordre que celuy qu'il leur bailloit. Et ce qui est bien dauantage, les villes de la Grece, soit en leurs decrets, soit en la nomination de leurs Magistrats, consideroient fort peu la personne & les interests du Roy, mais seulement Apelles & sa grandeur; tant il auoit im-

primé dans les esprits de ces peuples qu'il estoit le seul Ministre qui pouuoit tout dans l'Estat de son Maistre.

Le Roy ne manquoit d'estre souuent aduerty par Aratus des entreprises d'Apelles. Iugeoit fort bien la consequence des indignitez qu'il receuoit de luy ; mais il se resolut de dissimuler quelque temps,& ne découurir ses desseins à personne. Apelles donc, ignorant de tout ce que le Roy vouloit faire, & ne faisant point de doute que rien ne luy seroit difficile estant auprés du Roy, il partit de la Chalcide pour venir à la Cour assister Leontius. Arriuant à Corinthe, Leontius, Ptolomée & Megaleas, qui auoient les principaux commandemens dans l'armée, firent tant qu'vne partie de la Milice alla au deuant de luy, & fit par ce moyen vne entrée dans Corinthe ne plus ne moins qu'eust fait le Roy. Si-tost qu'il fut arriué, il fut chez le Roy, & comme il pensoit, suiuant sa coûtume, entrer dans le cabinet le plus secret, vn Huissier eut charge de luy dire qu'il eust à attendre en vne antichambre ; que le Roy estoit empesché. Apelles fut fort troublé de cette nouueauté, & comme interdit, se voulut retirer. Ceux qui l'auoient assisté, s'écoulerent peu à peu d'auprés de luy, & en telle sorte qu'il n'y auoit plus que ses domestiques, quand il se retira chez luy. Par là on voit combien les Courtisans fauoris sont peu de chose sans la faueur de leur Maistre, & combien vne simple action a de pouuoir sur leur bonne ou mauuaise fortune. Vn seul clin d'œil du Prince les rend ou heureux ou miserables.

Megaleas voyant qu'il ne pouuoit tirer aucun secours d'Apelles, se resolut de se retirer de la

Cour. Cependant Apelles s'approcha du Roy par honneur ſeulement, ne luy tenant que des diſcours ordinaires : car ſi-toſt qu'il eſtoit queſtion de parler d'affaires importantes, il auoit ordre de ſe retirer. Le Roy neantmoins ayant quelque expedition à faire en la Phocide, mena auec luy Apelles; non tant pour s'en ſeruir que pour l'empeſcher de mal faire. Megaleas en meſme temps quitta la Cour & abandonna Leontius, qui eſtoit ſa caution enuers le Roy pour vingt talents, alla à Athenes, où n'ayant pas eſté receu, ſe retira à Thebes.

Le Roy partit auec ſes gardes, alla auec ſes Nauires au port des Sicioniens, & entra dans la ville, & de là fut voir Aratus, auec lequel il paſſoit les iours entiers; & commanda à Apelles d'aller à Corinthe. Et ayant eu auis de la fuitte de Megaleas, il enuoya les Rondeliers que commandoit Leontius à Tryphila, comme s'il euſt eu beſoin de ſon ſeruice en ce lieu, & ſi-toſt qu'ils furent partis fit arreſter Leontius, & luy commanda de payer les vingt talents dont il eſtoit caution pour Megaleas. Les Rondeliers aduertis de l'arreſt de leur Capitaine, enuoyerent vers le Roy, luy dire que ſi Leontius auoit eſté arreſté pour quelque crime, qu'ils le ſupplioient de ne le pas juger en leur abſence; autrement qu'ils ne le pourroient pas ſouffrir; cette injure leur eſtant inſupportable: mais que ſi c'eſtoit pour la réponſe de Megaleas, qu'ils eſtoient preſts de ſe cottiſer pour le déliurer.

L'affection trop paſſionnée de ces ſoldats enuers ce Leontius offenſa tellement le Roy, qu'il le fiſt mourir plûtoſt qu'il n'auoit reſolu. En ce moment les Rhodiens firent vne tréve auec le

Roy, & comme il traitoit de Paix auec les Ætoliens, on luy apporta vne lettre de Megaleas aux Ætoliens, qui les exhortoit à ne point traiter. Que les affaires du Roy estoient en desordre, & qu'il n'auoit aucun moyen de soustenir la guerre. A cela il adjousta quelques injures contra la personne du Roy, qui témoignoient son animosité.

Le Roy estonné de ces lettres, dit qu'il falloit s'addresser à l'autheur de tout le mal, qui estoit Apelles, & aussi-tost le fit arrester luy & son fils, & vn jeune garçon duquel il se seruoit à ses plaisirs, & les fit conduire seurement à Corinthe. Il commanda à Alexandre d'aller à Thebes, pour poursuiure Megaleas; ce qu'il fit: mais Megaleas préuoyant sa ruïne, se tua luy-mesme, & peu de iours aprés Apelles, son fils & ce jeune garçon furent estranglez en prison.

Les Ætoliens, qui croyoient que cette Execution troubleroit l'Estat de Philippes, recherchérent des difficultez pour ne pas conclure leur traité; afin de prendre l'occasion de faire la guerre à leur aduantage; dequoy le Roy n'en fut pas fâché, se trouuant plus fort, déchargé qu'il estoit de ces pestes, qui infectoient son Estat, & l'entretenoient en vne perpetuelle diuision. Ensuitte il voulut se défaire de Ptolomée, le seul restant de cette cabale, & le fit juger par les Macedoniens, qui le condamnerent à la mort, & fut executé.

Voila comme ce Roy, aprés auoir tant differé, se deffit de tant de broüillons, qui entretenoient le trouble dans son Estat, & par consequent le rendoient foible contre ses Ennemis, & le tout pour ce miserable Apelles; qui ne pou-

uant souffrir de compagnons en sa faueur, prés d'vn jeune Roy, qui reconnut trop tard ses mauuais desseins, s'embarassa en des factions qui le ruinerent luy & ses amis.

HERMIAS,

Sous Antiochus le Grand, Roy de Syrie.

SEleucus Callinicus, Roy de Syrie, eut deux Enfans; l'aisné, qui portoit le nom de son pere, luy succeda au Royaume; le second, nommé Antiochus, se retira aux parties superieures de l'Asie. Ce Seleucus ayant esté tué par vne insigne trahison, le Royaume vint à son frere Antiochus, qui le diuisa en plusieurs gouuernemens, commit l'Asie deça le mont Taurus à Acheus, fit Molon Satrape de la Medie, & Alexandre son frere, de la Perse.

Ces deux freres Molon & Alexandre, se voyans absolus dans de si grandes Prouinces, resolurent de se reuolter contre le Roy, & d'attirer à eux toutes les Prouinces de leur gouuernement; estimans leur conqueste asseurée par la jeunesse du Roy, peu experimenté à la guerre: & ne faisoient nul doute que cét Acheus suiuroit leur party. Ce qui les jetta du tout dans la rebellion, ce fut la crainte qu'ils eurent de la barbare cruauté de Hermias, le seul puissant Ministre prés de ce jeune Prince.

Cét Hermias estoit Carien, & auoit paru dés

le regne de Seleucus, lors de la guerre qu'il fit vers le mont Taurus, le laissant pendant son absence pour gouuerner son Estat. Ce grand pouuoir le rendit si insolent, qu'il ne pût plus souffrir que le Roy approchast de luy personne qui eust de l'authorité. Sòn humeur rude & barbare, qu'il conduisoit auec quelque artifice, paroissoit en toutes sortes d'actions par des seueres chastimens qu'il faisoit pour des fautes legeres, les exaggerant par des detestables inuentions, & n'estoit pas possible de le fléchir, tant il estoit juge inexorable, mesme sur de fausses accusations, qu'il faisoit faire pour accabler les innocens.

Le premier soin qu'il eut, fut de perdre Epigenes, homme fort éloquent & de grande authorité parmy les gens de guerre. Le Roy ayant assemblé son Conseil sur la rebellion de Molon, Epigenes fut d'auis de mettre promptement ordre à cét affaire, qui estoit fort present. Qu'il falloit que le Roy y allast en personne teste baissée. Que sa presence feroit que ceux qui auroient promis à ce rebelle de se joindre à luy, se retireroient, ou s'ils estoient si temeraires que d'attendre, que le Roy bien accompagné comme il seroit, les rangeroit à leur deuoir par la force.

Epigenes n'auoit pas acheué d'opiner, que Hermias tout en fureur dit: C'est aujourd'huy qu'il paroist qu'il y a long-temps qu'Epigenes est traistre à cét Estat. Est-il possible de le loüer de son conseil, qui va à liurer la personne du Roy entre les mains de ses Ennemis, mal accompagné qu'il sera?

Ayant acheué ces paroles, jugeant qu'Epigenes en auoit assez, il continua son opinion, qui

fut de persuader le Roy de faire la guerre au Roy Ptolomée, Prince peu courageux, où il ne trouueroit point de resistance, & cependant que l'on aduiseroit à reprimer les rebelles. Ainsi cét homme ayant apporté de la terreur dans le Conseil du Roy, tous furent de son auis. La charge de la guerre contre Molon, fut donnée à Xenon & Theodotus.

Par ce Conseil Hermias persuadoit à son Maistre de faire la guerre en plusieurs lieux, afin de le rendre foible, le tenir en vne perpetuelle agitation & dans l'apprehension des perils, pour se rendre d'autant plus necessaire, à se conseruer les grandes charges qu'il auoit dans l'Estat, & faire oublier, s'il pouuoit, les crimes énormes dont il apprehendoit le juste chastiment.

Pour d'autant plus inciter le Roy à la guerre contre Ptolomée, il bailla au Roy vne fausse lettre d'Acheus, par laquelle il luy donnoit auis, que le Roy Ptolomée luy persuadoit de se faire declarer Roy de la Prouince dont il estoit Gouuerneur, & luy promettoit tout ce qui luy seroit necessaire, tant argent, Nauires que munitions. Ces Lettres firent vn grand effet sur l'esprit du Roy, qui resolut l'expedition de la Syrie.

Molo de son costé se préparoit pour resister aux Lieutenans enuoyez par le Roy contre luy. Soûleua des Peuples en sa faueur par des fausses Lettres, qu'il fit courir, qu'il disoit venir de la part du Roy, remplies de menaces, & qu'il accommoda de sorte qu'elles firent l'effet qu'il desiroit. Tellement qu'assisté de ses voisins, qu'il s'estoit acquis par de grands presens, se resolut d'aller au deuant de Xeno & de Theodotus, que le Roy auoit enuoyé contre luy. Ces deux Lieu-

tenans estonnez de voir Molon si prés d'eux, se retirerent dans les Villes, & luy laisserent la campagne libre, auec vne grande armée, resolu de combattre.

Le Roy, aduerty de ce bon succez de Molo, voulut quitter son entreprise contre Ptolomée, pour courir à ce mal pressant : mais Hermias opiniastré en son dessein, persuada au Roy d'enuoyer contre Molo, Xenetas Acheien, auec vn tres-ample pouuoir ; luy disant qu'il estoit honteux d'aller en personne contre ses sujets rebelles. Qu'il les falloit reduire à leur deuoir par ses Lieutenans. Que contre les Roys, il y falloit aller en personne, où il y auoit de l'honneur à acquerir.

Le Roy crut Hermias, qui le mena où il desiroit. Pendant son voyage il eut auis de la mort & de la déroute entiere de Xenetas par Molo, par vn stratagême de guerre amplement escrit par Polibe, comme aussi les grandes conquestes que fit Molo, ensuitte de cette insigne victoire.

Antiochus sçachant au vray cette miserable défaite, qui tiroit aprés soy la perte d'vne partie de son Estat, laissa son entreprise de la Syrie, & pensa du tout à mettre ordre à cette partie de son Estat, qui estoit en grand danger. Mais le Roy encore jeune assembla son Conseil, pour resoudre l'ordre comment on feroit la guerre à Molon. Epigenes en son opinion dit que l'on deuoit auoir suiuy son premier auis. Qu'il ne falloit plus differer, que les Ennemis faisoient de grands progrez, & que le Roy y deuoit aller en personne.

Hermias commença son auis par injures con-

tre Epigenes, dit quelque chose en son honneur, mais auec malignité ; luy imposant contre verité plusieurs mauuaises actions. Ensuitte il conjura le Roy de ne point quitter si imprudemment son dessein de la Syrie : ce qui offensa non-seulement le Roy, mais plusieurs de l'assemblée.

Cét auis, quoy que longuement contesté par Hermias, ne fut pas suiuy ; mais celuy d'Epigene comme plus vtile : & ainsi la guerre contre Molo fut resoluë.

Hermias, qui vid que son auis n'auoit pas esté bien receu, changea du tout, & se rangea à celuy d'Epigenes, en telle sorte, qu'il sembloit qu'il faisoit tout son possible pour l'executer. L'armée estant à Apamée, quelques troupes se reuolterent faute de payement de quelque Montre. Hermias prit cette occasion, qu'il auoit sans doute fait naistre pour parler au Roy en ce moment. Il le trouua tout troublé, se voyant sur le poinct de voir vne reuolte generale de son armée ; luy fit voir ce qu'il deuoit à ses gens de guerre, luy promit d'appaiser ces troubles, & de payer, pourueu qu'il luy accordast qu'Epigenes ne seroit point de ce voyage. Qu'il n'y auoit point d'apparence de rien faire de bien en vne si importante execution, y ayant deux personnes si animées l'vn contre l'autre, comme ils estoient Epigenes & luy.

Le Roy entendit mal-volontiers l'impudente demande de Hermias, car il vouloit auoir prés de luy Epigenes, qu'il aymoit pour sa valeur ; mais il n'estoit pas libre en ses sentimens. Au contraire tres-contraint par Hermias, qui le possedoit du tout, estant secondé par les Tresoriers, par les Capitaines des Gardes, & par

les valets de Chambre du Roy, qui estoient ses creatures. Voila pourquoy le Roy, pressé de la necessité, accorde à Hermias ce qu'il desiroit, & commanda à Epigenes d'aller à Apamée.

Ceux du Conseil furent fort estonnez du pouuoir de cét homme; eurent grande compassion du Roy, & entrerent en mesme temps en apprehension, voyans que leurs fortunes dépendoient de luy. Au contraire les soldats, qui auoient esté payez, auoient les yeux sur Hermias, comme sur l'autheur de leur contentement, & luy témoignerent qu'il deuoit attendre d'eux toute faueur & assistance.

Il y eut neantmoins enuiron six mille malcontens, qui se reuolterent, & donnerent beaucoup de peine au Roy.

Hermias se voyant ainsi affermy par la terreur qu'il auoit donnée aux grands du Royaume, & par la faueur que luy portoient les gens de guerre, fit marcher Antiochus auec son armée.

En mesme temps il dressa cette partie à Epigenes, par le moyen d'vn nommé Alexis, Gouuerneur du Chasteau d'Apamée. Alexis corrompit vn des Pages d'Epigenes, pour faire mettre dans les papiers de son Maistre vne fausse lettre, comme si Molon luy eust escrit. Ce Page traistre à son Maistre, fait ce qu'il auoit promis.

Incontinent Alexis vint trouuer Epigenes; luy demanda s'il n'auoit point receu vne lettre de Molon, ce qu'il nia en cholere. Aussi-tost Alexis entra de force dans le Cabinet d'Epigenes, & foüilla dans ses papiers; où il trouua la fausse lettre, & sans autre information tua Epigenes dans son cabinet. Cét assassinat, quoy

qu'horrible, fut tellement déguisé au Roy, qu'on luy persuada qu'Epigenes auoit esté justement tué. Toute la Cour neantmoins effrayée n'osa rien dire, quoy que l'on sçeust bien l'autheur d'vne si méchante action.

Le Roy cependant poursuiuoit son entreprise contre Molon, & estant venu à Liba, assembla son Conseil, pour resoudre par quel chemin il pourroit plus commodément joindre Molon, qui estoit aux enuirons de Babylone : Hermias fut d'auis qu'il falloit continuer le chemin du long du fleuue Tygris, disant que pour la seureté de l'armée il auroit d'vn costé le Tigris, & de l'autre deux riuieres, Lycus & Capros. Xeuxis, quoy qu'il eust toûjours deuant les yeux l'exemple d'Epigenes, ne pût pas s'empescher de dire librement son auis, & de montrer que celuy de Hermias estoit plein de grands inconueniens, & qu'il estoit du tout ruïneux. Qu'il falloit de necessité passer le Tygris; car de faire autrement, c'estoit se perdre, & pour mourir de faim; au contraire, s'il passoit cette riuiere, qu'il ne doutoit pas qu'vne bonne partie des peuples qui suiuoient par force le party de Molo, se rangeroient du costé du Roy, quand ils le verroient approcher.

L'auis de Xeuxis fut suiuy, & l'armée diuisée en trois gros, qui passerent le Tygris par trois diuers endroits, & enfin l'armée se trouua proche des ennemis, qui ne s'y attendoient pas. Molo considera le danger où il estoit de hazarder vne bataille contre son Roy; luy qui estoit rebelle, & tous ceux qui l'assistoient, pensa qu'il deuoit vser de cette ruse, & surprendre le Roy la nuit; mais comme il estoit en cette expedi-

tion, il eut auis que dix des siens l'auoient quitté, pour donner auis au Roy de son dessein: ce qui l'obligea de se retirer, & cette retraite remplit son Camp de si grand effroy, qu'il eut peine de retenir ses gens.

Le Roy cependant prepara son armée pour le combat. Il prit la conduite de la main droite, & bailla la gauche à commander à Hermias & à Xeuxis. Enfin ces deux armées se choquerent, où Molon fut défait sans resource, & craignant de tomber vif entre les mains du Roy, il se tua luy-mesme.

Son frere Neolas s'enfuit en Perse, trouuer Alexandre son frere, où il tua la femme & les enfans de Molon, & puis il se coupa la gorge sur ces corps morts, ayant auparauant persuadé à Alexandre de ne pas suruiure à ce desastre. Le corps de Molo ayant esté soigneusement recherché, fut trouué, puis pendu au lieu le plus éminent du païs qu'il auoit fait rebeller.

Le Roy ayant receu en grace ce qui restoit de l'armée de Molo, alla en Seleucie. Là Hermias, selon son humeur, traita rudement ceux de cette Ville par diuerses accusations, & les condamna en vne amende de mille talents, bannit leurs Magistrats, & chastia par de cruels supplices quelques-vns des plus seditieux.

Le Roy eut peine d'adoucir cette cruauté de Hermias, se contenta de cinquante talens, & les receut en grace. D'autre costé ce Prince insolent de cette grande & inesperée victoire, se resolut de ruïner quelques Princes voisins, qui auoient fomenté les Rebelles, & voulut commencer par Artabasus le plus puissant de tous.

Hermias n'estoit pas de cét aduis pour le

grand hazard qu'il y auoit en cette entreprise, & estoit d'aduis de reprendre le premier dessein contre Ptolomée : mais quand il sçeut que la Reyne estoit accouchée d'vn fils, il changea de conseil, croyant qu'en la guerre contre ses voisins barbares, le Roy courroit fortune de la vie, ou qu'il se presenteroit occasion en cette guerre pour luy abreger ses jours ; se promettant qu'apres la mort du Roy il seroit nommé tuteur à son fils, & ainsi qu'il seroit long-temps Maistre absolu de ce grand Empire.

Le Roy donc, suiuant ce Conseil, entra dans le païs d'Artabasus, lequel se sentant foible pour vn si puissant Roy, fit vne paix tres-desauantageuse auec le Roy. Le Traité ainsi arresté, le Medecin Appollophanes, qui estoit fort aux bonnes graces du Roy, voyant qu'Hermias ne pouuoit plus supporter sa fortune, en vsant trop insolemment, & que la vie du Roy & la sienne estoient en hazard, prit son temps pour en conferer auec le Roy, le supplia d'aller resolument en cét affaire, qu'il auoit à se défaire de Hermias, le plus audacieux homme de son Royaume, & que s'il differoit d'vser du remede qui luy estoit facile, que sans doute il se trouueroit accablé comme son frere Seleucus. Que le mal estoit proche, & le remede aussi, qu'il en falloit vser, s'il s'aymoit luy-mesme, s'il aymoit sa femme & son fils.

Le Roy reconnut que son Medecin haïssoit Hermias, neantmoins il le remercia de ce que pour sa conseruation il auoit esté si hardy que de se découurir si auant contre cét homme. Ces paroles fortifierent Appollophanes, & luy donnerent bonne esperance.

Le Roy ayant bien pensé à cette proposition, dit au Medecin qu'il ne falloit pas en demeurer là. Que les effets deuoient suiure, & qu'il estoit resolu de cooperer à tout ce qu'il resoudroit. Le Medecin donc fait sa partie auec ses Confidens: communiqua au Roy tout ce qu'ils auoient projetté, & ce qu'il falloit qu'il fist. Le Roy feignit qu'il estoit malade d'vn vertige, qui ne luy permettoit pas de voir beaucoup de Monde; tellement que par l'aduis du Medecin, il fit dire à ceux qui le voyoient à toutes heures, qu'ils n'eussent à ne point venir de quelques jours, mais qu'ils le pourroient visiter l'vn aprés l'autre. Ces visites separées chez le Roy, donnerent moyen au Medecin de bien concerter auec ses partisans; quoy que les Courtisans s'y fussent facilement disposez, pour la haine mortelle qu'ils portoient tous à Hermias. Mais le Roy en nomma quelques-vns comme plus confidens & propres à cette execution. Le Medecin ordonna au Roy que dés le poinct du jour, à cause que l'air estoit froid, qu'il allast à la Campagne. Hermias auerty ne manque pas de s'y trouuer à l'heure pour accompagner le Roy; comme aussi ceux qui estoient de la partie. Hermias se trouua prés du Roy, auec peu des siens. Le Roy feignit en pleine Campagne qu'il auoit besoin de se retirer à l'écart, pour quelque necessité. Hermias demeura seul auec ceux qui auoient accompagné le Roy, qui leur fit signe d'executer ce qui estoit resolu, & ainsi ils tuerent Hermias sans aucune resistance. Le Roy deliuré des fortes apprehensions qu'il auoit d'estre trahy par Hermias, retourna en son Royaume auec son armée; & par les villes ce ne furent qu'acclama-

tions

tions des peuples, de ce que ce Prince auoit purgé son Estat de cette peste; en telle abomination par tout son Empire, que les femmes & les enfans d'Apamée accablerent à coups de pierre la femme & les enfans de ce miserable Hermias.

ÆLIVS SEIANVS,

Sous l'Empereur Tibere.

SEIANVS fut fils de Seius Strabo, Cheualier Romain : nâquit à Vulsine en Toscane, seruit estant jeune C. Cesar, neueu d'Auguste. Ayant acquis quelque nom en la profession des armes, son pere le presenta à Tibere, pour permettre qu'il fust associé en la charge de Colonel des Gardes pretorienes ; & dés lors ce Prince commença de se plaire en la vigilance & viuacité de Sejan, & jugea qu'il se pouuoit seruir de luy en ses plus grands affaires. Si bien que Tibere voulut qu'il accompagnast Drusus, qu'il enuoyoit General d'armée, pour reduire en leur deuoir ceux qui s'estoient reuoltez en Austriche & en Hongrie. Sa faueur ne faisant que naistre, il voulut que l'on creust qu'elle estoit appuyée sur vne ferme resolution d'auancer le seruice du Prince & le bien de l'Estat. Il portoit toutefois au dedans vne ambition effrenée, qui paroissoit en la dépense, en profusions, en meubles magnifiques, en tableaux, en festins & bastimens. Il auoit l'Esprit prompt à reconnoistre les esprits accommodans selon les

occaſions, à la ſimplicité ou à l'orgueil. Eſtant ſeul Capitaine des Gardes Pretorienes, il les fit loger en vn quatier de la Ville, pour en vn beſoin les auoir preſtes à ſa diſpoſition, repreſentant à Tibere que les ſoldats écartez viuoient ſans diſcipline. Cette action luy concilia l'amour des ſoldats; les viſitant ſouuent; les appellans tous par leurs noms; careſſant les Capitaines, entretenant les vns d'eſperance, & les autres de preſens. Il crût auoir peu trauaillé d'auoir de l'authorité parmy les gens de guerre, s'il n'auoit de la creance parmy les gens de Iuſtice. Il dreſſa donc ſes pratiques dans le Senat; fit en ſorte de faire pourueoir ſes Amis de Commiſſions & de Charges. Tibere ſe rendit ſi facile à ſes deſſeins, qu'il ne luy pouuoit rien refuſer. Preuenoit ſouuent ſes demandes; juſques-là qu'en plein Senat il l'appelloit *le Compagnon de ſes labeurs*; commanda *que ſa ſtatuë fuſt éleuée aux places publiques, reuerée aux Theatres, & portée à la teſte des Legions.* Vn artifice de Sejan fut de former les actions de Tibere à la ſeuerité & à la cruauté; afin de luy faire perdre l'affection du peuple: ce qu'il fit ſans peine, & de là il en prenoit vn grand auantage, l'appaiſant & le maniant à ſa volonté. Les charges & les dignitez ſe diſtribuoient à la recommandation de Sejan. Il ſuffiſoit d'eſtre ſon allié pour les emporter. Il auoit nommé deux Proconſuls d'Afrique, Lepidus & Blæſus, & pour ſe décharger de la mal-veillance de celuy qui ſeroit exclus, il renuoya au Senat l'élection du plus capable: L'vn eſtoit de grande conſideration, l'autre Oncle de Sejan. Lepidus, qui ſentit le credit de ſon concurrent, s'excuſa ſur ſon indiſpoſition & ſes af-

faires : le Senat le prit au mot ; parce que le vent de la faueur estoit de ce costé. Blæsus fit mine de refuser la charge : les flatteurs crierent *qu'autre que luy ne la deuoit auoir.* Aprés que Blæsus eust, non pas deffait, mais repoussé les troupes de Tacfarinas, Tibere commanda aux Legions de le salüer comme Empereur. Luy ordonna le triomphe, qui n'appartenoit qu'à la victoire entiere, & n'eut autre raison que c'estoit pour l'amour de Sejan, son nepueu. Il fit entrer au Senat Iunius Otho, qui n'auoit iamais fait autre profession que d'enseigner aux Escoles. Il se seruit de luy pour ruïner C. Silanus, Proconsul d'Asie : l'accusa de concussion. Tibere, poussé par Sejan, pressoit ce pauure accusé de répondre à mille questions, qu'il luy faisoit ; tellement que le respect du Prince obligea l'accusé de trahir son innocence. Iunius Otho, pour acquerir du credit, se montra passionné à ruïner Silanus ; si bien qu'il y implora la misericorde de Tibere, lequel s'en voulant défaire, montra qu'il vouloit suiure les Loix, & les Exemples. Fit tirer des Registres vn Arrest donné sous Auguste, contre Messalla, Proconsul d'Asie, homme fort dissemblable à cét accusé. Comme l'on vint aux opinions, L. Piso, ayant dit quelques paroles à la loüange de l'Empereur, fut d'auis de bannir Silanus : cette opinion fut suiuie. Lentulus adjousta *que l'on deuoit laisser au fils, les biens maternels* ; ce que Tibere trouua bon : mais Dolabella vsant d'vne plus grande flatterie, blâma aigrement Silanus, & dit que desormais on ne donneroit les Gouuernemens des Prouinces, qu'à ceux qui seroient de vie irreprochable, & par le jugement de l'Empereur.

Tibere fit ſur cela vn beau diſcours ; à la fin duquel le lieu du banniſſement fut changé ; celuy qui luy auoit eſté deſtiné, eſtant trop ſauuage. Il arriua lors que le feu ſe mit au Theatre de Pompée, qui eſtoit d'vne telle eſtenduë, qu'il eſtoit capable de tenir quarante mille hommes. Sejan, par l'ordre qu'il y mit, eſteignit le feu. Tibere propoſant de le rebaſtir, loüa en plein Senat la diligence de Sejan. Les Peres, pour luy plaire, ordonnerent que ſon effigie ſeroit eſleuée auprés du Theatre. Tibere auoit vn frere, nommé Germanicus, auquel il portoit vne haine extréme, le voyant aimé & chery du peuple; parce qu'il eſtoit fils de Druſus, amateur de la liberté. Sejan d'autre coſté auoit vne grande jalouſie de Druſus, fils de Tibere. Tibere preſſa Sejan de le défaire de Germanicus. Sejan au meſme temps reſolut d'oſter du Monde ce Druſus, qui offuſquoit ſa grandeur. Tibere donc, jaloux de la grande reputation qu'auoit acquis ſon frere Germanicus en Allemagne, cette jalouſie dégenerant en vne haine mortelle, fut d'auis, au retour d'Allemagne, de l'enuoyer en Sclauonie, auec vn grand pouuoir, & luy donna pour Lieutenant Cneius Piſo, homme violent & méchant, auec pouuoir de trauerſer les deſſeins de ſon General. On dit que Sejan luy donna par eſcrit le commandement de faire mourir ce Prince. Piſo ne fut pas long-temps à executer cét ordre. Germanicus fut empoiſonné, traiſna quelque temps, & mourut peu aprés. Il dit à ſes amis, comme il mouroit d'vne mort auancée par la trahiſon de ſes ennemis : les conjura de le vanger : & pria fort inſtamment ſa femme Agrippine, courageuſe Princeſſe, s'il en

fut iamais, de se moderer & s'accommoder au temps, & luy dit qu'elle prist garde, estant à Rome, de ne point donner jalousie à ceux qui auoient plus de pouuoir qu'elle. Mais elle pleine de courage, il ne luy fut pas possible de rechercher la faueur de Tibere par Sejan. Le peuple donna de grands témoignages d'amitié à la memoire de Germanicus. Le dueil public & les caresses qui furent faites à sa femme, lors qu'elle retourna à Rome, furent telles & si publiques, que Tibere & sa femme n'oserent sortir de leur maison. Piso, qui auoit empoisonné ce Prince, arriua peu aprés à Rome. Le lendemain il est accusé de la mort de Germanicus, & Tibere prié d'en prendre connoissance. Piso le desira, craignant le Senat. Tibere voulut traiter cét affaire sans éclat; car il sçauoit que Piso n'auoit esté que l'instrument du parricide. Sejan, autheur de toutes les ruses & méchancetez, qui se faisoient à la Cour, dit que Tibere ne se deuoit mesler de cét affaire: car condamnant Piso, il éleuoit l'orgueil d'Agrippine; & en le declarant innocent, on diroit que la faueur auroit opprimé la Iustice. Qu'il falloit enuoyer le tout au Senat: où, s'il estoit condamné, on rapporteroit ce jugement à la passion de la Maison de Germanicus; si absous, le blâme en demeureroit aux Senateurs. Sejan parla à Piso: l'asseura de l'impunité de tous les autres crimes, pourueu qu'il ne confessast le secret de cestuy-cy: que Tibere estoit obligé de se sauuer. Cette cause fut agitée de part & d'autre en plein Senat, auec grande chaleur. Piso reconneut vne merueilleuse haine contre luy: au second jour il vid Tibere fort froid, il jugea de là

qu'il n'y auoit plus grande esperance pour luy. Sejan neantmoins l'asseuroit que Tibere agiroit quand il seroit temps. Sejan se soucioit fort peu de la perte de Piso ; pourueu qu'il ne luy parlast point du commandement secret. Mais il craignoit, que se voyant condamné il se plaignist au Senat du Iugement, & parlast sinon contre Tibere, au moins contre luy. Toutesfois la consideration des Enfans que laissoit cét accusé, estouffa l'injure qu'il souffroit, & se voulut perdre seul. Il escriuit donc à Tibere, le supplia d'eux, & puis se tua luy-mesme. Cette mort de Germanicus fut aussi agreable à Tibere qu'à Sejan. Car Tibere ne pensoit que viuant Germanicus estre Empereur absolu, & Sejan desesperoit de disposer de l'Empire. Sejan, entre les Maximes de sa conduite, auoit celle-cy, de nourrir tousiours la défiance dans l'esprit de Tibere ; afin que ne se fiant en personne, il n'eust confiance qu'en luy. Il se défit d'infinies personnes de toutes qualitez, de Princes, de Senateurs, de Preteurs, & fut jusques aux Philosophes, ayant fait bannir le Stoïque Attalus, homme d'vne parfaite integrité. L'on ne pût s'imaginer en quoy il auoit pû estre offensé par ce Philosophe ; sinon que Sejan prenoit les censures generales de cét homme pour luy seul. Vn Poëte, ayant dit quelque parole libre contre luy, fut mis à mort, pour auoir, luy dit-on, injurié en vne Tragedie le Roy Agamemnon, sans respecter sa qualité de Roy. Le Senat, comme il est dit cy-dessus, auoit ordonné qu'on esleueroit la statuë de Sejanus sur le Theatre de Pompée, que Tibere faisoit rebastir. Cremutius Cordus, indigné de cette injure faite à la me-

moire de Pompée, s'écria *que c'estoit ruïner, non restablir le Theatre, & mettre Seian pardessus les testes des Romains.* Cordus, tres-homme de bien, fut accusé. L'on examina son histoire; on trouua qu'il n'auoit pas assez loüé Cesar & Auguste, & fait trop de cas de Brutus; & qu'il auoit nommé *Cassius le dernier Homme des Romains.* Les accusateurs estoient creatures de Sejan, cét homme, tres-genereux & tres-innocent, se deffendit courageusement, asseuré neantmoins de perdre la vie, fit pour sa deffense vn discours graue & serieux, qui ne luy seruit d'autre chose que de se satisfaire à luy-mesme. Car aprés auoir ainsi parlé, voyant que Sejan ne changeoit point de resolution, & qu'il ne pouuoit tant s'abaisser que de luy demander la vie, se fit mourir luy-mesme, faute de manger. Sejan aduertit le Senat de la resolution de Cordus: où fut agitée cette question; *Si l'on pouuoit empescher les Accusez de se faire mourir.* Les liures de Cordus furent brûlez, & depuis plus recherchez. Drusus, fils de Tibere, témoignoit à toutes occasions la haine qu'il portoit à Sejan, ne pouuant souffrir que son Pere préferast les conseils de cét homme à tous les autres. Il ne cessoit de dire à sa femme, qui le trahissoit, & à tous ses amis qui le trompoient, *que peu s'en falloit que Seian ne fust le Collegue de son Pere.* Ce Prince estoit fort colere, principalement quand on le touchoit à son authorité; jusques-là que ne pouuant plus supporter l'audace de Sejan, qui se vouloit égaler à luy, il haussa la main, le menaçant: & l'autre, se mettant en défense, presenta la sienne pour parer le coup. Drusus luy bailla sur la jouë; & quelques Hi-

ſtoriens remarquent, que Sejan frappa Druſus. Sejan ne ſe plaignit point de l'injure que luy auoit fait Druſus: mais il ſe reſolut de s'en vanger. Il trouua moyen de gagner Liuia, femme de Druſus, pour perdre ſon mary. Elle eſtoit belle: & conſentit aux pourſuittes de Sejan, le bien-aimé de Tibere; & ne luy pouuant rien refuſer, de l'amour, ſe forma l'adultere, puis le venefice, puis le meurtre. Sejanus poſſedant du tout cette femme, luy jetta en l'eſprit la cupidité d'eſtre femme de l'Empereur, qu'il eſperoit de l'eſtre. Elle le crut, voyant les auantages qu'il auoit dans le Gouuernement. La reſolution fut priſe d'empoiſonner Druſus, non dans les viandes, mais dans vne medecine, pour le faire mourir ſeul: que le poiſon ne ſeroit violent, mais agiroit lentement, pour mieux couurir la meſchanceté. Liuia y employa Eudenius, ſon Medecin, amy particulier d'elle, autres diſent ſon Adultere. Sejan gagna Ligdus, Eunuque des principaux & plus confidents de Druſus, dont il auoit vilainement abuſé pour le gagner. Ces quatre perſonnes doncques conjurerent la mort du fils vnique de Tibere. Druſus, ſans ſe défier, prit de la main de Ligdus la medecine. Le poiſon fit ſon effet ſans ſoupçon, & ne fut découuert que huit ans aprés, par la femme de Sejan. Les actions de Sejan eſtoient ſi deſcriées, & Tibere ſi hay, qu'on crut qu'il auoit fait mourir Druſus par ſa main propre; Sejan luy perſuadant que ſon fils, pour regner, auoit reſolu ſa mort, & qu'il priſt garde, quand il diſneroit chez luy, de ne pas boire le premier traict qu'on luy preſenteroit. Que Tibere prenant la couppe, l'auoit preſentée à Druſus, qui,

de honte & de crainte, auala le poiſon preparé pour ſon Pere. Tibere monſtra vne grande conſtance en la mort de ſon fils. Outre ces extraordinaires cruautez, & cette effrenée ambition de Sejan, il auoit vne inſatiable auarice : car quelques-vns ont eſcrit qu'il eſtoit heritier de tous ceux qui mouroient ſans enfans. Ce qui fut cauſe de la mort de Lepida, noble & genereuſe Dame Romaine, & de Lentulus l'Augure. La procedure contre cette Dame eſt eſtrange. Il y auoit vingt ans qu'elle eſtoit hors de la compagnie de Quirinus, ſon mary, quand il l'accuſa d'adultere, de poiſon, & de ſuppoſition d'enfant. Tibere dit qu'elle auoit conſulté les Chaldeens ſur ſa vie, & ſur ſa Maiſon. Les Charges n'eſtoient que par le témoignage de quelques eſclaues : elle fut neantmoins bannie, & puis mourut de triſteſſe. Sextus Marius auoit vne belle jeune fille. Tibere la deſira. Le pere la détourna en vne de ſes maiſons des Champs ; pour les faire reuenir, on les accuſa d'inceſte. La fille donna courage à ſon pere de préuenir le ſupplice. Ils ſe tuerent l'vn l'autre. Tibere & Sejan profiterent de cette miſere : car ils furent heritiers de Marius, qui eſtoit fort riche. Aprés la mort de Germanicus & de Druſus, Sejan crut que rien ne ſe pouuoit oppoſer à ſa Tyrannie, & à ſon ambition : mais il ne fut pas ſi-toſt hors de là, qu'il vit que la ſucceſſion en l'Empire regardoit les enfans de Germanicus & de Druſus, les Delices du peuple Romain. Il penſa dés lors à s'en défaire d'autant plus hardiment, que ce qu'il auoit entrepris luy auoit bien reüſſi. Il fit donc croire à Tibere que ſes ennemis vouloient tirer du profit de la mort de ſon fils. Qu'Agrip-

pine, mere de ces deux enfans, estoit resoluë de regner. Ils arresterent donc de faire mourir la mere & les enfans. L'execution se trouua difficile; car Agrippine estoit défiante, sçauoit les ruses de Tibere & de Sejan. Toute la ville estoit pour elle. Ce peuple l'aimoit passionnément: Sejan toutefois ne perdit point d'occasion pour la perdre. En voicy vne qu'il trouua assez propre, pour faire reüssir son dessein. Au commencement de l'année on sacrifioit vn bœuf à Iupiter pour le salut du Prince. Les Pontifes & les Prestres recommanderent aux Dieux Neron & Drusus, enfans de Germanicus, & ce pour flatter Tibere. Tibere neantmoins s'en offensa, voyant que l'on esleuoit cette jeunesse à l'égal de luy: s'enquit si les Pontifes auoient esté sollicitez par Agrippine de faire ces prieres. Ayant sçeu qu'elle n'y auoit pas pensé; Tibere ne laissa pas de se plaindre au Senat, blâme l'ambition de ces jeunes gens, & qu'elle estoit dangereuse. Sejanus fit plus de bruit que Tibere: dit *que tout s'alloit perdre, puisque l'on ne mettoit point de difference entre le Prince & ses parens. Que l'on alloit entrer en vne guerre ciuile, que l'ancienne liberté s'alloit réueiller. Le party d'Agrippine estoit formé. Qu'il en falloit faire mourir promptement vn ou deux.* Par ces menaces il designoit Caius Silius & I. Sabinus. Varro Consul, miserable Flateur de Sejan, accusa Silius & Halla, sa femme, de crime de léze Majesté; quoy que ce ne fust qu'vn peculat. Silius neantmoins se voyant accablé, se tua luy-mesme, sa femme fut bannie. Parmy tout cela Sejan pensoit à se pousser à l'Empire. Il y estoit forcé par Liuia, veufue de Drusus, fille de Tibere, qui se

lassoit d'estre sa Concubine, & vouloit auoir le nom de legitime. Sejan faisoit tout ce qu'il pouuoit pour s'en défaire : mais il fut réduit à de telles extremitez, que pour contenter cette femme, il descouurit son dessein à l'Empereur, le suppliant d'accorder le mariage. Il presenta donc vn memoire à Tibere, qui contenoit en substance, *que le bien qu'Auguste luy auoit témoigné, & celuy que luy Tibere luy auoit fait, l'obligeoient de porter ses vœux & ses esperances plûtost au Prince qu'aux Dieux. Qu'il n'auoit pas desiré les honneurs, assez content d'estre employé comme soldat à la garde de l'Empereur : qu'il auoit neantmoins ce contentement d'auoir esté estimé digne de l'alliance des Cesars, par le mariage de sa fille auec le fils de Claudius. Qu'il auoit oüy dire qu'Auguste, parlant du mariage de sa fille, auoit pensé à quelque Cheualier Romain : supplioit Tibere qu'en cherchant vn mary pour Liuia, il pensast à celuy qu'il auoit toûiours aimé, qu'il n'auoit en cela autre but que la Gloire de son alliance; luy estant assez d'asseurer sa Maison contre la puissance d'Agrippine.* Tibere demanda temps pour penser à cette demande; luy dit *que l'affaire estoit importante. Que Liuia pouuoit respondre d'elle-mesme, si elle vouloit se remarier; qu'elle auoit son Ayeule & sa mere, qui luy estoient les plus proches, pour luy donner conseil. Que pour l'inimitié d'Agrippine elle s'allumeroit dauantage; la ialousie des femmes se mettant auec leur inimitié, seroient cause de la ruïne des vns & des autres. Qu'il se trompoit s'il pensoit pouuoir toûiours demeurer en mesme estat, & Liuia persister en cette volonté, de vieillir auec vn simple Cheualier, espouse qu'elle auoit esté de*

Caius Cesar, puis de Drusus. Que les Magistrats, qui tenoient les premiers rangs, ne se cachoient point de dire, qu'il auoit surpassé le degré de Cheualier. Qu'ils le blasmoient, luy Empereur, pour le déplaisir qu'ils portoient de son auancement. Qu'il n'auoit point d'intention d'empescher ses desseins, ny ceux de Liuia. Qu'il ne luy a pas découuert ce qu'il auoit resolu en son esprit pour son bien; mais qu'il vouloit ne luy pas celer, qu'il n'y auoit rien de si haut, où ses vertus & l'affection qu'il luy portoit n'y pussent atteindre. Qu'il ne l'oubliroit pas aux occasions. Sejan croyoit plus à son ambition qu'aux belles paroles de Tibere; qui auoit peur de le perdre, & luy faisoit voir qu'il courroit à sa perte. Les paroles de Tibere, estans ambiguës, mirent Sejan en peine, le voyant entrer en défiance de sa trop grande puissance. Mais il reconnût que la bien-veillance que tout le peuple portoit à la Maison de Germanicus, le pressoit dauantage, & Sejan, qui vit que cela le touchoit, luy representa le peril plus grand qu'il n'estoit: renouuella dans l'ame de l'Imperatrice les animositez qu'elle auoit contre Agrippine. Il luy fit considerer qu'elle ne seroit iamais en nulle consideration, si Agrippine estoit quelque chose. Il gagna pour cét effet Mutilia Prisca, sa confidente; & pour gagner cette-cy, il pratiqua Iulius Postumus qui l'entretenoit. L'Imperatrice ne manqua pas de representer à Tibere, combien l'auancement d'Agrippine luy trauailloit l'esprit: ce qui augmenta la défiance de Tibere. D'ailleurs Sejan auoit des gens apostez, qui entretenoient Agrippine de vanitez, & luy donnoient de 'ouces esperances du gouuernement; ce que cette fem-

me témoignoit auoir agreable, dont Tibere entra de plus en plus en jalousie. Tibere toutefois, craignant d'estre blâmé d'impieté & d'ingratitude, s'il attaquoit Agrippine, s'arresta premierement à ses amis & à ses parens ; Claudia Pulchra, sa cousine, fut accusée d'adultere auec Furnius. L'on adjoûta à l'accusation les charmes & le poison contre Tibere. Domitius Afer, homme venal, fut l'accusateur, entretenu par Sejan. Sur cette accusation Agrippine en colere vint trouuer Tibere, & luy dit ; *que ce n'estoit point à Pulchra que l'on en vouloit, mais à elle. Qu'elle estoit cause de la ruïne de sa parente, qui estoit innocente.* Ce discours pressa Tibere, qui luy dit assez imprudemment vn vers Grec qui disoit ;

Tu crois, ma fille, qu'on te fait tort, si tu ne commandes.

Sur cela cette Dame repartit beaucoup de choses contre la temerité de Sejan, qu'elle nomma *Compagnon de Tibere.* Remarqua *son ambition & ses cruautez, comme il auoit fait mourir Germanicus son mary, auoit ruïné sa Maison, & persecutoit ses parents & ses amis.* Nonobstant cela, Pulchra & Furnius furent releguez, & l'accusateur fut loüé, & mis au rang des premiers Orateurs. Agrippine irritée de tant d'injures, sans penser à qui elle auoit à faire, s'éclata en paroles pleines de vengeance. Sejan prenant son temps, qui auoit corrompu quelques domestiques de cette Princesse, luy fit dire *que les desseins de Tibere contre elle estoient sur le point d'éclater. Qu'il estoit resolu de l'empoisonner, & qu'elle prist garde de ne rien prendre ny de sa main, ny de sa part.* Agrippine se seruit de cét aduis. Elle

fit paroiſtre à Tibere vne grande défiance, dont il s'apperçeut. Là-deſſus Tibere fit le voyage de Naples, ſur quelque ſujet de pieté. Sejan reconnoiſſant ſon humeur, luy conſeilla cette retraite, pour auoir moyen de le gouuerner abſolument. Il fut accompagné de peu de perſonnes, de Cocceius Nerua Senateur, de Sejan, du Cheualier Curtius Atticus, qui fut depuis ruïné par Sejan. Outre le bien que Sejan auoit, de poſſeder ſeul Tibere en cette ſolitude, il faiſoit ſes affaires auec plus de ſeureté, & moins d'enuie. Il receuoit ſeul les pacquets, & eſtoit ſeul arbitre des dépeſches. En ce voyage il arriua vn accident qui ſeruit beaucoup à Sejan. Car comme Tibere diſnoit dans vne grotte, la voûte ſe lâcha, tua quelques Officiers, & l'euſt accablé ſans le ſecours de Sejan, qui le couurit de ſon corps. Deſlors il receut ſes conſeils, ſans en conſiderer les conſequences, comme venus d'vne perſonne fort affectionnée, & qui n'auoit autre intereſt que celuy de ſon Maiſtre. Cette grande & exceſſiue confiance fit qu'il perſuada à Tibere de ſe défaire de Neron, fils aiſné de Germanicus, le plus proche à la ſucceſſion. Il en eſtoit le Iuge, ſes gens les accuſateurs. Ce jeune Prince n'auoit pas aſſez de préuoyance, ſe voyant chatoüillé par ſa grandeur future; ſi bien qu'il ne ſe pouuoit tenir de dire quelques paroles qui offenſerent Tibere, & le mirent en jalouſie, ainſi qu'elles luy furent rapportées par Sejan, qui les augmentoit de beaucoup de circonſtances criminelles. Toutes les actions de ce Prince furent épiées; ſa maiſon meſme, le ſecret de ſon lict eſtoit ſçeu. Sa femme le trahiſſoit. Elle rapportoit à Liuia, mere de Tibere, tout ce qu'elle

pouuoit découurir Liuia à Sejan, qui banda contre Neron son frere Drusus, luy donnant esperance de premier rang, quand son frere aisné seroit abbatu. Drusus, irrité d'ailleurs contre son frere, qu'Agrippine leur mere aimoit mieux que luy, écouta Sejan, qui auoit vne entreprise double; car il auoit intention de perdre les deux freres ensemble. Les amis de Germanicus estoient persecutez plus que deuant. De ce nombre estoit Titus Sabinus, Cheualier, qui témoignoit vne grande affection à Agrippine & aux siens. Cette passion de Sabinus donna dans l'esprit de Sejan, qui ne s'imaginoit pas, qu'il se pust trouuer homme de qualité, qui s'osast declarer pour ses ennemis, & rechercha toutes sortes de moyens pour ruïner ce Sabinus. Quatre Preteurs poursuiuoient lors le Consulat. On n'y pouuoit paruenir que par la faueur de Sejan. Rien ne pouuoit sur luy, que celuy qui luy pouuoit subministrer des moyens de se vanger de ses ennemis. Ces quatre Preteurs se resolurent de perdre Sabinus pour plaire à Sejan; Latiaris fut l'épion, les autres les témoins. Cét épion s'insinua en l'amitié de Sabinus de telle sorte qu'il luy découurit son amour enuers les enfans de Germanicus, la haine qu'il portoit à Sejan, & quelque chose contre Tibere. Latiaris rapporta aux trois autres les discours de Sabinus, qui completerent de l'oüir eux-mesmes, & qu'ils se cacheroient sous vn faux plancher pour oüir tout ce que Latiaris tireroit de Sabinus. Ce qui fut fait de telle sorte, que Sabinus se découurit plus que deuant, *se plaignit du Gouuernement insolent & tyrannique, & fit en somme Seianus autheur de toutes les miseres publiques & particulieres.* Ces

méchans, ayant oüy ces discours, en aduertirent Tibere, qui estoit à Caprée : qui reuint incontinent à Rome, où il altera merueilleusement les esprits. Sabinus fut arresté aussi-tost, faisant de grandes plaintes contre la Tyrannie. Il fut étranglé, sans qu'il luy fust permis de se deffendre : les delateurs moururent miserablement; estans en abomination à Tibere & à Sejan. Tibere toutefois *remercia le Senat de ce qu'il auoit deliuré la Republique d'vn tel ennemy, & adiousta qu'il passoit la vie en frayeur & tremblement ; que la Coniuration de ses ennemis le tenoit en peine.* Enuiron ce temps-là le Senat receut des Lettres de Tibere contre Agrippine & ses enfans. Les enfans n'estoient blasmez d'autre chose que de débauches. A la Mere, l'on reprochoit son orgueil & son opiniastreté. Il fut question de deliberer sur ces Lettres. Les opinions furent diuerses. Iustinius Rusticus fut d'auis d'aller lentement en l'affaire, pour donner du temps à Tibere de changer sur cette detention. Le Peuple impatient de voir ces deux Princes traitez comme criminels, detesta cette injustice, & en donna le blasme à Sejan. Porta par la ville les effigies d'Agrippine & de Neron ; s'assembla autour du Palais, criant *que les lettres estoient fausses & supposées.* La petulance du peuple fut telle, qu'il fit le procés à Sejan, formant tumultuairement vn Senat ; où le plus hardy ayant recueilly les voix de ses Compagnons, prononça contre luy *le iugement de mort* ; & en suite les Satyres & vers médisans coururent dans Rome contre Tibere & Sejan. Cette action du peuple fut de mauuais augure à Sejan ; fit voir à l'Empereur que sa Majesté y estoit offensée, que le peuple fou-

loit aux pieds son authorité, & cherchoit Maistre : aussi il ne fut pas long-temps sans en tirer la raison. Sejan fit resoudre Tibere d'exterminer Agrippine & ses enfans, Neron & Drusus; les accusant enuers Tibere, *qu'Agrippine estoit resoluë d'aller par les Temples de Rome embrasser les statuës d'Auguste, pour faire émouuoir le Peuple, ou de se retirer auec ses enfans en Allemagne, pour les rendre Maistres des Legions.* Enfin Neron fut relegué en l'Isle de Pontia, & puis pour éuiter la mort, il se tua luy-mesme. Drusus fut confiné dans vne prison, où il viuoit miserablement, ayant mangé jusques à la bourre de son mattelas. Agrippine fut releguée en l'Isle de Pandataire; où elle eut de grandes apprehensions de la mort. En cét exil elle fut si inhumainement outragée par le Capitaine qui l'auoit en garde, qu'vn iour il la battit si brutalement, qu'il luy fit sortir vn œil de la teste, & à quelque temps de là il l'étrangla. Voilà donc Tibere & Sejan hors de crainte de ce qu'auoit laissé Germanicus. Mais Tibere entra en de grands soupçons de Sejan; s'imaginant qu'il pensoit à l'Empire. L'amitié qu'il luy portoit se conuertit en crainte, voyant que le Senat en faisoit plus de cas que de luy : apprehenda son ambition, & dés lors proposa de le ruiner : mais il ne voulut rien precipiter, ny s'en découurir à personne; y allant de sa vie d'en vser autrement. Le premier soupçon qu'eut Tibere de l'ambition à la Royauté de Sejan, fut à cause de son mariage auec Liuia, veufue de Drusus. En second lieu sur ce que la Maison de Germanicus estoit à bas, & qu'il ne restoit plus personne qui pûst s'opposer à Sejan. De plus, l'excés extraordinaire de puissance

qu'il auoit sur le Senat & dans les finances, cette grande suite de seruiteurs, de ce qu'il tenoit Drusus prisonnier, & Caius Cesar à sa disposition ; ses artifices de l'éloigner de Rome & le tenir captif, sous pretexte de sa vieillesse ; & enfin la violente poursuitte que fit Sejan pour estre Tribun. Tous ces argumens de crainte de Tibere contre Sejan, comme ils estoient violens, firent vne si forte impression dans l'esprit de ce Prince, qu'il se seruit de toutes sortes de ruses pour abatre cette grande puissance. Pour s'éloigner de luy, il le fit son Collegue au Consulat ; personne n'y auoit esté associé sans malheur : il flattoit Sejan plus que deuant ; car écriuant au Senat, il l'appelloit souuent *son amy, mon Seian, luy faisoit ériger des statuës.* Ce Consulat pour cinq ans estourdit l'ambition de Sejan, qui entretenoit toûjours Tibere dans l'oisiueté & dans les voluptez ; l'ayant par artifices accoustumé de préferer les choses agreables aux serieuses. La grandeur & son absoluë puissance, & la sale & débordée vie de Tibere luy tiroient parfois des paroles tres-impudentes, & qui luy causerent sa ruïne. *Ie suis Empereur de Rome, & Tibere Prince de l'Isle.* Il fit representer des Ieux en dérision de la teste pelée de Tibere. L'Empereur ne fit pas semblant de sçauoir ces paroles indiscrettes, ny que cette bouffonnerie eust esté joüée ; mais pensoit à asseurer sa vengeance. Sur la nouuuelle que les Frisons, peuples de-là le Rhin, auoient rompu la paix, & défait quelques Legions, l'épouuante fut si grande dans Rome, que chacun courut aux Autels de la Clemence & de l'Amitié, adorans les statuës de Tibere & de Sejan qui estoient autour, les prians

de les ramener à Rome. Tibere s'approcha de la ville sans y entrer ; pour vne prediction qui le menaçoit de mort, s'il y entroit. Cette prediction anima les complices de Sejan, qui le sollicitérent de ne plus differer. Tibere de son costé se conseilloit en luy-mesme, ne s'osant ouurir à personne. Sejan estoit aueuglé par les prosperitez. Il croyoit que Tibere ne pensoit qu'à passer son temps à Caprée. Il y auoit cinq ans qu'il y estoit, on ne parloit plus à Rome de luy, que comme d'vn Prince qui ne regnoit plus, ne voyoit & n'oyoit que par l'organe de Sejan, qui seul estoit ses yeux & ses aureilles. Il tenoit les esprits des peuples à sa discretion, ou par la crainte, ou par l'esperance, ou par les bien-faits. Ceux qui seruoient Tibere, dépendoient de luy; ceux au contraire qui seruoient Sejan, ne dépendoient que de luy: tellement que tout ce que faisoit Tibere, estoit rapporté à Sejan. Il auoit des hommes-prests à tout executer : Seneque les appelle *ses dogues, qui n'estoient appriuoisez que pour luy, cruels aux autres, ne les nourrissant que du sang de ses ennemis.* Tibere donc ne l'osant attaquer ouuertement, le flattoit extraordinairement, pour l'endormir en son dessein. Il le voulut faire Tribun, écriuit au Senat, *que sans Seian, le grand corps de l'Empire tomberoit, & qu'il estoit l'Oracle de ses desseins.* Le Senat, qui ne pensoit à rien moins qu'à ce qui arriua puis aprés, rechercha toutes sortes d'honneurs pour éleuer Sejan ; ordonna *que le nom de Tibere & celuy de Seian seroient en mesme ligne aux lettres patentes & aux inscriptions ; leurs chaires en mesme rang aux Theatres & aux Temples, leurs statües éleuées par tout, & que venans à Rome, on*

iroit au deuant de l'vn & de l'autre. Tibere n'étoit pas marry de ce que faisoit le Senat, qui rendoit Sejan plus insolent & odieux. Cependant Sejan, pour faire voir à Tibere qu'il aimoit son repos & sa vie, fit accuser Geminius d'auoir voulu attenter à la personne de l'Empereur. L'accusé aprés s'estre défendu, & voyant que ses raisons n'auoient aucune force, se tua luy-mesme. Tibere vsoit d'vne profonde dissimulation pour cacher son dessein de ruïner Sejan. Il accorda à son fils la dignité de Pontife, mais peu aprés se sentant plus fort, il leua le masque de dissimulation; il donna la qualité & dignité de Pontife à Caligula, ennemy de Sejan. Il commanda au Senat d'absoudre vn Proconsul que Sejan auoit accusé. Il loüa publiquement Caligula, & fit connoistre qu'il le vouloit declarer son successeur. Escriuant au Senat, il le nommoit simplement sans aucuns eloges: Bref, il enuoya au Senat vn Edict portant deffenses *de faire des sacrifices à aucun homme viuant, ny de decerner aucune sorte d'honneur à Seian.* Il eut lors quelques présages sinistres de sa ruïne. Le Theatre, où il receuoit les salutations des Calendes, se rompit. Reuenant du Capitole, ses gardes, fendans la presse pour gagner le deuant, tomberent du haut des eschelles, d'où l'on précipitoit les Criminels. On vid en l'air vn globe de feu tel qu'on l'auoit veu à la mort d'Auguste & de Germanicus: mais il n'y auoit personne qui creust qu'il fust si proche de sa ruïne en vne si florissante fortune. On ne laissoit pas neantmoins, pour tous ces mauuais augures & présages, de l'appeller *le Compagnon de Tibere, non seulement au Consulat, mais en l'Empire de l'Vniuers.* Tibere, pour reconnoi-

ſtre les volontez de la ville, eſcriuit ſouuent à Sejan & au Senat, tantoſt qu'il ſe portoit bien, tantoſt qu'il eſtoit à l'extrémité. Ces feintes luy profitoient. Car il reconnoiſſoit par là la joye ou la triſteſſe de ceux qui dépendoient de luy ou de Sejan. Il pria le Senat de luy enuoyer vn des Conſuls, auec eſcorte pour le conduire en ſeureté; & croyant la Conjuration grande contre luy, fit preparer des Nauires pour prendre la fuitte, & auoit des ſentinelles ſur des rochers, pour l'auertir de ce qu'ils découuroient. Mais Sejan commença à ſe troubler quand on luy rapporta qu'on voyoit fumer la teſte d'vne de ſes ſtatuës: Il la fit rompre. L'on en vid ſortir vn ſerpent. Il ne mépriſa pas ce prodige, fit vn ſacrifice à ſoy-meſme, comme il auoit de couſtume; & trouua-t'on que cette ſtatuë auoit la corde au col. Tibere continuant ſes ruſes, fit courir le bruit qu'il vouloit éleuer Sejan à la premiere charge de l'Empire; & au meſme temps fit partir Neuius Sertorius Macro, auec commandement de preſenter ſes lettres au Senat, *pour ſe ſaiſir de la perſonne de Seian.* Macro vint ſecrettement à Rome, communiqua le ſujet de ſon voyage au Conſul Memmius Regulus, non à ſon Collegue, creature de Sejan. Il trouua Memmius diſpoſé à faire la volonté de Tibere. Le Conſul auoit conuoqué le Senat pour le lendemain au Temple d'Apollon, pour traitter d'affaires d'importance, auec amende aux abſens. Le Conſul ne manqua pas, ny les Senateurs. Macro rencontra Sejan, qui n'eſtoit pas encore entré, & ſe voyant ſurpris de ce qu'il ne luy auoit point apporté de lettres de Tibere, il luy dit à l'oreille; *Ie vous apporte le pouuoir de*

Tribun : cela le remit : ses amis le sçeurent, & s'en réjoüirent. Macro presenta ses Lettres au Senat, fit assembler les gens de guerre allentour du Temple ; promet de la part de Tibere des recompenses en le bien seruant. Les lettres leuës & veuës, l'on y reconnût l'esprit de Tibere tremblant, & en inquiétude. Parloit au commencement *de la perfidie de son seruiteur Seian, puis de son pouuoir demesuré ; prioit en suitte de faire le procez à deux Senateurs, amis de Seian.* A la fin commandoit, mais ambiguëment, *qu'on veillast sur ses actions* : il n'y auoit vn seul mot de le faire mourir ; tant il craignoit le grand credit de son fauory. L'on a remarqué qu'auant qu'on eust leu les lettres de l'Empereur, il n'y eut Senateur qui ne fist la reuerence à Sejan, & ne s'offrist pour le seruir ; mais voyant l'esprit du Prince changé, ils changerent en vn instant. Ceux qui estoient esloignez de luy, le regarderent de trauers, ceux qui estoient prés de luy, s'en esloignerent. Le Consul Regulus l'appella. Il ne s'en leua pas. Il l'appella pour la seconde fois, & luy presentant la main, *venez icy, Seianus.* Sejanus repartit, *m'appellez-vous ? ouy*, dit le Consul. Sejanus s'auança, & à l'instant Laco, Capitaine du guet, se trouua deuant luy & les Tribuns, afin qu'il ne sortist. Le jour de cét Arrest fut le dix-huitiéme jour du mois d'Octobre, l'an dix-huitiéme de l'Empire de Tibere. On le sçait, parce que Tibere ordonna que le quinziéme des Calendes de Nouembre seroit solemnel à Rome, pour la mort d'Agrippine & Sejan. Dion Historien remarque, qu'en vn jour il fut arresté, condamné & executé. Le Consul Memmius ne fit opiner sur les

lettres de Tibere : car la diuersité des auis eust gasté l'affaire. La longueur eust fait remuer la faction de Sejan : il commanda neantmoins à vn Senateur d'en dire son auis. Il le dit librement & courageusement, en secondant la resolution de Tibere à la ruïne de Sejan. Quelque estonnement qu'il y eust en la compagnie, la resolution fut hardie, & cét auis suiuy; chacun trouuant à propos d'executer la volonté de Tibere. On mena donc Sejan en prison, & le Consul ne s'en voulut fier qu'à soy-mesme, crainte qu'il fust secouru par ses partisans. Ainsi ceux qui luy auoient fait des sacrifices, qui l'auoient adoré, se mocquoient de luy ; le voyant tirer en prison. Il receut par la ville des outrages; fut dépoüillé de sa robbe, & eut des coups de poing sur le visage. Le peuple, qui le detestoit, voyant qu'il ne le pouuoit auoir pour traisner par les ruës, se jetta sur ses statuës, & en vn instant elles furent abatuës, & traisnées dans le feu, pour les fondre. Sejan jugea, par la ruïne de ses statuës, qu'on luy rapporta estre toutes par terre, qu'il seroit mal-traitté, se troubla de se voir aussi-tost accablé & menacé. Il ne fut pas si-tost dans la prison, que son procez luy fut fait, jugé à mort, & ses biens confisquez. Les Iuges parlerent auec passion contre luy pour flatter Tibere, mesmes ceux qui auoient esté plus esclaues des volontez de Sejan. Cependant le peuple, estonné d'vn si prompt jugement, en demandoit la cause. L'vn demandoit, *pour quel crime a-t'il esté condamné ? qui a esté son delateur ? quels ses complices ? quels ses témoins ?* Rien de tout cela : vn autre rapartit, *vne grande & longue lettre est venuë de Caprée :* & vn tiers dit,

C'est assez, il n'en faut pas sçauoir dauantage, tout va bien. Sejan donc, ayant esté estranglé en prison, fut traisné par la ville : le peuple admirant le grand changement, la face défigurée, & son corps miserablement déchiré. Ses trois enfans furent mis en prison. La fille, promise à Claudius, fut deflorée par le Bourreau, n'étant pas permis de faire mourir au supplice vne fille vierge. Quelques-vns ont escrit qu'elle fut tuée par le Peuple. Le fils auoit bien quelque connoissance de ce qu'on luy vouloit faire, mais la derniere fille estoit si jeune qu'elle ne cessoit de dire; *qu'ay-ie fait? où me veut-on mener? qu'on me pardonne, ie n'y retourneray plus.* Le Bourreau prit ces deux petits enfans & les estouffa, & attacha les trois corps au gibet. Seneque, qui fut spectateur de ces executions, parlant de Sejan dit, *que le mesme iour que le Senat accompagna Seian au Senat, le peuple le mit en pieces; & que d'vne personne, en laquelle les Dieux & les hommes auoient assemblé tout ce qui se pouuoit de grand & de puissant au monde, il n'en demeura au Bourreau aucun reste, pour y pouuoir attacher son crochet, pour le traisner dans le Tybre.* Dion remarque, *que trois iours entiers on traisna dans Rome des pieces de ce miserable corps:* & Seneque s'estonne, *que du corps d'vn homme si releué, & magnifique, il n'en resta rien pour la sepulture.* La femme de Sejan, affligée & outrée de douleur, se retira en sa maison, où elle escriuit vn discours de la mort de Drusus, l'enuoya à Tibere,& puis se tua. La pitié de ses enfans l'auoit retenuë jusques alors de ne point reueler cette mort, dont elle accusoit Sejan Ligdus,& Eudemus. Ceux-cy appliquez à la

question,

question, confesserent tout ; plusieurs furent mis à la question, pour sçauoir les Complices. Aprés le supplice de Sejan, le Senat commanda, *qu'on éleuast en la place publique la statuë de la Liberté* ; & que tous les ans au mesme iour, que Sejan auoit esté tué, on representeroit vn combat à cheual, & que l'on y tuëroit diuerses sortes d'animaux. Il fut aussi ordonné qu'on ne donneroit à personne des honneurs immoderez, & qu'on ne iureroit par autre nom que par celuy de l'Empereur. Tous les amis de Sejan coururent fortune. Les prisons en furent remplies : les vns condamnez à mort, les autres bannis, & tous priuez de leurs charges. La cruauté de Tibere ne demeura pas à la mort de Sejan. Il fit mourir tous ceux qui estoient dans ses prisons, accusez d'auoir eu quelque intelligence auec luy. On exposa sur le paué vn grand nombre de corps morts, de tous âges, & conditions, illustres, nobles, ignobles, sans qu'il fut permis de les plorer & de se plaindre. Vitia fut punie de mort, pour auoir ploré son fils Gemmus ; & parce que les femmes ne pouuoient estre accusées d'auoir attenté à l'Estat, leurs larmes (chose qui leur est ordinaire) estoient tirées à crime. Il n'y eut personne qui ne reniast l'amitié de Sejan. Vn seul Cheualier Romain, Marcus Terentius, estant accusé d'estre de ses amis, l'auoüa librement. Il en parla ainsi au Senat : *Possible serois-ie mieux pour ma fortune, de nier le crime dont ie suis accusé : mais quoy qu'il en arriue, i'auoüe que i'ay esté amy de Scian, que i'ay desiré de l'estre, & me suis réioüy d'auoir eu part à son amitié. Ie voyois qu'il gouuernoit tout. Que ceux qu'il auoit pour ses Confidents estoient puissans*

prés de l'Empereur, & les autres tousiours en frayeur & misere. Ie ne veux icy alleguer personne pour exemple. Ie veux, au peril de ma vie, deffendre tous ceux qui n'ont eu aucune part en ses derniers desseins. Car nous ne faisions pas seruice à Seian de Vulsine, mais nous suiuions le party de Claude, dont par alliance il s'estoit rendu le Chef. Sire, nous honorions vostre gendre, vostre Compagnon au Consulat, & qui exerçoit vos charges en la Republique. Ce n'est pas à nous de iuger, quel doit estre celuy, ny pour quelle cause vous l'éleuez sur les autres. Les Dieux vous donnent la souueraine disposition des affaires du monde : il ne nous reste que la seule gloire de l'obeïssance. Nous considerons ce que nous voyons, à qui vous departez les biens & les honneurs, & qui nous pouuoit plus nuire & profiter : & personne ne peut nier que tout cela n'ait esté à Seian. Il n'est pas permis de sonder les intentions les plus cachées du Prince. Ne considerez pas le dernier iour de Seian, mais les seize années de sa prosperité. En ce temps-là nous honorions Satrius & ses affranchis, & on estimoit à grande faueur d'estre connu de ses Domestiques, & de son portier. Il faut faire difference entre ceux qui l'ont seruy comme seruiteur de l'Empereur, & ceux qui l'ont assisté en ses desseins comme ennemy de Tibere; pour l'amitié que vous luy auez porté, & pour les deuoirs que luy auons rendus, vne mesme raison, Sire, doit vous absoudre, & nous aussi. Cette défense vigoureuse eut tel effet, que Terentius fut absous, & les amis de Sejan distinguez depuis de ses complices. Lentulus Getulicus fut accusé par Rufus d'auoir traité le mariage de sa fille auec le fils de Sejan. Lentulus estoit en Allema-

gne auec vne grande armée, & en grande creance & authorité. Voilà pourquoy Tibere fit bannir cét accusateur; Getulicus en fut aduerty, il en escriuit à Tibere hardiment & superbement en ces termes. *Cesar. L'alliance que i'ay faite auec Seian, n'est pas de mon mouuement, mais par vostre conseil. Il peut estre que i'ay esté trompé aprés vous; mais vne mesme faute ne doit point estre à la décharge de l'vn, & à la ruïne de l'autre. Ma fidelité a esté entiere iusques icy, & ne changera point si on ne m'y contraint; & quiconque viendra pour succeder à ma charge, ie le receuray comme ayant entrepris sur ma vie. Accordons-nous: à vous tout le reste de l'Empire, & à moy mon gouuernement.* Tibere, vieil & hay de tous, haussa les épaules voyant cette lettre, pensa seulement à se défaire de ceux qu'il pouuoit faire mourir sans peril. Alamercus Scaurus, P. Vittellius & autres, craignans vne mort ignominieuse, se tuerent eux-mesmes. Tibere regretta Sejan, non pour la perte, mais pour son interest. Car tant qu'il auoit vescu, on rejettoit sur Sejan tout le blâme de ce qui se faisoit d'injuste ou de cruel; aprés sa mort tout tomba sur Tibere. D'autant plus que la grandeur & la prosperité de Sejan auoient esté adorées & admirées de tout l'Empire, sa cheute donna de la terreur & de l'estonnement. Iamais personne auant luy auoit eu de plus grands honneurs, ny plus inesperez; & toutes les faueurs & les grandeurs que les Roys de l'Europe pourroient mettre ensemble pour esleuer vn homme, n'entreroient en comparaison auec celles-cy. Car il posseda seize ans durant absolument la puissance souueraine dans vn Empire, qui

commandoit à tout le monde : tellement que ſes ordres & ſes commandemens alloient par tout, & eſtoient executez autant & plus que ceux de l'Empereur. Macro, Capitaine des Gardes, & Laco, Cheualier du Guet, principaux executeurs contre Sejan de la volonté de Tibere, furent bien plus auiſez que Sejan : Car le Senat leur ayant ordonné pour ce ſignalé ſeruice de grands honneurs, au premier la charge de Preteur, auec pouuoir de ſe ſeoir au rang des Senateurs, aux jeux & aſſemblées publiques, auec la robbe de pourpre ; & à l'autre la Queſture : Ils les refuſerent. Ce fut ſans doute ſur la frayeur d'vn exemple ſi recent & ſi tragique.

PERENNIS ET CLEANDER,

Sous l'Empereur Commodus.

L'EMPEREVR Commodus, quelques années aprés auoir eſté reconnu Empereur de Rome, prit en affection vn Italien, nommé Perennis, qui auoit vne grande reputation parmy les armées, & le fit Capitaine de ſes bandes Pretorienes. Perennis abuſant du bas âge de ce Prince, le laiſſa corrompre en

toutes sortes de delices, & luy se chargea des affaires de l'Empire, en telle sorte qu'il commandoit absolument. Le pouuoir qu'il auoit en vn si grand Empire, auare & ambitieux qu'il estoit outre mesure, le porta à acquerir des biens auec vne telle auidité, qu'il ne laissa passer aucune occasion de s'accroistre. Il crût que les amis du pere l'empeschoient de paruenir à ses desseins. Il calomnia les plus puissans & les plus riches, & les rendit si odieux à ce jeune Prince, luy ayant donné de la terreur de ses plus grands amis, qu'il en fit mourir aucuns par les mains du Bourreau: fit chasser les autres de la Cour; pour plus facilement rauir leurs biens & leurs charges. Ce qui acheua de perdre du tout ce jeune Prince, qui auoit toûjours vn peu resisté aux mauuais desseins de Perennis, fut ce qui se passa au fait de Lucilla sœur de l'Empereur. Elle auoit épousé en premieres nopces l'Empereur Lucius Verus. Luy mort, cette Dame sa vefue, joüissoit des marques de l'Empire, mesmes aprés auoir épousé Pompeianus. L'Empereur Commodus luy laissa cét honneur, & luy permit d'auoir vn siege au Theatre, & les autres marques d'Imperatrice. Mais aprés que Commodus eut épousé Crispine, Lucilla fut obligée de ceder le premier lieu, & toutes les autres marques de Grandeur: dont elle fut si transportée de douleur, qu'elle se resolut à toutes sortes d'extrémitez. Et voyant que son mary Pompeianus estoit fort aimé de l'Empereur, elle ne luy voulut rien découurir; mais bien à Quadratus, qu'elle entretenoit, & en suitte à d'autres Senateurs; qui resolurent ensemble de faire tuer Commodus par vn d'entr'eux, nommé

Quintianus ; ieune homme fort courageux & audacieux. Cette resolution prise, Quintianus crût qu'il pourroit executer son dessein à l'entrée de l'Amphitheatre, en excitant vne sédition. Il s'arma d'vn poignard, alla sur le lieu, & voyant venir l'Empereur, tira son poignard, & se montrant, vint à luy pour le tuer, luy disant à haute voix : *Le Senat vous enuoye ce poignard :* mais auparauant qu'il se pût approcher de l'Empereur, il fût arresté par les Gardes, & tué sur le champ. Ce fut-là la premiere & principale cause de la haine que Commode portoit au Senat : car il ne pût jamais oster de son esprit les paroles de Quintianus. Perennis se seruit de cette juste occasion pour persuader à l'Empereur de faire mourir les principaux du Senat ; luy faisant entendre, qu'il ne falloit pas souffrir qu'aucun parût pardessus les autres. Il en vint si auant, que non seulement tous ceux qui estoient soupçonnez d'auoir sçeu cette conspiration furent executez, mais aussi Lucilla, sœur propre de l'Empereur. Par ces moyens Perennis gouuerna plus absolument que jamais : amassa de grands Tresors, & ainsi trauailla à se faire voye à l'Empire. Il obtint de l'Empereur, que ses Enfans, qui estoient lors fort jeunes, fussent faits Generaux des Armées qui estoient en Dalmatie, pour tenir toute la puissance de l'Empire en sa main. Luy de son costé corrompit les bandes Pretorienes, leur départant largement de ses biens. Ses mauuais desseins furent ainsi découuerts à l'Empereur. Les Romains auoient de coûtume de faire tous les ans des jeux à l'honneur de Iupiter Capitolin. L'Empereur se trouuoit à cette assemblée, en vn lieu esleué pardessus

les autres. Comme tout le peuple estoit assemblé, pour voir les jeux publics, il parut sur le Theatre vn homme habillé en Philosophe ; tenant en sa main vn baston, & s'arrestant sur le milieu du Theatre, & commandant de la main que l'on eut à faire silence ; il dit : *Il n'est pas temps, Empereur, de faire des Comedies ny des ieux publics. L'espée de Perennis est tirée pour vous couper la gorge ; & si vous n'y mettez ordre, le peril est proche, Vous estes mort. Il faut vous haster. Vos armées conduites par ses enfans sont contre vous, toute la Garde est pour luy. Vous estes perdu.* Ces paroles finies, soit que l'Empereur y adjoûtast foy, soit qu'elles l'eussent surpris pour l'horreur de la chose, l'estonnerent de telle sorte, qu'il demeura vn temps sans parler. Aucuns des prinpaux, qui y adjoûtoient foy, dissimulerent, craignans l'oppression. Mais Perennis commanda que cét homme fust arresté & brûlé vif, comme vn imposteur & furieux : Ce qui fut executé. Les Ennemis de Perennis commencerent lors de dresser leurs desseins pour sa ruïne ; ne pouuans plus supporter son arrogante Tyrannie. Leur intention estoit de conseruer l'Empereur & d'exterminer Perennis, & ses Enfans. On suscita donc quelques soldats, qui firent voir à l'Empereur de la monnoye d'argent, qui auoit d'vn costé la figure du fils de Perennis ; ce qui fut fait si à propos, que l'Empereur la vit, sans que Perennis, quoy que General de la milice, en fust aduerty. Ces soldats découurirent au long les desseins de Perennis & de ses Enfans, & l'Empereur ne s'endormit pas sur ces auis : mais auparauant que Perennis en pût estre aduerty, il enuoya de nuit quelques soldats vers luy, qui

luy couperent la teste, & aussi-tost dépescha en diligence vers les Enfans de Perennis, pour s'en défaire; craignans qu'ils n'eussent auis de ce qui s'estoit passé. Ces enfans receurent les lettres de Commodus, remplies de bonnes paroles, leur commandant de venir à Rome, ayant intention de se seruir d'eux aux plus grandes affaires de l'Empire; à quoy ils obeïrent mal-volontiers, voyans leurs desseins retardez. Mais se confians sur le grand credit de leur pere, qu'ils croyoient encore viuant, ils se mirent en chemin; mais ils n'eurent pas si-tost mis le pied dans l'Italie, qu'ils furent tuez, par l'ordre que l'Empereur auoit donné. Vn Historien escrit fort diuersement la mort de Perennis. Car aprés auoir sommairement déduit son grand pouuoir prés de Commodus, il dit, *que les gens de guerre, qui estoient en Angleterre, mal-traittez par Perennis, firent vne sedition: enuoyerent à Rome quinze cens soldats bien resolus, qui sans se soucier de la puissance de Perennis, s'adresserent à Commodus; luy remontrerent la Tyrannie & les desseins de Perennis, comme il pensoit faire vn de ses enfans Empereur. Ce que Commodus crût facilement, persuadé qu'il fut par Cleander, ennemy capital de Perennis, qui conseilla à l'Empereur de le liurer à la rage de ses soldats: ce qui fut fait. Car aprés l'auoir traitté tres-ignominieusement, ils le tuerent, & ensuitte sa femme, sa sœur, & ses deux enfans.*

Aprés la mort de Perennis, il parut sur le Theatre de la Fortune vn nommé Cleander; qui ne trouua plus personne qui se pûst opposer à ses desseins, semblables à ceux de son predecesseur en faueur. Cettuy-cy estoit Phrygien de

nation, de tres-basse extraction, & de cette sorte d'Esclaues qui se vendent publiquement. Il fut premierement Valet de Chambre de l'Empereur, puis épousa sa Concubine nommée Demostrasia, & paruint à vn tel degré de puissance, qu'il faisoit impunément mourir tous ceux qui s'opposoient à ses volontez. Il vendoit toutes sortes de charges, de Senateurs, de la guerre, les principaux commandemens dans les armées: bref, tout ce dont il se pouuoit imaginer. Il remplissoit le Senat de Banquerouticrs, de Partisans, & de gens de neant. Et, ce qui est extraordinaire, les Historiens remarquent qu'il fit vingt-cinq Consuls en vne seule année; ce qui ne fut iamais fait ny deuant ny aprés luy. Par ces mauuais moyens il amassa de grands biens, dont il aidoit Commodus & ses Concubines, luy faisoit bastir des Palais, & lieux publics, pour la cõmodité publique. Ce meschant neantmoins ne laissoit pas sous ces belles apparences de ruïner l'Estat, & le rendre miserable, pour paruenir à ses desseins. Mais vn des principaux moyens dont il vsa pour se rendre Maistre de l'Empire, fut celuy qui le ruïna. Il jugea qu'aprés quelque mauuaise année il y auroit disette de bleds. Il en fit telle prouision, qu'elle fut cause, outre le peu de bleds qu'il y auoit, que la famine & la peste furent dans l'Italie. Cleander voyant cette necessité, pensa gagner la faueur du peuple, réduit à de grandes necessitez, & aussi celle des soldats; sur lesquels il auoit vn grand empire, si en vn instant il leur fournissoit des bleds: mais il luy succeda tout autrement. Car le peuple de Rome, qui le consideroit comme la cause de sa misere, commença à murmurer, &

à femer de mauuais bruits de luy dans les Theatres ; & tout à coup Commodus s'estant retiré aux champs à cause de la peste ; ce peuple furieux sortit en grand nombre de Rome, fut trouuer l'Empereur, & demanda la teste de Cleander, Ennemy de l'Estat. Cét homme, voyant sa ruïne comme inéuitable, empescha que ce bruit ne paruint jusques à l'Empereur : commanda à la Caualerie de la garde de courir sus à ce peuple mutiné ; ce qui fut fait auec carnage de ce pauure peuple desarmé & sans défense : le reste fut poursuiuy jusques dans Rome, où la Caualerie en tua beaucoup : ce qui émeut la ville de telle sorte, que les habitans monterent sur les toicts des maisons pour se défendre auec des pierres & des tuiles : tellement que toute cette Caualerie fut mise en déroute, & furent quasi tous accablez. Pendant cette petite guerre ciuile, Commodus estoit plongé dans ses plaisirs, & toute la peine de Cleander fut d'empescher qu'il n'eust auis de ce mal, & personne ne fut si hardy d'en oser ouurir la bouche : tant la puissance de ce fauory estoit formidable. Enfin Fadilla, sœur de l'Empereur, qui auoit l'accés plus libre qu'aucun autre prés de son frere, ne pouuant plus souffrir vne si grande & manifeste trahison contre le public, se jetta à ses pieds toute éplorée, & ses cheueux épars, luy dit : *Empereur, Vous estes en vn tres-grand danger de la vie. Vous ignorez tout ce qui se passe, non seulement dans vostre Estat, mais prés de vous, & dans vostre Palais. Nous sommes sur le panchant de nostre ruïne. C'est fait que du Peuple Romain. Vostre armée est à demy défaite : & ce qui est le plus horrible, vos Domestiques vous traittent plus cruellement que les Barbares. Vos plus grands Ennemis sont ceux à qui*

vous auez fait le plus de bien. C'est Cleander, qui est vostre capital ennemy. Il a mis les armes en la main à vos gardes, & au peuple de Rome, & les a commis l'vn contre l'autre. Le Peuple l'a en horreur. La milice est pour luy, & contre vous, & contre vostre peuple. Rome est toute remplie du sang de vos Suiets: & si vous n'y mettez ordre, la fureur des vns & des autres tombera sur vous, si vous ne les preuenez par la mort de ce Cleander, Ennemy public. Cette Dame ayant acheué son discours, déchira sa robbe. Plusieurs des assistans animez par ces paroles, estonnerent tellement l'Empereur, qu'il s'imagina la mort presente; manda à Cleander qu'il vint parler à luy, & commanda qu'il fust tué par le chemin, & que sa teste fut attachée au bout d'vne picque, & montrée au peuple & à l'armée. Ce qui fut si bien executé, que la sédition s'appaisa. Car les soldats s'arresterent, voyant la teste de celuy pour lequel ils combattoient sans l'ordre de l'Empereur, & le Peuple se sentit soulagé & vengé par la mort de celuy qui l'opprimoit. L'Empereur & le Peuple n'en demeurerent pas là. Les deux enfans de Cleander furent tuez, & tous ses amis jusques au moindre; & les corps traisnez par la ville auec toutes sortes de contumelies, principalement celuy de Cleander, qui fut enfin jetté dans les cloaques. Voilà quelle fut la fin miserable de Cleander. Par laquelle on reconnut, comme remarque Herodian, qui a écrit cette Histoire, qu'il semble que la Fortune a ambitieusement fait voir le pouuoir qu'elle a d'éleuer vn homme de bas lieu au plus haut de la grandeur, pour de là en vn moment le précipiter à vne Mort ignominieuse.

PLAVTIANVS,

Sous l'Empereur Seuerus.

PLAVTIANVS, aimé de l'Empereur Seuere, estant né de bas lieu, eut des commencemens fort miserables. Durant sa jeunesse il fut chastié pour plusieurs crimes, enclin qu'il estoit naturellement au mal. Ce qui le fit paruenir à la grandeur, où il fut puis aprés, ce fut qu'il estoit de mesme païs & de mesme ville que l'Empereur, c'est à dire Africain : selon aucuns il estoit son parent ; & selon d'autres, seulement connu de luy en sa jeunesse, pour l'auoir seruy en de tres-infames ministeres. Cét Empereur donc, de basse & miserable fortune, éleua cét homme à de grands biens, luy donnant toutes les confiscations, & luy commettant vne partie du maniement de l'Estat. Plautianus abusant de cette grande faueur, vsa de toutes sortes de cruautez, mesme enuers les plus Grands. L'amour que luy porta l'Empereur fut si extraordinaire, qu'il voulut que Marcus Antoninus son fils, épousast la fille de Plautianus : Antonin obeït en apparence à son pere ; mais il fit bien voir que ce mariage ne luy plaisoit pas, portant vne forte haine à sa femme & à sa bellemere ; jusques-là qu'il ne couchoit point auec sa femme, & la menaçoit tous les iours qu'il la tueroit, elle & son pere, si-tost qu'il seroit par-

uenu à l'Empire. Cette femme ne manqua pas d'auertir Plautian son pere, de la mauuaise volonté d'Antonin son mary : Plautianus jugea qu'il y alloit de sa vie s'il ne préuenoit ce jeune Prince farouche & cruel ; & qu'il estoit à la veille de son mal-heur, l'Empereur estant vieil & souuent malade. Il y auoit beaucoup de choses qui chatoüilloient son ambition. Les richesses excessiues, & telles que personne auant luy n'auoit eu vn commandement si absolu parmy les gens de guerre, & les plus grandes charges : outre ce, la façon dont il alloit vestu, luy donnoit vne grande authorité ; ayant toutes les marques d'vne vraye & absoluë Magistrature. Tellement qu'en quelque lieu qu'il allast, il se rendoit formidable. Ceux mesmes qui le rencontroient, ne l'osoient regarder, & détournoient leurs yeux de dessus luy ; ayant des Officiers deuant, qui aduertissoient le peuple de se retirer, & se détourner la veuë. L'Empereur entra en quelque jalousie de ce fast insupportable & extraordinaire : l'aduertit, luy portant quelque affection, de moderer cette insolence qui luy pourroit beaucoup nuire. Plautian porta si impatiemment ces remontrances, qu'il se resolut de passer plus auant, & de se mettre la Couronne sur la teste. Il auoit vn nommé Saturninus, Tribun, l'vne de ses creatures, son confident. Il le fit appeller vn soir, & ayant fait sortir de sa Chambre tous ceux qui y estoient, il luy dit : *L'heure est venuë, qu'il faut que tu me donnes vn témoignage entier & asseuré de ton amitié. Tu as aujourd'huy le choix, ou de paruenir au degré que ie suis, & succeder à cette grande authorité, ou bien de mourir incontinent, pour ne vouloir faire ce que ie desire*

de toy. Il ne faut pas que la grandeur de l'entreprise t'estonne, ny que les noms d'Empereurs te donnent de la terreur. Il faut que tu te gouuernes ainsi. Tu entreras dans la chambre où reposent les Princes, lors que les gardes se leueront, tu les tuëras l'vn & l'autre. Tu peux faire cela sans resistance. Ie n'ay plus rien à te commander : va au Palais de ces Princes, comme ayant quelque ordre de ma part, qui importe à leur Estat. Tu y entreras facilement par ce moyen, & ainsi tu executeras ma volonté. Et tu te dois asseurer, que comme tu prends ta part du peril, tu entreras aussi en part de l'honneur qui nous en viendra. Ces paroles estonnerent ce Tribun, sans toutesfois luy faire perdre le jugement ; tellement qu'il voyoit sa mort certaine s'il refusoit d'executer cette entreprise. Il feignit donc de l'accepter fort volontiers : adora Plautianus comme Empereur, & luy demanda son commandement par écrit. Plautianus aueuglé en son ambition & en sa rage, luy donna l'écrit, & chargea le Tribun de l'aduertir aussi-tost qu'il auroit tué les deux Princes ; afin qu'il fust dans le Palais auant qu'aucun fust aduerty qu'il eust enuahy l'Empire. Le Tribun fut au Palais, trauersa les gardes sans aucune difficulté ; mais il reconnut qu'il estoit tres-difficile de tuer luy seul ces deux Princez logez en diuerses chambres. Va trouuer l'Empereur, & luy fit dire par l'vn de ses huissiers, qu'il auoit à luy dire quelque secret important à sa vie. Le Tribun eut commandement d'entrer, & dit à l'Empereur, *qu'il estoit venu pour le tuër, par le commandement de Plautianus. Qu'il auoit aussi charge de tuer Antonin : qu'il en auoit la preuue par écrit, qu'il tira de son*

sein. Qu'il auoit accepté cette déteſtable entrepriſe, craignant qu'vn autre cruel & ambitieux ne l'euſt acceptée : qu'il y falloit mettre ordre promptement. Ce Tribun fondoit en larmes, découurant cette horrible conjuration à l'Empereur, qui auoit peine à le croire, tant l'amour qu'il portoit à Plautianus eſtoit enraciné en ſon ame : s'imaginant auſſi que c'eſtoit vn artifice de ſon fils, qui vouloit mal de mort à Plautian & à ſa fille : & ſur cela il manda Antonin, luy compta l'affaire, le reprit aigrement de cette mal-heureuſe & déteſtable calomnie. Antonin, du tout ignorant de ce deſſein, jura qu'il n'auoit nulle connoiſſance de ce fait. Le Tribun tres-aſſeuré, montra de nouueau le commandement par écrit de Plautianus, & voyant le danger où il eſtoit de ſa vie, l'amour de Seuerus eſtant grand enuers Plautianus, & qu'il ne ſe pouuoit rien imaginer contre luy, s'aduiſa de dire à ces Princes, incertains de ce qu'ils deuoient faire ; *qu'ils luy permiſſent de ſortir du Palais pour dire à vn conſident qu'il allaſt trouuer Plautian pour l'aduertir que ſon commandement eſtoit executé, qu'il s'aſſeuroit qu'il viendroit auſſi-toſt, penſant trouuer le Palais vuide. Que c'eſtoit là le vray & ſeul moyen de découurir la trahiſon.* Ces Princes trouuerent bon cét expedient. Le Tribun donna charge à vn des ſiens d'aller trouuer Plautian, luy donner aduis de l'execution, & qu'il auoit mis ordre à la ſeureté du Palais : qu'il y pouuoit venir. Plautian, qui attendoit ces nouuelles auec inquiétude, prit courage, ſe fit armer ſous ſa robbe, monta en caroſſe, & alla droit au Palais, où les gardes le laiſſerent entrer, croyant qu'il auoit quelque affaire importante à communiquer aux

Empereurs. Le Tribun vint au deuant de luy, le salué comme Empereur, & le prit par la main, feignant le mener en la chambre, où il pensoit trouuer les corps de ces deux Empereurs. L'Empereur Seuere auoit donné charge à quelques Gardes de saisir Plautian, aussi-tost qu'il seroit entré dans la chambre. Il y entra donc, & pensant y trouuer les corps morts de ces Princes, les trouua en vie, ce qui l'estonna fort, mais non de telle sorte qu'il ne dist, *qu'il estoit trahy*. Seuerus luy reprocha son ingratitude, les grands biens & les honneurs qu'il auoit receus de luy. Plautian au contraire, luy representa ses longs seruices, & la fidelité dont il l'auoit seruy; auec telle vehemence, que peu s'en fallut que l'Empereur ne fust emporté par ses paroles, n'eust esté qu'en se tourmentant l'on apperceut ses armes sous sa robbe. Antonin, tout furieux, animé de long temps contre cét homme, luy dit: *I'entends que tu me répondes à ces deux poincts. Tu es venu à nous le soir sans estre mandé*: & puis, *que veut dire cette cuirasse? A-t-on iamais oüy parler de venir au Palais ainsi armé?* Ayant finy, il commanda au Tribun & aux autres qui estoient là presens de le tuer, comme ennemy public. Ce qui fut aussitost executé, & son corps exposé par les ruës à la risée du peuple.



RVFFIN, STILICON, ET EVTROPIVS.

Sous les Empereurs Arcadius & Honorius.

L'EMPEREVR Theodose, sur la fin de son regne, éleua aux plus grandes dignitez & charges de son Estat vn Gaulois, nommé Ruffin ; qui eut vn tel pouuoir sous luy, qu'il luy fit mépriser tous les Grands de sa Cour, & n'auoit creance qu'en luy. Il y auoit alors dans l'Empire Timasius & Promotus, deux grands Capitaines, qui auoient rendu des seruices signalez. Ruffin impatient de voir ces gens dans l'estime du Prince, & des gens de bien, crut qu'il les falloit éloigner. Vn iour il attaqua Promotus dans le Conseil, & l'offensa de sorte que Promotus le frappa. Ruffin tout sanglant fut trouuer l'Empereur, qui s'esmeut en telle colere, qu'il dit qu'il mettroit ordre à telles insolences ; & que si ceux qui haïssoient Ruffin, ne viuoient autrement, il parleroit à eux, & les traitteroit comme ils meritoient. Ruffin poussa outre. Car il persuada l'Empereur d'enuoyer Promotus commander vne armée en Thrace ; mais comme il estoit en chemin, il fut

tué par l'ordre de Ruffin. Cette action, quoy que meschante & de grand prejudice à l'Estat, n'arresta pas Ruffin : au contraire il fut designé Consul, & poursuiuit la ruïne de Tatianus & de Proclus, pere & fils ; non pour autre sujet, que parce qu'ils auoient innocemment administré de grandes charges. Il fit déposer Tatianus, puis luy suscita vn délateur : & luy, pour estre Prefect du Pretoire, fut nommé seul Iuge souuerain de l'accusé, quoy qu'il en eust fait nommer encore d'autres pour la forme. Pour Proclus, il se retira : mais Ruffin, jugeant, non sans sujet, qu'il estoit capable d'ébranler son authorité, voulut que Tatian son pere luy écriuist qu'il retournast. Proclus, trop obeïssant à son pere prisonnier, comparut, & fut aussi-tost arresté. Tatian eut ordre de se retirer en son païs, & de n'en point partir ; & Proclus condamné à la mort. L'Empereur ayant sçeu ce jugement, dépescha à Ruffin vn ordre pour en faire surseoir l'execution : Mais celuy qui y fut enuoyé, obeït plûtost à Ruffin qu'à l'Empereur ; feignant d'estre arriué trop tard, & lors que Proclus estoit déja executé. Ainsi ce meschant s'establit par la mort injuste de ces gens de bien. Enuiron ce temps l'Empereur Theodose eut auis, que l'Empereur Valentinian auoit esté tué par vne conspiration tramée par Eugene. Resolu de venger cette mort, il nomme pour General de son armée sous luy, Timasius ; & pour son Lieutenant, Stilicon, qui auoit épousé Serena, fille de son frere. Ce fut en ce moment que cét Empereur designa son fils Arcadius son successeur à l'Empire, & le laissa pour gouuerner l'Estat pendant son absence.

Mais parce qu'il estoit encore jeune, il mit Ruffin prés de luy, pour le conduire au maniement des affaires. L'Empereur donc, voulant se venger de cét Eugene, alla en personne en cette expedition, & mena auec luy son jeune fils Honorius. Ses armes furent heureuses: Car Eugene y mourut, & de là Theodose vint à Rome, où il declara aussi Honorius Empereur, & Stilicon Lieutenant General de l'armée; & de plus, le nomma tuteur de son fils. Ce Prince, ayant ainsi asseuré ses affaires, & laissé son fils Honorius pour gouuerner l'Italie, l'Espagne & les Celtes, & toute l'Afrique, il s'en retourna à Constantinople, où il mourut. Ainsi Arcadius & Honorius, enfans de l'Empereur Theodose, furent aprés la mort de leur pere Empereurs de nom, mais en effet Ruffin eut toute l'authorité en Orient sous Arcadius, & Stilicon en Occident sous Honorius. Ces deux puissans Fauoris gouuernerent tres-audacieusement & tres-licentieusement l'vn & l'autre Empire. Tous les differents & tous les procez se terminoient par argent : celuy qui en donnoit le plus, auoit ce qu'il desiroit. Ils vendoient le repos aux villes & aux Prouinces: mais la paix estoit plus à la foule des peuples que la guerre. Toutes les plus grandes terres leur estoient abandonnées; ceux qui les possedoient, craignans justement d'estre accablez par vne fausse accusation. Les charges & Magistratures estoient venduës à prix d'argent, dont seuls ils profitoient. Ces deux Princes cependant, stupides & sans esprit, ignoroient l'estat de leurs Empires, & ne sçauoient, ny ne croyoient que ce qu'il plaisoit à Ruffin & à Sti-

licon. Cette abſoluë authorité fit penſer Ruffin à l'Empire. Pour y paruenir il projetta le mariage de ſa fille auec l'Empereur Arcadius. Il le fit propoſer à ce Prince par quelques Officiers de la Maiſon, ſes creatures. Le bruit neantmoins de ce deſſein, quoy que fort nouueau dans l'eſprit de Ruffin, eſtoit répandu par toute la Cour, & par l'Empire, comme ſi la choſe eut eſté fort auancée; l'authorité de cét homme eſtant ſi grande, que l'on croyoit que rien ne luy ſeroit impoſſible. Comme il eſtoit ſur ce deſſein, il exerça vne ſignalée violence pour plaire à l'Empereur. Lucian, fils de Florentius, tout puiſſant ſous l'Empereur Iulian, s'eſtoit jetté entre les bras de Ruffin, & luy auoit donné de grandes terres, pour auoir ſa protection. Ruffin crût eſtre obligé de le ſeruir auprés de l'Empereur; & la charge de Comte de l'Orient venant à vaquer, elle luy fût donnée. Comme cette charge eſtoit ſouueraine dans l'Orient & tres-grande, Lucian s'en acquitta en homme ſage, & l'exerça ſans aucune conſideration des perſonnes. Ce qui fut cauſe de ſa ruïne; car n'ayant pas contenté l'Oncle de l'Empereur, nommé Eucherius, qui luy demandoit vne choſe injuſte, il le noircit tellement auprés du Prince, qu'il s'en plaignit à Ruffin, qui l'auoit mis en cette charge. De là il prit ſujet de ſe défaire de Lucian. Partit en diligence, ſans en rien communiquer à perſonne, alla à Antioche, où il fit prendre Lucian, qu'il contraignit de ſe deffendre, ſans qu'il fuſt accuſé, & le fit cruellement mourir. Ruffin, qui ſçauoit que la mort de Lucian euſt pû émouuoir toutes les Prouinces de ſon Gouuernement, pour amu-

ser le peuple, fit bastir à Antioche ce superbe Portique, qui y a duré tant de siecles. Aprés cette miserable execution il retourna à Constantinople, auec dessein d'executer le mariage de l'Empereur & de sa fille ; mais il fut trompé : Car l'Eunuque Eutropius, qui estoit fort bien auprés de l'Empereur Arcadius, luy proposa la fille de Promotus, tres-belle, & bien nourrie, & l'ayant seulement veuë en peinture, il declara qu'il n'en vouloit point d'autre. Cecy se mania si secrettement, que Ruffin n'en eut aucun auis, & passa si auant que tout estoit preparé, l'Empereur dissimulant si profondément sa resolution, que Ruffin crût que ces preparatifs estoient pour sa fille. Le peuple mesme, qui en faisoit les réjoüissances, fut aussi trompé : mais comme l'Empereur vint à dire où il falloit porter les presens de son mariage, Ruffin & ses Creatures se virent trompez ; car on les porta chez la fille de Promotus. Cette action émût Ruffin, non sans grand sujet ; de sorte qu'il songea comment il ruïneroit Eutropius. Voilà quel estoit l'Estat de l'Empire d'Arcadius en Orient.

Pour l'Occident, Stilico en estoit le Maistre sous Honorius, & s'affirma bien autrement que Ruffin : Car il fit épouser sa fille Marie à son Maistre. Son pouuoir prit de là vn grand accroissement : Car ayant la souueraine puissance sur les armes, il retint les meilleurs soldats en Italie, & renuoya en Orient les inutiles. Ainsi il confirma son Estat, & affoiblit Ruffin, qui vouloit s'égaler à luy. Il fit courir le bruit qu'il iroit en Orient, pour prendre le mesme soin de l'Estat

d'Arcadius, qu'il faisoit de celuy de son frere; puisque l'Empereur Theodose luy auoit recommandé l'vn & l'autre. Ruffin tâcha de rompre ce voyage; neantmoins faisoit tout son possible pour affoiblir l'Estat de son Maistre Arcadius, se seruant pour cela d'vn des méchans hommes de l'Empire. Ce fut Antiochus, fils de Musonius, l'vn des plus sçauans hommes de son temps, qu'il fit pour cét effet Proconsul de Grece, & donna la garde du Pas des Termopiles à Gerontius, du conseil duquel il se seruoit contre l'Estat. Cét establissement tendoit à la subuersion de l'Empire. Car voyant qu'Alaric estoit mal-content de ce qu'on ne luy donnoit pas vn plus grand employ, & qu'il n'auoit autre commandement que sur quelques barbares, qui restoient de ceux que Theodose luy auoit donnez, lors qu'il falloit aller contre Eugene, il luy fit dire sous-main, qu'il approchast ses troupes des Termopiles, & que dans peu il luy fairoit faire vn notable progrez; ce qu'il fit. Gerontius executa cét ordre, laissa entrer Alaric dans la Grece, qu'il rauagea cruellement: prit Athenes: entra dans plusieurs villes de force: se rendit Maistre du Peloponese & de Lacedemone; & tout cela sous la faueur de Gerontius, qui luy rendoit facile tout ce qu'il entreprenoit. Ceux qui ne sçauoient pas le dessein de Ruffin, luy donnoient auis de moment en moment de cette inuasion de la Grece. Mais luy, qui s'imaginoit que rien ne se pourroit opposer à son dessein d'enuahir l'Empire, quand il seroit foible & le plus affligé, ne mettoit aucun ordre à tant de miseres. Stilicon, voyant

que toutes ces choses alloiẽt à vne ruïne ineuitable, resolut de venir auec vne armée en Achaïe, & de chasser les Barbares du Peloponese. Ce qu'il eust pû fort facilement executer, s'il ne se fust pas abandonné aux voluptez du païs, aux femmes, aux Comedies & aux Batteleurs, pendant que ses soldats rauageoient le reste des Barbares. Ainsi sans rien faire, il s'en retourna en Italie ; où il ne fut pas si-tost arriué, qu'il pensa comment il feroit mourir Ruffin. Et voicy comment il y paruint. Il persuada à l'Empereur Honorius que l'Estat de son frere Arcadius estoit perdu, s'il ne luy enuoyojt vne bonne armée, pour en chasser les Barbares, qui commençoient de s'y establir. L'Empereur trouua cette proposition juste, & que l'execution en estoit necessaire. Stilicon nomma Gaynes pour commander ces troupes, & luy donna en mesme temps les ordres, comment il pourroit faire mourir Ruffin. Gaynes entreprit cette expedition, donna auis à Arcadius, qu'il estoit prés d'entrer en ses Estats auec le secours de son frere, & auançant toûjours, arriua prés de Constantinople. L'Empereur Arcadius tres-aise que ces trouppes fussent si prés de luy, fut persuadé par Gaynes de sortir pour les voir en Campagne : ce qu'il fit, ayant Ruffin prés de luy. Ces troupes saluerent l'Empereur à l'ordinaire: mais aprés le mot que leur dit Gaynes, ils se jetterent sur Ruffin, qu'ils déchirerent en pieces. L'vn luy emporta vn bras, l'autre vne jambe, & vn autre la Teste. Il y en eut qui porterent par risée vne de ses mains par la ville, demandant de l'argent, luy qui n'auoit cessé d'en exiger de tout le monde. Stilicon, pour se seruir

ainsi de Ruffin, se seruit d'Eutropius, qui auoit grande authorité en cette Cour, & qui l'eut toute entiere aprés cette violente action ; Car il s'empara d'vne partie des grands biens de ce miserable, & quelques Courtisans de l'autre. La femme & les filles de Ruffin s'estoient retirées dans vne Eglise, comme en vn azile. Eutropius leur donna sa parole, qu'il ne leur seroit rien fait; mais qu'elles pourroient se retirer en Ierusalem, pour y finir leurs jours. Eutropius donc, sans considerer l'Exemple de Ruffin, dont il auoit esté le principal instrument, vsurpa la principale authorité dans l'Estat, & esloigna ceux qui luy pouuoient contester sa puissance. Il s'attaqua sans sujet à vn ancien Capitaine, nommé Timasius : & voicy comment. Il y auoit vn méchant homme, qu'on nommoit Bargas, de tres-basse condition, fugitif de son païs pour ses crimes, pour lesquels s'estoit retiré à Sardes. Timasius prenoit plaisir à l'humeur jouiale de ce Bargas : le prit en affection, & luy donna quelque charge dans l'infanterie. Le mena mesme auec luy à Constantinople, ce qui fut trouué fort mauuais. Eutropius reconneut que Bargas estoit vn instrument fort propre pour ruïner Timasius son protecteur, le corrompit & fit en sorte que Bargas accusa Timasius, d'auoir dessein sur la vie de l'Empereur, pour regner en sa place; & luy en produisit de fausses lettres. L'Empereur fut juge de cette accusation: mais Eutropius, par l'authorité & par les charges qu'il eut, auoit droit, de faire l'Arrest. On trouua tres-mauuais qu'vn méchant homme, comme ce Bargas, fit perdre l'honneur & la vie

vie à Timaſius, qui auoit bien ſeruy l'Eſtat. L'Empereur ſe déporta de ce jugement, & le commit à Saturninus & à Procopius. Saturninus eſtoit fort honneſte homme, mais tellement attaché d'intereſt à ceux qui gouuernoient, qu'il ne pouuoit rien faire qu'à leur volonté. Pour Procope, il eſtoit Gendre de l'Empereur Valens, & tellement libre qu'il diſoit tout ce qu'il penſoit. Il ne ſe pût tenir de dire à Saturninus, qu'il ne falloit pas ſouffrir, *qu'vn Infame fuſt l'inſtrument de la ruïne d'vn homme de bien.* Neantmoins Timaſius fut relegué en *Oâſe*, lieu fort miſerable & ſterile, & d'où ceux qui y ſont vne fois entrez, ne peuuent iamais ſortir : car c'eſt vne campagne vaſte, inhabitée, ſans arbre, ſans retraitte aucune, & ſablonneuſe; tellement que l'on ne peut reconnoiſtre aucuns veſtiges de ceux qui y voyagent. Bargas ne fut pas long-temps aprés Timaſius: car eſtant à charge à Eutropius, il le fit accuſer par ſa femme; ce qui fut cauſe de ſa mort. Cependant la puiſſance d'Eutropius croiſſoit de iour en iour dans cét Empire. Ses richeſſes égaloient celles de l'Empereur; & auoit par tout l'Orient des perſonnes confidentes, qui luy donnoient aduis particulier de l'eſtat des villes & des Prouinces, & ce qui eſtoit des facultez des particuliers. Sur ces aduis il attaque Abundantius, qui auoit là de grands employs, meſme juſqu'au Conſulat, ſous les Empereurs Gratian & Theodoſe. Le premier mal qu'il luy fit, ce fut de luy oſter ſes charges, puis le fit chaſſer de la Cour, & enfin le fit releguer à Sidon en Phœnicie, pour y paſſer le reſte de ſes iours. Cét homme eſloigné, il ne reſtoit plus

D

personne à Constantinople, qui pûst empescher les desseins d'Eutropius. Tout ce qui le trauailloit, c'estoit la puissance de Stilicon en Occident, & ne pouuoit souffrir qu'élle s'étendist jusques à Constantinople. Pour donc luy faire connoistre qu'il n'y en auoit point, il fit ordonner en plein Senat, sous l'authorité d'Arcadius, que Stilicon estoit ennemy de l'Empire. Cela ayant esté fait par le moyen de Gildo, il enuahit l'Afrique, qui estoit du partage d'Honorius, & l'vnit à l'Empire de son Maistre. Cette entreprise ne dura pas long-temps : car Stilicon resolut de recouurer cette Prouince ; & se seruit pour cela de Masceldelus, frere de Gildo. Ce qu'il executa si heureusément, que Gildo desesperé, se pendit luy-mesme : & Stilicon craignant que ce bon succez n'enflast le courage de Masceldelus, il corrompit quelques gens de guerre pour s'en défaire ; qui le pousserent comme par hazard, du haut d'vn pont dans vne riuiere, où il fut noyé en la presence de Stilicon : qui ne se mit pas en peine de le sauuer : au contraire se mocquoit du miserable accident qui luy estoit arriué.

La haine entre *Eutropius* & *Stilicon* augmentoit de iour en iour, & l'vn & l'autre trauailloient à qui feroit pis, par l'authorité qu'ils auoient auprés des Empereurs. Ils auoient grand nombre des plus méchans des deux Empires, qui par diuerses calomnies, & pernicieux artifices, leur faisoient venir toutes les richesses de l'Orient & de l'Occident. L'authorité de *Stilicon* estoit, ce sembloit, plus asseurée par le mariage de sa fille Marie auec l'Empereur Honorius son Maistre ; ce qu'*Eutropius* ne te-

noit pas par cette chaiſne. Les Grands de ces deux Empires ſouffroient impatiemment cette domination. Gaynes, qui auoit rendu quelque ſeruice, & qui eſtoit faché que tout le bien & tous les grandeurs alloient à Eutropius, communiqua ſon deſſein à Tribigildus, homme fort courageux, & qui auoit quelque commandement en Phrygie. Cettuy-cy furieux contre Eutropius, entreprit de broüiller : alla en ſon Gouuernement, où il amaſſa tout ce qu'il auoit de troupes ; rauagea par tout où il paſſa ; & fit tel progrez que l'Aſie fut en peril. L'Empereur Arcadius, ſtupide, & ſans aucun ſentiment de la ſubuerſion de ſon Empire, ne mit de luy-meſme aucun ordre à ces commencemens ; mais commit tout à ſon Eutropius, qui deſtina d'employer Gaynes & Leon pour reprimer les rebelles. Leon eut ordre d'aller en Aſie, & Gaynes en Thrace & l'Helleſpont. Ce Leon eſtoit ſans vertu, & n'auoit en luy aucune choſe recommandable ; ſinon qu'il eſtoit confident d'Eutropius. Gaynes ſe deuoit oppoſer à Tribigilde ; mais voyant que l'occaſion eſtoit belle d'executer ce qu'ils auoient projetté, Tribigilde & luy, il la ménagea de telle ſorte, qu'ayant fait traiſner la guerre, il donna du temps à Tribigilde de ruïner le païs ; ſans qu'aucun pût découurir la trahiſon. Et paſſa juſques-là, que Leon & ſes troupes furent mis en déroute, ſans que l'on pût ſçauoir d'où cela pouuoit venir. Eutropius, quoy qu'il fuſt bien aduerty d'ailleurs, ne pût découurir la menée de Gaynes ; qui eſtoit furieux de voir les progrez que faiſoit Eutropius en charges, en biens, & en authorité. Eſtant donc Gaynes en Phrygie, il

escriuit à l'Empereur Arcadius, qu'il ne luy estoit plus possible de défendre l'Asie contre Tribigilde, s'il ne luy mettoit entre les mains Eutropius, seule cause de tous les maux de l'Empire. Arcadius, foible & sans courage, osta seulement les charges à Eutropius, & luy commanda de se retirer. Il ne crût autre meilleur azile qu'vne Eglise, jusques alors tenuë inuiolable. Gaynes pressant, & disant que Tribigilde ne mettroit pas les armes bas que par la mort d'Eutropius, il fut tiré de l'Asie, & enuoyé en Cypre, auec asseurance qu'on ne le feroit pas mourir. Mais Gaynes opiniastre, demanda la vie de ce miserable à Arcadius, auec vne telle violence, que le Conseil de l'Empereur fut contraint de manquer de parole à Eutropius; qui fut ramené à Constantinople; où il fut dit, qu'on luy auoit promis de ne le pas faire mourir à Constantinople, & qu'on luy garderoit cette parole, & incontinent il fut mené à Chalcedoine, où il fut estranglé. Voila quelle fut la fin de l'Eunuque Eutropius, que la fortune auoit éleué au plus haut degré, qu'vn homme, non pas de sa condition, mais d'vne bien plus releuée, pouuoit iamais monter; & qui fut ruïné, chose estrange! par ceux-mesmes qui auoient entrepris & commencé la ruïne de l'Estat. Gaynes voyant Eutropius mort, joignit ses forces à celles de Tribigilde; & puis se diuiserent. L'vn alla en Bithinie, l'autre vers l'Hellespont, pillant tout par tout où ils passoient. La ville de Constantinople & l'Empire Romain furent lors fort prés de leur cheute. Gaynes fut si insolent qu'il demanda à conferer auec l'Empereur, & non auec aucun autre de sa

part. Le lieu de l'entreueuë fut arresté prés de Chalcedoine. L'Empereur s'y trouua, & Gaynes aussi, qui demanda que l'Empereur luy liurast Aurelian, Saturnin & Iean, que l'on disoit estre pere du jeune Theodose, qu'Arcadius aduoüoit pour son fils. Arcadius fut si lâche qu'il abandonna ces gens à la fureur de Gaynes, qui les enuoya seulement en exil, les pouuant faire mourir. De là il vint auec Tribigildus vers Constantinople, qu'il pensa surprendre; mais s'estant précipité mal à propos, il y perdit vne partie de son armée. Au partir de cette malheureuse entreprise, il alla en Thrace, où il declara la guerre à l'Empire. Frajutus fut ordonné par le Senat pour luy faire la guerre, & le défit en vn combat naual. Gaynes fuyant auec les restes de son armée, voulant passer les Isles, il fut rencontré par les Huns, qui le défirent en tout & le tuerent. Vides Prince des Huns, enuoya sa teste à Arcadius, qui luy en fit de grands presens, & fit vn traitté auec luy. Stilicon de son costé, connoissant la mauuaise volonté de ceux qui gouuernoient Arcadius, & l'ambition de regner luy-mesme, luy estant entrée dans l'esprit, traitta auec Alaric, Roy des Visigoths, pour auoir son assistance, &, comme il disoit, pour accroistre l'Empire de son Maistre de la Prouince d'Illyrie, qui estoit du partage d'Arcadius. Comme ils estoient l'vn & l'autre empeschez en cette conqueste, Stilicon fut contraint de retourner teste contre quatre cens mille Allemans, Celtes & autres nations conduites par Rodogisus, qui auoient tout remply de terreur, sur le bruit que leur resolution estoit d'enuahir l'Italie. Stilicon vint jusques

à Pauie, ramaſſa tout ce qu'il pût de force, & mit en route cette armée. Cette ſignalée victoire hauſſa le courage à Stilicon ; & peu s'en fallut que la milice ne le couronnaſt Empereur. Aprés cette expedition il continua ſes deſſeins en Illyrie : mais eſtant ſuruenu quelque affaire, il retourna à Rome, où il trouua Serena ſa femme, qui auoit perſuadé à l'Empereur de prendre pour ſeconde femme leur fille Thermantia, leur aiſnée, la premiere femme de l'Empereur eſtant decedée ſans enfans. En ce moment Stilicon eſtant à Rauenne, receut les Ambaſſadeurs d'Alaric, qui eſtoit mal content, ou feignoit de l'eſtre, & ſuiuant ſon deſſein, s'étoit approché de l'Italie, ſe tenant arreſté en vn lieu fort écarté. Stilicon s'étonna en apparence, laiſſa ces Ambaſſadeurs à Rauenne, & vint en diligence à Rome, pour deliberer auec l'Empereur & le Senat ce qui eſtoit à faire. Car Alaric demandoit vne grande & notable ſomme d'argent, qu'il diſoit auoir employée aux expeditions qu'il diſoit auoir entrepriſes par l'ordre de Stilicon. La queſtion fut agitée dans le Senat ; ſçauoir, ſi on feroit la guerre à Alaric, ou ſi on le contenteroit. Le plus commun aduis alla à la guerre ; Stilicon au contraire fut pour la paix, & fut ſuiuy par ceux qui n'oſoient luy eſtre contraires, mais qui eſtoient peu en nombre. Par ſon diſcours il montra qu'Alaric n'auoit rien fait que par l'ordre d'Honorius, & par les lettres qu'il fit voir en plein Senat, que ſon intention auoit eſté d'eſtendre l'Empipire d'Honorius, & rejetta la faute ſur ſa femme Serena, qui n'auoit autre deſſein, que de conſeruer les deux Empereurs en paix. Telle-

ment que ſon aduis fut ſuiuy, & fut ordonné vne grande ſomme, pour eſtre enuoyée à Alaric. Lampadius, vn des principaux du Senat, indigné de cette lâche reſolution, dit: *Cecy n'eſt pas vne paix, mais vn traitté d'eſclaue.* Cette parole libre l'obligea au ſortir du Senat de ſe ſauuer dans vne Egliſe, crainte de quelque mauuais traittement. Stilicon, ayant fait l'affaire d'Alaric à ſon contentement, retourna à Rauenne; l'Empereur voulut y aller auſſi pour voir ſon armée, perſuadé par Serena, craignant qu'Alaric ſurpriſt l'Empereur dans Rome, ville mal-ſeure, & mal-munie, que de luy dépendoit toute ſa fortune. Stilicon, qui n'eſtoit pas en bonne intelligence auec ſa femme, empeſchoit le voyage de Rauenne de tout ſon pouuoir, juſques à faire faire vne ſédition militaire, à deſſein de détourner l'Empereur d'approcher de Rauenne. Iuſtinian meſme, qui auoit eſté auancé aux charges par Stilicon, luy conſeilloit de faire rompre ce voyage, jugeant qu'il s'en trouueroit mal; L'Empereur neantmoins ne pût eſtre perſuadé, ny par Stilicon, ny par ſes confidens, de ne pas aller à Rauenne: mais comme il eſtoit ſur les chemins il eut aduis qu'Arcadius ſon frere eſtoit mort; Stilicon le vint trouuer à Boulogne, pour aduiſer ce qu'il falloit faire ſur vne ſi grande nouuelle: ſe deliberoit d'aller en Orient pour eſtablir Theodoſe le jeune, fils d'Arcadius, laiſſé en fort bas aage, qui auoit beſoin de tuteur: Honorius y vouloit auſſi aller pour la meſme cauſe; Stilicon luy remontra les difficultez qui ſe trouuoient à faire ce voyage; qu'il n'y auoit point d'argent pour vn ſi grand deſſein, qu'il ne falloit

pas qu'il laissast l'Italie, & le reste de son Empire à la fureur de Constantin, qui estoit à Arles, & à Alaric, barbare perfide, qu'il falloit engager Alaric à faire la guerre à Constantin ; & que pour luy, il estoit à propos qu'il allast en Orient auec ses pouuoirs Imperiaux, pour faire ce nouuel establissement. L'Empereur crut Stilicon, & luy accorda tout ce qu'il desiroit ; cependant il ne faisoit aucuns préparatifs pour son voyage d'Orient, ne faisoit pas mesme marcher les troupes qu'il deuoit mener auec luy, craignant qu'auant que partir les Capitaines voulussent voir l'Empereur, & ne l'auertissent de beaucoup de choses contre luy pour le ruïner. Aussi il n'ignoroit pas qu'il y auoit prés de l'Empereur vn nommé Olympius, son ennemy, qui entretenoit son Maistre de tout le mal qu'il pouuoit inuenter contre luy, qu'il auoit fait croire à l'Empereur que Stilicon auoit poursuiuy le voyage d'Orient pour faire mourir le jeune Theodose, & y establir Eucherius son fils. Cet Olympius passa outre ; car voulant presser son dessein, il excita vne grande sedition militaire dans l'armée de l'Empereur qui estoit à Pauie, où vn grand nombre des principaux de l'armée furent tuez. Stilicon aduerty de ce mal, n'osa approcher où estoit l'Empereur, se défiant de l'humeur de ce Prince tres-inconstant, & d'vne partie de ceux qui commandoient dans l'Armée. Olympius, qui auoit l'oreille de l'Empereur, tira des lettres de luy aux gens de guerre qui estoient à Rouenne, qu'ils eussent à arrester Stilicon : ce qu'ayant sçeu, il se sauua de nuict dans vne Eglise. Le

iour venu, les ſoldats entrerent dans cette Egliſe, iurerent à l'Eueſque qu'ils n'auoient point d'ordre de le tuer, mais de le garder. Neantmoins il ne fut pas ſi-toſt hors de l'Egliſe que l'on apporta d'autres lettres, qui portoient commandement de faire mourir Stilicon, pour auoir trahy l'Empire. Eucherius, ſon fils, ſe ſauua, & ſe retira à Rome. Comme ces ſoldats traiſnoient Stilicon pour le faire mourir, ſes domeſtiques & ſes amis firent vn grand effort pour le ſauuer; en quoy il ne fit pas ce qu'il pouuoit; au contraire il donna fort volontiers ſa teſte à ceux qui le tuerent. Ainſi finit Stilicon, homme tres-ambitieux, puis qu'il ne pouuoit ſouffrir de compagnon, en l'vn & l'autre Empire, puis qu'il auoit traitté auec Alaric & les barbares pour entrer dans l'Empire, & pour l'affoiblir en cette ſorte qu'il euſt pû facilement ſe rendre le maiſtre de la principale partie. Il auoit neantmoins de grands auantages qui l'appelloient à cette Grandeur, & de pareilles vertus. Il auoit épouſé la proche parente de l'Empereur Theodoſe: Il eut la charge de l'vn & l'autre Empire ſous Honorius, & Arcadius: Il commanda vingt-trois ans entiers les armées de l'Empereur Honorius, ſans beaucoup de violence, ny ſans penſer à vn plus grand auancement pour ſon fils vnique, qu'à vne charge aſſez mediocre dans la Cour. Par cette mort Olympius gouuerna abſolument l'Empereur: la premiere choſe qu'il fit, fut de faire arreſter les amis & les principaux ſeruiteurs de Stilicon, exerça ſur eux mille cruautez pour tirer quelque choſe contre luy, ſoit d'auoir eu deſſein à

l'Empire, soit aussi d'auoir commis d'autres crimes; mais il n'en pût iamais rien tirer. Honorius, poussé par ce nouueau confident, repudia sa femme Thermantia fille de Stilicon, & la rendit à sa mere, & ordonna qu'Eucherius son fils seroit estranglé, mais il se sauua dans vne Eglise: & pour ne rien laisser d'impuny, vn nommé Heliorades, qui auoit la charge du Fisque, eut ordre de l'Empereur de confisquer tous les biens de ceux qui auoient exercé quelque Magistrature du temps de Stilicon. En mesme temps les soldats qui estoient dans les garnisons, qui eurent aduis de la mort de Stilicon, se jetterent comme par complot sur les femmes & les enfans des barbares, qui auoient esté appellez par luy pour enuahir plus facilement l'Empire: ce qui émût & irrita tellement ce qui estoit resté de ces gens, qu'ils se resolurent, se voyant plus de trente-mille hommes, de rauager l'Italie, & de se joindre auec Alaric, qui pensoit à de grandes choses, voyant la lâcheté d'Honorius, & de son Conseil: pour cét effet il fit venir de Hongrie Ataulte, frere de sa femme, & cependant il se resolut de subjuguer l'Italie, & de prendre Rome. Ceux qu'Alaric enuoya pour rauager les enuirons de Rome, faillirent de peu d'heures Arsacius, & Terentius, Eunuques que l'Empereur auoit enuoyez pour faire mourir le fils de Stilicon, & pour rendre sa femme Thermantia à Serena sa mere. La stolidité d'Honorius fut si grande, comme si ces Eunuques luy eussent rendu vn signalé seruice dans Rome, où ils auoient tué vn jeune homme, & conduit sa femme, il les recompensa des principales charges de son Empire. En suitte de ce, il fit tuer le

Gouuerneur de la Libye qui auoit épousé vne sœur de Stilicon, & bailla sa charge à celuy qui auoit tué Stilicon. Pour Serena, femme de Stilicon, voicy comme elle finit sa vie. Alaric assiegeant Rome, Placidia sœur de l'Empereur, & le Senat, s'imaginerent tellement que cette femme auoit appellé Alaric, & que tant qu'elle seroit en vie, Alaric continuëroit le siege. Il fut donc resolu de la faire mourir, & fut miserablement estranglée. Alaric qui n'auoit nulle intelligence auec cette Dame, continua son entreprise, & enfin prit Rome.

CONSTANTIN MESOPOTAMITAIN,

Sous Alexius Angelus Comnenus Empereur de Grece 1197.

L'EMPEREVR Alexius Angelus a esté vn des plus méchans & indignes Empereurs, dont nous ayons memoire dans l'Histoire Grecque. Aussi semble-t'il que de son temps l'Empire d'Orient commença beaucoup à décheoir de cette ancienne splendeur; & que par luy la porte a esté ouuerte aux calamitez, qui ont rauagé, & rauagent encore aujourd'huy ce grand Empire. Cét Empereur brûlant d'ambition de regner, fit creuer les yeux à son frere Isacius Angelus Empereur, & se fit déclarer son

succeſſeur. Et quoy qu'il fuſt entré par cette inſigne & barbare cruauté au trône de ſon frere, il donna neantmoins quelque eſperance que ſon regne ſeroit heureux : mais ce qui paroiſſoit lors de vertu en luy, ſe trouua ſi corrompu de vices, de lâchetez & d'infames cruautez, que ſon Regne fut fort miſerable. Au commencement il déclara qu'il feroit choix de gens vertueux, pour les mettre gratuitement dans les charges; mais il ſe laiſſa tellement emporter par ceux qui eſtoient prés de luy, & qui craignoient l'inconſtance de ce Prince, qu'en peu de temps ils amaſſerent de grands biens par la vente des offices, gouuernements & principales charges de l'Eſtat, qu'ils rempliſſoient de gens indignes, de Banquiers & de Financiers. Leur impudence fut telle, qu'ils en vendirent à des Scytes, & à des Syriens, qui leur en bailloient plus d'argent que les naturels du païs. L'Imperatrice Euphroſyne, qui voyoit ces deſordres, dit tout haut, *ou qu'il falloit empeſcher ces corruptions, ou que l'argent de ces charges deuoit venir au profit de l'Empereur, & non pas à des particuliers.* Elle propoſa à l'Empereur, comme vn bon Miniſtre pour la reformation de ſon Eſtat, Conſtantin Meſopotamien, qui auoit eu quelque authorité ſous Iſacius. Ce qui fit de la peine à l'Imperatrice, fut qu'elle ſçauoit que ſon mary vouloit mal à Conſtantin, parce que tout ce qu'auoit fait ſon frere Iſacius, ne luy auoit iamais plû ; & qu'il haïſſoit ceux qui auoient eu quelque Commandement ſous luy. Neantmoins elle eut tant de pouuoir prés l'Empereur, qu'elle luy perſuada, que Conſtantin eſtoit vn inſtrument tres-propre pour reſtablir ſon Eſtat.

Ce Prince eut de la peine d'oublier la haine qu'il portoit dé long-temps à cét homme : mais enfin emporté par ses plaisirs, & par les persuasions de sa femme, il luy commit en telle sorte la conduitte de son Empire, qu'il y fut tout puissant, y faisant des establissemens tels que bon luy sembloit, n'abandonnant de veuë la personne de l'Empereur, reconnoissant combien facilement il oublioit ceux qui auoient quelque pouuoir prés de luy. Ce grand changement fut trouué estrange, principalement de ceux qui décheurent du tout de faueur auprés de ce Prince par l'employ de cettuy-cy. Ces gens chassez de la Cour, & éloignez des affaires, ne penserent point de se vanger de Constantin, mais de l'Imperatrice, qui l'auoit introduit, pour la ruiner sans resource. Et quoy que leur resolution fust fort hardie & perilleuse, ils furent neantmoins trouuer l'Empereur, prests de monter à cheual, pour faire vn grand voyage, & luy representerent *l'honneur qu'aucuns d'eux auoient de luy toucher de Parenté. Qu'outre cela ils auoient acquis de grands biens à son seruice, qu'ils ne pouuoient plus souffrir que son honneur, & celuy de l'Empire fussent soüillez par l'impudique vie de sa femme. Qu'il estoit à craindre qu'en la fureur où elle estoit, elle n'attentast sur sa vie en faueur de son amy, pour enuahir l'Empire.* Luy designerent ensuitte celuy dont ils entendoient parler, qui estoit vn nommé Batazes, que l'Empereur auoit adopté. Ce Prince, sans s'informer dauantage de la verité, commanda à vn de ses Gardes de tuer Batazes, & d'aller pour cette execution en Bithinie, où il commandoit vne armée. Ce Garde s'acquitta de sa charge, rapporta la teste

de Batazes à l'Empereur, qui la fit jetter par terre, & luy donna des coups de pied, & profera quelques paroles que l'histoire n'a pas crû deuoir écrire. Euphrosine pensa de son costé à ce qu'elle auoit à faire; car ayant esté accusée d'adultere, elle ne craignoit pas seulement d'estre chassée du Palais, mais elle voyoit sa mort comme presente. Elle s'adressa donc à tous ceux qui auoient quelque credit prés l'Empereur, mais il estoit tellement outré de déplaisir de cette accusation, qu'il en fit faire quelques informations; fit donner la question à des femmes de l'Imperatrice, interroger ses Eunuques, & en suite la fit sortir du Palais, vestuë comme la plus simple femme, accompagnée seulement de deux pauures seruantes, & l'enuoya par vne barque dans vn Monastere vers le Pont. Ceux qui auoient accusé cette Dame, ne crûrent iamais que l'Empereur en deust venir si auant: car se repentans de leur action, se resolurent d'employer tous les artifices possibles pour adoucir l'esprit de l'Empereur en faueur de l'Imperatrice. Cônstantin Mesopotamitain se joignit volontiers auec eux, pour faire cette reconciliation. Ce fut luy qui fit le plus grand effort, & auec tel succés que l'Empereur tira sa femme du Monastere, & l'approcha de luy en plus grande authorité qu'auparauant; où elle se comporta en la vengeance qu'elle pouuoit prendre puissamment de ses ennemis, auec vne telle moderation, que l'exemple en est proposé par l'Historien pour estre admirée par la posterité. Le retour de l'Imperatrice enfla le courage de Constantin, & le rendit si insolent, qu'il ne voulut plus souffrir personne prés de l'Empereur, qu'il

n'y fust mis de sa main ; refusant mesme vne des plus belles charges de la Cour, qu'il auoit exercée du viuant du deffunct Empereur, comme estant au dessous de luy ; mais voulut, de Lecteur qu'il estoit en l'Eglise, estre fait Diacre, dignité Ecclesiastique qui l'éleuoit beaucoup. Le Patriarche de Constantinople, à la priere de l'Empereur, fit ce que desiroit Constantin, & le fit le premier des Diacres. Cét homme fort dissimulé, fit dire à son Maistre, que cette dignité qu'il auoit en l'Eglise, l'obligeoit à quitter le Palais & ses affaires. Que les Canons ne permettoient pas aux Ecclesiastiques de se méler des affaires ciuiles : qu'il ne desiroit pas vnir ces deux choses incompatibles. L'Empereur qui ne pouuoit estre sans luy, contraignit le Patriarche de luy donner dispense de seruir à Dieu & à luy, nonobstant la rigueur des Canons. Peu de temps aprés il fut fait Archeuesque de Thessalonique, dignité grande & releuée, & qui le pouuoit mettre à couuert de toutes sortes d'injures, s'il se fust retiré du maniment des affaires de l'Estat : mais son esprit ambitieux, ennemy du repos, & auaricieux jusques à l'excés, ne luy permit pas de demeurer dans les bornes de sa charge Ecclesiastique. Il croyoit qu'il ne seroit plus rien s'il n'auoit à son costé l'Eglise, & de l'autre le Palais de l'Empereur, pour posseder l'vn & l'autre : mais parce qu'il estoit obligé de se trouuer en des Assemblées Ecclesiastiques, & aux seruices de l'Eglise, qui luy emportoient vne bonne partie du temps, qu'il ne pouuoit pas estre prés de l'Empereur, il y mit ses deux freres, qui ne l'abandonnoient point de veuë ; crainte que quelqu'vn s'insinuast, pendant son absence, aux

bonnes graces de ce Prince, tres-inconſtant en ſes affections. A ſon retour de Theſſalonique, où il fut autant de temps qu'il falloit pour prendre poſſeſſion de ce grand Archeueſché, il gouuerna l'Empereur ſi abſolument, que rien ne luy eſtoit impoſſible en ce grand Empire. Et ſa faueur augmenta encore dauantage par le bon ordre qu'il donna, pour aſſoupir la reuolte de quelques Grands qui auoient pris les armes. Les ennemis de Conſtantin, qu'il auoit chaſſez de la Cour, & traitez depuis comme eſclaues, creurent que ſa faueur, quoy qu'au plus haut poinct que l'on ſe la pouuoit imaginer, eſtoit comme vne parfaitement bonne habitude du corps, qui ne peut pas demeurer long-temps en vn meſme eſtat; au contraire eſt ordinairement perilleuſe. S'eſtant donc vnis vn bon nombre, ils furent trouuer l'Empereur, auquel ils remonſtrerent les déſeruices que luy faiſoit Conſtantin ſon Fauory. Et quoy que ce qu'ils diſoient fuſt vn peu foible, & fondé ſur de fort petites apparences, ils firent neantmoins impreſſion dans l'eſprit de ce Prince tres-inconſtant & leger. Ils ſe ſeruirent d'vn nommé Michel Stryphinus, General de la Mer, le plus auare homme de tout l'Eſtat, que Conſtantin auoit fort perſecuté, en luy retranchant beaucoup de choſes de ſa charge, ſur leſquelles il faiſoit de grands profits. La violence de cét Accuſateur fut telle, que l'Empereur abandonna Conſtantin, ſans penetrer plus auant dans le particulier des accuſations; juſques-là que l'on delibera de le deſtituer de ſon Archeueſché ſans l'oüir. Le Patriarche de Conſtantinople, ſoit qu'il le fiſt par l'ordre de l'Empereur, ſoit pour la haine qu'il portoit à Conſtantin, en

vne Aſſemblée de Prelats le fit declarer indigne de l'Archeueſché de Theſſalonique, & en fit dreſſer vn acte, qu'il mit entre les mains du Gouuerneur de Theſſalonique, pour l'executer. Cette action, quoy qu'injuſte, & ſans aucun fondement legitime, tourna à gloire à ceux qui en eſtoient les Autheurs ; tant eſtoit grande la haine que l'on portoit à Conſtantin. Ses ennemis, en ſuitte de ce rude coup, n'eurent pas grande difficulté de pouſſer outre à ſa ruïne, & à le détacher auprés de l'Empereur. Auſſi en peu de temps luy & ſes deux freres furent honteuſement chaſſez ; leurs biens, qui eſtoient tres-grands, leur furent oſtez, & puis on les abandonna à la fureur de leurs ennemis, qui les reduiſirent en vn miſerable eſtat. Ceux qui ſuccederent à Conſtantin en l'adminiſtration des affaires, eurent toûjours cét exemple deuant les yeux, non pas pour s'en mocquer, & s'en rire, mais pour leur ſeruir d'aduertiſſement pour leur conduite, tant ils auoient peu d'aſſeurance de l'eſprit leger & inconſtant de Conſtantin.



THEODORVS METOCHITA,

Grand Chancelier d'Andronicus le vieil, Empereur de Grece 1290.

ANDRONICVS, ſurnommé le Vieil, ſucceda à ſon pere Michel Paleologue en l'Empire de Grece. Il eut deux Enfans de ſa premiere femme, qui eſtoit Hongroiſe. Ils s'appelloient Michel & Conſtantin. La ſeconde femme eſtoit Eſpagnole, nommée Irene. Le commencement de ſon regne fut fort broüillé par les contentions touchant le Patriarchat de Conſtantinople, & par la défiance qu'il auoit de ſon frere Conſtantin Porphyrogenete, à qui il vouloit mal dés le viuant de leur pere, & qu'il fit arreſter priſonnier auec ſes Amis, ſur de legers ſoupçons, & confiſqua tous leurs biens. Cependant l'Empereur fit couronner ſon fils Michel par le Patriarche de Conſtantinople. Auſſi-toſt il y eut des Ambaſſadeurs de diuers Princes pour traiter de Mariage auec luy. Entre autres le Roy d'Armenie luy offrit ſa ſœur, âgée ſeulement de treize ans. Andronic rejetta toutes ſortes de partis pour cettuy-cy, & enuoya en Armenie Theodorus Metochita, ſon

grand Chancelier, & Iean Glycys, qui auoit vne des grandes charges de la Cour. Ces Ambassadeurs sages & prudents, executerent le dessein de leur Maistre, & amenerent cette petite Princesse. C'est de ce grand Chancelier, l'vn de ces Ambassadeurs, dont il sera souuent parlé cy-aprés. L'on ne trouue pas neantmoins dans l'Histoire quelle estoit son origine, & par quels degrez il estoit monté à vne si grande faueur. L'Empereur Andronic, comme il est dit cy-dessus, auoit épousé en secondes nopces Irene, femme tres-ambitieuse, & pleine d'artificieuses inuentions, qu'elle exerça pour ruïner les enfans du premier mariage de l'Empereur. Elle auoit quatre enfans, qu'elle voulut voir esleuez à de grands Empires. Elle maria sa fille à vn puissant Prince de Seruie, nommé Crales, & trois masles, Iean, Theodorus & Demetrius. Son ambition la porta si auant, brûlant de rage de voir que l'Empereur auoit fait couronner son fils Michel, qu'elle pressa l'Empereur de diuiser son Empire à ses enfans, & que chacun fust souuerain en ce qu'il posséderoit : sans considerer que son mary se dépoüilloit, & elle aussi, de la plus grande partie de son authorité. Andronic ne voulut pas rompre la Loy de l'Empire, contraire à ce qu'Irene desiroit, la refusa du tout : & elle transportée de passion, se declara ennemie de son mary, le quitta, alla à Thessalonique, découurit sa vie priuée, tout le plus secret de la famille, & tout ce qu'il y auoit de défauts. Mais ses desseins déreglez furent tellement trauersez par son mary, & par toutes sortes de rencontres, que son gendre Crales, à qui elle dônoit profusément tous les Tresors de l'Empire,

pour se faire souuerain en son païs, ne pût auoir des enfans. Pour son fils Theodore, tant elle étoit transportée, elle le maria à vne fille de Spinola en Lombardie, *afin*, disoit-elle, *qu'il ne fust suiet de Michel son frere*; aimant mieux le voir en moindre qualité hors son païs, que grand auprés d'elle, obeïssant à son frere. Pour Iean leur fils, l'Empereur le voulut marier, mais mal-heureusement; car il mourut peu aprés sans enfans. Cette femme, voyant qu'il ne luy restoit plus que Theodore & Demetrius, & que sa fille ne pouuoit auoir lignée, pressa son gendre de désigner son successeur l'vn des deux freres de sa femme; mais ny l'vn ny l'autre n'y voulut entendre, pour estre le païs de Seruie trop rude, & ces Princes accoustumez aux delices de la Grece, & à vne vie tranquille, & pleine de toutes sortes de plaisirs. Theodore Metochite, pendant l'absence d'Irene s'insinua aux bonnes graces de l'Empereur, auec vn tel pouuoir, qu'il gouuerna tout ce grand Estat; sçauoit tous les secrets du Prince, agissoit auec vne authorité tres-grande; personne ne luy contestant le lieu le plus proche prés de son Maistre. Sa faueur fut telle, que ce Prince consentit que son petit fils Iean, fils vnique de Porphyrogenete, épousast la fille de Metochite; & luy fit en cette consideration rendre des honneurs tres-extraordinaires par l'Empereur : jusques-là que l'ayant fait honorer du titre de *Panypersebastos*, luy fit donner vne sorte de vestement tres-beau, non encores en vsage, pour le rendre en quelque sorte different des autres; & plus venerable; dequoy toute la Cour s'étonna : car auant le mariage, l'Empereur haïssoit ce jeune Prince, &.

ne le vouloit point voir. Les Historiens du temps remarquent, que ce Metochite auoit des parties fort recommandables. Il estoit naturellement éloquent : auoit vne memoire admirable ; par le moyen de laquelle il estoit paruenu à vne connoissance vniuerselle de toutes les belles choses, en telle sorte que l'on disoit de luy que c'estoit vne Bibliotheque viuante. Et l'on remarque que quoy qu'il fust tout le iour dans le Palais, employé aux plus importantes affaires de l'Estat, il ne laissoit pas neantmoins chez luy de trauailler quelques heures de la nuict aux bons liures, & à la composition de plusieurs ouurages, dont il nous en reste encore quelques-vns aujourd'huy. Pendant son credit il fit bastir le Monastere de Chora, où il estoit souuent auec les Religieux, discourant auec eux des choses saintes. Il arriua qu'estant enfermé dans ce Monastere, l'Empereur luy enuoya dire à minuit vne nouuelle importante, & luy en demanda son auis ; à quoy il ne dit autre chose, sinon, *qu'il l'alloit trouuer.* Aussi-tost on oüit prés du Palais le hannissement d'vn cheual si effroyable, que tous ceux qui l'oüirent en furent estonnez, & ne fut trouué aucun cheual ny dans le Palais ny aux enuirons. Quelques heures aprés que l'estonnement fut vn peu passé, l'on oüit vn plus grand hannissement que le precedent. L'Empereur mesme en fut si estonné, qu'il enuoya vn de ses Valets de Chambre voir ce que ce pourroit estre, qui rapporta qu'il n'auoit trouué aucun cheual viuant ; bien celuy qui estoit peint deuant l'Eglise de la Vierge, sur lequel estoit monté S. George. L'Empereur enuoya aussi-tost aduertir Metochite de ce mau-

uais préſage ; à quoy il répondit en riant, comme c'eſtoit ſa couſtume, *qu'il ſe reſioüiſſoit de ce bon augure. Que la victoire eſtoit certaine contre les Agariens :* dequoy l'Empereur ne demeura pas ſatisfait : car il luy manda, que c'étoit pour luy complaire ce qu'il luy auoit enuoyé dire ; & qu'il ſçauoit bien ce que cela ſignifioit. *Ie ſçay*, dit l'Empereur, *par vne tradition, que ce meſme cheual auoit henny de la ſorte lors que l'Empereur Balduin fut chaßé de cette ville & de ſon Eſtat par mon pere ; ce qui arriua peu de temps aprés.* Metochite n'ayant rien à dire ; commanda au Vallet de Chambre de ſe retirer, & que le lendemain il verroit l'Empereur. Metochite ne manqua pas de voir l'Empereur ; ils fueilletterent enſemble quelques liures, par leſquels ils croyoient deuoir juger de l'aduenir. Et Metochite, ſçauant en Aſtrologie, dreſſa vne figure aſtronomique, par le moyen de laquelle il jugea vne grande confuſion dans l'Eſtat de ſon Maiſtre, par l'inuaſion de ſes Ennemis. Metochite retourne du Palais fort triſte & penſif, & parut ainſi à ſa femme & à ſes enfans, qui n'attendoient de luy que des diſcours agreables, à ſon ordinaire. Enfin ſa femme fit ſigne à ſa fille, qui auoit épouſé le petit fils de l'Empereur, & qui parloit diſertement, de le réueiller de cét aſſoupiſſement. Elle luy dit donc ; *Mon Pere ; Ie crains que vous m'accuſiez de hardieſſe, d'oſer, en l'âge que i'ay, préſumer tant de moy, que de penſer apporter quelque conſolation à voſtre grande & profonde triſteſſe. Ie diray neantmoins ce que ie pourray, aſſiſtée du commandement de ma mere, & parce que l'occaſion le veut ainſi. Dites-*

moy, ie vous supplie, pourquoy estes vous si triste & si pensif? pourquoy vous trauaillez-vous ainsi? La tristesse vous a tellement changé, que nous vous méconnoissons. Dites-nous librement le suiet de vostre mal. Les signes nous le font paroistre grand, le profond silence, qui donne aliment à vostre douleur, & l'estonnement, qui se lit sur vostre visage, témoignent assez le trouble de vôtre esprit. Il y a, ce me semble, de la honte à abandonner ainsi la Philosophie à l'affliction, de la mettre si bas, & nourrir ainsi sa beauté par la douleur; qui a cela de particulier de gagner peu à peu, & ainsi penetre iusques aux principales parties de l'Ame, & la consume. Que s'il y a quelque secret d'Estat, ie veux bien qu'il soit caché aux Estrangers; mais à nous, à nous qui sommes vne partie de vous-mesme, vous nous le deuez découurir. Ces paroles émeurent vn peu Metochite, qui dit: *Maudits soient les iours ausquels i'ay pris femme, & que mes enfans sont venus au monde. Si ie n'estois attaché de ces liens domestiques, ie mettrois facilement ordre à mes affaires; mais en l'estat où ie suis, ie suis si accablé de soin, que ie ne sçay comment me garantir, que ie ne demeure sous le faix. Ie préuois vne oppression soudaine, d'où qu'elle vienne; & semble qu'elle est inéuitable.* Ayant dit ce peu de paroles, il cessa, l'esprit fort troublé de cette pensée, & se mit au lit pour reposer. Nicephorus Gregoras, qui a escrit cette histoire, & qui estoit son intime amy, fit tout ce qu'il pût, pour le remettre, & pour soulager cette affliction; & a escrit, qu'il luy sembloit auoir mis l'esprit de Metochite en sa premiere assiette & fermeté. Il a esté dit cy-dessus, que le vieil Andronic auoit eu vn fils de sa premiere

femme, nommé Michel, qu'il auoit fait couronner Empereur. Mais pour entendre la suitte, il faut sçauoir que ce Michel eut vn fils, nommé Andronic le jeune, tant aimé de son Ayeul qu'il le fit aussi couronner Empereur, & le cherit plus qu'aucun de ses Enfans. Le jeune Andronic, impatient de se voir si esloigné de la Couronne, ayant ses deux freres deuant luy, & qu'il n'en auoit que l'ombre, se mit dans l'esprit, tantost la conqueste de l'Armenie, tantost celle du Peloponese, Lesbos, & d'autres Isles de la mer Egée. Mais son Ayeul & son Pere trauerserent ses desseins; cependant il s'adonnoit à toutes sortes de débauches, où il ne pouuoit souffrir aucune contradiction. Il deuint lors passionnément amoureux d'vne belle Dame, & trouua mauuais qu'vn des accomplis Gentilshommes de la Cour fust engagé au mesme amour, & craignant qu'il ne fust plus aimé que luy, il commanda à quelques soldats de faire le guet aux enuirons de la maison de cette Dame, & de tuer ce ieune Gentilhomme, s'il y vouloit entrer. Il arriua vne nuit que Manuel, cherchant nostre Andronic, son frere, passa au trauers de ces soldats, qui croyans que ce fust celuy qu'ils auoient ordre de tuër, se jetterent sur ce Prince, & l'assassinerent, auant qu'il se pût faire reconnoistre. Leur pere Michel, qui estoit à Thessalonique, ayant eu cét auis, en mourut de déplaisir. Ainsi ce jeune Andronic fut cause de la mort de son pere & de son frere, & peu s'en fallut de celle de son Ayeul, qui tomba en vne grande maladie d'vn si tragique accident. Ce jeune Prince ambitieux touchoit la Couronne du doigt, n'ayant plus que ce bon homme deuant luy,

luy, & encore sa vie luy estoit ennuyeuse. Il fut aduerty que son Grand-Pere sçauoit le dessein qu'il auoit de se retirer de la Cour, & de prendre les armes contre luy, & que Metochite & ses plus confidents luy auoient conseillé de le mander, pour en presence du Patriarche de Constantinople, & d'autres Prelats qu'il assembleroit, luy faire de seueres remonstrances. Ce Prince se resolut de venir en l'Assemblée, & d'y mener auec luy quelques gens armez sous leurs robbes, auec ordre de ne point faire de violence, au cas que l'Empereur se tint dans les termes de douceur; & au contraire de l'assassiner jusques sur son Trône, s'il vsoit de menaces: & aprés cela son intention estoit de se faire declarer Empereur. Il vint donc en l'Assemblée, y prit sa place à l'ordinaire, prés de l'Empereur. Cependant ses gens estoient dans la salle, attendans ce qui se passeroit. L'Empereur parla doucement à son fils, & l'asseura qu'autre que luy ne luy succederoit pas, & luy promit à l'Empereur qu'il n'entreprendoit iamais ny sur son Estat ny sur sa vie: & ainsi il ne se fit point de violence, comme il estoit à craindre. Les Soldats voyans sortir ce jeune Prince sans rien faire, l'accuserent tout haut d'auoir violé le serment qu'ils auoient fait ensemble, & luy reprocherent qu'il les abandonnoit à la violence, mais plûtost à la Iustice de l'Empereur, qui sçauoit le dessein qu'il y auoit d'attenter sur sa vie, & que pour luy, il estoit perdu, leur ayant manqué de foy. Ces reproches estonnerent tellement ce jeune Prince, qu'il manda Metochite, & luy commanda de faire en sorte enuers l'Empereur, qu'il

pardonnaſt à tous ceux qui eſtoient de ſa faction, & qu'il promiſt par ſerment qu'il ne les rechercheroit iamais. Metochite eut beaucoup de peine d'entendre la propoſition de ce jeune Prince, & auant meſme qu'il l'euſt acheuée, tout émeu, il prit la parole, & luy dit: *Quoy? Ne vous deuez vous pas contenter d'eſtre ſorty la vie ſauue de ce mauuais pas? Remerciez Dieu de ce qu'on vous a tiré de ce perilleux affaire, contre l'attente de tout le monde. Eſt-il poſſible que vous ignoriez l'eſtroite obligation que vous auez à mes Enfans, & à moy, d'auoir deſtourné la reſolution qui eſtoit priſe de vous faire mourir? Vous tenez aujourd'huy la vie de moy, & non d'autre. N'auez-vous point de honte de parler pour ces méchans? vous les deuez abandonner à la Iuſtice. Pouuez-vous eſperer aucune aſſiſtance fidelle de ces gens, puis que ſans neceſſité, & ſans y eſtre contraints, ils ont manqué de foy à leur Prince, ſans crainte de Dieu & des hommes?* Ce jeune Prince tout penſif écouta cette ſeuere remonſtrance, à quoy il ne s'attendoit pas, demeura quelque temps ſans rien dire, puis renuoya Metochite. Ce diſcours, vn peu trop hardy, fit tout vn autre effet en l'eſprit de ce jeune Prince, que n'auoit crû Metochite. Car il reprit ſa vie licentieuſe & débordée, commença à renoüer d'autres conjurations contre ſon pere, & contre ſon Eſtat; & au temps de la ſemaine Sainte, où on ſe doit préparer à bien faire, on reconnût plus de licence & de débauche en ce jeune Prince. Ce qui offenſa tant l'Empereur, qu'il dit tout haut, que le reſpect aux choſes les plus ſaintes eſtoit perdu, & la Majeſté de l'Empire foulée aux pieds. Cependant ce

jeune Andronic, contre sa foy & parole donnée en vne si celebre Assemblée, de demeurer en son deuoir, continuoit toûjours en ses mauuais desseins, & à se préparer pour sortir de la Cour. L'Empereur neantmoins fut quelques iours sans se défier de luy. Mais enfin aduerty par ses confidents, & par les apparences du mal, resolut de se déliurer de toutes ces inquiétudes, découurit au Patriarche Gerasinus le dessein qu'il auoit d'arrester son fils le soir du iour de Pasques. Le Patriarche aduertit le jeune Prince de la resolution de l'Empereur; tellement que la nuict mesme il sortit de la ville auec tous ceux de sa faction, & le lendemain il arriua au Camp de Sirgianes & de Cantacuzenus, qui l'attendoient. L'Empereur, voyant le malheur qui luy estoit arriué par la fuitte de son fils, & les mauuais desseins qu'il y auoit pour broüiller son Estat, & qu'il estoit trop foible pour repousser les incursions ordinaires des Turcs, & de ses autres ennemis, & qu'il ne pouuoit plus fournir à de si grandes dépenses, fut conseillé par Metochite, & par ceux qui le gouuernoient, de se seruir d'vn moyen fort dangereux, & qui estoit pour perdre l'amitié & l'affection de ses peuples: car il augmenta de beaucoup ses impositions & subsides, dont il employa la meilleure partie pour acheter la paix de ses ennemis. Ce qui fut fort blâmé, & trouué partir d'vne ame timide & peu genereuse. De là les fermiers publics & partisans prirent sujet de faire des encheres excessiues les vns sur les autres, à la ruïne du peuple: de telle sorte qu'encore que l'Empire fust de beaucoup moindre estenduë qu'il n'auoit esté, il se trouua neantmoins

que le reuenu estoit augmenté de la moitié. Ce qui donna moyen à l'Empereur de s'armer puissamment, & d'auoir toûjours vne armée de mer de vingt Galeres, pour défendre son Estat des incursions de mer, & d'entretenir mille cheuaux en Bithinie, autant en Thrace, & autant en Macedoine. L'Empereur donc, pour mettre ordre aux broüilleries que faisoit son fils dans l'Empire, assembla tous les Euesques qui estoient dans sa Cour, excepté le Patriarche Gerasinus, qui estoit mort le lendemain de l'éuasion du jeune Andronic, non sans soupçon de poison, representa à l'Assemblée la mauuaise action de ce Prince, le fit proscrire, comme violateur de sa foy, ensemble ses complices & adherans. Incontinent on vid le liure des Euangiles porté par les ruës & aux places publiques, pour faire jurer le peuple vne estroite obeïssance à l'Empereur, & renoncer à toutes ligues & associations auec le jeune Andronic. Pendant que ces choses se passoient à Constantinople, ce jeune Prince trauailloit de son costé à donner de la peine à l'Empereur son pere: fit publier vne immunité & décharge de toutes sortes de leuées & impositions dans la Thrace: ce qui grossit beaucoup son armée; toute la Thrace se declarant pour luy. Ses gens traicterent cruellement tous les partisans & fermiers publics, & emporterent tout l'argent qu'ils auoient dans leurs coffres. L'Histoire remarque, que la fureur des peuples estoit si grande contre le gouuernement, qu'il se trouua vn nombre infiny de gens de guerre, resolus de prendre d'emblée la ville de Constantinople, & de la rauager: & à cela ils estoient incitez

par Syriannes, qui commandoit vne partie de l'armée. L'Empereur aduerty de cette resolution, & n'estant pas trop asseuré de l'affection du peuple, enuoya quelques-vns de son Conseil vers son fils. Le premier de cette Ambassade estoit Theolepte Philadelphe, tres-sage & tres-prudent. La mere de Syriannes y fut aussi. Ils luy remonstrerent les grands maux qui se préparoient, & quelle ruïne menaçoit cette grande & opulente ville, par son conseil & par son entremise. La mere representa le violement des femmes, & la corruption de tout ce qu'il y auoit de plus Sainct. Que celuy qui seroit autheur de ce mal, ne pourroit iamais viure en tranquillité d'esprit le reste de ses iours. Syriannes, vaincu par le respect qu'il portoit à Theolepte, & par les prieres de sa mere, alla trouuer le jeune Andronic, plus esloigné de Constantinople que luy, & mena auec luy les Ambassadeurs de son pere. Là ils accorderent vn partage de l'Empire entre le pere & le fils. Le pere se reserua, outre sa part, priuatiuement à son fils, l'auantage de receuoir tous les Ambassadeurs des Princes & nations estrangeres. Cét accord fut plus agreable au jeune Andronic qu'à son pere, qui y fut contraint par la force de la necessité; qui fut si puissante, qu'il receut toutes sortes de propositions d'accommodement, comme des Oracles. Mais cette paix dura peu. Syriannes quitta le party de ce jeune Prince, pour suiure le party legitime; ce qui offensa tellement le jeune Andronic, qu'il se seruit de toutes sortes de mauuais moyens pour ruïner l'Estat de son pere. Pour donner courage à son armée il fit publier

par tout ſon Empire, que ſon pere auoit eſté tué par le peuple de Conſtantinople, & promit de grandes recompenſes à ceux qui luy liureroient les principaux de ſes ennemis. Mais neantmoins, aprés toutes ces rages, ils traitterent vne ſeconde paix, & le fils ſe jetta aux pieds de ſon pere. Il retint neantmoins toûjours en ſon ame vne mauuaiſe volonté de broüiller, & pour ce faire, ſe retira en ſon armée, où, impatient qu'il eſtoit d'auoir vn compagnon à l'Empire, qui eſtoit le Vieil Andronic, il tenta tous les moyens de le faire mourir; ou au moins de le faire mettre dans vn Cloiſtre, afin de regner ſeul. Ce fut lors que Metochite, voyant l'inconſtance des actions de ce Prince, & l'horrible miſere, dont toſt ou tard cét Empire eſtoit menacé, commença à entrer en de grandes apprehenſions: luy, à qui tous les ſecrets de l'Eſtat eſtoient connûs, & par l'ordre duquel tout eſtoit fait dans l'Empire. Ce qui augmenta ſes craintes, & qui les confirma dauantage, ce fut vn ſonge épouuentable qu'il eut; aprés lequel il ſe reſolut de tirer de chez luy tout ce qu'il auoit de plus precieux, qu'il bailla en dépoſt à ſes plus confidents amis; laiſſa ſa femme en ſa maiſon, & luy ſe retira au Palais pour éuiter la fureur du peuple, qu'il voyoit preſte à fondre ſur luy. Cependãt les forces des deux Empereurs, du pere, & du fils, ſe choquerent en bataille rangée. Le fils demeura victorieux, & ſe reſolut pourſuiuant ſa victoire, de venir droit à Conſtantinople: mais craignant de la reſiſtance, il s'arreſta à quelques journées prés, où deux traîtres le furent trouuer, qui luy promirent de faire entrer dans la ville tel nombre de gens qu'il vou-

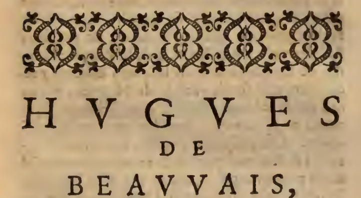
droit, pourueu qu'il leur asseurast quelques terres qu'ils luy assignerent; ce qu'il fit, & en suite la ville fut prise. Comme l'execution de telles entreprises ne se pût faire sans vn grand tumulte, l'Empereur fut aduerty que l'on auoit veu vn grand nombre de gens de guerre de l'armée de son fils vers la porte Romaine; ce qui l'estonna, & commanda aussi-tost que l'on mist ordre à la Garde des murailles. Metochite l'empescha; disant, *qu'il estoit indigne d'vn grand courage de s'émouuoir de si peu de chose: car, ou l'aduis estoit faux, ou c'estoient des insensez qui faisoient l'entreprise, qui pensoient auec si peu de gens se rendre Maistres d'vne si grande Ville.* Comme il acheuoit ces paroles, l'aduis redoubla, & l'Empereur s'effraya dauantage, & s'adressa rudement à Metochite, luy disant qu'il estoit deuenu stupide, & qu'il ne voyoit pas les maux qui les enuironnoient de tous costez, & qu'il connoissoit fort bien que ses ennemis estoient aux portes de la ville. Metochite méprisa aussi le second auis, & pour faire voir à l'Empereur qu'il ne le croyoit pas, il se retira en sa chambre pour se reposer, comme fit aussi l'Empereur: mais aussi-tost il oüit le bruit de la porte du Palais, que son fils estoit entré dans la ville auec vn grand nombre de gens de guerre. Luy se voyant ainsi surpris & abandonné, se retira dans vne Chapelle, où estoit l'image de la Vierge, attendant ce qui seroit fait de luy. Le fils entrant dans la ville, défendit à tous les siens d'vser d'aucune violence enuers l'Empereur son pere. Et le premier soin qu'il eut, ce fut de le venir trouuer au Palais. Lors ce bon homme affligé & accablé de tristesse, dit: *Mon Fils, puis*

que Dieu t'a donné l'Empire qu'il m'a osté, & que i'ay possedé si long-temps, ie te demande cette grace pour toutes celles que tu as receuës de moy, que tu me donnes la vie, pardonne à ton pere, donne-luy ce que tu tiens de luy, c'est à dire ce peu qui luy reste de vie. L'homme regarde le Ciel estant en la terre, mais le Ciel & la terre regardent & considerent les actions : ne permets donc pas que le Ciel & la terre voyent vne action la plus barbare qui ait iamais esté commise. Ne iuges-tu pas que mon sang demandera vangeance à Dieu d'vne si infame action ? Le Ciel, la Terre, bref tous les Elemens l'annonceront à tous les Rois du Monde. Porte respect à cette miserable vieillesse ; porte respect à ces mains foibles & debiles qui t'ont embrassé tant & tant de fois en ta ieunesse. Respecte ces lévres qui t'ont baisé auec vn si tendre amour. Prends pitié de ce roseau abandonné de la Fortune, ne le froisse pas dauantage. Pense à bon escient que tu es homme, suiet à la fortune, à son inconstance, à ses changemens. Considere où ie suis reduit. Ne penses-tu point à la vie future que nous attendons tous ? n'admires-tu pas les Iugemens admirables de Dieu, qu'en vne mesme nuict on m'a veu Empereur de plusieurs années, dépoüillé de mon Empire, & esclaue de mon fils ? Ce discours pathetique toucha le cœur de ce jeune Prince, qui fit releuer son pere, couché aux pieds de l'image de la Vierge, l'embrassa & l'asseura par toutes les belles paroles qu'il pût, qu'il ne luy seroit fait aucune violence. Ce Prince ayant, ce luy sembloit, asseuré son pere, passa outre à ce qu'il auoit projetté, deliura le Patriarche Esaïe qui estoit enfermé dans vn Monastere, à la persuasion de Metochite ; & cependant

les gens de guerre pillerent les plus riches maisons de Constantinople, & principalement celle de Metochite, & tout ce qu'il auoit mis en dépost chez ses amis : ce qui fut sçeu par vn memoire qui fut trouué parmy ses papiers. Tellement qu'il fut dépoüillé de tous ses biens, dont vne partie fut confisquée, l'autre seruit de proye au peuple. Et ainsi en vn mesme moment Metochite, qui estoit tres-riche, & le plus puissant de tout ce grand Empire, fut reduit à la plus miserable condition qui se puisse imaginer. L'on oüit par les ruës, & aux lieu publics les accusations qui se faisoient contre luy. *Que ces grands biens auoient esté amassez de la plus pure substance du peuple, qu'il les auoit exigez de ceux qui auoient esté Gouuerneurs dans les Prouinces, qui auoient pillé les peuples pour assouuir l'auidité de cét homme, & qu'il auoit toûiours empesché l'accés libre aux plaintes des pauures suiets opprimez; craignant que ses crimes fussent découuerts. Qu'enfin Dieu auoit fait paroistre sa Iustice, lente & douce à l'égard de ses pilleries, & de ses crimes.* Ces reproches ainsi publiez à la face d'vne si grande & populeuse ville, rendoient la misere de Metochite plus insupportable. Le jeune Andronic n'en demeura pas à ce qu'il auoit promis à son pere. Car à la persuasion d'vn nommé Niphon, l'Empereur fut indignement traité, & reduit en de grandes anxietez. Le Patriarche Esaïe fut si effronté & si insolent, qu'il insulta sur sa misere. Bref il n'y eut aucun de ses seruiteurs domestiques qui ne fust persecuté. Metochite fut mis dans vne dure prison, où il fut cruellement trauaillé d'vne difficulté d'vrine qui luy fut plus sensible & douloureuse que la prison, que la

perte de ses biens, & que les injures de la populace. Le vieil Andronic fut aussi mal-traité que luy ; car pendant sa captiuité il perdit les deux yeux, & estoit le joüet & la risée de ses Gardes, & de tous ceux qui s'en approchoient. Enfin il fut rasé, & mis dans vn Monastere, son nom changé & appellé Antoine. Ainsi le jeune Empereur vint au dessus de ses desseins, ayant foulé aux pieds toutes sortes de respects qu'il deuoit à son grand pere, & à son souuerain Seigneur. Il tomba malade, fit son testament, où il ne parla point ny du vieil Empereur, & moins de sa mere, comme on s'y attendoit ; mais il ordonna que Metochite seroit deliuré, & quelques autres. Ce Testament fut executé, quoy que l'Empereur vint en conualescence ; car Metochite sortit de prison, & eut permission de s'enfermer dans le Monastere de Chora à Constantinople, qu'il auoit fait fort somptueusement bastir, & prit l'habit de moine. Mais auant que d'y entrer, il ne pût s'empescher de déplorer auec ses amis sa dure & miserable condition, & regretter la ruïne de sa belle & magnifique maison, dont le seul paué, pour son excellence, ne se pouuoit assez estimer, luy ayant esté donné comme vne chose exquise par les Princes des Scythes Occidentaux. Mais ce qui l'affligea du tout, & qui surmonta sa constance, ce fut la défense tres-expresse qui luy fut faite par ceux qui gouuernoient, de voir ny écrire au vieil Empereur son maistre, ny mesme de luy faire sçauoir de ses nouuelles. Enfin le vieil Andronic, aprés auoir esté deux ans dans le Monastere, exposé à toutes sortes d'ignominies & de miseres, passa de cette vie miserable en vne meilleure, âgé de 72. ans

& 30. jours. Aprés mourut aussi son confident & fauory Metochite, accablé d'affliction, tant de corps que d'esprit, ayant veu deuant luy son maistre inhumainement traité, ses biens rauagez, ses enfans exposez à la fureur de ses ennemis, & enfermez dans de dures & fâcheuses prisons.



HVGVES DE BEAVVAIS,

Sous Robert, Roy de France.

LE Roy Robert se laissa posseder par vn nommé Hugues de Beauuais, de telle sorte qu'il ne se gouuernoit que par luy, & tout ce qu'il demandoit estoit executé, sur peine d'encourir l'indignation du Roy. Cette faueur l'éleua fort haut. Il fut Comte de Paris, ou Gouuerneur de l'Isle de France, & si puissant prés de son Maistre, qu'il luy faisoit aimer & haïr tout ce que bon luy sembloit, jusques à la Reine Constance sa femme. Car ayant fait paroistre quelque déplaisir de ce que le Roy son mary croyoit du tout cét homme, & qu'il se fioit plus en luy qu'en tous les autres Princes, luy donnant mesme des charges qu'il ne meri-

toit pas, Hugues par ſon autorité mit de la diuiſion entre le Roy & elle, & la fit retirer de la Cour, combien que le Roy luy portaſt beaucoup d'affection, pour auoir eu d'elle quatre enfans. La Reine mépriſée & mal-traitée à la perſuaſion de Hugues, ne ſçeut à qui s'adreſſer & ſe plaindre, qu'à ſon Couſin Foulques, Comte d'Anjou; auquel elle fit ſçauoir ſecrettement l'injure qui luy auoit eſté faite, & par qui. Foulques aſſeura la Reine qu'elle deuoit attendre de luy toute ſorte de ſecours, & qu'en peu de iours elle ſeroit vangée de Hugues, *& que ia, dit l'ancienne Hiſtoire, ne ſçauroit eſtre monté en ſi hautorité, que l'on ne l'en fiſt deſcendre.* Cette réponſe conſola fort cette Princeſſe, & Foulques penſa à l'execution de ce qu'il auoit promis: appelle douze des plus hardis de ſa ſuite; leur commanda d'aller à la Cour, & en ſecret leur donna ordre de faire ce qu'il auoit promis à la Reine. Ces Gentils-hommes furent quelque temps, ſans pouuoir prendre l'occaſion pour executer le commandement de leur maiſtre. Enfin ayant reconnu que ce Hugues eſtoit perpetuellement aux coſtez du Roy, il arriua que le Roy le mena auec luy à la chaſſe, ils creurent que cette occaſion eſtoit belle, & tres-commode d'executer leur deſſein, y ayant peu de gens prés du Roy. Ces hommes reſolus, s'eſtans armez à l'aduantage, ſuiuirent la chaſſe, & firent tant qu'ils rencontrerent Hugues prés du Roy, & ſans reſpect de la Majeſté Royale, prirent Hugues, & à la face du Roy luy trancherent la teſte, quoy que le Roy fiſt grande inſtance de luy pardonner. Il fut ignoré lors d'où pouuoit venir cét

aſſaſſinat ſi qualifié. Le Roy prit à cœur de vanger cette temeraire & inſolente entrepriſe; d'autant plus qu'elle fut commiſe en ſa preſence, où ſa Majeſté auoit eſté violée; *mais enfin*, dit l'ancien hiſtorien d'Anjou, *le Roy connut que Hugues luy faiſoit faire des folies, plusieurs & maintes choſes qui venoient au dommage, perte & détriment de luy, & de ſon Royaume; pourquoy plus legitimement en paſſa ſa triſteſſe, & depuis ſe reconcilia auec la Reine, qu'il aima plus que deuant.*

PIERRE BROSSE,

Sous Philippes III. Roy de France.

PIERRE Broſſe, ou de Broche, eſtoit iſſu de tres bas lieu en Touraine, vint à la Cour du Roy S. Loüis, & fut pris pour eſtre Chirurgien de M. Philippes de France, qui fut depuis Roy, nommé Philippes le Hardy. Il ſçeut ſi bien gagner les bonnes graces de ſon maiſtre, qu'eſtant paruenu à la Royauté, il le fit ſon Chambellan, & ſe laiſſa gouuerner par luy, ſi abſolument, que tous les Grands, les Prelats & autres, de quelque qualité qu'ils fuſſent en France, luy faiſoient à l'enuy de grands preſents, afin d'obtenir des graces & faueurs du Roy. Les vns s'offenſoient qu'vn ſi petit Compagnon eſtoit paruenu à vne ſi haute fortune: les autres le craignoient, parce qu'il faiſoit agir le Roy comme bon luy ſembloit. En l'an-

née 1276. Louis, fils aisné du Roy, vint à mourir, non sans soupçon de poison. Brosse fit croire au Roy que la Reine Marie sa femme auoit tramé cét empoisonnement, & qu'elle auoit resolu d'en faire autant aux autres enfans, issus de la premiere femme; afin de faire regner ses enfans du second lit aprés la mort du Roy son mary. Le Roy pensa long-temps comment il pourroit découurir vn si grand mal, qui estoit dans sa Maison; fut induit d'en rechercher la verité par toutes sortes de voyes. Il eut aduis, qu'à Niuelle en Flandre il y auoit vne religieuse qui se mesloit de predire, qu'il y auoit aussi le Vidame de Laon & vn Sarrazin qui se vantoient de répondre des choses futures. Brosse donnoit ces inuentions au Roy, pour préuenir ceux de qui le Roy desiroit sçauoir d'où prouenoit ce mal. Beaucoup de gens creurent qu'il auoit corrompu ces deuins, pour faire en sorte qu'ils designassent la Reine pour la broüiller auec le Roy. Le Roy enuoya s'enquerir secrettement quelle estoit cette religieuse, & ce Vidame de Laon. On luy rapporta que la religieuse auoit vn grand nom dans le païs. Il y enuoya Matthieu Abbé de S. Denis son confident, & Pierre Euesque de Bayeux, Cousin de Brosse, à cause de sa femme, pour sçauoir d'elle qui estoit cause de la mort du fils du Roy. L'Euesque, partisan de Brosse, préuint cette femme, parla à elle, auant que l'Abbé de S. Denis la pûst voir; & ne sçait-on pas ce qu'ils dirent ensemble. Quand l'Abbé vint pour luy découurir la charge qu'il auoit du Roy, elle ne luy dit autre chose, sinon qu'elle auoit dit à l'Euesque son Compagnon ce qu'elle sçauoit, & qu'il estoit

inutile d'en dire dauantage. L'Abbé s'en retourna fort indigné de la fourbe & de l'Artifice de l'Euesque, s'imaginant qu'il y auoit de la trahison ; ils s'en retournerent donc vers le Roy, qui demanda premierement à l'Abbé ce qu'il auoit sçeu de cette religieuse. L'Abbé dit au Roy, que l'Euesque de Bayeux l'auoit préuenu, & que cette femme ne luy auoit voulu rien répondre. Le Roy aussi-tost demanda à l'Euesque ce qu'il auoit appris de cette religieuse, à quoy il répondit, que tout ce que luy auoit dit cette femme estoit en confession, qu'il ne luy pouuoit reueler en aucune façon. Le Roy tout courroucé ,, luy dit en ces termes. *Dom Euesque, ie ne vous* ,, *ay pas enuoyé pour la confesser ; & par Dieu qui* ,, *me fit, i'en sçauray la verité, & à tant ne la lair-* ,, *ray-ie mie.* En execution de cette parole, le Roy renuoya vers cette femme Tibauld, Euesque de Dol, & vn Templier, qui firent tout ce qu'il leur fut possible pour voir cette religieuse, & pour parler auec elle, suiuant l'ordre qu'ils en auoient du Roy. Elle les reçeut humainement, ,, & leur dit : *Dites au Roy qu'il ne croye pas les* ,, *mauuaises paroles qu'on luy dit de sa femme,* ,, *car elle est bonne, & loyale enuers luy, & enuers* ,, *tous les siens de bon cœur entier.* L'Euesque de Dol & le Templier rapporterent au Roy ce qu'ils auoient appris, & reconnut qu'il auoit prés de luy des personnes qui n'estoient pas fideles ; mais ne témoigna pas ce ressentiment, & dissimula tant qu'il jugea que l'estat de ses affaires le vouloit ainsi. Il y auoit lors de grandes guerres entre le Roy & le Roy d'Espagne. Il fit de grands progrez sur son ennemy, & prit toute la Nauarre. Il arriua que le Comte d'Ar-

tois fut prié par le Roy d'Eſpagne de le voir, pourconcerter enſemble des affaires qui eſtoient entre le Roy de France & luy. Comme ils eſtoient enſemble, il arriua que ce Roy reçeut vn pacquet de France, où tout le ſecret de l'Eſtat eſtoit déduit, & dit au Comte d'Artois, qu'il n'eſtoit pas ſans amis à la Cour du Roy de France. Le Comte creut que ces aduis venoient de la part de Pierre Broſſe, par ce qu'il en pût conjecturer en la Cour d'Eſpagne. Le Comte en écriuit au Roy, qui entra en ſoupçon de quelques Princes, & autres qui eſtoient prés de luy, & non pas contre Broſſe. Or poür du tout ruïner ce fauory, il arriua, qu'vn Moine chargé d'vn pacquet enfermé dans vne boëtte, deuint malade en vne Abbaye, où il s'eſtoit retiré comme en paſſant. Se voyant proche de mourir, il pria l'Abbé de le venir voir, & de ne bailler à autre qu'au Roy le pacquet dont il eſtoit chargé. Le Roy reçeut cette boëte, & ne la voulut pas ouurir qu'en preſence de ſon Conſeil. L'on y trouua vn pacquet de lettres cachetées du ſçeau de Pierre Broſſe. Les hiſtoriens ne diſent rien de ce que contenoient ces lettres; mais bien remarquent, que le Roy qui eſtoit lors à Melun, retourna auſſi-toſt à Paris, & aſſembla ſon Conſeil à Vincennes, où il fit arreſter Broſſe ſon mignon, & le fit conduire à Paris, de là à Ianuille en Beauſſe, en vne forte tour. Son Couſin l'Eueſque de Bayeux ſe retira auſſi-toſt prés du Pape, qui le prit en ſa protection. Broſſe ne fut pas long-temps à Ianuille, qu'il fut ramené à Paris, où ſon procés fut fait, & furent mandez quelques Barons pour oüir les charges dont il eſtoit accuſé; tellement qu'il fut condamné à eſtre pendu, & ſes

biens acquis & confisqués au Roy. Ce qui fut executé, & fut conduit au gibet par le Duc de Bourgogne, le Duc de Brabant, le Comte d'Artois, & par plusieurs Barons & Gentils-hommes, qui eurent sa mort tres-agreable, pour la malignité de cét homme, leur ayant rendu prés du Roy de tres-mauuais offices. Tous ceux qui auoient esté auancez à la Cour par son moyen, furent ignominieusement traittez, & chassez d'auprés du Roy. Voilà quelle fut la fin miserable de ce petit Compagnon, qui auoit abusé extraordinairement de la faueur de son maistre, au mépris des Princes & de toute la Cour, ayant acquis de grands biens, & remply les principales charges prés du Roy, & entré en des illustres alliances par le moyen de ses enfans, sans qu'aucun luy osast resister.

ENGVERRAND DE MARIGNY,

Sous le Roy Philippes le Bel.

LE regne du Roy Philippes le Bel, qui a esté long, se trouue remply de tant de varietez & de belles rencontres, qu'il n'y a possible vie de Roy ou de Prince plus agreable, si elle estoit representée auec ses circonstances, qui sont esparses çà & là dans

les liures. L'on remarque que ce Prince, trauaillé par les Flamans & ſes autres voiſins, eut beſoin de grandes ſommes de deniers pour ſupporter les frais exceſſifs de la guerre, & que ſes reuenus ne ſuffiſoient pas à la moindre de ſes dépenſes ; tellement qu'il fut reduit à receuoir toutes ſortes d'inuentions pour faire vn fonds, pour ne point manquer à la deffenſe de ſon Royaume. Le peuple foulé par ces aduis ſupporta mal-aiſément ces charges extraordinaires, tellement qu'il déchargea ſa haine ſur ceux qui gouuernoient le Roy, ſans conſiderer les grandes charges auſquelles le Roy eſtoit obligé. Philippes le Bel donc eut pour fauory Enguerrand de Marigny, Cheualier d'vne bonne Maiſon de Normandie, ſi puiſſant prés de luy, que l'ancienne Hiſtoire de ſon temps l'appelle Coadjuteur & Gouuerneur de tout le Royaume de France. Ce fut à cét homme, qui eſtoit Intendant General des finances, de trouuer les moyens de fournir à tant de dépenſes. Ses aduis reüſſirent ſuiuant l'intention du Roy ; mais auſſi ils luy attirerent premierement la haine du Peuple, puis celle des Grands, qu'il éloigna d'auprés du Roy par ſes arrogances & violences inſupportables. En l'année 1308. le Roy eut beſoin d'argent, fit conuoquer les Barons & les Bourgeois des bonnes villes de ſon Royaume. L'aſſemblée ſe fit au Palais à Paris. Enguerrand, par le commandement du Roy, monta ſur l'eſchaffaut prés de luy, où eſtoient les principaux Seigneurs & les Prelats. Enguerrand parla long-temps au peuple de la neceſſité du Roy, deſcendit ſur le fait du Comte de Flandre, & des Flamans, qui ne vouloient

pas obeïr, ny entretenir les traittez de paix solemnellement accordez, qu'il estoit besoin d'vne subuention au Roy, pour leuer des troupes pour faire obeïr ces rebelles; dit à ce peuple, que le Roy estoit là pour considerer & remarquer ceux qui affectionnoient son Estat. Ayant acheué, il se mit sur son siege, & ayant fait leuer le Roy, afin qu'il connust ceux qui auoient l'intention de l'aider. Alors vn du peuple de Paris se leua, & dit que ceux de Paris estoient prests de contribuer selon leurs moyens, pour faire la guerre en Flandre; les autres bourgeois firent les mesmes offres: ce qui fut cause qu'Enguerrand voyant la bonne volonté de ce peuple, imposa vne grande taille, & tellement insupportable, que le menu peuple conceut vne haine mortelle contre luy. Les leuées faites ensuitte sur le peuple, furent sans aucun fruict: car le Roy ayant leué vne grande armée, où il fut en personne auec ses enfans; Enguerrand fit tant par ses menées en faueur des Flamans desquels il reçeut de grands presents, qu'il fit retourner le Roy, qui auoit esté jusques à Lisle, auec honte, sans rien faire. Les Historiens de Flandre rapportent vne autre insigne trahison de ce fauory. Robert Comte de Flandre fut sommé de venir à Paris, pour faire hommage au Roy de sa Comté de Flandre. Le Comte comparut en personne, fit refus de l'hommage, si on ne luy restituoit les villes de Lisle, Doüay & Bethune, suiuant la capitulation qui en auoit esté faite; attendu que les communes de Flandre auoient rembourfé le Roy de la somme pour laquelle ces villes auoient esté engagées,

dont Enguerrand auoit receu l'argent montant à six cens mil liures. Ce fait, le Comte partit de Paris en diligence, alla en Flandre, où ayant mis sur pied quelques troupes, il assiegea l'Isle, au secours de laquelle le Roy enuoya son frere Charles de Valois, Louis son fils, depuis Roy, Louis Comte d'Evreux, & Enguerrand de Marigny, auec vne bonne armée. Le Comte leua le siege & se retira, & par pratiques secrettes, moyennant vne bonne somme d'argent qu'il bailla à Enguerrand, luy fut accordé vne tréue d'vn an, au grand regret de tous les François & particulierement du Comte de Valois, qui à son retour accusa Enguerrand de trahison; mais le Roy l'excusa; comme il faisoit en toutes les occasions qui se presentoient. Peu aprés cette vaine entreprise le Roy mourut au mois de Nouembre de l'an 1314. qui fut le commencement des miseres d'Enguerrand de Marigny: car du viuant de son Maistre, personne ne l'auoit attaqué, tant il estoit puissant prés de luy. Pour les biens, il en auoit trop. Il luy auoit donné le Comté de Longueuille, & plusieurs autres grandes terres, l'auoit fait Capitaine du Louure, & ayant l'intendance de ses bastimens; auoit fait bastir le Palais de Paris, où par vne arrogance, remarquée lors, il auoit fait faire sa statuë à genoux deuant celle du Roy, qui est sur le portail du grand degré du Palais. Iean de Marigny son frere fut Euesque de Beauuais, l'autre fut Archeuesque de Sens, le troisiéme Euesque de Cambray, & il fut vn des parens du Cardinal. Aussi-tost aprés la mort du Roy, & au mesme mois, les Grands, & principalement Charles de Valois, Oncle du Roy Louis

Hutin successeur, ne manqua pas de faire paroistre la haine qu'il portoit à Enguerrand, & de se venger. A cela il y fut excité par vne partie de la Noblesse de Picardie & de Normandie, par Ferry de Pecquigny, Vidame d'Amiens, Guy Comte de S. Paul & autres; qui representerent au Roy & à son Conseil les pilleries de cét homme, les intelligences dangereuses qu'il auoit dans le Royaume, par le moyen de tant d'Officiers qu'il auoit mis de sa main. Donc par le commandement du nouueau Roy, demeurant lors en sa maison, où est à present l'hostel de Bourbon, Enguerrand fut arresté, & mis en la tour du Louure, où auoit esté long-temps Ferrand Comte de Flandre. Aussi-tost Enguerrand fut mené deuant le Roy, assisté des Grands de sa Cour. On luy demanda compte de tant d'argent qui auoit esté leué, tant sur le Clergé que sur le peuple, peu auparauant la mort du feu Roy, que l'on n'auoit rien trouué dans ses coffres. Comme il se voulut excuser, il dit, qu'en temps & lieu il en rendroit bon compte. Il fut pressé par le Compte de Valois de le rendre
„ à l'heure mesme. Enguerrand repliqua: *Sire,*
„ *volontiers, mais ie vous en ay baillé la plus gran-*
„ *de partie, & le demeurant i'ay mis en paye-*
„ *ment des debtes de Monseigneur vostre frere.*
Le Comte de Valois offensé de cette réponse,
„ luy dit: *Certes de ce mentez-vous, Enguer-*
„ *rand:* Et lors Enguerrand répondit; *Par*
„ *Dieu, Sire, vous en mentez.* Le Comte à ces mots injurieux le voulut poignarder; mais Enguerrand fut détourné de deuant luy, & conduit en prison. Cette insolence d'Enguerrand augmenta la haine que luy portoient les Grands.

Le Comte de Valois fit publier, que tous ceux qui ſçauoient quelque choſe contre le priſonnier, euſſent à le venir declarer, & bailler par eſcrit leurs plaintes. Le Comte, pour d'autant plus trauailler Enguerrand, fut trouuer le Roy; luy remonstra qu'il n'eſtoit pas raiſonnable que ce larron fuſt empriſonné dans le Louure, où il eſtoit le maiſtre, eſtant Chaſtelain du Louure. Le Roy permit au Comte de Valois d'en faire comme il jugeoit le mieux. Il fut auſſi-toſt tranſporté au Temple, ſuiuy d'vn grand nombre d'officiers de Iuſtice, & de peuple, qui prenoient plaiſir de le voir en ce miſerable eſtat. Quelques ſemaines aprés, Enguerrand fut mené du Temple au bois de Vincennes deuant le Roy, accompagné de Prelats & Barons. Vn nommé Iean Annat, par commandement du Roy, propoſa contre l'accuſé tout ce qu'il y auoit de charges; diſcourut groſſierement ſelon que le portoit le ſiecle. Il l'accuſa donc *d'auoir volé le treſor du Roy Philippes le Bel, lors qu'il mourut, par le pouuoir qu'il auoit dans le Louure. Qu'il auoit eſté corrompu par le Comte de Neuers, duquel il prit deux barils d'argent, & quelques pierreries, pour conſeiller le retour de l'armée de Flandre, dont il eſt parlé cy-deſſus. Qu'il auoit conſeillé cette grande taille qui fut priſe ſur le peuple. Qu'il auoit retenu l'argent que le Roy luy auoit donné charge de preſenter au Pape. Qu'il fit ſeeller à Meſſire Guillaume de Nogaret, Chancelier de France, huit lettres ſans permettre que l'on ſçeuſt ce qu'elles contenoient. Qu'il auoit remply toutes les charges de ſes creatures & confidents. Qu'il auoit écrit à la Comteſſe d'Artois, qu'elle n'euſt égard aux lettres que le Roy luy écri-*

uoit, & qu'elle fist ce qu'il luy mandoit, & qu'il la garantiroit enuers le Roy. Qu'il auoit donné conseil de prendre Madame de Poictiers. Qu'il auoit commandé aux Tresoriers, & à la Chambre des Comptes, qu'ils n'eussent égard aux mandemens du Roy, s'ils ne voyoient premierement son seel. En suitte de cela il l'accusa d'infinies concussions, voleries & larcins, remarquez dans l'Histoire; remarqua les dons qu'il auoit receus du Roy, des Grands, & de toutes sortes de personnes, pour auoir vne partie de ce qui leur estoit deu. Aprés qu'Enguerrand eut oüy ces accusations, demanda qu'il luy fust permis de se défendre: toute l'audience luy fut déniée; & fut seulement donné à son frere, l'Euesque de Beauuais, vne copie des poincts dont il estoit accusé. Ce qui fait juger combien est inepte & ridicule la grande & prolixe défense d'Enguerrand, qui se lit dans l'Historien du Haillan; qui luy fait dire à quoy il ne pensa iamais, non plus que ce qu'il fait dire à celuy qui l'accusa. Enguerrand donc ayant oüy tout ce qu'on luy voulut objecter, fut remené au Temple, où il fut rudement traitté, ayant les fers aux pieds & aux mains. Il semble que tout ce qu'auoit dit cét Aduocat contre Enguerrand, ne fut pas tant bien prouué; puis qu'on eut recours à d'autres moyens pour le faire mourir. Il courut vn bruit que la femme d'Enguerrand auoit fait faire des images de cire, non-seulement du Comte de Valois & des autres ennemis de son mary, mais aussi du Roy. Le but de cette femme desesperée estoit, dit l'Histoire, de faire mourir ceux signifiez par ces images, à mesure qu'elles eussent fondu, & que dans peu de temps le dessein eust

esté executé. Le Comte prit occasion de representer au Roy l'importance de cette méchanceté ; combien ce charme estoit puissant, combien il estoit détestable ; & le fit auec d'autant plus de violence & d'artifices, que le Roy estoit empesché à luy persuader de consentir la deliurance d'Enguerrand, & qu'il trouuast bon qu'il fust banny en Cypre, jusques à ce qu'il luy pleust de le faire rappeller. Le Roy touché de l'horreur & du danger du crime, auquel il croyoit estre, abandonna ce miserable au Comte de Valois son oncle, & le pria d'en faire ordonner selon les loix. Le Comte se voyant libre, fit arrester la Dame de Marigny, & la Dame de Chantelou sa sœur, vne magicienne, & vn nommé Pauiot, autheur de cette sorcellerie. Enfin en vne assemblée de Barons, Pairs, & Cheualiers, tenuë à Vincennes, toutes les charges contre Enguerrand furent veuës & diligemment examinées. Les images de cire, dont se seruoit sa femme contre le Roy & les Grands, luy furent representées ; s'ensuiuit enfin l'Arrest par lequel il fut condamné à estre pendu & étranglé, ce qui fut executé trois iours aprés, & fut mené du Temple au lieu du supplice, ayant les fers aux pieds. Le peuple faisoit des imprecations publiquement contre luy, maudissoit le temps qu'il auoit esté en charge prés du feu Roy, pensant aux impositions qui auoient esté leuées par son conseil. Quelques iours aprés, la magicienne & Pauiot furent bruslez, & les images de cire aussi. Nangis l'Historien remarque, que le mary de la magicienne se pendit en prison, pour éuiter l'ignominie du supplice ; ce qui rendit l'accusation d'autant plus veritable. L'Histoire

ſtoire dit que la femme & la ſœur d'Enguerrand furent conduittes du Louure au Temple, où elles furent étroittement reſſerrées. Cette mort ignominieuſe d'Enguerrand fut approuuée par le peuple, qui fit paroiſtre ſa haine ſur ſon effigie meſme, qui eſtoit ſur le haut des grands degrez du Palais aux pieds du Roy, qui fut arrachée de ſon pied d'étail,& briſée en mille pieces : le lieu reſte encore aujourd'huy vuide de ſa ſtatuë. Neantmoins on en voit vne de luy en platte peinture ſur le mur d'vne tour, proche d'vn petit eſcalier,qui conduit en la grande ſalle du Palais; au deſſous de laquelle ſont engrauez ces vers ;

Chacun ſoit content de ſes biens,
Qui n'a ſuffiſance, n'a riens.

La furie du peuple paſſée, & la mort du Roy Louis Hutin aduenuë, les amis de la memoire d'Enguerrand de Marigny ſupplierent le noueau Roy Philippes le Long de leur permettre de faire enleuer le corps,qui eſtoit au gibet,comme du plus miſerable du monde. Le Roy leur accorda leur demande; & auſſi-toſt le corps fut dépendu, & enterré au milieu de l'Egliſe des Chartreux de Paris, prés la ſepulture de Philippes Archeueſque de Sens ſon frere. Aucuns ont eſcrit que le corps fut porté en l'Egliſe d'Eſcoüy en Normandie, qu'il auoit fondée, & dont il eſtoit Seigneur. Charles, Comte de Valois, qui s'eſtoit vangé d'Enguerrand par la mort ignominieuſe,dont il auoit eſté puny, eut, diſent les Hiſtoriens, vn vif reſſentiment en ſon ame de cette injuſtice; ſe voyant donc accablé d'vne apoplexie & grieuement malade, fit paroiſtre que cette mort luy trauailloit l'eſprit: car ayant commandé de faire vne aumoſne publique, pour prier Dieu

pour sa santé, ceux qui la distribuoient disoient aux pauures : *Priez Dieu pour l'ame de Monseigneur Enguerrand de Marigny, & pour Monseigneur Charles de Valois* : & nommoient Marigny auant le Comte ; ce qui étonna ceux qui croyoient que la punition d'Enguerrand de Marigny auoit esté justement faite.

PIERRE LANDAIS BRETON,

Sous François II. Duc de Bretagne.

PIERRE Landais, de Vitré en Bretagne, estoit fils d'vn pauure artisan, tailleur de son mestier. Il parut en l'esprit de cét homme dés son jeune âge vne viuacité extraordinaire, & vn desir de paruenir. En 1475. son bonheur voulut qu'il entra au seruice du tailleur du Duc de Bretagne François II. où il apprit parfaitement son mestier, & eut par ce moyen l'entrée en la chambre du Duc ; où il se rendit si agreable à ce Prince, qu'il se seruit de son ministere en ses plus secrets plaisirs. Ce fut par ce degré que cét homme paruint au sommet de Grandeur : car il fut valet de Garderobbe ; puis seruit à la chambre du Duc ; depuis il fut maistre de la Garderobbe, charge tres-lucratiue & sans controlle, où il gagna du tout les bonnes graces de son Maistre, à l'exclusion de tous. Le dernier de ses honneurs fut la charge de grand Tresorier,

premier office de Bretagne, tout ainsi qu'en Angleterre ; où il prit vne telle autorité, qu'il manioit luy seul toutes les affaires, non-seulement des Finances, mais de la Iustice & de l'Estat. A cause de cette charge il dispoſoit ſans ordre du Duc, des offices de Finances, & ne rendoit compte que fort legerement. Il approchoit, eſloignoit & fauoriſoit ceux qu'il vouloit, nul ne venoit prés du Duc que par luy : les offices & benefices eſtoient à ſa diſpoſition : il manioit ſeul les affaires, répondoit aux Ambaſſadeurs, & entretenoit les intelligences auec les Princes voiſins, auec plus de fineſſes & de ruſes que de ſincerité ; ce qui fut cauſe que ſon Maiſtre fut en perpetuelles défiances auec les Princes voiſins, & haï de ſes ſujets. Le Duc meſme, ſur ſon vieil âge deuenu peſant tant de corps que de l'eſprit, ſe laiſſa manier aux paſſions de Landais. Ce grand credit rendit cet homme ſi arrogant & ſuperbe, qu'il mépriſoit non-ſeulement les Gentils-hommes, mais les Princes, qui n'oſerent iamais luy reſiſter, tant ils apprehendoient cét eſprit cruel & impitoyable, eſtant offenſé.

Du temps de ce Duc François regnoit en France Louis XI. auec lequel il eut de grandes ſimultez, qui enfin éclaterent en vne guerre ouuerte. Neantmoins en l'an 1475. la paix fut faite, en l'Abbaye de la Victoire prés Senlis ; mais non de telle ſorte, que le Duc ne fuſt touſiours ſur les défiances contre le Roy Louis XI. qui enuoyoit ſouuent vers le Duc, pour le tenir en deuoir, & découurir s'il ne negotioit point auec le Roy d'Angleterre ; comme de fait il faiſoit, y ayant enuoyé par trois fois Chauuin ſon Chancelier. Cette paix eſtant tres-agreable aux Bretons, il

falloit que le Duc traittast secrettement auec le Roy d'Angleterre, son seul refuge contre les desseins du Roy de France. Landais entreprit de manier cette secrette intelligence, ayant pour confident vn Secretaire du Duc par luy choisi, nommé Guillaume Gueguen Breton, qui fut depuis premier President aux Comptes, Euesque de Mirepoix, Euesque de Nantes, Abbé de Redon, Prieur de Lehens,& Conseiller de la Chancellerie, qui posseda si bien son Maistre par le moyen de Landais,qu'il obtint l'Euesché de Nantes contre la poursuitte qu'en faisoient le Cardinal de Foix, & le Protonotaire de Rohan, alliez de la maison de Bretagne. Le Duc donc enuoyoit souuent en Angleterre par le moyen de Landais,qui se seruoit d'vn jeune garçon nommé Bromel, pour aller & venir. Ce jeune homme peu fin, se découurit à vn François, qui en donna aussi-tost aduis au Roy Louis XI. qui défendit de l'arrester pour profiter de cette menée, & luy promit cent escus de chacune lettre. L'affaire donc fut si bien maniée, qu'il tomba entre les mains du Roy de France vingt deux lettres originales, tant du Duc que du Roy d'Angleterre. Bromel ne portoit à l'vn & l'autre que des copies contrefaites, auec tant d'artifice que iamais il ne fut découuert. Le Duc pour couurir de tant plus son traitté auec le Roy d'Angleterre,enuoya son Chancelier Chauuin, auec six de son Conseil, vers le Roy Louis XI. qui estoit en Artois, pour l'asseurer de sa deuotion à son seruice. Le Roy fit arrester ces Ambassadeurs, & mettre en diuerses prisons. Ils y furent douze iours, sans sçauoir le sujet de ce rude traittement : enfin le Roy fit venir le Chancelier, luy demanda s'il ne pouuoit pas

s'imaginer le ſujet de ce traittement, à quoy il ne s'attendoit pas; le Chancelier, que le Roy tenoit homme de bien, luy dit, qu'il ne s'en pouuoit imaginer la cauſe, & qu'il ſçauoit que ſon Maiſtre ne luy en auoit donné aucun ſujet; ſupplia le Roy de luy vouloir dire ce qu'il y auoit contre luy. Le Roy donc luy reprocha que par pluſieurs fois il l'auoit aſſeuré n'auoir nulle intelligence auec le Roy d'Angleterre. Le Chancelier aſſeura ſur ſa vie, que cela eſtoit vray. Lors le Roy le tira à part, & luy montra les vingt-deux lettres, dont les douze eſtoient écrites de la main de Gueguen Secretaire, & ſignées par le Duc; & les autres dix, du Roy d'Angleterre. Le Chancelier les leut, & parce qu'elles contenoient de grandes trahiſons contre la France, il demeura ſans parole, & tout confus: enfin il dit au Roy, qu'il n'auoit jamais eu part à cette menée; & que s'il en auoit le moindre ſoupçon, qu'il pouuoit faire de luy ce que bon luy sembleroit. Le Roy l'aſſeura qu'il ne le croyoit pas, qu'il ſe mêlaſt de telles perfidies, & qu'il ſçauoit que tout ſe paſſoit entre ſon neueu le Duc de Bretagne, ſon Treſorier Landais, & ſon petit Secretaire Gueguen; luy commanda de s'en retourner promptement, & le chargea de ces lettres, pour les faire voir au Duc. Le Chancelier à ſon retour fit rapport du traittement qu'ils auoient receu, de ce que le Roy luy auoit dit, n'oublia rien de ce qui s'eſtoit paſſé; & pour preuue fit voir au Duc en ſecret ces vingt-deux lettres. Le Duc étonné, ſe voyant trahy en la plus ſecrette negociation qu'il euſt iamais traittée, enuoya querir Landais, auquel il dit; *Pierre, voicy les lettres que le Roy m'a*

„ *enuoyées, qui m'ont esté apportées par le Chan-*
„ *celier, vous les connoissez assez, voyez-les, de*
„ *quand & par qui elles ont esté enuoyées. Vous*
„ *sçauez que ie m'en suis fié en vous, aduisez de*
„ *me dire d'où est venu cecy, & comment elles*
„ *sont tombées en cette main: car il faut que ce-*
„ *la vienne de vous, ou de moy.* Landais reconnut l'escriture & les signatures, demeura tellement interdit, qu'il fut vn temps sans pouuoir rien dire; puis s'estant vn peu asseuré, se
„ jetta aux pieds du Duc, & luy dist; *Monsei-*
„ *gneur, si vous auez tant soit peu d'opinion de*
„ *moy, que ie vous aye fait cette faute, ie me*
„ *consigne prisonnier où il vous plaira, pour*
„ *répondre de ma vie. Vous sçauez, Monseigneur,*
„ *que ie n'ay pas porté vos lettres en Angleterre,*
„ *qu'il m'a fallu seruir d'vne personne de peu*
„ *d'apparence pour ne pas tomber en soupçon.*
„ *I'auois vn ieune garçon qui escriuoit sous*
„ *moy, que ie iugeay propre à faire cet affaire, ie*
„ *l'auois trouué fidelle & loyal en tout ce que ie*
„ *luy auois commis, il me sembloit accort & rusé;*
„ *il n'y a pas long-temps qu'il est party pour*
„ *Angleterre pour ce mesme fait: il faut l'arre-*
„ *ster au retour, & qu'il en réponde, & ainsi*
„ *nous sçaurons la verité.* A cela le Duc dit, *Ie*
„ *le veux, & faites sur vostre vie que l'on le*
„ *recouure; & qu'il die comment cecy s'est décou-*
„ *uert.* Landais, qui auoit grand interest de faire paroistre à son maistre sa fidelité, fit diligence d'arrester Bromel; ce qui fut fait si heureusement qu'il fut amené à Nantes, confessa comme il auoit trahy son maistre, & baillé les lettres à vn homme de Cherbourg. Cette confession seruit d'absolution à Landais, & le

traiſtre fut mis dans vn ſac, & jetté dans la riuiere. Landais eſtant hors de ce mauuais pas, ſans aucune diminution de ſa faueur, penſa à ſe vanger du Chancelier Chauuin, qui auoit, ce luy ſembloit, fait trop éclater cette affaire, luy portant d'ailleurs vne mauuaiſe volonté. Le Chancelier eſtoit homme de bien & en bonne reputation : il euſt pluſieurs choſes à demeſler auec Landais, homme tres-violent. Le principal chef d'accuſation qu'il inuenta contre ce pauure homme prés de ſon maiſtre, fut, qu'il eſtoit penſionnaire du Roy de France, qu'il auoit de grandes intelligences auec luy, & que tout ce que le Roy auoit découuert, ne venoit d'ailleurs que de ce Chancelier ; & que ſon fils aiſné eſtoit en France, & tiroit apoinctement du Roy. Le Duc violenté par Landais, enuoya vn Gentil-homme de ſa Maiſon, confident de Landais, pour arreſter le Chancelier, qui fut mis en priſon au Bouffay de Nantes. 1481. Le Duc commanda que le procés fuſt continué, le Procureur General de Bretagne accuſa le priſonnier de pluſieurs crimes, à l'inſtigation de Landais, qui nomma des Commiſſaires affidez, pour trauailler à l'inſtruction du procés. Cependant il mit de ſa main vn Chancelier, nommé François Chreſtien, qui eſtoit du Conſeil du Duc. Chauuin fut tranſporté en diuers Chaſteaux par l'ordre de Landais, où il fut inhumainement traitté. Il ne ſe trouue aucun fondement en tout ce qui luy fut mis ſus : cela rendit Landais d'autant plus rude, reſolu qu'il eſtoit de le faire mourir de déplaiſir en la priſon. Il luy fit bailler des gardes à ſa porte, fit ſaiſir tous ſes biens, ceux de ſa femme & de ſes enfans, ſans

leur laiſſer vn ſeul liƈt. Pendant ces barbaries il ne ſe trouua perſonne qui oſaſt parler au Duc en faueur du Chancelier, non pas meſme ſes parents ; tant le pouuoir de Landais eſtoit grand, qui opprimoit tous ceux qui vouloient ſecourir le Chancelier, tellement attenué de miſeres, de faim & de ſoif, que ſes gardes eſmeus à compaſſion, & qui craignoient qu'il mouruſt entre leurs mains, preſenterent requeſte à la Cour qui eſtoit à Vannes, à ce qu'il y fuſt pourueu. La Cour aprés vne longue deliberation, ſoit que l'authorité de Landais fuſt grande ſur cette Compagnie, ſoit auſſi que le Chancelier ne fuſt pas en priſon par authorité de Iuſtice, il fut mis ſur la requeſte, *Nihil ad Curiam :* & le lendemain le Chancelier mourut, aprés deux ans & demy de priſon tres-miſerable. Ses biens, comme s'il euſt eſté conuaincu de crime de léze Majeſté, furent confiſquez & donnez à François d'Auaugour, fils baſtard du Duc. Il n'y eut perſonne, voyant le corps du Chancelier aprés ſa mort, qui le peuſt reconnoiſtre, tant il eſtoit changé, & deſcharné; luy reſtant ſeulement la peau & les os. Il fut porté en terre par quatre pauures, & aucun de ſes parents n'aſſiſta à ce dernier office, crainte de Landais. Le Chancelier eſtant ainſi accablé, Landais eut plus de facilité au reſte ; il penſa à tirer en ſa maiſon l'Eueſché de Rennes, qui eſtoit tenu par Iacques d'Eſpinay. Il mit ſus à cét Eueſque pluſieurs grands crimes, hereſie, ſodomie, trahiſon contre l'Eſtat, & obtint commiſſion du Pape pour luy faire faire ſon procez. L'Eueſque fut arreſté priſonnier, ſes biens ſaiſis, ſon argent montoit à trente mille liures, dont Landais

diſpoſa. L'Eueſché fut baillé à gouuerner à Guybé nepueu de Landais ; cependant l'Eueſque mourut en priſon, ſans aucun ſecours des ſiens, qui eſtoient neantmoins en grand credit en France, & Guybé fut Eueſque de Rennes. Lors que les affaires de Bretagne ſe manioient ainſi par Landais, il y auoit au Conſeil du Duc, Iean de Chaalon, Prince d'Orange, ſon nepueu, & le Mareſchal de Rieux, qui tenoient les premiers rangs. Les Barons offenſez de la fierté & de l'arrogance de Landais, ſe reſolurent, quoy qu'il en peuſt arriuer, de ſe ſaiſir de la perſonne de ce meſchant, & luy faire faire ſon procés ; à quoy ils furent plus facilement induits, ſçachans le mécontentement du peuple contre luy, pour la mort du Chancelier. Cette menée fut conduitte ſi ſecrettement, que Landais n'en fut aduerty. Vn jour pour ſe diuertir des affaires, il s'alla promener en vne de ſes Maiſons, & mena auec luy le Secretaire Gueguen. Les Seigneurs & Barons incertains, s'il eſtoit au Chaſteau auec le Duc, ou en ſa maiſon, comme ils en auoient quelque aduis, firent deux troupes, l'vne pour entrer au Chaſteau, où les principaux deuoient eſtre en perſonne auec leurs armes ; l'autre troupe pour aller en la maiſon des champs ; faiſans eſtat de l'auoir par l'vne ou l'autre voye, qui toutefois leur manquerent : car ils entrerent trop bruſquement dans le Chaſteau de Nantes où eſtoit le Duc, ſe ſaiſirent des portes auec grande violence, ils foüillerent juſques aux lieux les plus ſecrets, où Landais ne ſe trouua pas. Le Duc s'émeut tellement de ce procedé extraordinaire, qu'il entra en apprehenſion que l'on en viendroit juſques à luy. Vn de

ſes domeſtiques le voyant en cette perplexité, monta ſur la muraille du coſté de la ville, criant que l'on forçoit le Duc. A ce cry s'éleuerent les archers de la Garde, tous les Gentils-hommes de la Maiſon & les habitans, qui coururent au Chaſteau crians, *alarme, on tuë le Duc.* Les armes & les artilleries qui eſtoient ſur le port, furent auſſi-toſt en eſtat, le Chaſteau fut inueſty de toutes parts, & l'on dreſſa vne batterie pour y entrer de force. Ceux de dedans ſe fortifierent de tout ce que le peril preſent leur pouuoit fournir; & ſe virent en vne telle extremité qu'ils ne trouuerent meilleur expedient que de faire voir le Duc au peuple par deſſus la muraille. Le Duc parla au peuple, & aſſeura ceux qui aſſiegeoient le Chaſteau, qu'il n'y auoit eu de deſſein ſur ſa perſonne: & fut aduiſé que deux de dehors entreroient pour voir ce qui s'eſtoit paſſé, & le rapporter à ce peuple, furieux de voir leur Duc en peril. Philippes de Montauban, depuis Chancelier de Bretagne, y entra accompagné de deux autres, qui firent entendre au Prince d'Orange & au Mareſchal de Rieux, qu'ils ne voyoient point de moyen d'appaiſer cette populace, qu'en la retraitte de ces Seigneurs hors du païs pour quelque temps. Que ſans doute le peuple de tout l'Eſtat y accoureroit, ſi la choſe trainoit en longueur. Le lendemain ils ſortirent, & ſe retirerent à Ancenis, appartenant au Mareſchal de Rieux. De l'autre coſté ceux qui furent enuoyez à la maiſon des champs ne firent pas mieux. Landais ſe défiant tenoit ſa porte fermée: ceux qui y furent, fraperent lourdement. Vn des domeſtiques voulut voir que c'eſtoit, apperçeut vn nombre d'hommes armés: il en

aduertit Landais qui soupoit ; & aussi-tost il se leua de table, vit ces gens qui forçoient sa maison ; trouua moyen de se sauuer par les jardins, & seul & à pied, à trauers les Champs, se sauuà, fauorisé qu'il fut de la nuict, par le moyen d'vn guide, il arriua à Poëncé, où il fut caché plusieurs iours, attendant d'où luy pouuoit venir ce mal. A quelques iours de là il aduertit le Duc de sa fortune, & du lieu où il estoit. Le Duc luy enuoya quelques gens de guerre, pour le faire venir seulement à luy. Il ne fut pas si-tost prés de son maistre, qu'il ne commanda plus absolument que deuant, irrita tellement ce Prince contre ces Seigneurs, qu'il ne croyoit auoir d'autres ennemis que ceux-là. Le fit resoudre à leur faire la guerre : & ce fut lors que l'on vit le Duc & Landais, d'vn costé, & toute la Noblesse de Bretagne de l'autre, bandez à la ruïne l'vn de l'autre, pour l'appuy, ou pour perdre Landais ; qui manioit tout auec vn pouuoir si absolu, que le Duc, vieil & diminué de sens, ne parloit à personne, ny n'estoit veu d'aucun, que par l'ordre de ce fauory. Landais donc, pour ruïner cette Noblesse, fit expedier vne commission à tout ce qu'il y auoit d'Officiers & gens de Conseil en Bretagne, pour venir vers le Duc. Il enuoya jusques en Italie, pour consulter sur le fait de la violence faite au Duc en son palais par ses sujets. Les Officiers assemblez, on leur proposa le fait auec toutes les circonstances, qu'y voulut mettre Landais. On leur demanda quelle punition meritoit ce crime ; ils répondirent tous qu'ils estoient coupables de crime de leze-majesté au premier chef. Sur cét aduis fut dressé vn arrest, sous le

nom du Duc, par lequel ces Seigneurs furent condamnez à mort, leurs terres confiſquées, & ordonné que leurs Chaſteaux ſeroient raſez, les bois de haute fuſtaye coupez par le milieu, comme bois de traiſtre, & défenſes de les aſſiſter de viures, d'armes & de munitions. Les ſaiſies furent faites, les Bois dégradez, 1484. De là le païs ſe diuiſa en factions. Les Seigneurs ruïnez chercherent de l'appuy en France, où le gouuernement du Roy & du Royaume eſtoit en querelle entre Madame de Beaujeau, & le Duc d'Orleans, depuis Louis XII. Tous ces Seigneurs Bretons ſe trouuerent prés de cette Dame, ſous couleur de luy offrir leur ſeruice, & ſe mettre en ſa protection, ſans parler de leur querelle contre le Duc, mais ſeulement de la tyrannie inſupportable de Landais. Les offres des Seigneurs Bretons à Madame de Beaujeu offenſerent le Duc d'Orleans. Landais ſçeut bien ſe préualoir de cette occaſion; car n'ayant rien pû gagner prés de cette Dame, il trouua moyen de faire faire vn voyage ſecret en France au Duc d'Orleans, ſur l'eſperance de luy faire épouſer vne des filles du Duc. Landais donc fit voir au Duc d'Orleans le Duc ſon maiſtre, il luy fit faire toutes les careſſes que ſon aage luy permettoit. Le Duc luy conta tout ce qu'il auoit receu de mal de ſes Barons, & les deſſeins qu'ils auoient; luy demanda ſecours contre eux. Le Duc d'Orleans, qui reconnut la foibleſſe du Duc, pour ne l'affliger dauantage, luy promit toute aſſiſtance. Enuiron ce temps le Comte de Richemont, Prince Anglois, eſtoit refugié en Bretagne, & bien veu du Duc, qui luy auoit donné quelques

troupes pour ſe jetter en Angleterre, pour pourſuiure ſes droits contre le Roy Richard, qui vſa de toutes les plus barbares cruautez pour ſe maintenir. Ce Roy ne croyoit point pouuoir eſtre trauerſé par autre que par le Comte de Richemont : voilà pourquoy il enuoya le demander en Bretagne auec de grands preſens. Les députez Anglois ne pûrent traitter auec le Duc, qui n'auoit plus aucun vſage de raiſon, ils eurent recours à Pierre Landais qui diſpoſoit du Duc. Les grands preſents, & les nobles d'Angleterre, qu'il receut en bon nombre, luy firent promettre de liurer le Comte au Roy d'Angleterre, & pour ce faire il y eut pluſieurs allées & venuës, dont le Comte ayant eu auis, troua moyen de ſe tirer des mains de Landais, & s'en venir en France. Cependant l'armée du Duc groſſiſſoit, & celle des Barons auſſi. Leurs principaux chefs eſtoient le Prince d'Orenge, le frere du Comte de Cominge, le Mareſchal de Rieux, & autres. La reſolution de Landais fut de commencer par Ancenis, appartenant au Mareſchal de Rieux, en intention de le ruïner. Les Seigneurs aduertis de ce deſſein, ſe mirent aux champs : mais comme ces armées furent preſtes à ſe choquer, quelques Seigneurs de l'vn & l'autre party, indignitez de leur brutale reſolution, entre gens de meſme païs & de meſme ſang, ſçachans auſſi la cauſe de tant de maux, confererent enſemble, & conclurent, que pource que le Duc n'auoit nul vſage de raiſon, qu'il n'y auoit plus d'apparence de laiſſer les affaires au maniement de Landais : fut auiſé que les Seigneurs ſe retireroient vers le Duc, & donneroient ordre que les affaires d'Eſtat ſeroient

conduittes par Conseil, & maniées par les Princes, Seigneurs, parens & amis du Duc, & que Landais seroit reduit à rendre compte de son administration. Le Conseil, qui estoit comme par forme prés du Duc, en fut tres-content; Landais au contraire tres-déplaisant, jugeant sa ruïne imminente; mais il y voulut pouruoir par vne voye tres-extraordinaire. Il fit dresser vne lettre sous le nom du Duc, par laquelle il declaroit tous les Seigneurs & Capitaines de son armée, qui auoient traitté auec les Barons reuoltez, criminels de leze Majesté, & que leurs biens seroient confisquez comme traistres. Landais enuoya cette lettre au Chancelier Chrestien pour la sceller. Le Chancelier, qui voyoit le mal qu'elle pouuoit apporter, la refusa; & aussitost receut vn second commandement de la sceller, autrement que sa ruïne estoit inéuitable. Ces lettres hasterent la ruïne de Landais; car les Seigneurs vnis resolurent de ne plus souffrir cette tyrannie; qu'il le falloit saisir au corps, & luy faire son procez sur ses concussions, violences, pilleries, homicides, & autres crimes, desquels ils auoient les memoires. Pour poursuiure seurement cét affaire, ils deputerent le Seigneur de Pont-Chasteau pour aller à Nantes vers le Chancelier, le sommer de faire justice de Landais, & luy nommer des Iuges, & à cette fin le contraindre de se presenter en personne, pour ester à droit; ce qu'il fallut faire: & sur quelques informations fut decerné decret de prise de corps. Le peuple eut le vent de ce drecret, qui courut d'aise au Chasteau, pour voir ranger cét homme à la raison. Landais eut auis de tout, se retira en la chambre du Duc,

cômme en vn lieu de franchise, estonné de voir tant de gens contre luy, & son Prince, son seul appuy, si foible de sens, où il n'y auoit plus de resource. Le Chancelier fut tellement pressé par ces Seigneurs, qu'il fallut sur l'heure qu'il partist de sa Maison, pour aller au Chasteau executer le decret; nul autre ne l'ayant osé faire. Le Duc aduerty de ce tumulte, enuoya le Comte de Foix & le Cardinal son frere pour appaiser le peuple, & le faire retirer, mais inutilement: car ils furent si pressez qu'ils furent en danger d'y perdre la vie. Tout ce qu'ils pûrent faire, ce fut de rentrer chez le Duc, & luy dirent:
,, *Monseigneur, c'est force que vous les contentiez*
,, *de quelque chose de ce qu'ils demandent, au-*
,, *trement nous sommes tous en danger de mourir*
,, *par leurs mains.* En ce moment le Chancelier entra en la chambre du Duc auec trois Gentils-
,, hommes, & luy dit: *Monseigneur, ie suis con-*
,, *traint de vous dire vne chose qui me déplaist*
,, *beaucoup: C'est que le peuple demande que iu-*
,, *stice soit faite de vostre Trésorier M. Pierre Lan-*
,, *dais, que voilà, & ne partira cette tourbe qui*
,, *est icy, qu'elle ne se voye satisfaite de ce, &*
,, *qu'il soit representé à Iustice. Ie vous prie tres-*
,, *humblement de trouuer bon, qu'il se represente*
,, *à Iustice. Ce peuple est forcené, qui ne veut re-*
,, *ceuoir ny raison ny parole, s'il ne le voit pri-*
,, *sonnier. Le Duc répondit: Hé! que demande le*
,, *peuple, dequoy charge-t'on le Tresorier? Mon-*
,, *seigneur, dit le Chancelier, on luy met sus plu-*
,, *sieurs mauuais cas, & peut-estre, comme ie le*
,, *pense, à tort; mais ce n'est pas condamnation*
,, *que de tenir en prison. Pour cette haine il est*
,, *necessaire de contenter le peuple, & aprés tout à*

„ *loiſir on l'orra parler en termes de Iuſtice.* Le
„ *Duc reſpondit. Aſſeurez-moy donc qu'on ne le*
„ *traittera qu'en Iuſtice. Le Chancelier reſpon-*
„ *dit, ia à Dieu ne plaiſe qu'on faſſe autre choſe.*
Landais eſtoit preſent à tout, s'il euſt pû parler au Duc, pour luy dire ſes raiſons, il n'en fuſt pas ainſi allé. L'affaire donc ſe paſſa de la ſorte. Le Duc prit Landais par la main & le déliura au Chancelier, & luy dit. *Ie le vous baille, & vous défends ſur voſtre vie, que vous ne ſouffriez que ſous couleur de Iuſtice, il luy ſoit fait tort. Vous auez par ſon moyen les honneurs & Eſtats que ie vous ay donné; & pour ce penſez-y.* Le Chancelier ſortit auſſi-toſt, ayant Landais entre luy & le Sr de Pont-Chaſteau. Le peuple commença à crier ſur luy, & eut-on de la peine de le mener juſques à la Tour de la porte S. Nicolas de Nantes. Les Seigneurs, qui eurent auis de l'arreſt de Landais, coururent à Nantes faire la reuerence au Duc, luy offrirent leur ſeruice par le moyen du Comte de Cominge, qui traitta pour eux vne bonne reconciliation. Incontinent aprés on bailla des Commiſſaires à Landais, & fit-on venir des Officiers du Duc à cét effet. Ses deux valets Iean de Fontenailles, & Iean de Vitré, qui auoient eu le Chancelier Chauuin en garde, furent pris. Vitré fut condamné à mort, pour auoir mal-traitté le Chancelier, quoy que par le commandement de ſon maiſtre; mais il déchargea ſon compagnon au ſupplice : auſſi c'étoit luy qui auoit preſenté la Requeſte, dont nous auons parlé cy-deſſus. Pour Landais, il fut interrogé. On luy mettoit ſus, comme il auoit calomnieuſement accuſé le Chancelier,

ſon rude traittement, & enfin ſa mort miſerable, non par Iuſtice, mais de ſoif & de faim. Landais reconnut dés le commencement ſon extraction baſſe & vile : & la haine qu'il portoit au Chancelier. Que ſa mort fut auancée par le mauuais traittement qu'il receut par ſon commandement. Qu'il auoit de ſon mouuement, ſans en auoir charge du Duc, commandé neantmoins de la part du Duc au Lieutenant du Preuoſt des Mareſchaux, de luy faire trancher la teſte. L'on luy mit ſus le fait de l'Eueſque de Rennes, dont nous auons parlé, & qu'il luy auoit pris la valeur de cinquante mil eſcus; & plusieurs autres concuſſions, dont il ſe défendoit ; diſant, que tout eſtoit tourné au profit du Duc. Qu'à la verité ſon deſſein fut d'auoir l'Eueſché de Rennes pour ſon nepueu, comme il l'eut ; ainſi qu'il eſt dit cy-deſſus. Il fut accuſé, (ce qu'il reconnut vray) d'auoir fait mettre pluſieurs perſonnes en priſon de ſon authorité priuée, tirant d'eux leurs heritages pour la moitié de ce qu'ils valoient ; & qu'il contraignit ceux du Conſeil de juger de nouueau trois priſonniers qu'il fit bannir, ayant eſté par le premier jugement abſous purement & ſimplement. On l'accuſa d'auoir employé de faux acquits dans ſes comptes, d'auoir donné repreſſailles ou marque, quoy qu'il n'appartienne qu'aux Princes de le faire ; qu'il auoit fait abattre les Bois des Barons, & fait deſtituer le Procureur du Duc, qui y procedoit trop lentement à ſon gré. Landais reconnût ces crimes ; mais ſe couuroit du commandement du Duc ; & de plus qu'il auoit fort ſouuent abuſé du petit ſceau, le faiſant appoſer à pluſieurs lettres, commiſſions

& decrets, sans commandement du Duc. 1485.
Enfin aprés auoir esté plusieurs fois interrogé, fut jugé qu'il auoit commis trahison, & qu'il seroit mené par le bourreau la corde au col jusques au gibet, & puis pendu & estranglé, & tous ses biens acquis & confisquez au profit du Duc. Le jugement de mort ainsi donné, l'on delibera si l'on en aduertiroit le Duc. Il fut arresté que non, craignant qu'il n'en eust empesché l'execution, & fut ordonné que les portes du Chasteau seroient gardées jusques aprés l'execution; & fut auisé que cependant le Comte de Cominge entretiendroit le Duc. Le Duc
„ d'abord dit au Comte; *Compere, i'ay sçeu que*
„ *l'on trauaille au procez du Tresorier, en sça-*
„ *uez-vous rien? ouy*, dit le Comte, *Monseigneur,*
„ *& disent les Iuges qu'il y a de grandes charges*
„ *contre luy. Ils sont en deliberation de vous en*
„ *venir parler aprés auoir veu le procez deuant*
„ *que de le iuger. Ainsi le veux-ie*, dit le Duc,
„ *car quelque cas qu'il puisse auoir commis, ie luy*
„ *donne sa grace, & ne veux pas qu'il meure:*
Nonobstant cela, l'execution s'en ensuiuit au gibet public de Nantes, au grand contentement des Grands & du peuple. Le Duc s'offensa fort quand il sçeut cette execution, appella le Comte de Cominge traistre, parce qu'il luy auoit celé la verité. Le corps de Landais, à l'instance de sa fille Dame de la Bouuardiere, fut porté en l'Eglise de Nostre-Dame de Nantes, & mis en vne Chapelle qu'il auoit fait bastir, ses terres demeurerent à ses heritiers, & la confiscation n'eut pas lieu. Aprés cette execution les Princes & Seigneurs de Bretagne commencerent à approcher leur Duc, luy donnant asseu-

rance de leur fidelité à l'auenir, & que tout ce qu'ils auoient fait, n'auoit esté que pour chastier la violence de Landais, qui auoit trop abusé de l'authorité de son maistre, trop facile à se laisser manier aux volontez tyranniques de ce méchant. Comme le Comte de Cominge portoit cette parole pour les Barons, ils se jetterent tous aux pieds du Duc, le suppliant de les receuoir en grace ; puisque ce qui les auoit esloignez, n'étoit plus. Le Duc les receut assez bien, & leur donna des lettres d'abolition, amples & fort fauorables, où toutes les voleries, violences & tyrannies de Landais sont particulierement deduites, ces Seigneurs & Barons remis en leurs biens, & ordonné que tout ce qui leur auoit esté osté, leur seroit rendu de l'Espargne du Duc, où neantmoins il ne se trouua rien, estant épuisé par les voleries de Landais.

ALVARO DE LVNA,

Connestable de Castille, sous Iean II. Roy de Castille.

L'AN 1407. Le Roy de Castille Henry III. laissa son fils Iean Second sous la tutelle de la Reyne Catherine sa femme,

fille du Duc de Lancaſtre, & de Ferdinand ſon frere, depuis Roy d'Arragon. Ce jeune Roy Iean II. n'auoit que deux ans lors que ſon pere mourut; tellement que la regence de ſa mere & de ſon oncle deuoit eſtre longue, n'eſtant pas capable par les Loix du païs de gouuerner auant le 14. an de ſon âge. La Reine & Ferdinand mirent vn aſſez bon ordre au gouuernement de l'Eſtat, mais ce qui fut trouué à redire en la conduitte de la Reyne, fut qu'elle ſe laiſſa gouuerner trop abſolument par vne femme de Cordouë nommée Leonora Lopes, fille de Martin Lopes de Calatraua; car quoy que le Conſeil, où ſe trouuoient la Reyne & Ferdinand, les Eueſques de Segouie, de Palencia, de Ciguença, & de Cuença, & pluſieurs autres grands Miniſtres de l'Eſtat, euſt arreſté quelque choſe d'importance, ſi Leonora ne l'auoit agreable, il en eſtoit ordonné tout autrement: ce qui apporta vn grand trouble à l'Eſtat: à quoy Ferdinand ne pût donner ordre; ſe plaignant ſouuent, non ſeulement de ce deſordre, mais de la diſſipation des finances, contre la diſpoſition & l'intention du Roy deffunt, qui les auoit deſtinées à la guerre contre les Maures. La Reyne creut, pour appaiſer les Grands, qu'il leur en falloit départir pour les contenir en leur deuoir; mais l'on ne manqua pas de dire tout haut, que Leonora en auoit pris la meilleure partie. En l'année 1408. Pierre de Luna, Archeueſque de Toledo, retira prés de luy Aluaro de Luna, fils baſtard d'Aluaro de Luna, Seigneur de Canette, Eſchanſon du Roy. Ce Gentil-homme ne pouuoit reconnoiſtre

ce jeune Aluaro de Luna, dont il eſt queſtion en ce diſcours, pour ſon fils legitime, parce que Marie de Canete, dont on diſoit qu'il eſtoit iſſu, eſtoit ſi débauchée, qu'elle s'abandonna à pluſieurs perſonnes; tellement que cét Aluaro de Luna pere, ayant diſſipé vne partie de ſes biens, tout ce que pût faire ſon Eſcuyer Iean Dolio, fut de tirer de luy & de ſa mere huit cens florins pour ce petit baſtard. Iean Dolio prit ce jeune homme aprés la mort de ſon pere, & l'entretint juſques à l'âge de dix-huit ans, que l'Archeueſque de Toledo le retira pour le donner à Gomes Carillo, Gouuerneur du jeune Roy, pour luy faire auoir entrée en ſa chambre. Le Pape Benoiſt, Eſpagnol, nommé Pierre de Luna parent de ce baſtard, en luy donnant la confirmation, luy oſta le nom de Pierre qu'il auoit, & le nomma Aluaro, qui luy demeura puis aprés. Pendant que Ferdinand faiſoit la guerre aux Maures, la Couronne d'Arragon luy écheut par la mort de Martin Roy d'Arragon; Ferdinand, aprés auoir regné prés de quatre ans, mourut en l'année 1416. Ce fut lors que la Reyne eut plus d'autorité dans les affaires, quoy que ſon mary y euſt pourueu par ſon teſtament. Cependant Aluaro de Luna croiſſoit en faueur, mais non pas telle qu'elle parut encores à la Cour, pour le peu de connoiſſance que le Roy auoit de ſes affaires : neantmoins il ſe conforma tellement à toutes les volontez & plaiſirs du Roy, qu'il le poſſedoit ſeul. Le Roy eſtant d'vne humeur fort particuliere, ſe diuertiſſant ordinairement à la chaſſe, à quoy Aluaro de Luna s'addonna du tout. La Reyne trouua bon du commencement que le Roy ſon fils s'oc-

cupaſt à ces petits diuertiſſemens, ne deſirant pas qu'il priſt ſi toſt la connoiſſance de ſes affaires; mais lors qu'elle vit qu'Aluaro de Luna perſuadoit le Roy ſon maiſtre de prendre connoiſſance de ſes affaires, que ſon âge luy permettoit d'y penſer; elle en prit telle jalouſie, qu'elle le chaſſa de la Cour, & ſi loin, que cét homme ne croyant pas eſtre en ſeureté dans l'Eſtat de ſon maiſtre, alla en Auignon prés le Pape Benoiſt. Le Roy ſe déplût fort de l'abſence de ſon Fauory, & aprés de grands témoignages de ſon déplaiſir, qui parurent en public, il n'eut point de patience qu'on ne l'euſt rappellé prés de luy; l'abſence n'ayant en rien diminué ſon affection; au contraire, tellement augmentée qu'il l'aima plus que deuant. La Reyne ſur la fin de ſa regence adoucit ſon gouuernement, prenant l'aduis de Don Sancho de Roias, Archeueſque de Toledo; ce qui dura peu, car le Roy eſtant venu en âge, fut declaré Majeur en pleins Eſtats, & de ce moment Aluaro de Luna commença à faire voir qu'il eſtoit aux bonnes graces du Roy: luy mettant en l'eſprit que la Reyne ſa mere auoit abuſé de ſon Gouuernement, la fit éloigner de la Cour, fit chaſſer quelques Grands, & principalement cét Archeueſque de Toledo, premier Conſeiller de la Reyne, laquelle déplaiſante d'vn ſi mauuais traitement, mourut peu aprés, éloignée de ſon fils en 1418. Aluaro de Luna nouueau dans les affaires, ſe ſeruit de Iean Hurtado de Mendoça, qui auoit épouſé ſa couſine, pour principal miniſtre. Eux deux faiſoient ſçauoir au Roy ce que bon leur ſembloit. Ils s'aduiſerent, pour s'affermir dans l'Eſtat, de diuiſer les Grands & les Conſeillers d'Eſtat, en les faiſant

ſeruir cinq par quartier, auec ordre, le quartier fait, de ſe retirer de la Cour. De ce Gouuernement, qui auoit d'aſſez foibles fondemens, nâquirent pluſieurs maux, & les jalouſies entre les Princes & les Grands du Royaume, chacun aſpirant au Gouuernement de l'Eſtat, & chacun tâchant d'auoir Aluaro de Luna de ſon party. Le Roy d'Arragon Ferdinand, oncle du Roy Iean, auoit laiſſé cinq enfans maſles, Dom Alfonſe, qui fut Roy aprés luy, le ſecond Dom Iean, le troiſiéme Dom Henry, Prince violent & broüillon, le quatriéme Dom Sancho, & le cinquiéme Dom Pedro. Ces enfans demeurerent prés du Roy de Caſtille, tant à cauſe de l'étroite & proche parenté qui eſtoit entr'eux, que pource que leurs biens eſtoient en Caſtille, & qu'ils receuoient de grandes penſions du Roy, qui conſideroit leur naiſſance. Dom Iean & Dom Pedro eſtoient vnis, & auec eux l'Archeueſque de Tolede, le Comte Dom Federic, Iean Hurtado de Mendoça, & pluſieurs autres Grands. Ceux du party de Dom Henry eſtoient l'Archeueſque de S. Iacques, Dom Lopes de Mendoça, le Conneſtable Dom Ruy Lopos de Mendoça, l'Adelantado Pero Manriques, & autres. Les vns & les autres traitoient auec Aluaro de Luna, le reconnoiſſans tres-puiſſant prés du Roy; ce qui produiſit d'horribles confuſions. Dom Iean en ce moment ſe reſolut au mariage de Blanche, fille du Roy de Nauarre, mais ne voulant pas laiſſer le Roy de Caſtille, & n'eſtant pas conſeillé par ſes partiſans de quitter cette Cour, non pas meſme pour vn peu de temps, il preſſa fort le Roy de trouuer bon que ſes nopces ſe fiſſent en Caſtille; mais ſon frere Henry & ceux de ſon

party, firent en forte que le Roy commanda à Dom Iean d'aller en Nauarre acheuer ſon mariage, 1419. Pendant que Dom Iean eſtoit en Nauarre, Dom Henry faiſoit ſes pratiques pour épouſer l'Infante Catherine ſœur du Roy, moyennant le Marquiſat de Villena qu'il demandoit. Le principal moyen dont il deliberoit ſe ſeruir en ce fait, eſtoit d'Aluaro de Luna, mignon du Roy, qui ſe ſeruoit en la conduite de ſa fortune des aduis de Fernand Alonſo de Robles, comme de Iean Hurtado de Mendoça, pour la direction des affaires de l'Eſtat. Robles ne conſeilloit pas ce mariage; au contraire fit ce qu'il pût enuers Aluaro de Luna afin qu'il ne fuſt executé : ce qui offenſa tellement Dom Henry, & ceux de ſa faction, comme le Conneſtable, les deux freres Manriques, qu'ils ſe reſolurent à vne violence extraordinaire; car ils aſſemblerent trois cens hommes de guerre, entrerent dans Tordecillas où eſtoit le Roy, & par intelligence ſe rendirent maiſtres de ſa perſonne, entrans dans ſa chambre luy dormant, ayant Aluaro de Luna couché à ſes pieds, ſe ſaiſirent de Iean Hurtado de Mendoça couché en vne chambre du Palais, & de quelques autres. Dom Henry dit au Roy qu'il le vouloit deliurer de la captiuité en laquelle il eſtoit, par la tyrannie de certaines gens qui le poſſedoient. Qu'il ne faiſoit rien que pour le bien general de ſon Eſtat & de ſa perſonne. Dom Henry ayant le Roy en ſon pouuoir, fit en ſorte que perſonne ne l'approchaſt pour luy dire l'eſtat de ſa Cour, moins encor celuy de ſon Royaume. Robles eut commandement de ſe retirer à Leon, où il auoit de grands biens; ce qui fâcha fort Aluaro de Luna, eſtant celuy

celuy ſeul qui eſtoit le directeur de ſa fortune: auſſi fit-il en ſorte que Robles eut ordre de ne pas partir ſans exprés mandement du Roy. 1419. Dom Henry reconnut le Roy tres-déplaiſant de ſe voir entre ſes mains, ne voulut pas pour cela qu'Aluaro de Luna s'éloignaſt de la Cour; au contraire il tâcha par tous moyens de l'attirer à luy par toutes ſortes de faueurs, le fit du Conſeil du Roy, auec cent mille marauedis d'appoinctement, comme les autres Caualiers du Conſeil. Cecy ſe paſſa pendant que Dom Iean eſtoit allé en Nauarre pour ſe marier. L'Archeueſque de Tolede luy ayant donné aduis de tout, eſt conſeillé de venir. Dom Iean le creut, mais il écriuit auparauant à Robles, qu'il ſçeuſt d'Aluaro de Luna, ne le pouuant mieux ſçauoir d'ailleurs, en quel eſtat eſtoit le Roy. Ces deux freres Dom Iean & Dom Henry faiſoient ce qu'ils pouuoient pour ſe ſupplanter l'vn l'autre. Dom Iean & Dom Pedro ſes freres firent vn gros de Caualerie fort conſiderable. Dom Henry, qui auoit le Roy de ſon coſté, ſe prépara puiſſamment pour s'oppoſer à ſes freres. Dom Iean fit vn manifeſte de l'action commiſe à Tordeſillas, l'enuoya par tout le Royaume, & Dom Henry fit que le Roy aduoüa tout ce qui s'y eſtoit paſſé, auec déffenſes à aucuns de ſes ſujets de ſe joindre à Dom Iean, ſur de grandes peines. Ce Prince eſtant à Olmeda, enuoya vers le Roy pour ſçauoir ſon intention, & qu'il eſtoit preſt, luy & ſes amis, de faire ce qu'il commanderoit. Le Roy oüit en public & en particulier ces Ambaſſadeurs, leur dit qu'il eſtoit en liberté, qu'il n'auoit rien fait contre ſa volonté, & qu'il vouloit qu'il

licentiast ses troupes. 1420. La Reyne d'Arragon, mere de ces Princes, trauailloit à les mettre d'accord, & persuadoit Dom Iean de licencier ses troupes, ce qu'elle obtint en partie; mais Dom Iean ne peut obtenir de voir le Roy, & ne fust-on pas mesmes d'aduis que les deux freres se vissent, auant qu'on eust traité pour eux. Dom Henry, pour asseurer d'autant plus ce qui s'estoit passé à Tordesillas, fit conuoquer les Estats, où il ne se passa rien qu'à son contentement. Le Roy, nonobstant ces declarations forcées, allant par la campagne, s'écartoit souuent pour communiquer auec Aluaro de Luna seul, des desseins qu'il auoit de se deliurer d'entre les mains de Dom Henry, & proposa de se retirer à vne place assez bonne, appartenante à l'Archeuesque de Toledo; mais il ne conseilla pas de se hazarder auec si peu d'apparence. Cependant se fit en vn instant le mariage de Dom Henry & de l'Infante Catherine, sœur du Roy, à laquelle on donna le Marquisat de Villena, qui fut erigé en Duché. Dom Henry fit donner à Aluaro de Luna, en consideration qu'il auoit poussé à son mariage, la ville de S. Estienne de Gormaz. Peu de iours aprés Aluaro de Luna se maria auec Eluira Portocarrero, fille de Hernandez Portocarrero. Le Roy durant toutes ces nopces, ne témoigna aucun signe de joye: ce qui mettoit en peine Dom Henry & ses partisans, qui faisoient ce qu'ils pouuoient pour le diuertir, & n'en pûrent iamais sçauoir la cause, ny du Roy, ny d'Aluaro de Luna. Enfin ne pouuant plus souffrir cette captiuité, il declara resolument à Aluaro qu'il falloit le deliurer, & qu'il feroit tout ce qu'il conseilleroit. Dom Henry persuadoit le Roy.

d'aller en Andalousie, où estoit le fort de son party. Le Roy, sans luy contredire, concertoit auec Aluaro de Luna, les moyens de son occasion; qui furent, que sous pretexte de la chasse, où il alloit souuent, il deuoit partir auant le Soleil leué auec ceux qui seroient de la partie: ce qui fut heureusement executé. Sa premiere retraite fut au Chasteau de Villaua, de là à Talauera, & puis à Montalban, lieu bien seur, & où il ne pouuoit estre forcé. Dom Henry fut aduerty de la sortie du Roy, & croyant qu'il fust allé seulement à la chasse, ne s'en mit pas en peine: mais ayant eu aduis que l'on auoit veu le Roy non en chassant, mais se retirant en diligence, il s'émeut fort, & commanda à ses gens de monter à cheual, & alla assieger le Chasteau de Montalban, en sorte qu'il n'y pouuoit entrer aucuns viures; seulement il y auoit ordre de porter chaque iour ce qu'il falloit au Roy pour viure. Le Roy aduertit Dom Iean de sa retraite, & comment il estoit pressé par son frere dans Montalban, que la necessité y estoit grande. Iean de Tordesillas Euesque de Segouie, fut admis par le Roy à parler à luy. Il exhorta le Roy de receuoir Dom Henry, qui ne respiroit que son seruice. Le Roy luy dit que le bien de ses affaires ne le permettoit pas, mais qu'il entendoit qu'il leuast ce siege, & se retirast: à quoy Dom Henry n'obeit pas, disant que ce commandement ne venoit pas du Roy, mais de ceux qui le possedoient. Le Connestable de Castille, qui estoit auec Dom Henry, demanda à parler à Aluaro de Luna auec quelques autres. Il y eut quelque different touchant la qualité, & le nombre de ceux qui les accompagneroient; en-

fin le Roy les rcgla. Le Conneſtable parla à part à Aluaro, & luy remonſtra que le Roy auoit fait cette équippée pour ſon ſeul ſujet, que iamais Dom Henry, ny aucun de ceux qui l'aſſiſtoient, ne luy auoient donné occaſion de conſeiller le Roy de la ſorte; qu'au contraire il auoit receu toutes ſortes de bons traittemens, non ſeulement de Dom Henry, mais des autres Grands qui l'aſſiſtoient. Aluaro reconnut qu'il auoit de l'obligation à Dom Henry, & aſſeura que le Roy auoit fait cette retraitte de ſon propre mouuement. Aprés cela Dom Henry ſe retira, leua le ſiege, & fit ſupplier le Roy qu'il pûſt luy faire la reuerence, ce qui luy fut refuſé. Cependant le Roy ſçeut bon gré à Dom Iean d'eſtre venu à ſon ſecours bien accompagné. L'Archeueſque de Seuille qui vint voir le Roy, fut logé dans le Chaſteau, parce qu'il eſtoit amy intime d'Aluaro de Luna, comme auſſi Fernand Alonſo de Robles, qui eſtoit ſon confident. Dom Iean & Dom Pedro ſon frere, firent ſupplier le Roy qu'ils pûſſent auoir l'honneur de luy faire la reuerence. Aluaro & Robles ne conſeillerent pas au Roy de les receuoir, crainte poſſible de diminuer leur autorité; mais le Roy ayant pris l'aduis de ſon Conſeil, leur manda qu'il les verroit volontiers en partant de Montalban. Ces deux Princes, & les Grands de leur party ſaluerent le Roy, qui leur fit bonne chere. Dom Iean parla à part à Aluaro de Luna, le pria de faire en ſorte qu'il fuſt quelques iours auprés du Roy, pour quelques affaires d'importance. Aluaro luy dit que difficilement obtiendroit-il du Roy cette grace, les affaires n'y eſtant pas diſpoſées. 1421. Cepen-

dant Dom Henry & l'Infante Catherine sa femme, voulurent prendre possession du Marquisat de Villena, que le Roy auoit donné à sa sœur en la mariant. Les Officiers du Roy s'y opposerent, & l'affaire estant renuoyée au Conseil, le Roy témoigna qu'il ne vouloit point que Dom Henry eust le Marquisat. Aluaro de Luna remonstra, que puis qu'il luy auoit esté promis par son contract de mariage, qu'il estoit raisonnable de l'en faire joüir; mais Alonso de Robles opina au contraire, & ainsi il passa contre l'aduis d'Aluaro; ce que l'on jugea auoir esté fait par artifice par Aluaro, voulant se conseruer aux bonnes graces de Dom Henry. Depuis ce temps Dom Henry fit tout ce qu'il pût pour rentrer aux bonnes graces du Roy. Il luy enuoya sa mere Eleonor merueilleusement affligée de voir son fils armé contre le Roy, & que le Roy ne vouloit voir que desarmé. Cette Dame ne pût rien faire. Lopes de Mendoça Archeuesque de Saint Iacques, qui y fut employé, ne pût rien obtenir, ny tous ceux qui s'en mélerent; quoy qu'ils eussent vsé de toutes sortes d'inuentions pour fléchir l'esprit du Roy, aprés auoir souuent conferé auec Aluaro de Luna, & Alonse de Robles qui gouuernoient absolument le Roy. Enfin Dom Henry fut contraint de licencier ses gens, & le Roy puis aprés licencia vne partie de ses troupes, & de celles de Dom Iean, se reseruant seulement mille lances pour sa garde. D'Areualo, où se fit ce traitté, le Roy alla à Almedo, pour tenir au Baptesme le

fils de Dom Iean, nommé Dom Carlos. Aluaro de Luna fut aussi parain de ce Prince auec le Roy. 1422. Aprés plusieurs allées & venuës de part & d'autre entre le Roy & Dom Henry, il fut conuenu que Dom Henry verroit le Roy, auquel il auoit nommé ceux qu'il auoit auprés de luy, qu'il tenoit pour ses ennemis, exceptant particulierement Aluaro de Luna. Le iour venu que Dom Henry deuoit saluër le Roy, le Roy mit ordre que ceux que Dom Henry auoit nommez pour estre ses ennemis, ne seroient pas presens lors qu'il luy feroit la reuerence. Quelques Grands furent députez pour aller au deuant de luy, Aluaro de Luna qui s'attendoit estre de ceux-là, eut ordre du Roy de ne pas sortir, luy disant que bien qu'il n'eust pas esté nommé par Dom Henry pour estre son ennemy, qu'il sçauoit bien qu'il le haïssoit plus qu'aucun de sa Cour, mais qu'il vouloit qu'il fust auprés de luy dans sa chambre. Dom Henry fit la reuerence des genoux au Roy, & aprés quelques paroles, le Roy luy dit, qu'ils auoient à parler ensemble d'affaires pour long-temps, qu'il y auoit vne chambre preste pour luy, & qu'il pouuoit y aller s'y reposer. Aluaro de Luna parla à Dom Henry jusques à la porte de la Salle seulement, & le laissa auec ceux qui auoient charge de le conduire en sa chambre. Le lendemain le Conseil fut assemblé, où l'on representa quatorze lettres, par lesquelles l'on justifioit que Dom Henry & le Connestable qui n'auoit osé venir auec luy, estoient coupables de trahison, ayans traitté auec le Roy de Grenade contre le Roy. Dom Henry dit, que les lettres estoient fausses, que le Connestable

eſtoit innocent, & luy auſſi. Garcias Fernand Manriquez fit la meſme declaration ; mais nonobſtant cela, D. Henry & Manriquez furent arreſtez & mis priſonniers dans des Tours ſeparément. Les coffres où eſtoient leurs papiers, furent ſaiſis, & y eut ordre d'arreſter l'Infante, femme de D. Henry, & le Conneſtable ; mais ils s'eſtoient retirez, ayans eu auis de ce qui eſtoit arriué à D. Henry ; enſuitte tous les biens du Conneſtable furent ſaiſis, & de ceux auſſi qui s'eſtoient refugiez en Arragon. L'argent du Conneſtable fut pris, & mis en ſequeſtre, entre les mains de neuf des principaux de la Cour, entre leſquels eſtoient D. Iean & Aluaro de Luna. Ces Seigneurs ſupplierent le Roy, que puis qu'ils auoient contribué & hazardé leur vie à la capture de D. Henry, & à tout ce qui s'eſtoit paſſé depuis, qu'ils ne fuſſent point deliurez, ny le Conneſtable receu en grace, ſans en auoir demandé leur auis; ce que le Roy leur accorda. Et de plus, ſuiuant la demande de ces neuf Seigneurs, leur departit l'argent du Conneſtable en faiſant dix parts; dont il y en auroit deux pour D. Iean, les huit autres diſtribuez également aux autres Seigneurs. 1423. L'année ſuiuante le Conneſtable, quoy que les lettres produittes contre luy, fuſſent fauſſes & declarées telles, fut neantmoins, à la pourſuitte du Procureur General, priué de toutes ſes charges, & de tous ſes biens. La charge de Conneſtable, la premiere dignité du Royaume, fut donnée à Aluaro de Luna, ſes rentes & ſes gouuernemens diſtribuez aux principaux Seigneurs de la Cour, pour aſſeurer d'autant plus la charge donnée à Aluaro de

Luna. Au mesme temps le Roy estant à Tordesillas, declara que doresnauant Aluaro de Luna seroit appellé Connestable de Castille, & Comte de S. Estienne : dequoy Aluaro de Luna témoigna vne grande joye, par les presens qu'il fit à toute la Noblesse & aux siens. 1424. Aluaro de Luna éleué en cette grande charge, croissoit en faueur auprés du Roy son Maistre, jusques-là que le Roy allant par son Royaume, pour des affaires de son Estat tres-importantes, s'arresta 20. iours dans vne bourgade, attendant son fauory, qui estoit malade d'vne fiévre quarte. 1425. La Reine au mois de Ianuier de l'année suiuante accoucha à Valladolid d'vn fils, qui fut nommé Henry, par le Connestable Aluaro de Luna son parrain, & par l'Admiral de Castille, Alfonse Manriquez; les maraines furent la femme de l'Admiral, & Eluira Portocarrero, femme du Connestable. Pendant ce temps il se fit quelque conference entre les Roys de Castille & d'Arragon. Celuy-cy trauailloit pour la déliurance de Dom Henry son frere. Charles Roy de Nauarre parust en cét affaire, apprehendant que D. Iean, qui auoit épousé Blanche sa fille, ne prit party; sur cela D. Iean receut commandement de son frere, le Roy d'Arragon, de le venir trouuer, pour assister à vne assemblée qu'il desiroit faire, le declarant rebelle au cas qu'il ne luy obeït pas. Le Roy de Castille luy donna congé, & ne fut pas si-tost arriué prés de son frere, qu'il apprit la mort du Roy de Nauarre son beaupere, à la Couronne duquel il succeda à cause de sa femme. Le Roy d'Arragon picqué de ce que le Roy de Castille ne se mettoit point

à la raiſon pour le contenter, ſe reſolut de faire publier ſon manifeſte, de la juſtice de ſes demandes, de la juſtification de la priſe des armes contre le Roy de Caſtille, l'addreſſa à tous les Eſtats de ce Royaume. Mais parce qu'il eſt notable, pour voir les tyrannies du Conneſtable Aluaro de Luna, ſur tous les ſujets de ſon Maiſtre, & ſur ſon maiſtre meſme, il ſemble à propos d'en remarquer les principaux poincts. Il diſoit donc qu'il n'y auoit perſonne qui ne ſçeuſt combien auoit eſté juſte & judicieuſe la conduite du feu Roy Ferdinand ſon pere, tenant le gouuernement du Royaume de Caſtille aprés la mort du Roy Henry ſon oncle, qui auoit laiſſé ſon fils Iean âgé de deux ans ſeulement. Que les ſoins qu'il prit, furent grands, ſa regence fort tranquille; mais qu'incontinent aprés la mort de ſon pere, & de la Reine Catherine, qui eſtoit appellée en part du Gouuernement auec luy, les troubles commencerent ſur le ſujet de l'exceſſiue authorité qu'Aluaro de Luna prenoit prés du Roy, qui s'eſt éleué par toutes ſortes de moyens au deſſus de tous les Grands de l'Eſtat. Que perſonne n'approchoit du Roy que par ſon ordre, en éloignoit ceux qui auoient bien ſeruy & le Roy & l'Eſtat. Qu'il n'y auoit plus rien qui empeſchaſt les deſſeins de Luna, que la grandeur de ſes deux freres Iean & Henry, principalement en ce que par leur vertu & obeïſſance ils eſtoient tres-bien auprés du Roy. Que cét homme par ſes artifices auoit diuiſé ces deux Princes, & par ſes impoſtures les auoit mis mal auprés du Roy, afin de le poſſeder ſans contradiction; mettant prés de luy des perſonnes de baſſe extraction, com-

me luy attachées du tout à ses interests. Qu'il auoit mis D. Henry son frere en l'Estat où il estoit, faisant rompre la foy au Roy, qui l'auoit fait venir sur sa parole. Qu'il l'accusoit faussement d'auoir eu intelligence auec le Roy de Grenade par des lettres reconnuës fausses. Que ses tyrannies auoient contraint les plus notables Seigneurs de la Cour de se retirer, n'osans approcher le Roy sans la permission de ce Tyran. Que les barbaries de ce méchant auoient contraint l'Infante Catherine de sortir de Castille, pour se retirer en son Royaume d'Arragon. Qu'on auoit volé à cette Dame, se retirant de la persecution d'Aluaro, tout ce qu'elle auoit de bagues & de plus precieux: chose indigne d'auoir esté exercée sur la personne d'vne si grande Princesse, fille & sœur de Roys. Qu'il n'auoit pas esté plus moderé en la persecution qu'il auoit exercée contre la Reyne Leonor sa mere, & contre sa sœur, qu'il traittoit comme la plus vile femme du Royaume. Que tout ce qu'il y auoit d'authorité dans l'Estat, residoit en luy. Toute la justice estoit en sa main. Les graces, les dons & les recompenses en sa disposition; choses qui ne deuoient dépendre que du Roy. Que le Roy auoit de tres-bonnes intentions, & du tout contraires à ces violences, qui ne se feroient si les gens de bien le pouuoient approcher. Que Aluaro de Luna, auec sa détestable ambition, auoit fait casser les priuileges accordez de long-temps à plusieurs villes, pour leur imposer des charges qu'il s'estoit fait donner par le Roy, sans auoir iamais souffert que les Deputez de ces villes fussent oüis en leurs plaintes. Qu'il auoit vsur-

pé par mauuais moyens les plus belles terres du Royaume. Que s'il n'estoit remedié promptement à tant de maux, que l'Estat estoit en danger de ruïne. Qu'estant en Arragon, dit ce Roy, il auoit eu auis de ces desordres, qu'il ne pouuoit en conscience dissimuler, estant si proche parent du Roy de Castille. Qu'il luy auoit enuoyé les Ambassadeurs, pour auiser aux remedes necessaires à de si grands maux, ce qui auoit esté du tout inutile, comme aussi l'enuoy de la Reine sa femme, qu'Aluaro de Luna auoit tellement éludé l'entremise de cette Dame, qu'elle n'auoit pas eu le fruit que l'on auoit esperé. Qu'il jugeoit bien que puisque le Roy de Castille son Cousin n'estoit pas en sa liberté d'agir de son mouuement, gardé qu'il estoit en telle sorte, qu'il ne pouuoit pas seulement le saluër, qu'il estoit resolu d'aller en personne le trouuer, & luy declarer tous les desordres de son Estat, & les moyens d'y remedier. Que le principal remede estoit d'éloigner de luy Aluaro de Luna, l'autheur de tous ces troubles, auec tous ceux de sa faction, afin de faire approcher du Roy ceux qu'il auoit chassez, qui diroient librement la verité de tout ce qui s'estoit passé. Sur la fin ce Prince exhorta la Noblesse de le venir trouuer, s'asseurant tant de leur fidelité, qu'ils demanderont auec luy l'expulsion d'Aluaro de Luna, & de tous ses adherans; seul remede à tant de miseres, le seul moyen de restablir la Iustice opprimée, & de laisser librement agir le Roy dans ses affaires: les asseurant que le seul bien du seruice du Roy son Cousin l'excitoit à cette resolution, leur enuoyant ce manifeste comme pour gage de sa foy. Ces

manifeſte fut enuoyé par tout, & adreſſé à tous les Ordres du Royaume, & le Roy d'Arragon enuoya vn Gentilhomme au Roy de Caſtille, luy donnant auis de ſon deſſein, auquel deuoient correſpondre tous les Eſtats du païs; & qu'à la verité il venoit armé, non pas pour luy faire la guerre, mais pour ſe garantir de la violence de ceux qui le poſſedoient, qui ne pouuoient pas ſouffrir la moindre diminution en leur fortune. 1426. Cependant Aluaro de Luna ne s'endormoit pas, fit que les Eſtats de Caſtille deputerent vers le Roy d'Arragon, pour proteſter contre luy, de l'entrepriſe qu'il faiſoit ſur les Eſtats du Roy de Caſtille ſon parent; & que ce n'eſtoit pas la forme de reformer vn Eſtat, que d'y entrer à main armée. Quelques Hiſtoriens ont eſcrit que pendant ces allées & venuës, vn Secretaire du Roy d'Arragon, ſous pretexte de traitter d'autres affaires dans la Cour de Caſtille, auoit eſté enuoyé par ſon Maiſtre au Conneſtable de Luna, pour luy offrir Borgia & Magallan, deux grandes terres, s'il pouuoit perſuader au Roy ſon Maiſtre de mettre Dom Henry en liberté. Le Conneſtable rejetta cette propoſition; diſant qu'il ne receuoit rien d'autre Prince que de ſon Roy; qu'il eſtoit neantmoins preſt de ſeruir le Roy d'Arragon, ſans préjudice des affaires de ſon Maiſtre. Le Roy de Caſtille ne trouuoit pas bon de donner pouuoir à Dom Iean de traitter auec le Roy d'Arragon de la déliurance de leur frere; mais voulut que ce fut du conſentement des Grands qui l'auoient conſeillé de l'arreſter, entre leſquels eſtoit le Conneſtable: les Grands reſolurent la déliurance de D. Henry, & conſeillerent

au Roy de le remettre en tous ſes biens ; ce qui fut fait, & fut donné vne aſſeurance telle à tous ceux qui auoient participé au Conſeil de la détention de ce Prince, qu'ils n'eurent nul ſujet de le craindre aprés ſa déliurance. Les aſſeurances priſes de part & d'autre, le Roy, ſuiuant l'ordre arreſté, fit tirer Dom Henry du Chaſteau de Mora, où il eſtoit gardé par Gomes Mexia de Hoyos. Auant que ſortir, il jura toute obeïſſance & ſeruice au Roy, comme ſon vaſſal & ſon ſujet ; & puis alla trouuer ſes deux freres, les Roys d'Arragon & de Nauarre, qui le receurent auec vne grande joye. Cependant les Procureurs des Eſtats de Caſtille, ſoit qu'ils fuſſent preſſez par la Nobleſſe, ſoit auſſi que l'oppreſſion fuſt grande, preſenterent au Roy le cahier de leurs plaintes, qu'il eſtoit beſoin d'y apporter vn remede, le ſupplians de ne le pas communiquer à aucuns des Grands qui eſtoient prés de luy. Le Roy neantmoins le fit voir à quelques-vns ; qui par leurs artifices détournerent l'intention des Eſtats, & firent dreſſer vne Ordonnance, qui n'eut aucun effet. Ce fut lors que la Ligue commença entre les Grands, qui ſe jetterent du party du Roy de Nauarre & de Dom Henry, contre le Conneſtable de Luna. Le Roy fit tout ce qu'il luy fut poſſible pour executer ce qui auoit eſté promis à D. Henry lors de ſa déliurance, afin qu'il n'euſt ſujet de ſe plaindre, & de prendre les armes ; ce qu'il faiſoit par le conſeil du Conneſtable : ce Fauory craignant d'eſtre accablé par vne ſi puiſſante Ligue. En 1427. l'Adelantado Pero Manriques traitta cette Ligue de la part des Roys d'Arragon & de Nauarre, & le Prince Dom

Henry auec les principaux de Castille. Le traitté fut fait au commencement de l'année 1427. En la preface duquel il est porté que les Estats & les Royaumes sont heureux, lors que les Roys tiennent prés d'eux des personnes qui craignent Dieu, & aiment l'honneur de leur Maistre. Que ces Roys & Dom Henry estoient plus obligez que personne, de rechercher le bien & l'auantage du Roy de Castille, leur proche parent. S'obligeoient de procurer la grandeur & le bien du Roy de Castille, & de faire en sorte qu'aucun ne seroit appellé prés de luy, & en son Conseil, que par leur ordre & à leur nomination. Le principal autheur de ce traitté fut Pierre Manriques, ennemy capital du Connestable, qui fut si hardy que de dire au Roy de Nauarre, & l'asseura, que le Connestable poursuiuoit Mencia Telles de porter des paroles d'amour de sa part à sa sœur Marie Reine de Castille, & que sans doute ils feroient mourir le Roy de Castille, afin d'auoir la regence du Royaume, la Reine & luy, pendant la minorité du petit Prince Henry. Cette ligue n'auoit autre but que la ruïne du Connestable, & la conseruation du Roy de Castille, de son fils & de son Royaume. Le Roy de Nauarre, pour commencer l'execution de leur entreprise, vint à la Cour de Castille, où l'on n'ignoroit pas vne partie de son dessein; voila pourquoy le Roy & le Connestable firent ce qu'ils pûrent pour leur seureté. Le Roy de Nauarre de son costé n'estoit pas sans défiance, voyant que le Roy de Castille fuyoit les occasions de se trouuer en lieu où l'on pûst parler & traittez

quelque chose contre le Connestable & les siens. Ces soupçons & défiances firent paroistre la Cour de Castille plustost vn camp qu'vne Cour. Car le Connestable auoit fait venir pour sa défense, outre les cent Lances de sa garde, plusieurs de ses amis, & estoit en telle défiance du Roy de Nauarre, qu'il refusa de se trouuer au Conseil, qui se tenoit quelquefois chez le Roy de Nauarre; craignant d'y estre arresté. Et le Roy de Nauarre de son costé n'auoit pas moins d'apprehension que le Connestable; car il n'osoit quelquefois mettre pied à terre au Palais du Roy. Leurs défiances furent enfin si publiques, qu'ils ne se voulurent plus trouuer ensemble au Conseil, comme ils auoient fait assez de fois. Mais quand il fut question de les faire aboucher, le Conseil se tenoit en pleine campagne; & pour ce le Roy défendit que l'on y portast des armes; & manda au Roy de Nauarre qu'il desiroit qu'il y allast desarmé. Ce qu'il accorda, pourueu que le Connestable en fist de mesme: à quoy l'on répondit, que le Roy auroit autant de gardes que bon luy sembleroit; que pour ce regard il n'alloit du pair auec personne. Cependant Dom Henry pressoit le Roy de luy permettre de le venir trouuer. Que ses affaires se ruïnoient par la mauuaise conduitte de ceux qui en auoient la charge, & que sa presence y estoit necessaire. Le Roy luy fit sçauoir, qu'il n'estoit pas besoin qu'il s'approchast dauantage, qu'il luy donneroit enfin toute sorte de contentement. Dom Henry passa outre, alla à Ocagne, où il receut ordre du Roy de se retirer: à quoy il n'obeït pas, mais vint prés de Valladolid, bien accompagné, où

le Roy de Nauarre ſon Frere le vint trouuer. Enfin aprés pluſieurs pourſuittes, le Roy de Nauarre euſt permiſſion de venir trouuer le Roy, où il fut mal receu ; car il n'y euſt point ordre de le loger, ny ſon frere. Enfin ils furent receus au monaſtere de S. Pol, où tous les Grands du Royaume, tant Eccleſiaſtiques que Seculiers, les furent voir. Le Roy tenoit lors ſa Cour à Simancas, & auoit l'Admiral prés de luy, le Conneſtable Aluaro de Luna, Robles, & autres. Le principal deſſein du Roy de Nauarre, & des Seigneurs qui eſtoient auec luy, eſtoit de faire en ſorte que le Roy éloignaſt de ſa Cour le Conneſtable & ſes creatures : reſolurent d'en dreſſer vn eſcrit adreſſé au Roy, pour luy remontrer quelle honte ce luy ſeroit de ſe laiſſer ainſi gouuerner par vn ſeul homme, qui diſpoſoit de tout ſon Royaume ; & que tout eſtoit en voye de ſe perdre par ce mauuais conſeil. Qu'il falloit prendre le conſeil de tant de Grands Prelats, & de braues & genereux Caualiers. Ce manifeſte comprenoit auſſi Alphonſe de Robles, creature & confident du Conneſtable, & le meilleur eſprit qu'il euſt mis prés du Roy. Cependant la paſſion du Roy augmentoit à meſure que les ennemis du Conneſtable s'échauffoient pour le détruire, & qu'ils ſe fortifioient pour rendre leurs plaintes plus conſiderables. Ces broüilleries, qui alloient à la ruïne de l'Eſtat, toucherent l'eſprit du Roy, qui en cette perplexité voulut auoir le conſeil de Fr. François Soria, Religieux de bonne & ſainte vie. Le Religieux reconnut que le Roy auoit raiſon d'apprehender la ſubuerſion de ſon Eſtat, s'il n'y eſtoit promptement remedié : fut d'auis pour s'oppoſer au mal, qui

ſtoit grand, que les deux partis euſſent à nommer des perſonnes pour ordonner de la forme du Gouuernement, à quoy il ſeroit abſolument obeï. Le Roy communiqua l'aduis de ce Religieux au Conneſtable, & à Periannes, & Diego Rodriques, deux Docteurs de ſon Conſeil. Le Conneſtable trouua cét expedient fort dangereux. Les Docteurs au contraire, qu'il eſtoit bon : de maniere que le Conneſtable comme forcé accepta ce compromis; mais ſa peine fut de choiſir des Arbitres, reſolut qu'il n'y en auroit que quatre, deux de ſa part, & autant de l'autre, & ainſi ils ſe joüoient de la perſonne du Roy, & commirent au jugement d'Arbitres la liberté de ce jeune Prince : choſe ſans exemple. Le Conneſtable donc nomma de ſa part Alphonſe Henriques, Oncle du Roy, grand Admiral de Caſtille, & Ferdinand Alonſo de Robles, ſon grand Threſorier : Les Princes nommerent de leur part Dom Louis Guzman, grand Maiſtre de l'Ordre de Calatraua, & Dom Pedro Manriques, Adelantado du Royaume de Leon. Iean de Azeuedo, Prieur de S. Benoiſt, fut nommé Sur-arbitre, au cas qu'ils fuſſent partis en opinions. Le Roy de Caſtille promit fort ſolemnellement de faire obſeruer ce qui ſeroit jugé par ces Arbitres. Le Roy de Nauarre ſon Frere, & les principaux de leur party, promirent la meſme choſe, à peine de cent mille doubles, moitié pour les Iuges, l'autre pour la partie, qui demanderoit l'execution de la ſentence. Le Conneſtable, les amis & tous les Grands du party du Roy, s'obligerent à la meſme peine. Les quatre Iuges qui n'auoient par le compromis que dix iours pour donner leur aduis, furent à Duero, lieu

conuenu de leur assemblée, de là à Valladolid, où ils discuterent ce qu'ils auoient à faire. Les Princes montrerent par bonnes raisons qu'il falloit chasser le Connestable & les siens de la Cour : luy au contraire se défendoit de l'authorité du Roy, blessée en sa personne. Les Deputez des principales villes des Royaumes de Castille & de Leon furent trouuer le Roy, pour luy dire qu'il n'y auoit point de raison de compromettre ainsi sur la liberté de sa personne : le supplierent de leur vouloir declarer ce qui estoit de ses intentions ; ce qu'il fit, & les pressa de telle sorte, qu'ils jurerent d'entretenir ce qu'ils auoient promis. Les Arbitres, aprés auoir pesé exactement les raisons des vns & des autres, se trouuerent partis en opinions, eurent recours au Sur-arbitre, Prieur de Saint Benoist. Ce Religieux se trouua fort perplex de se voir seul Iuge d'vn si grand affaire. Alphonse de Robles luy donna courage, luy remontrant que si l'on ne terminoit ces commencemens de troubles, que sans doute le Roy estoit perdu. Que le Roy entendoit que l'on terminast l'affaire. Le Prieur resolu exhorta ces Seigneurs d'oüir sa Messe le lendemain ; estant à l'éleuation du S. Sacrement, il les adjura de se porter en cét affaire auec toute la sincerité possible; qu'ils en deuoient attendre recompense au Ciel. La Messe ditte, les quatre Arbitres & le Prieur se retirerent en vne Chambre, où ils donnerent leur sentence, qui portoit que Dom Henry & les Seigneurs de sa suitte, qui n'auoient pas encores veû le Roy de Castille, luy feroient la reuerence comme vassaux à leur Seigneur naturel. Que le Roy receuroit auec vn bon visage le

Roy de Nauarre, & les autres Seigneurs. Que l'entreueuë se feroit à Rigales, où le Roy deuoit venir sans le Connestable. Que ces Seigneurs viendroient à Rigales sans armes, fors l'espée & le poignard, cinquante au plus, montez sur des mulets, & six pages montez sur des cheuaux. Que le Roy auroit auec luy cent hommes d'armes, pour auoir la force de son costé, & faire connoistre qu'il estoit libre. Que ces cent hommes seroient commandez par l'Admiral, ou par le Comte de Beneuent, selon qu'il plairoit au Roy qui promettroit toute seureté à ces Seigneurs. Cette premiere sentence fut executée par le Roy, quoy qu'auec peu de satisfaction : mais ce qui le fâcha, ce fut, lors que les quatre Iuges luy declarerent qu'ils auoient ordonné, que le Connestable & ses creatures s'esloigneroient de la Cour de quinze lieuës vn an & demy durant. Cette seconde sentence estonna le Roy, qui se vid pressé d'en souffrir l'execution en la personne du Connestable, qu'il sçauoit estre tres-affectionné à sa personne. Le Roy ne se pouuoit appaiser de ce que Alonso de Robles confident du Connestable n'auoit pas empesché la resolution de la sentence, veu qu'ils auoient si peu de temps à la donner. Ces Princes poursuiuirent que Iean de Silua & Pedro de Acumna, qui demeuroient dans le Palais, se retireroient en execution de la sentence. Le Roy l'empescha, disant que quoy qu'ils fussent parens du Connestable, qu'ils estoient ses domestiques. Le Connestable donc sortit de la Cour, & obeït à ce qui auoit esté ordonné. Ceux qui auoient fait chasser le Connestable, rechercherent les moyens d'entrer en son lieu de faueur prés du Roy; mais aucun

n'y pût paruenir, tant ils trouuerent le Roy constant en son amour vers luy, duquel l'absence ne diminuoit en rien l'affection que luy portoit son maistre; n'y ayant iour que le Roy ne receut de ses lettres, & qu'il ne luy fit réponse. Le Roy de Nauarre, non content d'auoir fait chasser le Connestable de la Cour, fut pressé de persuader au Roy de faire arrester Alonso de Robles, le principal Conseiller & le plus hardy ministre, dont s'estoit seruy le Connestable, & qui auoit esté auancé par luy. Cet homme, qui auoit esté l'vn des quatre Arbitres, s'imagina, ayant fait chasser le Connestable, qu'il pourroit entrer en la priuauté du Roy, & souuent, pour se mettre en credit, feignit d'estre malade pour faire tenir le conseil chez luy; Ce qui luy reüssit souuent; jusques-là que le Roy, & le Roy de Nauarre furent souuent en conseil chez luy. Enfin le Roy de Nauarre fut pressé par plusieurs, de dire au Roy, que Robles faisoit des pratiques au préjudice de la seureté de son Estat, & qu'il en auoit des preuues tres-certaines. Le Roy, qui luy vouloit mal, pour auoir esté l'vn des Iuges de son Connestable, dit au Roy de Nauarre, qu'il estoit fort mal content de ce Robles, & qu'il aduisast ce qu'il en falloit faire; promettant de faire executer ce qu'il en resoudroit. Robles fut arresté, & mené prisonnier au Chasteau de Segouie. 1418. Aprés que ces Princes eurent, ce leur sembloit, nettoyé la Cour de tous ceux qui leur pouuoient nuire, ils parlerent de leurs interests. Dom Henry eut recompense pour le Marquisat de Villena & la restitution de ses biens. Le Roy de Nauarre representa les grandes dépenses qu'il auoit esté

obligé de faire pour le bien du Roy & du Royaume; l'on luy bailla vne somme notable, & à son frere, pour le payement de leurs debtes. Le Roy ennuyé de voir la Cour si grosse de Courtisans, tant Ecclesiastiques que seculiers, leur commanda à tous de se retirer en leurs maisons, reserué ceux qu'il nomma pour son Conseil. Le Roy de Nauarre & Dom Henry n'eurent aucun ordre, ny de sortir ny de demeurer. Ensuitte Dom Henry obtint du Roy vne declaration d'innocence de la calomnieuse accusation qui luy auoit esté mise sus par vn faussaire, qui auoit esté pendu, pour auoir fabriqué de fausses lettres contre luy, & contre Ruy Lopes d'Analos, qui auoit esté Connestable, & contre Garcias Manriques. Comme le but de ces Princes estoit autre que le bien du public, aussi ne demeurerent-ils guere en leur vnion. Le Roy de Nauarre & le Comte de Castro traitterent auec le Connestable de Luna pour son restablissement; dequoy Dom Henry fut fort mal-content, jusques à en faire des plaintes publiquement. Le Roy de Nauarre s'excusoit sur ce qu'il auoit découuert, que quelques-vns traittoient auec le Connestable, & qu'vne partie de ceux, qui auoient supplié le Roy de l'esloigner de luy, l'auoit pressé de telle sorte de le rappeller, & d'estre déchargez du serment qu'ils auoient fait d'obseruer la sentence contre luy donnée à Valladolid. Cette poursuitte fut si agreable au Roy, qu'il manda aussi-tost le Connestable, qui vint accompagné de plusieurs Gentils-hommes de ses amis de Garcialuarez de Toledo Sieurs d'Oropeza, de Mendoza, Seigneurs d'Almaçan, de Lopez Vasquez de Acúna, suiuy de

plusieurs pages magnifiquement vestus de ses liurées. Le Roy de Nauarre & Dom Henry sortirent auec tous les Grands de la Cour pour le receuoir, & l'accompagnerent jusques chez le Roy, où il fut receu auec joye. Et de ce iour il entra au gouuernement des affaires plus absolument que deuant. Sur la fin de cette année il se fit dans la Cour de Castille de grandes réjoüissances, des combats à la barriere, balets & festins. Le Connestable y parut des premiers, & y fit vne grande dépense. Cependant les deux freres, le Roy de Nauarre & Dom Henry, faisoient la Cour au Connestable, pour auoir son amitié, l'vn au préjudice de l'autre. Le Connestable trauailloit à les esloigner tous deux de la Cour. Il fit donner à Dom Henry vn employ à la guerre contre les Maures; & fit que le Roy de Nauarre eust ordre de s'en retourner chez luy; dequoy il fut fort déplaisant, faisant plus de cas de ce qu'il auoit en Castille, que de tout son Royaume de Nauarre; si bien qu'il prit ce congé comme vn bannissement, qui luy venoit de la part du Connestable, qui ne vouloit point de Compagnon auprés du Roy. 1429. Au commencement de l'année suiuante, les Roys de Castille, d'Arragon & de Nauarre firent ensemble vn traitté de paix. Le Roy de Nauarre se faisoit fort de celuy d'Arragon, & fut resolu, auant que le Roy de Nauarre partist, que le Roy de Castille enuoyeroit en Arragon, pour auoir la ratification de ce traitté. L'Ambassadeur pressa fort le Roy d'Arragon de vouloir ratifier le traitté en la forme qu'il estoit, & qu'il n'auoit point d'ordre de consentir qu'il y fust rien changé. Le Roy d'Arragon remettant de iour en iour cette ratifi-

cation, l'Ambaſſadeur luy donna vne lettre de creance de la part du Conneſtable, qui eſtoit qu'il offroit d'apporter vn remede à la mauuaiſe intelligence, qui eſtoit entre le Roy de Nauarre & ſon frere Dom Henry. Cet Ambaſſadeur partit ſans rien faire, mais ſeulement emporta deux lettres du Roy d'Arragon, l'vne au Roy de Caſtille, l'aſſeurant que la leuée des gens de guerre, qu'il faiſoit, n'eſtoit pas pour luy nuire : l'autre au Conneſtable, luy mandant que le repos de l'Eſtat vouloit que l'on chaſſaſt de la Cour l'Adelentado Pero Manriques, auteur de la diuiſion de ces Princes, & origine de tout le mal qui eſtoit en Caſtille, parce que par ſes artifices le Conneſtable eſtoit retourné à la Cour. Ces trois Roys auoient des deſſeins de ſe broüiller, chacun en leurs Eſtats. Le Roy de Nauarre auoit broüillé la Caſtille. Le Roy de Caſtille par le moyen du Conneſtable, faiſoit des menées dans l'Arragon par des ſecrettes intelligences qu'il auoit auec Dom Federic d'Arragon, Comte de Lune, mal-traiƈté du Roy, & auec Alonſo Arguello, Archeueſque de Sarragoſſe, Caſtillan. Le Roy d'Arragon découurit ces menées, principalement celles de l'Archeueſque, qui à cauſe de ſa dignité & ſous couleur de religion, perſuadoit le Roy de garder le traitté qui auoit eſté fait, & que la guerre eſtoit ſa ruïne. Ce Roy fit arreſter cét Archeueſque, qui à trois iours de là mourut en priſon. D'autres ont écrit qu'il fut jetté dans la riuiere. Il eſtoit accuſé d'auoir eu d'eſtroittes intelligences auec le Roy de Caſtille & ſon Conneſtable ; les ayant aſſeurez que le voyage que feroit le Roy d'Arragon en Caſtille, eſtoit pour ruïner le Conneſtable, & y eſtablir ſes Couſins,

puiſſamment pour gouuerner les affaires du Royaume. Le Roy de Caſtille, pour détourner cét orage, enuoya en Arragon remonstrer à ce Roy ce qu'il penſoit faire ; ſe plaignit non ſeulement de ces menées, mais de celles du Roy de Nauarre, ſans conſiderer ce qu'ils luy eſtoient, & combien ils luy auoient d'obligation. Il en fit autant dire au Roy de Nauarre, qui répondit qu'il n'auoit point aucun deſſein de faire la guerre en Caſtille. Que neantmoins il ſupplioit le Roy de Caſtille de conſiderer, qu'il auoit auprés de luy des perſonnes confidentes, qui fomentoient leurs diuiſions, afin de regner abſolument ; que ſon principal deſſein eſtoit veritablement de deliurer la Caſtille de la ſeruitude où elle eſtoit ; ſans conſiderer les grands biens qu'il auoit en ce Royaume, qui couroient fortune d'eſtre confiſquez. Le Roy de Caſtille, qui vouloit reconnoiſtre les Grands de ſon Royaume, qui eſtoient de la faction de ces Roys étrangers, fit publier par l'ordre du Conneſtable, que tous les Seigneurs & Gentils-hommes euſſent à venir luy faire nouueau ſerment de fidelité. Dom Henry, le Duc d'Ariona, & autres ne comparurent pas, parce qu'ils attendoient la venuë des Eſtrangers : mais le Roy, pour ſçauoir clairement ce qui eſtoit de leur intention, s'auiſa de faire écrire vne forme de ſerment dans vne grande peau de parchemin, où tous les Gentils-hommes eurent commandement de mettre leur nom & leur ſceau. Par cét acte ils s'obligeoient d'aſſiſter le Roy ſelon la couſtume d'Eſpagne, ſans fraude, meſmes contre les Roys d'Arragon & de Nauarre, ſur peine d'eſtre declarez traiſtres, & de confiſcation de tout leur bien,

bien, ſans attendre aucun jugement; & ſur peine auſſi d'aller pieds nuds en Hieruſalem au Saint Sepulchre: & le Roy de ſa part leur promettoit de la garantir de toutes ſortes d'oppreſſions. Le Roy ſigna le premier, le Conneſtable le ſecond, & puis les autres. Le Conneſtable, qui ſe voyoit appuyé de la faueur du Roy, qui auoit de grandes forces ſur pied, conſeilla au Roy ſon Maiſtre de paſſer outre. Il receut l'ordre d'aller auec deux mille lances ſur les frontieres d'Arragon, pour empeſcher les Roys d'Arragon & de Nauarre de paſſer en Caſtille. Les plus grands Seigneurs du Roy, comme Velaſco, Dom Fabrique, & autres, qui s'attendoient d'auoir quelque commandement dans l'armée; furent contraints d'obeïr au Conneſtable, qui auoit ſeul le ſecret du Roy, & les ordres de la guerre, comme Conneſtable. Le Roy de ſon coſté alla aſſieger Panafiel, où eſtoient le Comte de Caſtro & le Prince Dom Pedro, Frere du Roy d'Arragon. La place ſe rendit par compoſition. Dom Henry auec ſa femme, quoy qu'il euſt promis au Roy toute fidelité, alla à Toledo, où penſant émouuoir quelque choſe en faueur de ſon party, il fut maltraitté, & en ſortit auec honte; dont il fit ſes plaintes au Roy, qui n'en fit pas grand cas. Cependant ces deux Rois entrerent en armes dans la Caſtille. Dom Henry ſe joignit à eux, ce qui groſſit fort leur armée; Celle du Roy de Caſtille n'eſtoit pas moins conſiderable. Le Conneſtable ayant groſſi ſes troupes de mille hõmes d'armes, que Pierre Stunigalui auoit menez. En ſuite de ce, les biens de ces Rois, qui conſiſtoient en de grãdes terres dans le Royaume de Caſtille,

furent saisis & mis entre les mains du Roy, & regis par Commissaires, & defenses furent faites à tous ceux qui les auoient en garde, de souffrir qu'aucun y entrast de leur part. Vn des principaux de la ville d'Holmeda fut pendu, pour auoir fait fermer les portes à ceux qui portoient le commandement du Roy de Castille, de ne plus obeïr au Roy de Nauarre. Ces Roys animez de ce procedé, presenterent la bataille au Connestable: mais d'autant qu'il estoit moins fort qu'eux, il se retrancha de sorte, qu'il ne pût estre forcé. Ce fut lors que le Cardinal de Foix parut entre les deux armées, qui obtint vne cessation d'armes pour traitter quelque accommodement. Ceux de la part du Roy de Castille disoient, qu'ils défendoient le Royaume de leur Maistre, qu'ils estoient sur la défensiue. Le Cardinal dit, que Dom Henry desiroit parler auec l'Adelantado Pierre Manrique, ce qui fut accordé: mais ils ne firent rien, sinon que l'Adelantado protesta contre Dom Henry, que le Connestable & ceux qui estoient auec luy, estoient ses seruiteurs; pourueu qu'il n'y allast point de l'interest de leur Roy. Que leur consolation estoit, que Dieu les fauoriseroit, faisant la guerre pour leur Roy & pour la défense de leur patrie. Dom Henry dist, *Dieu en fera sa volonté*; & puis se retira. Enfin aprés quelques iours de conference, la Reyne d'Arragon, sœur du Roy de Castille, fit vne forme de traitté consistant en trois poincts. Le 1. Que les biens que le Roy de Nauarre auoit en Castille, luy seroient conseruez. Le 2. qu'il ne seroit fait aucun déplaisir à Dom Henry. Et le 3. Que les publications, qui se faisoient dans la Castille contre les Roys

d'Arragon & de Nauarre, cesseroient. Le Connestable dit à la Reyne d'Arragon qu'il trouuoit ce traitté fort bon ; mais qu'il n'auoit pas de pouuoir de le ratifier ; qu'il feroit son possible de le faire agréer par le Roy : La Reyne ne le pressa pas dauantage, & s'en contenta. La difficulté qui suiuit fut au desarmement, ou plustost à la retraitte. Le Connestable enfin l'emporta, & ces Roys se retirerent les premiers. Le Roy ne fut pas conseillé de ratifier ces articles : au contraire, il commanda de continuer les saisies des biens de ces Princes, resolut de passer outre contr'eux, indigné justement de ce qu'ils estoient entrez à main armée dans ses Estats. Leur enuoya deux Herauts, l'vn au Roy de Nauarre, & l'autre au Roy d'Arragon; leur mandant, qu'ayant sçeu qu'ils venoient en son Royaume, il estoit allé au deuant pour les receuoir. Que sur l'aduis qu'il auoit eu qu'ils s'estoient retirez fuyans, il les aduertissoit qu'il les alloit trouuer chez eux dans peu de iours. Les Roys répondirent que s'ils auoient à faire à vn autre Prince, qu'au Roy de Castille, qu'ils traitteroient d'vne autre sorte; mais qu'estans si proches parens, ils le supplioient de considerer qu'il auoit prés de luy des personnes, qui pour leurs interests particuliers semoient la diuision parmy eux, afin de se rendre plus considerables. Que pour ce seul sujet, non pour aucun dessein d'inuasion, ils estoient entrez dans la Castille, sans faire aucune violence. Qu'aussi-tost qu'ils auoient sçeu que l'intention du Roy n'estoit pas de les oüir en leurs remontrances, qu'au contraire il leur auoit declaré la guerre à la poursuitte de

ceux qui le poſſedoient du tout, à la ruïne de ſon Eſtat, ils s'eſtoient retirez, pour faire entendre au Roy par vne autre voye, ce qui eſtoit de ſon bien. Qu'il n'auoit pas eſté bien informé de leur retraitte, eſtans d'vne race genereuſe pour faire vne telle action. Qu'au reſte il leur feroit trop d'honneur de les vouloir venir voir; & qu'ils le receuroient le mieux qu'il leur feroit poſſible. Que neantmoins ſi par l'induction des perſonnes qui ſont auprés de luy, il ſe faiſoit choſe qui pûſt induire à rupture, ils feroient tout ce qui ſeroit en eux pour l'éuiter; & n'en viendroient là qu'à toute extrémité. La Reyne d'Arragon & le Cardinal de Foix furent trouuer le Roy, le ſupplierent de vouloir ratifier les trois articles dont le Conneſtable, & quelques Seigneurs auoient promis la ratification. Le Roy répondit qu'il en parleroit à ſon Conſeil, ne voulut pas meſme contenter le Conneſtable de cette ratification, quoy qu'il l'en ſuppliaſt tres-inſtamment; s'y eſtant engagé. La réponſe qu'il fit à la Reine d'Arragon, fut, qu'il falloit qu'il entraſt dans l'Arragon, comme le Roy d'Arragon eſtoit entré en armes dans ſon Royaume, qu'il n'y fera aucun dommage. Cette Dame ſe retira fort triſte en Arragon. Elle fut conduitte par quelques Seigneurs durant deux ou trois journées, entre autres par le Conneſtable, auquel elle reprocha fort aigrement qu'il n'auoit pas fait en ſa conſideration ce qu'il pouuoit. En ce temps le Roy fit arreſter Dom Federic Duc de Ariona, qui venoit pour ſon ſeruice auec vn bon nombre de gens de guerre. Le Roy eſtoit bien aduerty que ce Seigneur auoit de grandes

intelligences auec ces Rois voisins,& qu'il estoit vn des principaux qui les auoit attirez dans son Royaume,pour en faire changer l'ordre du Gouuernement, & principalement pour faire chasser le Connestable de la Cour. Le Roy de Castille, aprés auoir publié la guerre contre les Rois d'Arragon & de Nauarre, enuoya au Roy d'Arragon l'Euesque de Palence, & le Seigneur d'Almaçan, pour luy dire, qu'il auoit trouué tres-mauuais, qu'il se fust entremis du differend qu'il auoit auec ses sujets. Que cela estoit indigne d'vn Prince, de fauoriser les sujets rebelles contre leur Seigneur. Que quād il seroit bien asseuré qu'il n'auroit plus d'intention d'assister les sujets contre luy, que la guerre cesseroit. Que ce n'estoit pas l'intention du Roy de Castille leur Maistre, de faire la guerre pour ce qui touchoit son Connestable, qui n'estoit plus dans l'employ. Que de tout ce qui estoit de son Estat, il n'estoit obligé d'en rendre compte qu'à Dieu seul, bien loin de reconnoistre pour ce regard aucune superiorité en terre. Le Roy d'Arragon fut fort étonné de tous ces discours, & ayant renuoyé ces Ambassadeurs à son Conseil, ils luy dirent qu'ils n'auoient point de charge de parler à d'autre qu'à luy; si bien qu'il leur répondit que ce traitté qui auoit esté fait par sa Mere, la Reine Leonor, auoit esté fait sans pouuoir de sa part. Que pour ce qui luy auoit esté dit, que le Roy de Castille estoit libre, & qu'il ne reconnoissoit de superieur sinon Dieu seul, que c'estoit chose qu'il n'ignoroit pas. Que les Rois Chrestiens d'Espagne ne reconnoissoient aucun superieur pour raison de leur Royaume, & qu'il n'auoit point eu intention de se mesler de ses affaires à son préjudice;

que par toute forte de raifon il eftoit obligé de fecourir fes parens. Ces Ambaffadeurs retournez, le Roy de Caftille fit entrer fon armée dans l'Arragon, le Conneftable joignit fes troupes auec l'armée du Roy. Cette armée eftoit de foixante mille hommes de pied, & de dix mille hommes d'armes, qui ne fit rien de notable, que rauager la frontiere, & prendre quelques chafteaux; mais faute de viures, le Roy fut contraint de fe retirer, fans faire chofe digne d'vne fi puiffante armée. En mefme temps le Roy ordonna au Comte de Beneuent de fe faifir de toutes les places qui appartenoient à Dom Henry, & forcer celles qui ne voudroient pas obeïr; ce qu'il fut contraint de faire en plufieurs lieux, où D. Henry auoit mis des garnifons. En fuitte de cela le Roy nomma les Capitaines, qu'il vouloit laiffer aux frontieres d'Arragon & de Nauarre. Le Conneftable fupplia tres-inftamment le Roy de luy donner la charge des frontieres d'Arragon, qu'il efperoit qu'auec ceux de fa maifon, d'en rendre bon compte à fa Majefté. Le Roy le remercia, luy difant qu'il eftoit affeuré de fa fidelité; mais qu'il ne pouuoit pour deux raifons luy accorder ce qu'il defiroit; l'vn que fes gens eftoient haraffez, l'autre qu'il auoit befoin de fon confeil à toutes les occafions, & qu'il falloit qu'il fuft prés de luy. Dom Henry, irrité de la faifie de fes biens, leua les armes, & fit mille maux dans la Prouince d'Eftremadura. Le Roy fort en peine d'y mettre ordre, le Conneftable s'offrit d'y feruir auec fes gens, & à fes dépens: ce qui fut fi agreable au Roy, qu'il manda à toutes les villes & à la Nobleffe du païs, d'affifter fon Conneftable comme fa perfonne. Le Roy

d'Arragon voyant la retraitte du Roy de Castille, se mit aux champs, entra dans la Castille, y prit plusieurs places & y fit grand progrez, & beaucoup de mal. Le Roy indigné de cet affront, confisqua tous les biens que ces Roys & Princes auoient en son Royaume; mais parce que cette confiscation ne luy apportoit pour lors aucun auantage, pour s'opposer à vne si forte puissance, il assembla les Estats pour demander vne subuention, pour fournir aux frais de la guerre durant six mois. La demande du Roy luy fut accordée, mais auec vn grand murmure contre le Connestable, que plusieurs disoient estre l'autheur de ces troubles & de cette necessité. Le Connestable ne laissa pas neantmoins de poursuiure l'ordre qu'il auoit du Roy, se rendit maistre de Trugillo, qu'il emporta partie par force, partie par intelligence. Le Roy d'Arragon, craignant la grande puissance du Roy, eut recours au Pape Martin, pour luy remontrer comme son intention auoit esté de conferer auec le Roy de Castille, mais qu'il en auoit esté détourné par quelques mauuais seruiteurs qui estoient prés de luy. Que le Connestable de Castille estoit entré dans son Royaume à main armée, où il auoit fait toutes les violences qui se pouuoient imaginer, supplioit le Pape d'y vouloir interposer son authorité. Le Roy de Castille de son costé enuoya aussi vers le Pape, pour l'esclaircir de son procedé, & luy remontrer les impostures de ses ennemis. Le Connestable continuant son progrez, alla deuant Montanches, où Dom Henry & Dom Pedro se presenterent pour luy faire leuer le siege, & luy

declarerent, qu'ils eftoient refolus de donner bataille, pourueu que le Roy de Caftille n'y fuft en perfonne. Le Conneftable accepta ce party. Leur témoigna qu'il ne defiroit rien dauantage, quoy que ceux qui eftoient prés de luy n'en fuffent pas d'aduis. Leur manda auffi que le Roy n'eftoit pas dans fon armée, & qu'il eftoit preft. Ces Princes enuoyerent vn Heraut au Conneftable, pour luy dire que leur armée n'eftoit pas fuffifante pour le combattre, mais qu'ils eftoient prefts de fe battre en duël contre luy, & le Comte de Beneuent. Le Conneftable accepta volontiers ce party; mais ceux qui eftoient prés de luy, luy dirent que le Roy ne luy auoit pas donné le pouuoir, mais feulement de garder la frontiere, & combattre ces Princes. Le Conneftable neantmoins fit appeller le Heraut, & luy dit qu'il receuoit à grand honneur l'appel que luy faifoient ces Princes, qu'il eftoit preft de fe battre contre Dom Henry, le plus puiffant de corps, & fon plus grand ennemy; & le Comte de Beneuent fe battroit contre Dom Pedro. Ces Princes ne furent pas fi refolus que d'executer ce deffy. Le Conneftable pourfuiuoit toûjours d'en venir fur le Champ; leur donna choix & du camp & des armes; & s'ils ne trouuoient à propos de combattre en pleine campagne, il leur fit propofer la Cour du Chafteau d'Albuquerque, dont les portes feroient gardées par les vns & les autres. Sur cela ces Princes ne purent fe refoudre, & ainfi cette propofition alla en fumée. 1430. Au commencement de l'année fuiuante le Roy déplaifant de fi frequentes rebellions de ces Princes, fe refolut de les

chastier par toutes sortes de moyens. Le 4. du mois de Ianuier il fit publier vne Declaration contre Dom Henry & Dom Pedro, où sont deduittes sommairement leurs rebellions ; & comme ils auoient esté si osez que de soûtenir des sieges contre luy & son Connestable, qui leur montroit la banniere Royale ; leur donna terme de trente iours, pendant lesquels il promettoit les receuoir en ses bonnes graces ; que ce temps passé il procederoit contre eux, suiuant les loix de son Royaume. Donnoit quarante iours à ceux qui suiuoient ces Princes pour se resoudre de quitter leur party ; promettant de leur faire rendre leurs biens : declara indignes de cette grace cinq, nommez particulierement dans la Declaration, pour estre les principaux autheurs & instigateurs de la rebellion. Pour conclure cette Declaration, le Roy assembla les Grands & les Deputez des villes pour en auoir leur aduis. Quelques-vns furent d'auis, que puis que les loix de l'Estat condamnoient tous ceux qui tomboient dans le crime de rebellion, il ne falloit point faire de difference entre les Princes & ses adherans. Les autres disoient qu'il ne falloit point aller si viste contre ces Princes, qui estoient du sang Royal, qu'il importoit que le sang du Roy ne fust pas noircy de ce crime, & que la confiscation des biens suffisoit. Les Procureurs des villes ne voulurent pas opiner, disant qu'ils ne pouuoient dire leur aduis en vne affaire si importante, sans pouuoir particulier des villes qui les auoient enuoyez. Ensuitte de cette assemblée le Roy donna les grandes terres tant du Roy de Nauarre que de Dom Henry aux Seigneurs principaux de sa Cour ; & au

Conneſtable de Luna il donna l'adminiſtration de la Maiſtriſe de l'ordre de Sainct Iacques. Ferdinand Dias de Tolede, qui eſtoit du Conſeil du Roy, refuſa les terres de ces Princes; diſant qu'il ne luy eſtoit pas ſeant d'eſtre heritier du Roy de Nauarre & de Dom Henry. Le Roy voulant s'aſſeurer de toutes les places de ſon Royaume, enuoya dire par vn de ſes confidens à Eleonor, Reine d'Arragon, qu'il deſiroit auoir les places qu'elle auoit en Caſtille. La Reine, aprés auoir reſiſté quelque temps, conſentit enfin que trois places fuſſent miſes entre les mains du Conneſtable, & elle eſtant venuë juſques ſur la frontiere, fut moitié de gré, moitié de force miſe dans le monaſtere de Tordeſillas, eſtant accuſée de fomenter la diuiſion entre le Roy de Caſtille & ſes enfans, & leur donnoit les moyens de luy nuire. Le Comte de Foix enuoya vers le Roy pour le prier de trouuer bon qu'il s'entremiſt de l'accommodement entre luy & ſes voiſins. Le Roy luy fit réponſe que les affaires eſtoient en vn tel eſtat, que luy, ny perſonne n'y pouuoit apporter aucun remede. Les Roys d'Arragon & de Nauarre, preſſés de la puiſſance du Roy de Caſtille, luy enuoyerent leurs Ambaſſadeurs. Le Roy les oüit, le Conneſtable preſent. Aprés qu'ils eurent long-temps parlé de la charge qu'ils auoient, le Conneſtable prit la parole & „ dit : *Sire, pour ce qui touche ce qu'ont dit ces „ Ambaſſadeurs en la preſence de Voſtre Maieſté, „ qu'il y auoit prés de vous certaines gens qui „ haïſſent le Roy de Nauarre de haine mortelle; „ Dieu ſçait, Sire, & Voſtre Maieſté, qui m'a éleué „ de rien en la Grandeur où ie ſuis, ſi iamais i'ay*

„ *rien dit, ou fait chose contre le Roy de Nauarre;*
„ *au contraire, sauf le seruice que ie dois à V.*
„ *Maiesté, ie suis prest de le seruir de ma vie, de*
„ *mes biens & de tout mon pouuoir. Ie puis mon-*
„ *trer par écrit combien de fois i'ay trauaillé de le*
„ *remettre bien auec V. Maiesté, i'en ay les preuues*
„ *en main*, Montrant des papiers qu'il tenoit. Le Connestable ayant acheué, le Roy dit que ce qu'auoit dit son Connestable, estoit veritable. Aprés cela le Connestable voulant faire voir que toute la faute estoit du costé des Princes, déploya de leurs lettres, qui alloient à débaucher la Noblesse de Castille du seruice de leur souuerain Seigneur, pour suiure leur party. Le Comte de Beneuent aprés cela prit la parole, & confirma ce qu'auoit dit le Connestable. Ces Ambassadeurs furent quelque temps sans rien faire; le Roy ne voulant pas penser à leur donner le moindre contentement. Enfin ils proposerent à quelques Conseillers vne tréue qu'ils jugeoient deuoir reüssir au bien de ces Princes. Le Roy en ayant eu communication, trouua qu'elle se pouuoit faire; nomma le Connestable & l'Archeuesque de S. Iacques pour aduiser les moyens d'y paruenir. Enfin ils firent vne tréue de cinq ans; ensuitte de laquelle la Reyne Leonor fut mise en liberté par le Connestable, qui en auoit eu l'ordre du Roy, & restituée en la possession de ses biens. Au commencement de l'année 1431. le Connestable épousa Ieanne de Pimentel, fille de Dom Rodrigue Alonso Pimentel, Comte de Beneuent; & sans la mort de l'ayeule de la mariée, qui arriua lors, il y eust eu en ces nopces de grandes magnificences. Neantmoins le Roy, la Reyne, & tous les Grands

de la Cour y furent. Le Roy & la Reine presenterent la mariée, comme ils ont de coûtume de faire en Espagne, en faueur des grandes Dames. La puissance du Connestable continuoit, voire augmentoit de-iour en iour. Les Grands qui luy faisoient ombrage, estoient chassés de la Cour, les autres intimidez de telle sorte, qu'ils n'en osoient approcher. Le Comte de Castro, mandé plusieurs fois par le Roy, n'osa iamais approcher, soit qu'il sçeut bien que le Roy n'ignoroit pas les intelligences qu'il auoit auec ses ennemis. Aprés plusieurs sommations, l'on luy fit son procés par contumace, & fut condamné à mort. Iamais Dom Iean de Soto Maior, Maistre de l'Ordre d'Alcantara, quelque instance qui luy fut faite par le Roy, de le venir trouuer, & quelque asseurance qu'il eust de ses plus confidens, ne voulut iamais venir, pour s'exposer à la violence du Connestable. Cependant le Roy se préparoit à la guerre contre les Maures. Le Connestable s'offrit de l'y seruir auec tous ses amis: ce que le Roy eut fort agreable. Au mesme temps de cette expedition le Roy commanda à son Referendaire Ferdinand Dias, d'arrester Vanegas, sa femme & ses enfans, vn de ses freres, sur l'aduis qu'il auoit eu qu'ils tramoient quelque menée contre son seruice, à la ruïne de son Connestable. Ces gens furent pris, leurs biens saisis, & ne furent point deliurés qu'aprés la guerre qu'on alloit faire contre les Maures. Cette guerre eut vne fin auantageuse pour le Roy de Castille; car il demeura sur la place en vne journée dix mille Maures & peu de Chrestiens. Le Roy creut qu'il deuoit pousser la pointe de sa victoire, qu'il falloit

aſſieger Grenade pour y prendre le Roy Maure ; mais le Conneſtable l'en diuertit, ou plûtoſt la crainte qu'il y auoit que les Grands ne fiſſent quelque menée contre le Roy. Il courut vn bruit que le Roy Maure auoit corrompu le Conneſtable par vne notable ſomme, qu'il luy enuoya auec vn preſent de figues & de raiſins ſecs : nonobſtant tous ces bruits la faueur du Conneſtable ne diminuoit point ; au contraire il aſſeuroit ſa fortune, donnant de la terreur à ſes ennemis. Le Roy meſme trauailloit pour luy: car il ſe mit aux Champs pour ſe ſaiſir de Dom Diego Sarmienti, Adelantado de Galice, l'accuſant d'auoir eu intelligence auec Dom Henry, & Dom Pedro d'Arragon. Le Roy, pour ne pas manquer à ſon deſſein, alla par vn chemin, le Conneſtable par vn autre. Le Conneſtable ſurprit Sarmiento, & le mit en ſeureté, les fers aux pieds. Son procez luy fut fait, & fut conuaincu, mais aprés auoir eſté deux ans en priſon, il fut deliuré. 1432. Cette violence fut ſuiuie de beaucoup d'autres, & des premiers de la Cour: & cette année fut funeſte par la frequence de telles perſecutions.

L'Hiſtorien, qui a particulierement écrit la vie de ce Roy de Caſtille, auant que de parler de ces empriſonnemens, dit qu'en Caſtille, plus qu'en aucun autre Royaume, les Roys ſont ſujets à eſtre mal informez des actions des Seigneurs de leur Cour, & par les intereſts de ceux qui les gouuernent. Le Conneſtable, qui tenoit le principal lieu de faueur prés du Roy de Caſtille, fit croire à ſon maiſtre, que le Comte de Haro, D. Pedro Fernandez de Velaſco ſon frere, Dom Guttiertes Gomez de Toledo, Eueſque

de Palencia, & Fernand Aluarez Seigneur de Val de Corneia, son Cousin, auoient de secrettes intelligences auec les Roys d'Arragon & de Nauarre. Le Roy estant à Zamorra, donna ordre qu'Aluarez fust arresté. Le Comte de Haro & l'Euesque de Palencia, sur cét auis sortirent de la ville en diligence. Le Roy les suiuit, & le Connestable aussi. Ils furent suiuis de si prés qu'ils furent arrestez. Le Comte de Haro promit de ne point sortir de la Cour sans permission du Roy. Le Connestable & l'Admiral répondirent pour luy; & ainsi il fut deliuré. Le frere du Comte ne pût iamais estre arresté, & sa retraitte fut cause que son frere fut si bien traité. Ferdinand Perez de Guzman, sieur de Batres, frere de l'Euesque de Palencia, & Garcie Sanchez de Aluarado, principal confident du Comte de Haro, furent aussi mis prisonniers, mais ils y furent peu de temps; & le Comte de Haro fut deliuré du serment qu'il auoit fait, & luy fut permis de se retirer de la Cour. En mesme temps le Maistre de l'Ordre d'Alcantara, Iean de Soto Major, eut commandement du Roy de se venir trouuer; les violences qu'il voyoit le rendirent défiant, refusa d'aller trouuer le Roy, quelque asseurance qu'on luy pût donner, aduertit les Princes Dom Henry & Dom Pedro de la persecution, en laquelle il estoit, leur mit entre les mains Alcantara, & autres places qui dépendoient de luy. Le Docteur Franco, qui auoit esté enuoyé par le Roy pour cét affaire, voyant la reuolte de ce Grand Maistre, voulant se retirer, fut arresté prisonnier, & son bagage pillé. Dom Henry laissa son frere Dom Pedro à Alcantara, & s'en re-

tourna à Albuquerque, où le Grand Maistre le fut trouuer, & y fut trouuer le Docteur Franco. Le nepueu du Grand Maistre, nommé Guttiere de Soto-Major, Grand Commandeur de l'Ordre, émeu & affligé du bruit qui couroit, que son oncle estoit arresté à Albuquerque par le Prince Henry, arresta le Prince Dom Pedro à Alcantara. Le Roy de Castille fut aussi-tost aduerty de l'arrest de Dom Pedro, y enuoya son Admiral, lequel ayant commandé de la part du Roy de luy mettre entre les mains Dom Pedro, il ne fut pas obeï. Dom Henry fut fort estonné de la prison de son frere, creut qu'il le feroit deliurer, en faisant sortir en Campagne le Grand-Maistre, mais pourtant Dom Pedro ne fut pas mis en liberté. Au contraire il fut plus resserré par Guttiere de Soto-Major, qui estoit agité de diuers interests en cette consideration: car le Roy luy fit dire par Iean de Perea, qu'il luy donneroit tout ce qui seroit en sa puissance; mesme la Maistrise d'Alcantara, & tout ce que possedoit son Oncle, s'il luy vouloit liurer Dom Pedro. D'autre costé D. Henry luy faisoit de grandes promesses pour la liberté de son frere; mais comme elles estoient hors d'apparence, celles du Roy préualurent; & le traitté ayant duré quelques iours, Dom Pedro fut mis au pouuoir du Roy. Le Grand-Maistre d'Alcantara fut condamné comme rebelle, priué de sa Maistrise, & son nepueu grand Commandeur fut esleu Grand-Maistre par les Cheualiers de l'Ordre, & receut ensuitte vne notable somme d'argent, ainsi qu'il auoit esté stipulé. 1433. Dom Henry, craignant que son frere receust quelque mauuais traittement du Roy, fit trait-

ter de sa déliurance par le Roy de Portugal, qui fut telle, que moyennant la déliurance de Dom Pedro & du Docteur Franco, le Chasteau d'Albuquerque & toutes les places fortes, qu'auoit ce Prince en Castille, seroient mis entre les mains du Roy. Peu de iours aprés Ferdinand Aluarez de Toledo, Seigneur de Val de Corneia, fut déliuré de prison, & l'Euesque de Palencia, qui furent fort bien receus par le Connestable, aprés auoir asseuré qu'ils n'auoient jamais fait aucun deseruice au Roy. 1434. L'année suiuante le Roy, par le conseil du Connestable, fit arrester Dom Federic Comte de Lune, accusé de s'estre voulu rendre maistre de Seuille, & piller les plus riches maisons des Marchands. Ce Prince ne fut pas arresté seul; plusieurs de ses confidents furent pris, & entre autres vn Cordelier Portugais, qu'on tenoit le principal de ses Ministres. Le Comte fut donné en garde à l'Alguazil du Connestable, qui le mit dans le Chasteau de Bransuelos prés Olmedo. La Comtesse de Niebla, sœur du Comte, vint trouuer le Roy pour la déliurance de son frere. Elle fut de si peu de consideration, que le Roy ne la voulut pas voir; & luy fit dire qu'elle allast à Cuellar, pour n'en partir sans son ordre. Deux des principaux de Seuille furent pris pour auoir esté de la menée du Comte. Leur procez fait, ils furent jugez à mort & executez. Le Comte mourut peu de temps aprés en prison. En ce mesme temps Dom Iean de Contreras, Archeuesque de Tolede, mourut. Il y eut de grandes contentions entre les Chanoines pour l'élection de l'Archeuesque. Le Roy leur manda qu'il entendoit que Iean de Cere-

zuela, frere du Conneſtable de Luna, fuſt eſleu; à quoy ils obeïrent; & ainſi le Conneſtable vit ſon frere éleué au plus grand benefice, non pas d'Eſpagne, mais de la Chreſtienté. Le Conneſtable receuant du Roy de ſi grandes marques de ſon affection, rechercha tous les moyens de luy complaire. Durant la belle ſaiſon de cette année, le Roy fut en diuers lieux de ſon Royaume, & fut traitté par le Conneſtable en pluſieurs de ſes maiſons, où le Roy alloit paſſant le temps en feſtins, jouſtes, & tournois, qui ſe faiſoient aux dépens du Conneſtable. Le Roy eſtant à Madrid, la Comteſſe femme du Conneſtable, fille du Comte de Beneuent, accoucha d'vn fils, qui fut nommé Iean par le Roy & par la Reine. Il fut baptiſé par l'Eueſque d'Oſma, nepueu du Roy D. Pedro. Au grand feſtin qui ſe fit en ce Bapteſme, le Roy fit manger le Conneſtable à ſa table, & donna à l'accouchée vn rubis de grand prix, & vn diamant valant mille doubles. Sur la fin de l'année arriua la mort de Pierre Fernand de Cordoüa, Gouuerneur du Prince Dom Henry, fils du Roy. Le Conneſtable eut auſſitoſt cette charge; & ne la pouuant pas exercer, eſtant obligé d'eſtre toûjours auprés du Roy, il y mit vn Caualier, nommé Pedro Manuel de Lando; & donna charge à ſon frere, l'Archeueſque de Tolede, & à Ruy Dias de Mendoça, d'eſtre toûjours prés la perſonne de ce petit Prince. 1435. La priſon des Roys d'Arragon & de Nauarre, & du Prince Dom Henry pris en vn combat naual contre ceux de Genes, auoit rendu le Conneſtable tres-inſolent; mais la joye ne dura gueres, car ils furent auſſi-toſt déliurez par le Duc de Milan, & ſortirent

auec auantage. Les Grands de Castille, qui souffroient l'oppression du Connestable; desiroient le retour de ces Roys, & particulierement du Roy de Nauarre. Ils depescherent vers la Reyne Blanche sa femme, luy donnant auis, que l'absence de son mary estoit fort préjudiciable à luy, & à tous ses amis: que le Connestable gouuernoit absolument l'Espagne, & y prenoit sans contestation tous les auantages, dont il pouuoit s'imaginer. 1436. Cette Reyne, émeuë de ce discours, enuoya en Italie presser le Roy de Nauarre de retourner en son Royaume: mais on les trouua si engagez dans la guerre de Naples, que le Roy d'Arragon & luy, ne peurent sans honte quitter leur entreprise; ce qu'ils firent pour ne pas abandonner leurs amis. Ce fut qu'ils enuoyerent vers le Roy de Castille, pour faire quelque forme de traitté de paix. Leurs Ambassadeurs traitterent si dextrement, qu'aprés plusieurs conferences, la paix se fit, moyennant le mariage de l'Infante Blanche de Nauarre auec le Prince des Asturies D. Henry de Castille; & plusieurs autres particularitez, qui furent resoluës, pour effacer la memoire du passé: & ainsi la paix fut publiée aux Royaumes de Castille, d'Arragon, & de Nauarre. L'accomplissement du mariage fut remis à l'année suiuante, à cause que l'vn & l'autre des mariez estoient trop jeunes. Sur la fin de cette année le Roy fit vne ordonnance, touchant l'ordre qu'il desiroit estre en la Iustice, à la fin de laquelle sont ces mots: *Les Loix cy-dessus ont esté faites du Conseil de D. Aluaro de Luna, Comte de S. Estienne, & mon Connestable de Castille, mon Camerier, & mon Conseiller, & de D. Roderigo Alonso*

Pimentel, Comte de Beneuent, & autres Comtes, Cheualiers, Prelats, & Docteurs de mon Conseil.
1437. Au commencement de cette année, le Conneſtable fit paroiſtre la puiſſance qu'il auoit ; car il fit en ſorte que le Roy preſſa la Reyne ſa femme de luy faire le tranſport de la terre & fortereſſe de Montaluan, quoy qu'elle y fiſt vne grande reſiſtance, aymant auec paſſion cette place, qui luy venoit de la ſucceſſion de ſa mere. Le Roy recompenſa la Reyne d'autre biens mais auec peu de ſatisfaction. Les ceremonies du mariage du Prince des Aſturies ayant eſté remiſes à cette année, le Roy ne les voulut pas differer. Le Conneſtable de Caſtille accompagna le Prince en cette occaſion, où il ſe fit mille gentilleſſes, & beaucoup de preſens de part & d'autre. Aprés ces actions de joye, le Roy eſtant à Nedina del Campo, aſſembla le Conſeil, où eſtoit le Conneſtable, le Comte de Beneuent, le Docteur Periannes, & Diego Rodriguez. Le Roy commanda que l'on fiſt venir l'Adelantado Pero Manriques, auquel le Roy dit : *Adelantado, ie vous commande pour choſe qui regarde mon ſeruice, que vous alliez auec le Conneſtable.* Le Conneſtable auſſi-toſt ſortit du Conſeil, ſuiuy de l'Adelantado, qui fut arreſté, & mis en vne tour, & donné en garde à Gomez Carillo Albornoz. Les enfans & les amis de l'Adelantado donnerent aduis par tout de cette violence qui venoit certainement de la tyrannie du Conneſtable ; qu'il falloit s'vnir pour s'oppoſer à ce mal. Le Roy craignant du trouble dans ſon Eſtat, manda l'Admiral, frere de l'Adelantado, qu'il euſt à le venir trouuer ; l'Admiral refuſa d'obeïr au premier & au ſecond commande-

ment, disant qu'il ne pouuoit seurement approcher le Roy, s'il ne luy bailloit par écrit qu'il ne luy feroit fait aucune violence, & qu'il s'en retourneroit librement. Le Roy fit l'acte de la seureté, & en promit encores dauantage. L'Admiral vint, traitta auec le Roy de la deliurance de son frere, qui luy fut promise; mais ce qui en reüssit, ce fut vn meilleur traittement, & plus de liberté, gardé neantmoins par vn grand nombre de gens de guerre. 1438. L'Adelantado ne fut pas long-temps en cét estat: car ayant trouué moyen d'auoir des cordes, il se coula, luy, sa femme, & ses deux filles, par vne fenestre, du long de ces cordes, & se sauua sans qu'il pût estre récous. L'Admiral & tous ses amis le furent trouuer, qui faisoient vne bonne troupe. Le Roy aduerty de ce fait, en donna aduis par tout son Royaume, afin que ceux qui tenoient les places, eussent à se tenir sur leurs gardes, & en suite il sortit en campagne, son Connestable auec luy, & beaucoup de braue Noblesse. En ce moment sept Gentils-hommes appointez par le Connestable, luy declarerent qu'ils ne pouuoient plus le seruir, luy en firent dire les causes, & qu'ils estoient resolus de se joindre auec l'Admiral & l'Adelantado, & tous lesdits amis, ce qu'ils firent; & furent suiuis de plusieurs autres: Le Roy estant à Roa, où estoit le rendez-vous de son armée, pour aller contre l'Admiral, receut vne lettre de luy & de l'Adelantado, contenant la cause de la prise des armes. Cette lettre estoit directement contraire au Connestable, & tendoit à sa ruïne. Ces Seigneurs, au commencement de leur Manifeste, declarent qu'ils n'ont pour but que le bien du

seruice du Roy & de son Estat ; le supplient auec toute l'humilité qui leur est possible, de vouloir luy-mesme gouuerner son Estat, & y appeller en part le Prince son fils : qu'il n'estoit pas besoin d'y admettre personne : Que le pouuoir extraordinaire qu'auoit le Connestable sur son esprit, estoit connu de tous les Grands, & de tous en general : Qu'il ordonnoit de tout dans son Estat, depuis la moindre chose jusques à la plus grande. Qu'il auoit vn pouuoir absolu sur tout. Supplioient le Roy de ne pas les condamner sans auoir oüy leurs raisons, & de faire défenses au Connestable, qu'ils redoutoient pour beaucoup de considerations, qu'il ne se méslast plus de ce qui les concernoit. Conjuroient enfin le Roy de penser à bon escient à ses affaires. Que pour cét effet, il falloit commander au Connestable, à ses parens & confidens de se retirer de la Cour. Que l'éloignement de ces gens-là feroit approcher sans crainte tous ceux qui estoient en armes pour la défense de leur vie & de leur liberté. Que pour eux, ils estoient resolus, cela fait, de venir trouuer le Roy sans autre asseurance ; ou de faire tout ce qui leur seroit commandé de sa part. Le Roy n'eut pas si tost receu ce Manifeste, qu'il eut aduis que le Comte de Ledesma & autres Seigneurs quittoient son party pour suiure l'Admiral ; & que les trouppes des mal-contens grossissoient de iour en iour, & que cette ligue paroissoit deuoir auoir plus de suitte que celle des Princes. Ce qui mettoit le Roy en vne grande perplexité, estoit, qu'il n'osoit découurir ses sentimens à aucun des siens, parce qu'ils estoient tous mis de la main du

Conneſtable, nul de ſes Conſeillers n'auoient pas la hardieſſe de donner vn bon conſeil. Le Conneſtable creut qu'il ne falloit pas laiſſer le Manifeſte de ces Seigneurs ſans réponſe, fit que le Roy y fit vne réponſe, par laquelle il nioit formellement tout ce qu'ils diſoient de ſon Connèſtable, trouuant tres-mauuais la hardieſſe dont ils auoient vſé, n'y ayant rien que de faux dans leurs lettres. Puis finiſſoit par vn commandement à ſes confederez de poſer les armes & de ſe retirer. 1439. Le party des confederez croiſſoit de iour en iour. Louys de la Cerda Comte de Medina-Celi, & autres, ſurprirent pluſieurs places. Le Mareſchal Dom Inigo Ortez de Stuniga, que le Roy croyoit luy eſtre fort fidelle, ſe jetta dans Valladolid en faueur des liguez. Pluſieurs en firent autant; les vns pluſtoſt, les autres plus tard, ſelon les occaſions qui ſe preſentoient, ou de ſe ſaiſir de quelques places, ou ſelon ce qu'ils auoient de forces pour paroiſtre en campagne. Le Conneſtable & ſon frere l'Archeueſque de Tolede, eſtoient toûjours prés du Roy, & la bute de tous les malcontens : mais ils s'eſtonnerent quand ils ſçeurent que le Roy de Nauarre & Dom Henry ſon frere eſtoient entrez armez dans la Caſtille, ſans auoir donné aucun aduis de leur deſſein. Le Roy leur enuoya au deuant, les aſſeurer qu'ils eſtoient les bien-venus, & qu'il les attendoit. Le Roy de Nauarre vint ſans témoigner aucune défiance, accompagné ſeulement de ſix cheuaux, & laiſſa ſon frere à Panafiel auec leurs troupes, où le Roy donna ordre qu'il fuſt receu. Ces deux freres confererent enſemble ſecrettement vn iour & vne nuict, de ce qu'ils auoient à faire,

& puis se separerent. Cependant le Roy se mit en campagne, en trois troupes. Luy, conduisoit la premiere, ayant son fils prés de luy. La seconde estoit conduite par le Connestable & son frere l'Archeuesque : & la troisiéme par le Comte de Haro. Le Prince Dom Henry, amy des confederez, manda au Roy de Nauarre, que s'il pouuoit le venir trouuer au lieu qu'il luy designoit, qu'ils pourroient concerter les moyens de quelque accommodement. Le Roy de Nauarre eut permission du Roy de Castille d'y aller; mais il enuoya auec luy le Comte de Castro, Ferdinand de Ribadineira, Camerier du Connestable, & autres. Le Prince Dom Henry & les confederez demanderent auant toutes choses, que le Connestable eust à sortir de la Cour pour laisser le Roy en sa liberté. Les autres au contraire, que pourueu que le Connestable demeurast prés du Roy, le reste s'accommoderoit facilement. Cette conference n'eut point d'effet. Aprés cette rupture, le Prince Dom Henry & l'Admiral enuoyerent appeller en duel, l'vn le Connestable, & l'autre Dom Guttiere de Soto-major, Maistre d'Alcantara. L'vn & l'autre firent réponse qu'ils receuoient à grand honneur ce défi, & qu'ils estoient prests de l'executer. Le Roy empescha ce combat, & rechercha Dom Henry pour le dégager de cette ligue, luy promettant de luy rendre la Maistrise de S. Iacques, & tous ses autres biens : ce que ce Prince refusa, disant qu'il n'auoit autre dessein que le seruice du Roy, & qu'il sçauoit que les confederez n'auoient autre intention. Enfin quelques Religieux remonstrerent aux vns & aux autres que le Royaume ne pouuoit plus subsister dans

les diuiſions qui le trauailloient: que la guerre eſtoit pour prendre vn long trait; que la ruïne de l'Eſtat eſtoit viſible. Le Roy dit à ces Religieux, que volontiers il entendroit à vn bon accord; cecy fut rapporté aux confederez, qui en dirent autant. Le Roy confera ſon intention auec le Conneſtable, qu'il eſtoit reſolu d'écouter les propoſitions d'accommodement. Le Conneſtable répondit fort froidement, que pour ſon contentement il eſtoit preſt d'entendre à tout ce qu'il trouueroit bon; mais qu'il falloit bien prendre garde à ce que l'on alloit faire. Ces Religieux conuindrent du lieu de la conference, où de la part du Roy ſe trouuerent le Docteur Periannes, Alonſo Perez de Biuero, & Fernand Perez de Guzman, & le Secretaire du Roy de Nauarre. Et de la part de Dom Henry, il ſe trouua deux Docteurs de ſon Conſeil. La fin de la conference fut; que le Conneſtable auant toutes choſes ſortiroit de la Cour, & ſe retireroit en l'vne de ſes maiſons pour ſix mois: que durant ce temps il n'écriroit point au Roy, ny traiteroit aucune choſe au préjudice du Roy de Nauarre, de ſon frere, & des confederez: que ces Princes ſeroient rétablis en leurs biens: les places tenuës par eux, remiſes à ceux que le Roy ordonneroit: que les procedures faites, tant contre ces Princes, que contre les confederez, ſeroient declarées nulles. Le Conneſtable obeïſſant au Traité, partit d'auprés du Roy le 29. Octobre, & auec luy l'Archeueſque de Tolede, Iean Silua Alfier du Roy, Pierre de Acuña, Gomez Carillo, & pluſieurs autres Seigneurs & Gentilshommes. Le Roy alla d'vn coſté, & le Conneſtable de l'autre, & penſant entrer dans Tordeſillas,

deſſlas, on ne l'y voulut pas receuoir. De là il alla à Sepulueda, que le Roy luy auoit donné au lieu de la place de Cuellar, qui auoit eſté retirée de luy pour la bailler au Roy de Nauarre. Auparauant que le Conneſtable partiſt d'auprés du Roy, il communiqua en ſecret auec l'Admiral, Chef des Confederez, luy recommanda ſes affaires & luy promit de prier le Roy de le maintenir au meſme credit qu'il auoit eu prés de luy. Le Roy de Nauarre & ſon frere s'offenſerent fort, quand ils ſçeurent la trahiſon de l'Admiral; & le Roy de ſon coſté prit jalouſie de ces Princes, de ce qu'ils alloient trop accompagnez, fit ordonner qu'ils n'iroient plus qu'auec des perſonnes qui furent nommées. L'Admiral craignant le reſſentiment de ces Princes, trouua moyen de les ſatisfaire, leur faiſant voir que ſes intentions eſtoient droites, & n'alloient qu'au bien de l'Eſtat. Le Conſeil que le Conneſtable auoit laiſſé prés du Roy, trauailloit à le ſeparer d'auec ces Princes, qui eſtoient en défiance du Roy plus que deuant. Ils conſeillerent le Roy d'aller ſouuent à la Chaſſe ſans ces Princes; que ce ſeroit là vn bon moyen de faire vne ſeure retraitte ſans troubler le païs. Le Roy preſſé & forcé par ces Conſeillers, ſe retira, feignant d'aller à la Chaſſe. Il fut ſuiuy par eux, tous fort affectionnez au Conneſtable, & auſquels le Roy donnoit vne meſme authorité. Ces Princes indignez que le Roy s'eſtoit ainſi retiré d'eux, le ſuiuirent, mais inutilement. Le Roy neantmoins, voyant qu'ils eſtoient forts, & qu'il y auoit à craindre de les offenſer, leur enuoya demander vn ſauf conduit pour aucuns de ſon Conſeil, qu'il auoit

deſſein de leur enuoyer pour traitter quelque accommodement. Le paſſeport fut expedié au mois de Février de l'année ſuiuante. 1440. Ces Commiſſaires ne pûrent rien conclurre. Les Conſeillers confidens du Conneſtable, qui eſtoient prés du Roy, luy conſeillerent de tenter de ſe rendre maiſtre d'Auila; à quoy celuy qui tenoit la place pour le Roy de Nauarre, ne voulut pas entendre; dequoy le Roy fut fort déplaiſant, jugeant que ſes ennemis eſtoient plus puiſſans que luy dans ſon Eſtat. Aprés cela le Roy de Nauarre, Dom Henry, & les Confederez écriuirent au Roy vn long diſcours, contenant le deuoir d'vn bon Roy: adjouſtans enſuite que tous ſes ſujets s'eſtonnoient comme il auoit commis toute ſon autorité à ſon Conneſtable, qui auoit fort mal-vſé de ce ſacré Depoſt, qu'il auoit conuerty en tyrannie: que ſon but n'auoit eſté autre que de ruïner les Grands, ſemant de la diuiſion parmy eux, afin qu'ils euſſent recours à luy: qu'il auoit fait bannir vn grand nombre de Gentils-hommes, & s'eſtoit emparé de leurs biens; en auoit fait mourir d'autres, ou bien laiſſé dans des maiſons obſcures accablez de miſeres: qu'il auoit auſſi tyranniquement manié les villes & communautez du Royaume: que le Roy auoit donné lieu à tant de maux, s'eſtant ainſi dépoüillé de ſon autorité: qu'ils eſtoient preſts de luy faire voir le particulier des violences du Conneſtable, lequel auoit fait en ſorte que tout le domaine royal, & les reuenus du Roy eſtoient en ſa diſpoſition, y ayant eſtably des Treſoriers & Receueurs de ſa main. Qu'ayant ſous luy les maiſons des monnoyes du Royaume, il auoit fait fabriquer de la

monnoye plus foible que l'essay que le Roy auoit ordonné par la resolution de son Conseil ; à quoy il n'eut aucun égard, mandant aux Officiers des monnoyes qui dépendoient de luy, qu'ils eussent à trauailler, selon ce qu'il auoit ordonné : qu'il auoit exigé du peuple sans aucune necessité plusieurs grandes sommes qui auoient tellement appauury l'Estat, que les rentes du Roy ne se payoient plus : que par ces moyens il auoit amassé vne grande somme d'argent, dont il auoit remis vne partie à Venise, l'autre à Gennes : qu'il auoit eu l'effronterie de mettre la main sur l'argent de la Croisade, chose tenuë sainte & inuiolable : qu'au préjudice des défenses de joüer aux dez, il auoit tiré vne somme notable des permissions qu'il auoit données, dérogeant expressément aux Ordonnances de l'Eglise, & du Royaume : qu'il auoit par mauuais moyens fait pouruoir plusieurs de ses parens & confidens des principaux Archeueschez, Eueschez, & Abbayes du Royaume ; ayant fait casser & annuller plusieurs élections canoniquement : qu'il auoit imposé sur le Clergé plusieurs charges sans ordre du Roy ; achetant mesmes des terres dépendantes de l'Eglise, sans aucunes formalitez : qu'aucun n'auoit obtenu du Roy office ny benefice que par la main du Connestable ; ce qui estoit du tout la grace que l'on en deuoit auoir au Roy : que souuent le Connestable, par vne brûtale temerité, auoit déchiré des ordonnances de justice & de finances ; parce seulement qu'il n'en auoit pas eu communication : qu'il estoit tres-veritable qu'il auoit des blancs-signez de la main du Roy, dont il vsoit en toutes occasions à son aduantage ; faisant par ce

moyen tous les deſordres qui ſe voyoient dans le Royaume , pouruoyant aux Magiſtratures des villes, ſelon que ſes intereſts l'y portoient: que tous les Conſeillers d'Eſtat, n'oſoient opiner, & rien reſoudre ſans ſçauoir l'intention du Conneſtable; qu'aucuns d'eux alloient ſçauoir de luy auant que d'entrer au Conſeil; que s'il arriuoit que quelqu'vn en parlaſt autrement, il eſtoit incontinent chaſſé de la Cour; tellement que tous ces Conſeillers n'auoient qu'vne voix, qui eſtoit celle du Conneſtable: qu'il auoit fait pouruoir de charges quelques eſtrangers contre les Loix du Royaume: que les plus Grands & les ambitieux le ſuiuoient & le ſeruoient, pour n'eſperer d'autre que de luy, ny ne craindre autre que luy: qu'il auoit fait mourir pluſieurs perſonnes, entr'autres le Duc D. Fadrique, parent du Roy, & le Comte de Luna, l'ayant fait empoiſonner: qu'il auoit auſſi commandé la mort d'Alonſo de Robles, pour auoir eſté l'vn des quatre Iuges qui auoient donné la ſentence, dont il eſt parlé cy-deſſus: qu'il auoit commis beaucoup d'autres violences, ſelon ſes intereſts; rempliſſant par ce moyen toutes les charges de ſes creatures, & les Gardes du Roy d'eſtrangers, au grand mépris de la Nation: enfin ils conclurent que toute l'Eſpagne croit que le Roy eſtoit charmé par le Conneſtable; puiſque toutes ſes volontez eſtoient tellement ſoûmiſes, qu'il ne pouuoit rien faire que ce qu'il plaiſoit au Conneſtable: que ſon eſprit n'auoit nulle fonction, la langue nul mouuement, bref aucune action libre, ſans la direction de ce fauory: qu'il ne ſe liſoit rien de pareil dans les Hiſtoires, ſoit pour l'authorité,

ſoit pour l'inſolence en ſes paroles & en ſes actions, déduiſant particulierement l'acte qui s'eſtoit paſſé à Areualo, où le Conneſtable tua en preſence du Roy vn Eſcuyer: que depuis peu de temps il auoit pourſuiuy vn valet, qui, pour éuiter la fureur du Conneſtable, s'eſtoit jetté aux pieds de ſa Majeſté, où il le frappa de vingt coups de baſton en preſence du Roy: enfin ils conclurent leur lettre par ces mots: *Peut-on dire qu'vn Roy ſoit en liberté, qui ſouffre de telles actions d'vn de ſes ſuiets?* Le Roy ne fut pas d'auis de répondre à cette lettre, quoy qu'il fuſt fort preſſé par les partiſans du Conneſtable de le faire: ce qui fit juger ces Princes & leurs amis que cette lettre auoit fait quelque impreſſion dans l'eſprit du Roy. Les confederez deſirans traiter quelque accord auec le Roy, luy enuoyerent les Comtes de Haro & de Beneuent, qui propoſerent au Roy ſix villes pour en choiſir vne, pour faire l'aſſemblée de ceux qui ſeroient nommez pour traitter. Le Roy refuſa ce party, & dit, qu'il vouloit que ce fuſt à Valladolid, à la charge que D. Guttiere Archeueſque de Seuille, & le Comte d'Alue ſon couſin ſe retireroient, ainſi qu'il auoit eſté arreſté. Le Roy continuant en ſon affection enuers le Conneſtable, le choiſit, faiſant l'eſtat de la Maiſon de ſon fils, pour eſtre ſon Major-domo-major; qui eſt la premiere charge de la Maiſon des Roys & des Princes. Il eut du déplaiſir en ce fait, de ce que Lopes de Barientos Eueſque de Segouia, qui auoit eſté Precepteur de ce jeune Prince, le voulut quitter, & ſe retirer en ſon Eueſché. Auant la tenuë des Eſtats de Valladolid, l'on conuint de part & d'autre, que l'on deſarmeroit

par tout; afin de laisser vne liberté entiere aux Estats. Le Roy commença, le Connestable, qui auoit ses gens à Escaloñe, & l'Archeuesque son frere à Illescas, le suiuirent; & ensuitte les confederez. Le Roy de Nauarre & Dom Henry promirent qu'il ne seroit fait aucune violence sur les terres du Connestable, mais ne voulurent pas donner asseurance pour sa personne. Neantmoins le Roy estant à Valladolid, fit vne si pressante instance pour auoir seureté de la personne de son Connestable, que ces Princes, l'Admiral, & leurs alliez ne la pûrent refuser. Comme le Roy estoit à Valladolid, son fils le Prince Henry, sans luy en parler, ny à la Reyne sa mere, alla au logis de l'Admiral, où il fut quelques heures: dequoy le Roy fut fort en peine, & tous les confederez, principalement le Roy de Nauarre, auquel le Roy demanda raison de cette action. Le Roy de Nauarre, & quelques autres Seigneurs furent trouuer ce jeune Prince chez l'Admiral, qui luy dirent la peine où estoit le Roy son pere, qui vouloit sçauoir pourquoy il s'étoit ainsi retiré. Ce jeune Prince leur répondit qu'il l'auoit fait pour le seruice du Roy son pere, ne pouuant plus souffrir que l'on admist en son conseil le Docteur Periannes, Alonzo Perez de Biuero, & Ferdinandes de Villanisal, grands partisans du Connestable, ennemis de l'Estat. Qu'il supplioit le Roy de les chasser de la Cour, & qu'il y retourneroit. La Reyne trauailla auec tant de diligence, que ces trois personnes furent chassées; & aussi-tost le Roy de Nauarre ramena le jeune Prince chez le Roy. Ce fut lors que ce petit Prince prit en affection Iean Pacheco, fils d'Alfonso Telles Giron, que le

Conneſtable auoit mis prés de luy quand il fut fait grand Camerier. La bonne fortune fauoriſoit tellement ce Pacheco, qu'il fut fait Marquis de Villena, & Maiſtre de l'Ordre de S. Iacques. Vn de ſes freres en ſa conſideration fut fait Maiſtre de Calatraua, & Seigneur de Tiedrec & de Haruenan. Cét homme ſe ſeruit du credit qu'il auoit prés de ſon Maiſtre, pour ruïner le Connêſtable, qui l'auoit mis prés de luy, & qui auoit jetté les fondemens de ſa bonne fortune, perſuada ce Prince de quitter le party de ſon pere, & le plus legitime, pour ſuiure le Roy de Nauarre, & les autres mal-contens. En ce temps l'Adelantado Pero Manriques, autheur de cette ligue contre le Conneſtable, mourut à Valladolid d'vne longue maladie, cauſée, diſoit-on, par vn poiſon qui luy auoit eſté donné lors qu'il fut fait priſonnier. Le Roy témoigna du déplaiſir de la mort de cét homme, & donna toutes ſes charges à ſes enfans, & ce qui eſtoit en ſa diſpoſition. Aprés que le Roy de Nauarre, Dom Henry ſon frere, & leurs aſſociez, eurent le Prince des Aſturies, fils du Roy, de leur party; ils écriuirent au Roy pour luy remontrer encores vne fois les grands maux que l'on ſouffroit dans ſon Eſtat ſous la tyrannique adminiſtration du Conneſtable : qu'il y alloit du ſeruice de Dieu & de ſon Eſtat, d'y mettre ordre : qu'ils luy faiſoient ſçauoir qu'ils enuoyent de la part de la Reine de Caſtille, & du Prince ſon fils, declarer au Conneſtable leur ennemy capital & diſſipateur de l'Eſtat, qu'ils n'entendoient plus tenir les ſeuretez qui pouuoient luy auoir eſté données ; parce qu'ils voyoient que ſa Majeſté eſtoit toûjours ſous la domination de ce meſ-

chant, & qu'il estoit toûjours gouuerné par son conseil, tant absent que present: ce qui se voyoit clairement par l'éloignement de tous les Grands de la Cour, & pour retenir prés de luy les confidens & creatures du Connestable. Ceux du Conseil du Roy ne furent pas d'aduis de répondre à ces lettres, mais de gagner temps, & cependant aller contre Dom Henry qui estoit à Tolede, & auoit mal-traitté ceux qui y auoient esté de la part du Roy, dont le Roy estoit fort offensé.
1441. Le Connestable, qui jugeoit les maux qui deuoient suiure de tant de grands préparatifs, enuoya vers le Roy qui estoit à Auila, pour le supplier qu'il luy enuoyast quelques-vns de son Conseil, pour aduiser les moyens d'vn accommodement, voyant bien que la Reine, les Princes, & les confederez ne pensoient qu'à sa ruïne, & celle de son frere l'Archeuesque de Tolede. Le Roy luy enuoya six de son Conseil. Aprés auoir consulté vn iour entier, il fut resolu qu'auant toutes choses le Roy deuoit enuoyer vers le Roy de Nauarre & ses amis, pour les sommer d'obseruer le precedent traitté. Le Roy enuoya vers la Reine & les confederez les Euesques de Burgos & de Zegouie, & autres de son Conseil. Leur instruction portoit, que l'intention du Roy estoit que les Princes eussent à desarmer, & qu'en suitte il nommeroit des Iuges pour voir les differens d'entre eux & le Connestable; & puis juger ceux qui sont cause de tant de troubles: qu'il fera justice ainsi qu'il sera ordonné: que s'ils ne vouloient accepter ce party, qu'ils eussent à declarer s'ils se vouloient tenir au dernier traitté de l'année precedente; ou bien que l'on assembleroit les

Estats, qui jugeroient les autheurs de tant de maux. La Reine, le Roy de Nauarre & les autres liguez répondirent, qu'ils n'auoient rien à dire sur aucun de ces partis, que le Connestable ne fust hors de la Cour. Cette réponse mit le Roy en peine, & d'autant plus que son fils n'estoit pas prés de luy, & qu'il luy auoit fait ses plaintes du mauuais estat des affaires de son Royaume. Neantmoins le Roy fit tant que ce jeune Prince son fils le vint trouuer, aprés toutesfois auoir veu sa mere & le Roy de Nauarre, qui l'auoient prié de retourner prés du Roy son pere pour tâcher d'accommoder les affaires. Ces Princes liguez auoient desiré voir le Roy, pour concerter auec luy les moyens d'vn accommodement; mais le Roy éluda cette proposition par vne remise, conseillé qu'il fut par ceux qui estoient auprés de luy; que ce n'estoit pas son bien, & qu'il y alloit de sa reputation. Le Connestable fut tenu autheur de cette réponse, & ainsi ennemy de la paix. Ce qui fut cause que l'Admiral, le Comte de Beneuent & autres declarerent la guerre à feu & à sang au Connestable. Le Connestable estonné de cette resolution, enuoya dire à l'Archeuesque de Tolede, qui estoit à Illescas, qu'il eust à se venir joindre auec ce qu'il auoit de troupes, qu'il estoit resolu de combattre leurs ennemis: Ces Princes enuoyerent vn Heraut au Connestable, pour luy declarer qu'ils estoient prests de luy donner bataille à vn iour qu'ils designoient. Il fit réponse qu'à quelques iours de là il acceptoit le combat, & tres-volontiers. L'Admiral fit dire que l'Archeuesque de Tolede auoit rauagé quelques-vnes de ses terres, luy estant absent,

qu'il auoit resolu en la presence du Connestable & de son frere, de rauager sa terre de Maqueda au iour qu'il luy designoit ; & que s'il vouloit sortir en campagne, qu'ils decideroient les affaires par vn combat. Le Roy empescha ce party pour estre trop incertain & dangereux. L'Admiral alla de là à Tolede, où il trauailla de sorte, qu'il fit déliurer les Ambassadeurs du Roy, que Dom Henry auoit arrestez ; mais ne laissa pas de courir & rauager misérablement les terres du Connestable : qui fut peu à Illescas, donnant auis à son frere l'Archeuesque, qu'il n'estoit pas en seureté où il estoit ; y ayant dessein de le surprendre : ce qui le fit partir de nuict, & se sauua à Madrid, le Prince Henry le poursuiuant ; mais s'il se sauua, son équipage fut pris & pillé par les gens de guerre. Aprés cela il y eut des rencontres assez considerables, où le Connestable eut de l'auantage ; car les principaux des ennemis, qui conduisoient ces troupes, furent blessez ou tuez : qui furent Dom Inigo Lopez & Dom Lorenzo Daualos, Chambellan de Dom Henry. Ce Prince se sentant trop foible pour resister au Connestable, qui emportoit toûjours quelque auantage sur luy, demanda secours à son frere le Roy de Nauarre. Ces Princes indignez des brauades qu'ils receuoient du Connestable, enuoyerent vn Heraut au Roy, luy signifier qu'ils auoient resolu vne forte guerre contre le Connestable : qu'il sçauoit fort bien la cause de leur resolution: qu'ils sçauoient aussi qu'il auoit prés de luy vn Conseil du tout fauorable au Connestable : qu'ils le supplioient de n'adjouster foy à telles gens, qui n'auoient autre but que la grandeur & l'a-

fermissement de celuy qui les auoit mis prés de luy. Le supplierent de ne rien ordonner contr'eux, leurs personnes & leurs biens ; qu'ils seroient en ce cas obligez de se seruir des moyens, permis en son Royaume à ceux qui sont opprimez, protestants de vouloir toûjours respecter sa personne Royale, comme ils y estoient naturellement obligez. Le Roy ne répondit autre chose à ce Heraut, sinon qu'il l'auoit oüy, & qu'il se retirast. Le Roy à quelques iours de là fut conseillé de faire réponse à ces Princes. Il leur enuoya vn Heraut, auec vn écrit, se plaignant des voyes de fait dont ils auoient vsé, à la ruïne & desolation de son Estat ; veu qu'il auoit toûjours declaré qu'il estoit prest de faire faire justice, non seulement du Connestable, s'il en estoit faute, mais de tous ceux contre lesquels il auoit eu quelque plainte : qu'il estoit resolu de manier luy-mesme ses affaires, & d'agir dans ses Conseils ; & qu'il donnoit seureté à ceux qu'ils enuoyeroient de leur part pour assister au jugement de ceux qui seroient accusez : que si ce party ne leur estoit agreable, qu'ils eussent à en proposer d'autres : que pour ce qui concernoit la plainte contre les Conseillers, accusez d'estre creatures du Connestable, il répondit, qu'il n'en auoit aucun prés de luy qu'il ne reconnust tres-affectionné au bien de son seruice, & qu'ils ne luy donnoient pas conseil pour affection qu'ils portassent au Connestable, ny à qui que ce fust. Pour ce qui touchoit les entreprises contre son authorité, il répond, que le mal venoit de leur part : qu'ils auoient arresté les deniers de ses receptes, surpris les villes & places fortes, volé le plat païs,

surpris les pacquets & lettres du Roy, sans cõsiderer les consequences. Et s'addressant au Roy de Nauarre, luy reprochoit qu'vn des siens auoit fait publier des lettres, portans commandement à plusieurs Gentils-hommes de le venir seruir, sur grandes peines. Que cela s'appelloit crime, & nouueauté sur son authorité. Ensuitte de cela le Roy prit quelques places du Roy de Nauarre, qui furent incontinent reprises. Le Roy ne cessoit de reprocher aux Confederez les maux qu'ils faisoient à son Estat, pour la haine qu'ils portoient au Connestable. Leur manda qu'il estoit prest de les oüir à Medina, & qu'il leur donneroit-là toutes sortes de satisfactions, pourueu qu'ils licentiassent leurs troupes. Les Confederez ne voulans pas oüir parler de desarmer, approcherent de Medina auec leurs troupes. Le Connestable, & son frere l'Archeuesque, voyans que le Roy n'estoit pas si fort que ses ennemis, furent trouuer le Roy à Medina auec ce qu'ils auoient de troupes; & aussi-tost le Connestable fit vne sortie sur les ennemis, où il en demeura de part & d'autre. A quelques jours de là le Roy de Nauarre eut auis, que le Connestable faisoit transporter vne grande partie de ses plus riches meubles à Medina: l'entreprise fut si bien conduitte, qu'vne partie de l'escorte fut mise en déroute, & soixante & dix mulets pris, qui estoient chargez des precieux meubles de ce fauory, & de son frere. Pendant qu'on estoit sur vn traitté, le Roy de Nauarre, par le moyen de D. Aluaro de Bracquemont, traitta secrettement auec quelques-vns de Medina, pour se rendre maistre de la ville, où estoit le Roy &

le Conneſtable : l'entrepriſe reüſſit la nuict que le Conneſtable & l'Archeueſque ſon frere, deuoient faire la ronde en perſonne. Ceux qui conduiſoient l'entrepriſe, voyans qu'ils negligeoient d'aller en perſonne la nuict, & qu'ils s'en repoſoient ſur leurs gens, donnerent auis à ceux de dehors, ſi à propos, qu'ils entrerent dans la ville fort furieuſement auec ſix cens hommes d'armes, & puis ouurirent vne des portes au Roy de Nauarre, qui entra auec cinq mille cheuaux. Le Roy ne fut pas ſi-toſt aduerty de cette ſurpriſe, qu'il monta à cheual, & fut ſuiuy d'vn grand nombre de Nobleſſe, & du Conneſtable tout le premier, & ſe retirerent dans vne des places de la ville. Le Roy qui eut auis que le Roy de Nauarre eſtoit fort bien accompagné, dit au Conneſtable, que c'eſtoit à luy à qui on en vouloit, qu'il falloit qu'il ſe ſauuaſt, & qu'il ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour le défendre. Le Conneſtable donc prit congé du Roy, ſuiuy de ſon frere, du Maiſtre d'Alcantara, de Iean Caſtillo Adelantado de Cazorla, de Pierre de Acuña, de Gomez Carillo d'Albornoz, & de D. Pierre Guzman. Le Conneſtable & les ſiens ſe retirans, rencontrerent par la ville les gens de l'Admiral; ils ſe choquerent; il paſſa outre ſans eſtre reconnu, & ſe retira à Eſcalone. Le ſujet du mal, qui eſtoit le Conneſtable, n'eſtant plus prés du Roy, les Confederez ne firent nulle difficulté de venir trouuer le Roy, ſans aucune aſſeurance que celle que l'abſence du Conneſtable leur donnoit. L'Admiral commença, mit le genoüil en terre deuant le Roy, le Prince Henry auſſi; mais le Roy de Nauarre luy fit ſeulement la reuerence à

cauſe de ſa qualité Royale. Le Roy receut ces Seigneurs aſſez bien, il les fit neantmoins retirer en leur camp, aprés qu'ils l'eurent conduit en ſon Palais. Le Roy ne laiſſa pas de s'offenſer de ce qu'on auoit pillé la maiſon du Conneſtable & de ſes amis. Les Reines de Caſtille & de Portugal, auec le Prince des Aſturies, furent auſſi trouuer le Roy & demeurerent auec luy au Palais. Le Prince commanda que tous les amis du Conneſtable euſſent à ſortir de la Cour, comme auſſi tous les Officiers de la maiſon du Roy, parce qu'ils y eſtoient mis de la main du Conneſtable. Enſuitte de ce commandement ſortirent de Medine l'Archeueſque de Seuille, le Comte d'Albe ſon couſin, Dom Lopez de Bariento, Eueſque de Segouie. Le Roy de Caſtille ne fut pas ſi-toſt au pouuoir de ſa femme, & des Confederez, qu'il fit vne declaration publique, que tout ce qu'il auoit fait, auoit eſté par induction du Conneſtable, & de ceux de ſon conſeil ſes creatures: que tout ce qu'auoient fait les Confederez, eſtoit pour ſon bien particulier, & du Royaume en general, & nomma auec le Roy de Nauarre, & les alliez d'vn commun accord, la Reine de Caſtille ſa femme, le Prince des Aſturies ſon fils, l'Admiral & Garcia Aluarez de Toledo, pour eſtre Iuges ſouuerains de tout ce qui eſtoit à faire, pour appaiſer ces grands troubles. Ils iurerent tous d'obſeruer exactement tout ce qui ſeroit ordonné par ces Iuges, qui reſolurent aprés vne conference de huit ou dix iours, que le Conneſtable, cauſe de tant de maux, s'abſenteroit de la Cour, pour ſix ans, & ſe retireroit en ſes terres de S. Martin du Val, ou à Riaça, & pourroit aller de l'vne en

l'autre, sans diuertir en aucun lieu : que pendant ce temps il luy estoit défendu, sous quelque prétexte que ce fust, d'aller trouuer le Roy, auquel mesme il n'écriroit pas, sans en faire voir le double des lettres à la Reine & au Prince son fils : supplioient le Roy, & deffendoient au Connestable, que pendant ce temps il ne fust fait aucune ligue ou accord touchant le fait dont il estoit question : que tous les Gentils-hommes, qui auoient suiuy le Connestable, se retireroient en leurs maisons, & feroient auant de se retirer, nouueau serment de fidelité : que le Connestable & l'Archeuesque son frere, trente iours aprés la signification de cette sentence, pourroient tenir prés d'eux cinquante hommes d'armes chacun : que pour asseurance de l'execution de ce jugement, le Connestable donneroit pour six années neuf de ses places, S. Estienne, Ayllon, Maderuelo, Canga, Reias, Maqueda, Montaluan, Castel de Vayuela, & Escalona, qui seront mises & confiées à neuf Gentils-hommes nommez par les Iuges : qu'il bailleroit aussi son fils en ostage à Alonso Pimentel, Comte de Beneuent, qui le gardera les six ans durant: que les Confederez remettront au Roy les places par eux surprises, aprés neantmoins que le Connestable aura accomply ce qui est ordonné cy-dessus : que le Roy rendroit aux Confederez tous les biens & les charges, dont ils auoient esté priuez : que les dons faits par le Roy depuis le premier Septembre 1438. jusques en cette année, seront reuoquez, fors ceux qui seront trouuez dignes de les auoir reçeus par le jugement de ces Iuges : que tous ceux qui sont prés du Roy, reconnus partisans du

Conneſtable, ſortiront de la Cour dans vn certain iour : autrement ils n'y ſeront pas en ſeureté : que le Roy de Nauarre, Dom Henry, Dom Pedro de Stuniga & le Comte de Beneuent, & les deux Mendoça, nommeront ceux qui ſortiront de la Cour : que les troupes de part & d'autre ſeront licentiées : que le Prince des Aſturies diſpoſera librement des charges de ſa Maiſon, y en ayant d'aucunes remplies ſans luy en auoir demandé ſon auis : que ceux qui auroient les neuf places du Conneſtable en garde, les remettroient au pouuoir des Confederez au cas qu'il n'executaſt pas ce qui eſtoit ordonné par cette ſentence. Il y a vn grand article de l'eſtabliſſement du Conſeil du Roy de Caſtille, & de combien de perſonnes il ſera compoſé. Eſt de plus ordonné, que le Roy payera les gens de guerre des Confederez, ayant eſté leuez pour ſon ſeruice. Que cette ſentence ſera executée à peine de cent mille doubles d'or, qui ſeront ſolidairement payez par ceux qui y contreuiendront, ſoit les villes, ſoit ceux du Conſeil du Roy, ſoit le Roy de Nauarre ou ſon frere. Les juges par vn article ſe reſeruerent l'explication de leur jugement, & l'execution qui s'en pourra faire enſuitte. Le Roy confirma auſſi-toſt cette ſentence, croyant par là de voir dans peu de temps la fin de ces troubles. Et pour dire la verité, ce jugement ne fut pas tant contre le Conneſtable, que honteux au Roy ; parce qu'ils commandoient au Conneſtable des meſmes choſes, dont ils prioient le Roy ; & tous deux les obſeruoient exactement. Choſe déplorable, qu'vn Roy fuſt reduit à ce poinct d'eſtre jugé par ſa femme, & ſon fils, &

par ses sujets, & obligé d'executer son jugement. Le Conneſtable ne manqua pas d'enuoyer la ratification de cette sentence par sa procuration, dont estoit porteur Alfonse Ruy de Villena : ce qui se fit solemnellement, le Roy present, & tous les Princes & Seigneurs confederez. En 1442. la jalousie & la défiance entra parmy les Confederez, tellement que pour éuiter vne rupture entr'eux, ils se promirent les vns aux autres, qu'ils ne rechercheroient point auprés du Roy aucune faueur particuliere. Neantmoins l'Admiral ne fut pas si-tost auprés du Roy, que le Roy ne luy témoignast plus de bonne volonté qu'à aucun autre ; dont le Roy de Nauarre prit ombrage. Le Comte de Castro, amy de l'Admiral, fut trouuer ce Roy, qu'il asseura de la fidelité de l'Admiral, & que la confidence qu'il prenoit auec le Roy de Castille, n'estoit que pour le bien commun, donna conseil au Roy de Nauarre, pour estreindre vne ferme amitié entr'eux, de faire deux mariages ; l'vn entre luy Roy de Nauarre, & Ieanne fille de l'Admiral ; l'autre du Prince Henry frere de ce Roy auec Beatrix, fille du Comte de Beneuent. Le Roy de Nauarre trouua ce conseil bon pour sa seureté ; si bien qu'il en resolut l'execution. Mais le Conneſtable impatient de se voir éloigné de la Cour, trauailloit par toutes sortes de moyens de troubler l'Estat, & de diuiser les Confederez ; il fit d'vne part des pratiques secrettes auec le Roy de Nauarre ; de l'autre il traitta auec l'Admiral & Dom Iean Pacheco, grand Fauory du Prince des Asturies ; mais toutes ces menées s'en allerent en fumée par les deux mariages qui furent executez : ensuitte desquels ils resolurent la ruine

du Conneſtable, ſans aucune reſſource. En ce temps le frere du Conneſtable, Archeueſque de Tolede, mourut. L'Admiral demanda au Roy l'Archeueſché pour ſon Couſin Garcia de Oſorio; ce qui luy fut accordé. Le Rôy de Nauarre ne trouua pas bon que l'Admiral euſt cette grande piece; ſupplia le Roy de la donner à D. Guttiere Archeueſque de Seuille; ce qui fut fait; & fallut que Oſorio ſe contentaſt de l'Archeueſché de Seuille; ce qui apporta de la froideur entr'eux. Nonobſtant ces petites froideurs, ils ne laiſſoient pas d'auoir l'œil ſur les actions du Conneſtable, & prendre garde qu'il n'euſt aucune communication à la Cour. L'Admiral découurit vne menée de D. Pedro de Acuña en faueur du Conneſtable, enuoya prendre D. Pedro en ſa maiſon, qu'il deliura peu de temps aprés. A quelques iours de là le Roy eſtant à Toro, l'on découurit vne horrible & deteſtable entrepriſe, conduitte par les partiſans du Conneſtable. Leur deſſein eſtoit de ſurprendre par le moyen d'vne mine ſous terre, le Roy dans ſon Conſeil auec le Roy de Nauarre, Dom Henry & les principaux Confederez, & tuër tous ceux qui empeſchoient que le Conneſtable ne fuſt auprés du Roy. Le Roy de Nauarre & ſes amis entrerent plus que deuant en défiance, firent partir le Roy du lieu où il eſtoit, & le firent aller à Valladolid. Ce changement de demeure du Roy aſſeura fort les Confederez, qui ſe relâcherent juſques-là que de conſentir le retour à la Cour de quelques-vns des amis du Conneſtable, entr'autres le Docteur Periannes & d'Alonſo Perez de Bucero, grand Threſorier. Ces gens, pour la grande authorité

qu'ils auoient euë prés du Roy, furent épiez de ſi prés, qu'ils n'auoient nulle authorité. Le Roy allant de Talauera à Tolede, ayant auec luy le Roy de Nauarre, le Prince Henry, & les autres; le Conneſtable vint à Eſcalona pour conferer auec ces deux Princes. Leur traitté fut fort ſecret. Le Conneſtable s'en retourna d'où il eſtoit party, ayant les bonnes graces du Roy plus que deuant; ce qui parut aux Confederez par la naiſſance d'vne fille, dont la femme du Conneſtable accoucha à Eſcalona. 1443. Le Roy en fit de grandes réjoüiſſances, voulut tenir l'enfant au Bapteſme, & la Reyne auec luy, & la nommerent Ieanne. Les Princes & leurs amis voulans du tout oſter au Conneſtable l'eſperance de retourner prés du Roy, firent aſſembler le Conſeil, où eſtoient le Prince des Aſturies, & les autres Seigneurs ennemis du Conneſtable. Le Roy de Nauarre dit au Roy, qu'Alfonſe Perez de Biuero, & Fernand Iannez de Xerez eſtoient accuſez d'auoir fait de grandes menées contre ſon ſeruice & le bien de l'Eſtat. Il fut dit qu'ils ſeroient arreſtez, & auec eux fut pris Iean Manuel de Lando, & Pierre de Luſſan, valet de chambre du Roy, leurs complices. Et en ſuitte il fut commandé à tous les Officiers du Roy, partiſans & amis du Conneſtable, qu'ils euſſent à ſortir de la Cour, & le Roy priſt d'autres Officiers de la main de ſon fils, & du Roy de Nauarre. Le Roy forcé par ces Princes, écriuit à toutes les principales villes de ſon Royaume, qu'il ne s'eſtoit rien fait en cette action que pour le bien de ſon ſeruice, & par ſon commandement: mais ces Princes n'en demeurerent

pas là ; car ils passerent si auant en leur fureur, qu'ils firent trouuer bon à ce pauure Roy, de n'admettre personne à luy parler, sans les en aduertir. Ce qui fut fort exactement obserué ; jusques-là que les Gardes ordinaires du Roy furent changées, & le Capitaine qui les commandoit, auoit cét ordre de ne laisser approcher personne pour parler au Roy, sur lequel on eust quelque soupçon. Bref ce Prince estoit si captif, que nuict & iour ces Gardes nouuelles estoient dans sa chambre, pour voir ceux qui y entroient & sortoient. En 1444. l'Euesque d'Auila, Dom Louis de Bariento, amy intime du Connestable, s'estoit montré fort chaud à ces persecutions, afin de faire en sorte qu'elles touchassent le Prince des Asturies, & luy fissent faire reflexion sur la misere de son pere. Cét Euesque s'adressa vn iour à Iean Pacheco, fauory de ce jeune Prince, luy remontra que son Maistre estoit fort chargé de tout ce qui se faisoit contre son pere ; que tout le Royaume auoit les yeux sur luy, pour deliurer son pere de cette rude seruitude, mille fois pire que la mort. Pacheco fut touché de cette proposition, & asseura cét Euesque qu'il n'auoit point participé à ces violens conseils, & que le Prince estoit prest d'embrasser toutes les occasions de s'en vanger. Ce Prince prit si bien le dessein de l'Euesque, qu'il luy promit que dans peu de iours il verroit qu'il n'auoit iamais trouué bon tout ce qui s'estoit passé. Il resolut donc qu'il feindroit d'aller à la chasse pour se separer d'auec les Confederez ; ce qu'il executa fort courageusement : dequoy le Roy de Nauarre & ses Alliez furent fort étonnez, & d'autant

plus, quand ils ſçeurent que l'Eueſque d'Auila eſtoit de la partie. Le Prince fut à Segouie, de là à Bonilla prés de Adrada où eſtoit le Conneſtable. L'Eueſque d'Auila fut trouuer le Conneſtable, qui luy dit la reſolution du Prince des Aſturies. Le Conneſtable la loüa, diſant qu'elle eſtoit juſte & genereuſe; mais qu'il falloit conſiderer trois choſes. La premiere, que les forces du Prince & les ſiennes n'eſtoient pas ſuffiſantes pour reſiſter à celles du Roy de Nauarre & de ſes amis. La ſeconde, que la jeuneſſe du Prince luy faiſoit apprehender, qu'il ne pourroit pas ſupporter vn ſi peſant fardeau; quoy que ſon deſſein fuſt bon, de tirer ſon Pere de captiuité. En dernier lieu, qu'il auoit ſoupçon que cette menée ne fuſt double; que le Roy de Nauarre la ſçauroit, puis que Dom Iean Pacheco eſtoit de la partie, & qu'il ſembloit que l'on recherchaſt les moyens de le ruiner plus facilement. L'Eueſque luy repliqua, que s'il aymoit le bien du Roy & de l'Eſtat, qu'il deuoit ſe reconcilier auec le Prince, ſans penſer à tant de défiances. Qu'il s'aſſeuroit que l'Archeueſque de Tolede, & le Comte d'Alue ſeroient de la partie, & qu'ils auroient auec eux les Comtes de Haro, & de Plaçencia & de Caſtañeda, Inigo Lopez de Mendoça, & Pero Aluarez de Oſorio. L'Eueſque adjouſta que l'affaire eſtoit fort ſecrette, qu'il n'y auoit que luy & Alonzo Aluarez, Treſorier du Prince, qui en ſçauoient les particularitez. L'Archeueſque de Tolede fut quelque temps à ſe declarer, attendant qu'il euſt pris poſſeſſion de ſon Archeueſché; & pour faire plus facilement ſes affaires, il feignit quelque menée auec le

Roy de Nauarre ; mais si tost que ses affaires furent faites, luy & son neueu le Comte d'Alue, se joignirent auec le Prince, par le moyen de l'Euesque d'Auila. Le Roy, qui se déplaisoit grandement en la captiuité, où l'auoient reduit les Confederez, ne pouuoit s'en taire à ceux à qui il pouuoit librement s'en découurir. Le Comte de Haro indigné de cette miserable condition, fut trouuer le Comte de Placencia, pour le sonder s'il ne se voudroit pas joindre auec luy, pour mettre le Roy en liberté. Qu'il ne falloit pas douter qu'il ne fust suiuy de beaucoup de Grands. Cette menée ne fut point si secrette, que le Roy de Nauarre n'en eust le vent ; donna ordre que le Comte de Haro fust arresté, mais il se sauua par le moyen d'vn bon cheual. Le Comte indigné de cette persecution, émeût toute la Noblesse du païs à prendre les armes pour la liberté du Roy. Le Comte de Castagneda & Dom Pedro Sarmiento se joignirent incontinent à luy, auec vn bon nombre de caualerie. Le Roy de Nauarre & les Confederez firent paroistre leurs troupes ; mais le Prince des Asturies, qui n'auoit pas encore fait paroistre son dessein d'estre du party du Connestable, empescha que l'on n'en vinst aux mains, & proposa quelque accommodement. Cependant l'Euesque d'Auila continuoit ses conferences auec le Connestable, trouua moyen de le voir en secret, mais non pas tel que le Roy de Nauarre n'en entrast en quelque défiance ; neantmoins ils eurent beaucoup de peine de s'imaginer que l'Euesque d'Auila pûst estre de la partie ; veu ce qu'il auoit témoigné en public pour leur party, & contre le Connestable, ayant esté l'vn de ses Iuges. Le

Roy de Nauarre & les confederez, pour se deliurer de la défiance en laquelle ils estoient du Prince des Asturies, ayans quelques indices qu'il auoit quelque traitté secret auec le Connestable, enuoyerent vers le Prince, pour le supplier de venir à la Cour à Tordesillas, pour executer ce qu'ils auoient tous juré lors qu'ils estoient à Madrigal, qui estoit la ruïne du Connestable, sans entrer auec luy en aucun traitté d'accommodement. Le Prince n'ayant pas l'Euesque d'Auila prés de luy, ils resolurent par l'aduis de Pacheco, que le Prince manderoit au Roy de Nauarre qu'il iroit à la Cour, pour poursuiure le dessein contre le Connestable; mais qu'il iroit trouuer le Roy pour luy communiquer sa resolution de le tirer de captiuité, & de se joindre pour cét effet auec le Connestable, & qu'il ne faisoit pas de doute, qu'il ne fust assisté en vne si sainte entreprise. Le Roy de Nauarre fut étonné de ce discours, & encores plus lors qu'il vid venir ce Prince si franchement à la Cour, ayant auec luy l'Euesque d'Auila, son fauory Pacheco, & d'autres Caualiers. La premiere chose que fit le Roy de Nauarre, fut de sommer le Prince d'executer ce qu'il auoit promis pour la ruïne du Connestable. Le Prince dit, qu'il se falloit assembler pour resoudre comme l'on s'y deuoit gouuerner. Au Conseil qui fut tenu pour cela, aprés que tous eurent opiné, l'aduis du Prince, qui auoit concerté auec l'Euesque d'Auila, fut qu'il falloit appeller tous ceux qui auoient mesme serment qu'eux; que si l'on faisoit autrement, qu'il se pourroit faire, que les absens auroient changé d'auis, se joindroient auec le Connestable.

Cét aduis étonna le Roy de Nauarre & ses amis, & leur augmenta les soupçons qu'ils auoient; neantmoins ils furent contraints de le suiure : mais parce que le lieu le Tordesillas n'estoit pas capable de loger vne si grande Cour, il fut resolu que l'Assemblée se tiendroit à Arealo. Le Roy n'auoit pas trouué bon de parler en secret à son fils le Prince des Asturies, parce qu'il luy sembloit trop jeune pour vne affaire si importante, & ne l'auoit pû faire auec l'Euesque de Segouie, estant épié de si prés qu'il n'osoit parler à personne, ny personne à luy, sans ordre exprés de son Capitaine des Gardes, qui estoit Dom Henry frere de l'Admiral, qui auoit charge de faire rapport de tout à la Reyne, & au Roy de Nauarre; jusques-là que les lettres, que le Roy receuoit, & celles qu'il écriuoit, deuoient passer par ses mains. Enfin l'Euesque d'Auila trouua moyen de faire dire au Roy son intention; mais parce qu'il n'en tira pas l'éclaircissement qu'il desiroit, il fut conduit fort secrettement au Roy, qui luy dit qu'il vouloit parler à luy; l'Euesque répondit; *Sire, ie vous prie de me dire en peu de paroles ce que vous desirez de moy.* Le Roy luy dit, *Pourquoy me dittes-vous cela? Parce*, dit l'Euesque, *que ie vois que vous estes mal. Ie sçay le remede qu'il vous faut : quel est-il*, dit le Roy? *le Prince*, dit-il, *y remediera. Il a parlé au Connestable, il est d'accord auec luy.* Le Roy étonné dist : *est-il possible? ie vous en asseure*, dit l'Euesque; *Ce qu'il faut que vous faciez, Sire, c'est de faire le malade, & demander le Prince, qui vous asseurera de ce que ie vous dis, & vous le iurera.* Cela fut ainsi executé; & si secrettement, que les Gardes furent trompées, &

tous

tous ceux qui estoient dans la chambre. Le Roy fut aussi-tost guery, & témoigna vne joye extraordinaire. Ce qui donna vn grand soupçon au Roy de Nauarre ; luy ayant esté dit par les Gardes, qu'il falloit sans doute qu'il y eust quelque chose d'importance en cette visite. Le Roy de Nauarre témoigna vne grande perplexité en son esprit, lors qu'il dit à l'Admiral, qu'il falloit sçauoir de l'Euesque d'Auila, qui estoit là present, ce qui auoit esté dit en cette conference. L'Euesque dit hardiment qu'il n'y auoit rien eu que des discours communs, & sans dessein ; l'Admiral repliqua qu'il deuoit prendre garde à luy. Que le Roy de Nauarre espioit toutes ses actions, le tenant pour suspect. L'Euesque répliqua, que puis qu'ils estoient asseurez du Prince, qu'ils n'auoient rien à craindre, qu'il falloit luy obeïr & le suiure. Le Prince prit congé du Roy son pere, pour aller à Segouie, & de là à Areualo, où se deuoit tenir l'Assemblée. L'Euesque d'Auila & Pancheco, Conseil du Prince, resolurent ce qu'il falloit faire ; qui fut que l'Euesque iroit à Areualo, ville dépendante de son Eueſché, où il feroit marquer les logis pour le Roy & pour le Prince, & leur suitte. Que pour le Roy de Nauarre, qu'il seroit bien logé dans la ville, mais non pas les siens : ce qui offensa ce Roy, qui s'imagina que la partie estoit faite de l'arrester ; & d'autant plus que l'Euesque d'Auila auoit donné cet ordre, se resolut de ne point aller à Areualo, lieu de l'Assemblée, où se trouua le Prince ; qui prit cet aduantage de ne pas manquer à ce qu'il auoit promis. Le Prince se plaignit aussi-tost du Roy de Nauarre, d'auoir manqué à cette assignation. Ce Roy luy enuoya

l'Admiral, pour luy faire ses excuses, & luy dire la cause de son manquement; l'inuitant à autre Assemblée, qui se tiendroit à Olmedo. L'Euesque d'Auila donna conseil au Prince de ne pas répondre qu'au lendemain; & la nuict l'Euesque fut trouuer le Prince, où estoit Pacheco, & luy conseilla de rejetter du tout cette Assemblée d'Olmedo, lieu appartenant au Roy de Nauarre: qu'il y auoit de la tromperie: qu'il n'étoit pas juste de traitter auec ce Roy, puis qu'il y auoit quelque espece d'accommodement auec le Connestable. Ces considerations semblerent fort bonnes à ce Prince, à quoy l'Euesque adjoûta, qu'il trouuoit à propos que le Prince dist à l'Admiral, qu'il ne pouuoit pas se trouuer à Olmedo sans aller à Tordesillas, qui en estoit à cinq lieuës, où estoit le Roy son pere; qu'il ne pouuoit pas voir pour lors, pour de grandes & importantes considerations. L'Admiral fut fort estonné de cette réponse; mais ne voulant pas se retirer sans rien faire, & penetrer plus auant les intentions du Prince, luy proposa de faire mettre par escrit son intention, pour la faire voir au Roy de Nauarre. Le Prince commanda à l'Euesque & à Pacheco, de mettre par escrit son intention, pour la faire voir aux Confederez. L'Euesque, qui sçauoit la resolution du Prince, qui estoit de se joindre au Connestable, coucha par escrit quelques articles fort injustes, que le Roy de Nauarre ne pouuoit pas receuoir. Et à dessein ils adjoûterent à la fin, que l'on auroit égard sur tout à l'authorité du Roy: ce qui ne se pouuoit refuser auec justice: mais leur crainte estoit que l'on voudroit comprendre dans cette conseruation de l'authorité du Roy, la personne

du Conneſtable, en ſon reſtabliſſement. L'Admiral, ayant receu ces articles, prit congé du Prince ; & auſſi-toſt le Prince alla à Segouie, ayant auec luy l'Eueſque d'Auila & Pacheco, où ils reſolurent que l'Eueſque iroit trouuer l'Archeueſque de Tolede, & le Comte d'Alue, pour traitter auec eux, & les attirer au party du Prince, pour tirer le Roy de captiuité. Ce pretexte de la deliurance du Roy eſtoit ſi ſpecieux, que l'Eueſque fit plus qu'il ne penſoit ; car il attira à luy beaucoup d'autres Seigneurs, qui ne penſoient qu'au bien du Roy. Le Conneſtable eſtoit en perpetuelle défiance de tous, meſme de ceux qui prenoient les armes pour la liberté du Roy, deſira que l'Eueſque d'Auila ſon confident luy mandaſt ce qui eſtoit de la verité de tout ce deſſein. L'Eueſque l'aſſeura que tout alloit bien, que la reſolution eſtoit priſe de deliurer le Roy de la captiuité indigne où il eſtoit, & pour le bien de luy Conneſtable. De là en auant le Conneſtable ſe reſolut de faire tout ce que ce party auroit ordonné. Le Prince, aſſiſté qu'il eſtoit d'vn bon nombre de Nobleſſe, aduiſa qu'il falloit s'oppoſer aux progrez que faiſoit Dom Henry en Andalouſie. Alla à Auila, où il declara ce qui eſtoit de ſes intentions, & de là eſcriuit à tous ſes amis, qu'ils euſſent à le venir trouuer auec leurs troupes. Et de plus, eſcriuit à toutes les villes de l'Andalouſie, & plus particulierement à Segouie, comme il eſtoit en armes pour mettre ordre à la deliurance du Roy ſon pere, & qu'ils euſſent tous à l'aſſiſter en vne ſi loüable & ſainte reſolution. Pluſieurs Grands du Royaume ſe mirent incontinent aux champs. Le Conneſtable & l'Archeueſque en firent autant, mais le plus

ſecrettement qu'il leur fut poſſible. Le Roy de Nauarre fut fort étonné de voir le Prince & ſes amis en campagne. Il fit ce qu'il pût pour paroiſtre, auſſi fort qu'eux; mais il fut conſeillé de faire dire aux Princes, qu'il eſtoit preſt auec ſes amis de ſigner les articles que l'Admiral luy auoit apportez de ſa part; quoy qu'ils luy fuſſent tres-préjudiciables. Ce conſeil fut ſuiuy de l'execution: car le Roy de Nauarre enuoya vers le Prince Dom Alüaro Garcia de Sainte-Marie, qui eſtoit en fort bonne eſtime à la Cour. Ce Gentil-homme preſenta au Prince ces articles ſignez par le Roy de Nauarre, & par les Confederez. Dit qu'il auoit charge de ſupplier le Prince de les voüloir ſigner. L'Eueſque d'Aüila, Conſeil du Prince, dit à Garcia, qu'il falloit s'expliquer ſur le dernier article, touchant le reſtabliſſement de l'autorité du Roy; qui conſiſtoit en trois poincts: le premier en la liberté de la perſonne du Roy, & qu'il fuſt libre d'aller où bon luy ſemblera. Le ſecond que l'on luy rendiſt libres les Villes & Chaſteaux, que les Confederez tenoient de ſon domaine. Le troiſiéme, que le Roy rentreroit en la joüiſſance de tous ſes droits & reuenus, dont pluſieurs joüiſſoient injuſtement. Aluaro Garcia fut fort eſtonné de cette extenſion & explication d'article, n'oſa paſſer outre, & prit congé. Sur ſon rapport le Roy de Nauarre reſolut de prendre les armes, & cõmença la rupture. Ce fut lors que le Connestable parut en campagne auec ſes amis, vint trouuer le Prince, qui le receut fort bien, comme tous ceux qui auoient deſſein de deliurer ſon pere. Les Confederez, deſquels le Roy de Nauarre eſtoit le chef, tâcherent de s'aſſeurer de la

personne du Roy, le menerent à Portillo où il estoit gardé par le Comte de Castro. Cependant le Prince augmentoit en forces, & le Roy de Nauarre, tâchoit, se voyant foible, de noüer quelque traitté par l'entremise de quelque Religieux. Il consentoit que le Roy fust mis en son entiere liberté. Que les Officiers du Roy, qui estoient en prison, seroient deliurez. Le Prince, nonobstans ce pourparlé, faisoit la guerre auec auantage; estant le plus fort; si bien que le Roy de Nauarre, craignant d'estre surpris, se retira. Pour acheuer de ruïner ce party, le Roy qui estoit retenu à Portillo en la garde de Castro, sous pretexte d'aller à la chasse, alla à Moyado, où il demeura à disner chez le Cardinal de S. Pierre; d'où il ne voulut pas sortir; disant au Comte de Castro qu'il s'en retournast où bon luy sembloit. Le Prince son fils fut fort aise de cette nouuelle, & enuoya vers le Roy, l'Euesque d'Auila, pour sçauoir ce qu'il desiroit faire: qu'il estoit d'auis qu'il sortist en campagne: que sa presence donneroit vn grand auantage à leur party. Le Roy receut cet Euesque auec joye; & le remercia de tant de peines qu'il auoit pris pour son seruice, & commanda à ses troupes de se mettre aux champs. De là il alla à Dueñas, où le Prince son fils & le Connestable le furent trouuer; & tous les principaux Seigneurs de leur party, & furent ensemble au camp du Prince. Le Roy, qui auoit appris par ce qui s'estoit passé, combien il y auoit peu d'asseurance pour luy en ses plus proches: que son fils, quoy que jeune, l'auoit abandonné: que la Reine sa femme auoit adheré à ses ennemis, auoit rendu les jugemens de sa captiuité, & auoit contribué à toutes les persecutions qui

luy auoient esté faites, pensa qu'il deuoit astreindre ces personnes si proches, à luy porter plus d'affection & de respect, par d'autres liens que les naturels. Il fit donc vn traitté auec le Prince son fils & la Reyne sa femme, comme s'il eust eu affaire à des ennemis publics. La Reyne par ce traitté disoit, que considerant que comme le Roy estoit son Seigneur & mary, que tout ce qu'elle pouuoit auoir d'honneur au monde, residoit en sa personne; qu'aussi elle se deuoit vnir auec luy, & n'auoir qu'vn mesme cœur & mesme volonté pour luy obeïr, & le seruir luy, & son Royaume. Elle promettoit aussi, & juroit, qu'à l'aduenir elle ne se separeroit iamais de ses interests, pour quelque occasion qui se pûst presenter; sans considerer les personnes ny les qualitez, quoy que Royales: qu'elle ne viuroit plus que pour obeïr au Roy, & pour le seruir contre tous. Promettoit ensuitte d'assister, non seulement le Roy, mais ceux de son party, & particulierement le Prince son fils; afin de remettre le Roy en son entiere liberté, non seulement pour sa personne, mais pour le Gouuernement de son Estat. S'obligea de plus de poursuiure tous ceux qui se montreroient contraires à ce qu'elle promettoit cy-dessus: renonçant à toutes sortes de traittez qu'elle pouuoit auoir faits pendant ces derniers mouuemens. Le Roy de sa part, s'asseurant que la Reyne accompliroit ses promesses, promit de l'aimer, & d'en faire l'estime telle qu'il doit, & de la deffendre contre toutes personnes: & qu'il mettroit ordre que le Prince & les Grands de son Royaume la seruiroient, & luy porteroient honneur, comme à la femme de leur Roy. Ce traitté

fut fait à Mojado le 16. de Iuin, plus par crainte du costé de la Reyne, que par franche volonté. Le Roy de Nauarre & D. Henry son frere entreprirent cette guerre sur cette consideration assez forte ; qu'il estoit plus raisonnable que le Royaume de Castille fust gouuerné par eux, qui estoient de la Maison & du sang, que par le Connestable ; ce qui seroit indubitablement, s'ils se départoient de leur entreprise. Le Roy de Nauarre s'emporta si auant, que ces paroles luy „ échapperent : *Que le Roy de Castille & son fils „ s'asseurent, que si nous commençons vne fois la „ guerre, que nous y mettrons nos mains iusques au „ coude, & que nous n'espargnerons personne quel „ qu'il puisse estre ; & qui sera vainqueur, regnera.* Ces paroles, quoy que hardies, ne firent pas peur au Roy, ny au Connestable, & firent juger plûtost vn desespoir aux Confederez qu'vne confiance en leurs forces. Et de fait, le Roy de Nauarre se retira en son Royaume ; & ceux qui l'assistoient mirent les armes bas. Le Roy se resolut de poursuiure ces gens, qui l'auoient tenu si longtemps en captiuité, & prit plusieurs places du Roy de Nauarre & d'autres Seigneurs. Le Prince des Asturies & le Connestable furent enuoyez contre D. Henry, auec des forces, si inégales aux siennes, qu'il fuyoit de ville en ville, craignãt d'estre pris. Ceux qui le suiuoient, se rendirent maistres de la plus grande partie des Chasteaux dépendans de la Maistrise de S. Iacques. 1445. Au commencement de l'année suiuante deux Reynes moururent en Espagne, la Reyne de Portugal, nommée Leonor, & sa sœur Marie Reyne de Castille, femme du Roy. L'vne & l'autre mourut assez subitement, & non sans soupçon de poison;

principalement la Reine de Castille. L'ouuerture des corps confirma l'opinion que l'on en auoit. L'on jugeoit que le mal venoit du Connestable, voyant que les desseins de cette Dame ne tendoient qu'à la liberté du Roy. Cependant le Roy de Nauarre & son frere joignirent leurs troupes, en intention d'entrer dans la Castille, pour se vanger des injures qui leur estoient faites. Le Roy d'Arragon, qui estoit à Naples, entendit auec déplaisir les maux qui se faisoient en Espagne, par la mauuaise intelligence des Confederez auec le Roy : & jugeant que la source de ce mal estoit le Connestable, enuoya vne Ambassade vers eux pour les conjurer d'entendre à vn accommodement, qu'il falloit que le Roy de Castille fust estably en sa pleine autorité; mais aussi qu'il estoit juste que ses freres, le Roy de Nauarre & D. Henry, fussent mis en leurs biens, qu'ils auoient dans la Castille. Il fit dire au Connestable, qu'ayant sçeu ses belles qualités, il desiroit estre son seruiteur & son amy : qu'il luy en donneroit toutes les asseurances, qui seroient aduisées par les Euesques d'Auila & de Lerida. Mais quand le Roy d'Arragon eut aduis de la mort aduancée de ses deux sœurs, les Reines de Castille & de Portugal, il commanda à ses Ambassadeurs d'attendre de luy de nouueaux ordres, & surseoir la poursuitte des premiers. Le Roy de Castille faisoit tout ce qu'il pouuoit pour se décharger de tant d'ennemis ; alla droit où il croyoit les deuoir rrouuer ; & contre son attente, l'on luy ouurit les portes à Alcala de Henares. Les Confederez de leur costé faisoient quelque progrés, prirent Olmedo par force, & en firent mourir quelques-vns. Le Roy les alla aussi-tost

aſſieger, ayant ſon fils & le Conneſtable auec luy. Les Confederez, jugeans qu'ils ne pouuoient pas long-temps tenir dans Olmedo, firent parler d'accommodement; à quoy le Roy entendit volontiers. Le Roy ſe ſeruit pour ce traitté, du Conneſtable, du Comte d'Alue & de l'Eueſque de Cuença, auparauant Eueſque d'Auila. Les Confederez ne demanderent autre choſe, que d'eſtre rétablis en leurs biens, qui auoient eſté confiſquez. Le Conneſtable ne conſeilla pas au Roy d'accorder cette demande, mais qu'il falloit dilayer neuf iours ſeulement au lieu de ſix, qu'ils auoient pris pour faire le Traitté: qu'il eſtoit aſſeuré, que le Maiſtre d'Alcantara venoit auec 600. cheuaux pour joindre l'armée. L'Eueſque qui s'aſſeuroit d'vn bon ſuccez par l'arriuée de ces nouuelles forces, prit ſur luy de faire tirer de longue negotiation. Ce ſecours arriua le ſeptiéme iour, & ſi à propos, & beaucoup plus grand qu'on ne l'auoit eſperé, que l'Eueſque & le Conneſtable changerent de diſcours à la conference, & formerent beaucoup de difficultez. Le Roy de Nauarre & ſes amis, voyant vn ſi grand changement ſur vne circonſtance ſi importante, reſolurent d'enuoyer encores vne fois vers le Roy; luy remontrer qu'il deuoit aller au deuant du mal qui menaçoit ſon Royaume; & que s'il luy plaiſoit de les oüir encores vne fois, éloignant de luy le Conneſtable de Caſtille, leur capital ennemy, & l'autheur de tous les maux de l'Eſtat, qu'ils eſtoient preſts de l'aller trouuer en tel lieu qu'il ſeroit auiſé; mais auec vn ſi petit train qu'il n'auroit aucun ſujet de défiance. Qu'ils s'aſſeuroient qu'il trouueroit leurs raiſons ſi bon-

nes & si justes, qu'il se deliureroit luy & son Royaume de la tyrannique domination du Connestable. Que s'il n'y vouloit entendre, qu'ils estoient resolus d'en faire leurs plaintes au Pape, afin que tout le monde sçeust la justice de leur cause; & que l'on ne leur imputast tant de desordres, qui deuoient suiure la guerre, qui s'allumoit dans son Estat. Le Roy répondit fort froidement à cette demande : aussi n'auoit-il pas intention de les contenter, mais plûtost de combattre; ce qui fut fait au mois de May par les Ordres que donna le Connestable : qui furent si à propos que le Roy demeura victorieux, plusieurs de ses ennemis tuez, ou prisonniers. Le Prince Dom Henry, qui auoit eu ordre d'attaquer le bataillon, où estoit le Connestable, fut fort blessé à la main gauche, & à peu de iours de là mourut d'vne gangrene, qui luy suruint, pour auoir esté mal pensé. Le reste des troupes ennemies se retira en diuers lieux, fuyans ceux qui les poursuiuoient. L'Admiral, l'vn des chefs des ennemis, fut prisonnier quelques heures; mais celuy qui l'auoit pris, luy rendit sa liberté, & le conduisit jusques en vne de ses maisons. Le Roy joyeux de cette signalée victoire, qu'il auoit hazardée par le conseil du Connestable, qui y auoit esté blessé, donna ordre que l'on en fist de grandes réjoüissances par tout son Royaume; & que l'on bastist au lieu du combat vne Chappelle en memoire de cette heureuse journée : ensuitte de laquelle il confisqua toutes les terres de l'Admiral, du Comte de Castro, & de tous ceux qui auoient combattu contre luy. Le Conestable conseilla au Roy de n'en demeurer en si beau chemin,

voyant le Roy de Nauarre & tous les Confederez fuyans çà & là sans resource. Toutes les places fortes des Confederez ouurirent les portes au Roy, sans aucune resistance. Cette victoire restablit le Connestable en sa premiere & plus absoluë auctorité, ses ennemis vaincus & sans aucune resource; si bien que le Roy, qui n'estoit plus retenu par aucune consideration de luy départir toutes sortes de biens & d'honneurs, luy témoigna plus de bonne volonté qu'auparauant. Neantmoins cét homme, jugeant bien qu'il n'y auoit rien d'asseuré dans la vicissitude des choses humaines, ny rien de plus inconstant que la faueur de la Cour; il entretint, pour vn appuy, qui luy sembloit assez puissant, l'amitié du Prince de Portugal, duquel il auoit eu vn secours fort considerable, que le Connestable de Portugal amena jusques dans la Castille. En ce moment il y eut vn grand changement à la Cour, par la sortie du Prince des Asturies. Le Roy son pere s'attendoit qu'il seroit toûjours prés de luy: mais soit que ce Prince fust mal content du Roy, soit aussi qu'il luy faschast de voir la ruïne de tant de grands Seigneurs, qu'il voyoit resoluë par les discours qui s'en tenoient dans le Conseil du Roy; car il se retira fort genereusement. Le Roy enuoya aussi-tost aprés luy; mais il ne fut pas possible de le pouuoir ramener. Pacheco son fauory, & ceux qui l'auoient suiuy, s'excuserent tous, & jurerent de n'auoir participé au conseil de l'euasion de ce Prince, qui témoignoit vouloir porter les interests de l'Admiral. Le Roy trauailla fort auec son Connestable que le Prince le vint trouuer, mais auec auantage pour l'Admiral. Car

le Roy promit à son fils de receuoir l'Admiral en grace, & ses amis, pourueu qu'il quittast du tout le Roy de Nauarre. Le Connestable, qui pensoit à sa seureté du costé de Portugal, traitta auec le Connestable de Portugal, sans le sçeu de son maistre, de le marier auec l'Infante Isabelle, fille de l'Infant D. Iean de Portugal. Le Roy, à qui le Connestable découuroit ses desseins, fut fort estonné de ce qu'il auoit pensé à vn tel affaire, sans luy en communiquer auparauant; veu mesmes qu'il auoit jetté les yeux sur Madame Radegonde, fille du Roy de France. Le Connestable qui gouuernoit le Roy tres-absolument, luy fit trouuer bon ce qu'il auoit commencé en Portugal, & le conclud. Cette action toucha fort le Roy, d'autant plus viuement qu'il commençoit à changer l'amour & l'affection qu'il portoit au Connestable, en haine & en rage, le voyant estre la bute de tous les Grands & la ruïne de son Estat. Mais ce pauure Prince estoit si captif au milieu de ses domestiques, toutes creatures du Connestable, qu'il n'osoit proferer aucune parole de ressentiment, que le Connestable n'en estoit aussi-tost aduerty; tellement qu'il garda dans son esprit le déplaisir de ce mariage, jusques à ce qu'il pûst s'en vanger sans danger de sa vie. Ce Prince, foible en ses resolutions, ne pouuoit rien desnier au Connestable; & voulant le ruïner, le fortifioit tous les iours en charges & en bien. La charge de Maistre de S. Iacques, ayant vacqué par la mort de D. Henry, le Roy écriuit à ceux qui auoient droit d'élire le Maistre de l'Ordre, qu'ils eussent à conuenir du Connestable: ce qui fut fait; & en mesme temps le Prince

des Asturies supplia le Roy d'oster la Maistrise d'Alcantara à Alfonse, fils du Roy de Nauarre, pour auoir porté les armes contre son seruice, & de faire en sorte que le frere de son fauory Pacheco, fust esleu en son lieu. Ce que le Roy accorda volontiers à son fils, pour le détacher du tout du Roy de Nauarre. Le Roy aprés ces bons succés ne pouuoit souffrir qu'aucune place fut tenuë en son Royaume par le Roy de Nauarre. En tira de gré ou de force ceux qui les tenoient de la part de ce Roy, s'empara de tous ses biens, contraignit Ferdinand d'Aualos de luy remettre Albuquerque, place tres-importante, osta D. Pedro de Ayala du gouuernement de Tolede, & y mit Sarmiento à la recommandation du Connestable. Le Roy ne passa pas plus outre contre Ayala; parce que le Prince des Asturies témoigna que cette persecution ne luy plaisoit pas. 1446. Le Roy & le Prince son fils estoient toûjours en vne perpetuelle défiance; tellement qu'ils ne pouuoient estre ensemble, l'vn estoit gouuerné absolument par le Connestable, l'autre par Pacheco, nouuellement fait Marquis de Villena; qui entretenoient ces Princes en des soupçons & défiances l'vn de l'autre. Enfin ces deux fauoris firent faire vn traitté par leurs Maistres, que le Roy signa à Madrigal le 14. May; par lequel le Roy, à la recommandation du Prince, pardonnoit à vn grand nombre de Seigneurs proscrits, comme à l'Admiral, & les restablissoit en leurs biens. Le Connestable & Pacheco sont nommez Iuges par ces deux Princes, pour decider plusieurs articles de ce Traitté; chose extraordinaire. Mais il estoit mal-aisé, voire impossible, de faire par vn traitté

ce que la nature & le respect n'auoient pû. Aussi ce jeune Prince ne fut pas long-temps retenu en ce foible lien; car le Roy fut aduerty, que son fils traittoit auec quelques Seigneurs par l'entremise de Pacheco, pensant par là obliger & contraindre le Roy, d'augmenter l'appennage de son Maistre, qui couuroit son mauuais dessein de la faueur extraordinaire du Connestable, qu'il vouloit oster d'auprés du Roy son pere: ce que les Grands auoient fort à cœur. Le Roy plus fin, conseillé qu'il estoit par le Connestable, faisoit vn contre-traitté auec les mesmes Seigneurs, l'Admiral, le Comte de Beneuent & autres, qu'il interessa si fort dans son party, qu'ils abandonnerent le Prince, qui se trouua foible pour resister à la puissance du Roy son pere: neantmoins il ne laissa pas de prendre les armes, & se mettre en campagne, où il trouua son pere fort bien préparé. Sur la fin de l'année le Roy d'Arragon, qui estoit en Italie, & qui tâchoit d'assister le party de son frere le Roy de Nauarre, par toutes sortes de moyens, s'auisa de trauerser le Connestable en sa Maistrise de S. Iacques: manda à D. Rodrigo Manrique, qu'il auoit obtenu du Pape Eugene de le pouruoir de cette Maistrise, nonobstant l'élection qui auoit esté faite d'Aluaro de Luna. Rodrigo prit son temps pour se préualoir de cét auis, sur la diuision d'entre le Roy & le Prince des Asturies, se declara maistre de l'Ordre de S. Iacques, & assembla ses amis pour aller prendre possession des places dépendantes de cét Ordre. Le Connestable obtint du Roy tout ce qu'il desira, pour secourir ces places. Le mariage du Roy auec l'Infante de Portugal, que le Connestable auoit traitté, sans en parler au Roy,

ſe paracheua. Les nopces furent faites à Madrigal au mois d'Aouſt. 1447. Le Conneſtable eſtoit auec le Roy, Inigo Lopes de Mendoça, le Comte de Beneuent & autres. Ce mariage, qui auoit au commencement dépleu au Roy, ſe tourna en grand amour qu'il porta à la Reine, en telle ſorte, qu'il luy découurit toutes ſes plus ſecretes penſées, meſme la haine couuerte qu'il portoit au Conneſtable: comme il auoit reſolu de l'arreſter, en ayant parlé à vn de ſes Roys d'armes nommé Caſtille, auquel il ſe fioit du tout, & de la ſorte qu'il jugeoit que cela ſe deuoit executer. La Reyne répondit au Roy, *Sire, que voſtre Maieſté aille à Valladolid, là ie feray en ſorte que la Comteſſe de Ribadeo parlera au Comte de Plaiſance, à qui vous en auez communiqué, qui reſoudra l'affaire à voſtre contentement*: & ainſi le Roy & la Reyne completerent l'arreſt du Conneſtable. 1448. En la confuſion qui eſtoit dans l'Eſtat de Caſtille, le Roy de Nauarre faiſant contenance d'entrer à main armée dans le païs, les deux fauoris, l'vn du Roy qui eſtoit le Conneſtable, & le Marquis de Villena, Iean Pacheco du Prince des Aſturies, furent conſeillez par l'Eueſque d'Auila de faire enſemble vn traitté ſecret pour leur manutention: qu'il falloit commencer par l'arreſt de l'Admiral, des Comtes de Beneuent, de Caſtro, d'Albe & autres: que pour cét effet, il falloit faire vne entreueuë entre le Roy & le Prince, où ces Seigneurs auroient ordre de ſe trouuer. Ce qui fut arreſté; mais il arriua que lors de l'entreueuë, l'Admiral, qui eſtoit en plus grande conſideration, eſtoit malade, & que le Comte de Caſtro auoit refuſé de s'y trouuer. Le Con-

nestable, & le Marquis, jugeans qu'il estoit fort mal-aisé d'assembler tant de grands Seigneurs en vn mesme lieu, trouuerent qu'il estoit plus à propos d'arrester ceux qui y estoient presens. La resolution donc fut que le Roy viendroit à Tordesillas, & le Prince à Villauerde, distant de quatre lieuës. Les Comtes de Beneuent & d'Alua, Dom Henry, frere de l'Admiral, Pierre & Suero de Quiñones, furent trouuer le Roy. L'Euesque d'Auila fut souuent du Roy au Prince, pour conuenir de la forme de l'entreueuë: qui fut telle. Que les deux Princes viendroient à my-chemin du lieu où ils estoient: que le Roy auroit auec luy le Connestable & les Seigneurs cy-dessus. L'Euesque dit à ces Seigneurs, que l'on estoit conuenu qu'ils n'iroient point à cheual, mais sur des mules: ce qu'ils prirent à mauuais augure. Le Roy & le Prince auoient bien chacun cent hommes d'armes. Estans arriuez à l'entreueuë, le Connestable & le Marquis de Villena se joignirent, & furent assez long-temps à parler ensemble. Le Roy aprés que ces deux fauoris se furent separez, commanda d'arrester le Comte de Beneuent, D. Henry & Pierre Quiñones; & le Prince fit prendre le Comte d'Alue, & Suero Quiñones, & les firent conduire en diuers lieux. La prison de tant de grands Seigneurs estonna toute l'Espagne. Les vns la soûtenoient juste, sur l'auis que l'on auoit qu'ils traittoient auec le Roy de Nauarre. Les autres, que le Connestable estoit l'autheur de cette violence, craignant qu'ils ne luy fissent quelque mauuais party: mais la plus saine opinion estoit l'execution du traitté secret entre le Connestable & Pacheco, qui auoient dessein de gouuerner l'Estat

ſans aucune oppoſition. L'Admiral voyant cette action, ſe ſauua ; & à ſon imitation pluſieurs furent trouuer le Roy de Nauarre, qui arreſta auec eux d'enuoyer l'Admiral à Naples, pour faire entendre au Roy d'Arragon le mauuais gouuernement de Caſtille, & le ſupplier d'y venir pour y mettre ordre, ou de leur donner ſecours pour recouurer leur honneur & leurs biens. Si les maux, qui ſuiuirent l'empriſonnement de l'Adelantado Pero Manriques, furent grands, & tels qu'il a eſté dit cy-deſſus, ceux qui arriuerent aprés l'arreſt de tant de Seigneurs, ne furent pas moindres : car leurs biens furent confiſquez ſans connoiſſance de cauſe, n'ayant pas failly depuis leur abolition aprés la bataille d'Olmedo ; au contraire auoient tres-fidellement ſeruy le Roy, & particulierement le Comte d'Alua, qui auoit témoigné vne particuliere affection enuers le Conneſtable. Le reſte de la Nobleſſe fit de là jugement, que le Conneſtable vouloit mettre de la terreur parmy les Grands, pour faire puis aprés du Roy à ſa volonté. Les Grands, qui eſtoient en liberté, ſeruirent le Roy auec déplaiſir & danger, voyant le Conneſtable en vne ſi haute puiſſance. Le Roy de ſon coſté eſtoit en vne merueilleuſe perplexité, reconnoiſſant bien le mal que faiſoit cét homme, & ne s'en oſoit découurir à perſonne, non pas meſme à ſon fils, qu'il reconnoiſſoit peu ſecret, & qui auoit d'étranges deſſeins. Et de fait, ce Prince aprés auoir ſçeu de mauuaiſes nouuelles de ce qui s'eſtoit paſſé contre les Mores, partit de Madrid, alla à Segouie, où il déliura le Comte d'Alua & Pero Quiñones : dont le Roy ſon pere fut fort ſcandaliſé & ſon Conneſtable, ſi bien que

l'on parla d'vn nouueau traitté entre le pere & le fils. Le Roy fut conseillé de le faire en pleins Estats; ce qu'il fit, & y proposa deux poincts. Le premier, qu'il estoit d'aduis de faire vn traitté auec son fils; l'autre de punir ceux qui l'auoient desseruy, & de recompenser ses bons seruiteurs; leur donnant les biens des prisonniers, & de ceux qui portoient les armes contre luy. Les Estats approuuerent la premiere proposition, mais non la seconde; qui alloit à condamner des gens sans les oüir; ce qui ne fut iamais fait en bonne Iustice: qu'il falloit oüir les absens par Procureurs, les autres par eux-mesmes. Le premier qui proposa cét aduis fut interrompu par vn de la compagnie qui luy dit, qu'il se pourroit repentir de cette proposition. Le Roy trouua mauuais cette interruption, & demanda que la deliberation fust continüée. Enfin la paix se fit entre le Roy & le Prince son fils; & celuy qui auoit si bien opiné dans les Estats, écriuit au Roy vne lettre où il luy décriuoit naïuement tous les desordres de son Estat. Cette lettre fut fort agreable au Roy, il la fit lire plusieurs fois; & voulut qu'elle fust leuë deuant le Connestable, & qu'on en fist plusieurs coppies pour enuoyer par le Royaume. En ce mesme temps le Comte de Beneuent se sauua du Chasteau de Portillo, où il estoit prisonnier, dont le Roy fut fort fâché. Au contraire le Roy de Nauarre en témoigna vn grand plaisir, & luy manda qu'il fist vne guerre cruelle en Castille, ce qu'il fit, se joignant à quelques troupes qui venoient d'Arragon. 1449. Cependant le Roy pressé de la necessité, fit demander par le Connestable aux principaux de Tolede vn million de marauedis,

pour puis aprés les reprendre ſur toute la ville ; ce qui émeut tellement cette populace, qui eſtoit en grand nombre, qu'en moins d'vn iour ou deux ils eurent les armes à la main, coururent ſus au Conneſtable, qui ſe retira, ne ſe pouuant oppoſer à vne telle fureur. Ce peuple aſſiegea vne tour tenuë par vn des confidens du Conneſtable, qui fut contraint de ſe rendre, ſa femme eſtant entre les mains de cette populace, preſte à eſtre écraſée contre les murailles de cette tour, ſi ſon mary ne ſe rendoit. Cette rebellion fut vn préſage de la ruïne du Conneſtable, à qui le peuple imputoit cette exaction. D. Pedro Sarmiento prit le ſujet de cette broüillerie pour ſe rendre maiſtre de Tolede, y aboliſſant du tout l'autorité du Conneſtable : ce qu'il fit ſi puiſſamment, qu'il fut abſolu dans la ville, & en chaſſa tous ceux qui auoient la moindre inclination pour le Conneſtable. Le Roy aduerty de ce mal, qui pouuoit croiſtre à la ruïne de ſon Eſtat, vint en diligence vers Tolede. Sarmiento luy refuſant l'entrée de la ville, luy remontra, au nom, diſoit-il, de la Couronne Royale, & de toutes les villes de ſon Royaume : Qu'il ſçauoit bien qu'il y auoit plus de trente ans que ſon Conneſtable auoit vſurpé l'adminiſtration de l'Eſtat, qu'il en auoit vſé tyranniquement, & auec toutes ſortes de violences. Qu'il auoit fait mourir des principaux de l'Eſtat, banny les autres ; que tout ſon artifice auoit eſté de mettre la diuiſion entre les villes & les Princes ; afin que les vns & les autres euſſent recours à luy. Qu'il auoit vendu à deniers comptans les Magiſtratures des villes, d'où eſtoient ſorties toutes les infidelitez que l'on auoit veu dans l'Eſtat. Qu'il eſtoit de

part auec ceux qui auoient les Fermes du domaine du Roy. Qu'il auoit reduit le Roy à demander perpetuellement à ſon peuple, & à faire des emprunts, choſe inoüie en Eſpagne, fors pour la guerre contre les Mores. Supplioit le Roy de prendre luy-meſme le Gouuernement de ſon Eſtat, qu'il en auoit eſté ſupplié pluſieurs fois, comme auſſi de bannir ſon Conneſtable, l'autheur de tant de maux. Qu'il luy pleuſt auſſi de ſe retirer de deuant Tolede, & mandit le Prince ſon fils, les Prelats, les Grands, & les Procureurs des villes, afin qu'il oüiſt par la bouche de tous les Ordres ce qui eſtoit beſoin de faire, & y eſtoit obligé. Que s'il refuſoit cette grace à ſon peuple, ils eſtoient reſolus de ſe ſouſtraire de ſon obeïſſance. Que c'eſtoit là le ſentiment des principales Villes de ſon Royaume, qui eſtoient preſtes de reconnoiſtre pour leur Roy le Prince des Aſturies ſon heritier, à qui le Royaume touchoit, puis qu'il ne vouloit pas faire juſtice. Qu'ils l'auoient en cela pour ſuſpect; & pour ce appelloient de luy, à celuy deuant lequel ils le deuoient, le mettant en la protection de Ieſus-Chriſt, du Pape, & du Prince ſon fils, auſquels en ſon défaut, appartenoient l'adminiſtration de la Iuſtice. Cette impudente & inſolente action de Sarmiento, qui doit eſtre marquée à la poſterité pour eſtre déteſtée, fâcha fort le Roy, ne fit aucune réponſe à ſa lettre: auſſi l'autheur ne meritoit autre choſe que le bourreau : ce qu'eſtant préueu par luy, il perſuada ceux de Tolede de traitter auec le Prince des Aſturies, qui eſtoit lors fort mal auec ſon pere. Ce Prince accepta ce party, n'ayant pour lors dans l'eſprit que le deſſein de broüiller

l'Estat. Il fut receu dans Tolede par Sarmiento, mais non pas le plus fort, ny dans aucune place de la ville. Le Roy fut estonné de voir son fils en cette ville; & de plus que le Comte de Beneuent auoit leué les armes, à quoy le Connestable, qui auoit épousé sa sœur, pensant y donner ordre, voulut traitter auec luy; mais iamais le Comte ne pût se fier en sa parole, l'ayant tant de fois trompé. Ioint qu'il auoit eu aduis que l'Admiral estoit retourné d'Italie, où il auoit esté enuoyé pour traitter auec le Roy d'Arragon. Sarmiento, qui estoit maistre de Tolede, auant que d'y rendre le Prince plus authorisé, tira de luy promesse d'vne abolition de tout ce qui s'y estoit passé. Que tous ceux qu'il auoit chassez de la Ville n'y seroient rétablis, moins les creatures du Connestable. Il stipula aussi que le Roy ne seroit iamais receu dans Tolede qu'auec le Prince. Les gens de Sarmiento firent mille insolences en presence du Prince à ceux de Tolede, qui venoient demander justice de ces violences. Le Prince n'ayant pour lors nulle autorité, souffroit ces injures, mais impatiemment. En ce moment il eut aduis qu'vne entreprise qu'auoit le Roy son pere sur Tolede, auoit esté découuerte, fit prendre ceux qui l'auoient produite, les fit punir cruellement, & ainsi se rendit le plus fort dans cette grande Ville, l'ayant deliurée d'vn sac, qui estoit resolu au cas que l'entreprise eust reüssi. 1450. Ce fut lors que les plaintes furent publiques contre Sarmiento, qui furent telles que le Prince luy fit dire par l'Euesque de Cuença qu'il eust à se retirer, & toute sa famille; qu'on ne le pouuoit plus souffrir. Il falut plus de deux cens mulets pour porter tout ce qu'il auoit volé dans Tolede,

outre infinité de beaux meubles qu'il fit emporter par vne autre voye. Ceux de Tolede presserent le Prince de faire arrester leurs biens, qu'ils voyoient ainsi enleuer : mais ils ne demeurerent gueres en la possession de ce Tyran: car la haine estoit si forte contre luy dans tout le païs, qu'il fut contraint d'abandonner ses biens pour se sauuer, luy, sa femme & ses enfans au Royaume de Nauarre, où il mourut d'vne paralysie, accablé de toutes sortes de miseres. En ce temps le Prince des Asturies, par la suggestion de l'Euesque de Cuença, & Dom Pedro de Portocarrero, se resolut de faire arrester Pacheco, Marquis de Villena, qu'il auoit tant aimé. Cét homme en fut aduerty, se barricada dans Segouie; & par traitté fait par Portocarrero, auquel il bailla sa fille en mariage, il se retira à Tolede auec son frere. Le Prince continuant en ses desseins, de broüiller les Estats de son pere, fit tâter le poulx à tous ces Grands reuoltez, à l'Admiral & autres. Le Roy & le Connestable eurent aduis de ce dessein, firent sçauoir au Roy de Nauarre & à l'Admiral, qu'ils estoient prests d'entendre à vn accommodement, tant pour venir à vne bonne paix, qu'à la restitution des biens de ceux qui se rangeroient à leur deuoir. L'accord se fit de telle sorte, que l'Admiral fut remis dans tous ses biens, & le fils du Roy de Nauarre rétably en sa Maistrise de Calatraua; & ainsi des autres qui obeïrent au Roy. En 1451. ce traitté ne dura gueres : toutesfois il fut confirmé aprés quelques petites contestations entre le Roy & le Prince des Asturies; & le Prince s'accorda d'aller à Tolede auec le Roy & le Connestable, où

ils furent bien receus. Le Roy donna le Gouuernement des principales places de la ville au Conneſtable, qui donna ſa Lieutenance à Dom Louis de la Corda, ſa creature. De là le Roy, ſon fils & le Conneſtable furent mettre le ſiege deuant quelques villes en Nauarre : mais à la priere de Dom Charles de Nauarre ils ſe retirerent, & allerent mettre le ſiege deuant Paluençuela, où Alfonſe Enriques, fils de l'Admiral, s'eſtoit fortifié. Comme le Conneſtable alloit reconnoiſtre la place, il ſortit vn Caualier de la ville, ſeruiteur de l'Admiral, en reſolution de prendre ou de tuer le Conneſtable, qu'il haïſſoit mortellement. Le Conneſtable fut attaqué, mais ne perdit pas courage, mit ſon manteau autour de ſon bras; ſe défendit ſi courageuſement, que ceux qui l'attaquerent ſe retirerent auec perte, & la ville ſe rendit peu aprés par compoſition. Le Conneſtable, qui penſoit de tous coſtez à affermir ſa fortune, fomentoit le Prince de Nauarre contre ſon pere, & luy promettoit l'aſſiſtance du Roy de Caſtille, pour ſouſtenir contre ſon pere la demande qu'il luy faiſoit du Royaume de Nauarre; afin que ce Prince eſtant venu à bout de ſon deſſein par ſon moyen, fuſt obligé de le maintenir. Mais Dieu en diſpoſa tout autrement, car le Roy de Nauarre gagna vne journée importante contre ſon Fils, qui fut pris priſonnier, & finit miſerablement le reſte de ſes jours. En 1452. l'autorité du Conneſtable eſtoit, ce luy ſembloit, ſi ferme, qu'il ne voyoit rien dans l'Eſtat de ſon Maiſtre, qui luy pûſt nuire, que la Maiſon de Stuniga, ny qu'il haït dauantage que Dom Garcia fils du Comte d'Alue. C'eſt pour-

quoy il perſuada au Roy de mettre le ſiege deuant la ville de Piedra Hita proche de Beiar, faiſant eſtat qu'en vne nuict il pourroit ſurprendre le Comte Dom Pedro de Stuniga dans Beiar, ſans qu'il s'en pût défier. Le Conneſtable changea de deſſein, ſur ce que le Comte témoigna plus de défiance qu'à l'ordinaire. Le Comte, qui ne pouuoit plus ſouffrir tant de deſſeins de ſon ennemy ſur ſa perſonne, ſe reſolut de luy declarer la guerre. En ſuitte dequoy il enuoya ſupplier le Prince des Aſturies, qui s'eſtoit obligé de l'aider & ſecourir de ſa perſonne, & de tout ce qui eſtoit en ſon pouuoir, contre qui que ce fuſt, ſans aucune exception. La réponſe du Prince fit connoiſtre au Comte, qu'il ne deuoit pas s'attendre à luy en cette occaſion. Ce qui le fit penſer de communiquer ſes deſſeins à quelques-vns des principaux Seigneurs du Royaume, principalement à Dom Pedro de Velaſco Comte de Haro, à Inigo Lopes de Mendoça, Marquis de Santillana, & à Alfonſe de Pimentel Comte de Beneuent, & leur fit voir les déteſtables pratiques du Conneſtable, pour acheuer de ruïner la Nobleſſe; & en ſuitte ſe rendre Maiſtre de l'Eſtat. Que les vns eſtoient bannis, les autres miſerables; que ceux qui reſtoient, eſtoient ou pour luy, ou fort foibles, pour reſiſter à vne puiſſance Royale, & abſoluë, comme eſtoit la ſienne. Ces Seigneurs furent trescontents de ſe joindre auec le Comte; & auſſitoſt penſerent aux moyens de ſe défaire de leur ennemy, & formerent vn deſſein, ſous pretexte d'vne querelle, de le ſurprendre dans Valladolid, où il eſtoit auec le Roy, & de le tuer; & puis

puis dire tout haut par la ville, que l'execution auoit esté faite par le commandement du Prince des Asturies, quoy que le Roy, ny le Prince ne fussent pas de la partie. Le Roy pendant ces mouuemens pensoit sourdement aux moyens de se défaire du Connestable, en parloit souuent à la Reyne sa femme; mais les affaires furent disposées de telle sorte, qu'il ne pût rien executer qu'au commencement de l'année 1453. auquel temps le Connestable découurit les desseins de ces Seigneurs; ce qui luy fit donner conseil au Roy de sortir de Valladolid, & d'aller à Burgos. La Reyne, suiuant l'ordre pris entre le Roy & elle, manda la Comtesse de Ribadeo, à laquelle elle dit en grand secret, que le Roy auoit resolu de se défaire du Connestable; qu'il falloit que pour cét effet, elle allast trouuer son Oncle, le Comte de Plaisance, auec vne lettre de creance de la main du Roy. La Comtesse ne manqua pas d'aller où estoit son Oncle, & arriua prés de luy le 12. Avril. Le Comte, qui estoit au lict affligé des gouttes, receut à grand honneur le commandement du Roy, ayant vn déplaisir tres-sensible de ne pouuoir en personne executer l'ordre qu'il auoit du Roy: mais il fit aussi-tost venir son fils aisné, Dom Aluarés de Stuniga, auquel aprés luy auoit dit le sujet du voyage de la „ Comtesse, il luy tint ce discours. *Si i'estois* „ *en estat d'executer ce commandement, ie n'en* „ *donnerois la gloire ny le hazard à personne qu'à* „ *moy; mais puis que Dieu m'a voulu affliger,* „ *en telle sorte que ie suis du tout inutile aux* „ *moindres actions, ie ne puis témoigner au Roy que* „ *i'ay enuie de le seruir, qu'en exposant mon fils à la*

„ *croix par son commandement. C'est pourquoy, mon*
„ *fils, ie vous commande que vous partiez presente-*
„ *ment pour Curiel, auec Diego de Valera, le Secre-*
„ *taire Sancho & vn Page; là vous leuerez des*
„ *gens tant que vous iugerez en auoir affaire.*
„ *Ie mettray ordre au reste. Ie prie Dieu que l'E-*
„ *toile qui conduisit les Magès vous serue de guide,*
„ *& que vous vous comportiez en Caualier, qui*
„ *ne craint point le peril, quand il y va du seruice*
„ *du Roy. La Comtesse vous dira le particulier de*
„ *l'affaire.* Ainsi Aluaro de Stuniga partit d'auprés de son pere, & fit ce qu'il luy auoit commandé. Le iour de Pasques dernier Avril, Aluaro de Stuniga receut ordre escrit de la main du Roy, qui portoit que toutes choses laissées, il allast à Burgos, pour donner ordre à ce qui estoit à faire. Celuy qui luy porta la lettre du Roy luy dit, qu'Alonso Perez de Biuero auoit esté tué par le commandement du Connestable : ce qui étonna fort Stuniga, craignant que l'entreprise estoit découuerte, neantmoins resolu qu'il estoit de faire ce qui luy estoit commandé, donna l'ordre à ses gens, & partit de Curiel la nuict du iour de Pasques pour aller à Burgos; & comme il estoit prés de la ville, il s'arresta hors du grand chemin, où il assembla ses gens; leur dist là son dessein, & qu'il estoit necessaire qu'il allast à Burgos sur vne mule seul, assisté de celuy qui luy auoit apporté le dernier ordre du Roy. Il laissa à Valera le commandement de ses gens, & luy dit, que si par fortune on luy demandoit à qui estoient les gens, qu'il répondist qu'ils estoient au Connestable. L'ordre qu'il leur donna fut, qu'ils eussent à mesurer le temps en sorte, qu'ils arriuassent de nuict à Burgos, & qu'ils ne se presen-

taſſent pas pour entrer dans le chaſteau qu'ils n'euſſent de ſes nouuelles. Stuniga fut droit à la porte du chaſteau ; mais parce que l'Eueſque d'Auila eſtoit à la porte, il ſe retira en vne tour, où il fut autant de temps que l'Eueſque fut à diſcourir des choſes inutiles auec la ſœur de la femme de Inige de Stuniga ; ce qui fut cauſe qu'Aluaro de Stuniga, n'ayant pû entrer dans le chaſteau, n'auoit pas donné aduis à ſes gens qui eſtoient à la campagne, de ce qu'ils auoient à faire. Cependant le Conneſtable enuoya quelques Caualiers ſous la conduitte de Fernand Galindo, pour découurir ce qui viendroit de Curiel ; mais de bonne fortune les gens de Stuniga s'eſtans égarez du grand chemin, ils ne furent pas rencontrez par Galindo. Neantmoins le Conneſtable, ſur quelque petit aduis qu'il eut de ce qui s'eſtoit paſſé au Curiel, donna charge à l'Eueſque d'Auila de ſçauoir quelles trouppes on auoit veu ſur le chemin. L'Eueſque fut encor voir cette Dame, pour s'enquerir où eſtoit Aluaro de Stuniga, & ce qu'il penſoit faire : la Dame répondit qu'il eſtoit à Curiel, où il ſe fortifioit pour ſe défendre du Conneſtable, qui auoit deſſein de l'aller aſſieger, & qu'il auoit fait ſortir quelques gens de guerre pour faire eſcorte à des munitions. L'Eueſque creût cette fourbe, la rapporta au Conneſtable, ce qui l'aſſeura fort. La nuict du Lundy enſuiuant, Stuniga enuoya ſecrettement aduertir ſes amis qu'il eſtoit à Burgos : qu'ils euſſent à prendre les armes, pour eſtre cette nuict meſme à la porte du chaſteau auec luy : & s'y trouuerẽt enuiron douze cens hommes d'armes. Le Roy eſtoit dans vne perpetuelle perplexité

que l'entrepriſe ne reüſſit, & voyant le Conneſtable ſur ſes gardes, écriuit vn mot à Stuniga, qu'il retournaſt à Curiel, ne jugeant pas qu'il pûſt executer ce qui auoit eſté reſolu. Aluaro de Stuniga, étonné de l'irreſolution du Roy; luy manda, qu'eſtant dans le peril où il eſtoit, il n'y auoit plus lieu de repentir, qu'il ne ſortiroit point de Burgos ſans prendre ou tuër le Conneſtable, ou perdre la vie; que la grande intelligence qu'il auoit dans la ville, luy donnoit eſperance qu'il ſortiroit bien de ſon entrepriſe. Le Roy fut fort aiſe de cette reſolution, aſſeura Stuniga qu'il luy apporteroit tout le ſecours qu'il luy ſeroit poſſible, & luy enuoya vn billet eſcrit de ſa main qui „ portoit: *Dom Aluaro de Stuniga, mon grand „ Alguaſil, ie vous commande de prendre au „ corps Dom Aluaro de Luna, Maiſtre de Saint „ Iacques, & de le tuer, s'il ſe veut défendre.* Stuniga mit le billet, qui eſtoit vn decret de priſe de corps, dans ſon gantelet de la main gauche, lors qu'il fut faire l'execution. Le Roy ne manqua pas de donner ordre que les Magiſtrats de la ville & les Eſcheuins miſſent le peuple en armes ſur le poinct du iour, & de ſe trouuer dans la place de l'Eueſché. Le Mercredy à l'aube du iour, Stuniga ſortit du lieu où il auoit eſté caché, & accompagné de gens bien reſolus, alla droit au lieu où eſtoit le Conneſtable. Aluaro de Cartagena, qui eſtoit auec le Conneſtable, apperceut ces gens, en aduertit le Conneſtable, qui commanda à ceux qui eſtoient en bas, qu'ils euſſent à ſe défendre, & qu'il ſeroit incontinent à eux. Comme Stuniga eſtoit en cette expedition, il eut deux

ou trois commandemens du Roy de ne faire autre chose que d'assieger la maison du Connestable, & qu'il empeschast seulement qu'il se sauuast & les siens. Ce qui fâcha fort Stuniga, & ne laissa pas neantmoins de poursuiure sa poincte, & fit crier par ses gens, estans prés de la maison du Connestable, *Castille, Castille : C'est pour la liberté du Roy.* A l'instant le Connestable parut à la fenestre sans armes, & dit : *Mon Dieu, que voila de belles troupes :* Vn des gens de Stuniga luy tira vn coup d'arbaleste, qui donna dans la fenestre ; & aussi-tost le Connestable commanda aux siens de tirer, ce qu'ils firent fort furieusement, sans que les autres osassent répondre, à cause du commandement du Roy. Stuniga affligé de voir ses gens par terre & plusieurs de blessez, fit prier le Roy de luy permettre d'attaquer la maison du Connestable, ce qu'il ne pût obtenir. En ce moment le Roy receut par deux ou trois fois des lettres du Connestable, sans que l'on pût sçauoir ce qu'il se traittoit. Le Connestable alors parut à la porte de son logis, armé de toutes pieces, monté sur vn bon cheual ; & fut veu en cét équipage faire plusieurs dépesches, qu'il bailla à son Chapelain. Comme il estoit là, le Roy luy manda qu'il eust à se rendre ; & pour luy persuader, luy enuoya l'Euesque de Burgos, & son Major-dome D. Ruy Dias de Mendoça, lesquels aprés auoir esté quatre ou cinq fois chez luy de la part du Roy, ils demeurerent d'accord que le Roy enuoyeroit au Connestable vne patente signée de sa main, & sellée, luy promettant qu'il ne luy seroit fait aucune injustice, ny en sa personne, ny en ses biens. Le Connestable reconnut bien que cette lettre n'a-

uoit pas toutes les formalitez neceſſaires, mais qu'il n'eſtoit plus temps de conteſter; ſe rendit en priſon. Cét homme penſa & repenſa ſouuent à ce que le Roy luy auoit dit, lors qu'il eſtoit à Matines le Mercredy Saint: qu'il ſçauoit bien que les Grands, & les trois Eſtats de ſon Royaume eſtoient fort mal contents de ſon adminiſtratiō. Que le Royaume eſtoit en peril pour cette ſeule conſideration. Qu'il le ſupplioit de ſe retirer en quelque lieu pour attendre ſes commandemens. Que ſon intention eſtoit d'attendre vne Aſſemblée des Grands, pour prendre vne bonne reſolution ſur ce qui eſtoit à faire. Qu'il falloit ainſi ſe gouuerner en cette conjoncture. Le Conneſtable luy répondit, qu'il falloit ſuiure ſa volonté. Qu'il eſtoit d'aduis de mander pour cet effet l'Archeueſque de Tolede, & quelques autres, qui aymoient ſon ſeruice; & puis il ſe retireroit auſſitoſt qu'ils ſeroient prés de ſa Majeſté. Qu'il ne le falloit pas laiſſer ſeul, & ſans Conſeil. Le Roy repartit, qu'il ne ſe deuoit pas mettre en peine de mander perſonne: qu'il auoit aſſez de Conſeil à Burgos: qu'il falloit obeïr. Le Conneſtable ſe retira d'auprés du Roy fort triſte. Le Roy le lendemain luy reprocha en ſecret qu'il auoit fait miſerablement tuer Alonſo Perez del Biuero par la plus damnable trahiſon qui fut iamais. Cét homme eſtoit vn des principaux Miniſtres du Roy, eſtant Contador Major de Caſtille; charge que luy auoit fait donner le Conneſtable, autheur de ſon auancement. Mais ayant reconnu que Perez le trahiſſoit, que par lettres propres il l'auoit conuaincu, il conuertit ſon amour en vne haine mortelle. Ce qui haſta la mort de Perez, fut ce qui ſe paſſa le Vendredy Saint.

Vn Religieux preſchant deuant le Roy dans la grande Egliſe de Burgos, declama ouuertement contre le deſordre de l'Eſtat, & contre le Conneſtable, ſi intelligiblement qu'il ne reſtoit plus qu'à le nommer. Cette inſolence offenſa d'autant plus le Conneſtable, qu'il reconnut que tout ce qu'auoit dit le Religieux eſtoit veritable. Le Roy indigné de l'inſolence de ce Predicateur, luy fit ſigne, le baſton à la main, qu'il eut à deſcendre de la Chaire; ce qu'il fit, & fuſt arreſté. L'Eueſque de Burgos chargé de l'interroger, pour ſçauoir de luy ce qui l'auoit meu à preſcher de la ſorte, il répondit, qu'il ſçauoit ce qu'il auoit preſché par reuelation diuine, & qu'il ne le deuoit pas celer. Le Conneſtable ne s'arreſta pas à cette vanité; mais creut par des indices tres-violents que Perez luy auoit dreſſé cette partie, pour le ruïner; ne pouuant ſe perſuader que Dieu eut voulu agir par le moyen de ce Religieux, qui n'eſtoit en aucune conſideration de bonne & ſainte vie. Cette injure entra ſi fort dans l'eſprit du Conneſtable, que ceux de ſes domeſtiques le reconnûrent, & s'offrirent de le venger de Perez en la ſorte qu'il auiſeroit. Le Conneſtable embraſſa cette occaſion, & arreſta auec eux la forme de l'execution. Dés l'apreſdiſnée meſme du Vendredy Perez fut mandé par le Conneſtable, il le retint en diſcours familier juſques au ſoir, que l'on le fit monter en vne chambre haute, où il y auoit vn balcon qui regardoit ſur la ruë. Perez ne penſant à rien moins qu'à la mort, entra ſur ce balcon auec ces deux aſſaſſins, qui le precipiterent du haut du balcon dans la ruë, & le balcon meſmes aprés, pour faire croire que la cheute

de Perez estoit fortuite, & aduenuë par la faute du balcon. Le corps de Perez fut trouué dans la ruë tellement rompu & défiguré, qu'on eut de la peine à le reconnoistre. Quoy que le Connestable eust vn grand nombre de Seruiteurs dans la Cour, il n'y en eut aucun qui l'aduertist de son mal, sinon vn nommé Diego Gotor, qui luy vint dire comme il soupoit, que l'on disoit par toute la ville que l'on l'arresteroit Mercredy. Qu'il luy conseilloit de sortir & se déguiser. Le Connestable trouua cét auis fort bon, soupa legerement, se retira à sa chambre, & se mit sur son lict; Gotor impatient de voir son maistre ainsi irresolu, luy dit que l'heure se passoit, que s'il ne se hastoit, l'on fermeroit les portes. Le Connestable jurant luy commanda de se retirer, que son auis estoit faux. Le reste de la capture se passa comme il a esté rapporté cy-dessus. Le Roy eut aussi-tost auis comme le Connestable estoit arresté. Stuniga luy en vint dire les particularitez, & receut ordre de faire marcher & placer toutes les Gardes aux enuirons de la maison, craignant qu'il ne fist violence pour sortir. Le Roy commanda qu'on luy apportast son disné au logis mesme où le Connestable estoit arresté. Comme il venoit, le Connestable parut à la fenestre, & dit à l'Euesque d'Auila, qui estoit prés du Roy: *par cette croix, petit Euesque, vous me le payerez.* L'Euesque répondit, *Seigneur, ie iure Dieu & par mes sainčts Ordres, que ie suis aussi peu coupable de ce qui s'est passé, que le Roy de Grenade.* Le Roy estant entré dans la maison, le Connestable l'enuoya supplier qu'il luy pûst permettre de le voir. Le Roy fit réponse qu'il

sçauoit bien, qu'il l'auoit conseillé de ne parler iamais à personne qu'il auroit fait prendre. Aprés le disner le Roy commanda qu'on luy apportast les clefs des coffres du prisonnier, d'où il fit tirer l'or, l'argent & les pierreries, & donna charga à Ruy Dias de Mendoça, son Major-domo-Major de bien traitter le Connestable, la garde duquel Ruy Dias donna à son parent Iean Hurtado. Le Roy sur le soir s'en retourna à l'Euesché, & le Connestable demeura à la maison, où il auoit esté arresté. Toute la ville de Tolede & les parens de Stuniga, furent fort scandalisez de ce que le Roy auoit mis le Connestable en la garde d'autre que de luy; deputerent vers Stuniga pour sçauoir s'il desiroit qu'ils en fissent instance; ce qu'il refusa, leur disant qu'il auoit fait ce que le Roy luy auoit commandé. L'Admiral sur les nouuelles de la prise du Connestable, écriuit au Roy la joye qu'il auoit de cette action; & vint en Castille; mais le Roy ne le trouua pas bon; & luy manda qu'il eust à se retirer de son Royaume. Le Roy ayant donné ordre à ses affaires, alla à Portillo, où commandoit pour le Connestable Gonzales de Leon. Le Roy y fut deux iours, & emporta trente six mille pistoles que le Connestable y auoit. Au mesme temps il vint vn ordre du Roy de conduire le Connestable à Portillo, & fut baillé en garde à Dom Diego de Stuniga, d'où il fut mené à Valladolid, pour luy faire son procez. Le Connestable pendant sa prison ne pouuoit s'imaginer, que le Roy se pust resoudre à luy faire son procez, fut si hardy que d'écrire au Roy, qu'il y auoit quarante cinq ans qu'il estoit à son seruice, non point

inutilement, & qu'il l'auoit quelquefois tiré de captiuité. Le Roy, comme si cét homme eut esté dans son Fort d'Escalone, luy fit réponse, qu'à la verité il y auoit long-temps qu'il estoit à luy, mais qu'il y auoit esté en l'estat que chacun l'y auoit veu. Que s'il luy auoit rendu de bons seruices, qu'il en auoit receu des recompenses grandes, & au-delà de son merite. Qu'il auoit en beaucoup de ses actions excedé les termes de respect. Au reste qu'il se fust bien passé de luy écrire : que l'on sçauoit bien que toutes les guerres & miseres, que luy & son Estat auoit souffertes, auoient esté à son occasion, & le plus souuent par luy-mesme. Que la cause de sa prison estoit juste. La resolution prise de faire le procez au Connestable, le Roy commit douze Docteurs de son Conseil pour y trauailler, & jurerent qu'ils rendroient la justice selon leurs consciences, & les Loix de l'Estat. Cependant le Roy alla à Maqueda, lieu bien fortifié, appartenant au Connestable, que tenoit Ribadeneira pour luy. Le Gouuerneur refusa non seulement l'entrée au Roy, mais tira sur ses gens, & se mit en defense. Neantmoins ayant eu auis que l'on se préparoit de le forcer, il se rendit par composition. De là le Roy alla à Escalone, où estoit la femme du Connestable, Iean son fils & le Gouuerneur D. Diego de Auellanada. Comme cette place importoit plus au Connestable, que toutes les autres, parce que sa femme, son fils, ses principaux seruiteurs & ses plus riches meubles & son tresor y estoient, aussi l'auoit-il fortifiée, de sorte que l'on ne la pouuoit pas si-tost forcer. Mais il fut jugé que tant que le Connestable seroit en

vie, qu'il ne seroit pas possible d'entrer dans cette place : ce qui fut cause que le Roy manda à son Conseil de voir le procez fait au Connestable, & le juger. Ils furent deux iours à voir ce procez, & puis l'vn des Iuges, par l'ordonnance „ du Conseil, dit au Roy : *Sire, tous ceux de „ vostre Conseil, qui ont veu & consideré le pro- „ cez fait au Connestable, ont iugé qu'il a com- „ mis beaucoup de choses contre le seruice de sa „ Maiesté & le bien du public. Qu'il a esté vsur- „ pateur de la Couronne. Qu'il a vsé tyrannique- „ ment de son pouuoir, & volé vostre Domaine. „ Que pour ces crimes le Conseil estoit d'auis, qu'il „ deuoit auoir la teste tranchée, & puis qu'elle „ seroit attachée à vn poteau, où elle demeureroit „ quelque temps, pour seruir d'exemple aux „ Grands de vostre Royaume.* Le Roy confirma ce jugement, & commanda aussi-tost qu'il fust executé ; & fit dépescher des lettres à D. Diego de Stuniga, qui auoit le Connestable en garde à Portillo, qu'il eust à le conduire seurement à Valladolid. Dom Diego dit au Connestable l'ordre qu'il auoit du Roy, & lors il jugea fort mal de ses affaires ; mais il dissimula son mal auec courage. Comme ils estoient en chemin vers Tudela, il fut rencontré par deux Religieux, dont le principal estoit Alfonse de Spina, l'autheur de liure intitulé *Fortalitium fidei.* Ce Religieux, qui estoit en grande estime, s'addressa au Connestable, & luy dit quelques paroles de compliment. Le Connestable s'esmeut fort, croyant que ces gens luy auoient esté enuoyez pour sa consolation ; & le Religieux prenant le sujet de discourir sur quelques paroles que luy auoit dit le Connestable, luy dit, qu'il considerast commens

le monde recompenſoit ceux qui le ſeruoient. Que cette vie n'eſtoit qu'vn ſonge. Que pluſieurs ſaincts auoient ſouffert Martyre pour la Religion ; & qu'il deuoit croire que noſtre Seigneur luy enuoyoit cette punition pour vn plus grand bien. Durant ces diſcours de conſolation, le Conneſtable fut conduit à Valladolid, & mis en la maiſon d'Alonzo Perez de Biuero, où il fut receu à injures par la femme & les ſeruiteurs de Biuero affligez de la mort de leur maiſtre, que le Conneſtable auoit fait tuer depuis peu de iours. Pluſieurs remarquerent le juſte jugement de Dieu, d'auoir permis que cét homme fut conduit dans la maiſon de celuy qu'il auoit ſi miſerablement fait aſſaſſiner, pour eſtre de là tiré au ſupplice. Ces injures troublerent plus le Conneſtable que la mort meſme. De cette maiſon il fut conduit en celle de Alonzo de Stuñiga, & eut toute la nuit ces Religieux, qui l'exhorterent à mourir comme vn bon Chreſtien, & que Dieu auroit pitié de luy. Le lendemain il oüit la Meſſe, & communia, & puis il demanda à boire & à manger. Il bût vn verre de vin pur, & prit quelque peu de ceriſes, & puis fut mené au lieu du ſupplice ſur vne mule, aſſiſté d'vn grand nombre de gens de guerre, vn trompette marchoit deuant luy, criant à haute voix : „ *C'eſt la iuſtice que le Roy a commandé eſtre faite de ce cruel Tyran, vſurpateur de l'authorité Royale. Pour punition de ſes crimes, il eſt condamné à auoir la teſte tranchée.* Eſtant arriué au lieu de l'execution, il deſcendit de ſa mule, & la donna à ſon page nommé Morales ; & puis monta ſur l'échaffaut, ſur lequel eſtoit vne croix & deux cierges, ſe mit à genoux, & ado-

ra la croix, fit sa priere, & puis se leua, & appella son page, luy donna vne bague, & son
„ chapeau, luy disant, *prens cette bague, qui est la*
„ *derniere recompense que tu peux receuoir de moy.*
Ce page fondoit en larmes, comme tous ceux qui estoient aux fenestres & dans la place pour voir cette execution. Il eut toûjours prés de luy ces Religieux, qui l'exhortérent perpetuellement de mourir en Dieu. Il leur témoigna la grande asseurance qu'il auoit en la foy ; & comme il vouloit continuer, il jetta la veuë sur l'Escuyer du Prince des Asturies, nommé Barrasa. Il l'appella, & luy dit,
„ *Approche Barrasa, tu es icy pour voir vn mi-*
„ *serable spectacle, ie te prie de dire au Prince*
„ *ton maistre, qu'il recompense mieux les siens*
„ *que ne fait pas le Roy son pere en ma personne.*
Comme il parloit, il auisa le bourreau qui tenoit vne corde pour luy lier les mains. Il le pria de ne s'en pas seruir, mais d'vn cordon qu'il auoit sur luy qu'il luy bailla ; & ensuitte luy
„ dit : *Regarde, ie te prie, si ton poignard est bon,*
„ *afin que tu me coupes la gorge promptément.*
Et puis luy demanda que vouloient dire ce poteau & ce crochet : le bourreau luy répondit, que c'estoit pour attacher sa teste, aprés qu'elle seroit separée de son corps. Le Connestable
„ repliqua, *Il n'importe pas ce qu'ils fassent de*
„ *mon corps & de ma teste aprés ma mort :* &
puis il se dépoüilla luy-mesme. Et comme il estoit prest de receuoir le coup, l'executeur luy demanda pardon, & luy coupa la gorge. La teste fut mise sur ce poteau, où elle fut neuf iours ; & le corps trois iours sur l'échafaut ; auprés duquel il y auoit vn bassin pour receuoir

les aumoſnes pour employer à enterrer le corps: & l'on ne fit pas vne petite ſomme. Son corps fut porté au lieu où l'on portoit les corps de ceux qui eſtoient executez par juſtice ; à quelques iours de là il fut porté à l'Egliſe S. François de Valladolid. Et puis le corps & la teſte joincts enſemble furent portez en vne magnifique chapelle, qu'il auoit fait faire en la grande Egliſe de Tolede. Aprés cette memorable juſtice la ville d'Eſcalone ſe rendit par compoſition, où la femme du feu Conneſtable obtint deux choſes principales ; la premiere que le Roy auroit ſeulement la moitié des treſors, qui ſe trouueroient dans la place ; & elle l'autre partie. La ſeconde, que Dom Diego de Auellana, auroit la forteresse de Langa, & douze mille piſtoles. Le Roy pour faire connoiſtre combien eſtoit juſte cette execution, fit publier ſes lettres patentes données en ſon camp deuant Eſcalone le 20. Iuin de cette année, qu'il addreſſa à ſon fils & à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité qu'elles fuſſent, qui contenoient le particulier de tous les maux qu'auoit faits le Conneſtable dans ſon Royaume, diſant: Qu'il auoit vſurpé dans ſon Eſtat, dans ſa Cour & dans ſon Palais toute l'authorité Royale. Qu'il s'eſtoit attribué toutes les marques Royales, bien qu'elles ne ſe peuſſent communiquer à perſonne. Qu'il auoit pourueu à toutes les charges, non ſeulement de ſa Cour, mais de tout ſon Royaume. Qu'il s'eſtoit ſouuent fait marquer vne chambre dans ſon Palais, & y auoit demeuré contre ſa volonté, ne portant nul reſpect à la Majeſté Royale. Qu'il auoit rauy & emporté tout le patrimoine Royal; tous

les reuenus de l'Estat, auoit enleué les dismes appartenans aux Eglises & Monasteres, par des moyens violents & tyranniques. Qu'il auoit emporté telle part des finances que bon luy auoit semblé. Qu'il auoit empesché le Roy de donner des aumosnes aux Eglises & aux Hospitaux, ayant détourné ces biens à d'autres vsages. Qu'il n'auoit pas voulu que le Roy acheuast l'Eglise de Mirefleur, destinée pour la sepulture de sa Majesté. Qu'il auoit introduit dans la Cour grand nombre d'assassins & de voleurs, dont il estoit protecteur. Qu'il auoit vendu toutes sortes d'Offices, mesme de Iudicature. Qu'il auoit fait de dangereuses pratiques dans l'Estat, semé des diuisions entre les Grands, entre le Roy & son fils, auoit diuisé les principales villes de son Royaume. Qu'il auoit éloigné de la Cour les gens doctes, bien entendus aux affaires, & ceux mesmes, dont le Roy se seruoit pour la confession, pour y en introduire d'autres. Que son principal soin auoit toûjours esté de diuiser les Grands, & les principaux Officiers. Qu'il auoit des épions dans toutes les maisons des Grands, pour sçauoir le particulier des familles, pour s'en seruir à son auancement, & à leur ruïne. Qu'il auoit empesché les mariages des Grands, s'ils ne luy en auoient demandé aduis. Qu'il ne permettoit iamais aux Grands de venir à la Cour, qu'ils ne luy eussent donné des asseurances par escrit, baillé leurs enfans en ostage, & le plus souuent les obligeoit de luy consigner leurs places pendant leur sejour; & le plus souuent ces Grands estoient traittez comme ennemis publics. Que le Roy par ces meschans artifices estoit abandonné seul dans son Palais, méprisé de tous, & n'auoit

perſonne auprés de luy, que lors que le Conneſtable y venoit ſuiuy de toute la Cour, & s'en retournant, le Roy demeuroit ſeul. Il vouloit que les Ambaſſadeurs communicaſſent auec luy auant que de voir le Roy, leur ordonnant ce qu'ils auoient à dire. Que les Ambaſſadeurs que le Roy enuoyoit, prenoient de luy les ordres de leurs negotiations, faiſant entendre aux vns & aux autres que tout dépendoit de luy. Qu'il auoit tenu le Roy en telle ſujection, qu'il ne luy auoit pas permis de diſpoſer d'aucun benefice, tant à ſes domeſtiques qu'à ceux qui les meritoient, mais en auoit diſpoſé en faueur de ſes parens & de ſes creatures, quoy qu'incapables & ignorans. Qu'il auoit ſouuent importuné le Pape, ſous le nom du Roy, de faire des graces en ſa faueur. Que s'il permettoit quelquesfois que d'autres que les ſiens fuſſent pourueus de benefices, par élection ou autrement, ils n'entroient iamais en poſſeſſion qu'aprés auoir donné de grandes ſommes, ou mis les places fortes dépendantes de leurs benefices, entre ſes mains: choſe non iamais veuë en Eſpagne. Qu'il auoit pris la meilleure partie des Aumoſnes qui ſe faiſoient par l'ordre du Pape. Que les Ambaſſadeurs que le Roy auoit en Cour de Rome, ne trauailloient que pour luy, n'obtenoient graces qu'en ſa faueur. Qu'il en auoit obtenu vne tres indigne, injurieuſe & pleine de mépris, que ceux qui ſeroient nommez par luy, ſeroient pourueus des benefices, auant ceux qui eſtoient nommez par le Roy, la Reine, & par le Prince des Aſturies. Qu'il auoit contre toute raiſon obtenu des Bulles du Pape, concernant l'Ordre de Sainct Iacques; choſe dont le Pape n'auoit

iamais pris connoissance, mais les Roys seuls. Qu'il auoit poursuiuy le Pape, que son fils, le Comte Dom Iuan fut pourueu de cette Maistrise. Qu'il auoit extorqué du Roy, & appliqué à son profit l'imposition qui se leuoit sur les Ecclesiastiques, pour faire la guerre aux Mores. Qu'il auoit mesmes assigné à la Reine vne partie de cette leuée, aprés luy auoir osté par violence trois ou quatre terres de son domaine, où il auoit employé l'authorité du Roy enuers la Reine, qu'il fut forcé de faire cette assignation. Qu'il auoit toûjours mis auprés du Roy & dans les charges de sa Maison, toutes ses creatures, gens de basse condition, contre la volonté de sa Majesté, qui en auoit souuent fait ses plaintes. Que ses gens estoient nuict & jour à épier les actions du Roy, & rapportoient au Connestable les noms de ceux qui auoient parlé au Roy, tellement que personne n'osoit approcher le Roy, pour luy dire ce qui estoit de ses affaires. Qu'il auoit extorqué du Roy des choses injustes, au prejudice de ceux qui estoient engagez dans les affaires du Roy, & auoit ensuitte diffamé l'honneur de sa Majesté, & de tous ses ministres. Que les Officiers, tant de Iustice qu'autres, n'osoient rien executer sans l'ordre de ce Connestable. Qu'aucuns Officiers quoy qu'ils eussent leurs prouisions du Roy, & qu'ils luy fussent agreables, n'estoient installez en leurs charges, sans la permission & le consentement du Connestable. Qu'il se faisoit faire, ou à son fils, des sermens de fidelité par les Gouuerneurs des places du Roy, comme si ces places eussent esté de son propre, & ce sans excepter le Roy, ny le Prince son fils : ce qui se deuoit faire tant pour le regard des places

appartenans au Roy, qu'aux ſiennes propres, ſuiuant l'ordre du Royaume. Que s'il vaquoit quelques charges, s'il y auoit quelques droits à donner par le Roy, ou quelque grace à faire, cét homme en diſpoſoit abſolument, en faiſoit faire les expeditions qu'il enuoyoit par ſon Secretaire au Roy pour les ſigner, ſans conſiderer ſi le Roy en auoit diſpoſé autrement : ce qui eſtoit le plus ſouuent inutile à l'égard de ceux, en faueur deſquels le Roy auoit diſpoſé. Qu'il auoit traitté amitié & alliance auec les Princes eſtrangers, meſmes auec les ennemis de l'Eſtat ſans en communiquer au Roy. Que le Roy l'auoit ſouuent aduerty de viure d'vne autre façon, & de faire ceſſer tant de plaintes qu'il auoit de luy. Que ces aduertiſſements le rendoient plus inſolent, & plus inſupportable. Que le iour meſme qu'il auoit eſté arreſté, il auoit écrit au Roy, reconnoiſſant que ſa Majeſté luy auoit fait ſouuent l'honneur de l'aduertir de ſon deuoir, & des plaintes que l'on faiſoit de luy. Que le Roy luy ayant mandé de luy remettre en ſon pouuoir toutes les places fortes de ſon Royaume qu'il tenoit, l'auoit refuſé, diſant qu'il perdroit plûtoſt la vie, que d'en venir à cette extremité. Qu'il manda enſuitte aux Gouuerneurs de ſes places, qu'ils euſſent à y mettre le feu pluſtoſt que de les rendre : ce que ſon fils auoit executé, & executoit encore aprés la mort du Conneſtable; tenant le Chaſteau d'Eſcalone contre le Roy, ayant meſme tiré ſur le Roy, & écrit à ſa Majeſté, qu'il appellera pluſtoſt les Maures & les Diables que de ſe rendre, & qu'il y mettroit le feu à toute extremité. Que de tous ces articles le Roy en auoit fait informer ſi particu-

lierement & exactement, qu'il n'y en auoit aucun dont le Conneſtable ne fuſt conuaincu ; & que juſtement il auoit eſté condamné & executé à mort. Enſuitte dequoy, le Roy par les meſmes lettres reuoque & declare nulles toutes lettres, dons, graces & prouiſions faites cy-deuant tant au Conneſtable, à ſon fils, qu'à d'autres perſonnes en ſa conſideration. Quelques Hiſtoriens ont eſcrit, qu'vne des principales accuſations dont eſtoit accuſé le Conneſtable, eſtoit qu'il auoit fait empoiſonner les Reynes de Caſtille & de Portugal, ſœurs du Roy d'Arragon. Qu'il auoit auſſi eu deſſein d'en faire de meſme à la Reyne de Caſtille Iſabelle ; & adjoûtent qu'il fut interrogé ſur cet article : dont le Roy toutesfois ne fait aucune mention dans ſes lettres cy-deſſus. Ces lettres ainſi publiées par tout le Royaume, firent vn grand effet dans les eſprits des peuples, éblouïs de la grandeur de ce Conneſtable. Car outre la haute & éminente dignité de Conneſtable qu'il auoit, & la Maiſtriſe de S. Iacques, qui augmentoit beaucoup ſa puiſſance dans l'Eſtat, il eſtoit Duc de Trugillo, Comte de S. Eſtienne de Gormas, d'Oſma, de Cuellar, de Maqueda, de Montalban, de Valdoliua, d'Acaçer, de Salmeron, de S. Pierre de Palmithes, du Tremble, de Zebreros, de Vilalua, d'Almin, de la Tour, de Pré, de Colmenar, d'Arenas, d'Adrada, de Caſte Vainel, de la Figuiere, d'Albuquerque, d'Azagala, d'Aillou de Sepulueda, de Riaca, de Maderuelo, de Caſtelneuf, d'Eſcalona, & de S. Martin du Val d'Egliſe : ſans y comprendre pluſieurs places fortes, juſques au nombre de ſoixante & quinze : pouuant enſuitte faire eſtat de vingt mille vaſſaux, qu'il peu-

uoit leuer ſur ſes terres, outre les grands auantages qu'il auoit de la Maiſtriſe de S. Iacques. Outre cela il joüiſſoit de cent mille piſtoles de rente, ſans ſes Eſtats & appoinctemens. Il amaſſa ces grands biens durant vne faueur extraordinaire de trente deux années; faueur la plus aueugle qui s'en puiſſe lire de pareille dans les Hiſtoires.

Aucuns ont eſcrit, que cét homme eſtant en ſa grande puiſſance; voulut ſçauoir de quelque Mathematicien, quelle pourroit eſtre ſa fin: qui luy répondit qu'il mourroit en Cadahalſo, qui eſt à dire vn échaffaut en langue Eſpagnole; ce que le Conneſtable expliqua d'vne terre qu'il auoit nommée Cadahalſo prés d'Eſcalone, à laquelle il ne voulut iamais depuis aller, craignant d'y mourir, & croyant que la prophetie s'entendoit de ce lieu-là, non pas de l'échaffaut ſur lequel il finit ſa vie. 1454. Le Roy aprés la mort de ce fauory, penſa à la reformation de ſon Eſtat, & ſe voulut ſeruir à cela de l'Eueſque de Cuença Dõm Lopez de Bariento, qui auoit eſté fort confident du Conneſtable; mais comme il eſtoit ſur cette bonne & ſainte reſolution, il tomba malade à Madrid, & ſe fit porter à Valladolid, où il mourut au mois de Iuillet de l'année mil quatre cens cinquante-quatre, ayant eſté tout le temps de ſa vie & de ſon regne poſſedé abſolument par le Conneſtable, ou par ceux qui le chaſſerent deux ou trois fois de la Cour.

RODERIC CALDERON.

Sous Philippes III. Roy d'Espagne 1621.

FRANÇOIS Calderon, pauure Soldat Espagnol, estant en garnison à Anuers, eut de Marie Sandelin sa concubine, vn fils nommé Roderic Calderon, qu'il legitima quelques années aprés, par le mariage qu'il contracta auec cette femme. Ce pere fort miserable, se voyant chargé de cét enfant de peu de mois, s'en voulut décharger, le deualant dans vn sac le long des murailles de la ville d'Anuers. Cét enfant destiné à vne autre fortune, n'endura aucun mal, & le pere le voyant sauué contre son desir, le retira; sa mere estant morte, le pere se retira de Flandres, son fils Roderic auec luy, & fut à Valladolid en Espagne, d'où il estoit issu d'vne assez honneste famille, mais pauure. A quelque temps de là le pere se remaria; & voyant que Roderic estoit mal voulu de sa belle-mere, se resolut de le mettre en quelque condition hors de sa maison. Roderic fut donné Page au Vice-Chancelier d'Arragon, où ne faisant pas grande fortune, il trouua moyen d'entrer chez Dom François Sandoüal, lors Marquis de Denia, depuis Duc & Cardinal de Lerme: sur lequel reposoit lors la pesante charge du gouuernement de l'Estat d'Espagne, & le plus aimé & fauory du Roy Philippes III. Roderic gagnant les bonnes graces de ce puissant Ministre, paruint à de grandes charges: car estant Aide de la

chambre, il ſucceda à Dom Pedro de Franqueza Comte de Villalonge, en la charge de Secretaire d'Eſtat, maniant luy ſeul les memoriaux, qui auparauant paſſoient par les mains de pluſieurs, les affaires les plus importantes du Royaume: les graces, bien-faits, recompenſes meſme de la Iuſtice s'expedioient par ſon ſoin & par ſon ordre. Il eſtoit de fort bon eſprit, d'vne belle taille, & d'vne agreable repreſentation; & bien qu'il fuſt fort altier & ſuperbe enuers ceux qui auoient affaire prés de luy, qui eſtoient lors en grand nombre, il eſtoit neantmoins fort ſeruiable, & ſoigneux de contenter ceux à qui il deſiroit plaire, & deſquels il recherchoit l'amitié. En ce commencement de grande fortune il prit femme en Eſtremadura, qui ſe nommoit Ygnez de Vargas, Dame de la Oliua; enſuite il fut fait Cheualier de Saint Iacques, puis Commandeur d'Ocaña, & incontinent aprés Comte de la Oliua (titre qui paſſa depuis en la perſonne de François Calderon ſon fils aiſné) aprés cela il fut Marquis des ſept Egliſes, & enfin Capitaine de la Garde Allemande. Le Pere, homme de bien & vertueux, éleua fort peu ſa fortune: & parce qu'il apprehendoit ces grands auancemens, & comme ſage & prudent, remarquant le naturel de ſon fils, luy prédit pluſieurs fois que ſa fin ſeroit miſerable. Pour cela ſon fils Roderic le traitta auec telle rudeſſe & mépris, que tranſporté d'orgueil & d'inſolence, il auoit peine de le reconnoiſtre pour ſon pere, voulant faire croire qu'il eſtoit iſſu de la Maiſon d'vn grand Seigneur, qui gouuernoit lors de ſa naiſſance les Eſtats du Roy d'Eſpagne en Flandre. Neantmoins pour ſon honneur, il ne laiſſa pas de le

tirer de la neceſſité, en laquelle il auoit eſté toute ſa vie; mais il l'éleua en quelques dignitez. Car eſtant veuf pour la ſeconde fois, il le fit Cheualier de S. Iean, puis Chaſtelain de Conſuegra, & Cheualier de S. Iacques, & ſon Lieutenant de la Garde Allemande; & enfin luy fit donner la grande Commande d'Arragon; dignité que ce pere accepta pour borner ſa fortune, comme ſage & prudent qu'il eſtoit. Cependant la faueur de Calderon fut connuë dans tous les Eſtats d'Eſpagne: comme auſſi la priuauté qu'il auoit auec le Duc de Lerme, & l'autorité qu'il auoit dans le Gouuernement. Ce qui luy hauſſa tellement le courage, qu'il en deuint inſupportable, & de difficile accez; mépriſant fort les Grands, parlant inſolemment à ſes ſemblables & à ſes domeſtiques. Les grandes richeſſes qu'il acquit par diuers moyens, licites & illicites, furent cauſe qu'il vſa de toutes ſortes de plaiſirs & de delices. Le reſpect & la reuerence dont il vouloit eſtre ſeruy & courtiſé, eſtoient remarquées & déteſtées. Cette humeur altiere, jointe à la grande faueur qu'il auoit, le porterent à la dépenſe; & pour y fournir, receuoit toutes ſortes de preſens, & de là ſe licentia à commettre de ſi grands & énormes crimes, remarquez de tous, qu'il fut contraint d'en obtenir vn pardon general du Roy; & dit-on que ce fut par de mauuais moyens. Sur le poinct que le Duc de Lerme ſe retira en ſa Maiſon, les crimes de Calderon, nonobſtant ſon abolition, furent de nouueau publiez dans la Cour: la voix du peuple l'accuſant, & luy mettant ſus des aſſaſinats, empoiſonnemens, fauſſetez, ſorceleries & concuſſions. Il s'en alla à Valladolid pour détourner

ſon mal-heur ; parce que tout haut on le deſignoit entre ceux qui deuoient eſtre démis de leurs charges & arreſtez, pour apporter quelque reformation dans l'Eſtat. Ayant eſté quelque temps à Valladolid, ſans ſe pouuoir reſoudre, il communiqua ſon intention à vne ſainte Religieuſe, qui eſtoit dans ce grand & renommé Monaſtere de Porta Cœli : luy dit qu'il vouloit éuiter la fureur du Roy offenſé. La Religieuſe luy répondit, que s'il ſe vouloit ſauuer, qu'il deuoit attendre la fin de cét affaire : luy donnant à entendre qu'il falloit qu'il ſauuaſt ſon ame ; ce que ne comprenant pas, il s'arreſta à Valladolid, penſant en ce lieu-là aſſeurer ſa liberté & ſa vie, mit à couuert chez ſes meilleurs amis ſes plus precieux meubles, ſes pierreries, ſon argent, & ſes plus importans papiers, & attendit là la fin que pourroient prendre ces affaires qui auoient éclatté ſi publiquement. Calderon ne fut pas long-temps en cét eſtat ; car à vne heure de nuict le 20. Féurier 1619. Dom Fernand Ramirez Farinas, Conſeiller au Conſeil Royal, par ordre du Roy, l'arreſta chez luy, luy donnant quelques gardes ſous le commandement de Dom François de Yrazabal, Cheualier de S. Iacques. Trois iours aprés Calderon fut mis dans vne litiere, & conduit par quarante Arquebuziers au Chaſteau de Montachez vers le Portugal. Dom François de Contreras, Dom Louys de Salcade, & Dom Pedro de Corral, Conſeillers d'Eſtat, furent commis pour luy faire ſon procez. Aprés la publication de pluſieurs mandemens, juſſions, & cenſures Eccleſiaſtiques, l'on eut reuelation des lieux où il auoit déposé ſes biens & ſes principaux papiers.

Les

Les Commissaires firent des inuentaires de ce qui fut seulement troué à Madrid & à Valladolid, qui montoient à des sommes immenses. L'on découurit aussi quelques lettres & memoires qui seruoient à le conuaincre de plusieurs grands crimes, dont il estoit accusé. Aprés vn assez long-temps il fut conduit de sa prison de Montachez en la forteresse de Santorças : & de là fut mené en sa maison mesme, où il fut jusques à la mort gardé fort estroittement, sous la charge de D. Emanuel Francisque de Hinoiosa, Cheualier de S. Iacques. En procedant contre luy, on découurit qu'il y auoit entre les mains d'vn de ses parens, deux pacquets de papiers qui donnerent vne grande lumiere à tant d'accusations qu'il y auoit contre luy. Il fut appliqué deux fois à la question, qu'il endura constamment, quoy que violente. Car on luy donna le cheualet, & le frontal, & aualla grande quantité d'eau, sans montrer aucune lâcheté. Toutes les formes furent ponctuellement obseruées en son procez; dequoy luy-mesme loüa ses Iuges. Durant sa prison il fut dans vne chambre si obscure, qu'il luy estoit besoin d'auoir toûjours de la chandelle. Il auoit prés de luy deux gardes par postes, qui se leuoient de temps en temps, & vn seruiteur qui ne sortoit iamais. Les restes des gardes estoit au dehors en diuers endroits, jusques à dix-huit. Iamais l'on n'ouuroit la porte durant son disner, & y assistoient le Garde Major ou son Lieutenant; son manger estoit tel qu'il plaisoit au Garde Major; qui tâchoit en toutes sortes de le diuertir, & luy faire passer le temps: neantmoins personne ne luy parla jusques à sa sentence de mort, sinon ses Procureurs, Aduocats

& le Confesseur, en presence de ses gardes. Il estoit ordinairement au lict, ce qui luy rendit les jambes si debiles, qu'il fut contraint de prendre vn baston pour se soustenir. Auprés de son logement il y auoit vn département qui seruoit d'Oratoire, où il entendoit la Messe accompagné de toutes les gardes; & tout joignant ce lieu il y auoit vne chambre où ses Iuges tenoient leur siege. Enfin aprés plusieurs procedures & formalitez, le neufiéme Iuillet on luy prononça deux sentences, l'vne criminelle touchant le cas dont il estoit absous, & pour les crimes dont il estoit conuaincu, & meritoit la mort; & l'autre Ciuile. Par la premiere il fut absous, faute de preuues, de ce que le Procureur Fiscal l'auoit accusé d'estre complice de la mort de la Reyne d'Espagne, Marguerite. Comme aussi pour ce qui concernoit la mort de D. Alonso Caruaial, du P. Christophle Suarez Iesuite, de Pierre Cheualier, & de Pierre du Chemin. Mais il fut conuaincu d'auoir fait assassiner François de Xuara par Iean de Gusman, & fait mourir Augustin d'Auila, Huissier de la Cour de Madrid, & pour auoir obtenu du Roy par mauuais moyens des lettres d'abolition de tous les crimes. Et pour ce, il fut condamné à estre mené de la prison par la ville de Madrid sur vne mule; que deuant luy iroit vn crieur public pour publier ses crimes; & puis qu'il auroit la teste tranchée en la place publique. Par l'autre sentence, qu'ils appelloient Ciuile, qui contenoit deux cens quarante chefs d'accusation, il fut condamné à vn million deux cens cinquante mille ducats, & à perdre tous ses offices, titres & bien-faits, en quelque sorte

qu'ils luy pouuoient appartenir, ſans parler de ce qui touchoit ſes enfans. Calderon porta courageuſement ce coup, ſe reſignant du tout à Dieu. Il preſenta neantmoins vne requeſte, ſe plaignant de la ſentence criminelle, ſur laquelle l'on luy bailla d'autres Commiſſaires, dont il recuſa quelques-vns; & luy en nomma-t'on d'autres, qui le declarerent non receuable, luy remirent toutesfois l'amende de douze mille Marauedis; en quoy il pouuoit eſtre juſtement condamné; pour n'auoir pas prouué les cauſes de recuſation de ſes Iuges. Son Conſeil ſçachant ſa reſolution, luy conſeilla d'appeller de cette ſentence: les Iuges reuirent le procez, ordonnerent que ſa ſentence ſortiroit ſon effet, nonobſtant tout ce qu'il auoit voulu dire. Dés la premiere prononciation de la ſentence de mort, il eut permiſſion de voir des Religieux, & ſe diſpoſa à la mort, ſe retrancha de ſon viure, prit vn cilice, & ne dormit plus ſur le lict, paſſant les iours & les nuicts en prieres, pleurant ſes pechez. L'auſterité de laquelle il viuoit fut ſi grande, que ſon Confeſſeur, Carme Deſchauſſé, fut obligé de luy remontrer qu'il deuoit y apporter quelque moderation. Le 19. Octobre de l'année 1621. on l'aduertit qu'il eut à faire ſon teſtament, & qu'il auoit pouuoir de diſpoſer juſques à 2000. ducats, & qu'il ſe deuoit préparer à la mort dans trois iours. Il embraſſa mille fois celuy qui luy apporta cette nouuelle; luy diſant qu'elle luy eſtoit tres-agreable, pour ſe voir proche de la fin de tant de peines. On rapporta depuis ce jour-là qu'il ne receut autre conſolation qu'en de tres-ſeueres

mortifications, & qu'en pleurant ses pechez deuant vn Crucifix : tous les Religieux qui le furent visiter, sortoient fort consolez de sa resolution à la mort. Ce mesme iour il fit vne declaration, par laquelle il déchargea Iean de Gusman Alguazil, condamné à la mort auec luy pour raison du meurtre commis en la personne de François Xuara; disant que luy seul estoit l'autheur du meurtre; parce qu'il auoit donné vne lettre signée de la main du Roy à cét Alguazil, en vertu de laquelle il auoit fait le coup. Que depuis il auoit retiré cette lettre, & l'auoit déchirée, donnant à l'Alguazil la lettre qui estoit produitte au procez. Le lendemain 20. Octobre, par Ordonnance du Conseil, vn Moine & vn Cheualier de S. Iacques, le furent trouuer pour luy leuer l'habit de Cheualier; ce qui le toucha jusques au vif; encore qu'il obeït auec vne grande patience : disant qu'il auoit passionnément desiré de mourir en cét habit, & d'arriuer bien-tost à l'heure de sa mort. Que les autres vehementes passions qui l'auoient poussé à rechercher les honneurs & les faueurs des Princes, n'auoient rien de comparable à celle-cy; & qu'il attendoit la mort auec plus de joye, qu'il n'en auoit iamais receu en la joüissance des plus grandes felicitez de la vie. Le iour de l'execution, qui fut le 21. d'Octobre, on fit vn commandement à tous les Alguazils, qu'ils eussent à se trouuer à cheual en la grande place sur les huit heures du matin : les Alguazils ne manquerent pas de se trouuer au nombre de soixante-dix à la porte du lieu, où estoit Calderon, où estoient desia les bannieres de deux Confrairies. Le criminel donc descendit, accompagné de quatre Cordeliers,

quatre Auguſtins, quatre Mathurins, quatre Carmes Chauſſez, & autant de Deſchauſſez. Luy eſtoit veſtu d'vne ſouſtane, d'vn manteau de dueil, & capuchon de friſe; ſe montra au peuple fort reſolu, ayant vn Crucifix à la main, qu'il baiſoit ſouuent; & ainſi il ſortoit de ſa maiſon, monté ſur vne mule, accompagné de ces Religieux à pied, & des Alguazils à cheual. Il s'eſtonna de voir tant de peuple par les ruës de tous coſtez; & jettant les yeux au Ciel, demeura ainſi quelque temps; puis s'inclinant deuant la Croix, n'en retira plus les yeux, qu'il ne fuſt ſur l'échaffaut, qui eſtoit préparé dans la place publique. Son Confeſſeur l'exhortant de ſouffrir „ patiemment la mort, il luy dit. *Mon pere, allons „ à la bonne heure; ie n'ay point faute de courage, „ ie l'ay grand & reſolu, pour endurer cette mort „ ignominieuſe; puiſque I. C. mon Seigneur l'a en- „ durée pour moy plus honteuſe. Sus donc allons au „ nom de Dieu, puiſque ſa Maieſté le veut. I'y vais „ auec plus d'allegreſſe & de contentement, puiſque „ c'eſt pour accomplir ſa volonté, & payer la debte „ de mes pechez.* Et ſe tournant vers la Croix demandoit miſericorde. Le bourreau, qui cõduiſoit la mule par la bride, eſtant arriué au lieu du ſup- „ plice fit ce cry. *C'eſt icy la iuſtice que commande „ le Roy noſtre Sire eſtre faite à cét homme icy, pour „ auoir fait aſſaſſiner autruy, pour auoir eſté cou- „ pable de la mort d'autruy, & pour pluſieurs au- „ tres crimes reſultans du procez, pour leſquels il a „ ordonné qu'il ſera décapité, afin que cela luy ſoit à „ chaſtiment, & aux autres à exemple; & que, qui „ ainſi fera, doit attendre vne meſme peine.* Calderon eſtant arriué au lieu du ſupplice monta ſur l'échaffaut ſans faire paroiſtre aucune apprehen-

ſion. Le Pere George de Pedroſa, de l'Ordre de S. Hieroſme, Predicateur du Roy, ſon amy particulier, l'attendoit pour le conſoler. Tous les Religieux puis aprés monterent ſur l'échaffaut, ſur lequel Calderon fit paroiſtre vne grande conſtance & grauité en cette extréme miſere. Il parla peu à Pedroſa; puis ſe recommanda aux prieres du peuple, ſe reconcilia derechef, & s'eſtant défait de tous ceux qui eſtoient ſur l'échaffaut, s'aſſit ſur la chaire, & s'abandonnant au bourreau luy permiſt de luy lier les bras, les pieds, & tout le corps. Le bourreau puis aprés luy demanda pardon; ce que Calderon luy accorda l'embraſſant, luy dit qu'il eſtoit ſon plus grand amy, le deliurant de tant de miſeres. A l'inſtant il découurit à nud ſa gorge pour receuoir le coup, & le bourreau aprés luy auoir bandé les yeux, & fait baiſſer la teſte ſur le doſier de la chaiſe, luy coupa la gorge, & ainſi il finit ſa vie auec vne grande conſternation du peuple, qui l'auoit veu en ſa grande proſperité. Aprés l'execution le corps fut mis ſur vne piece de friſe auec vne Croix ſur l'eſtomach, & quatre torches aux coſtez, gardé de pluſieurs archers, & fut fait vn cry ſur peine de la vie, que perſonne n'euſt à enleuer ce corps, juſques à ce que le Preſident l'eut ordonné. Cependant le peuple montoit en foule ſur l'échaffaut, pour faire prieres ſur le corps. Sur le ſoir il fut permis de l'enterrer. Et bien que les Monaſteres & tout le Clergé ſe fuſſent aſſemblez pour faire vn celebre enterrement, il fut fait défenſe que perſonne n'euſt à accompagner le corps. Deux femmes qui ſeruoient d'ordinai-

re à enseuelir les corps des pendus, furent pour faire leur office, donnerent ses habits au bourreau, & nud en chemise deuant tout le peuple, qui montra lors peu de compassion, le vestirent par dessus d'vne tunique, & puis d'vn habit de Saint François, & le mirent dans vne bierre commune, la couurirent de frise : & ainsi ce corps fut accompagné des deux Croix des Confrairies, de la Paix & de la Misericorde, qui vont d'ordinaire aux enterremens de ces miserables suiuis de six torches, de quatre Prestres de la Paroisse, sans sonner les cloches, & fut porté aux Carmes, où il auoit ordonné sa sepulture. Ces femmes en le dépoüillant luy trouuerent vn cilice tres-rude, l'acte de contrition sur la poictrine, vn chapelet de bois, tout le corps meurtry, & liuide, plein de blessures; & noircy de coups de foüet. Incontinent aprés l'on decerna vn executoire sur ses biens, pour deux cens soixante & dix millions, cent soixante & deux mille neuf cens soixante & quatre Marauedis, ses bagues & meubles confisquez au Roy, furent prisez à cent quatre-vingts mille ducats. Ses offices & titres confisquez par la derniere clause de la sentence. Pour ces charges, outre celles qui sont specifiées au commencement de cette Relation, il estoit Gentil-homme Ordinaire de la maison d'Arragon, Garde des Registres de la Chancelerie de Valladolid, Sur-Intendant des bastimens de la mesme ville, Alguazil major d'icelle, & de la Chancelerie, & Gouuerneur de la prison Royale. Il auoit seance dans les assemblées de Valladolid, estoit courrier Major de la ville, & auoit

vn Marauedis de chaque bulle de croiſade, qui s'y imprimoit, qui valoit ſix mille ducats de rente. Il auoit ſa chambre aux lieux où l'on faiſoit les comedies à Valladolid & à Madrid. Il eſtoit maiſtre de la police de Soruia. Il auoit deux Gouuernemens à Plaſcencia, auoit ſceance aux aſſemblées de ces deux villes. Il eſtoit Protecteur du Monaſtere de Porta Cœli de Valladolid, & de la Chappelle Royale du Monaſtere de la Merced de Madrid. Il auoit la moitié des coquilles de porcellaines qui s'apportoient des Indes d'Orient, & vn droit ſur le bois du Braſil, qui luy valoit douze mille ducats de rente. Le Roy luy auoit octroyé par grande faueur, que perſonne ſans ſa permiſſion ne puſt tranſporter aux Indes Orientales des pierres de meules pour les moulins à bras, ny des pierres à aiguiſer les couſteaux; ce qui luy valoit beaucoup. L'on verifia par ſon procez qu'il auoit plus de deux cent mille ducats de rente: de particulariſer ſes richeſſes, c'eſtoit choſe tres-difficile à faire; ſeulement ſceut-on que ſes meubles furent eſtimez à quatre cent mille ducats. Deux iours auant la mort de ce pauure miſerable, ſon pere, ſes deux fils, & deux filles & ſa femme ſe retirerent à Oliua, aprés auoir employé toutes ſortes de moyens pour tâcher à luy ſauuer la vie.



MAIO,
GRAND ADMIRAL DE SICILE,

Sous Guillaume premier, Roy de Sicile, surnommé le Meschant.

GVILLAVME premier, fils de Roger, Roy de Sicile, succeda à son pere en tous ses Estats, qu'il luy laissa paisibles, & auec de grands Tresors. Mais son naturel auare & cruel corrompit la felicité que l'on jugeoit deuoir suiure son Regne. Il commença par la guerre contre le Pape Adrian IV. sur ce qu'il luy refusa la confirmation de ses Estats: prit Beneuent, & autres places de l'Estat du Pape: ce qui obligea le Pape de l'excommunier, & absoudre ses sujets du serment de fidelité. Les Grands de la Poüille, & de la Calabre, se rebellerent contre luy, appellerent le Pape à Beneuent, qui conquit non seulement ce qu'il auoit perdu, mais aussi la Calabre, & la Poüille. Ce Roy, se voyant ainsi dépoüillé, leua vne puissante Armée, entra dans la Poüille, rauagea cette Prouince, & la rangea à son obeïssance. Enfin il traitta auec le Pape, qui le confirma en ses Estats. Les grands qui luy auoient manqué de foy, se retirerent craignant sa fureur. L'vn d'eux, Robert, Prince de Capouë, trahy par les siens, tomba entre les mains du Roy, qui luy osta son bien, luy fit creuer les

yeux, & puis mourut en vne miserable prison. Aprés ces bons succez le Roy fit la guerre en Egypte contre les Sarrasins, où il donna de grandes preuues de son courage : assista si puissamment le Pape contre l'Empereur Federic Barberousse, que le nom de *Grand* luy fut donné en Italie. Mais la paix qu'il eut puis aprés tres-profonde, fut cause que l'on luy donna vn autre titre bien contraire : car il fut surnommé le *Méchant*, pour ses vices enormes, pour son infame auarice, & ses barbares cruautez. Pendant cette longue paix, ce Roy se laissa gouuerner par vn nommé Maio, le plus méchant homme de son Royaume. Il estoit de Barry en la Poüille, issu de bas lieu, & fils d'vn vendeur d'huilles. Il fut premierement Notaire du Palais, puis Chancelier, & enfin fut Grand Admiral, & ainsi éleué par dessus les Grands du Royaume. Ce fauory auoit vn grand esprit : estoit tres-éloquent, fort dissimulé, addonné à toutes sortes de vices, principalement aux femmes ; & son plus grand plaisir estoit de faire enleuer les filles & femmes des plus Illustres Maisons du Royaume. Maio donc se voyant tres-puissant prés de son Roy, à l'exclusion des Grands du Royaume, eut vne telle confiance sur sa faueur, & en ses artifices, qu'il s'imagina qu'il pourroit paruenir à la Royauté. Il communiqua vne partie de son dessein, & attira à son infidelité Hugues, Archeuesque de Palerme, homme d'vn grand esprit & fort artificieux. Ces deux-cy en attirerent peu d'autres, le dessein estant fort chatoüilleux ; & contracterent ensemble vne sorte d'alliance par de grands sermens qu'ils firent sur la sainte Hostie, qu'ils partagerent entr'eux, selon la cou-

ſtume du païs. L'Archeueſque, par le moyen de Maio fut incontinent appellé au ſeruice du Roy, & employé prés de ſa perſonne. La principale choſe qu'ils jugerent qu'il falloit faire, fut d'exterminer tous les Grands, qui pourroient empeſcher leur deſſein : les Seigneurs les plus ſignalez eſtoient les Comtes de Loritello, Couſin du Roy, de Policaſtro, & de Squillace. Maio ſe reſolut de commencer par eux l'execution de ſa conjuration. Cependant le Roy alla à Meſſine, & de là paſſant la mer, alla à Salerne, où le Comte de Loritello, & les autres Barons furent pour le ſaluer. Mais ſçachant leur venuë, il prépara l'eſprit du Roy de telle ſorte qu'il ne les voulut point voir, & le Comte ſe retira fort indigné de cét affront. Quelques iours aprés le Roy s'en retourna à Palerme auec vne ſi mauuaiſe humeur, qu'il ne voulut plus voir perſonne que Maio, & l'Archeueſque. Il ne fut pas ſi toſt arriué en Sicile, qu'il eut aduis qu'il y auoit en Grece vne armée préparée pour enuahir la Poüille. Ce qui eſtonna tout le païs, craignant vne guerre Ciuile, & vne Eſtrangere, pour l'extraordinaire ambition de Maio. Le Chancelier & le Comte de Policaſtro commandoient vne puiſſante armée par l'ordre du Roy, pour empeſcher la deſcente des ennemis en la Poüille, & pour faire que le peuple demeuraſt en ſon deuoir. Cecy ſeruit à Maio pour perſuader au Roy que Robert Comte de Loritello aſpiroit à la Royauté, & qu'il ſe vantoit que le Roy Roger ſon oncle l'auoit choiſi pour luy ſucceder, en cas que ſon fils ſe rendiſt indigne de la Couronne. Qu'il falloit aller au deuant de ſes deſſeins, fit mander par le Roy au Chancelier, qu'il fiſt

venir le Comte de Loritello à Capouë, & qu'il eust à l'arrester au nom du Roy, & l'enuoyer sous bonne garde à Palerme. Le Comte, qui sçauoit les méchans artifices de Maio, & la bonne volonté du peuple, alla jusques aux portes de Capoüe; mais ayant eu aduis des desseins qu'il y auoit sur sa personne, s'en retourna en la Poüille. Peu de temps aprés les trouppes du Chancelier & du Comte de Policastro se diuiserent par les menées de Maio, qui esperoit par ce moyen ruïner ce Comte, & mettre les Chefs en mauuaise intelligence: ce qui luy succeda si bien que le Chancelier luy écriuit que le Comte de Policastro estoit l'autheur de toutes ces seditions. Que le Comte de Loritello s'estoit échappé par l'aduis qu'il luy en auoit donné: qu'il y auoit entr'eux de grandes menées contre l'Estat, & du peril de luy commettre le commandement d'vne armée. Mais representa au Roy ces accusations bien plus criminellement, & luy dit qu'il ne falloit plus douter que ces deux Comtes ne fussent criminels de leze-Majesté. Ce qui luy fut d'autant plus facile, que le Roy aussi-tost qu'il fut paruenu à la Couronne, eut toûjours soupçon contre ses proches & ses alliez. Doncques le Comte de Policastro fut mandé par le Roy, vn autre Seigneur fut nommé pour commander son armée, & luy fut mis en prison.

Cela fait, le Roy se renferma dans son Palais, en telle sorte qu'il fut plusieurs mois qu'il ne se communiqua qu'à Maio, & à l'Archeuesque. Cette vie extraordinaire donna sujet à quelques seditions, & au bruit qui courut en Sicile & en la Poüille, que le Roy estoit mort. Et de fait le Comte de Loritello se rendit maistre de quel-

ques villes maritimes de la coste de la Poüille. Robert de Surrente, qui pretendoit par droit successif la principauté de Capoüe, ayant leué quelques troupes, fut receu par ceux de Capoüe. L'Empereur de Constantinople eut aussi ce faux aduis : traitta auec le Comte de Loritello pour le recouurement de la Poüille, & ensuite enuoya à Brundine vne armée de mer auec tout l'équipage necessaire. L'aduis de ces rebellions vint à Palerme. Maio fit écrire le Roy aux Grands, qui ne s'estoient reuoltez, pour les contenir en leur deuoir ; & luy de son costé auançoit son dessein : se découurit à quelques-vns, jugeant qu'il estoit à propos de l'executer. Il y auoit lors à Palerme le Comte de Montescaglioso, Seigneur liberal, courageux, homme de conseil, ennemy de toutes nouueautez. Maio jugeant ce Comte propre pour son dessein, le mit en la mauuaise grace du Roy. Il estoit Gouuerneur de Noto, de Sclasani, & de Calatanissetta en Sicile. Neeto estoit plus important, pour estre vn lieu fort & bien peuplé. De là Maio trouua sujet de faire naistre de la jalousie contre ce Comte : car il persuada au Roy de luy oster Neeto, & d'en faire vne place forte pour la défence du Royaume. Ce Comte offencé de se voir spolié contre toute justice d'vne si seure retraitte, resolut de s'en vanger. Maio aduerty du mécontentement du Comte, le fit venir à luy en secret, luy protesta qu'il auoit fait son possible pour empescher que le Roy ne luy ostast cette place, blâma la folie de ce Prince ; bref l'asseura, pour le sçauoir du Roy mesme, qu'il n'y auroit plus dans peu de temps aucuns Grands dans le Royaume.

Qu'il falloit préuenir cette resolution, en exterminant ce Tyran, & ne souffrir pas qu'vn Royaume si florissant fust opprimé par vn telle barbarie. Le Comte écouta attentiuement les discours de Maio : jugea où ils tendoient, & enfin ayant dissimulé quelque temps, dit franchement que tout dépendoit de luy. Que le peuple croyoit que le Roy ne faisoit rien sans son aduis. Que s'il se vouloit deliurer de cette enuie, qu'il falloit publier les foiblesses d'esprit & les cruautez du Roy, & qu'il en demandast vangeance au peuple : que par ce moyen le païs seroit deliuré de la Tyrannie de ce Prince. Le Comte s'offrit d'assister cette resolution publique. La resolution du Comte plût fort à Maio, qui découurit que l'Archeuesque, & plusieurs autres estoient de cét aduis, & qu'aprés la mort du Roy, ils auoient resolu de le choisir luy Maio pour leur Roy : ce qu'il auoit toûjours refusé, se sentant trop foible pour vne si pesante charge ; qu'il estoit plus à propos que le fils fut mis au lieu du pere ; ce qui estoit bien loin de la pensée de Maio. Ce Comte, qui sçauoit les fourbes de Maio, répondit, que les Grands ne souffriroient iamais le fils en la place du Tyran. Que sans doute il auroit les mesmes inclinations. Qu'il jugeoit que Maio n'auroit point de difficulté à se faire reconnoistre Roy, luy, à qui on estoit accoustumé de rendre toutes sortes d'honneurs, & à qui on obeïssoit depuis quelques années. Maio se découurit lors, & dit au Comte, qu'il ne tiendroit qu'à luy, s'il vouloit y employer son credit. Le Comte lors promit à Maio de l'assister de tout son pouuoir, & pour asseurance, ils s'obligerent par serments

tres-ſolemnels, à la mode du païs. Mais le Comte penſoit à toute autre choſe ; qu'à ce qu'il promettoit ; jugeant tres-indigne de voir vn infame, le fils d'vn vendeur d'huiles eſleué à la Royauté, par vne ſi déteſtable trahiſon. Sa reſolution fut, qu'auſſi-toſt que Maio auroit tué le Roy d'en vanger à l'inſtant la mort ſur Maio meſme, & conſeruer le Royaume au fils aiſné du Roy. Le Comte neantmoins ne ſe pouuoit reſoudre de laiſſer faire Maio, le voyant marcher d'vn mauuais pied en ce qu'ils auoient concerté. Penſa, non à la mort du Roy, mais de tuer Maio entre les bras meſmes du Roy, ſi autrement il n'en pouuoit auoir la raiſon. Il communiqua ſon deſſein à quelques amis tres-reſolus : entrerent dans le Palais de Maio pour l'aſſaſſiner ; ces gens n'executerent point leur entrepriſe, ſur vne nouuelle qui vint en ce moment de l'arriuée de quelques galeres ; croyant que cela pourroit apporter du changement aux affaires. Ainſi la fortune deliura Maio. Le Comte jugea que ſi ces gens auoient eſté découuerts, que Maio entreroit en quelque ſoupçon, vint trouuer Maio, & luy dit, qu'il auoit enuoyé ſes gens chez luy pour de là entrer dans le Palais du Roy, pour executer leur deſſein; & que ſans l'arriuée de ces galeres le Roy ſeroit mort. Il n'eut pas ſi toſt acheué, que l'on vint aduertir Maio, que le Comte eſtoit entré dans ſon Palais auec vne bonne trouppe de ſoldats pour le tuer ; ce qu'il rejetta, diſant qu'on ne luy en vouloit pas. Pendant ces broüilleries, le Roy euſt aduis que Barthelemy Graſſuliato s'eſtoit reuolté contre luy, &

s'estoit emparé du chasteau de Butera, qui estoit vne tres-bonne place, & qu'vn grand nombre de malcontens se rendoit à luy, & que les principaux de l'Isle auoient vn grand dessein à la rebellion. Le Roy, pour y mettre quelque ordre, enuoya à Butera le Comte Eberard, sage & fidele Gentilhomme, pour persuader à ces rebelles de quitter les armes. Ils firent réponse qu'ils n'en vouloient point au Roy, mais qu'ils vouloient qu'il sceust les trahisons de Maio, & de l'Archeuesque de Palerme contre luy & contre son Estat. Que s'il plaisoit au Roy faire mourir ces traistres par l'ordre de la Iustice, qu'ils se viendroient rendre auprés de luy, & luy obeïroient comme auparauant. Le Comte Eberard rapporta fidellement au Roy ce qui luy auoit esté dit. Le Roy eust horreur de ce discours ; mais ne pût se resoudre de faire mourir vn homme qu'il auoit éleué de la poussiere en vne si haute dignité, & qu'il y alloit de son authorité de fléchir à ces rebelles ; tellement qu'il crût plus que deuant les conseils de Maio ; se declara ennemy capital du Comte Eberard, mais differa de se vanger en vn autre temps. Cependant le Comte de Montescaglioso alla trouuer les rebelles à Butera : ce qui excita à Palerme vne grande sedition contre Maio ; le peuple demandant le Comte de Policastro, injustement retenu en prison ; à quoy Maio ne pouuant resister, deliura le Comte par commandement du Roy. Et ainsi le peuple s'appaisa. Cette sedition neantmoins augmenta fort le nombre des rebelles de Butera ; en telle sorte qu'vn soulevement general estoit à craindre. Le Roy donc sortit de Palerme, menant

auec luy le Comte de Policastro, & alla assieger Butera, qu'il ne pût forcer : mais par l'auis du Comte de Squillace, les assiegez entrerent en traitté, & fut conuenu que le Comte de Montescaglioso sortiroit du Royaume auec tous les siens, & le Chasteau mis entre les mains du Roy. Ainsi cette rebellion fut assoupie en Sicile, & le Comte de Montescaglioso alla à Messine, pour de là passer en la Poüille. En ce mesme instant le Chancelier, instigué par Maio, vint trouuer le Roy, & accusa de plusieurs crimes le Comte de Squillace, qui fut aussi-tost mis en prison, où il mourut peu de temps aprés, sans aucune forme de procez. Le Roy voulant passer en la Poüille auec vne puissante armée, fit arrester à Messine le Comte de Montescaglioso, qui se retiroit suiuant le traitté. Le Roy donc passa auec ce qu'il auoit de trouppes, mit en route les Grecs, qui estoient venus pour enuahir son Estat, prit leurs Chefs, les enuoya à Palerme ; & de là mena son armée deuant Barry, qui tenoit contre luy, & dont les habitans auoient démoly son Chasteau. Ce peuple voyant le Roy puissant, se rendit sans resistance. Le Roy indigné de la ruïne de son Chasteau, leur dit : *I'vseray enuers vous de la mesme iustice dont vous auez vsé enuers moy ; vous n'auez pas pardonné à ma maison ; & ainsi ie ne puis pardonner aux vostres.* Donna deux iours aux habitans pour emporter leurs biens, & fit ruïner la ville. La seuerité dont auoit vsé le Roy à Barry, donna vne telle épouuente au Comte de Loritello, & aux rebelles, qu'ils abandonnerent tout pour se sauuer : Robert de Surrente, qui estoit dans Capoüe, les suiuit, mais passant vne riuiere, il fut arresté par le Comte Richard

l'vn des rebelles, qui contre la foy donnée, le liura au Roy, fut conduit à Palerme, & par le commandement de Maio l'on luy creua les yeux. Le Roy aprés ce bon succez en la Poüille, d'où il auoit chassé ses ennemis, tant estrangers que ses sujets, s'en retourna à Palerme; où par le conseil de Maio, il fit creuer les yeux au Comte de Montescagliofo, & le condamna en vne prison perpetuelle. Plusieurs Grands du Royaume furent retenus en diuers lieux: les vns eurent les yeux creuez, les autres furent honteusement foüettez, & tous tres-cruellement traittez dans des prisons obscures, & le tout par l'ordre & le conseil de Maio, qui abusoit cependant des femmes & des filles de ces miserables Seigneurs. Mais cét homme, qui ne pensoit à autre chose qu'à s'établir, jugea qu'il ne pouuoit rien faire tant que le Comte de Squillace seroit en vie: & n'ayant rien à luy objecter, il rechercha tous les moyens de l'accabler par calomnies. Ce Comte alloit souuent à la chasse bien accompagné, comme c'est la coustume des Grands de Sicile; Maio mit en l'esprit du Roy, que ce Comte, qui estoit sorty vn iour bien accompagné, s'estoit retiré pour tirer à luy vne partie du Royaume. Le Roy creût son Fauory: enuoya aprés le Comte, qui retourna, & fut arresté incontinent, puis eut les yeux creuez & la langue coupée. Maio pensa, aprés la mort de ce Comte, qu'il n'y auoit plus personne qui le pouuoit trauerser en ses desseins. Corrompit le peuple par largesses: donna les charges aux principaux, pour s'opposer à la Noblesse. Il fit donner le Gouuernement de la Poüille & de Naples à Simon le Seneschal, son parent; & fit

que son frere fut fait General de l'armée de mer. Donnoit liberalement aux gens de guerre Estrangers, faisoit vn honneur extraordinaire aux Ambassadeurs des Princes, donnoit tous les benefices, sans que le Roy s'en meslast. Cependant le Comte de Loritello trauailloit ceux de la Poüille par diuerses courses, faisoit des rauages sur leurs terres, en telle sorte que le Roy fut obligé d'y aller : où il fut si heureux, qu'il mit ses Ennemis en route, prit Richard Mandra, l'vn des Chefs, & vn Euesque, qu'il fit mener à Palerme, & les fit mourir. Ce fut lors que Maio jugea qu'il n'y auoit plus de difficulté pour paruenir à son dessein de la Royauté. Il commença de rendre les actions du Roy ineptes, & ridicules au peuple. Luy imputoit toutes les cruautez qui auoient esté faites depuis quelques années ; & passa si auant, que si le Roy commandoit quelque chose vn peu rude, il la faisoit sçauoir au peuple, & en empeschoit l'execution. Ce fut luy qui fut cause que les Sarrasins se rendirent maistres d'Aphrodise en Afrique, que tenoit le Roy son maistre des conquestes du Roy son pere ; car il empescha que cette ville assiegée ne fut secouruë de viures, disant que le reuenu de la Sicile n'y pourroit pas suffire. Cependant Maio découurit du tout l'ambition qu'il auoit de faire mourir le Roy, pour se faire couronner en son lieu ; faisant voir la Couronne, & toutes les marques de la Royauté, qu'il auoit préparées, & cela du consentement de la Reyne, qui trahissoit le Roy son mary, s'abandonnant honteusement à ce fauory ; & passa ce méchant encore plus auant : car il fit tenter le Pape Alexandre III. par toutes sortes de grands presens, de priuer le

Roy de son Estat pour l'en inuestir. Et neantmoins aprés tant de trahison, & de perfidies si publiques, il ne se trouua personne si hardy que de l'accuser. Ils auoient deuant les yeux les exemples funestes de tous ceux qui s'estoient voulu opposer à ses desseins. Mais quelques Grands de la Poüille, indignez d'vne si cruelle tyrannie, se resolurent de broüiller l'Estat plus que iamais; firent deffences de plus obeïr à Maio, & à ceux qui estoient mis par luy dans les charges. Aucuns d'entr'eux renouuellerent leur premier dessein de poursuiure Maio, jusques à la mort, ou de le chasser du Royaume. Les principaux de cette entreprise estoient les Comtes Ionata, d'Aquila, d'Acerra, & autres. A ceux-cy se joignit le Comte de Grauima, Cousin de la Reyne. Cette resolution fut échauffée par Mario Burello, Gentilhomme fort vaillant, & tres éloquent, qui fit declarer pour ce party la ville de Salerne sa patrie. Il n'y auoit plus que la Sicile qui fust en paix, n'y restant plus aucuns des Grands pour resister à Maio, sinon le Comte Siluestre, proche parent du Roy, homme de peu de sens, & fort timide : lequel bien qu'il approuuast la reuolte de la Poüille, n'osa iamais se découurir, quoy qu'il eut promis de paroistre comme les autres. Le Comte Creonese attendoit que ceux de la Poüille se vangeroient de l'enleuement de sa fille fait par Maio, ne voulant si-tost se declarer. Les auis de tous ces remuemens estonnerent ce fauory, fit escrire le Roy aux villes qui ne s'étoient point ouuertement declarées, de persister en leur deuoir : mais les affaires estoient reduites à vn tel point, que ces lettres, quoy que du Roy, estoient tenuës venir de Maio, & furent

mocquées par ces peuples,& déchirées publiquement. Maio voyant que ses artifices ne produisoient l'effet qu'il auoit jugé, pensa à ceux-cy. Il écriuit à son frere, Lieutenant pour le Roy en la Poüille, de promettre double paye aux soldats, pour par ce moyen débaucher ceux des Ennemis. Et comme il eut aduis que Simon le Seneschal, son Cousin, s'estoit retiré dans vn fort Chasteau, crainte des Barons, il enuoya l'Euesque de Mazara en la Poüille, pour tâcher de faire croire à ces peuples toute autre chose de luy que ce qu'ils en publioient. Ce qui luy succeda si mal, que l'Euesque le trahissant, découurit à ces peuples d'infinies cruautez & méchancetez de celuy qu'il auoit chargé de justifier : ce qui troubla le païs dauantage. Les Calabrois, qui auoient esté jusques alors trés-obeïssans, se reuolterent : ce qui estonna extraordinairement ce fauory. Il creut donc qu'il falloit aller au deuant du mal par vne celebre Ambassade. A cet effet, il choisit vn jeune Gentil-homme, nommé Bonello, qui auoit de grãdes Alliances en Calabre, fort accomply en toutes sortes de vertus. Et pour l'obliger dauantage à le seruir en cette occasion, luy promit de luy bailler sa fille en mariage : & cela aussi pour le détourner de l'amour qu'il portoit à la Comtesse de Molisi, jeune veufue, fille naturelle du Roy Roger; & ensuitte fit faire deffences à toutes personnes d'aller voir cette Dame, & mit des gardes deuant son Palais, pour en empescher l'entrée, tant à Bonello, qu'à tous les autres. Bonello indigné de cette violence, la dissimula, donna parole à Maio d'épouser sa fille, & de l'assister en l'affaire de Calabre. Ce qu'il fit : exhorta les Calabrois à ne point manquer de foy à leur

Roy, y ayans tousiours fidellement persisté, sans vouloir suiure l'exemple de leurs voisins, & voulut ensuitte excuser quelques actions de Maio. Mais vn Gentil-homme du païs, qui entendoit les loüanges de Maio auec impatience, entreprit Bonello, & luy dit. *Ie ne sçay si c'est à bon dessein, ou bien par folie, que vous vous efforcez de deffendre vn traistre public, nous le voulant faire passer pour innocent, luy qui est le plus méchant, & le plus scelerat homme du monde. Ses loüanges seroient tolerables en la bouche d'vn Criminel, pour auoir impunité de ses crimes, d'vn miserable, pour estre retiré de sa misere, d'vn ambitieux, pour estre esleué aux honneurs, & à certains Nobles, qui ont dépoüillé toute sorte de honte, infames pour leurs crimes, & ceux de leurs ancestres, à qui il sied bien de loüer ce Maio. C'est à faire à telles sortes de gens de le seruir, de le flatter, de suiure son party : mais à vous, c'est dequoy nous sommes estonnez. Pensez à vos Ancestres. Ils vous ont laißé de grands biens, de grandes terres, où il y a beaucoup de Noblesse. Ingez-vous la pouuoir proteger, allié que vous serez d'vn homme ennemy Capital des gens de bien? Considerez la iuste cause de tant de peuples, de tant de Seigneurs, de tant de villes; & ie m'asseure que vous ne soustiendrez plus celuy, qui ne respire que la desolation du païs, la mort des plus courageux, & le sang des innocens; qui n'a autre but, par vne ingratitude infame, que de rauir l'Estat & la vie à celuy qui l'a esleué à vne si grande fortune. Sera t'il dit que par vostre bonté vous vouliez couurir vne si infame vie & si cruelle? Pouuez-vous consentir que vostre Roy à qui vous auez iuré fidelité, soit priué de son Royaume & de la vie, pour seruir à vn*

Notaire, à vn Greffier, bref à vn vendeur d'huiles? Posons le cas que ce méchant paruienne à ses desseins, croyez-vous que vous serez le premier en faueur? pensez-vous que vous aurez le choix des Comtez & des Prouinces, ainsi que bon vous semblera? vous-vous trompez; car vous-vous deuez asseurer, qu'au moment qu'il aura fait perdre la vie au Roy, que l'assassin se tuera de la mesme dague. Ayez en horreur d'employer les premieres actions de vostre courage à vne si lâche resolution. Abandonnez cette alliance. Chassez sa fille d'auprés de vous, crainte qu'elle ne vous fasse des enfans, qui ne vous ressemblent pas. Quittez ces mauuais conseils, & suiuez ceux de vos amis. Ioignez-vous auec eux pour la vangeance publique. Deliurez-vous vous mesme auec ce qui reste de liberté; n'abandonnez point la vertu que ce monstre rauissant veut opprimer. La vie, l'honneur, & l'Estat de nostre Roy, & la liberté du païs, sont entre vos mains. Or puis que la lâcheté de tant de Gentils-hommes, que ce méchant a ruïnez, vous a reserué vn triomphe qui sera à iamais en la bouche des hommes, il ne faut plus attendre. Le temps est venu. Les occasions ne se presenteront iamais si à propos. Il ne croira pas qu'vn homme qu'il a choisi pour son gendre, luy qui est traistre du public, aime moins le public que son particulier. Il faut à ce coup en deliurer le païs. Et ne vous imaginez pas qu'il se presente personne pour vanger sa mort; au contraire vous en serez loüé à iamais, & en receurez des recompenses; & pour asseurance de cette parole nous vous promettons pour femme la Comtesse de Catanzaro, dont vous connoissez les biens, les grandes terres qu'elle possede, & les Princes qu'elle a refusez. Les discours

de ce Gentil-homme eurent vn tel pouuoir sur l'esprit de Bonello, auec la promesse du mariage, dont il fut asseuré, qu'il se resolut d'executer ce conseil, pour acquerir le titre de Conseruateur du païs. Cependant Maio, auant que de venir à l'execution de son damnable dessein, voulut consulter l'Archeuesque de Palerme, auec lequel il estoit tres-estroitement lié, comme nous auons dit, luy demanda à qui appartiendroit aprés la mort du Roy le gouuernement du Royaume, la garde des enfans du Roy, & des Tresors, & des moyens qu'il y auroit lors de pouruoir à la sedition publique. Il adjousta que l'on ne pouuoit jetter les yeux sur vne personne plus capable & plus digne que luy, pour connoistre l'Estat, & l'auoir puissamment & absolument manié plusieurs années. L'Archeuesque fut bien d'vn autre aduis; luy remontra que ce n'estoit pas vn bon moyen pour appaiser le peuple, que de se declarer ainsi ouuertement : qu'il seroit plus à propos, pour assoupir & éuiter les desastres qui suiuent d'ordinaire de si grands changemens, que le Gouuernement fut mis entre les mains des Prelats, sur lesquels, comme personnes sans aucune suitte, il ne pourroit tomber aucun soupçon. Cette contradiction broüilla ces deux esprits de telle sorte, que Maio vint aux grosses paroles contre l'Archeuesque. Luy dist qu'il luy feroit perdre les bonnes graces du Roy, qu'il auoit acquises par son moyen; & qu'il romproit l'amitié qui estoit entr'eux estreinte par de grands sermens. Il adjousta que bien qu'il luy importast peu que son dessein fut découuert, le pouuant executer sans l'aide de personne, que neantmoins puis que luy qui auoit esté son plus intime

intime amy, s'y opposoit, qu'il n'y penseroit plus ; l'Archeuesque répondit, connoissant les artifices de Maio, que le meilleur & le plus seur estoit de ne passer outre. Que la trahison, l'assassinat, & l'infidelité, estoient indignes de tout homme ; & plus detestables à ceux de sa qualité : & ainsi se separerent, resolus de ne point executer leur trahison, mais d'estre entr'eux ennemis capitaux. Maio commença à persecuter l'Archeuesque, fit que le Roy luy demanda vne notable somme d'argent, à luy qui estoit tres-auare ; qui receut ce coup si sensiblement, qu'il découurit à toute la Cour la trahison de Maio, pour estre portée jusques aux oreilles du Roy. Maio passa plus outre; car il corrompit les valets de l'Archeuesque, pour empoisonner leur maistre. Cependant il eut aduis du traitté de Bonello auec les Calabrois, & de la promesse de mariage auec la Comtesse de Catanzaro ; detesta l'ingratitude de ce Gentilhomme, qu'il auoit choisi pour son gendre, & qu'il aymoit comme son fils, luy reprocha les grands honneurs & faueurs qu'il auoit receu de luy. Comme il pensoit aux moyens de se vanger, Bonello arriua à Termini en Sicile, où il eut aduis que Maio sçauoit ce qui s'estoit passé en Calabre, & la furie où il estoit, ne passa pas outre; mais écriuit à Maio qu'il auoit rangé les Calabrois à leur deuoir, & qu'ils promettoient de luy obeïr. Qu'il auoit sçeu contre ce qu'il auoit esperé, combien il seroit ingratement reconnu d'vn si signalé seruice. Qu'il auoit dessein de se dédire du mariage qui luy auoit esté si solemnellement promis ; & que ce qui le piquoit plus estoit que ce mal luy estoit fait par Maio,

qu'il tenoit pour son Seigneur, son pere, & pour son vnique protecteur. Cette lettre remit du tout Maio, & blasma comme calomniateur celuy qui luy auoit donné cet aduis. Il récriuit donc à Bonello qu'il vint librement. Qu'il ne croyoit point ce qu'on luy auoit mandé ; & que le mariage qu'on luy auoit promis, s'executeroit. Sur cette lettre Bonello vint à Palerme, fut reçeu à bras ouuerts par Maio, luy rendit compte de sa negotiation. De là Bonello fut voir l'Archeuesque Hugo, qui estoit fort malade, luy découurit au vray ce qu'il auoit fait en Calabre, & le dessein qu'il auoit ; l'Archeuesque l'incita à ne pas demeurer sur vne si genereuse resolution ; qu'il falloit se haster. Que d'ordinaire les plus glorieux desseins se ruïnent par trop de lentitude. Maio ne pouuoit viure en repos, l'Archeuesque viuant ; & voyant que le poison, qu'il luy auoit fait donner, ne faisoit point d'effet, il resolut de passer outre; & pour ce faire, se mit bien auec luy, par le moyen du soin qu'il prit durant sa maladie, & les frequentes visites qu'il faisoit faire par les siens, pour sçauoir l'estat de sa santé. Il fut aussi le voir luy-mesme plusieurs fois, & s'ouurant plus qu'auparauant, il luy témoigna le déplaisir qu'il auoit de sa longue maladie, qu'il auoit fait préparer vne medecine tres-propre à son mal, qu'il le supplioit de la vouloir prendre, & ne plus resister à la priere de ses amis. Cette medecine estoit vn poison si present, qu'il pouuoit faire mourir vn homme en vn instant. L'Archeuesque, qui sçauoit la perfidie de ce meschant le remercia, & luy dit auec artifice, que sa debilité estoit si grande, qu'il ne pouuoit plus rien prendre. Maio renuoya la medecine chez luy, auec

déplaisir qu'il témoigna à l'Archeuesque, de ne vouloir croire son conseil : que son mal, par son opiniastreté, seroit long & fâcheux. Ces compliments feints & dissimulez durerent jusques à la nuict, que Maio fut prest de se retirer. L'Archeuesque en ce moment fit donner aduis à Bonello de la belle occasion de son entreprise au retour de Maio. Bonello ne manqua pas d'aduertir ses gens, les exhorta d'auoir bon courage, que le temps estoit venu de seruir la Patrie. Il diuisa donc ses gens en diuerses ruës pour ne pas manquer à son dessein, & monta le premier à cheual. Cependant il couroit vn faux bruit par le peuple, que Maio feroit assassiner le Roy cette nuit là, pendant qu'il seroit chez l'Archeuesque. Maio déplaisant que l'Archeuesque n'auoit pas voulu prendre sa medecine, fut prés de luy jusques à la nuict, & se retira à cheual, ayant auec luy l'Archeuesque de Messine, qu'il auoit accompagné en cette visite. L'Archeuesque Hugo, aussi-tost aprés le partement de Maio, fit fermer les portes de son Palais, pour attendre auec seureté le succez de l'execution. Maio donc s'approchant du lieu où Bonello l'attendoit, son Secrètaire faisant retirer tous ceux qui estoient prés de luy, luy dit à l'oreille qu'il auoit à se garder cette nuict de l'embuscade de Bonello : mais fort estonné de cét aduis, aduisa Bonello : cria à haute voix : *ô le traistre, qu'on l'arreste.* Bonello aussi-tost, entendant qu'on l'appelloit traistre, mit l'épée à la main, poussa son cheual, & luy dit qu'il en auoit menty ; & passant, luy donna de l'épée sur la teste, & retournant dit qu'il estoit pour venger la Noblesse, dont il auoit

iuré la ruïne, & luy déchargea vn autre coup sur la teste, dont Maio tomba mort de son Cheual. L'Archeuesque de Messine se sauua: le Secretaire fut fort blessé. Bonello ne pouuant sur l'heure informer le Roy de son action, & craignant sa colere, se retira auec les siens au Chasteau de Cacabo. Le bruit courut aussi-tost par la ville auec joye de tout le peuple, que Maio estoit mort. Plusieurs y accoururent, qui le virent étendu sur le paué: luy dirent mille injures: luy baillerent des coups de pied par la teste; luy tirerent la barbe poil à poil, & puis déchirerent son corps en pieces, & le traînerent par les ruës. Quelques vns ne pouuoient croire qu'vn homme si puissant & si preuoyant, se fust ainsi laissé surprendre & assassiner. Le Roy estonné que le bruit du peuple croissoit, & voulant en sçauoir la cause, on luy rapporta que Maio auoit esté tué; dont il témoigna vn grand déplaisir; & la Reine encore plus; disant qu'on ne deuoit pas venir à cette extremité contre Maio, quoy que méchant, sans exprés commandement du Roy, pour les grandes affaires qu'il manioit dãs l'Estat. Le Roy voulant mettre ordre à vne si grande émotion, fit faire commandement au peuple de se retirer, enuoya de ses gardes au Palais de Maio, & chez ses principaux Officiers, pour empescher le pillage. Et au point du jour manda Henry Aristippe, Archidiacre en l'Eglise de Catane, personnage de tres-grande erudition, luy donna la charge de President en la Chancellerie, qu'auoit Maio. Le President & le Comte Simon eurent de la peine de resoudre le Roy à porter patiemment ce desastre, & à luy persuader de pardonner à Bonello. Enfin il s'appaisa, aprés qu'on luy eut fait voir que l'on auoit

trouué dans le Cabinet de Maio, la Couronne, le sceptre & les autres ornemens de la Royauté. Et le mesme jour, chose estrange, le Roy declara que Maio estoit traître, fit arrester son frere, son fils, & son Secretaire, & confisqua leurs biens. André l'Eunuque, & ses autres seruiteurs, furent mis à la question, qui confesserent les mauuais desseins de Maio, découurirẽt le lieu où estoit son argent, & ses meubles precieux. Son fils confessa, qu'il ne sçauoit autre chose, sinon que son pere auoit mis entre les mains d'vn Euesque, qu'il nomma, trois cens onces d'or. L'Euesque fut mandé, qui en reconnût bien dauantage, qu'il mit entre les mains du Grand Tresorier. Le fisque enflé des dépoüilles de Maio, qui estoient grandes, le Roy delibera de mettre les rebelles à la raison, & de rappeller Bonello, qui n'estoit pas sorty de Cacabo depuis la mort de Maio : il eut de la peine de venir sur la parole du Roy, violée en plusieurs occasions : se resolut enfin de venir bien accompagné de ses amis. Entrant à Palarme, le peuple fut au deuãt de luy, la Noblesse & toute la Cour, & fut ainsi suiuy iusques au Palais. Là il fit la reuerence au Roy, qui luy pardõna. La nouuelle de la mort de ce meschant s'étendit incontinent par tout le Royaume. Les villes enuoyerent à Bonello des Ambassadeurs, pour le remercier d'auoir deliuré le pays d'vne si grande oppression. La Noblesse rebelle mit les armes bas, fut trouuer le Roy. Le Peuple de Palerme, content de l'action de Bonello, crioit tout haut, qu'il tiendroit pour amis les amis de Bonello, & pour Ennemis ses Ennemis, mesmes jusqu'au Roy. Bonello ne demeura pas long-temps sans enuie, quoy que son action fust loüée de la meilleure partie du pays.

Les Eunuques du Palais, qui eſperoient fort en Maio, qui leur auoit promis des charges & emplois dans l'Eſtat, & que celuy qu'il auoit tué eſtoit en la bonne grace du Roy, remontrerent au Roy les grands ſeruices de Maio & ſa fidelité, l'appellant ordinairement *ſon bras droit*. Que Bonello auoit vn grand deſſein ſur ſa vie. Qu'il eſtoit deuenu entierement altier & ſuperbe par la grande vnion qu'il auoit auec ceux de la Poüille, & les Calabrois, nation tres perfide. Qu'il n'auoit plus perſonne prés de luy, qui l'affectionnaſt, que Maio n'eſtoit plus. Ce Roy credule, & enclin à la cruauté, penſa profondement à ce que luy diſoient ces Eunuques, reſolut de ſe deffaire de Bonello : mais non ſi-toſt, voulant attendre que le peuple fuſt vn peu appaiſé. Il commença par vn commandement qu'il luy fit de mettre entre les mains de ſon Treſorier vne grande ſomme d'argent, qu'il luy deuoit de long-temps : ce que Maio auoit toûjours détourné, l'ayant deſtiné ſon gendre. Bonello jugea que le Roy en vouloit, non ſeulement à ſon bien, mais à ſa vie. Que ſon principal Conſeil, qui eſtoit l'Archeueſque de Palerme, eſtoit mort; que Adenolfe, Maiſtre de Chambre, & autres confidens de Maio, gouuernoient le Roy, & eſtoient ſes Ennemis capitaux, & qu'ils n'auoient pas aſſez de courage d'eux-meſmes, de l'offencer ſans l'appuy du Roy. Ces juſtes conſiderations eſtoient fortifiées par les brauades d'Adenolfe, & autres, qui paſſoient ſouuent en armes deuant ſa maiſon, ſe reſolut d'aller, accõpagné de ſes amis, pour ſe montrer en eſtat de ſe défendre de ſes Ennemis, & leur faire voir qu'il n'y auoit que le ſeul reſpect qu'il portoit au Roy, qui l'auoit empeſché

de ſe défaire d'eux. Manda vn de ſes parens nommé Mathieu de Sainte Luce, & vne bonne partie de ſes amis. Leur remontra l'anxieté en laquelle il eſtoit, pour auoir deliuré le Roy, eux-meſmes, & tout le païs de la cruelle tyrannie de Maio. Que l'on le recherchoit d'vne vieille debte, dont il ne faiſoit pas grand cas ; mais que ſa vie eſtoit en danger par la trahiſon des Eunuques, & des Seruiteurs de Maio ; leur demanda aduis de ce qu'il falloit faire. Ces Gentils-hommes outrez de deſeſpoir de Bonello, ſe reſolurent à vn tres-pernicieux & deteſtable deſſein d'entreprendre ſur la vie du Roy. Que ce n'eſtoit rien faire, que de tuer ces infames reſtes de Maio. Qu'il falloit s'allier auec le Comte Simon, fils baſtard du Roy Roger, & auec Tancrede, fils du Duc Roger, deux Seigneurs de grande valeur. Ce Comte Simon portoit vne haine mortelle au Roy ſon frere, de ce qu'il auoit falſifié le Teſtament de leur pere Roger ; diſant, qu'il auoit grandement failly d'auoir voulu trop eſleuer vn baſtard ; puis que la force & les principaux nerfs de la Poüille conſiſtoient aux Principautez de Capoüe & de Tarante, & que les baſtards, comme eſtoit ce Comte Simon, ſe deuoient contenter de moindres titres. Tancrede haïſſoit le Roy, à cauſe de la mort de Guillaume ſon frere, dont il eſtoit accuſé de tout le monde, & qu'à luy Tancrede, il n'eſtoit pas permis de ſortir du Palais. Ces Seigneurs s'accorderent facilement à la ruïne du Roy, & joignirent à eux Roger Comte d'Auelino, qui fut d'aduis d'arreſter le Roy, l'enuoyer en vne Iſle, & l'y tenir juſques à ce qu'il euſt renoncé à la Couronne, en faueur

de son fils aisné, Roger Comte de la Poüille. Et que leur action ne seroit point tant tachée d'infidelité, en esleuant le fils legitime successeur. Leur dessein ne se pouuoit pas executer, sans le communiquer au Capitaine des Gardes, homme incorruptible, & qui auoit sous son commandement trois cens Soldats, qui estoient capables de resister à tout ce qui se pourroit presenter. Ils ne creûrent pas neantmoins luy deuoir rien découurir, mais bien à son Lieutenant, sur lequel ce Capitaine des Gardes se déchargeoit d'vne partie de sa charge. Ce Lieutenant auoit aussi vne particuliere intendance sur les prisons Royales. Ces Seigneurs n'eurent pas beaucoup de peine d'attirer à eux ce Lieutenant accoustumé à la corruption, alleché qu'il fut du pillage du Palais, où estoient les Tresors du Roy, & ses meubles precieux. Ces Conjurez arresterent entr'eux l'ordre de l'execution. Bonello, pour ne point estre surpris, voyant cette resolution telle qu'il la pouuoit desirer, alla pour mettre ordre à quelques chasteaux, qu'il auoit à la campagne. Auant que partir, il aduertit ses compagnons de ne rien entreprendre auant son retour, non pas mesme d'en attirer d'autres à leur dessein; que s'ils estoient forcez d'en venir à l'execution, qu'ils eussent à l'en aduertir promptement; & qu'aussi-tost il seroit chez eux auec vne bonne trouppe de ses amis. Cet ordre de Bonello ne fut nullement suiuy. Le secret, qui est le principal en ces affaires, ne fut pas gardé. Vn Soldat des Conjurez desirant auoir vn de ses amis auec luy, luy découurit l'entreprise; cet amy remercia le Soldat de ce qu'il luy auoit communiqué vne affaire si importante. Celuy-cy se

découurit à vn autre, qui detesta la conjuration, & dit qu'vn si méchant dessein ne deuoit pas estre caché. Ce dernier estoit vn des amis de Bonello, qui sçauoit l'entreprise: mais il s'étonna fort, comme vne chose si importante estoit sceuë de tant de gens, & de si petite qualité: en donna aduis aux principaux, que leur dessein estoit ruïné, & eux aussi, s'ils n'auançoient l'execution. Ils resolurent donc de préuenir le jour arresté entr'eux, sans attendre Bonello. Le Lieutenant des Gardes fut aduerty de faire ce qu'il auoit promis. Il ne manqua pas d'ouurir les prisons; deliura le Comte Simon qui sçauoit les détours du Palais, & les lieux où se retiroit le Roy. Le Roy oüit le bruit des Conjurez, demeura stupide, voyant dans sa chambre son frere, le Comte Simon, & son neueu hors de prison, accompagnez de tant de gens armez. Il estoit lors en affaires auec l'Archeuesque de Catano, qui luy conseilla de se retirer; mais il fut arresté; & ses gens portans quelque respect à la Majesté Royale, l'asseurerent de la vie. Il ne laissa pas neantmoins d'entrer en grande apprehension de la perdre, voyant à l'entour de luy le Comte de Lecce, & Robert Bouësse, infames pour leurs cruautez, promit de faire ce qu'ils voudroient; mesme de renõcer à la Couronne, pourueu qu'ils luy sauuassent la vie. Leur dessein estoit de le tuer, si Ricardo Mandra ne l'eust empeché. Ils se contenterent donc de l'enfermer dans vne chambre bien gardée, & de là saccagerent le Palais, pillerent auec fureur ce qu'il y auoit de plus precieux, & remplis qu'ils furent d'or & d'argent, en jetterent au peuple par les fenétres. Il y en eut qui rõpirẽt les portes du quartier de la Reine, violerent

ſes filles, & leur firent toutes ſortes d'outrages : puis ſe jetterent ſur les Eunuques, les mirent tous au fil de l'épée. De là ils furent piller les principaux Marchands de la ville, les Iuifs & les Partiſans, qui tenoient les fermes du Roy. Les Conjurez tenant le Roy en priſon, firent voir par la ville le Duc Roger ſon fils aiſné, le proclamerent Roy, le recommanderent au peuple, luy qui eſtoit ſi gracieux & tant aymé de tous pour la memoire des vertus de ſon Ayeul, qui reluiſoient deſia en luy, & n'attendoient plus que Bonello, pour le couronner. Le precepteur de ce jeune Prince, choſe eſtrange, ne pouuoit approuuer cette eſlection, declara au peuple les tyrannies du pere, & qu'il falloit eſlire le Comte Simon ; à quoy quelques-vns conſentirent ; mais d'autres auſſi crioient auec impetuoſité, que par l'ordre du Royaume, le Duc Roger eſtoit appellé, n'étant pas iuſte d'y admettre vn baſtard ; les Eueſques & pluſieurs autres eſtoient de l'aduis des Conjurez. Le peuple fut pour la ſedition, tant qu'il creût que Bonello eſtoit autheur de ce conſeil : mais quand il vid que trois jours s'étoient écoulez, ſans qu'il euſt paru, & ſans aucunes nouuelles de luy, l'on commença à murmurer par la ville contre la fureur des Conjurez ; contre leurs pilleries, & contre la barbarie exercée ſur la perſonne du Roy. Ce peuple apres les plaintes, prit les armes, vint au Palais auec menaces contre les autheurs de cette rebellion ; crians qu'ils euſſent à deliurer le Roy, s'ils ne vouloient eſtre aſſiegez & châtiez comme traiſtres. Les Conjurez étonnez d'vn ſi ſubit changement, prirent les armes ;

mais se voyans peu contre vn si grand peuple, & si furieux, promirent de faire ce qu'il desiroit : mais qu'il falloit attendre Bonello, & quelques autres Seigneurs, par l'aduis desquels cette entreprise auoit esté conduitte. Ces discours ne furent pas assez puissans pour appaiser ce peuple, qui s'échauffa encore dauantage, & demanda que le Roy leur fust montré & mis en liberté. Ces Conjurez fort étonnez, de Gardes qu'ils estoient du Roy, furent supplians, luy demanderent pardon, & le prierent de les garantir de la fureur du peuple, & qu'il leur fust permis de se retirer hors du Royaume. Le Roy leur accorda fort facilement tout ce qu'ils voulurent, & se fit voir au peuple par vne fenestre. Ce peuple, à la veüe de son Roy, augmenta sa fureur, & demanda que les portes du Palais fussent ouuertes, & de plus qu'il falloit chasser ces rebelles & ces traistres. Le Roy faisant signe au peuple qu'il vouloit parler, s'appaisa, & dit qu'il loüoit leur zele & leur fidelité ; mais qu'il auoit donné sa parole aux traistres, qu'il ne leur falloit faire aucun mal, & que son peuple se deuoit contenter d'auoir bien fait, & d'auoir le tiltre de *Liberateur de son Roy*. La sedition appaisée & le peuple retiré, le Roy fit ouurir les portes du Palais, fit sortir les Cõjurez, qui se retirerent à Cacabo. Il arriua pendant cette émotion populaire, vn miserable accident. Le Duc Roger, fils aisné du Roy, & qui auoit esté proclamé Roy par ces traistres, fut blessé à l'œil d'vn trait qui luy fut tiré par vn des Gardes du Palais. Ce jeune Prince voulant s'aller réjoüir auec le Roy son Pere de sa deliurãce, fut receu de luy à coups de pieds, luy reprochãt d'auoir

consenty á ce qui s'estoit passé, & s'estoit fait saluër Roy par ces traîtres. De là ce jeune Prince fut voir la Reine sa mere, à qui il dit le mauuais traittement qu'il auoit receu du Roy, & puis se retira en sa chambre, se mit au lict, & peu de jours apres il mourut. Le Roy affligé de la mort de son fils, qu'il auoit si indignement traitté, se laissa aller à la douleur, en telle sorte qu'il ne pensoit plus aux Rebelles, jusques à ce que vaincu par les Euesques, & les principaux de sa Cour, & pressé de penser à luy, & à sauuer son Estat, descendit en bas, & ayant fait ouurir les portes de son Palais, il y entra autant de peuple que la Cour en pouuoit tenir. Le Roy parla à son peuple, loüa sa fidelité, & déchargea en cette consideration la ville de Palerme de plusieurs impositions. De là il prit resolution de nettoyer son Estat de ces Rebelles. Leur enuoya vn Heraut qui parla à Bonello; La responce qu'il apporta, ne luy plaisant pas, il fut conseillé de les assieger; eux au contraire sortirent de Cacabo, furent se camper à trois milles de Palerme, firent le degast, & ruïnerent les villages voisins. Ceux de Palerme, affligez de se voir ainsi mal traittez, ne continuërent pas en leur fidelité: se resolurent de suiure Bonello, qui pouuoit facilement se rendre maistre du Roy & de la ville, s'il eust sceu Peffroy qui y estoit, & le peu d'ordre qui y auoit esté mis; mais au cõtraire Bonello se retira à Cacabo, & donna courage au Roy de reünir ses forces, & sortir en campagne. Le Roy neantmoins pensa qu'il pouuoit ruïner cette faction par autre voye que par la force. Enuoya vers Bonello Robert de S. Iean, Chanoine de Palerme, homme de bonne vie & en grande estime, & qui n'auoit jamais

pû du viuant de Hugues Archeuesque de Palerme, estre attiré au party de Maio. Aussi le Roy ayant eu dessein de le faire son Chancelier, Maio s'en détourna, l'enuoya à Venise en Ambassade, auec ordre de le faire mourir sur mer en chemin, & pour ce demanda au Gouuerneur de la Poüille, qu'il luy fist bailler vn vieil nauire, & conduire par des mariniers inexperimentez, à dessein de le perdre. Mais il en fut aduerty par l'Archeuesque de Trani, & mit tel ordre à son voyage, qu'il arriua à Venise sans fortune, où il fit les affaires du Roy auec reputation. Cet homme auec le pouuoir du Roy, traitta la paix auec les rebelles, & fut conuenu qu'ils sortiroient du Royaume, & que Bonello seroit remis aux bonnes graces du Roy, & en ses charges. Ce traitté fut ratifié par le Roy. Bonello vint à Palerme auec vne grande joye du peuple. Nonobstant cette paix, les Barons impatiens d'estre éloignez de la Cour, continüerent leur rebellion, & rauagerent le païs. Quelques Grands qui estoient prés du Roy, assignerent la cause de tant de maux à Bonello, qui auoit vn grand credit parmy eux, & qu'il y auoit dessein sur sa vie. Le Roy crût aisément cette accusation, fit appeller Bonello, & contre la parole qu'il luy auoit donnée, le fit desarmer, & garder dans vne chambre de son Palais ; ce qui fut tenu secret quelques jours ; mais enfin le peuple en fut aduerty, qui prit les armes, demanda Bonello auec menaces contre celuy des plus Grands qui l'auoit accusé. La fureur du peuple fut grande, jusques à porter le feu aux portes du Palais du Roy; mais enfin elle se ralentit par la resistance de la Garde du Roy. Vn Soldat de Bonello voulant

vanger son maistre, & voyant passer pendant la sedition, le grand Chambellan, son ancien ennemy, le tua sur la place. Ce Soldat fut arresté, & eut le poing couppé, Bonello les yeux creuez, & les nerfs au dessus du talon couppez, & puis renfermé en vn cachot, deux des siens furent traittez comme luy. Le Roy ayant asseuré la ville, alla assieger le Fort de Butera, où les rebelles s'étoient retirez. Apres vn long siege, ils se rendirent, & leur fut permis de sortir de la Sicile. Ces gens furent receus à composition, parce que le Roy estoit fort presé de passer la mer, pour aller en la Poüille contre le Comte de Loritello, assisté des Barons de l'ancienne conjuration contre Maio. Le Roy donc passa la mer, assiegea le Château de Tauerna, où estoit la Comtesse de Catanzaro, qui s'estoit reuolté sur le mauuais traittement fait à Bonello. Le Chasteau fut pris d'assaut, la Comtesse prise, & mise en vne prison obscure, & ses deux freres executez comme Rebelles. Le Roy aprés auoir chassé les rebelles de la Poüille, & de la Calabre, & exercé de grandes cruautez, s'en retourna en Sicile, pour viure en repos le reste de ses jours; ne voulant plus oüir parler d'aucune chose qui le pût fascher. Pendant cette paix, ce Roy se laissa encores gouuerner par vn nommé Matthieu, son Secretaire, qui suiuoit les traces de Maio, qui estoit d'aussi bas lieu que luy, mais plus auare, & non moins ambitieux. Enfin le Roy, apres auoir basty vn superbe Palais, tomba malade; & voyant sa fin approcher, appella les Grands de la Cour, nomma son fils aisné Guillaume pour son successeur en ses Royaumes. A Henry il donna la Principauté de Capoüe; & voulut que la Reyne sa fem-

me fuſt Regente pendant le bas âge de ſon fils, auec le Conſeil, de l'Eleu & de l'Eueſque de Saragoſſe, de ce Matthieu Secretaire, & de Iaito Pietro. Et peu apres cette diſpoſition il mourut le dernier jour d'Auril de l'an onze cens ſoixante & ſix.

PHILLIPPE LA CATENOISE,

Ou de Catane au Royaume de Naples, ſous Ieanne I. Reyne de Naples.

L'An 1282. Pierre Roy d'Arragon, apres auoir barbarement fait maſſacrer tous les François en Sicile, aſſembla vne grande armée, ſans que ſes voiſins pûſſent ſçauoir ſon deſſein. Charles, Comte d'Anjou, frere de S. Louys, auquel le Pape auoit donné le Royaume de Sicile, ne s'imagina jamais que ce Roy d'Arragon penſaſt à la Sicile, ny moins qu'il euſt volonté d'empeſcher qu'il chaſtiaſt les Siciliens de cette cruauté, entra dans ce Royaume, aſſiegea Meſſine, où il fut long-temps, ne les voulant receuoir à compoſition. Pierre d'Arragon en ce moment entra en Sicile, ſecourut Meſſine, contraignit Charles de leuer le ſiege;

tellement que ceux de Meſſine receurent les Arragonnois ; & à leur exemple toutes les autres villes, qui auoient fait pareille faute qu'eux. Ils ne furent neantmoins pas long-temps à s'en repentir, pour l'humeur ſuperbe & arrogante de cette nation. Charles rechercha toutes ſortes de moyens pour auoir raiſon du Roy d'Arragon : ſupplia le Pape de luy permettre de le défier au combat. La ville de Bordeaux fut choiſie pour le lieu du combat : le Roy d'Angleterre pris pour juge. Pierre ne ſe porta pas franchement en cét affaire, comme Charles ; dont il fit ſa plainte au Pape, qui excommunia Pierre, comme vſurpateur des droits de l'Egliſe, donna ſon Royaume à Charles ; & luy declara la guerre. Pierre mourut peu apres, & Charles eut des ſuccés ſi triſtes & ſi miſerables, que la mort luy ſembla heureuſe. 1284. A ce Charles ſucceda ſon fils Charles II. qui eſtoit en priſon entre les mains de la Reyne Conſtance, qui fut conſeillée de le faire mourir pour vanger la mort de ſon neueu Conradin. Sur ce conſeil elle luy manda vn Vendredy qu'il ſe preparaſt au meſme ſupplice que ſon pere auoit fait ſouffrir à Conradin. Il répondit, *Ie ſuis tout preſt pour l'amour de celuy qui à meſme iour l'a ſoufferte pour moy.* Cette réponſe Chreſtienne & genereuſe toucha cette Reyne, qui repartit : *Ie veux qu'il viue pour le meſme reſpect qu'il veut mourir.* Mais pour aſſouuir ſa colere, & vanger la mort de Conradin, elle fit trancher la teſte à trente Gentilshommes priſonniers. Quatre ans apres ce Prince ſortit de priſon, laiſſant en oſtage Louys, Robert, & Iean, ſes enfans. Le Roy recouurant auec la liberté vn Royaume qu'il tenoit perdu,

fut appellé à celuy de Hongrie qu'il n'esperoit pas. Mais il arriua qu'vn nommé Felice, Gentil-homme Neapolitain, qui estoit seul participant de ses secrets, entreprit de luy oster la vie. Il attaqua donc le Roy le jour de Pasques à Vicegrade en Hongrie, luy porta l'épée à la gorge, & le blessa. Sa femme, fille de l'Empereur Rodolphe, détournant le coup, eût quatre doigts coupez. Ce miserable assassin fut puny auec tous ses complices, ses enfans, & ses parens, en detestation d'vn si miserable attentat. Apres la mort d'Alphonse, Roy d'Arragon, qui auoit poursuiuy le mesme dessein de Pierre; ses freres, Iacques & Frederic, rechercherent la paix de l'Eglise par l'entremise de Charles Roy de Naples. Il eut de la peine d'obtenir du Pape Boniface cette reconciliation. Il leur accorda enfin l'absolution, en quittant absolument la Sicile. Ils y consentirent sous la promesse que fit Charles, de procurer que le Comte de Valois renonçast au droit qu'il auoit sur le Royaume d'Arragon. Le fruit de ce traitté fut la restitution de la Sicile, la deliurance des trois Princes qui estoient en ostage, & le mariage de Blanche, Princesse de Naples, auec Iacques Roy d'Arragon. Cette paix dura peu; car Frederic fasché d'auoir quitté ses pretensions sur la Sicile, recommença la guerre, dont il luy prit mal. Le Roy d'Arragon fut sommé de joindre ses forces à celles de Charles pour contraindre son frere d'obseruer la paix. Frederic à la premiere rencontre fut défait; mais estant d'vn braue & genereux courage, il dressa vne nouuelle armée, & rentra en Sicile. Charles enuoya Robert son fils, Duc de Calabre, pour le combattre; mais il fut vaincu: son frere Philippe

Prince de Tarente, pris prisonnier, & la Calabre perduë. Robert assemblant le reste de ses forces, assiegea Trapano. Il auoit auec luy sa femme, nommée Violante, sœur de Frederic, genereuse Dame, qui supporta auec telle constance & courage les ennuis & les fatigues du siege, qu'elle y voulut accoucher de son second fils, nommé Louys. L'on ne trouua pour nourrir ce Prince qu'vne chetiue & miserable femme de Catane, nommée Philippe, qui gagnoit sa vie à lauer les draps; & son mary viuoit de ce qu'il pouuoit pescher. Elle estoit jeune & assez belle. Le siege de Trapano ayant duré quelque temps, les assiegez furent secourus par Frederic, & Robert fut contraint de se retirer à Naples auec honte. Il ne pût pas neantmoins supporter cette injure, sans tascher de tirer raison de son ennemy; tellement que l'année 1302. il mit sur pied vne grande armée, joignit ses forces à celles du Comte de Valois son cousin, enuoyé en Toscane au secours des Florentins. Ces forces jointes il entra en Calabre, où furent exercées de si grandes cruautez, que Violante Duchesse de Calabre eut en telle horreur, qu'elle persuada à Frederic son frere de demander la paix, ce qu'il fit. Par le traitté la Sicile demeura à Frederic, sa vie durant seulement; à condition qu'il porteroit le tiltre de Roy de Tinacrie, & qu'il épouseroit Leonor, fille de Charles Roy de Naples. Cette paix fut receuë des peuples auec applaudissement, qui reconnurent la deuoir à la Duchesse Violante, qui estoit absolument gouuernée par Philippe la Catenoise, qui auoit éleué son petit. Mais peu apres la mort rauit la Duchesse Violante; ce qui estonna fort la Catenoise. Elle se vid

toutesfois releuée par le mariage, que Robert contracta auec Sanche, fille du Roy de Mayorque, qui se souuint, que Violante luy auoit fort recommandée cette femme, & la luy donna. Elle ne l'aima pas moins que Violante: & la Catenoise, pour augmenter l'affection de cette Princesse enuers elle, se conforma du tout à son humeur: se mit à la deuotion, mais par hypocrisie, pour plaire à cette nouuelle maistresse, qui ne perdit aucune occasion de l'agrandir. En ce temps le mary de la Catenoise mourut. Elle fut incontinent recherchée par plusieurs, pour sous son credit paruenir à vne grande fortune. Charles, Roy de Naples, fit lors vn Edict contre les *Sarazins*, qui demeuroient en Sicile: les vns sortirent du Royaume, les autres se conuertirent. Raymond de Cabanes, Escuyer de cuisine de la Maison du Roy, retira vn jeune Sarazin, auquel il donna son nom au Baptesme; ayant tiré quelque seruice de luy quelque temps, il luy bailla sa charge, & de là se rendant agreable au Roy & au Duc son fils, il fut fait Maistre de la Garderobe. En cette fortune il trauailla auec telle dexterité, assisté de la faueur du Roy, qu'il acquit de grands biens sans aucune enuie. La Duchesse jugea que la fortune de ce nouueau Chrestien estoit le fait de la Catenoise, & proposa de les marier. Cét homme pouuoit trouuer mieux, mais voyant que c'estoit la volonté de la Duchesse de Calabre, il témoigna qu'il receuoit à grand honneur ce mariage. Pour rendre cette alliance plus noble, & couurir la honte de l'origine de ces personnes, Raymond & Philippe, la Duchesse fit connoistre à son mary,

& luy au Roy Charles, son pere, que ces gens meritoient bien d'estre honorez des charges dans l'Estat, puis qu'ils y possedoient tant de grandes richesses; afin de les distinguer du commun: tellement que ce Raymond fut fait Cheualier sans auoir rendu auparauant aucun seruice. Cet ordre de Cheualerie se donnoit auec de grandes ceremonies. La Reine & la Duchesse en cette action presenterent Raymond, & le conduisirent en son rang, non sans murmure & indignation des autres Cheualiers. Le reste de la feste se passa en musiques, bals & Tournois; & le lendemain l'on commença les nopces d'entre Raymond & la Catenoise; & de ce jour Raymond aspira à choses grandes, au delà, non pas de sa naissance, mais de ce qu'il estoit lors. Enuiron ce temps-là mourut Charles Second Roy de Naples, Prince admiré de toutes les nations pour sa sagesse & sa valeur, & laissa plusieurs enfans: Robert, que nous auons nommé Duc de Calabre, son troisiéme fils, luy succeda à l'exclusion des enfans de son aisné, Charles Martel, Roy d'Hongrie. La question, si l'oncle deuoit estre preferé au nepueu, fut disputée en Auignon deuant le Pape, qui considera fort l'âge, l'experience & le merite de Robert. A l'entrée de son Regne, Loüis, son second fils mourut, que la Catenoise auoit nourry; & voyant que toute l'esperance de sa succession estoit sur Charles, Duc de Calabre son fils vnique, il desira de le marier de bonne heure, & luy fit espouser Catherine d'Austriche, l'vne des filles de l'Empereur Albert; quoy que l'Empereur Henry Septiéme luy eust

offert sa fille. Ce mariage dura peu, & finit par la mort de Catherine. 1324. Robert, qui n'auoit que ce fils, luy chercha incontinent vne autre femme, qui fut Marie, fille de Charles Comte de Valois. Ce mariage fut l'auancement de la fortune de la Catenoise, que le Roy Robert donna à sa belle fille Marie, comme vne femme qui auoit veu naistre & auoit nourry tous ses enfans, qui auoit seruy la Reyne Marie, fille du Roy de Hongrie, les Duchesses Violante, Sanche & Catherine. Dés la premiere année de ce mariage nâquit vne fille nommée Ieanne, dont la Catenoise fut Gouuernante, & Raymond son mary Sur-Intendant de sa Maison. Le Roy Robert n'auoit autre consolation qu'en cette petite heritiere, qui estoit entre les mains de la Catenoise; & pour l'obliger, fit son mary Grand Seneschal de Naples; dequoy Bocace, qui a escrit cette histoire, dit: *Quelle mocquerie de voir vn Maure tiré de l'esclauage & de la cuisine, rendre au Roy Robert les premiers de la Couronne, passer deuant les plus grands Seigneurs, faire le President en la Cour, & rendre iustice aux suiets du Roy? mais quel remede? la fortune releue ceux qu'il luy plaist!* Raymond ne fut pas long-temps en cette charge; car il mourut peu aprés. Ieanne, cette petite Princesse, n'auoit que quatre ans quand le Duc de Calabre, son pere mourut, & lors qu'elle fut paruenuë au 7. an de son âge, le Roy Robert, qui ne desiroit que de l'establir, la declara son heritiere. 1330. Et elle aussi fut reconnuë de tous ses sujets. A mesure que la puissance de Ieanne croissoit, la faueur de la Catenoise sa seruante se croissoit aussi; qui vsurpa vne

puissance absoluë, principalement aprés la mort de la Duchesse de Calabre. Le Roy Robert, desirant esteindre quelque broüilleries, qui pouuoient naistre dans son Royaume, traitta le mariage de sa petite fille Ieanne, gouuernée par cette femme, auec André, second fils du Roy de Hongrie; & celuy de Marie auec Louis, qui estoit déja declaré Roy de Hongrie; 1333. mais ces mariages forcez en quelque sorte n'eurent l'issuë telle qu'on s'estoit proposé. 1342. Quelques années aprés arriua la mort du Roy Robert, auquel succederent Ieanne & André, qui estoient toûjours en mauuais mesnage. Le naturel d'André estoit rude & farouche, auoit l'esprit endormy & pesant, ne se souciant que de ses plaisirs. Il n'auoit lors que dix-neuf ans, la Reine Ieanne sortoit de la dix-huictiéme année. La liberté & sa beauté, la puissance Royale, & ses desirs s'accorderent ensemble pour luy faire goûter toutes sortes de contentemens. Les magnificences, les delices, les somptuositez de sa Cour, de sa table, de son cabinet & de sa Chambre, surpasserent celle dont l'Histoire ancienne fait mention. Elle auoit esté nourrie dans les voluptez de l'Italie, dans les gentillesses & ciuilitez de la Cour de Naples. La Catenoise, sa Gouuernante, qui n'auoit autre passion que de luy plaire, que pour fomenter ses desirs, considerant que si André auoit de l'authorité, elle n'auroit plus de faueurs, pensa de luy faire connoistre qu'il se deuoit contenter d'estre le mary de la Reine, sans penser auoir part au Royaume, ny porter le tiltre de Roy. Elle n'estoit trauersée en ses desseins que par le Cordelier Robert, que Charles de Hongrie auoit

donné à son fils André pour Gouuerneur, tres-habile homme, mais peu entendu aux affaires d'Estat & de la Cour. La Catenoise donc, pour regner absolument en la personne de la Reine, éloigna tous les Hongrois de la connoissance des affaires, & renuoya les vieux Seruiteurs en leurs maisons. Elle fit premier Secretaire d'Estat, Roger Archeuesque de Bari, Philippes, Euesque de Cauaillon Chancelier, Bertrand des Beaux, grand Iusticier, Thomas Comte de S. Seuerin, Connestable, Robert, fils de cette Catenoise, Grand Seneschal, Charles Artus, Chambellan, Geoffroy Comte de Mursan, son Gendre, Grand Admiral. Elle conseilla la Reine de tenir le Roy son mary dans la necessité, pour le rendre souple à ses volontez. Elle fit donner à Robert son fils le Comté d'Euoli, qui auoit esté le partage du Comte de Grauine, fils du Roy Robert. Elle fit donner le Comté de Muisan à Sanche Saville, & à vn autre celuy de Terlic: bref il ne se faisoit rien d'important dans l'Estat qu'il ne passast par ses mains. Mais ce qui fut trouué estrange, fut la jalousie qu'elle auoit de la puissance d'André, qu'elle n'appelloit pas Roy, bien qu'il eust épousé la Reine. Elle eut auis qu'il auoit receu vn Bref du Pape, où il estoit qualifié Roy. Elle fit entendre à la Reine, que pour peu qu'elle quitteroit d'authorité à son mary, il en auroit assez pour la tenir en seruitude. L'on remarque que la Reine voyant ce procedé violent, l'aduertit qu'elle ne dureroit pas. Que l'on murmuroit contre l'excez de son auancement. Elle au contraire luy fit croire que l'on s'attaquoit à son authorité Royale, non pas à elle; & que ceux qui veulent

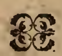
troubler vn Eſtat, ont de couſtume d'en décrier le Gouuernement. S'il n'y euſt rien eu d'étrange au Gouuernement de cette Reyne, que quelque peu de choſe que l'on excuſe volontiers, à cauſe de l'âge & du ſexe, c'euſt eſté peu de choſe : mais quand on vid que les affaires eſtoient ruïnées, le Conſeil affoibly, on commença à crier contre la Reyne; qu'elle ſe laiſſoit emporter aux paſſions de la Catenoiſe. On blâma ſon Gouuernement, auquel on rechercha des moyens extraordinaires d'auoir de l'argent; le Treſor public ayant eſté épuiſé. Le Pape aduerty de ce mauuais Gouuernement, fit publier par les Egliſes des Bulles, reuoquant tout ce que cette Reyne auoit fait ſans l'auis de ceux que le Roy Robert auoit ordonné pour l'aſſiſter. Il enuoya vn Legat pour remettre l'ordre aux affaires, mais inutilement, trouuant la faction de la Catenoiſe plus puiſſante que l'authorité du Pape. La Reyne ſe plaignit, que le Pape la traittoit comme vn enfant; la voulant tenir en tutele. Frere Robert Cordelier ſollicitoit le Pape pour le Couronnement d'André. La Reyne Eliſabeth de Hongrie, ſa mere, vint exprés en Auignon pour l'en prier. La Reyne Ieanne s'y oppoſa, voulant eſtre couronnée ſeule : mais le Pape luy mandant qu'il ne la pouuoit couronner ſans ſon mary, elle y conſentit; pourueu que cette ceremonie ne luy donnaſt plus de droit en ſon Royaume qu'il en deuoit auoir. La Catenoiſe, ſon fils, ſon Gendre & ſes amis firent ce qu'ils pûrent pour empeſcher ce Couronnement, mais ſans effet; s'eſtans trouuez trop foibles. Ce Couronnement donna de l'authorité à André & auança ſa ruïne. Car ceux

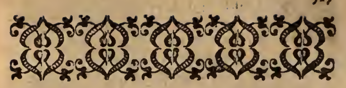
qui auoient tâché de l'empescher, craignans d'estre chastiez, firent connoistre à la Catenoise qu'ils estoient resolus à tout faire. Les Princes & Seigneurs, indignez de n'auoir aucune part en la conduite des affaires publiques, se retirerent de la Cour. Le Cordelier, qui auoit fait tous ses efforts pour éleuer le courage d'André, afin de resister à la Catenoise, changea de dessein : manda à Louis, Roy de Hongrie, que la Couronne de Naples estoit perduë pour André: que c'estoit à luy, pour conseruer l'heritage de son pere, de se marier auec Marie sœur de Ieanne, selon l'intention du Roy Robert, & qu'il y falloit venir auec forces. Charles de Duras, fils aisné de Iean Prince de la Morée, eut le vent de ce dessein. Entra dans le Chasteau de l'Oeuf, se saisit de la Princesse Marie, & l'épousa. 1343. Au mesme temps son frere puisné, Loüis, Comte de Grauines, épousa Marguerite, fille de Robert de S. Seuerin Comte de Cauillan ; & de ce mariage nasquit Charles III. Roy de Naples qui enuahit le Royaume. Charles de Duras & Marie sa femme fomenterent cette grande haine d'entre la Reine & son mary. La Catenoise auoit le mesme dessein, vouloit se défaire des Hongrois, & neantmoins n'en auoit qu'au Roy. Sur cela la Reine deuint grosse, & ce qui la deuoit reünir auec son mary, augmenta la haine & la défiance : car la Catenoise, apprehendant que le Roy n'en fust authorisé, quand il se verroit pere, & que le Cordelier n'en prist aduantage, se resolut auec le Grand Seneschal son fils, sa fille, son gendre, & Charles Duc de Duras, & la Duchesse Marie sa femme, de faire tuer le Roy : que de là dépendoit le salut de la Reine. Quelques

Seigneurs du Cabinet participerent à ce meſchant deſſein, qui ne fut pas long-temps à eſtre mis en execution. La nuict qui preceda l'acte, la Reine fit vn cordon d'or & de ſoye; André luy demanda ce qu'elle en vouloit faire, elle répondit, *c'eſt pour te pendre.* Et de fait à l'heure priſe pour executer ce damnable deſſein, André fut appellé de ſa chambre pour venir en celle de la Reine: d'autres ont dit, qu'eſtant couché auprés d'elle, il fut éueillé comme pour affaire de grande importance; mais en l'vne & en l'autre ſorte, mettant la teſte hors la porte de la chambre, les aſſaſſins luy mirent la corde au col, l'eſtranglerent, & puis l'attacherent aux barreaux des feneſtres. 1345. Le principal executeur fut Charles Artus, que la Catenoiſe auoit fait Grand Chambellan. La ville eſmeuë d'vn ſi horrible & execrable ſpectacle, le peuple ſe jetta ſur quelques valets de Chambre Calabrois, qui moururent innocens. Ceux qui auoient fait le coup, ſe retirerent à Conſtantinople. On en prit quelques-vns, mais la Catenoiſe en fit eſtrangler aucuns, & couper la langue aux autres qui pouuoient découurir le mal. 1346. La Reine accoucha d'vn fils le iour de Noël. Cette joye fut troublée par l'auis qu'elle receut, que Louis, Roy de Hongrie, venoit auec vne grande armée pour vanger la mort de ſon frere André. Son Conſeil la pria de ſe marier afin qu'elle euſt quelqu'vn pour luy confier la conduitte de ſes armées: elle épouſa Louis de Tarente, fils du frere du Roy Robert, l'vn des plus beaux Princes de ſon temps; ce qui augmenta beaucoup la croyance que l'on auoit qu'elle auoit conſenty à la mort d'André. Le Roy de Hongrie s'auançoit toûjours auec ſon armée,

pour prendre vangeance de cette Reine, qu'il accusoit de la mort de son mary : mais on disoit communément dans Naples, que la Catenoise auoit fait faire ce detestable coup, & que son fils le Comte d'Euoli, Grand Seneschal, en auoit pressé l'execution, pour joüir plus librement des amours de la Reine. *Les grands biens*, dit Bocace, *qu'elle auoit fait à ce Robert, fils de la Catenoise, & au Comte de Mursan, mary de Sanche sa fille, firent croire que cette liberalité estoit plûtost recompensée d'amour que de merite ; & que cela ne se faisoit point qu'aux dépens de l'honneur & de la pudicité de la Reine. Et encores y en auoit qui disoient, que la Catenoise auoit esté l'instrument secret des amours & priuautez de la Reine auec son fils. Ce qui estoit croyable ; veu qu'il ne se traittoit rien de grand & important, qu'en la presence de la Catenoise, de Robert, & de Sanche.* Le Pape ne cessa d'exhorter cette Reine de faire justice du parricide. Les Grands du Royaume l'en supplioient : enfin ne s'en pouuant plus dédire, elle fit vne grande Assemblée, par le Conseil du Prince d'Orange ; où elle parut en sa magnificence. La fin de cette Assemblée, fut que Hugues des Baux, Prince d'Orange, fut commis, auec vn pouuoir absolu pour faire punir les coupables. Ce Prince ne se prit pas aux petits ; mais il fit prendre plusieurs Seigneurs, les filles de la Chambre & du Cabinet, puis la Catenoise, le Grand Seneschal de Naples son fils, le Comte de Mursan son gendre, & sa fille. Et afin que le public reçeust la satisfaction telle qu'il se promettoit de cette procedure, aprés que le procez fut instruit, il fit dresser hors la ville vne torture extraordinaire, où il fit appliquer la

Catenoiſe & ſes enfans deuant tout le monde. Ils ſouffrirent lors de grands tourmens. Quelques iours aprés ils furent traiſnez nuds ſur vne claye, par la ville, attachez à trois maſts de Nauires, puis tenaillez de tenailles ardentes, & écorchez. La Catenoiſe vieille & caduque mourut dans les tourmens. L'on luy arracha le cœur & les entrailles. Sa teſte fut miſe ſur l'vne des portes de Naples : le reſte du corps brûlé. Sanche ſa fille fut brûlée viue ; Robert ſon fils fut tiré du feu à demy roſty, & à demy viuant; & comme ſi le ſupplice eut eſté trop doux, le peuple le traîna par la ville dans la fange ; luy arracha le cœur & les entrailles, & puis fut mis en pieces. Il y en eut qui, par brutalité, le déchirerent auec les dents & les ongles. Voyla quelle fut la fin de la Catenoiſe & des ſiens. Ce qui ſuiuit, fut auſſi tragique ; mais parce qu'il n'appartient pas à ce ſujet, il n'eſt pas beſoin d'en dire dauantage ; ſeulement il eſt bon de remarquer ; qu'il ſemble que cette femme attira l'ire de Dieu ſur ce Royaume, & ſur la Reine Ieanne, qui finit la vie auſſi miſerablement que ſon mary.





FRANÇOIS COPPOLA, Comte de Sarno.

ET

ANTONELLO PETRVCCI, Secretaire.

Sous Ferdinand I. Roy de Naples.

FERDINAND d'Arragon, premier du nom, Roy de Naples, eut de sa femme, Isablle de Cermont, plusieurs enfans. L'aisné s'appelloit Alfonse, Duc de Calabre, estimé vn des vaillans Princes de son temps, & qui ne recherchoit que les occasions de pouuoir faire paroistre son courage: & comme ses desseins estoient grands, aussi falloit-il faire des dépenses à proportion, & plus que ne portoient les reuenus de son pere. Ce Prince fâché de voir que les moyens luy manquoient, il s'en prit

aux Miniſtres de ſon pere, auſquels il diſoit qu'ils le déroboient, & qu'ils s'eſtoient enrichis de ſes dépoüilles. Les Miniſtres que le Prince deſignoit, eſtoient Antonello Petrucci Secretaire, & François Coppola Comte de Sarnõ, qui s'eſtoient éleuez de bas lieu en telle grandeur, qu'ils alloient de pair auec les Princes, & auec les plus conſiderez Barons du Royaume. Petrucci eſtoit natif de Theano, & fut nourry à Auerſa, où ſon pere, qui voyoit quelques marques d'eſprit en luy, le mit chez vn Notaire, nommé Ammirato. Cettuy-cy le trouuant gentil garçon, prit peine à l'inſtruire, & le donna en ſuitte à Iean Olzina, Secretaire du Roy Alfonſe I. où il eut moyen de faire paroiſtre ſon eſprit, & de s'auancer, la fortune luy ouurant ce chemin, pour le faire voir au plus haut lieu de grandeur, afin que ſa cheute fuſt plus remarquable. Olzina le receut, & le recommanda à Laurens Valla, qui eſtoit auprés de luy. Il apprit en fort peu de temps ſous vn ſi bon maiſtre les bonnes lettres & les ſciences, en telle ſorte qu'Olzina l'employa en ſes plus grandes affaires, le fit approcher du Roy, qui en fit cas, & luy donna des charges & des biens; tellement que Alfonſe eſtant decedé, & Ferdinand ſon fils, qui luy ſucceda, ne voulant commettre le ſecret de ſes affaires à pluſieurs, comme auoit fait ſon pere, il choiſit Petrucci parmy tous les autres, & le fit ſon Secretaire, c'eſt à dire ſon principal Miniſtre, ne faiſant rien que par luy, ne répondant que par ſa bouche, & ne faiſant du bien à ſes ſujets que par ſon entremiſe. Par cette grande authorité il acquit de grands biens, s'allia aux plus puiſſantes familles de l'Eſtat,

prenant femme de la Maison des Arcamoni, dont il eut plusieurs enfans. L'aisné fut Comte de Carminola : le second, Comte de Castro : le troisiéme, Archeuesque de Tarente : le quatriéme, Prieur de Capouë, & le dernier, pour estre jeune, ne pût estre pourueu du temps de son pere, mais depuis il fut par son merite fait Euesque de Muro. Outre ces grandes charges, dont il auoit fait pouruoir ses enfans, il estoit magnifique en grands Palais, qu'il auoit fait bastir, & en ornements d'Eglise de tel prix, qu'il donnoit à penser qu'il estoit issu d'vne ancienne & grande Maison. Pour François Coppola, quoy qu'il fust noble, & d'vne ancienne famille de Naples, se voyant auec peu de bien, il se mit à faire la marchandise, où il fut si heureux & si preuoyant, qu'en fort peu de temps il gaigna de grands biens, de sorte que Ferdinand, reconnoissant son industrie, se voulut associer auec luy en son trafic, & fit défenses qu'aucun n'eust à debiter ses marchandises que Coppola n'eust voulu les siennes ; & qu'aucun eust à acheter, que Coppola ne s'en fut pourueu; ce qui fut cause qu'il paruint à de grandes & inestimables richesses. Cette societé dura jusques à ce que le Roy l'approcha de luy, pour estre de son Conseil, & qu'il eut acheté plusieurs Nauires, & mesme le Comté de Sarno, qui estoit dans la Maison des Vrsins. L'authorité qu'il auoit auprés du Roy, & ses biens, qui estoient grands, faisoient que tous les Seigneurs & Barons du Royaume s'estimoient ses inferieurs, & luy cedoient. Le credit qu'il auoit en toutes les parties du monde, & la creance auec tous les Maistres de Nauires, desquels il estoit le protecteur &

l'arbitre, le rendoient formidable. Il auoit outre cela vn grand magazin plein de voiles, d'ancres, d'armes, d'artillerie, & de toutes sortes de munitions de guerre. Son palais estoit spatieux & magnifique, assiduëment frequenté des plus Grands, & de toutes sortes de personnes.

Ces biens & ces faueurs produisirent de diuers effets en deux hommes : le Secretaire s'estant maintenu en vne incomparable modestie ; & le Comte au contraire, mettant toute sa confiance en ses richesses, se rendit insupportable. C'estoit de ces deux hommes, dont le Duc de Calabre entendoit parler, & qu'il auoit dessein d'abattre, pour releuer les affaires de son pere : à quoy il estoit incité par plusieurs Barons, & entr'autres par Diomedes Caraffa, Comte de Matalone, son confident. Le Roy ne tint conte de la plainte de son fils ; le fils au contraire la tenoit juste. Le Comte de Sarno & le Secretaire en eurent auis, consulterent les moyens de preuenir leur ruïne, & resolurent de parler au Roy, & de luy remonstrer leurs seruices, & que le Comte plus exposé à la calomnie, pour auoir manié les finances, porteroit la parole, & que le Roy, qui communiquoit toutes ses affaires au Secretaire, ne manqueroit pas de luy rapporter tout ce que le Comte luy auroit dit, & que de là le Secretaire prendroit occasion de se défendre. Le Comte prit donc son temps de parler au Roy, en retournant de la chasse, luy representa ses seruices, & luy dit que les Barons du Royaume auoient incité le Duc de Calabre contre luy, pour les faueurs que ses bons seruices luy auoient procurés, qu'ils estoient enuieux de sa fortune, comme luy

estoit bon témoin de sa fidelité, que son Estat estoit florissant, & ses ennemis repoussez aux extremitez du Royaume. Le Roy fut surpris de ce discours, & luy dit que ce n'estoit point de luy que son fils entendoit parler, mais de ceux qui auoient volé ses finances; que s'il le recherchoit, ce seroit vne action inique & tyrannique, dont il estoit fort esloigné, & qu'il n'oublieroit jamais ses seruices. Cette réponses pleût au Comte, & luy fit croire que du regne de ce Roy il n'auoit rien à craindre. Le Roy ne manqua pas de rapporter ce discours au Secretaire; sur lequel le Secretaire prit occasion de dire, que si le Comte auoit merité quelque chastiment, pour s'estre enrichy, qu'il en meritoit bien dauantage, luy qui auoit peu contribué à l'augmentation de ses finances, que l'on ne pourroit pas reconnoistre la difference qu'il y auoit entre les seruiteurs du Roy & les particuliers, si les vns & les autres demeuroient pauures. Que la recherche pour les biens seroit tres-injuste. Que les Rois nouuellement establis comme il estoit, deuoient mettre peine d'esleuer des creatures dans leurs Estats; qui ne reconnoissent qu'eux seuls pour autheurs de leurs fortunes. Qu'il n'y auoit lieu au monde, où cette maxime devroit estre plus pratiquée qu'en ce Royaume, où les reuolutions estoient fort frequentes, & où il n'y auoit point de plus étroit lien que celuy des richesses. Nonobstant que le Roy leur eust donné toutes sortes d'asseurances, ils ne laisserent pas de trauailler à leur seureté, tant presente que future. Ils pretérent de l'argent au Roy pour quelques affaires qui le pressoient, firent des alliances, & des asséblées de leurs plus

confidents, & rendirent le Duc de Calabre suspect à plusieurs, afin de se rendre assez puissans, non seulement pour s'opposer à luy, mais aussi pour l'attaquer. Le Comte donc se reconnoissant puissant sur mer, fit en sorte que le Roy luy donna la charge d'assieger Otrante, tenu par le Turc : ce qu'il fit auec ses Nauires en si peu de temps, & si heureusement, que la ville se rendit; dont il acquit vne telle reputation, qu'il fut nommé le *Conseruateur du païs & de la Religion*. Le Secretaire de son costé prétoit souuent de l'argent au Roy, dont on se mocquoit publiquement dans Naples, & disoit-on, *qu'il achetoit la faueur à deniers comptans*. Il contracta lors alliance auec les Vrsins, fort puissans auprés du Roy & du Duc, faisant épouser à son fils, le Comte de Carinola, vne fille de cette maison. Comme le Comte & le Secretaire s'asseuroient, le Duc de Calabre pressa de nouueau le Roy son pere de luy fournir de l'argent pour le venger des Venitiens, qui auoient enuahi Gallipoli sur luy, Nardo aussi & autres places, & fait la guerre au Duc de Ferrare son beau-frere, ne se pouuant contenter du traitté qui en auoit esté fait. Le Roy fit connoistre au Duc qu'il n'estoit pas en son pouuoir de luy en donner. Le Duc luy proposa qu'il se falloit défaire du Comte, du Secretaire, & de quelques autres Barons, peu obeïssans, & dit à plusieurs, *que si le Roy ne se resoluoit là dessus, qu'il executeroit son dessein*. Le Comte & le Secretaire eurent aduis de ses discours, & iugerent qu'il leur estoit besoin de rechercher les moyens de se garantir, remarquans que le Roy ne familiarisoit plus tant auec eux; au contraire, qu'il approchoit auprés de sa personne, les

Comte de Matalone, de Marigliano, & les Caraſſes, leurs ennemis. Pour donc auoir des compagnons en leur défiance, ils firent courir vn bruit ſur le retour du Duc, qui reuenoit de Calabre, qu'il auoit reſolu de dépoüiller pluſieurs Barons de leurs Eſtats, pour ne l'auoir aydé en la guerre, d'où il eſtoit depuis peu reuenu. Ce bruit fut creû par ces Barons, qui auoient oüy les plaintes du Duc, & eſtoient d'ailleurs mal-contents & deſireux de nouueauté, pour ſe deliurer de pluſieurs impoſitions dont ils eſtoient chargez. Le Comte de Sarno ſe fit chef de ces Barons auec Antonello de S. Seuerin, Prince de Salerno, pour pluſieurs mauuais traittemens, qu'il auoit receu tant du Roy que du Duc, que le Comte & le Secretaire luy auoient repreſentés encore plus grands qu'ils n'eſtoient en effet; tellement que le Prince de Salerno ne s'oſoit pas preſenter au Roy. L'Eſlection du Pape Innocent VIII. accreût de beaucoup le courage de ces mal-contents, pour l'inimitié que ce Pape portoit au Roy, & au Duc ſon fils, auant meſme ſon Eſlection. Ce qui augmenta le mal, ce fut le refus fait par le Roy de reconnoiſtre le Pape pour le Royaume de Naples, diſant que les Papes precedens auoient renoncé à ce droict; & de plus, que ce droict eſtoit pour Naples & Sicile conjointement, & qu'il ne tenoit que Naples. A cela on accumula pluſieurs autres petits differés, qui furent tels qu'on en prit les armes en Italie: le Pape, les Venitiens & les Gennois d'vn coſté; le Roy de Naples, le Duc de Milan & les Florentins de l'autre. Au party du Pape ſe joignirét le Comte de Sarno & le Prince de Salerno, qui furent nommez par luy Chefs des Barons mécontens,

Le Comte, pour fortifier son party, fit en sorte, que le Prince de Salerne fit le mariage de la fille du Comte de Cappaccia S. Seuerin, auec Trajan, fils de Iean Caracciolo, Duc de Melfe: & ce fut à ces nopces que les Grands s'assemblerent, où le Grand Admiral, le Connestable, le Carmelingue, le Grand Seneschal, & autres estoient. Ce grand Seneschal parla fort haut du Duc de Calabre, & de son naturel farouche, disant qu'il luy falloit resister, assisté qu'ils estoient du Duc de Melfe. Les Barons au contraire, lassez des guerres passées, consideroient & representoient le peu de moyen que le Pape auoit de les secourir, son predecesseur Sixte ayant tout consommé. Qu'il n'y auoit point d'apparence de s'asseurer, ny sur le Secretaire, ny sur le Comte de Sarno, qui estoient interessez auec le Roy, & non auec eux. Sur ces difficultez il ne fut rien conclu, sinon que le Comte de Bisignano iroit à Naples, & sçauroit du Secretaire & du Comte, des Comtes de Carinola, de Castro & d'autres, la verité du dessein du Duc de Calabre, & ce qu'ils feroient en cas que les Barons prissent les armes. Là il confera auec le Comte, & trouua que leur affaire estoit desesperée. Les Barons toutesfois, persuadez par le Prince de Salerne & autres Grands, resolurent de se joindre au Pape; mais ces affaires se faisoient si lentement, que le Comte impatient, & ennuyé de la froideur du Prince de Salerne, & ne pouuant librement conferer auec luy, pour luy donner courage, fit en sorte que le Roy l'enuoya vers ce Prince, pour tascher de luy faire perdre l'opinion qu'il auoit que le Roy luy vouloit du mal. Il fut donc à Salerne, &

parla en ſecret au Prince, luy fit conſiderer l'état où l'inſatiable auarice du Duc de Calabre les auoit reduits, & luy repreſenta le mécontentement des peuples & des Barons, le deſir des Princes d'Italie de voir le Duc de Calabre ruïné, que ſes alliez eſtoient foibles, & que luy qui auoit paſſé ſa vie au ſeruice du Roy & du Duc ſon fils, ne les auoit jamais veu ſi foibles, ny ſi aiſez à eſtre opprimez: Pour le Secretaire, qu'il eſtoit ſi craintif qu'il auoit voulu ſe retirer en Eſpagne, & abandõner ſa femme & ſa famille, mais qu'il l'auoit retenu. Le Prince ſe reſolut à ce que le Comte voulut. Ils députerent vers le Pape vn des Bentiuoles pour le diſpoſer à faire la guerre, & ſe ſeruirent en cela du Cardinal de S. Pierre *in vincula*, luy faiſant voir ce qu'ils pouuoient, & les auantages qu'ils auoient pour conquerir le Royaume, moyennant que le Pape trouuaſt bon que le Cõte eût vne armée de mer vers les Terres de l'Egliſe, pour empécher les commoditez que la mer apporte à la ville de Naples: quoy faiſant, le Comte & le Secretaire fourniroient aux Barons cent mille ducats, pour faire la guerre: que le Comte fortifieroit Sarno, & le Secretaire Carinola. Que par ce moyen, & par la terre de S. Seuerin & de Serra, appartenant au Prince d'Altamura, ils pretendoient aſſieger Naples. Qu'aprés que le Roy ſeroit chaſſé, le Comte auroit pour recompenſe de ſes ſeruices, le Comté de Nole Iſchia auec Lumiera, & ſa fille épouſeroit le fils du Prince de Biſignan, auec trente mille ducats de dot; & le Secretaire auroit la fille du Comte de Lauria pour ſon fils, le Comte de Policaſtro. Le Comte de Sarno eſtant de retour du voyage qu'il auoit fait vers le Prince de

Salerne, dit au Roy, que ce Prince estoit en peine des mauuais rapports qu'il sçauoit auoir esté faits de luy, qu'il auoit neantmoins tel pouuoir sur luy qu'il l'auoit adoucy, & qu'il s'asseuroit qu'vn second voyage vers luy le rameneroit à son deuoir. Le Roy creût le Comte pour vn temps, mais ayant sceu qu'il auoit parlé de nuict au Prince de Salerne, il entra en soupçon, & sur l'aduis qu'il eut que les Barons auoient enuoyé au Pape, il tascha de faire surprendre le Deputé ; mais le Comte y mit ordre. Ces défiances du Roy étonnerent le Comte, de sorte que craignant d'estre surpris, il fit mettre sur vn nauire tout ce qu'il auoit de plus precieux à Naples, pour le faire conduire à Sarno, par le moyen d'Antoine Coppola son frere, qui auoit commandement sur quelques nauires. Le Comte donna aduis de tout au Comte de Carinola, fils du Secretaire, qui estoit vn des principaux instrumens de la menée. Car il auoit par ses faux aduis débauché le Marquis de Bitonte, auquel il auoit fait croire que le Duc de Calabre auoit dessein de le faire mourir auec les principaux Barons. Il fit aussi tout ce qu'il pût enuers les Vrsins, ses alliez ; & alla si auant, qu'il conseilla d'emprisonner le Roy ; & fit en sorte que le Prince de Salerne refusa les conditions de la paix; bien que son pere ne trouuast pas bon qu'il se meslât de toutes ces menées, le reprenant souuent de ce qu'il parloit trop librement de ses maistres: tellement que le Comte de Sarno communiquoit plus souuent auec luy qu'auec le Secretaire ; outre que le Secretaire leur auoit declaré qu'il ne se vouloit point découurir, que le Pape & les Barõs n'eussent fait quelques progrés,

Le Comte de Carinola voyant la retraitte du Comte de Sarno, il s'embarqua pour se retirer; mais ayant esté rencontré par le Comte de Sarno, cettuy-cy l'obligea à s'en retourner, & de couurir par leur prompt retour leur mauuais dessein. En ce temps-là la femme du Prince de Salerne accoucha; & le Duc de Calabre se voulant éclaircir du soupçon qu'il auoit de son affection & de sa fidelité, luy fit dire qu'il vouloit presenter l'Enfant au Baptesme; ce qui mit le Prince en grande peine, parce qu'il auoit dessein de faire vne grande assemblée de parens & d'amis, sous pretexte de ce Baptesme, pour aduiser à leurs affaires. Le Prince toutesfois fit semblant de se sentir honoré de ces offres; mais il luy fit sçauoir qu'estant obligé de faire vne grande assemblée de parens & d'amis à cette occasion, ce qui ne se pourroit pas faire si tost, il seroit obligé de differer ces ceremonies pour quelque temps; dont il luy donneroit aduis; & traîna tant, parce qu'il sçauoit que le Duc seroit contraint d'aller en Abruzzo. Le Comte de Sarno voulut preuenir les desseins du Duc, alla de nuict à Salerne, où il trouua le Prince dormant, & le réueillant il luy dit, que le sujet pour lequel le Duc de Calabre le vouloit visiter, n'estoit que pour l'arrester; qu'il fist reflexion sur les perfidies du Duc, & que c'estoit à ce coup qu'il le faloit arrester luy-mesme, & en deliurer le monde, s'offrant à luy auec tout son pouuoir. Le Prince rejetta cette proposition comme injuste & pleine de perfidie: mais l'Agent des Barons ne laissoit pas cependant de traitter auec le Pape, & de le presser de secourir les Barons, en s'obligeant de leur enuoyer le Duc de Lorraine:

en quoy neantmoins ſe rencontrerent pluſieurs difficultez, aux moyens d'attaquer le Royaume, qui firent que la ligue n'eut point d'effet pour lors; d'autant plus que les diuerſes fins des vns & des autres, & l'autorité égale, que les Barons vouloient auoir dans le party, diſſiperent leurs conſeils. Mais ce qui les obligea à penſer à eux à bon eſcient, ce fut l'empriſonnement du Comte de Montorio, que le Duc de Calabre fit arreſter en ſon voyage de l'Abrazzo auec ſa femme, ſes deux enfans, & quelques Barons de ces quartiers-là, qu'il enuoya liez & garrottez à Naples. Ce qui allarma les Barons, & les obligea à prendre les armes, & à fortifier leurs places. Cette priſe d'armes mit tout le Royaume en vn merueilleux deſordre, par les diuiſions des factions Angeuines & Arragonnoiſes, qui ſe renouuellerent. Les Barons, voyans que c'eſtoit à eux à qui on en vouloit, ils ſignerent la Ligue auec le Pape. Le Comte de Sarno demanda la députation pour luy, mais le Prince de Salerno s'y oppoſa, diſant qu'il ſe vouloit ſeruir de ce pretexte pour ſe ſeparer d'auec eux, parce que voyant que le Secretaire auoit peur de la puiſſance formidable du Duc de Calabre, il commençoit de trembler à ſon exemple; & pour empeſcher abſolument cette Députation, il fit écrire par leur Agent que le Pape vouloit bien auoir vn Ambaſſadeur de leur part auprés de luy, mais qu'il deſiroit qu'il fuſt de l'ancienne Nobleſſe. Le Comte, voyant qu'on luy reprochoit ſa nouueauté, s'en offenſa, & en conceut contre le Prince vne inimitié qui fut cauſe de leur ruïne de part & d'autre. Il fut donc arreſté que le Grand Seneſchal feroit le voyage de

Rome, & qu'il communiqueroit auec le Prince de Salerne ce qu'il auroit à faire. Le Pape de son costé ennemy du Duc de Calabre, sollicitoit viuement les Venitiens de se joindre à luy, pour la conqueste du Royaume de Naples. Robert de S. Seuerin, lors General des Venitiens, se retira de leur seruice pour seruir le Pape, qui luy donna la conduitte de son armée, qui estoit déja en campagne. Le Roy & le Duc estonnez de ces armées estrangeres, & de celle qui se preparoit au dedans, s'aduiserent d'appaiser les plus mauuais, & tenterent par le moyen du Comte de Sarno, de parler au Prince de Salerne à Sarno mesme : ce que le Comte trouua à propos, son dessein estant d'arrester le pere & le fils, & d'executer ce qu'il auoit conseillé au Prince de faire quelque année auparauant. Le Roy neantmoins ne voyant aucune apparence d'accommodement, leua vne armée pour s'opposer à l'armée de l'Eglise, & écriuit à ses amis, qu'ils eussent à l'assister en cette pressante necessité. Le Prince de Salerne, & le Comte de Sarno estoient alors du tout détachez l'vn de l'autre, estant le Prince deuenu tres-insolent par la promesse du Pape, tellement qu'il méprisoit & le Comte & le Secretaire ; dont on leur faisoit des rapports à toute heure. Cette diuision fut cause que les Barons demanderent la paix au Roy, qui les oüit tres-volontiers, & enuoya vers eux le Comte de Sarno, le Secretaire, & vn Catalan, son Conseiller. Le Comte & le Secretaire conseilloient la paix, pour couurir leurs mauuais déportemens passez, mais les Barons se défioient d'eux, tellement que le Comte de Sarno courut fortune de la vie. Sur ces défiances les Barons dirent

tre nous qui ait esté porté de son bon gré, mesme qui ait esté cause de toute cette affaire, c'est vous, qui auez conseillé l'union, c'est vous qui l'auez faite, craignant la perte de vos biens. Mais puis que ie vous vois en suspens, & répondre froidement, que vous y estes obligé par écrit; à Dieu ne plaise que la crainte de ce peu de lignes vous emporte, où l'amour de vostre bien, & la conseruation de vostre personne ne vous appellent pas. Et à l'instant le Seneschal déchira l'acte. Le Comte fut bien aise de se voir deliuré de l'apprehension d'estre conuaincu par cét écrit, comme le Prince de Salerne l'en auoit souuent menacé: Toutesfois il leur témoigna que pour cela il n'entendoit point estre dégagé de parole, ny de leur Ligue, & qu'il n'auoit parlé de l'écrit, que pour faire entendre qu'il n'estoit engagé qu'autant que l'écrit l'obligeoit, & pas plus auant. Pour conclusion de leur entretien, le Seneschal le conjura de ne se point separer d'auec eux, luy remontrant qu'il ne pouuoit pas esperer d'estre iamais bien auec le Roy & le Duc. Le Comte continuant en ses dissimulations, fit mine d'affectionner les affaires du party plus que iamais, ce qui fut cause que les Barons le caresserent comme auparauant. Les Barons s'estans ainsi accordez auec le Roy, le supplierent de passer par Salerne, pour faire ratifier le traitté au Prince: ce que le Roy promit de faire; mais estant en chemin, il eut auis que les habitans d'Aquila s'estoient rebellez, qu'ils auoient tué leur Gouuerneur, & qu'ils s'estoient declarez pour le Pape. Ce qui estonna le Roy, & plus fort aux Barons. Sur ces mauuaises nouuelles le Roy resolut d'enuoyer le Comte de Sarno, le

Secretaire, & le Conseiller Catalan à Salerne, auec ordre d'arrester le Prince. Le Comte au lieu d'executer ce commandement, se voyant éloigné du Roy, se retira à Sarno, où il se fortifia. Les autres Barons ne s'arresterent point pour cela, mais furent trouuer le Prince de Salerne, qui auoit le Comte de Carinola auec luy, & declarerent qu'ils ne vouloient pas ratifier la paix, & obligerent le Secretaire d'écrire au Roy qu'il y auoit quelques articles qu'il falloit changer; & de plus qu'ils vouloient que le Prince Frederic, second fils du Roy, les vint trouuer, pour jurer l'entretenement des articles. Le Prince de Salerne, non content de cela, voulut obliger le Secretaire à se declarer à l'exemple du Comte de Sarno, & sur le refus qu'il en fit, il le fit arrester auec le Catalan. Il y en a qui ont laissé par écrit, que le Secretaire voulut bien estre arresté, afin d'auoir pretexte de demeurer auprés du Prince pendant la guerre: mais il est certain qu'il aduertit le Prince Frederic de ne pas venir ; & qu'il n'y faisoit pas bon pour luy. Ce Dom Frederic estoit vn Prince tres-prudent & sçauant, & d'vn naturel bien different de son frere le Duc de Calabre. Le dessein des Barons estoit, luy estant auec eux, de le reconnoistre pour leur Roy, afin d'exciter vne guerre ciuile entre les deux freres. Dom Frederic, nonobstant l'auis du Secretaire, resolut, du consentement de son pere, d'aller trouuer le Prince de Salerne, & fut receu des Barons, comme le Roy mesme. Ces caresses extraordinaires & inesperées l'estonnerent, mais firent esperer en mesme temps qu'il les pourroit faire condescendre à la paix ; ce

qu'il ne pût pas faire toutesfois, parce qu'ils le supplierent d'accepter la Couronne, & d'estre leur Roy, pour les deffendre contre le Roy & contre le Duc. Cette proposition extraordinaire l'ayant surpris, il demanda la nuict pour en deliberer. Cependant le Prince de Salerne fit preparer la salle pour le lendemain, en sorte que le siege de Dom Frederic estoit vn peu plus éleué que celuy des autres, afin de luy faire entendre qu'il estoit plus qu'eux, & comme leur Roy. Le Prince de Salerne parla le premier, exaggera le mauuais naturel du Duc de Calabre, & le bon naturel de Dom Frederic; y adjoustant que les Barons desiroient cettuy-cy pour leur Roy, & qu'ils detestoient l'autre comme vn tyran: suppliant D. Frederic de ne point refuser ce qui luy estoit si franchement offert. Ce Prince parla auec tant de chaleur & vehemence, que la compagnie creût qu'il seroit impossible à D. Frederic de s'empescher d'accepter ces offres. Neantmoins D. Frederic leur remontra par vn long discours le danger qu'il y auoit en cette proposition, tant pour luy que pour eux; & l'impossibilité qui se rencontreroit en l'execution, l'affaire estant si injuste en elle-mesme, qu'ils seroient les premiers à s'en repentir. Les Barons bien estonnez de cette réponse, & préuoyans bien les maux qui leur arriueroient aprés ce refus, ne sçauoient plus quelle contenance tenir; de sorte qu'ils se porterent à vne estrange resolution d'arrester ce mesme Prince, qu'ils auoient peu auparauant nommé pour estre leur Roy. Cependant on disoit tout haut à la Cour, que le Secretaire estoit de la faction des Barons, & qu'il estoit traistre & ingrat; surquoy ses enfans se

voulurent retirer, ſupplians le Roy de ne point croire ces mauuais bruits, & de leur permettre d'aller trouuer leur pere, pour en ſçauoir la verité : ce qui leur fut accordé. La venue des enfans du Secretaire réjoüit fort les Barons, croyans que leur pere, voyant ſes enfans hors de danger, ne manqueroit pas de ſe declarer contre le Roy, pendant qu'ils ménageroient que le Comte de Policaſtro, ſon fils, épouſeroit la fille du Comte de Lauria, à cauſe que la terre de ſon fils eſtoit enclauée dans les terres de S. Seuerin, qui le protegeroient : mais il mania cét affaire en ſorte qu'il n'y parut pas ſeulement qu'il euſt deſiré ce mariage : & voicy la façon de laquelle il y proceda. Entre ceux qui eſtoient arreſtez auec le Prince Dom Frederic, eſtoit ce Conſeiller Catalan, homme fort timide, auquel ils firent dire par vn homme d'Egliſe, que s'il vouloit faire enuers Dom Frederic en ſorte qu'il procuraſt que le Secretaire fiſt vne alliance auec les S. Seuerins, ils les deliureroient tous. Dom Frederic, ne deſirant rien tant que la liberté, en parla au Secretaire, qui fit mine de refuſer ce party pour ſon fils ; mais enfin Dom Frederic le luy commanda, diſant qu'il y alloit du ſeruice du Roy; tellement que le mariage fut conclu, & les nopces faites auec toutes ſortes de magnificences. Le Roy, voyant l'obſtination des Barons, & que le Pape ſe preparoit de ſon coſté, ſe reſolut de ſe deffendre contre les vns & les autres, arreſta pluſieurs Barons, & ſurprit quelques places. Mais voyant qu'il ne pouuoit venir à bout du Comte de Sarno, il trouua moyen de le deſvnir du tout d'auec les autres, luy donnant auis que les Barons luy auoient mandé qu'il s'eſtoit ligué

auec eux, & mesme qu'il les auoit instiguez à faire cette vnion, mais qu'il s'estoit piqué & retiré d'auec eux, parce que le Prince de Bisignano n'auoit point voulu de son alliance: ce qu'il ne pouuoit pas croire de luy; sçachant auec quelle prudence & fidelité il s'estoit gouuerné à Salerne. Et qu'encore que ce Prince ne l'eust pas jugé digne de son alliance, qu'il l'estimoit digne de la sienne, luy promettant que Marc, son fils aisné, épouseroit sa niepce, fille du Duc de Melfe, le priant de faire diligemment garder Sarno, & vne autre terre qu'il auoit. Ces promesses furent cause que le Comte se separa du tout des Barons; & durant toute la guerre il fut auec le Roy. Le Comte de Carinola excita cependant contre le Roy Dom Fuluio Vrsino, disant que le Roy luy vouloit oster le Comté d'Albi. Le Roy se resolut de luy faire la guerre, & à ceux qui se seruoient du nom du Pape, fit prendre les armes aux Colonnes & Sauelles contre les Vrsins; ce qui causa dans Rome vne grande diuision entre ces deux familles, & plusieurs combats, dans lesquels il demeura nombre de morts sur la place. Le Pape pour s'opposer aux Colonnes, manda Robert de S. Seuerin, & pressa le Duc de Lorraine de venir conquerir le Royaume de Naples, dont il disoit le vouloir inuestir, & d'en dépoüiller le meschant: à quoy le Duc de Lorraine voyoit neantmoins fort peu d'apparence. Cependant Robert de S. Seuerin fit quelques exploits de guerre contre les Colonnes, dans lesquels il perdit son fils, sans qu'il s'en pût ressentir à cause de l'accommodement que le Pape fit auec eux incontinent aprés; dont il fut fort mécontent. Les Barons ne demeurerent pas sans rien faire

dans le Royaume ; mais voyans que la Cerre estoit perduë pour eux, & Sarno reuolté, laissans la Terre de Labour, ils se retirerent dans la Poüille, pour faire la guerre. Ils y traitterent auec le Duc de Melfe, & firent quelques progrés, contrebalancés par l'euasion du Prince Frederic, qui leur eschappa, s'estant laissé couler par le moyen d'vne corde dans vne barque de pescheur, qui le prit dans la mer, qui battoit le pied de la tour, où il estoit prisonnier. Aprés cette éuasion le Secretaire eut permission des Barons d'enuoyer au Roy le Comte de Carinola, qui fut assez bien receu, mais oüy auec défiance: car on disoit qu'il n'estoit prés du Roy que pour épier ses actions, & pour attendre sa ruïne sans luy aider : tellement que craignant d'estre arresté, il fit transporter tout ce qu'il auoit de plus precieux à Carinola, & se retira de nuict : ce qui estonna le Roy, pour estre Carinola attenant aux terres de l'Eglise, enuoya aprés luy son Grand Escuyer, pour le faire reuenir, & pour l'asseurer de sa bonne volonté, & ne l'ayant pû obtenir, il le fit menacer d'enuoyer des gens de guerre pour le contraindre à son deuoir ; & comme la crainte eut le pouuoir de le faire fuïr, les menaces eurent celuy de le faire reuenir, tant il estoit lâche & timide. Le Secretaire fut fort estonné de ce changement, tellement que desirant y mettre ordre, il supplia qu'on l'enuoyast vers le Roy, sous couleur de traitter la paix, & qu'il leur donneroit pour ostage le Comte de Policastro, son fils ; ce qu'il obtint : & se presentant deuant le Roy, il se purgea de tout ce qui luy pouuoit estre imputé, alleguant pour témoin de son innocence le Prince Dom Frederic, là present.

present. Le Roy, fort dissimulé, le reçeut benignement, non seulement de parole, mais aussi en effect, luy confiant ses affaires comme auparauant. Le Duc de Calabre d'autre costé se trouua fort empesché d'vne si puissante conjuration contre luy, & contre l'Estat de son pere, sans argent, & abandonné du Comte de Sarno, qui en auoit. Le Roy neantmoins se trouuoit en assés bon estat, ayant, ce luy sembloit, appaisé le Comte de Sarno, asseuré de la Terre de Labour, & son fils Frederic hors des mains des Barons, il se resolut de se retirer à Naples, & faire General de son armée, qui estoit grande, le Prince de Capoüe, aisné du Duc de Calabre, Prince encore jeune, mais qui auoit auprés de luy les Comtes de Fondi, de Matalone & de Mariglian pour Conseil. Le Duc de Calabre, qui ne pouuoit plus souffrir tant d'ennemis prés de luy, se resolut d'attaquer Robert de S. Seuerin, qui commandoit les forces du Pape; ce qu'il fit auec bon succés; car il mit en route l'armée du Pape qui creût y auoir esté trahy. Toutefois S. Seuerin alla à Rome pour dissuader le Pape de traitter auec le Duc de Calabre, & pour l'asseurer qu'auec ce qui luy restoit de gens de guerre, & ce qu'il pourroit leuer, il esperoit défaire le Duc: ce que le Pape escouta volontiers, & l'exhorta de faire en sorte qu'il se joignist aux Barons. Le Prince de Capoüe, commandant l'armée du Roy dans le Royaume, assiegea Roque de Sainct Seuerin, mais il fut contraint de leuer le siege. Robert de Sainct Seuerin ayant leué de belles troupes, resolut de combatre le Duc de Calabre; ce qu'il fit aupres de Montorio. Le combat fut grãd & douteux, mais le chãp demeura au-

Duc de Calabre, quoy que l'auantage semblast égal. Le Duc, enflé de ce bon succés, se resolut de presser le Pape jusques dans Rome: quitta le siege de Montorio, & entra dans les terres de l'Eglise, enuoyant Virginio Vrsino & le Comte de Petigliano d'vn costé pour rauager le païs, & s'approcha des murailles de Rome, bien qu'il eut derriere luy les trouppes de Robert de S. Seuerin, mais remplies de terreur de celle du Duc, pour auoir esté deux fois defaites. Il n'y eut jamais dans la ville de Rome vne si grande frayeur, le peuple n'ayant dequoy se deffendre. Ce qui l'asseura, fut que le Pape fit entrer Robert de S. Seuerin auec quelques troupes, qui furent souuent aux mains auec les assiegeans. Les Ambassadeurs de diuers Princes, qui se trouuerent alors à Rome, & les Cardinaux presserent le Pape de songer à la paix auec le Roy de Naples, aussi bien que le peuple, las d'vn siege qui auoit desia duré trois mois. Robert de S. Seuerin, se voyant frustré de ses esperances de la conqueste du Royaume de Naples, dont on luy auoit promis les principaux membres; & voulant faire voir qu'il n'y auoit point eu de sa faute, demanda que son armée fust payée, & qu'on luy donnast les chappeaux rouges qu'on luy auoit promis pour ses enfans: dont ayant esté refusé, il permit à son armée de rauager les terres de l'Eglise; si bien que le Pape se voyant reduit à de grandes extrémitez, tant par ses amis que par ses ennemis, il se resolut d'entendre à la paix, qui fut concluë, à condition que le Roy de Naples reconnoistroit l'Eglise, & payeroit le tribut ordinaire; & de plus qu'il cesseroit de poursuiure les Barons. Ces conditions furent acce-

ptées au nom du Roy. Iouianus Pontanus, personnage de grand nom pour les lettres, & qui auoit beaucoup contribué à cette paix, pensa par là entrer au lieu & au credit du Secretaire; mais le Duc, ennemy des lettres, ne le fauorisa pas auprés de son pere. Les Barons ne furent pas contens de cette paix, blasmerent le Pape de s'y estre laissé aller, & rechercherent les moyens de la rompre; ils ne laisserent pas pourtant d'enuoyer leurs Deputés au Roy pour luy faire leurs soubmissions. Il les receut auec vne majesté & seuerité extraordinaire, ayant la Couronne en teste, le sceptre en vne main, & la pomme en l'autre, seant en vn siege richement paré, & enuironné de grand nombre de Seigneurs. Ces Deputés rapporterent qu'ils ne reconnoissoient rien de bon au visage du Roy, y adioustans que le Prince de Capoüe estoit tousiours en campagne auec vne armée, & que le Grand Seneschal estoit mort de regret de cette paix. Le Duc de Calabre n'auoit pas pour cela oublié la haine qu'il portoit aux Barons, pour auoir preposé D. Frederic à luy. Il ne laissa pas de poursuiure le reste des troupes de Robert de S. Seuerin, qu'il defit, & vne partie se rendit à luy. Sur ces succés il rentra dans le Royaume, sceut les assemblées des Barons, esmeus de la mort du Grand Seneschal, & de ce que ses terres auoient esté confisquées & données par le Roy, mit le siege deuant Aquila, & passa outre, publiant que les Barons alloient contre la paix jurée de part & d'autre. Les Barons s'assemblerent à Codogna, pour aduiser à leurs affaires, qui estoient en tres-mauuais ordre, recherchoient tous les moyens de se deffendre, voyans que le Duc rom-

poit la paix. Il y en eut mesmes qui proposerent d'enuoyer au Turc, pour auoir du secours, & exhorterent la Marquise du Guast, veufue du Grand Seneschal, d'aller à Rome, se plaindre au Pape, de ce que le Roy l'auoit dépoüillée des Estats de son mary, sans considerer la paix qu'il auoit jurée. Ils firent de plus l'estat de quelques leuées de trouppes ; & afin que leur ligue fust indissoluble, il la jurerent dans l'Eglise de S. Antoine de Codogna, ayant le S. Sacrement entre les mains, & en presence de Notaire & tesmoins, s'obligerent à se secourir les vns les autres. Le Duc de Calabre fit quelque progrés sur les Barons ; mais non tel qu'il leur fist perdre courage. C'est pourquoy le Duc voyant d'vn costé le Prince de Bisignan auec quelques forces, & de l'autre le Duc de Melfe, desquels il se défioit, fut conseillé, le païs se ruïnant du tout, de penser à la paix ; ce qu'il fit à condition que les Barons quitteroient leurs places fortes, & seroint restituez en leurs Estats, à quoy ils condescendirent auec vne telle ardeur, voyans la douceur & la franchise dont le Roy & le Duc vserent lors, qu'ils se battoient à qui iroit mettre ses biens & leurs personnes mémes entre les mains du Roy. Le Prince de Salerne seul ne le voulut point faire, se retira du Royaume, ne croyant pas y estre en seureté sans ses Places, jugeant que la clemence de ses maistres dureroit jusques à ce que leur Estat fust paisible : il se trouua neantmoins à Naples auec les autres ; & le Roy ne l'ayant pû vaincre de belles paroles, se retira à Rome où il fut bien receu ; mais il ne pût persuader le Pape de prendre les armes ; & de là se retira en France.

Ce fut aprés ce Traitté que le Roy se resolut de se défaire du Comte de Sarno, du Secretaire, & de ses enfans, les Barons ayans rejetté sur eux toute la guerre passée : mais le Roy ne voulant en faire à deux fois, & desirant les prendre tous ensemble, s'aduisa de cét artifice. Le Comte de Sarno durant cette guerre, estoit retiré en la forteresse de Sarno auec ses enfans & ses biens, où il s'estoit merueilleusement fortifié, & venoit rarement voir le Roy. Le Roy pressoit fort le Comte de conclurre le mariage d'entre son fils & la fille du Duc de Melse sa niece, & y fit consentir le Duc de Melse. Le Roy auoit cette fille prés de luy, & par consequent il falloit que les nopces se fissent chez luy. Le Comte n'eut aucun soupçon de cette poursuitte; au contraire en fut si content, qu'il croyoit qu'il se restabliroit par le moyen de cette alliance; & sans y penser dauantage, il mena ses enfans à Naples; & pour y paroistre, y fist apporter tout ce qu'il auoit de plus precieux; & ce par vn juste jugement de Dieu, afin que ce qu'il auoit injustement amassé, fust dissipé en vn moment. Estant donc arriué à Naples, il fut trouuer le Roy qui estoit au Castelneuf, faisant faire de grands preparatifs pour ces nopces. Mais le jour des Epousailles, pendant que le Comte attendoit la mariée & le Roy, Paschal Carlonne Castellan, se presenta qui auoit charge d'arrester le Comte Sarno, ce qu'il fit, & tous les siens, jusques à des femmes. Le Secretaire, ses enfans & leurs femmes, parées pour les nopces, furent aussi arrestées. Anello Arcamone, Comte de Burello, Cousin du Secretaire, & le Seigneur Catalan, furent arrestés; l'vn pour auoir esté Ambassadeur à Rome, &

auoit ſçeu du Pape que le Secretaire eſtoit de la menée, & ne l'auoir reuelé ; l'autre pour auoir eu intelligence auec les Barons de Salerne. Le Roy fut ſi auide du bien de ces priſonniers, qu'il fiſt prendre juſques à leurs mulets, qu'il fit mettre dans ſes eſcuries. La capture de ces gens eſtonna le peuple, & plus les Barons, juſques à prendre les armes, & ne s'arreſterent point que l'on euſt ouuert les portes du Chaſteau, & que l'on n'eut fait ſortir ceux qui y eſtoient enfermés pour s'eſſeurer des priſonniers : incontinent le Roy enuoya aux maiſons des priſonniers pour en tirer tout ce qui y eſtoit tant à Naples qu'à Sarno : où il y eut de la reſiſtance, juſques à ce que la Garniſon euſt eſté aduertie de la diſgrace du Comte : l'on tira de ce Chaſteau de tres-grandes richeſſes, qui furent apportées à Naples en forme de triomphe antique: car tout ce qu'il y auoit de rare & de precieux, en toutes les Prouinces du monde, où l'homme peut mettre le pied, le Comte en auoit en abondance; mais ce qui donna plus d'eſtonnement à toutes ſortes de perſonnes, ce fut que l'on trouua dans le Chaſteau quarante ſept pieces de Canon en tres-bon équipage. Les priſonniers furent mis dans des cachots fort à l'eſtroit ; on oſta meſmes au Secretaire vn Maure qui le ſeruoit, parce qu'il entendoit l'Italien, & qu'il luy parloit de ſa femme & de ſes enfans ; il luy en fut donné vn autre, auec lequel il ne pouuoit s'entretenir. Le Roy voulut que l'on procedaſt par Iuſtice contr'eux ; & que ſuiuant l'ancienne Loy du Royaume, tous les Iuges fuſſent Barons. Ces Iuges furent Iacques Caraciolo Cheualier, le Comte de Burgenza, le Grand Chancelier du Royaume.

Guillaume de S. Seuerin Cheualier, le Comte de Capaccia, Cantelmo Cheualier, le Comte Pepoly, Scipion Pandoxa Cheualier & le Comte de Venafro. Ces Iuges ayant veu les charges, condamnerent à mort le Secretaire Antonello Petruccy, & ses deux enfans Iean Antoine Petruccy, Comte de Policastro, & François Petruccy, Comte de Carinola; & le Comte de Sarno, François Coppola, pour auoir tous confessé auoir esté de la conjuration contre le Roy, & le Duc de Calabre, & contre l'Estat. Aucuns ont écrit que le Comte de Policastro fut condamné pour auoir sceu seulement le dessein par le Comte de Sarno, & ne l'auoir reuelé au Roy, *estant*, dirent les Iuges, *suiuant l'opinion de Bartole, coupable de crime de leze-Maiesté.* Les sentences furent leuës aux condamnez dans la Salle du Chasteau; les Barons Iuges assis en leur Tribunal auec tous les Iuges de la ville, desquels ils auoient demandé l'auis. Le Comte de Burello, & le Catalan bien que coupables, ne furent ny absous, ny condamnez. Pour le Secretaire, il fut menacé de la question, non pour sçauoir s'il estoit de la conjuration, mais pour luy faire dire où estoit son argent; à quoy le Roy l'induisoit de le vouloir découurir; & qu'il ne se fist point tourmenter, ce qui sembla indigne d'vn Roy. Enfin ce Tresor ne montoit pas à huict mille Ducats, ayant employé son argent à acquerir des Comtez & Baronnies, à bastir, & aux grands dons qu'il auoit fait au Roy son maistre, pour se le rendre fauorable. Le Roy ne voulut pas faire mourir ces prisonniers en vn jour. Le 13. Nouembre de l'année 1486. le Comte de Carinola fut traisné dans vn

chariot par deux bœufs, & eut la teste tranchée, son corps diuisé en plusieurs parties, qui furent mises aux principales portes de Naples, pour marque de son infidelité. Pour le Comte de Policastro, il eut aussi la teste tranchée, mais son corps fut baillé aux Dominicains, qui le mirent dans la Chapelle de la fondation de son pere. Ces deux Comtes freres moururent fort lâchement, & sans faire paroistre aucune marque de vertu & de generosité; Policastro remettant la faute sur son frere, & Carinola sur le Comte de Sarno. Mais parmy tant de lâches actions, il en parut vne qui merite d'estre remarquée. Honoré Caëtan Comte de Fondy, auoit en toute cette guerre aydé le Roy de ses moyens, & de sa personne, bien que le Prince de Bisignan son gendre, & autres fussent de la menée, son fils mesme le Comte de Mercone auoit aussi fait la guerre; ce que le Roy dissimuloit pour les merites du pere, qu'il disoit deuoir emporter & preualoir les demerites du fils; mais le pere cruel à son sang, persuada le Roy d'arrester son fils & de le chastier; jusques-là, qu'il fist prendre vn soldat qui auoit tasché de le sauuer, disant que si l'on balançoit les merites auec les crimes, qu'aucun de ces reuoltez ne seroit chastié. Le Roy s'estonna du courage du Comte, & le voulut vaincre, fit venir à luy le fils aisné du Comte de Marcone, encores enfant, & en fit le mariage auec Madame Sancia fille naturelle du Duc de Calabre, luy promettant pour dot la vie & les biens de son pere. Par là l'on void combien est puissante l'émulation à la Vertu, qui force les courages les plus déprauez. L'execution du Comte de Sarno & du

Secretaire fut surſiſe ſix mois entiers, pendant leſquels l'on tenta de corrompre la conſtance du Secretaire, luy donnant eſperance de la vie, mais on le trouua toûjours plus fermé, diſant, *qu'il croyoit pour l'inconſtance de la fortune, que les heureux ne deuoient point abhorrer la mort, ny les mal-heureux la deſirer; qu'il eſtimoit eſtre vne mort plûtoſt qu'vne vie à vn homme ſage paruenu à vn grand aage, de viure ſans honneur, priué de ſes enfans, eſleué aux plus hautes dignitez, & obeïr à ceux à qui il auoit commandé*, de ſorte qu'il fuſt reſolu qu'il ſeroit executé. Le Comte de Sarno dit à celuy qui luy annonça la mort, *qu'il ne luy diſoit rien de nouueau*: mais le Secretaire l'embraſſa, & remercia, l'aſſeurant, *qu'il ne luy pouuoit apporter vne meilleure nouulle; que par là le Roy luy témoignoit de l'amitié*; & parce qu'il eſtoit ſale & ſordide par la longue priſon, il ſe fiſt apporter d'autres habits, & ſe prepara comme s'il euſt eſté conuié à des nopces, auec vn viſage arreſté & tranquille, paſſa la nuict en prieres, receut le ſacrement, & le lendemain qui fut le 15. May 1487. il fut mené au ſupplice. Le Roy auoit fait dreſſer dans la Cour du Chaſteau, vn eſchaffaut ſi haut éleué, qu'il ſe pouuoit voir de la ville : le Secretaire monté ſur cet eſchaffaut, vit tout ce peuple, qu'il auoit gouuerné tant de temps auec ſi grande authorité & prudence; & ſe mit deuant les yeux pluſtoſt ſa Grandeur paſſée, que ſa miſere preſente, ſe découurit, & ſalüa tout ce peuple, qui témoigna compatir à ſon affliction; tant cet homme eſtoit, pour la longue priſon & les grands trauaux d'eſprit & de corps, défiguré & miſerable, qu'il euſt eſmeu les plus barbares à

compaſſion ; toutesfois cette bien-veillance du peuple ne le toucha nullement, mais ſans apprehender la mort, il bailla courageuſement ſa teſte à couper au bourreau ; & ainſi il finit ſa vie. Cét homme fut d'vn grand eſprit, tres-bien inſtruit aux ſciences, tres-affable où il falloit l'eſtre, & ſeuere aux occaſions, amateur des bons, ennemy des meſchans, affectionnant les gens de lettres, éloquent, reſolu aux Conſeils, & fort judicieux, adroit à trouuer des expediens aux affaires, & diligent à executer ce qui eſtoit reſolu. Tellement qu'il ne faut pas trouuer étrange qu'il ait eſté compagnon à la Royauté auec Alfonſe & Ferdinand Roy de Naples. Apres ſa mort ſa gloire ne parut pas moins qu'elle auoit fait durant ſa vie : car le Roy dépourueu du Conſeil d'vn tel Miniſtre, perdit la reputation qu'il auoit en Italie, de s'entretenir auec tous les Princes de ſon temps ; ce qui l'auoit fait reſpecter de tous trente-ſix ans durant ; & ſe gouuerna ſi mal puis apres, & rendit ſon eſtat ſi confus à ſon fils, qu'en moins d'vn an il le perdit.

Aprés le Secretaire, le Comte de Sarno parut ſur l'eſchaffaut auec vn liure de priere à la main & vne chaiſne au col, & dit à ceux qui le conſoloient, qu'il receuoit la mort en gré, pourueu que l'on luy fiſt voir ſes enfans, ayant eu vn faux auis qu'on les auoit fait mourir. Ceux qui auoient charge de cette execution, firent venir ſes enfans : ſi toſt qu'il les vid, il ſe leua à peiné ; & leur tendit les bras ; & certes c'eſtoit vn miſerable ſpectacle, de voir le pere & les enfans s'embraſſer en ce lieu ſi étroitement : le frere baiſer ſon frere ; les viſages couuerts de larmes,

eux qui auoient esté si long-temps separez les vns des autres dans des cachots ; croyans tous estre conduits au lieu du supplice, pour estre executez. Le Comte ayant repris ses esprits, & essayant s'il pourroit former sa parole, il parla ,, ainsi à ses enfans. *Mes enfans, ce n'est pas sans ,, suiet que i'ay desiré de vous voir auant que de ,, finir cette miserable vie ; estant raisonnable que ,, moy qui vous ay donné l'estre, i'employe ce qui ,, me reste de vie à vous enseigner les moyens de le ,, conseruer. Que personne ne me die que si i'eusse ,, bien vescu, que ie mourrois à present iniuste-,, ment, parce que ie ne suis pas le premier qui ait ,, fait vne mauuaise fin, m'estant sagement com-,, porté. La Fortune, maistresse de la plusþart des ,, actions des hommes, se preparant de donner à ,, cét Estat, & à la Maison Royale vne rude ,, secousse, m'a renuersé, moy qui taschoit par vne ,, prudence humaine à m'opposer au decrets du ,, Ciel. Mais ie rends graces à Dieu, puisqu'il ,, faut que chargé d'années, i'endure cette fu-,, rieuse tempeste ; tout ce qui m'afflige, mes en-,, fans, est que ie vous laisse ieunes, ignorans des ,, choses du monde, mais qui est le pis, assez grands ,, pour vous souuenir de vostre bonne fortune. Si ,, vous faites comme moy, elle n'aura nulle puis-,, sance sur vous : c'est ce que vous deuez faire; car ,, ce n'est pas le seul office d'vn bon fils, de plaindre ,, la mort de son pere; ce n'est pas tout ; il faut qu'il ,, fasse sa volonté, il la faut executer. Ie croy que ,, l'on vous a dit, & vous me l'auez souuent ouy ,, dire, que ie ne suis pas né riche, ny pourueu de ,, grands Estats, mais que pour venir à vne plus ,, grande fortune, ie me suis hazardé en mes ieu-,, nes ans au trafic de la mer, où i'acquis vne telle*

„ *Vertu; non au desespoir, ny au mal, & qu'elle*
„ *vous incite à iustement acquerir, ce qui mainte-*
„ *nant on vous rauit par iniustice. Faites que la*
„ *crainte de Dieu, non des hommes, vous tienne non*
„ *seulement vnis en vos aduersitez, mais en vos*
„ *bonnes fortunes; car si vous faites autrement, il*
„ *vous en arriuera comme à moy; & afin que vous*
„ *vous en souueniés, vous, Marc, prenez cette chesne*
„ *au lieu de la grāde Seigneurie que vous attendiez*
„ *de moy; & vous, Philippe, qui estiez destiné aux*
„ *grandes Prelatures, prenez ce Liure de Priere:*
„ *c'est peu de chose, à la verité, pour l'esperance que*
„ *i'auois conçeuë pour vostre auancement, & pour*
„ *ce que i'ay trauaillé dans le monde; mais assez*
„ *pour vn homme qui a les bourreaux à ses costez,*
„ *condamné à la mort, & chargé de chesnes, & beau-*
„ *coup, pour la condition miserable, où vous serez*
„ *reduits aprés ma mort. C'est pourquoy, si vous*
„ *ne vous disposez à demeurer fermes & vnis d'a-*
„ *mitié, & vous faire aimer de Dieu, par le*
„ *moyen de l'Oraison, & les bonnes œuures, ne*
„ *pensez iamais, vous, Marc, de recouurer les*
„ *biens que vous perdez auiourd'huy; ny vous,*
„ *Philippes, de paruenir aux dignitez Ecclesiasti-*
„ *ques où vous estiez destiné.*

Le Comte ayant finy, il baisa ses enfans; leur donna sa benediction; & puis le bourreau luy trancha la teste. Voilà quelle fut la fin de François Coppola Comte de Sarno, homme tres-prudent, d'vn grand courage, d'vn esprit releué, hazardeux au fait du trafic, & tres-entendu à la marine: ces belles qualitez furent en quelque sorte obscurcies par sa fierté & son arrogance; ces mauuaises qualitez jointes à vn juste soupçon, firent qu'il abandonna son maistre & son Roy; eurent

cette force sur luy, picqué qu'il fut en son honneur, de se separer d'auec les conjurez, & enfin aueuglé de l'Alliance qu'il pensoit faire auec le Roy, elles l'attirerent dans le piege où ses ennemis l'attendoient. Les corps de ceux-cy furent tout le iour exposez à la risée du peuple; enfin le Roy permist qu'ils fussent portez en leurs sepultures. L'on remarqua que le Comte de Matalon, ennemy capital du Comte de Sarno, ne le suruesquit que de quatre iours; & que le Roy ne fust venu à ces extrémitez, & se fust contenté d'vne prison perpetuelle, s'il n'eut eu auis que le Duc de Lorraine, poussé par le Pape, & par le Prince de Salerne, se préparoit à la guerre, que par cette execution il vouloit donner de la terreur à tous les autres Barons.

NICOLAS GARA,

Palatin de Hongrie,

Sous Marie, Reine de Hongrie.

LOVIS premier, Roy de Hongrie, eut deux filles: l'aisnée, Marie, luy succeda à la Couronne de Hongrie; l'autre nommée Auoye fut mariée à Iagellon Roy de Pologne. Le Roy Louis, peu auant sa mort, 1381. traitta le Mariage de Marie sa fille auec l'Empereur Charles quatriéme pour

Sigifmond de Luxembourg, Marquis de Brandebourg fon fils, encore enfant ; à condition que le mariage ne s'accompliroit pas qu'il ne fut en âge ; & que lors la Reine le feroit participant de la Royauté. Les Eftats de Hongrie approuuerent non feulement cette condition, en confideration des grandes obligations qu'ils auoient à la memoire du Roy Louïs, mais auffi, ne pouuant plus fouffrir vn fi long interregne, declarerent & faluerent Marie non Reine, mais Roy de Hongrie. Ainfi par vne faueur extraordinaire la Fortune luy donna ce que la nature auoit dénié à fon fexe. Cette qualité ne luy donnant pas, eftant encore fort jeune, ny plus de capacité, ny plus d'intelligence pour gouuerner le Royaume, elle eut befoin de conduitte. Sa mere Elifabeth, fille d'Eftienne Roy de Boefine, & d'Elifabeth de Maffouie, prudente & fage, l'affifta de fes confeils, qui luy euffent efté heureux, fi la Fortune eut toûjours fauorifé cette petite Princeffe, comme elle auoit fait au commencement : ou fi ces Dames n'euffent point trop exactement fuiuy les confeils d'autruy.

Il y auoit lors dans la Cour vn nommé Nicolas Gara, qui eftoit d'affez bon lieu ; paruenu par fa valeur à quelques dignitez dans le Païs. La Reine Mere creut ne pouuoir fe feruir d'vn plus fidel Confeil que celuy de Gara. Luy, qui fe tenoit fort obligé à la memoire du feu Roy, fon maiftre, embraffa cette occafion, *tant pour rendre*, difoit-il, *feruice à la femme, & à la fille de celuy, qui luy auoit tant fait de biens, que pour pouffer fa fortune au plus haut poinct de Grandeur.* Pour ce faire il eftoit toûjours prés ces

Reines, fortifioit de ses conseils ce qu'il y auoit de foible, tant en l'aage de la Reine, qu'en la debilité de son sexe ; & en ce commencement il ne conseilla rien que de genereux, rien que de digne de la Royauté, & pour le bien du País. La Reine, qui reconnut que les conseils de Gara estoient bons, le prit en telle affection, qu'elle ne voulut prendre autre conseil que le sien, n'écoutoit personne, de quelque qualité qu'il fust. Gara se voyant ainsi estably, commença à penser à d'autres choses qu'au bien de l'Estat ; insinua dans l'esprit de la Reine qu'il estoit dangereux & de perilleuse consequence, de rendre les Grands trop puissans en vn Estat, tant en biens qu'en charge. Que les reuoltes des peuples estoient ordinairement fomentées par ces grands qui ne peuuent obeïr, lors qu'ils se voyent à quelque haute fortune. Qu'il les falloit reduire en sorte, qu'ils n'eussent le moyen de luy nuire ; principalement durant sa minorité. Qu'il y en auoit aucuns dans la Cour, à qui il falloit oster les charges, parce qu'ils en abusoient, & en pouruoir d'autres, plus confidens, moins riches, & plus dépendans de la Royauté. Gara persuada à la Reine ce conseil, quoy que dangereux ; luy ayant fait auparauant mille protestations de sa fidelité. La Reine suiuant ce mauuais conseil, commença à se défier des principaux Seigneurs de sa Cour ; d'aucuns sans sujet, & sans juste cause. Ces Seigneurs ne pouuans souffrir cette injure si injuste, dépoüillerent peu à peu ce respect qui se rend naturellement à la Royauté. Aprés cela le dégoust du Gouuernement prit facilement place dans leurs esprits, en telle sorte que rien ne leur pouuoit plaire;

& ainsi se virent comme insensiblement portez à vne rebellion, prenans pour pretexte de se voir preferez à quelques petits Compagnons,& reculez des Conseils. Que tout estoit reduit à vn seul qui estoit Gara, qui les auoit tous mis mal dans l'esprit de la Reine, & fait sortir de la Cour,pour gouuerner luy seul vn si grand Estat. Ce fut aussi contre luy, sans s'attacher à d'autres, qu'ils se declarerent ouuertement. Ces mécontentemens furent suiuis de tres-mauuais effets. Les Grands prirent les armes sous diuers pretextes, rauagerent le païs: declarerent par vn Manifeste le sujet de la prise de leurs armes, & se seruirent du pretexte ordinaire du Bien Public contre le mauuais Gouuernement. Leur fureur passa si auant, qu'ils disoient tout haut qu'il estoit besoin d'élire vn Roy. Les principaux de ce party estoient l'Euesque de Zagrabia Italien,Estienne Vaiuode de Trãsiluanie & son frere,Estiéne Simontoruia, Iean Horuat gouuerneur de la Croatie;Iean Cheualier de la Croix,qui auoient tous esté éleuez de bas lieu par la bõté du Roy,pere de la Reine. Ces obligations n'empescherent pas ces rebelles de troubler l'Estat; & pour ce faire alloient débauchant ceux qu'ils jugeoient pouuoir seruir à leur dessein:accusoient la Reine de foiblesse de courage,par la fragilité ordinaire de sõ sexe,detestoiét l'ordre de son gouuernement,&la lâche patience des Hongrois:mais par dessus tout,exageroiét le tyrannique procedé de ce Gara, luy imposoient plusieurs crimes, & par diuerses circonstances faisoient voir le danger où ils estoient tous, soit de la vie, soit de la perte de leurs biens & de leurs charges. Plusieurs se laisserent persuader de ces gens; qui adjoustoient, qu'il ne falloit point

esperer de grace pour eux prés de la Reyne: que son Conseil leur estoit fermé: qu'elle n'écoutoit plus qu'vn seul homme : que les seruices des Grands n'estoient plus considerez : bref qu'il n'y auoit rien de plus intolerable que le Gouuernement des femmes. Qu'il ne falloit plus douter qu'ils ne fussent suiuis, s'ils éliroient vn Roy, tel qu'il estoit necessaire pour le païs. Apres plusieurs assemblées clandestines, où ces gens proposerent les moyens de leur vnion, ils demeurerent d'accord d'élire pour le Roy, Charles Roy de Naples, petit fils de leur Roy Loüis. Ils ne jugerent pas en deuoir nommer vn autre plus capable, pour opposer à la Reyne & à Gara, pour auoir toutes sortes de qualitez fauorables, car il estoit de la race Royale, petit fils du feu Roy, tant aymé de son peuple. Ils resolurent donc de luy enuoyer vne Ambassade pour luy faire sçauoir leur resolution; & choisirent cét Euesque de Sagrabia, qui accepta volontiers cette charge, qui estoit vn des principaux de la rebellion. Ces Grands, pour couurir mieux leur ligue, poserent les armes, témoignerent à la Reyne de luy vouloir obeïr, payerent les charges imposées sur eux sans leur aduis; & cét Euesque de son costé feignit vn vœu qu'il estoit obligé d'accomplir à Rome. Il partit donc pour aller en Italie, & trouua le Roy Charles à Naples, à qui il fit sçauoir son arriuée, pourquoy il estoit enuoyé, & ayant obtenu vne audience
„ secrette, il luy parla ainsi : *Sire, La memoire*
„ *de vos Ancestres, qui ont gouuerné la Hongrie,*
„ *est si fort empreinte en nos ames, qu'elle nous*
„ *oblige d'auoir recours à Vostre Maiesté, comme*
„ *à ce qui nous reste au monde de plus precieux de*

„ cette sacrée Maison. Nos afflictions sont telles „ qu'elles ne se peuuent assez representer. Nos oppressions si grandes, qu'elles sont à l'extremité; „ & ne demandent autre remede que Vostre Maiesté. Les Grands, & toute la Noblesse de la „ Hongrie, vous tendent les bras. Ils n'esperent „ qu'en Vous, seul resté de la Race Royale, digne „ de leur commander. Ils vous supplient d'oüir „ leurs plaintes, & le droit que vous auez de les „ proteger, & vous coniurent de ne point preferer „ l'Empire que vous auez en ce païs, qui n'est „ qu'vne pure vsurpation, à celuy qui vous est „ deu par le Sang, & qui vous appartient legitimement. Nous ne sommes point rebelles : nos „ plaintes ne sont que trop veritables, & Vostre „ Droit tres-certain. Vous sauez, Sire, qu'aprés „ la mort de ce grand Roy Louys, vostre Ayeul, „ tous les Estats de Hongrie d'vne commune voix „ éleurent Marie sa fille, pour leur Roy, & l'appellerent ainsi. Ce consentement si vniuersel „ n'eut autre fondement, que la memoire sainte „ & venerable de son Pere ; & aussi qu'il n'y „ auoit pour lors personne dans l'Estat sur lequel „ l'on eust pû ietter les yeux. Nous reconnoissons, „ Sire, qu'en suitte de cette élection elle fut couronnée auec vn applaudissement general ; & nos „ esperances estoient lors si grandes en cette nouueauté, que la ioye de cette action sembloit surpasser de beaucoup l'affliction extréme que nous „ auions de la mort de son Pere. Mais depuis que „ les affaires ont esté absolument maniez & executez par le Conseil d'vn nommé Gara, qui possede luy seul la Reyne Elisabeth, qui a iugé que „ le bas âge de sa fille auoit besoin de secours en vn „ si grand maniement ; & que par l'artifice de ces

„*homme tous les Grands du Royaume ont esté „éloignez des affaires, & contraints de demeu-„rer en leurs maisons, inutiles à l'Estat, & viure „comme esclaues, pour en supporter les charges: „ils ont creû estre obligez de rechercher en Vostre „Personne le remede qu'ils ne peuuent trouuer „ailleurs. Remede legitime, puis que vous estes „du Sang de noz Roys; puis que la Reyne Marie „ne gouuerne pas; puis que la Reyne sa mere est „au pouuoir d'autruy; puis qu'elle ne croit person-„ne que Gara; puis que c'est Gara en effet qui est „le Roy. De ce miserable Gouuernement sont deri-„uées toutes sortes de calamitez dans ce pauure „& desolé Royaume. L'oppression des Grands, & „ensuitte la prise des armes. La Guerre Ciuile, le „comble de toutes sortes de miseres, le mépris des „Loix, la profanation des choses les plus saintes, „les assassinats frequens & impunis. La Reyne „ieune & sans experience, trop foible & inexperi-„mentée pour s'opposer à vne si forte tourmente, „est emportée par la fureur d'autruy. Et comme „si elle n'auoit part à cette desolation, elle voit stu-„pide, la Guerre & le feu dans toutes les parties „de son Estat. Ce sont les miseres où nous a porté „nostre folle pieté, & le desir de témoigner quelque „gratitude à la memoire du feu Roy. C'est pour-„quoy les Grãds & les Euesques de Hongrie m'ont „enuoyé icy, pour vous dire qu'ils vous ont designé „pour leur Roy; & m'ont donné charge expresse „de vous supplier de venir au plustost, non point „pour prendre possession d'vn Estat estrange, mais „d'vn Royaume qui vous est deû par le Sang; & „que vous ne pouuez refuser sans quelque tache „à vostre reputation. Ce que nous vous presentons „est à vous, il vient de vos Ancestres: ce que vous*

„ *possedez en Italie. vous vient indirectement, vous „ fait vassal du Pape; par consequent incertain de „ vostre Estat par les frequens mouuemens qui ar- „ riuent en ce païs, selon l'humeur inconstante de „ ces peuples, & les changemens ordinaires des „ Papes. Les exemples n'en sont que trop recens: „ vous les sçauez, Sire, il n'en faut pas dire da- „ uantage. Il me suffira de vous representer la le- „ gereté de cette Nation par ce peu de mots. Tan- „ tost les Romains leur ont commandé, puis les „ Grecs, les Goths, les Lombards, les Normans, „ les Allemans, & apres eux les François; & n'ont „ point autrefois eu honte de receuoir les Sarra- „ zins. Bref, Sire, cette Nation ne se plaist qu'en „ la nouueauté & en la ruine de ses Princes. Ces „ considerations m'obligent à vous dire que vous „ estes Hongrois, & vous supplier de croire que „ vous regnerez plus seurement auec les vostres, „ qu'auec ces gens-cy, rusez & méchans; que vous „ rangerez tousiours à la raison, assisté que vous „ serez des Hongrois. Nous sçauons les ennemis que „ vous auez au dedans & au dehors de l'Estat. „ Nous sçauons que vous y estes en grand danger. „ Quittez, Sire, ces perfides, qui ne pensent qu'à „ vostre mort; & écoutez vn peuple qui vous at- „ tend les bras ouuerts. Pouuez-vous regarder les „ yeux secs cette belle partie de l'Europe, dont „ vous tirez vostre origine? La pouuez-vous „ ainsi abandonner en sa misere? Mettez ordre „ à cét Estat. Vous trouuerez à vostre arriuée „ dans la Hongrie vne armée qui vous attend. „ Vostre conduitte & vostre Nom fera tomber les „ armes des mains de vos ennemis, éteindra le „ feu qui la consomme. Prenez les resnes de l'Estat „ de vos Peres, que les mains foibles d'vne femme*

„ *ne peuuent gouuerner. Que si nous auons fait*
„ *faute tres-lourde à la verité, de reconnoistre*
„ *vne femme pour nous gouuerner, nous esperons*
„ *que Vostre Prudence rétablira tout ce que les*
„ *desordres passez ont corrompu en toutes les par-*
„ *ties de l'Estat.* Cét Ambassadeur ayant finy, il communiqua ses pouuoirs, & les moyens de trouuer de l'argent pour le voyage du Roy & de ses troupes, & de toute sa Cour.

Ce Roy tout pensif, demanda trois jours pour se resoudre; car plusieurs considerations se presentoient dans son esprit de rejetter les offres des Hongrois. Son repos, sa femme, ses enfans, & la nouuelle conqueste de son Royaume en Italie; & combien il y auroit de difficultez de surmonter les obstacles de ce nouueau dessein; lequel possible luy feroit perdre ce qu'il tenoit asseuré en Italie; sçachant que les plus sages Princes sont ceux qui s'exposent le moins à la fortune. D'autre costé le desir de s'accroistre le chatoüilloit, & se voyant beaucoup d'enfans, les partageoit en son esprit, l'vn du Royaume de Naples, l'autre de celuy de Hongrie. Qu'il seroit estimé le plus lâche Prince du monde, s'il n'acceptoit ces offres, s'il n'auoit compassion de la Hongrie. Enfin le desir de regner l'emporta; mais auant que de faire réponse, communiqua son dessëin à la Reyne sa femme, à laquelle il representa tout ce qui se peut imaginer pour luy persuader sa resolution; & que sans doute Dieu l'appelloit à cette entreprise, puis que le peuple luy tendoit les bras, & que la tirannie estoit intolerable. La Reyne fut si estonnée de cette proposition, que la douleur la surprit, & fondit en larmes. L'on dit qu'elle luy tint ce discours;

„ *O le miserable voyage de cét Ambassadeur.*
„ *Auec quel iugement auez-vous consideré ses*
„ *propositions ? Ignorez-vous l'esprit des Hongrois,*
„ *la plus perfide Nation du monde, la plus incon-*
„ *stance & dissimulée, qui est en perpetuelle agi-*
„ *tation, & qui cherche ses auantages par le*
„ *changement de ses Princes, dans ses barbaries*
„ *& cruautez ; Si vous me croyez, vous n'écou-*
„ *terez iamais les belles promesses de cette infame*
„ *Nation. Elle vous appelle, non à vn Sceptre, qui*
„ *vous est deû par le sang, mais à la mort certaine*
„ *& à la ruïne de vostre Maison. Vous est-il per-*
„ *mis de violer ainsi le Testament du Roy Louys,*
„ *qui auoit disposé de la Hongrie en faueur de la*
„ *Reyne Marie, & vous auoit étably en ce Royau-*
„ *me ? Ne pensez pas que Dieu abandonne ainsi*
„ *cette pauure femme, cette miserable Reyne. Il*
„ *l'assistera sans doute à cause de l'infirmité de son*
„ *sexe, qu'on veut opprimer ; & parce que la Iu-*
„ *stice sera de son costé. Voudra t'il bien permet-*
„ *tre que vous quittiez cét Estat, où il vous a si*
„ *visiblement assisté, pour ruïner vos Proches ;*
„ *pour mettre à feu & à sang le Royaume de vos*
„ *Ancestres ?* Ayant finy, elle se jetta aux pieds du Roy, & le conjura par tout ce qu'il y auoit de plus saint entre les hommes, de quitter cette resolution. Le Roy fut vn peu émeu de ce discours ; mais neantmoins demeura ferme en sa resolution ; & mesura le conseil de sa femme à son sexe, & de l'amour qu'elle portoit à ses enfans ; tellement qu'il luy cacha depuis tout ce qu'il deliberoit de faire en execution des offres des Hongrois. Le Roy donc resolu, fit appeller cét Ambassadeur, luy dit qu'il acceptoit le party qui luy estoit proposé ; & que dans peu de temps

ils verroient qu'ils n'auoient point vainement esperé en luy. Enfin apres auoir mis ordre dans le Royaume de Naples, y laissant sa femme & ses enfans, ils s'embarqua auec tous ses gens sur des vaisseaux qu'il auoit fait preparer pẽdant l'hyuer, & arriua seurement en Hongrie en la ville de Sagrabia d'où estoit Euesque cét Ambassadeur. Là il fut receu auec joye d'vne partie des Grands, de la Noblesse, & du peuple; & fit sçauoir à tout le reste du païs le sujet de son arriuée; & en suitte estoit attendãt que l'on secoüast le joug de cette femme & de Gara. Les Reynes estoient bien aduerties des menées qui se faisoient contre Elles & leur Estat. Sçauoient les desseins du Roy de Naples; sentirẽt que leur nom & leur pouuoir estoit trop foible pour resister à vn Roy appellé par tant de Noblesse; qu'il estoit besoin de luy en opposer vn autre; & pour ce faire la Reyne Marie se resolut d'acheuer son mariage auec le Prince Sigismond, en executant le Testament de son pere. Mais Sigismond encore jeune, sçachant l'arriuée du Roy de Naples en Hongrie, laissa la Reine qui luy estoit promise, & se retira en Boheme. Cette retraitte estonna le Roy de Naples, qui creut que c'estoit vne feinte pour attirer sur luy les forces de l'Empereur, pere de Sigismond, qui ne pourroit pas souffrir que son fils fust ainsi chassé de la Hongrie. Les Reines d'autre costé, justement émeuës de la sortie de Sigismond, enuoyerent vers le Roy de Naples, sçauoir s'il venoit comme amy, ou cómme ennemy. Qu'elles estoient obligées, s'il venoit comme amy, de le receuoir auec toutes sortes d'honneurs; si au contraire, qu'elles estoient reduittes à se jetter à ses pieds, pour luy demander Grace. Ce Roy dissi-

diſſimulant ſon mauuais deſſein, leur fit dire, qu'il eſtoit venu pour mettre la paix dans l'Eſtat; & paſſa outre pour aller droit à Bude auec ſon armée. Les Reines, qui n'ignoroient pas les mauuais deſſeins de leur ennemy, ſe reſolurent d'oppoſer leurs artifices à ceux de ce Roy. Ils furent donc au deuant de luy dans vn chariot doré; & à la rencontre ſe firent toutes ſortes de bons accueils; & ainſi entrerent enſemble dans Bude. Le Roy, pour mieux couurir ſon jeu, ne voulut pas loger au chaſteau, & le laiſſa aux Reines. Les Dames neantmoins eſtoient bien aduerties par Gara de tout ce qui ſe paſſoit prés le Roy; juſques aux plus ſecrettes intelligences, y employant toutes ſortes de moyens; ce qui fut cauſe qu'il renforça les Gardes de la Reine, & ainſi il eſtoit en ſeureté, parce qu'il ne l'abandonna iamais. Cependant la Nobleſſe augmentoit de jour en jour prés du Roy, & ce n'eſtoit que ſolitude en la Cour de la Reine; ce qui donna courage au Roy de Naples de prendre le nom de Gouuerneur; & ſous ce pretexte de venir loger au chaſteau. En ſuitte de ce, l'on trauailla ſous main de faire que Charles fuſt declaré Roy, & que la Reine Marie fuſt dépoſée. L'on remarquoit, pour donner courage aux Hongrois, combien de maux ils auoient ſouffert, obeïſſans à vne femme; qu'il eſtoit ridicule à des hommes de ſe ſoûmettre à cét Empire, qui n'eſt iamais que miſerable. Ces Dames entendoient les riſées du peuple contre leur Gouuernement, qu'il eſtoit temps de ſecoüer ce joug, & élire vn Roy pour gouuerner tant de peuples. Elles jugerent par ces diſcours de mauuais preſages, qu'il n'eſtoit plus queſtion pour elles de penſer à conſeruer leur

Eſtat, mais leur vie; que la fureur du peuple eſtoit proche de tomber ſur eux, deteſterent la legereté de cette perfide & ingrate Nation, qui auoit ſi-toſt oublié la memoire du feu Roy. Le Roy Charles, voyant les peuples pour luy, crût qu'il ne deuoit plus differer; fit conuoquer vne Aſſemblée à Bude, ſous pretexte de vouloir la paix. Là il fut declaré Roy; & ce peu qu'il y auoit qui eſtoient du party de la Reine, n'oſerent parler, crainte de la mort.

La Reine ne fut pas plûtoſt aduertie de tout ce qui s'eſtoit paſſé en cette Aſſemblée, qu'on luy fit commandement de quitter le ſceptre, & toutes les marques de la Royauté. A ces paroles ſes Dames furent ſi conſternées, qu'elles demeurerent ſtupides. La Reine Marie prenant courage, dit: „ *Qu'elle ne quitteroit iamais* „ *l'Empire qui luy appartenoit par ſucceſſion; qu'el-* „ *le ne pouuoit pas neantmoins aller contre le tor-* „ *rent & la violence. Tout ce que ie puis faire,* „ dit-elle, *c'eſt de vous coniurer par la memoire* „ *de mon Pere, de me permettre d'aller en Boheme* „ *trouuer mon mary.* La Reine Eliſabeth prit la parole, & dit à celuy qui luy auoit apporté ce commandement, qu'il eſtoit fort rude d'extorquer d'elle vne réponſe ſur le champ, eſtant dépourueuë de conſeil. Que le differend eſtoit entre le Roy de Naples & Elle, qu'ils eſtoient dans vn meſme Palais, & qu'ils en confereroient enſemble. Cette Dame voyant ce mal ſans remede, & que la fureur du peuple augmentoit, & qu'elle eſtoit en tres-grand danger, conſeilla à ſa fille de ſortir du Palais, & ſe retirer en vne maiſon particuliere. La Reine ne pouuoit ſe reſoudre à ſuiure ce conſeil, de

quitter le Palais, la demeure des Roys, & moins l'Empire; nonobstant que sa Mere la pressast par toutes sortes de considerations, de l'inconstance de la Fortune, & de ce peuple, elle qui estoit sans conseil & sans secours. Charles se voyant au dessus de tout ce qu'il pouuoit desirer, pressa le iour de son Couronnement, fut à Albe, où les Roys de Hongrie se font couronner. Il fit dire à ces Reines qu'il desiroit qu'elles y fussent presentes: ces Dames craignans d'y estre forcées, s'y trouuerent. La Mere cachoit mieux son mal que la fille; aussi estoit-il moindre; & elle esperoit que Dieu vangeroit cette injure, & cette pure Vsurpation. Ce qui la fâchoit le plus, estoit qu'elle estoit forcée d'assister à cette ceremonie; pour seruir de risée au peuple.

La jeune Reine ne pouuoit dissimuler le regret qu'elle auoit de se voir ainsi mal-traittée. Car le iour du Couronnement estant venu, à l'Eglise S. Estienne, où se deuoit faire la ceremonie; ses Dames furent dans la Chapelle du Roy Louis, qui auoit esté canonisé, là elles renouuellerent leurs pleurs, pensans profondement à la misere de leur condition. Cette jeune Reine s'adressant à son Pere, ne pût se tenir de dire: *Pourquoy m'abandonnez-vous ainsi, mon Pere? Auez-vous perdu la memoire de vostre miserable fille, autrefois vostre bien-aymée? Il semble que depuis que vous auez esté Canonisé, que vous auez du tout abandonné ce pauure Païs, & perdu tout le soin de ce que vous auez laissé icy bas? Est-il possible que vous nous regardiez sans pitié au miserable estat où nous sommes? Ces perfides*

„ *Hongrois ont oublié tout le bien qu'ils ont receu*
„ *de Vous : les plus méchans sont les maistres,*
„ *& les innocens sont opprimez. Moy, qui suis*
„ *vostre fille & leur Reine, ils m'ont dépoüillée*
„ *de l'Estat que vous m'auiez laißé, & ie suis*
„ *exposée à la risée de ce peuple, & à la fureur*
„ *de nos ennemis. Il n'y a certes que la mort qui*
„ *me puisse deliurer de tant de miseres. Or, mon*
„ *Pere, s'il vous reste quelque soin de ce qui est*
„ *icy bas, regardés-moy en pitié: Et vous, ô mon*
„ *Dieu, si c'est le bien de ce Royaume, & si c'est*
„ *vostre volonté, conseruez-moy en ce que i'ay si*
„ *legitimement possedé; ou s'il ne le faut pas, re-*
„ *tirez-moy par vostre main puissante de cette*
„ *misere; afin que ie ne serue plus de ioüet à la*
„ *Fortune & à mes ennemis.*

Elle n'eut pas si-tost acheué, qu'elle se voulut donner de la teste contre le Tombeau de son Pere; mais elle en fut empéchée par sa Mere, & par ses femmes qui la retirerent. De là elles furent prendre la place qui leur estoit preparée.

La ceremonie du Sacre se fit à l'ordinaire, sinon que l'acclamation du peuple ne fut pas si generale; car la Reine auoit encore quelques partisans. Aprés cette ceremonie l'inconstance de ce peuple parut, en ce que la chaleur qu'il auoit fait paroistre pour Charles, commença à se refroidir, se ressouuenant des grandes vertus du Roy défunt, & de l'injustice que l'on faisoit à sa fille, leur legitime Reine. Charles luy-mesme reconnut ce changement; & s'estonna de plusieurs mauuais presages, qui témoignoiẽt que Dieu n'aprouuoit pas cette violente Vsurpation. Les Reines, pour couler leur vie en cette miserable condition, se retirerent en vne maison particuliere.

Il n'y eut que Gara ſeul qui ne les abandonna jamais. La jeune Reine, qui ne pouuoit oublier ſon mal, trop grand & trop ſenſible, parloit ſouuent auec luy des moyens de ſe vanger; & s'il n'y auoit point d'apparence de rentrer dans ce qui luy auoit eſté ſi injuſtement rauy. Gara luy promit d'y penſer. Que la memoire de ſon Pere l'y obligeoit, & la miſere où elle eſtoit reduite. Et qu'il eſtoit perpetuellement agité de ces deux conſiderations, qui le forçoient de rechercher les moyens de montrer ſon courage, pour ſa deliurance particuliere, & de l'Eſtat en general. Il en parla à la Reine Mere, qui l'incita de prendre vne forte reſolution; & qu'elle ne deſiroit rien tant que la mort de l'Vſurpateur. Gara leur recommanda le ſecret; & leur dit qu'il auoit vn homme vaillant & hardy, qui executeroit ſon deſſein, mais qu'il falloit bien penſer aux moyens pour y paruenir. Cét homme eſtoit Blaiſe Forgats, aſſez connu pour ſa generoſité; qui promit de faire tout ce qu'on pouuoit attendre d'vn homme de cœur. Gara s'eſtant enfin reſolu de ne plus differer, feignit vn mariage pour ſa fille, qui ne ſe pouuoit faire ſans vne grande aſſemblée de ſes amis. Aux plus confidens & à peu, il communiqua ce qu'il vouloit faire, & qu'il falloit eſtre preſt au jour qui leur ſeroit aſſigné. Il dit à la Reine Mere, qu'il eſtoit bon d'aduertir le Roy Charles qu'elle auoit receu des lettres de Sigiſmond, mary de ſa fille, tres-importantes, qu'il eſtoit à propos qu'il les vid. Charles, qui ne ſe défioit plus de l'eſprit de ces femmes, voulut préuenir la Reine, & luy manda qu'il l'iroit voir: Gara jugea cette occaſion propre pour l'execution de ſon deſſein,

aduertit ses amis de se tenir prests ; Forgatz, qui deuoit faire le coup, luy donna parole de n'y pas manquer. Charles, comme il auoit promis vint voir la Reine Mere, & estant dans la chambre, elle le fit seoir à son costé, & Gara de l'autre. Celuy-cy communiqua au Roy le mariage de sa fille ; & la Reine luy fit voir ce qu'elle disoit auoir receu de la part de Sigismond. Comme ils consideroient ces lettres, Gara fit signe à Forgatz de faire ce qu'il auoit promis ; & aussitost il déchargea vn grãd coup d'épée sur la teste de ce Roy, qu'il le jetta par terre demy-mort. Les Italiens de sa garde accoururẽt au bruit, mais voyant leur Maistre ainsi blessé à mort, se retirerent, cedans à la force qui estoit aux chambres voisines, pour fauoriser l'execution. La Reine Mere étonnée de ce coup, fut pasmée, & fut quelques jours sans parler. Gara alla au Palais, y entra de force & en chassa les Italiens. Ceux qui suiuoient le party de Charles, voulurent prendre les armes ; mais ils furent incontinent repoussez & se retirerent ; les partisans de la Reine entrerent de force dans le lieu où estoit le Roy blessé, & le firent porter en vne tour. Les Italiens se voyans ainsi à la mercy de ce peuple barbare, reprirent le chemin de leur païs. Les maisons des Marchands Italiens furent pillées ; leurs femmes & filles violées ; les amis du Roy Charles furent ou tuez ou chassez du païs ; & la Reine Marie proclamée Reine ; & la memoire de Charles en abomination & detestation. Cependant ce pauure Roy fort blessé languissoit entre la mort & la vie, on le tira de cette tour, où la fureur du peuple l'auoit porté, & fut conduit à VVissegrade, où il fut étranglé.

en 1385. Son corps fut long-temps sans sepulture exposé à l'ignominie, pour montrer la miserable condition de l'homme, qui s'étend mesmes jusques aux Roys : qui ne doiuent pas vouloir tout ce qu'ils peuuent : & combien souuent leurs ambitions causent de grands maux, non seulement à leurs peuples (ce qui est ordinaire) mais à eux-mesmes, & à leurs familles. Ce qui se void en celuy-cy, qui se tira du repos dont il joüissoit en Italie, pour perdre la vie & le Royaume de Hongrie en vn moment. Et peu s'en falut que ses enfans ne fussent chassez du Royaume de Naples. Neantmoins l'on peut reconnoistre que Dieu ne benit jamais les actions de ceux qui mettent la main dans le sang des Roys, qui sont en sa garde.

Les Reines, assistées de Gara & de Forgatz, assassin du Roy., n'auoient plus, ce leur sembloit, sujet de craindre aucun trouble dans l'Estat ; se resolurent d'aller par les Prouinces pour se montrer à leurs peuples. Il arriua qu'estans en campagne vers Diocum, que le Gouuerneur de la Croatie eût auis que les Reines auançoient auec Gara & Forgatz, luy, qui auoit esté des confidens du Roy Charles, assembla tumultuairement quelque Noblesse & les païsans de son Gouuernement, ausquels il remontra ce qui s'estoit passé contre Charles ; & exagera tellement la cruauté de ces méchans, qui assistoient les Reines, qu'il fit promettre à ces gens de le suiure. Les Reines & Gara reconnurent à l'abord que ces gens estoient ennemis, plus forts & en plus grand nombre que tout ce qu'elles auoient ; & qu'elles n'estoient pas en estat de soustenir vne si rude rencontre. Forgatz

neantmoins, ſuiuant ſon courage fier & hautain, voulut mourir les armes à la main, & fit mine de faire effort ſur les ennemis ; mais ils l'arreſterent tout court, & en preſence des Reines il fut tué ſur le champ. Gara ſe reſolut de mourir courageuſement, aſſiſtant les Reines. Il deſcendit du cheual l'épée à la main pour eſtre plus prés d'elles, & fit retirer ceux qui auoient eſté ſi oſez que d'auoir voulu arreſter leur chariot. Cependant les ennemis luy tirerent tant de fléches, qu'il en eut en vn inſtant le corps tout couuert, & en telle ſorte qu'il ne ſe pouuoit plus ayder. Enfin il fut approché de ſi prés, qu'en preſence de ces Dames, & quoy qu'elles peuſſent dire, il fut cruellement tué. Aprés cela, le chariot des Reines fut renuerſé, leurs femmes violées ſans aucun reſpect, & en ſuitte ſouffrirent toutes ſortes d'injures & d'opprobres. Elles firent neantmoins tout ce qui eſtoit en leur pouuoir pour adoucir la rage de ce Gouuerneur de la Croatie ; mais inutilement ; car il les ſepara, & fit mettre la Reine Mere en vn ſac, & la fit jetter dans la riuiere de Bozola : *parce*, diſoit-il, *qu'elle auoit ſceu & conſeillé la mort du Roy Charles :* & pour l'autre, il fut quelque temps en reſolution de la faire mourir, comme ſa Mere, & du meſme ſupplice, mais enfin il ſe cõtenta de la faire mettre en ſeure garde. Cette pauure Dame, ſçachant la miſerable mort de ſa Mere, ſe voulut faire mourir elle-meſme, ſi elle n'en euſt eſté empeſchée. Peu de temps aprés, cette Reine, par le moyen de ſon mary le Roy Sigiſmond, qui la delivra de cette dure captiuité, ſe vengea cruellement, & juſtement, de ce Gouuerneur de la Croatie & de l'Eueſque de

Sagrabia, qui auoit fait l'Ambaſſade de Naples; & puis elle mourut de maladie, fort regrettée de ſon mary & de ſes peuples. Ainſi on voit qu'en moins de ſix ans il ſe paſſa des actions tres-tragiques dans la Hongrie. La rebellion d'vn grand Royaume contre ſon Prince legitime, ſous pretexte du mauuais Gouuernement; l'ambition démeſurée de Charles Roy de Naples, qui perdit la vie, voulant rauir l'Eſtat à ſa proche Parente; & en meſme temps la mort miſerable de Gara & de Forgats, qui auoient trempé leurs mains dans le ſang de cét Vſurpateur.

GEORGIVS MARTINVSIVS,
Cardinal Hongrois.

Sous Iſabelle Reine de Hongrie. 1552.

APRES la grande déroute des Hongrois faite par les Turcs à Moliacs, où Loüis II. Roy de Hongrie fut tué, il ne reſta perſonne de la race Royale pour ſucceder au Royaume. Iean Zapolia, Vaivode de Tranſiluanie, qui eſtoit venu trop tard au ſecours de ſon Roy, mais aſſez toſt pour ſucceder à ſa Couronne, ſe fit couronner Roy de Hongrie, & nomma Vaivode de Tranſiluanie Iean Americ

Caballo. Ferdinand esleu Roy de Boheme, frere de l'Empereur Charles V. pretendoit au Royaume de Hongrie, comme Heritier de Ladislaus. Il fut aidé en son dessein par quelques Seigneurs Hongrois, nation tres-inconstante, & qui estoient jaloux de l'établissement de Zapolia. Ferdinand donc entra dans le Royaume, où il fit vn tel progrez qu'il se fit couronner Roy de Hongrie,& sa femme aussi : Chassa ce Roy Iean, qui fut contraint de se retirer en Pologne chez vn Gentilhomme, nommé Lascus, qui luy conseilla de ne point laisser en repos ceux qui l'auoient dépoüillé, & qu'il auoit besoin de l'assistance du Turc ; ce qui fut suiuy. Ferdinand aduerty de cette poursuitte, enuoya à Constantinople, pour faire tréve auec le Turc. Soliman ayant donné sa parole à ce pauure Roy chassé, ne voulut écouter Ferdinand, luy declara la guerre, vint en personne en Hongrie où Iean le fut trouuer ; & se jetta à ses pieds, sans que Soliman se leuast de son siege, luy bailla seulement la main, en signe d'amitié, & luy promit qu'il le rétabliroit en son Royaume. Ce fut lors que Soliman assiegea Vienne, ce qui ne luy succeda pas ; ayant seulement rauagé le païs, & enleué soixante mille esclaues Chrestiens, & tout ce qu'il auoit rencontré de bestail. En passant par Bude il confirma le Roy Iean en son Royaume,moyennant quelque reconnoissance annuelle ; & fut aussi reconnu en Transiluanie aprés quelques cruelles rencontres. Iean, qui desiroit viure en paix, se voyant reconnu, traitta auec Ferdinand en cette sorte:Que Iean ioüiroit toute sa vie durant de tout ce qu'il possedoit alors, & que le tout reuiendroit apres sa mort à

Ferdinand & à ses successeurs, à condition que Iean laissant des enfans, Ferdinand s'obligeoit de leur donner des reuenus, tels qu'il appartenoit à leur condition en terres & chasteaux, & la charge de Vaiuode de Transiluanie. Iean mourut peu de temps aprés ce traitté. Onze jours auant son deceds sa femme Isabelle, fille de Sigismond Roy de Pologne, accoucha d'vn fils, qui fut nommé Iean-Estienne.

Mais pour reuenir au fil de l'histoire, ce Roy Iean auoit prés de luy pour son plus confident, Frere Georges Martinusius, de Croatie; né Gentilhomme, mais tres-pauure. Cét homme auoit esté éleué en la maison de la mere du Roy Iean, seruant aux plus vils ministeres, & ne pût en sa jeunesse s'auancer à vne plus haute fortune, que d'auoir la charge de chauffer les poësles du Palais. Ce peu d'auancement le fit resoudre à se rendre Religieux au Conuent de Saint Paul, Ordre de Saint Benoist, prés Bude en Hongrie. Là il eut charge de distribuer aux Religieux leurs pitances, & les aumosnes aux pauures. Ayant esté quelque temps en ce Monastere, luy qui auoit vn grand courage, jugea que sans estude il luy estoit impossible de s'auancer, apprit à écrire, & assez de la langue Latine pour paruenir à l'Ordre de la Prestrise. Par le moyen de cette dignité, il entra au seruice du Roy Iean, lors refugié en Pologne, luy fit paroistre les moyens qu'il auoit de le secourir en sa misere. Ce Roy donc se seruit de luy en plusieurs voyages, qui luy reüssirent heureusement, passant librement par tout à la faueur de son habit. Le Roy remis en ses Estats se ressouuint des grands seruices que luy auoit rendus cét homme, & comme

il luy auoit esté fidelle pendant ses aduersitez, l'appella prés de luy ; & bien qu'il ne luy baillast pas l'entretenement qu'il eust desiré, aspirant à choses grãdes, il ne laissa pas de le seruir auec telle affectiõ & dexterité, que le Roy Iean, recõnoissant son grand esprit, le fit de son Conseil, & son Tresorier, & à peu de temps de là Euesque de Varadin; dignité qui luy donna vne si grande authorité dans le païs, & dans les affaires, que le Roy son Maistre, en mourant, le nomma tuteur de son fils, & Coadjuteur de la Reine sa femme en l'administration de l'Estat. Mais luy, impatient d'auoir vn compagnon, fit tourner les affaires de telle sorte, que tout dépendoit de luy.

Ferdinand ayant sceu la mort du Roy Iean, demanda l'execution du traitté cy-dessus. La Reine estoit resoluë de l'executer ; mais Martinusius n'y voulut jamais consentir, considerant le miserable estat auquel seroit reduit ce petit Prince, & que luy seroit sans employ. La Reine n'osoit faire que ce qu'il desiroit. Luy, entretenoit Ferdinand de paroles, & aduertit le Turc de ce qui se passoit, luy demandant secours, au cas que Ferdinand le voulust presser. Ferdinand se voyant mal-mené par Martinusius, enuoya vne armée de quarante-mille hommes, & de 40. pieces de canon, conduite par Rockendolf, pour prẽdre Bude, & se saisir de Martinusius qui estoit dedans. Rockendolf ayant batu la place, & ne la voulant pas ruïner, fit dire à la Reine, qui y estoit aussi dedans, qu'elle ne deuoit pas croire les pernicieux conseils de cét homme, & qu'elle auroit à traitter auec Ferdinand, Prince de parole. Martinusius de son costé dit à la Reine qu'elle seroit bien dépourueuë de jugement, si elle

changeoit ſon Royaume en vne Principauté qu'on luy offroit, & de Reine deuint ſimple Dame. Comme Rockendolf pourſuiuoit la batterie, & que ceux de dedans, encouragés par Martinuſius, ſe défendoient, il vint nouuelles que Soliman eſtoit à Andrinople, & qu'il auoit commandé à Mehemet Baſſa de ſecourir la Reine, & faire leuer le ſiege de Bude. Rockendolf, à l'arriuée de l'armée Turqueſque, leua le ſiege, & le Baſſa enuoya ſalüer la Reine dans Bude. Martinuſius faiſoit de ſon coſté tout ce qui luy eſtoit poſſible pour auancer la ruïne de Rockendolf, & fit mettre le feu aux Eſcuries du Roy, dont Rockendolf s'eſtoit rendu le maiſtre, ce qui eſtonna toute ſon armée. Auec cela les armes du Baſſa furent ſi heureuſes, & ſa conduitte ſi bonne, qu'il fit vn grand progrés dans le païs, & défit Rockendolf en tant de rencontres, qu'il y mourut de miſere. Emporta trente ſix groſſes pieces d'artillerie, & cent cinquante moyennes, & y perdit vingt-cinq mille hommes ſans vn nombre infiny d'eſclaues que le Baſſa emmena. Soliman, aduerty de ce bon ſuccés, vint en diligence au païs, entra dans Bude, où il exerça de tres-barbares cruautés, enuoya neanmoins de grands preſents à la Reine, & à ſon fils, leur faiſant dire qu'il le vouloit voir, & qu'il le receuroit auec tout l'honneur qu'elle pourroit deſirer. La Reine eſtonnée & en grande perplexité de commettre ſon fils vnique à la foy de Soliman, eſtoit en reſolution de n'en rien faire, quand Martinuſius la ſuplia de ne point eſtre en doute de faire ce que deſiroit le Grand Seigneur, & de luy enuoyer le petit Prince; luy repreſentant que ſi elle ne le faiſoit, elle mettroit en furie ce

Prince cruel & impitoyable, & s'offrit l'y mener luy-mesme, & l'asseura qu'il le rameneroit. La Reine crût ce Conseil, qui luy fut persuadé auec vehemence, accommoda richement son fils, l'enuoya à Soliman, qui le receut magnifiquement, & le renuoya; mais retint quelques jours ceux qui estoient venus auec luy, comme George Martinusius, Petroüits, parent du Roy, & autres. En ces entrefaites Soliman s'asseura de Bude, & contre la foy qu'il auoit donnée, commanda à la Reine de se retirer auec son fils en Transiluanie, pour y demeurer jusques à ce que son fils fust en aage de gouuerner le Royaume, dont cependant il entreprenoit la défense. Ordonna Pierre Vie pour Gouuerneur du Comté de Temesüar, fit proclamer le petit Roy Iean-Estienne Vaiuode de Transiluanie, & confirma la Reine en la tutele & administration, & frere Georges Martinusius son Coadjuteur & Tresorier, suiuant la volonté du feu Roy Iean; qui l'auoit ainsi ordonné par son testament, *duquel, il vouloit*, disoit-il, *estre l'executeur*. La Reine auec mille incommodités executa le commandement de Soliman, & alla en Transiluanie, mais comme elle fut sur la frontiere, elle eut aduis que les principaux du païs ne la vouloient point receuoir; tellement qu'elle s'arresta à Lippa, d'où elle enuoya Martinusius vers les plus fascheux, & fit si bien negotier par luy qu'ils receurent la Reine & son fils, luy declarans qu'ils leur obeïroient cõme au feu Roy, que la Reine seroit sa tutrice & la Regente, & Martinusius Tresorier & Gouuerneur general de la Prouince. La Reine aduertie de cette heureuse negociation, entra dans la Transiluanie, prit en apparence, sous le

nom de ſon fils, l'adminiſtration de la Prouince; car Martinuſius ſe fit ſi puiſſant en peu de temps, que la Reine n'eut aucune autorité, cét homme l'vſurpant auec aduantage, receuant, à cauſe de ſa charge de Treſorier, tous les deniers de l'Eſtat, & n'en faiſant part à la Reine que ce qui luy en falloit pour viure. Martinuſius, pour paruenir à cette puiſſance, careſſa les Grands de l'Eſtat, mais apres les auoir attirés à luy, il les traitta en eſclaues. La Reine ſupportoit auec vne merueilleuſe patience les tyrannies de cet homme, qui ne pouuoit ſouffrir que les Grands fiſſent la Cour à la Reine & à ſon fils; & les en perſecutoit juſques à la mort. Mais accablée enfin & vaincuë de tant d'injures & de cruautés, elle ſe reſolut d'eſcrire au Grand Seigneur les mauuais déportements de Martinuſius; le ſuppliant, que puis qu'il luy auoit plû laiſſer ce Païs, qu'il luy pluſt auſſi la deliurer de cette miſerable captiuité, beaucoup plus cruelle que celle de ſes ennemis découuerts. Soliman ne put faire autre choſe, ſinon d'eſcrire à Martinuſius qu'il euſt à viure d'autre façon, qu'autrement il y mettroit ordre. Cette lettre ne fit point d'effect; au contraire Martinuſius continua ſes violences, ſe reſolut neantmoins de ſe fortifier du coſté de Ferdinand, alors couronné Roy des Romains, pour s'oppoſer à la violence du Turc, ſe voulant d'ailleurs deliurer d'vne infinité de tributs, qu'il eſtoit contraint de payer tous les ans, qui l'obligeoient à faire pluſieurs exactions ſur le peuple, pour aſſouuir la rapacité du Turc. Pour donc faire ſçauoir ſon deſſein à Ferdinand, il trouua moyen de s'aboucher à Toccay auec le Comte de Salms, General pour Ferdinand en

Hongrie. Il luy remonstra que Petroüits auoit resolu de rendre le Turc maistre de la Transiluanie, & d'en chasser la Reine & le jeune Roy, qui seroit reduit à vne extreme misere; que la Transiluanie estoit le passage par lequel vn puissant ennemy pourroit facilement entrer dans l'Austriche. Qu'il sçauoit bien qu'il estoit fort difficile de resister à vn si puissant ennemy, quãd vne fois il auroit mis le pied dans l'Alemagne, mais qu'il falloit rompre les desseins de Vie. Qu'il demandoit pour cela du secours. Que l'entreprise estoit saincte & juste. Il chargea donc le Comte de déduire à Ferdinand par le menu tout ce qu'il luy auoit dit; & qu'il l'asseurast qu'il feroit en sorte que la Reine entretiendroit ce qui auoit esté traitté quelques années auparauant. Cette entreueuë faite, Martinusius s'en retourna en Transiluanie, & le Comte alla à Vienne trouuer Ferdinand, pour luy dire ce qui s'estoit passé. La Reine fut aussi-tost aduertie de ce traitté, sceut le mauuais dessein qu'auoit Martinusius de la rendre miserable, & entra en telle apprehension de ses menées, que ne pouuant souffrir qu'il triomphast d'elle, elle se resolut d'implorer le secours du Turc; & enuoya pour cet effect vn des principaux de sa Cour à Constantinople, representer les desseins du Moyne Martinusius. Le Gentil-homme dit à Soliman la charge qu'il auoit de la Reine, & n'eut pas beaucoup de peine à le porter au ressentiment contre Martinusius: car aussi-tost il commanda au Bassa de Bude de le luy enuoyer mort ou vif. Il commanda aussi à ceux de Transiluanie d'assister le Chiaoux qu'il enuoyoit pour cet effet, & qui estoit porteur des Patentes du Turc; par les-

quelles il priuoit Martinuſius de toutes ſes charges, dignités & offices, faiſant défenſes de luy obeïr, auec ordre de le tuer, au cas qu'il refuſaſt d'obeïr à ſes commandemens; & donna charge aux Vaiuodes de Moldauie & de VValachie, & au Baſſa de Bude, d'aſſiſter la Reine contre luy. Le Chiaoux ne fut pas ſi-toſt party de Conſtantinople que Martinuſius n'en euſt aduis tres-particulier, qui l'obligea à ſe retirer de la Cour de la Reine pour s'enfermer dans Sebeſſe, place forte, qu'il auoit munie de tout ce qui eſtoit neceſſaire pour ſe bien deffendre. Il leua quatre mille hommes des plus belliqueux du Pays, qu'il fit jurer de le bien ſeruir, & à ceux-là ſe joignirent pluſieurs autres, qui croyoient que ſon deſſein eſtoit de ſe rendre le maiſtre d'vne partie de la Prouince. La Reine, craignant d'eſtre ſurpriſe, ſans y pouuoir mettre ordre, demanda ſecours au Baſſa de Bude, & aux autres deux Vaiuodes; & par l'aſſiſtance de quelques Palatins Hongrois, elle amaſſa des troupes, auec leſquelles elle aſſiegea des places qui tenoient pour Martinuſius. Ses gens eurent de l'auantage en pluſieurs rencontres, par la bonne conduite de Thomas Varcoccio; ayant en vne ſeule défaite tué quinze cens des ennemis, pris quatre mille priſonniers, & fait vn grand butin. Martinuſius de ſon coſté ne s'endormoit pas, partit de Sebeſſe, où il eſtoit pour aller à Meges, à deſſein de s'approcher des Ciculiens, deſquels il eſperoit beaucoup; quoy qu'il euſt aduis que les Principaux d'entr'eux fuſſent pour la Reine: mais depuis que le Chiaoux leur eut commandé de la part du Grand Seigneur, qu'ils euſſent à abandonner du tout Martinuſius pour

assister la Reine, autrement qu'il auoit ordre de les faire ruïner par le Bassa de Bude, ils furent si indignés de cette violence, qu'ils abandonnerent la Reine, sans la vouloir secourir d'vn seul homme. La presence de Martinusius seruit beaucoup à les débaucher, & à les vnir à son party, en leur representant que les desseins de la Reine estoient d'introduire le Turc dans leur païs, c'est à dire, vn tyran insupportable. Martinusius donc par le moyen de ces gens, fit vn corps d'armée, auec lequel il campa deuant Alba Iulia, où la Reine demeuroit ordinairement. Les Ciculiens, voyant que l'on demeuroit en la presence des ennemis sans rien faire, se mutinerent. Martinusius s'arma de toutes pieces, monta sur vn bon cheual, se mit au milieu des mutinez, & leur representa le sujet de ce retardement, leur disant qu'il esperoit dans peu de jours les renuoyer en leurs maisons, parce qu'il traittoit auec la Reine; ce qui appaisa ces gens, quoy que d'ailleurs fort impatiens; & Martinusius conclut son traitté auec la Reine, parce que voyant l'orage inéuitable qui le menaçoit, que le Bassa de Bude & les Vaiuodes de VValachie & Moldauie venoient fondre sur luy auec trois armées, il se resolut à ce traitté, auquel la Reine consentit; parce qu'apprehendant quasi plus le secours que le mal present, ne se pouuant fier au Turc; & se voyant sans argent, sans armes & sans support, elle accepta les conditions que Martinusius luy voulut accorder, & licentia ses troupes. Cependãt le Bassa de Bude & les deux Vaiuodes s'auãçoient auec leurs armées, quand ils eurent aduis par le chemin de ce traitté, & que la Reine n'auoit plus besoin de leur assistance. Le Bassa ne fit pas grand

eſtat de cét aduis, & dit qu'il eſtoit reſolu d'entrer en Tranſiluanie auparauant que de ſe retirer. La Reine, eſtonnée de cette reſolution, & apprehendant en ſuitte de cette paix plus de mal que la plus grande guerre ne luy euſt ſceu apporter, & d'eſtre priuée & chaſſée de ſes Eſtats, elle auertit Martinuſius de donner vn prompt remede à ce mal preſſant, & de faire en ſorte que ces armées ſe retiraſſent, & qu'elle enuoyeroit aux Chefs des preſens pour les y faire condeſcendre. Martinuſius montrant ſe ſoucier peu de la Reine, ſans ſe troubler, répondit froidement que c'eſtoit à faire à ceux qui les auoient appellez de les renuoyer. Qu'il n'eſtoit pas accoûtumé de donner des preſens à des Infidelles, mais bien à des Chreſtiens. Cét homme vſa de ces paroles à la Reine, ſeulement pour la faſcher, comme c'eſtoit ſon ordinaire; mais il ne laiſſa pas de mettre ordre à vne ſi preſſante neceſſité, leua des troupes pour s'oppoſer à ces barbares en ſi peu de temps, qu'auec étonnement de tout le monde on le vid commãder à cinquante mille hommes. Il en tira vne partie pour aller contre le Vaiuode de VValachie ſous le commandement de Iean Chendy, qui emporta la victoire auec tel auantage, que le VValache n'oſa de long-temps aprés reprendre les armes. Le grand eſtonnement qui ſe trouua parmy ſes troupes, & qui fut cauſe de leur déroute, vint de la nouuelle que l'on fit courir que Martinuſius ſuiuoit auec vne puiſſante armée; tant ſon nom eſtoit redouté parmy ces peuples. Il enuoya auſſi vne partie de ſes troupes contre les Moldaues, & luy alla en perſonne contre le Baſſa de Bude, auec vne ſi puiſſante armée, qu'il luy fit tourner

visage, & sortir de la Transiluanie, non sans perte d'vne bonne partie de son armée. De là il passa contre le Moldaue, qui rauageoit les terres des Ciculiens, & l'obligea à se retirer chez luy, quoy qu'il eust trente mille combattans. Ces bons succés asseurerent grandement l'autorité de Martinusius. Et de verité il conduisit si bien ses affaires, qu'il chassa de la Transiluanie trois puissans ennemis, & de là vint trouuer la Reine qui le receut à bras ouuerts. Il l'obligea, mais non sans resistance de la part de la Reine, d'écrire au Turc, pour le décharger de tout ce dont elle l'auoit accusé l'année precedente. Le Grand Seigneur n'eut pas grand égard à ces lettres, sçachant que la Reine auoit esté violentée, & le pouuoir qu'auoit Martinusius, qui s'alloit rendre maistre de l'Estat: Toutesfois il écriuit aux principaux du païs qu'ils eussent à obeïr à cét homme. Cette paix dura peu; car la Reine se plaignoit que Martinusius n'obseruoit pas de son costé ce qui auoit esté conuenu. Elle prit occasion sur son absence, pendant qu'il estoit en son Eueſché de Varadin, de luy débaucher vne partie de ses confidens, auertit ses amis, leur representa l'inconstance de cét homme, les mauuais traittemens qu'elle receuoit de luy tous les jours, sans obseruer ny promesses ny conuentions, ny la foy qu'il auoit jurée. Leur fit toucher au doigt son ambition extraordinaire, comme il auoit dessein de la chasser, auec son fils vnique heritier de celuy qui auoit esté leur Roy. Qu'il seroit honteux à eux, aprés auoir obey à vn Roy, tel qu'estoit le Roy Iean son mary, d'estre esclaues d'vn Moine perfide, le plus ambitieux de tous les hommes du monde. Ces paroles

animerent tellement les Grands, qu'ils resolurent de ne luy plus obeïr, & de le chasser de l'Estat. Ce traitté ne fut pas si secret que Martinusius n'en fust aduerty, mais ayant licentié ses troupes depuis son traitté auec la Reine, il n'osa pas se rendre si-tost à la Cour; mais ce changement si subit & si perilleux le fit resoudre à traitter auec Ferdinand, & conclurre enfin ce qu'ils auoient projetté il y auoit long-temps. L'ambition & la vengeance portoient Martinusius à ce traitté. Il croyoit qu'il seroit enfin le maistre de la Transiluanie; ce qu'il affectionnoit si passionnément, qu'il disoit souuent que le Pontificat & l'Empire ne luy estoient rien à l'égard de ce païs-là, d'où il ne se pourroit iamais resoudre de sortir. Martinusius donc, pour se défendre de la Reine & des Grands qui l'assistoient, enuoya secrettement vers le Roy Ferdinand pour renoüer le dernier traitté, le pressant de luy enuoyer promptement non seulement dequoy se défendre; mais aussi vn homme auec lequel il pûst librement traitter, & l'asseurant qu'il executeroit le traitté & les premiers articles, c'est à dire qu'il se rendroit maistre du païs, & qu'il le mettroit en possession des places qu'il tenoit, qui en faisoient vne bonne partie. Ferdinand, qui connoissoit la legereté de cét homme, vit bien que cette proposition ne partoit point d'aucune bonne volonté qu'il luy portast, mais de son interest particulier, ne laissa pas d'écouter ses propositions, de peur que le Turc, faisant son profit de ces diuisions, ne se rendist maistre du païs, & luy enuoya mille cheuaux Hongrois souldoyez pour quatre mois, & quelques pieces de Canon, pour gagner du tẽps jusques à ce qu'il pûst former vn corps d'armée

raisonnable qu'il faisoit estat de luy enuoyer sous la conduite de quelque grand Capitaine. Ferdinand donc resolu à la conqueste de ce païs, qu'il croyoit luy appartenir justement, par succession, par élection, & par traitté, enuoya vers l'Empereur Charles V. son frere, le prier de luy vouloir choisir vn Capitaine propre pour conduire cette entreprise. L'Empereur qui estoit engagé en la guerre d'Allemagne contre l'Electeur de Saxe & le Lantgraue de Hessen, jugeoit ce dessein grand & difficile; neantmoins ne voulant pas manquer à son frere en vne si grande & sainte entreprise, il resolut de luy enuoyer Iean Baptiste Castaldo Comte de Piadena, Marquis de Cassan, qui estoit alors Mestre de Camp general de son armée, Seigneur de grande conduite, & de pareille reputation parmy les gens de guerre. Ferdinand receut Castalde auec beaucoup de joye, & ne le garda auprés de luy qu'autant de temps qu'il falloit pour l'instruire de la façon qu'il auroit à viure auec Martinusius, en vsant auec luy d'artifices, luy accordant tout ce qu'il pourroit demander, pour assouuir son auarice. Ainsi Castalde partit de Vienne, pressé par les instances que Martinusius en faisoit faire auprés de Ferdinand, pour s'opposer aux desseins de la Reine contre luy. La Reine de son costé eut aduis que les troupes conduites par Castalde entroient dans le païs, & assigna vne diette des Grands à Egnet, pour aduiser aux moyens de chasser Martinusius de la Prouince; lequel en ayant eu aduis à Varadin où il estoit, monta en carosse, & en partit auec tant de haste, que son carosse estant versé dans la riuiere, il faillit d'y perdre la vie. Ses gens luy conseillerent de ne point

paſſer outre, jugeans de cette cheute comme d'vn mauuais augure, pour ſon voyage. Mais il ſe mocqua d'eux, & dit qu'il y auoit de la foibleſſe en ceux qui préuoient de bons ou mauuais préſages de tels accidents. Il paſſa donc outre, & écriuit aux grands, qui eſtoient auprés de la Reine, qu'ils priſſent garde à ce qu'ils alloient faire ſans luy, & qu'il ſe trouueroit auec bon nombre de gens de guerre à la Diette. La Reine, eſtonnée de la hardieſſe de cét homme, rompit l'aſſemblée, pas vn des grands ne s'y oſant trouuer; tellement que les deſſeins de la Reine s'en eſtans allés en fumée, elle ſe retira à Alba Iulia auec quelques troupes; mais ne s'y trouuant point en ſeureté, pour n'eſtre le lieu aſſez fortifié, elle alla à Sebeſſe, reſoluë d'y attendre l'iſſuë de cette guerre. Martinuſius voyant la fuitte de ſes ennemis, & que le ſecours de Ferdinand approchoit; alla aſſieger Alba Iulia, place importante à ſes deſſeins. Il l'attaqua furieuſement, il fut repouſſé de meſme contre ce qu'il s'eſtoit propoſé. Ce qui fut cauſe, ne voyant point le ſecours de Caſtalde ſi preſt, que par vn eſtrange inconſtance, il fit dire à la Reine de penſer à elle: ce qu'elle fit, ayant de bons auis qu'il venoit au ſecours de Caſtalde dix mille hommes de pied Eſpagnols, & quelque caualle-rie, & qu'ils eſtoient déja entrez dans le Païs. Que Dalmas, Chaſteau important eſtoit aſſiegé, ce qui la troubla, jugeant ſa ruïne inéuitable, auſſi bien que celle de Martinuſius; tellement qu'elle fit tout ce qu'il deſira, & commanda à ceux d'Alba Iulia de luy ouurir les portes, ſans permettre qu'il fut rien emporté de ſes meubles, & ornements de la Royauté. Martinuſius

executa incontinent cét ordre, & ne permit pas l'entrée à vn seul soldat, qu'il n'eust fait mettre en seurté tout ce qui appartenoit à la Reine; & aprés auoir fait tout conduire delà où elle estoit. Il donna aussi-tost auis à Castalde comme il estoit dans la place, & que pour son bien, il deuoit loger son armée à Egneth, comme il fit. Là il attendit Martinusius, qui ne vint pas si-tost estant allé trouuer la Reine, pour luy donner auis de l'arriuée de Castalde, & pour luy persuader de mander à ceux de Dalmas de se rendre, pour ne point ruïner la place, au cas qu'elle fust prise d'assaut. La Reine crût Martinusius, Dalmas se rendit. De là il alla voir Castalde, qu'il voulut surprendre pour éuiter les ceremonies; mais Castalde en estant aduerty, fut au deuant de luy en bonne compagnie. Martinusius venoit à luy dans vn carosse tiré de huict cheuaux, à son ordinaire, auec quatre cens cheuaux de sa garde, composée de Cheualiers, & des Principaux du Royaume, & de deux cens Arquebusiers. En voyant approcher Castalde, il sortit du carosse sur vn des quatre grands cheuaux de parade, qui le suiuoient par la campagne. Là ils se firent les compliments, & se rendirent l'vn à l'autre toutes sortes d'honneurs. Castalde luy communiqua le pouuoir qu'il auoit de Ferdinand, le commandement de luy obeïr, & luy dit, que comme par le passé il auoit eu tout le pouuoir dans le Païs, ainsi se deuoit-il asseurer qu'à l'auenir il auroit le semblable, de faire & d'ordonner tout à sa volonté. Cela contenta Martinusius, qui reconnut combien son pouuoir estoit grand, & quel honneur ce luy estoit d'auoir quelque sorte de superiorité

riorité

riorité sur Castalde. Deux iours aprés leurs entreueuës, Martinusius prit son quartier à Alba Iulia, pour montrer sa grandeur : de là il alla trouuer la Reine, pour luy rendre compte de ce qu'il auoit fait. La Reine enuoya visiter Castalde par vn Gentilhomme Polonnois ; mais ils ne pensoient tous trois, qu'à ce comment chacun trahiroit son compagnon, ayans chacun son dessein different. Castalde auoit à executer le commandement de Ferdinand, qui se vouloit rendre maistre du Païs. Martinusius le vouloit estre ; & la Reine se vouloit conseruer la Prouince. Pour ces diuers interests ils se trompoient l'vn l'autre. Castalde, aprés auoir esté quelques iours sans receuoir des nouuelles de Martinusius, en eut enfin par vn exprez, qui le pria de sa part de se trouuer le sixiéme de Iuillet à Alba Iulia, pour conferer auec luy. Castalde partit aussi-tost auec peu de gens ; & sans ses gardes ; quoy que ses amis l'aduertissent qu'il ne se deuoit pas fier à cét homme, le plus leger qui fut iamais ; & qu'il deuoit au moins mener ses gardes, pour empescher la mauuaise volonté de Martinusius, & les mauuais desseins qu'il pourroit conceuoir sur la moindre pointille, inconstant & capricieux qu'il estoit. Castalde répondit que si Martinusius auoit quelque mauuais dessein contre luy, ses gardes ne l'empescheroient pas de l'executer, estant plus fort que luy au lieu où il alloit ; & que s'il témoignoit de la défiance, il luy donneroit sujet de rompre auec luy. Il passa donc outre, & alla à Alba Iulia, mais il n'y trouua point Martinusius, qui estoit allé à Sebesse voir la Reine, sans l'en auoir aduerty. Castalde se resolut de les aller

trouuer, ſous pretexte de reſoudre auec eux plu-ſieurs difficultez importantes à la conſeruation de l'Eſtat. Il n'y trouua pas Martinuſius, qui n'y arriua que deux iours aprés. Caſtalde repreſenta à la Reine le ſujet de ſon arriuée au païs, la preſſant d'executer le traitté qui auoit eſté fait auec ſon mary, par lequel la Tranſiluanie deuoit retourner à Ferdinand, qui eſtoit de ſon coſté preſt d'executer ce qu'il auoit promis, luy repreſentant l'eſtat où elle ſe trouuoit reduite, de quelle importance eſtoit ce païs pour le repos de la Chreſtienté, qu'elle ne le pouuoit pas garder contre l'effort du Turc, & qu'il ne pouuoit pas eſtre entre les mains d'vn plus puiſſant Prince, qui eſtoit pour s'oppoſer puiſſamment à la violence d'vn ſi barbare ennemy. Que pour auancer cét affaire, il auoit charge d'offrir à ſon fils, l'Infante Ieanne, fille de Ferdinand, auec cent mille eſcus d'or de dot, de payer ſes debtes, & d'executer tout ce qu'il auoit promis cy-deuant. Martinuſius trouua ces offres tres-conſiderables, & qui deuoient contenter la Reine; & ſur ce qu'elle témoigna vn peu de repugnance, il ſe chargea de les luy faire accepter. La Reine, pour ſe déliurer de la tyrannie de Martinuſius, trouua ce party bon en gros, mais qu'il le falloit examiner en particulier, & le pria d'y trauailler. Ils furent quinze iours en negotiation, l'inconſtance de Martinuſius empeſchant la concluſion du traitté, & ſes intereſts particuliers embaraſſant tout; quoy qu'il voulut faire croire qu'il ne parloit que pour ceux de la Reine & de ſon fils, *pour les biens*, diſoit-il, *qu'il auoit receus du Roy défunct.* Ces intrigues donnerent à la Reine le moyen de parler à

Castalde seul. Elle commença son discours par le contentement qu'elle disoit auoir du choix que Ferdinand auoit fait de sa personne, en quoy il auoit fait connoistre son jugement, luy ayant donné vn pouuoir absolu, qui luy faisoit esperer que dans peu de temps elle pourroit voir la fin de ses miseres. Que Martinusius estoit le seul autheur de tout le mal qui auoit esté fait, l'ayant empeschée d'executer le traitté fait auec Ferdinand, & l'ayant contrainte par mille injures & violences de se jetter entre les bras du Turc, tres-rude & cruel Seigneur, mais beaucoup plus supportable que la tyrannie d'vn valet. Qu'elle se repentoit de ce qu'elle auoit fait; mais que le tout neantmoins n'auoit pas si mal succedé que les choses ne fussent bien disposées, pour ce que Ferdinand pouuoit desirer. Qu'elle le supplioit toutesfois de considerer que son fils estoit Roy, jeune enfant & orphelin, qu'il auoit besoin de support, qu'elle le prioit de le prendre en sa protection, & de le tenir en quelque consideration. Que pour elle, elle ne songeoit plus à ses interests particuliers, se voyant reduite à l'extremité de demander sa vie en la derniere misere du monde, aprés auoir esté au sommet de la grandeur. Que depuis qu'elle se vit par les menées de Martinusius chassée de Bude, emportant son fils entre ses bras, suiuie de ses domestiques, & laissant la ville en la puissance du Turc, elle n'auoit point eu de joye en son ame, que celle de voir que la Transiluanie tomboit entre les mains d'vn si grand Prince. Castalde promit à la Reine tout ce qu'elle pouuoit desirer, l'assistance du Roy son maistre, & toutes sortes de consolations. Cependant Martinusius

conclud le traitté auec Castalde, dont les principaux articles estoient : que le Roy Ferdinand donneroit au petit Roy, & à ses Successeurs ving-cinq mille escus de rente, à prendre sur la Silesie ; stipula vne somme de cent cinquante mille escus pour la Reine, & la ville de Cassouie pour son doüaire & pour sa retraitte. Ces articles ne regardoient que les interests de la Reine & de son fils ; aprés quoy il parla des siens en particulier. Il demanda la dignité de Vaiuode auec vne pension de quinze mille escus ; ce qui luy fut accordé, en associant auec luy André Battory ; à quoy il ne voulut iamais consentir, disant qu'il auoit toûjours commandé seul, & qu'il ne pouuoit souffrir de compagnon au Gouuernement public, qui luy seroit plustost à charge qu'à honneur. Enfin Castalde, aprés quelque contestation, demeura d'accord, qu'il gouuerneroit seul. Aprés cela il demanda la charge de Tresorier, qu'il auoit longtemps exercée auec quatre mille escus d'appointement par an ; & qu'on luy entretiendroit, tant en paix qu'en guerre quinze cens cheuaux pour sa garde, auec les mines de Sel de Torde, de tres-grande valeur. Cette derniere demande fut faite à dessein, pensant de rompre sur le refus qu'on luy en deuoit faire apparemment ; dautant qu'il auoit accoustumé de dire, *que celuy qui vouloit regner, deuoit donner à tout le monde de bonnes paroles, promettre beaucoup, & tenir peu.* Ce fut à la conclusion de ce traitté que Martinusius fit paroistre l'inconstance de son esprit, si extraordinaire, que Castalde ne se pût tenir de luy dire, *que par son inconstance il recherchoit les occasions de prendre ses auanta-*

ges. Vn jour comme ils difcouroient enfemble, Martinufius lafcha vne parole, comme s'il euft defiré d'eftre Cardinal. Caftalde en prit occafion pour luy en parler, & luy dit que le Roy fon maître obtiendroit facilement vn Chapeau pour luy. Caftalde en écriuit à Ferdinand, qui en pria le Pape Iules III. auec vne fi forte recommandation, luy reprefentant les bonnes qualitez de cét homme, & comme il auoit par fon courage, & fes feules forces refifté plufieurs années à la puiffance du Turc; le loüant de ce qu'il eftoit paruenu d'vne extréme pauureté à ces hauts degrez d'honneur, ayant mefmes fait des actions de Capitaine tres-vaillant contre l'ennemy commun. Comme l'on traittoit cét affaire à Rome, arriua le deceds de l'Archeuefque de Strigonia, fon benefice valoit plus de cinquante mille efcus de rente; Martinufius le demanda à Caftalde, qui en écriuit à Ferdinand, le fuppliant de luy en enuoyer promptement les expeditions, craignant que l'efprit de cét homme bizarre & changeant ne fe portaft à d'autres entreprifes. Ferdinand enuoya auffitoft ces prouifions, & tout ce qu'il auoit defiré de luy; tellement que ne luy reftant plus rien que d'eftre Roy, il refolut enfin de figner le traitté; mais perfiftant en fes inconftances, il perfuada à la Reine de ne le pas figner, luy mettant dans l'efprit mille défiances du cofté de Ferdinand, luy promettant de trouuer moyens pour la déliurer de tant de gens, qui la tenoient comme captiue, & luy difant que cét Eftat luy eftoit bien plus feant & à fon fils qu'à Ferdinand. La Reine ne luy répondit pas vn feul mot, luy faifant bien connoiftre par là, qu'elle ne pouuoit pas man-

quer à ce qu'elle auoit si solemnellement promis, & se contentant de luy dire qu'elle luy laissoit la conduitte de toutes ses affaires, desquelles elle souhaittoit plustost estre déliurée, que de celles du Turc. Ce discours mit Martinusius en peine, ne sçachant plus comment il couuriroit son mauuais dessein à Castalde, auquel la Reine auoit dit qu'il se seruoit de gens qui le trompoient, & principalement de Martinusius, qui ne faisoit que chercher les moyens de rompre auec luy, & qu'il reconnoistroit en traittant plus auant auec luy, que cét homme n'estoit qu'vn trompeur. Le meilleur party que Martinusius pût prendre, ce fut de faire executer le traitté; qui portoit que la Reine sortiroit dans six jours de la Transiluanie, pour se retirer à Cassouie. Castalde, voulant faire les affaires auec toutes les solemnitez requises, desira que l'on conuoquast vne Diete à Colosuar, où tous les Grands du païs furent conuiez. La Reine deuoit en cette Assemblée solemnellement renoncer aux pretentions qu'elle auoit sur l'Estat, & le resigner au Roy Ferdinand. Elle partit donc de Sebesse en grande compagnie des Principaux du Païs, de George Martinusius & de Castalde. Comme ils furent à huict lieuës de Colosuar, on commença à parler des ornemens Royaux, qui consistoient en vne Couronne, en vne Croix & autres ornements. Martinusius demanda qu'on luy donnast en garde la Couronne, mais la Reine s'y opposa, & dit qu'elle ne consentiroit jamais qu'vn Moyne fut fait Roy d'vn Païs dont on dépossedoit son fils; mais qu'elle vouloit qu'elle fust portée à celuy, à qui par raison, le Royaume estoit déferé. Elle se fit donc appor-

ter la Couronne, & la tenant en la presence de Martinusius, & de quantité de Noblesse, affligée qu'elle estoit, & le visage couuert de larmes, tenant son fils par la main, elle se tourna vers Castalde, & luy dit : *Puisque la Fortune cruelle & inconstante nous a traittez de telle sorte, que moy & mon fils soyons contraints d'abandonner ce Royaume & cette Couronne, qui auoit orné le Chef du feu Roy mon mary, & la mettre en main estrangere, si ne peut-elle pas auoir ce pouuoir de m'empescher de tirer de mon malheur ce contentement, que ce Païs va estre gouuerné par vn Prince, non seulement Chrestien, mais puissant & clement, qui sans doute reconnoistra l'esprit auec lequel ie me dépoüille de ces grandes possessions, & la tranquillité auec laquelle nous entrons en ce nouuel Estat. Priant Dieu qu'il en ioüisse auec plus de contentement, & plus long-temps que nous n'auons fait ; & ainsi ie le remets tout en vos mains, Seigneur Castalde, vous suppliant d'écrire au Roy vostre Maistre & le nostre, que comme nous luy auons quitté ce Royaume & cette Couronne sans aucune condition, & que nous nous abandonnons à luy ; aussi nous le supplions qu'il vueille ietter les yeux sur nostre miserable condition, & considerer que nous sommes non seulement Chrestiens, mais issus de sang Royal, & qu'il luy plaise nous proteger comme ses enfans, & ne point manquer à ce que nous esperons iustement de sa Grandeur.*

Comme elle eut finy ce discours, son fils, quoy que fort jeune, reconnoissant quelle diminution il receuoit en sa fortune, témoigna à sa mere que cette action ne luy plaisoit pas ; ce qui fut cause qu'elle se tourna vers luy, & luy

dit : *Puis que ie reconnois , mon fils , que vostre fortune & la mienne sont trop foibles pour défendre cét Estat , contre les ennemis du dedans & du dehors , qui recherchent non seulement nostre ruïne , mais aussi celle de ce miserable Païs , i'ay crû estre plus obligée à la conseruation du public qu'à la nostre particuliere ; & que le vray moyen de rompre ces mauuais desseins , & les assauts du Turc , estoit de r'appeller le Roy des Romains , pour le défendre , & le déliurer de la main des barbares. Ie m'asseure qu'il ne manquera pas de vous tenir ce qu'il nous a promis. Les Estats qu'il vous doit donner vous aideront à viure , non en Roy , mais en grand Prince comme vous estes. Et considerant l'inconstance perpetuelle de la fortune , qui se ioüe des Rois , & les dépoüille de leurs Royaumes lors qu'ils y pensent le moins , pour les rendre miserables & ridicules , & voyant le malheur qui nous panchoit sur la teste , sans aucune apparence de le pouuoir détourner , ie me suis resoluë , en me priuant de cét Estat , & en acceptant vn moindre de vous chercher vn seur repos , & de vous déliurer de tant de peines. Ne vous fâchez point , mon fils , de quitter vostre Estat , le Païs où vous auez pris naissance , & où vous auez esté éleué dans l'esperance d'y regner vn iour. C'est vn accident qui arriue souuent ; mais il faut que vous teniez pour certain que iamais les grandes Seigneuries , voire les Royaumes , ne manquent aux Grands qui sont vertueux & genereux. C'est pourquoy vous ne deuez pas resister à ce que ie desire , mais consentir à ce que les ornemens Royaux soient enuoyez à Ferdinand , & considerer que ce que i'ay fait , ie l'ay fait pour vostre bien , pour le repos d'vn si grand peuple , trauaillé de si longues & de si*

cruelles guerres, pour nostre satisfaction particuliere, & pour ne point manquer à la parole que nous auons donnée. Et encore qu'il me soit assez rude de voir emporter cette Couronne, & ces ornements, qui ont autrefois seruy à vostre pere, & qui deuoient aussi seruir à vous, ie me console toutesfois de les voir au pouuoir d'vn puissant Prince, qui vous affectionne comme l'vn de ses enfans, & qui vous défendra contre ceux qui ont remué Ciel & terre, pour nous reduire en l'estat où nous nous trouuons: & possible qu'à la fin ils s'en repentiront, Dieu ne laissant iamais de si grandes perfidies impunies. Pour nous, il nous faut de la patience pour passer ce qui nous reste de vie, & nous conformer à la volonté de Dieu, considerant qu'icy bas il ne se trouue point de Royaume Eternel.

Ces paroles esmeurent l'Assemblée, qui compatissoit aux afflictions de cette Dame. Martinusius mesme, autheur de son mal, tesmoigna d'en estre touché, voyant la Reyne remettre la Couronne & les autres ornements entre les mains de Castalde, qui luy donna toutes sortes d'asseurances de la bonne volonté de son maistre. Dés que Castalde fut en possession de la Couronne, les peuples jetterent les yeux sur Ferdinand, & ouurirent les portes à Castalde son Lieutenant General. Petroüits rendit aussi Lippa & Temesüar, deux des plus importantes places de toute la Hongrie, tant pour estre vne des portes du Royaume, que pour estre le port où le sel se décharge, pour estre distribué par tout le païs. Martinusius ne manqua pas de demander au Roy le reuenu de ces Salines, qui montoit à plus de trois cens mille florins. Ferdinand ne le luy refusa pas absolument, mais le luy ac-

corda à des conditions;lesquelles Martinusius ne pouuant accepter, il fut contraint de se contenter de la troisiesme partie. Cét homme, inquiet en toutes ses actiōs, ne pût demeurer en repos apres cét establissement. Il auoit en son ame vne joye extréme d'auoir chassé la Reine de son païs; mais considerant qu'il auoit offensé le Turc, sans aucune esperance de reconciliation, pour auoir fait tomber cette Prouince sous la puissance de Ferdinand ; & sçachant qu'il auroit vn jour le Grand Seigneur sur les bras, il s'auisa de se remettre bien auec luy en luy faisant connoistre qu'il auoit esté forcé de faire ce qu'il auoit fait. Dauantage il s'imaginoit que son esprit luy pourroit fournir dequoy se maintenir également bien auec l'vn & l'autre, & entretenant le Turc de l'esperance de le rendre maistre du Païs; & Ferdinand, de celle de luy fournir les moyens pour se le conseruer. Sur ces entrefaites arriua vn Chiaoux de la part du Grand Seigneur, pour recueillir le tribut que la Prouince luy payoit tous les ans. Martinusius l'obligea à l'aller voir en son Chasteau de Viuar, où il luy fit des caresses extraordinaires : & sur l'auis qu'il donna à Castalde de sa venuë, cettuy-cy s'y rendit aussi, & ils resolurent ensemble qu'on payeroit le tribut au Turc ; à quoy Castalde consentit d'autant plus volontiers, que n'estant pas encore bien asseuré de l'affection de ces peuples, naturellement inconstans, il ne se vouloit point attirer le Turc sur les bras. Comme ils estoient ensemble ils eurent auis que le Bassa estoit en campagne auec trois mille cheuaux, pour prendre la Reine & son fils, qui se retiroient, emportans auec eux la Couronne, à dessein de la presenter à Ferdinand ; mais le

bon-heur de la Reine voulut, que s'estant éloignée du chemin ordinaire, elle prit celuy de Cassouie, où elle arriua sans aucune mauuaise rencontre: mais non sans vn extréme ressentiment de son déplaisir, qu'elle ne se pût pas empescher de témoigner par le chemin; sa douleur se redoublant à chaque pas qu'elle faisoit pour quitter vn païs où elle auoit commandé, & pour se rendre au lieu où elle seroit reduitte à receuoir les commandemens d'autruy. L'on remarque qu'en passant la montagne qui separe la Hongrie de la Transiluanie, elle fut contrainte, à cause des mauuais chemins, de mettre pied à terre, & de cheminer; ce qui ne se pouuoit pas faire sans incommodité. Son courage la surmonta; mais il ne la pût pas empescher de se plaindre de la fortune qui luy donnoit de l'exercice jusques aux moindres choses. Elle en laissa vne marque sur vn arbre, sous lequel elle s'estoit assise pour se reposer; & pour se mettre à couuert de la pluye, en attendant son carosse, grauant de la pointe d'vn cousteau sur son écorce; *Isabella Regina*, & au dessus, *sic fata volunt*. Et ainsi poursuiuit son voyage. Le Bassa de Bude n'ayant pû executer le dessein qu'il auoit formé sur la Reine, se mit en deuoir d'executer le commandement que son maistre luy fit de chasser les gens de Ferdinand de la Transiluanie. Castalde en ayant eu aduis, exhorta Martinusius de faire des leuées de gens de guerre. Il fit mine de le faire, & de se preparer à la resistance; mais sous main il fit dire au Bassa qu'il n'auoit point consenty à tout ce qui auoit esté fait. Que c'estoit la Reine seule qui auoit traitté. Qu'elle auoit fait le mariage de son fils auec la fille de Ferdinand,

& qu'elle s'estoit retirée à Cassouie ; mais que pour luy il feroit tout ce qu'il luy seroit possible pour faire sortir les gens de Ferdinand de la Transiluanie ; & pour faire continuer le payement du tribut. Le Bassa ne s'arresta pas beaucoup à ces belles protestations, & ne laissa pas de passer outre. Castalde fit cependant ses leuées, & pressa Martinusius d'en faire autant de son costé ; ce qu'il fit, mais si lentement, qu'il fit croire qu'il conniuoit auec le Turc, & qu'il songeoit plustost à chasser les troupes de Ferdinand, qu'autre chose. Castalde eut aduis particulier des desseins de cét homme par vn de ses domestiques qu'il auoit gagné ; & qui luy découurit l'inquietude où estoit son maistre, bourrellé par son ambition & par son auarice. La grande autorité qu'il auoit dans le païs, & la creance qu'il s'y estoit acquise, obligeoient Castalde à dissimuler, & à le caresser, de peur de l'effaroucher, & de luy donner pretexte de se jetter du costé des ennemis. Il luy confirma de nouueau la charge de Grand Tresorier, auec vn appointemenr de quatre mille florins d'or, & la charge de Vaiuode de Transiluanie, auec quinze mille florins de pension, & pouuoir d'auoir tant en temps de paix que de guerre, huict cens cheuaux, & cinq cens hommes de pied entretenus pour sa Garde, & autres deux cens cheuaux pour la garde de quelques chasteaux. Ces auantages conuierent Martinusius à se trouuer à vne Diéte de la Prouince conuoquée à Tibin, pour regler les contributions necessaires à la subsistance des gens de guerre. Le Turc faisoit cependant de grands progrés dans la Transiluanie, rauageoit tout le païs par où il passoit auec son armée, qui

eſtoit de quatre-vingts mille hommes, & traî-noit apres elle cinquante pieces de Canon. La reſiſtance qu'il trouua à quelques places, donna le loiſir à Caſtalde & à Martinuſius de joindre leurs troupes, qui montoient à plus de quatre-vingts dix mille hommes, ſuiuis d'vn train de cinquante pieces d'artillerie. Martinuſius auoit ſeul leué ſoixante dix mille hommes. En voulant faire marcher ce puiſſant corps d'armée, il y en eut qui furent d'aduis de la diuiſer, & de ſeparer les nations; mais Caſtalde leur ſceut ſi bien repreſenter les auantages que les ennemis prendroient de cette diuiſion, que les principaux Chefs changerent tous d'opinion. Le pouuoir de Martinuſius & de Caſtalde eſtoit égal, & leur commandement alternatif; en ſorte que quand l'vn menoit l'auant-garde, l'autre conduiſoit l'arriere-garde alternatiuement. L'inconſtance de l'eſprit de Martinuſius paroiſſoit particulierement aux Conſeils de Guerre, où il changeoit ſi ſouuent d'aduis, que Caſtalde conſiderant que tous ſes deſſeins alloient à n'offenſer point l'ennemy, & à luy donner le temps de ſe fortifier, il ne ſe pût pas empeſcher de luy en faire reproche. Neantmoins le Baſsa ayant eu aduis que cette grande armée, conduitte par Martinuſius & Caſtalde, approchoit, il ſe retira d'aupres de Temesüar, place tres-importante. Cette fuitte pleut extrémément à Martinuſius, qui fut d'aduis qu'on allaſt auſſi leuer le ſiege de Lippa. Ce fut là qu'il eut nouuelles de ſa promotion au Cardinalat, à l'inſtance de Ferdinand. Le Courrier qui luy apporta le Bonnet, eſtoit auſſi chargé d'vn Bref du Pape, contenant tout au long les ſeruices qu'il rendoit à la Chreſtienté, en s'oppoſant auec

tant de vigueur aux efforts du Turc. Martinusius témoigna quelque joye de cette nouuelle, voyant qu'il estoit en si grande consideration, principalement à Rome, le Theatre du Monde: mais de l'autre costé il apprehendoit que les faueurs extraordinaires qu'il receuoit tous les jours de Ferdinand, ne luy fissent perdre la creance en laquelle il se vouloit maintenir auprés du Grand Seigneur; de sorte qu'auprés les vns il témoignoit ne se soucier pas beaucoup de cette Dignité; & aux autres il disoit qu'il s'en sentoit extrémement honoré. A l'arriuée de ces nouuelles, Castalde fit tirer tout le Canon pour marque de réjoüissance, afin d'engager d'autant plus cét homme à seruir Ferdinand auec luy. Mais tous ces bien-faits & tous ces artifices n'eurent point le pouuoir de faire changer l'esprit de Martinusius arrogant & superbe, méprisant tout le monde, & Castalde mesme, qui conçeut vne grande haine contre luy, outre la défiance qu'il auoit de ses actions. Comme ils estoient sur ce mal entendus, il arriua vn Gentilhomme de la part de Ferdinand, auec ordre de ne point partir de la Transiluanie, de peur que Martinusius ne l'empeschast d'y rentrer, & de le faire tuer le plustost qu'il luy seroit possible. Ferdinand auoit aduis de Pologne, & d'autres lieux, que Martinusius traittoit auec le Turc pour le faire maistre absolu de la Transiluanie. Depuis ce commandement Castalde se gouuerna auec Martinusius auec beaucoup d'apparence de franchise, luy faisant croire que son maistre esperoit beaucoup en sa conduitte. Ils allerent ensemble deuant Lippa, place forte tenuë par les Turcs. Le siege dura long-temps. Les Soldats de l'vn & de l'autre

firent merueilleusement bien leur deuoir à attaquer la place. Il ne s'y faisoit rien d'important par Castalde, que Martinusius ne s'y trouuast auec vn pouuoir égal au sien. Ce fut là où il fit paroistre son courage aux rencontres hazardeuses. Il alloit souuent aux batteries, couuert sur son habit de Religieux d'vne hongreline verte, pour n'estre point connu des ennemis. Les ennemis furent enfin contraints de se rendre apres auoir beaucoup enduré. Martinusius fit tout ce qu'il pût pour sauuer ceux qui estoient dans le Chasteau, & entr'autres vn nommé Oliman, voulant persuader Castalde d'vser de courtoisie enuers luy. Castalde n'en voulant rien faire, Martinusius s'échappa de telle sorte contre luy, qu'il luy dit qu'il ne se vouloit point faire ennemy du Turc, & qu'il falloit donner à Oliman la liberté, ses armes, ses cheuaux, & son équipage, & qu'il estoit resolu de contraindre celuy qui en cela ne voudroit pas faire sa volonté. Castalde, pour ne rien faire de son mouuement, dit qu'il falloit assembler les Principaux de l'armée, & que l'on en passeroit à la pluralité des voix. Ce qui fut fait. Martinusius, parlant le premier, representa la puissance du Turc, qui par le moyen de peu de personnes, qui estoient dans le chasteau, s'en rendroit plus cruel & plus incapable, pendant que les affaires de Ferdinand n'en seroient pas plus auancées. Qu'il sçauoit que le Bassa de Bude estoit prest auec quarante mille hommes pour venger la mort d'Oliman. Qu'au reste il n'y auoit au monde plus grande gloire que de sauuer la vie à son ennemy, qui n'a eû autre but que l'honneur, ny marque d'vn plus haut courage que de donner la vie à

celuy à qui vous la pouuez oster. Castalde prit aussi-tost la parole, & dit qu'il n'estoit point besoin qu'il promist à l'Empereur d'estre ennemy irreconciliable du Turc, ny qu'il demandast secours au Roy son maistre, si ayant moyen de le détruire, il ne le faisoit. Que ce n'estoit pas d'aujourd'huy qu'il auoit reconnu son esprit broüillon & inconstant. Que ce luy seroit vn reproche à jamais de laisser en liberté ceux qui ne peuuent sortir qu'à discretion, & que l'ennemy, barbare qu'il est, ne delibereroit jamais sur vne pareille rencontre, veu que l'on sçait comment il en vse ordinairement. Castalde parla auec vne telle vehemence contre l'inconstance de Martinusius, que tous ceux du Conseil furent de son aduis; qui fut qu'il ne falloit point faire de grace ny de courtoisie à Oliman. Le Cardinal, indigné de se voir contredit, dit à Castalde, que malgré luy, pour le bien de la Transiluanie, il deliureroit Oliman; auquel il manda aussi-tost, qu'il luy enuoyast deux de ses Capitaines pour faire sa capitulation. Oliman, qui estoit fort pressé, accepta l'offre, & conclut aussi-tost son traité auec le Cardinal, qui luy promit sauf-conduit pour sa personne, & pour toute la garnison, qui estoit de mille Turcs, à laquelle il permit de sortir auec armes & bagage. Cette capitulation fut faite au desçeu de Castalde, & les Turcs sortirent de nuit de la place. Le lendemain Oliman vint secrettement parler au Cardinal, qui le renuoya auec vne escorte de mille cheuaux de sa Garde, craignant qu'il ne fust rencontré par les gens de Castalde. Cette procedure fut cause que Castalde resolut d'executer le cômandemét de Ferdinand, & de se défaire du Cardinal;

& en rechercha les occasions, pour éuiter les difficultés qui en eussent pû empescher l'execution. Il vsa donc d'vne plus profonde dissimulation que jamais ; se remit en apparence en ses bonnes graces. Ils entrerent ensemble dans Lippa, dont ils firent reparer les ruïnes. Ce qui pressa le plus Castalde, fut le nouueau commandement qu'il eut de Ferdinand d'executer les ordres qu'il luy auoit enuoyés, & de ne plus differer, puis que la trahison dont il auoit vsé au fait d'Oliman, estoit trop visible. Castalde donc se voulant seruir du voyage que le Cardinal faisoit à Bins, chasteau qu'il auoit fait bastir en lieu tres-agreable ; & jugeant qu'il y pourroit demeurer quelques jours pour se reposer, il crut que ce lieu-là seroit tres-commode pour executer son entreprise, & le suiuit auec ses troupes Espagnoles, qu'il fit auancer en diligence, craignant que le Cardinal ne changeast d'aduis. Les Espagnols estant arriués, le Cardinal leur donna leur quartier, logea Castalde dans le Chasteau auec luy, & ses Gardes dans le village de Bins. Castalde donna cependant ordre à ses troupes de se tenir prestes au cas qu'il en eust besoin pour l'execution de son dessein, & s'estant resolu à l'execution, il fit appeller le Marquis Sforce Palauicin, auquel il auoit ordre de communiquer l'affaire, dont il ne luy auoit pas encore parlé. Il luy dit donc de la part de Ferdinand, qu'il se deuoit trouuer en personne à la mort de Martinusius, & qu'il n'y auoit plus moyen de differer. Qu'il sembloit que la fortune auoit conduit cét homme en ce lieu, d'où il ne sortiroit jamais en vie. Que bien que l'entreprise fust difficile, & l'issuë incertaine, il ne deuoit pas pour

cela manquer à Ferdinand, qui se fioit en luy, & qu'il ne falloit pas attendre plus de douze heures. Le Marquis embrassa cette occasion de faire seruice à Ferdinand, dit, qu'il estoit prest de faire ce qui luy seroit commandé, & que l'on disposast les choses à l'execution. Castalde donc, pour y preparer toutes choses, alla trouuer le Cardinal, sous couleur de demander l'ordre pour le logement de quelques Soldats. Il le trouua qu'il alloit ouïr la Messe; en laquelle on remarque que son Chappelain, au lieu de leuer l'hostie, ne leua que le calice; ce qui fut sinistrement interpreté par tous les assistans. Il n'y eut que Martinusius, lequel pensant à autre chose, ne s'auisa point de la faute de son Chappelain. La Messe estant acheuée, Castalde parla au Cardinal de quelque querelle de Soldats, qu'ils ne pûrent accorder. Sur cela Castalde se retira, & ayant fait appeller le Capitaine André Lopez, il luy dit comme il estoit resolu de faire tuer cette nuit le Cardinal. Que le Roy Ferdinand le vouloit ainsi; & qu'il l'auoit choisi comme homme de resolution, pour entreprendre cette action auec le Capitaine Monin, le Cheualier Campeggio, & le Marquis Palauicin. Qu'il n'y falloit pas manquer, puis qu'il y alloit de la perte de la Transiluanie pour le Roy, & de leur vie. Qu'il ne doutoit pas qu'aprés l'execution, il n'y eust quelques souleuemens dans le Païs, mais qu'il y donneroit bon ordre. Il commanda dont à Lopez de choisir vingt-quatre Espagnols, des plus resolus de l'armée, non connus des gens du Cardinal, & de leur donner ordre de se glisser dans les quatre tours du Chasteau, six dans chacune, pour faire ce qui leur seroit commandé. Le Capitaine

Auila eut ordre de se trouuer au poinct du jour auec ses troupes rangées en bataille deuant le chasteau de Bins, pour attendre l'ordre qu'il receuroit. La nuict en laquelle l'entreprise fut executée, les vents furent horribles, suiuis d'vne pluye extraordinaire. On oüit des bruits estranges dans l'air, des tonnerres, des feux, & tout ce qui se peut imaginer d'épouuantable. Le Cardinal neantmoins faisoit estat de partir le lendemain du matin. Les Heiduques de sa Garde ouurirent la porte du chasteau de bon matin, pour faire partir le bagage. Lopez prit ce temps pour faire entrer les 24. Espagnols, vestus de longues robbes à la Turque: de là il fut trouuer Castalde, qui l'attendoit auec Pallauicin, Chef de l'entreprise, & qui sçauoit l'ordre de l'entreprise. Il auoit auec luy quatre Gentilhommes Italiens, Monino, Campeggio, Scaramucia & Piacentino, tres-hardis & vaillans. Lopez auoit aussi quatre Espagnols, qu'il auoit aussi choisis pour leur resolution. Au poinct du jour Pallauicin alla auec tous ses gens à la chambre du Cardinal, qui ne se doutoit nullement d'aucune entreprise, sinon que son Secretaire se douta sur l'heure qu'il y auoit quelque dessein de nuire à son maistre; mais ayant esté adroitement diuerty par quelques-vns, le Secretaire de Castalde, Marc-Antoine Ferraro, natif d'Alexandrie, choisi pour conduire ces assassins, fit dire qu'il y auoit quelques lettres à faire signer au Cardinal, auant le departement du Marquis Pallauicin, qui s'en alloit à Vienne, qui desiroit aussi prendre congé de luy, & receuoir ses commandemens. Ce Secretaire estoit aymé du Cardinal, lequel ayant à traiter souuent

auec luy, auoit cõmandé de le laisser entrer dans sa chambre à toute heure, soit de jour ou de nuit, à cause des affaires importantes qu'il auoit souuent à luy communiquer. Castalde, pour mieux couurir son jeu, & pour faire que l'on ne refusast point la porte à son Secretaire, l'auoit enuoyé depuis quatre ou cinq heures à toutes les heures les plus incommodes, pour parler au Cardinal, afin que ses gens, accoustumés de le voir ainsi aux heures induës, ne luy fermassent point la porte à l'heure de l'execution. Le Secretaire donc ayant conduit ces Soldats jusques à la porte de la chambre, & ayant fait dire que c'estoit luy, qui vouloit parler au Cardinal, le Camerier le fit entrer incontinent, & repoussa Pallauicin, qui le suiuoit de prés, & qui mit son genoüil entre la porte, en sorte qu'elle ne pût point estre fermée. Le Secretaire s'approcha du Cardinal, qui estoit en chemise, couuert seulement d'vne robbe fourrée, appuyé sur la table, sur laquelle estoit son breuiaire, vne horloge, & quelques papiers, & luy dit que le Marquis Pallauicin estant sur son depart pour aller à Vienne, estoit là pour receuoir ses commandemens; & qu'il luy plust signer les lettres qu'il tenoit là pour sa dépesche. Le Cardinal prit les lettres, les leut; & comme il les voulut signer, le Secretaire luy donna vn coup de poignard dans le sein, lequel n'estant pas mortel, & le Cardinal voulant crier, le Secretaire luy donna vn si grand coup de poing dans le ventre qu'il le renuersa par terre. Pallauicin entra au bruit par force, & donna vn si grand coup au Cardinal par la teste qu'il la luy fendit toute, & en mesme temps les autres assassins estant entrés, ils luy

déchargerent leurs pistolets dans le ventre. Ainsi mourut le Cardinal, le plus superbe homme qui fut iamais ; & Dieu voulut qu'il mourust en ce lieu, qu'il auoit fait bastir sur les ruïnes d'vne Abbaye, suiuant la prediction de l'Abbé, qui l'en auoit menacé ; ses richesses, sa prudence & son pouuoir ne l'ayans pû garantir d'vne fin si miserable. L'on croyoit que les enuies particulieres, & les secrettes inimitiez furent cause de sa mort plustost que la protection qu'il auoit donnée à Oliman ; laquelle, au reste, n'estoit qu'à bonne fin, pour adoucir la fureur du Turc. Castalde attendoit cependant auec impatience les nouuelles de la mort du Cardinal. Dés qu'il en fut asseuré, il descendit en bas, fit sortir les Heiduques, & fit entrer en leurs places ses trouppes, qu'il auoit fait tenir prestes, leur donnant les ordres necessaires pour la defense de la place, au cas que les gens du Cardinal la voulussent attaquer. Les deux mille hommes de la Garde du Cardinal voulurent faire quelque effort, mais voyans le bon ordre que Castalde y auoit mis, ils se retirerent en desordre, laissans le corps de leur Maistre sans sepulture à la discretion de ses ennemis, qui le laisserent plusieurs iours tout nud, sans le couurir seulement d'vn simple drap, tellement que le froid saisit ce miserable corps de telle sorte, qu'il sembloit qu'il fust de marbre, mutilé & tronqué de la teste & des bras, & tellement défiguré du sang gelé sur les playes, que le spectacle en estoit horrible & pitoyable : jusques à ce que quelques-vns de ses amis resolurent de l'enleuer, ce qui leur fut bien facile, puis qu'on ne le craignoit plus. Ils le porterent dans vn sepulcre de pierre au milieu de la nef de l'Eglise

d'Alba Iulia, tout joignant le tombeau du Roy Iean Hunniades Coruinus, nouuellement éleué par Castalde, du commandement du Roy Ferdinand. Ceux que Castalde auoit laissé en garnison au chasteau de Bins, le saccagerent, prirent le Secretaire du Cardinal, pour sçauoir de luy où estoit son argent, & les tresors de son Maistre. Ils trouuerent en la mesme chambre où il auoit esté tué, dans vne cassette douze mille ducats, de laquelle Lopez se saisit, & en distribua vne partie aux Soldats. Castalde ayant sçeu ce desordre y enuoya des officiers, qui firent rendre l'argent, & pour plus de quatre mille ducats de meubles. Castalde donna aduis de cette execution à Ferdinand, comme aussi des soins qu'il prenoit à mettre ordre à ce que les amis du Cardinal ne se soûleuassent pour vanger sa mort, & à ce que les places, où il commandoit, qui estoient en grand nombre, se rendissent sans faire beaucoup de resistance, le suppliant d'enuoyer des Commissaires pour faire inuentaire de tout ce que le Cardinal auoit laissé; puis qu'il auoit mis bon ordre aux chasteaux, pour en empescher le pillage. Les Commissaires enuoyez par Ferdinand, trouuerent mil sept cens quarante-quatre marcs d'or en masse, quatre mille sept cens quatre-vingts treize marcs d'argent, mille medailles d'or de Lysimachus, de quatre ducats chacune, vingt pierres d'or, qui se trouuent dans les riuieres de Transiluanie, qui sont de beaucoup plus grande valeur que si elles estoient de pur or, & pesoient trente-quatre marcs, neuf cens trente-trois marcs d'argent de mine; six grands vases d'argent doré, six marcs d'or en chaisnes, trente-

deux coupes dorées à la Hongroiſe, fort bien cizelées, ſoixante anneaux d'or de toutes ſortes de pierreries, vne croix enrichie de diamants & de rubis, de grand prix, trente-ſix coupes doubles d'argent doré ; douze boccals, & autant de barils d'argent doré cizelez, & vn tres-grand nombre de taſſes d'argent, de plats de toutes ſortes, d'aſſiettes dorées & blanches, & de coupes de diuerſes façons ; pluſieurs maſſes de tres-precieuſes martres zebellines, chaque maſſe de quatre-vingts ou cent peaux, quantité de peaux de grande valeur, pluſieurs ſaphirs de haut prix ; de meubles, tapiſſeries, tapis, draps d'or, d'argent & de ſoye, il y en auoit vne ſi grande quantité qu'il fut impoſſible de les inuentorier. On trouua dans ſes eſcuries trois cens cheuaux d'vne ſeule race, & vn grand nombre de cheuaux Turcs, & d'autres ſortes, comme auſſi de mulets, que Ferdinand donna tous à ſon fils Maximilian.

La Reine Iſabelle écriuit auſſi-toſt au Roy Ferdinand, pour le ſupplier de luy faire rendre ce qui luy appartenoit, comme ayant eſté pris par le Cardinal ſur le feu Roy ſon mary. Caſtalde eut charge de voir ce qui en eſtoit, & tout luy fut rendu. Les Commiſſaires eurent auſſi ordre de faire des preſens à Caſtalde, & aux autres aſſaſſins, & à ceux qui leur auoient aidé, qui eurent auſſi outre cela quelques rentes leur vie durant. Ces treſors, quoy que bien grands, ne montoient pas à la troiſiéme partie de ce que l'on s'en eſtoit imaginé, y compris meſme ce qui auoit eſté volé en diuers chaſteaux, où les Caſtellans auoient mis la main à ce qu'il y auoit de plus beau, auparauant que la garniſon y fuſt arriuée. Les nou-

uelles de l'aſſaſſinat du Cardinal eſtant arriuées à Rome, le Pape Iules III. & tous les Cardinaux prirent ce fait fort à cœur, & firent publier vne Bulle d'Excommunication contre Ferdinand, & contre tous ceux qui auoient commis vne ſi méchante action. L'Ambaſſadeur de Ferdinand, voyant le Pape ſi émeu, luy fit entendre le ſujet de la mort du Cardinal, & quels eſtoient ſes deſſeins pernicieux pour la Chreſtienté. Le Pape en colere repliqua: *Pourquoy m'a-t'il preſſé de le faire Cardinal? Pourquoy l'auoit-il recommandé à tout le College, comme vn homme de courage, comme vn homme de bien, & tres-vtile à la Chreſtienté?* y adjouſtant qu'il ne pouuoit pas croire que tout ce que l'on en diſoit, aprés de ſi fortes recommandations, fuſt veritable; au contraire qu'il croyoit qu'on ne l'auoit aſſaſſiné que par vne haine particuliere, & pour auoir ſon treſor, qui valoit plus de cinq cens mille eſcus d'or, & qui appartenoit au S. Siege, comme la ſucceſſion d'vn Cardinal, decedé ſans faire teſtament. Qu'il ne ſe pouuoit taire de voir qu'on euſt mis les mains dans le ſang d'vn Cardinal, ſans reſpect ny de ſon Ordre, ny de ſa dignité, & exagerant la faute de Ferdinand, declara qu'il ne pouuoit pas ſuſpendre l'excommunication. Neantmoins le Pape, à la pourſuitte des Ambaſſadeurs, commit trois Cardinaux, pour ſçauoir ſi le ſujet de la mort du Cardinal eſtoit juſte ou non, & que l'on enuoyeroit des Commiſſaires ſur le lieu pour s'informer du faict, & ſe ſaiſir au nom de la Chambre Apoſtolique, de ce que le Cardinal auoit laiſſé. Les Ambaſſadeurs répondirent qu'il ſeroit inutile d'y enuoyer des Commiſſaires pour ce dernier chef, parce que

leur Maistre auoit déja disposé de la succession, s'en estant seruy au payement de l'armée, & aux autres necessitez de la guerre qu'il auoit contre le Turc; & qu'au reste il n'y auoit pas si grande chose que l'on s'estoit imaginé. Ils asseuroient d'ailleurs le Pape que les Commissaires découuriroient que le Cardinal auoit traitté auec le Turc pour chasser les Chrestiens de la Transiluanie, pour s'en faire declarer le Maistre absolu, en payant le tribut au Grand Seigneur, & qu'il auoit resolu de faire mourir tous ceux qui y estoient de la part de Ferdinand. Le Pape auoit esté instruit au cōtraire par les amis du Cardinal, qui luy auoient écrit qu'il auoit esté assassiné par la faction des Capitaines de Ferdinand, enuieux de sa Grandeur & de son authorité, qui alloit à disposer de toutes choses, tant de la guerre que de la paix, craignans aussi qu'il ne fit entrer au Païs le fils du Roy Iean; ils l'accuserent de trahison auprés de Ferdinand qui les crût facilement, afin de s'asseurer du Païs. Que de cét assassinat il n'estoit rien reüssi que des pilleries des tresors qu'il auoit laissez, & qui n'estoient pas si grands neantmoins qu'ils pûssent laisser la moindre tache à sa reputation.

Sur la fin de l'année les Commissaires enuoyez à Vienne par les trois Cardinaux, arriuerent pour informer des fautes du Cardinal. Ferdinand depécha aussi-tost à Castalde auec ordre de luy enuoyer toutes les charges qui se trouueroient contre le deffunt. Ils firent oüir vn de ses Secretaires nommé Emeric, son Chancelier, & autres qui déposerent quelques particularitez, qui pouuoiét en quelque façon charger leur Maistre : mais ils estoient seuls en leurs dépositions, en quelque

point contraires les vns aux autres. Pour Emeric, ſon témoignage eſtoit ſuſpect, à cauſe de quelque diſgrace qu'il auoit receuë de ſon Maiſtre peu auant ſa mort. Caſtalde donc eut bien de la peine à trouuer des preuues qui allaſſent à la charge du défunct: Toutesfois il enuoya à Vienne tout ce qu'il auoit pû amaſſer par ſon credit; & le procez fut mis entre les mains des Commiſſaires, qui l'enuoyerent à Rome. Les trois Cardinaux députez virent ces charges, & ſollicitez qu'ils eſtoient par les Ambaſſadeurs de Ferdinand, pour éuiter de plus grands inconueniens, le mal eſtant commis & ſans remede, pour de bonnes conſiderations, que les Hiſtoriens ont voulu taire, la Sentence fut renduë auec cette clauſe: *Que ſi ce qui eſtoit dans les charges, eſtoit veritable, que Ferdinand & tous ſes complices eſtoient abſous de la mort du Cardinal.* Les Ambaſſadeurs de Ferdinand trouuerent que par cette condition oppoſée à la ſentence, l'affaire n'eſtoit point terminée, & importunerent tant le Pape qu'il prononça la ſentence ſans condition, pour le regard de Ferdinand, faiſant conſcience d'abſoudre du tout les complices de cét aſſaſſinat. Enfin à la pourſuitte des Ambaſſadeurs, la ſentence fut generale, & ainſi enuoyée à Vienne, au grand contentement de Ferdinand, qui depuis l'excommunication juſqu'alors n'auoit pas oſé aſſiſter à la Meſſe, ny aux autres ſeruices, ny meſmes entrer dans l'Egliſe. On a remarqué que tous ceux qui aſſiſterent à l'aſſaſſinat du Cardinal, perirent tous miſerablement. Le Marquis Pallauicin fut pris du Turc peu aprés, où il endura beaucoup. Le Capitaine Monin fut tué en Piedmont. Ferraro, Secretaire de Caſtalde,

eut la teste tranchée à Alexandrie, par le commandement du Cardinal de Trente. Vn autre fut tué en Prouence: & Campeggio fut tué par vn sanglier en la presence de Ferdinand; & la Transiluanie ne demeura pas long-temps en l'obeïssance de celuy qui auoit fait tuer le Cardinal, mais reconnut le jeune Roy Iean-Estienne; tellement que cette mort fut par l'éuenement plus dommageable, que profitable à la Chrestienté, & à la Prouince.

NASSOVF BASSA,

Sous Achmet Empereur des Turcs 1614.

NASSOVF estoit de Serez, prés Salonique. Ses pere & mere estoient Chrestiens. Le pere fut mesme Prestre Grec & marié. Il fut emmené du lieu de sa naissance par ceux qui vont recueillant les enfans du tribut, & vint à Constantinople *Agemoglan*, c'est à dire, *enfant du tribut*, du temps de Sultan Micrat. Et comme c'est la coûtume de vendre pour deux ou trois escus aux premiers venus de connoissance ces enfans de tribut, pour s'en seruir : jusqu'à ce qu'ayant appris la langue Turquesque, ils puissent estre receus, & plus commodement nourris & enseignez dans les Serrails du Grand Seigneur; Nassouf fut vendu à vn Chastré noir nommé Mehemet Aga, lequel estant sorty du Serrail pour aller à la Meque, & ne pouuant plus y entrer, suiuant l'ordre de cette Cour, il fut nommé par le Grand Seigneur, pour estre l'vn de ses Moucachil, c'est à dire familiers, qui ont charge d'entre-

tenir le Grand Seigneur de diſcours honneſtes. Ce Mehemet, à cauſe de cét office, auoit de l'authorité; & pour ce on n'oſa luy oſter Naſſouf, au contraire, il s'en ſeruit pluſieurs années; & le reconnoiſſant de bon eſprit, le deſtina ſon heritier. Luy fit apprendre à lire & écrire; ce qui eſt toute la ſcience des Turcs. Cette affection dura juſques à ce que Mehemet fut aduerty que Naſſouf eſtoit rauiſſant & auare, & qu'au lieu de faire des amis par l'authorité qu'il luy donnoit auprés de luy, il vendoit ſon credit pour de l'argent, ne s'employãt pour aucun ſans corruption. Mehemet donc juſtement indigné des volleries de Naſſouf, aprés l'auoir bien fait châtier, reſolut de le chaſſer honteuſement: mais les amis de Naſſouf s'entremirent pour luy, qui ne pûrent neantmoins obtenir autre choſe que de le faire mettre au ſerrail du Grãd Seigneur, où Mehemet le fit receuoir entre les Baltagis, qui ſont les ſeruiteurs des Pages du grand Seigneur, de ſes Châtrés, & de ſes Sultanes.

Naſſouf eut ce bonheur, entrant dans le ſerrail, qu'il fut mis au ſeruice de Kiſler-Aga, c'eſt à dire du Chef des filles; ſon Maiſtre l'employant quelquesfois à faire des meſſages pour la Sultane vers Rouſtein Aga, ſon Maiſtre d'Hoſtel; & voyant qu'il s'acquitoit fort bien de ce qu'il luy commandoit il le prit en affection, comme auſſi fit Rouſtein, qui le retira du ſerrail, & le fit ſon Lieutenant, où il ſe gouuerna ſi bien, qu'il luy fit auoir la ſur-intendance du baſtiment de la Moſquée, que la Sultane faiſoit faire.

Par ce moyen Naſſouf paruint aux bonnes graces de la Sultane, qui prit vne telle fiance en luy, qu'elle le fit Vaivode & Souſbaſchy des Païs que le Grand Seigneur luy auoit aſſignez pour ſon en-

tretenement, aux enuirons d'Alep. Ces Païs, la plus part ſont habitez par des Compagnies d'Arabes, qui changent de païs, ſelon les ſaiſons. Naſſouf auoit à faire à ces gens-là, & luy eſtoit beſoin d'eſtre fin & accort, pour leur faire payer le tribut qu'ils deuoient;dequoy ils ſe défendent ou par force ou par ruſes; mais il les gouuerna auec tant d'induſtrie,que le reuenu de la Sultane s'accreût de beaucoup ſous ſon adminiſtration: dont elle fut ſi contente, qu'elle le fit à quelques années de là Capigilar-Kehyaci du Grand Seigneur, c'eſt à dire Lieutenant des Huiſſiers; qui eſt vne belle charge,& de laquelle on monte immediatement à celle de Beglerbegh.Cette charge, comme elle donnoit de l'authorité à Naſſouf, elle le rendit fort inſolent, & commença à faire paroiſtre vn orgueil ſi inſupportable, qu'il encourut la haine de tous les Grands.Toutesfois la Sultane, femme de Sultan Murat, & Mere de Sultan Mehemet, pour lors regnant, qui auoit tout pouuoir auprés de ſon fils, obtint de luy pour Naſſouf, le Gouuernement d'Alep, contre la volonté du Grand Viſir. Ce fut en l'exercice de ce Gouuernement que Naſſouf, qui ſe voyoit au deſſus de la Fortune, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de brigandages. Les Ianiſſaires de Damas, auſquels la garde de la ville de Damas eſt confiée, s'oppoſerent à ſes extorſions,& menacerent de le chaſſer. Naſſouf penſa qu'il falloit les preuenir,& qu'il ne luy eſtoit plus poſſible d'endurer de ces gens,qui auoient gourmandé tous ceux qui l'auoient precedé en cette charge. Il fit donc entrer ſecrettement dans Damas grand nombre de Soldats, & tout à coup en chaſſa par violence les Ianiſſaires, d'où s'en-

ſuiuit vne guerre entre Alep & Damas, qui dura quelque temps. Cependant Naſſouf demeura Maiſtre abſolu de Damas, y viuoit comme en vne ville de conqueſte, & y faiſoit de grandes extorſions, dont en voicy des exemples.

Il ſçauoit qu'vn des ſiens auoit acheté d'vn pauure Maure vne tres-belle jumét, il māda ce pauure hōme, & l'ayant injurié pour ne luy auoir donné cette caualle, le fit étrangler: celuy qui l'auoit achetée, craignāt la fureur de ſon Maiſtre, acheta vn harnois de grand prix, qu'il luy preſenta auec la caualle. Vn Perſien auoit vendu pour quarante mille eſcus de ſoye à vn Marchand François: Naſſouf aduerty de cela, enuoya prendre cét argent, diſant qu'il en auoit beſoin pour faire la guerre, & que les ſoyes ne luy manquoient pas en ſon païs. Vn Armenien, nommé Bedie, luy offrit trente mille eſcus pour faire mourir ſon Maître, nommé Cefer, lors Doüanier du Grand Seigneur en Alep, pour eſtre en ſa place. Naſſouf accorda à Bedie ce qu'il deſiroit, manda Cefer, & luy découurant la trahiſon de ſon valet, luy dit, que s'il vouloit ſauuer ſa vie, il falloit qu'il luy baillaſt la ſomme que ſon valet luy auoit promiſe: ce qu'il fit; mais auſſi-toſt il le fit mourir, le faiſant jetter dans l'eau; & manda ſes freres, auſquels il impoſa d'auoir fait éuader leur frere Cefer, auec l'argent de la Doüane du Grand Seigneur, prit leurs biens, & les rendit miſerables.

Les plaintes de tant de voleries furent tout à coup portées à la Porte. Le Viſir n'eut pas grande peine à faire reuoquer Naſſouf: mais ſe doutant qu'il feroit reſiſtance à celuy qui luy ſeroit ſubrogé, il donna ce Gouuernement à Huſſein, qui auoit grāde authorité dans la Prouince,

pour eſtre deſcendu de la race de Ziambolat, anciens Seigneurs du Païs. Cette action fut ſagement conduite ; car il fallut venir à la force contre luy, & leuer vne armée pour l'attaquer dans Alep, où il s'eſtoit retiré, ſe ſouciant peu du commandement du Grand Seigneur, au deſceu duquel il publioit qu'on le trauailloit injuſtement. Ceux de Damas furent au ſecours de Huſſein, qui auoit deſia ſur pied vingt-cinq mille hommes de guerre, il aſſiegea Alep, où Naſſouf ſe deffendit à l'extrémité, ne ſe rendant à compoſition la vie ſauue, qu'aprés auoir mangé les cheuaux, & tout ce qui eſt de plus extraordinaire en telles occaſions, en ſorte qu'il ne luy reſtoit rien que le deſeſpoir de tout ſecours. Mais au lieu de ſe joindre aux rebelles, qui rauageoient l'Aſie, comme l'on croyoit qu'il deuſt faire, perſonne ne pouuant s'imaginer qu'il euſt l'aſſeurance de ſe preſenter au Grand Seigneur, il alla à Conſtantinople en ſi grande diligence, qu'il arriua au Serrail, où le Bouſtangibaſſi, qui eſt le chef des Iardiniers, le receut ſecretement, & le preſenta au Grand Seigneur, auparauant que le Grand Vizir eut auis qu'il euſt enuie de venir. Le lendemain de ſon arriuée, qui eſtoit le jour que le Grand Seigneur donne audience, & reçoit les Requeſtes, les Vizirs ſe preſentans à luy, il demanda à chacun d'eux en particulier leur opinion touchant Naſſouf. Ils luy répondirent tous qu'il eſtoit rebelle, & qu'il ne viendroit jamais à aucun de ſes commandements: alors fut fait ſigne à Naſſouf de ſe montrer, lequel parut inopinément deuant ces Vizirs, qui demeurerent confus & ſans parole. Le Grand Seigneur au contraire prit bonne opinion de l'aſ-

ſeurance de Naſſouf; lequel ſe ſeruant de la creance que cette action luy donnoit auprés de ſon Maiſtre, oſa luy dire qu'il auoit eſté mal ſeruy, & que tant qu'il demeureroit au ſerrail, les rebelles n'auroient point de terreur de ſa puiſſance; au contraire mépriſeroient ſa ieuneſſe,& le tiendroient comme vn enfant. Mais que s'il auoit quelque ſoin de ſa Grandeur & de ſa conſeruation, il falloit qu'il laiſſaſt pour quelque temps les delices de Conſtantinople, & fiſt vn voyage juſques à Burſia, où ſes Ennemis, qui tenoient la ville bloquée, ſe jetteroient à ſes pieds,& le reconnoiſtroient pour eſtré vn digne rejetton du glorieux tige de ſes anceſtres. Ce conſeil aſſez proportionné à l'ardeur de la jeuneſſe de ce Prince, eut telle force ſur luy, qu'il commanda au Vizir qu'il euſt à faire preparer dans trois jours tout ce qui luy eſtoit neceſſaire pour ſon voyage. Ce qui fut executé, quelque conſeil que les Vizirs luy donnaſſent au contraire; & partit en ſi mauuaiſe ſaiſon, & en vn temps ſi peu fauorable, que quelques galeottes ſe perdirent en ce trajet par les tempeſtes, qui ſont ſur la mer en cette ſaiſon. L'arriuée du Grand Seigneur ne fut pas plus fauorable que ſon paſſage; les rebelles le venoient tous les iours attaquer iuſques aux portes de Burſia, où ils le tenoient comme enfermé. Le Vizir, qui lors commandoit, ne ſceut trouuer meilleur expedient, que d'eſſayer à gagner par argent ceux qu'il ne pouuoit vaincre par les armes, & moyennant trois cens mille ſequins, qu'il leur fit donner, il les remit à leur deuoir. Naſſouf fut lors choiſi General de ces rebelles reconciliez, pour aller faire la guerre à d'autres

rebelles;ce qu'il fit auec vn assez mauuais succés: car ils furent défaits. Nassouf s'échappa auec peu des siens, & s'enfuit à Damas, desesperé de sa fortune. En ce moment de desespoir il receut ordre du Grand Seigneur d'aller prendre possession du Gouuernement de Bagdet. Ce nouuel honneur le fit entrer en de grandes esperances. Il dressa vn bel équipage; leua vne bonne armée, & alla où cette charge l'appelloit. Mais le peuple de Bagdet, & tout le païs, qui auoient oüy parler des Tyrannies, que Nassouf auoit exercées en Alep, se resolurent de ne le pas receuoir, & de perdre plustost la vie en combattant contre luy, qu'en le receuant, estre dépoüillez de leurs biens & de la vie. La mélée fut aspre, & fut courageusement combattu de part & d'autre. Ceux de Bagdet emporterent la victoire, & Nassouf fut contrainct de se retirer. Il mit sur pied d'autres forces; tenta la fortune diuerses fois inutilement, & fut enfin honteusement repoussé. Le Grand Seigneur aduerty de ces rebellions, changea ce Gouuernement en celuy de Diarbekir, qui est la Mesopotamie, où il fut receu sans resistance; n'y ayant aucune place forte. Il s'y establit de telle sorte qu'il y demeura cinq ans, y faisant de grandes exactions; & fut durant ce temps-là rappellé plusieurs fois, par le Grand Seigneur; à quoy il n'obeït pas: dequoy on conceut vne opinion à la Porte qu'il s'entendoit auec les rebelles. C'est pourquoy Murat Bassa, allant en Perse, en l'an mille six cens neuf, eut commandement du Grand Seigneur de le faire mourir. Mais Nassouf vint si fort & si bien accompagné à l'armée, que Murat eut

peur de luy, & n'osa executer ce qui luy auoit esté commandé. Il fut rapporté à la Cour qu'il gagna si bien le Bassa par ses artifices, & par ses simulées soûmissions, qu'il commença à se fier en luy, & à y auoir creance; d'où s'ensuiuit la mort du Bassa; qui fut empoisonné dans vn festin. Ce Bassa n'eut pas si-tost rendu l'esprit, que Nassouf fit arrester tous ses seruiteurs; & apres auoir tiré d'eux par tourmens les biens de Murat, il les fit cruellement mourir. Ce que ses domestiques trouuans estrange, & luy ayant remontré qu'apres sa mort ils couroient pareille fortune; il leur répondit, que son souhait estoit, que luy mourant, il ne restast aprés luy homme viuant au monde. Apres la mort de Murat, Nassouf écriuit au Grand Seigneur, qu'il auoit crû qu'il luy appartenoit de commander l'armée apres Murat, qui estoit mort en son Gouuernement; & qu'il s'estoit aussi saisi du Sceau de l'Empire; attendant l'eslection d'vn premier Vizir. Le Grand Seigneur tint conseil auec ses Vizirs, & auec le Mufti sur cette affaire, & à qui il pourroit confier cette grande charge. Mehemet Bassa, Lieutenant du premier Vizir, Achmet Bassa, qui auoit esté dix ans Sur-Intendant des Finances, pretendoient cette charge, & offrirent leur seruice au Grand Seigneur. Le Moufti seul rompit sagement leur brigue; remontrant au Grand Seigneur, qu'il n'estoit pas à propos de faire peur à Nassouf, mais de l'attirer par de belles paroles; & qu'il estoit à craindre, s'il n'estoit esleu Vizir, qu'il troublast l'Asie, & qu'il prist quelque intelligence auec le Roy de Perse: où au contraire cette charge luy estant conferée, il seroit obli-

gé de venir à la Porte ; où le Grand Seigneur pourroit ſans troubler l'Eſtat, executer le deſſein qu'il auoit de long-temps, de le faire mourir. Ce conſeil fut ſuiuy, & Naſſouf eſleu premier Vizir, auec promeſſe de luy donner en mariage la fille que le Grand Seigneur auoit de la Sultane. Ces honneurs extraordinaires ébloüirent Naſſouf ; & luy donnerent l'aſſeurance de venir trouuer ſon Maiſtre : joint auſſi qu'il auoit auec luy vn Ambaſſadeur du Roy de Perſe, qui demandoit la Paix ; choſe qu'il ſçauoit eſtre deſirée du Grand Seigneur. Naſſouf, pour faciliter ſes affaires, enuoya vn de ſes confidents auec de grands preſens à la Sultane & au Kiſler-aga, & ſuiuit peu apres, arriuant à Conſtantinople le dix-neufiéme Septembre mil ſix cens douze, qui fut vn an apres ſon élection. Le bruit commun eſtoit qu'il ſeroit eſtranglé à ſon arriuée ; mais il en fut tout autrement. Car il ſe mit en tel credit prés le Grand Seigneur, que tous les autres Vizirs ne furent plus conſiderez, & n'eſtoit pas tant premier Vizir que ſeul Vizir, toutes les affaires dépendans de luy. Mais il agiſſoit auec telle violence, qu'il ſe faiſoit haïr de ceux meſmes à qui il faiſoit du bien ; qui eſtoient en beaucoup moindre nombre que ceux à qui il faiſoit du mal. Car il perſecutoit les vns pour auoir leur bien, les faiſant mourir ; les autres qui auoient des charges, en eſtoient dépoſſedez, & puis venduës au plus offrant. Il chaſſa d'aupres du Grand Seigneur tous ceux dont il auoit jalouſie ; & cela ſur de fauſſes accuſations. Vn mois apres ſon retour il fit oſter la charge de Vizir à Mehemet Baſſa, qui auoit eſté Kaimekâm, c'eſt à dire, Lieu-

tenant du Grand Vizir, & ſollicita ſouuent le Grand Seigneur de le faire mourir; l'accuſant, d'auoir fait commandement de faire rebaſtir le baſtion d'Alger; qui eſtoit mettre le païs du Grand Seigneur entre les mains des Infidelles. Il fit chaſſer de la Porte cét Achmet Baſſa Sur-Intendant des Finances, le releguant en Alep, dont il le fit Gouuerneur. Ainſi il ſe défit de ceux qu'il eſtimoit eſtre ſes ennemis, pource qu'ils auoient brigué la charge de premier Vizir. Il fit enuoyer à Bude le Vizir Haſſen Baſſa, qui auoit épouſé la Tante du Grand Seigneur, auquel il vouloit mal, parce qu'il auoit ſouuent dit, qu'il auoit de la peine à obeïr à Naſſouf, qu'il auoit veu Baltagi, qui eſt la moindre charge du Serrail; luy eſtant Selichtar, qui eſt celuy qui porte l'eſpée du Grand Seigneur, qui eſt la plus haute dignité. Il taſcha auſſi d'oſter le Moufty de ſa charge, & en preſenta Requeſte au Grand Seigneur, qui ne l'eut pas agreable, & l'enuoya au Moufty meſme. Il oſta la charge des galeres à Mehemet Baſſa ſon beaupere, & ſon competiteur en credit, & en puiſſance, qui fut depuis premier Vizir. De ſorte qu'il ne laiſſa perſonne d'authorité en repos; adjouſtant à ſes actions ſi violentes, vne façon de traitter ſi altiere, qu'il en eſtoit inſupportable. Il ne ſe pût meſme comporter auec quelque moderation auec le Kiſler-aga, celuy qui l'auoit inſinué aux bonnes graces du Grand Seigneur; mais ayant jalouſie de ſon credit, il eſſaya par impoſtures de le faire chaſſer du Serrail; ſans conſiderer les obligations qu'il luy auoit. Et pour ce faire, il fit entendre au Grand Seigneur, que ce Kiſler-aga

auoit deuotion d'aller à la Meque, mais qu'il n'osoit demander congé, & neantmoins qu'il falloit le luy accorder. Le Grand Seigneur fut estonné de ce dessein, & ne fit pour lors aucune response, mais en aduertit le Kisler-aga, qui répondit qu'il n'y auoit jamais pensé, voulant mourir auprés de luy en le seruant. Ainsi la fourbe de Nassouf fut découuerte. Nassouf fut souuent surpris en telles impostures; ce qui fit conceuoir en l'esprit de son Maistre vne mauuaise opinion de luy, en laquelle il estoit entretenu par les siens, qui le haïssoient à mort. Mais la faueur de la Sultane, qui maintenoit Nassouf, non tant parce qu'il auoit épousé sa fille, que pour l'esperance qu'elle auoit, qu'auenant la mort du Grand Seigneur, il feroit par son authorité succeder son fils à l'Empire, au préjudice de l'aisné, qui estoit issu d'vne autre Sultane. Pendant ces broüilleries domestiques, les auis venoient de iour en iour des hostilitez qui se commettoient aux frontieres par les Perses. Puis on eut nouuelles de la conqueste par eux faite des Georgiens, & qu'ils auoient emporté de force quelques places de l'Empire du Grand Seigneur: ce que Nassouf déguisoit à son Maistre, pour ne le point fascher. Ses ennemis ne s'endormirent pas en ces occasions; car ils remontrerent au Grand Seigneur qu'il souffroit que le Persien se rendist maistre des tributaires du Grand Seigneur, qu'il empietast sur les frontieres, & s'emparast des places importantes. Qu'il y auoit apparence d'vne secrette intelligence auec le Persan, veu qu'il ne faisoit aucun preparatif pour s'y opposer, pretendant sous vn faux nom de paix, de s'en pouuoir exempter, &

tromper son maistre, à ce qu'il ne vist pas la ruïne de son Empire. Que s'il en vouloit dauantage de lumiere, qu'il falloit qu'il commandast à Nassouf de se preparer pour aller faire la guerre en Perse en la prochaine saison ; & qu'il verroit clairement les difficultez qu'il feroit naistre pour empescher ou retarder ce dessein. Ces auis firent penser si profondement le Grand Seigneur, qu'au mois de Septembre en l'an mil six cens quatorze il fit appeller Nassouf, & luy commanda de faire tenir son armée preste, pour passer en Asie l'Esté suiuant. Nassouf estonné de cét ordre, demanda la cause de cette resolution, & representa la Paix qu'il auoit auec le Roy de Perse. Le Grand Seigneur luy répondit, qu'vne telle Paix estoit pire que la guerre. Nassouf voyant cette ferme resolution, & qu'il falloit obeïr, luy dit, que pour son seruice il s'estoit rendu toute la milice ennemie, qui n'attendoit que l'occasion de le pouuoir tuer, & partant qu'il seroit besoin que sa Hautesse vinst en personne afin de tenir en deuoir tant de gens de guerre. En ce mesme temps arriua de Bagdet le fils de Cigale, qui allant visiter tous les Vizirs, fut par eux particulierement enquis de l'estat des affaires aux frontieres ; à quoy il ne répondit que generalement, disant qu'il estoit inutile qu'il leur en donnast plus particuliere information, veu qu'ils n'en pouuoient pas traitter auec le premier Vizir Nassouf, qu'il ne les écouteroit pas, & qu'ils n'en deuoient pas mesme parler au Grand Seigneur, qui les abandonneroit puis apres à la fureur de Nassouf, dont personne ne les déliureroit. Que neantmoins, si le Grand Seigneur

l'appelloit pour s'en informer, & commandoit absolument de luy en dire la verité, il hazarderoit sa vie pour son seruice, ne luy celeroit rien, & luy donneroit connoissance de plusieurs choses, qu'il s'asseuroit estre ignorées de sa Hautesse. Le Grand Seigneur à quelques iours de là fit appeller Cigale en l'vn de ses Iardins, luy demanda comment le Roy de Perse obseruoit la paix en sa frontiere. Il luy répondit qu'il ne s'entendoit parler de paix qu'à la Porte seulement, mais que l'on faisoit là haut la guerre. *Mais pourtant*, répondit le Grand Seigneur, *le Roy de Perse m'a enuoyé icy vn Ambassadeur, me supplier de la paix, & me donner de sa part cent charges de soye en tribut.* Cigale repliqua : *Cet Ambassadeur ne vous a point esté enuoyé, mais fut dépesché à Murat Bassa lors qu'il hyuernoit en Diarbekir, & s'apprestoit pour renouueller la guerre au Printemps. Il luy apporta ces soyes en presence du Roy de Perse ; le suppliant de s'entremettre de faire la paix auec Vostre Hautesse. Depuis il arriua à Bassa ce qu'vn chacun sçait* : (il vouloit dire que Nassouf l'auoit empoisonné.) *Nassouf à sa mort trouua cet Ambassadeur & ses soyes, & vous manda qu'elles vous estoient enuoyées & l'Ambassadeur aussi ; & vint de compagnie auec luy vers Vostre Hautesse, pour luy seruir de raison de se mettre en vostre bonne grace ; ne se souciant pas de pacifier en effect les affaires, pourueu seulement que Vostre Hautesse crût qu'elles le fussent.* Apres que Cigale eut ainsi librement parlé, il montra au Grand Seigneur vne lettre du plus Grand Prince, & comme Vizir de Perse, nommé Aly-verdychân, qu'il écriuoit à Nassouf auec vne grande priuauté & témoignage

d'amitié ; le suppliant qu'il fist trouuer bon au Grand Seigneur que les frontieres vers Bagdet fussent approchées d'vne petite demie journée. Puis Cigale adjousta au Grand Seigneur. *I'ay faict ars, c'est à dire, representé cette affaire si importante à la Porte ; & Nassouf m'a mandé que ie le souffrisse, & ne m'y opposasse point. Ie n'ay pas voulu obeyr à son premier commandement. De nouueau il m'a commandé de ne m'y pas opposer:* & en disant cela, il mit à la main du Grand Seigneur la lettre mesme, que luy en écriuoit Nassouf, qui adjoustoit à la fin de la lettre qu'il luy enuoyast nonante mille sequins, s'il vouloit estre continué au Gouuernement de Bagdet. Le Grand Seigneur partit de cette audience, qui fut le douziéme Octobre, outré d'vne telle colere, qu'il ne se pût empescher qu'il n'en témoignast quelque chose à la Sultane. Elle en aduertit Nassouf, qui alla sur l'heure voir le Grand Seigneur, qui estoit en mauuaise humeur, & luy donna vne briefüe & fascheuse audience, sans auoir pû découurir la cause de son mal. Le lendemain il enuoya la Sultane au Grand Seigneur son Pere, le supplier que puis qu'il estoit mal-content de Nassouf son mary, qu'il le fist Mazoul, c'est à dire, qu'il le priuast de sa charge, & qu'il essayast s'il se trouueroit mieux seruy d'vn autre. Que Nassouf seroit tousiours prest de luy rendre seruice tres-fidelle, quand il le voudroit remettre en sa charge. Le Grand Seigneur répondit qu'il n'estoit pas mécontent jusques-là de Nassouf, qu'il l'aymoit. Qu'il auoit éprouué sa fidelité, & s'en vouloit seruir à iamais, & asseura la Sultane de sa bonne volonté, & qu'elle ne se deuoit point mettre en peine.

Cependant les ennemis de Nassouf trauailloient à le perdre ; & firent entendre au Grand Seigneur qu'il faisoit de grands preparatifs de tentes, & de cheuaux & de vestemens pour son train, & qu'il se vouloit retirer : ce qui exciteroit d'estranges rebellions en Asie, & ausquelles il seroit difficile de remedier ; veu l'estat des affaires auec le Roy de Perse. L'esprit du Grand Seigneur fut facile à émouuoir contre Nassouf, & enuoya demander au Mufty, s'il estoit permis de le faire mourir ; & qu'il luy mandast ce qu'il sçauoit du dessein de sa fuitte. Le Mufty répondit ; que si les plaintes que le Grand Seigneur faisoit de luy, estoient prouuées, il meritoit la mort. Quant au dessein de la fuitte, il ne luy en pouuoit rien dire de particulier, sinon que c'estoit l'opinion de tous ; & que d'vn méchant esprit, on ne deuoit rien attendre que de méchant. Ce fut le dix-septiéme Octobre que le Mufty enuoya cette réponse au Grand Seigneur ; qui resolut aussi-tost la mort de Nassouf. Et pour ne plus differer, il luy manda qu'il vouloit sur le midy aller à la Mosquée, croyant qu'il y viendroit pour le seruir à l'ordinaire, auec les autres Visirs, & qu'il le feroit estrangler à l'entrée de son serrail. Mais Nassouf, soit qu'il eust aduis de la resolution de son Maistre, voulut laisser écouler quelques iours sans le voir, soit qu'en effect il fut malade, s'excusa sur son indisposition ; & supplia le Grand Seigneur de le vouloir excuser pour ce iour-là. Ce refus mit encore dauantage le grand Seigneur en ceruelle, & à cause de cela il ne fut pas ce iour-là à la Mosquée. Et afin de sçauoir au vray s'il estoit malade & le lieu où il estoit, il luy enuoya sur le soir vn

Medecin auec des sirops, & des confitures. Le Medecin trouua Nassouf chez luy, & luy dit la charge qu'il auoit du Grand Seigneur. Nassouf luy donna dans vne bource cinq cens sequins. Ce Medecin fut faire rapport au Grand Seigneur de ce qu'il auoit veu. Sur le soir le Grand Seigneur dist qu'il vouloit aller à la Mosquée seul, auec ses Eunuques. Ensuitte dequoy on tendit les ruës de toiles à l'ordinaire, par où il auoit à passer: ce qu'ils font afin que le Grand Seigneur ne soit veu: & dautant que la maison de Nassouf estoit joignant la Mosquée, elle fut toute enceinte de toiles, & ainsi estoit gardée. Cependant le Grand Seigneur enuoya demander au Kisler-aga, par qui il enuoyeroit estrangler Nassouf? Il luy proposa le Boustangibassi, qui estoit fort fauorisé de Kisler-aga. Il fut donc mandé, & aussi-tost on luy donna deux Chatihumaiou, c'est à dire, écrits du Benoist, c'est ainsi qu'ils appellent les réponses & commandemens que le Grand Seigneur écrit de sa main. L'vn estoit pour demander à Nassouf, Grand Vizir, de la part du Grand Seigneur, le seau de l'Empire: l'autre, pour luy demander la teste. Le Boustangibassi auec ces deux billets alla trouuer Nassouf, qui luy fit dire qu'il estoit malade; & de plus qu'il estoit empesché auec la Sultane; & pour ce qu'il receuoit sa visite pour faite, & le prioit de s'en retourner. Le Boustangibassi insista, disant qu'il ne pouuoit s'en retourner sans auoir parlé à luy, dautant qu'il en auoit ordre exprés du Grand Seigneur, qui luy auoit commandé de le voir, & de luy rapporter au vray l'estat de sa santé; mais qu'il ne le tiendroit pas long-temps. Le Vizir Nassouf, qui ne

croyoit pas sa fin si proche, ny qu'elle dûst estre annoncée par le Boustangibassi, qui n'auoit qu'vn muët du Grand Seigneur auec luy, & cinq ou six de ses Boustangis, c'est à dire Iardiniers, renuoya ses femmes en leurs chambres plus retirées, & commanda que l'on fist entrer le Boustangibassi & sa suitte. Il entra donc, & demanda au Vizir l'estat de sa santé : puis voyant que quelques Eunuques noirs estoient demeurés dans la chambre, il leur fit signe de se retirer. Ces Eunuques ne voulurent pas obeïr à ce commandement, dont le Boustangibassi s'offença, & auec injures leur commanda de sortir; ce qu'ils firent, & les Boustangis fermerent aussi-tost la porte sur eux. Nassouf se troubla de ce procedé, & demanda au Boustangibassi s'il y auoit ordre de mort. *Non*, dit-il, *mais bien ay-ie ordre de vous demander le Seau :* & luy presenta le commandement qu'il en auoit du Grand Seigneur. A cela Nassouf dit : *Le Grand Seigneur a-il trouué vn homme plus suffisant que moy pour gouuerner son Empire ?* & prit le seau, le mit dans vn mouchoir, le seella, & le bailla au Boustangibassi: lequel au mesme temps fit voir l'autre commandement, pour le faire mourir; qui estoit ainsi conceu. *Toy, qui es mon Boustangibassi, va & estrangle Nassouf, mon nourrissier :* c'est ainsi que le Grand Seigneur a de coustume d'appeller le Premier Vizir. Aussi-tost que Nassouf eust jetté la veuë sur ce billet, il s'écria : *Est-il écrit, Boustangibassi, que ie deusse mourir par tes mains ? I'ay tousiours bien crû que le Grand Seigneur me feroit mourir ; mais ie n'eusse pas pensé que c'eust esté pas vos mains. Ie consens à ne plus viure, puis qu'il veut que ie meure : mais qu'ay-ie faict ? quelle est*

ma faute ? permettez que ie luy parle encore vne fois. Il n'est plus temps, luy répondit-il, *de luy parler. Ie ne sçay rien de vostre faute : I'ay seulement ordre de vous faire mourir. Priez Dieu, & vous y preparez.* Lors Nassouf le pria qu'il le laissast aller en vne Chambre proche pour s'y lauer; car les Turcs croyent qu'en se lauant, leurs pechez s'en vont auec les ordures du corps: mais le Boustangibassi luy dit, qu'il estoit fort bien. *Venez donc*, cria-il lors en cholere aux Boustangis, *faites vostre deuoir* : & s'ostant luy-mesme son turban, & sa robbe, donna son col à estrangler. Il estoit si gros & si gras, qu'ils ne le pûrent estrangler : il fallut qu'vn d'eux luy coupast la gorge. Pendant cette Tragedie, les gens de Nassouf, effrayez du bruit qui se faisoit dans la chambre, vindrent à la porte fort estonnez, essayerent de l'ouurir ; & parce que les Boustangis la tenoient fermée, passerent leurs espées au trauers des fentes de la porte, & blesserent vn Boustangi : mais voyans qu'ils ne faisoient rien, & que leur Maistre estoit mort, ils s'enfuirent; aucuns d'eux échapperent ; d'autres furent pris par les Vizirs, qui en mesme temps se trouuerent aux enuirons de son serrail, auec trois cens Boustangis, qui y furent aussi enuoyez.

La nouuelle de cette mort estant venuë au Grand Seigneur, il voulut voir le corps tel qu'il estoit, & se le fit apporter dans vn méchant tapis ; où le voyant, il commanda qu'on luy coupast la teste, *de peur*, dit-il, *que ce chien mécroyant ne ressuscite.* Puis fit porter le corps en vn lieu infame, où tomboit l'égoust de son serrail ; & de là commanda qu'on le iettast dans la mer. On dit que sa fille, femme

du mort, le supplia de permettre qu'il fust enterré en vne maison qu'il auoit à Scudaret, & que le Grand Seigneur luy répondit : *Ie ne veux pas mesme que mort il passe en Asie.* Il le fit toutesfois à quelques heures de là retirer de la mer, & commanda qu'on luy donnast sepulture sans pompe, conuoy, ny marque aucune, dans vn Cimetiere public, parmy les pauures les plus miserables. Vn des siens mit la nuit vne piece de marbre sur vne des extrémitez de sa sepulture, afin qu'elle pûst estre connuë entre les autres. Ce qui offensa tellement le Grand Seigneur, qu'il fit oster ce marbre, & fit faire vne exacte recherche de celuy qui l'auoit mis, pour le punir exemplairement.

Les Turcs de toutes qualitez, les Iuifs & Chrestiens vnanimement, témoignerent vne joye extrême de cette mort, qui ne fut regrettée de personne ; tant estoit insupportable l'insolence de Nassouf en son Gouuernement rude. Le lendemain de l'acte on n'oüit au Diuan que loüanges au Grand Seigneur, pour auoir deliuré son Empire de ce méchant ; car il n'y auoit point de tyrannie qu'il n'exerçast pour auoir de l'argent, vendant les charges & la justice à deniers comptans. Aux traittez auec les Estrangers il estoit sans parole, effronté, imposteur, sans honte, & sans respect. On luy a veu achepter de la fausse monnoye pour payer la milice. Il en faisoit battre à moindre prix de cinquante pour cent qu'il ne deuoit;& si vouloit que cette mõnoye eust cours. Il abusoit le Grand Seigneur en la connoissance des affaires publiques:& deux mois auãt sa mort, que furent pris deux méchans batteaux de Cosaques, auec vingt prisonniers & deux Enseignes,

qui coûterent vingt fois autant aux Turcs ; il fit joindre à ces batteaux vingt autres batteaux de l'arsenal, à ces vingt hommes cent vieux esclaues, & fit tirer des magazins douze ou quinze vieilles Enseignes qu'il adjousta aux deux autres nouuellement prises ; & fit passer cét équipage deuant le Grand Seigneur, luy disant que c'estoit partie de la prise faite sur les Cosaques. La mesme année de cette mort, le Grand Seigneur auoit commandé qu'on fist bastir le plus grand nombre de Galeres qu'il se pourroit. Il y auoit faute d'argent, & peu de maistres à l'Arsenal pour y trauailler ; le Grand Seigneur vint vn iour à passer deuant l'Arsenal : Nassouf en fut aduerty, fit en haste assembler tout le voisinage, jusques aux petits enfans, & les fit mettre derriere les corps des vieilles Galeres, leur commandant de battre dessus auec des pierres, afin que le Grand Seigneur crûst que ce bruit estoit fait par des charpentiers trauaillans aux Galeres. L'on ne peut remarquer la vraye cause de cette mort ; car de dire que ce fut pour auoir intelligence auec le Roy de Perse, l'on ne trouua pas cette accusation verifiée ; mais bien vn nombre infiny de cruautez qui l'ont conduit à cette mort infame. Il est bien vray que Nassouf, depuis qu'il fut premier Vizir, s'attendoit toûjours à vne pareille fin. C'est pourquoy, pour l'éuiter, il faisoit continuellement des presens au Serrail, pour maintenir sa faueur. Il estoit logé prés de la Mer, & auoit fait bastir de l'autre costé du canal vn Palais à Scudaret ; auquel il tenoit deux cens cheuaux. Il nourrissoit tous les iours, & donnoit paye à six mille hommes de cheual qu'il tenoit secrettement dans Constantinople, &

auoient ordre, qui leur estoit souuent renouuellé, de se tenir prests pour passer en Asie, au premier signe qu'il leur feroit donner. Il estoit bien aduerty de tout ce qui se passoit dans le Serrail, & le fut mesme assez à temps par la Sultane, lors de sa disgrace: & neantmoins ne se pût pas seruir de tous ces auantages pour éuiter la mort. Ses grands biens furent la cause veritable de son mal-heur; car ne sçachant comment les emporter, il ne se pût resoudre à se retirer; se tenant asseuré d'ailleurs, sur la coûtume des Turcs, de ne répandre iamais de sang durant leur Ramazan, qui est leur Caresme, & qu'on n'auoit iamais fait mourir aucun Vizir dans sa maison; ce qui fut cause qu'il se retira chez luy, feignant d'estre malade, attendant qu'il eust fait sa paix auec le Grand Seigneur, comme il auoit fait souuent. Peu de iours auant sa mort, il auoit fait tailler six cens longs manteaux de pluye; & dit-on depuis au Grand Seigneur, que c'estoit pour s'ensuir; mais on croyoit que ce fust pour sortir au Printemps, à la guerre qui luy auoit esté commandée de faire en Perse. L'on a remarqué que la Lune éclipsa à l'heure de la mort de Nassouf. La plus grande partie des siens furent arrestez. On croyoit qu'on les feroit mourir; pource que l'on en auoit ainsi vsé aprés la mort de Murat Bassa: mais le Vizir qui fut nommé aprés Nassouf, les fit tous deliurer, & leur fit dire, que ceux qui voudroient demeurer prés de luy, le pourroient faire librement, & que les autres auoient liberté d'aller où ils voudroient. Ce qui fut fort prudemment fait, l'Asie estant toute remplie des seruiteurs de Nassouf, & les charges occupées par ses creatures, qu'il n'estoit pas

à propos de faire ſoûleuer. Le Grand Seigneur enuoya chez Naſſouf à l'heure meſme de ſa mort le Maiſtre de ſon Treſor, pour faire inuentaire de tout ce qu'il y trouueroit, & le faire tranſporter au Serrail. Et fit faire recherche aux enuirons de Conſtantinople de tout ce qui luy appartenoit, & fit tout ſaiſir, fors ſes immeubles, qu'on publia que le Grand Seigneur laiſſoit aux enfans de Naſſouf. Ce Treſorier trouua en vn lieu de ſa maiſon, en ſequins d'or quatre-vingts quinze bourſes, de dix mille ſequins la bourſe, qui ſont neuf cens cinquante mille ſequins : en vn autre lieu, quarante-deux bourſes de meſme ſomme chacune, qui ſont quatre cens vingt mille ſequins : en monnoye d'argent, quatre cens mille Dalers en Dalers, & trois cens mille Dalers en ſcahins, qui valent chacun cinq aſpres, & quatre-vingts aſpres font vn Daler. Vn de ſes Capidgibaſchi, Eſpagnol renegat, nommé Mehemet Aga, auoit de Naſſouf, pour trafiquer à Veniſe, quatre cens cinquante mille Dalers. L'on trouua en ſa maiſon mille dix-huit épées garnies d'argent ou d'or maſſif, ou d'or enrichies de pierreries, vne ſeule deſquelles, couuerte de Diamans, fut eſtimée cinquante mille ſequins: & entre vn fort grand nombre de poignards, il y en auoit vn auec vne poignée d'Eſmeraude d'vne piece; qui ayant eſté preſentée au Grand Seigneur, il s'en eſtonna, comme n'ayant iamais rien veu de ſemblable. Ce Treſorier trouua auſſi infinis tapis du Caire, & de Perſe, de ſoye, & d'or, d'excellentes manufactures, des eſtoffes de ſoye, ſatins, damas, velours, brocatels d'or, des draps d'or & d'argent. Il y auoit onze cens cheuaux qu'il nourriſſoit tous les

iours;

iours; entre lesquels il y auoit quatre cens cinquante juments d'Arabie & d'Egypte, les plus belles qui fussent en l'Estat du Grand Seigneur. Il y auoit aussi fort grand nombre de harnois de cheuaux, enrichis d'argent, d'or, & de pierreries. Entre autres choses il y auoit quarante paires d'étriers d'or massif, larges de deux empans, où tout le pied reposoit; dont la moindre valoit quatre mille sequins; & six paires d'or couuertes de pierreries. On ne fit point de compte de ceux qui estoient d'argent pur, moins des dorez & argentez, dont il y auoit tres-grande quantité. Dauantage il faisoit nourrir en la Natolie, & aux enuirons de Constantinople, dix mille chameaux, quatre mille mulets, cinq à six cens mille bœufs & vaches, & cinq cens mille moutons. Et pour couronner l'Inuentaire de ces grands biens, on trouua trois boisseaux de pierres precieuses, & vn boisseau de Diamans, non encore mis en œuure. Tout ce que dessus ne faisoit pas la principale partie des biens de Nassouf, n'estant que ce qu'il auoit amassé depuis deux ans qu'il estoit Grand Visir. Les plus grands tresors estoient vers la Mesopotamie, possedez par son fils aisné, qui estoit dans vne forte place sur les confins des Chiurdes, nommée Maradin, où, à ce que les siens dirent au Visir qui luy succeda, il auoit mis son or & son argent, non au compte, mais au poids & à la mesure.

LE DVC D'IRLANDE,

Sous Richard II. Roy d'Angleterre.

L'Affection & l'amour extraordinaire que porta le Roy Richard au Duc d'Irlande, furent cauſe des grandes diuiſions qui eſtoient en Angleterre. Les Ducs d'York & de Gloceſtre, Oncles du Roy, declarerent ouuertement qu'ils ne pouuoient plus ſouffrir qu'vn ſeul, parlans du Duc d'Irlande, fuſt tout le Conſeil du Roy. Les Communautez d'Angleterre, & les Villes ſe plaignirent de ce mal. Aucuns, que Iean Froiſſard appelle les foux, diſoient que ce n'eſtoit que pure enuie que les Oncles auoient ſur le Roy leur neueu. Les autres remarquoient que le Roy eſtoit jeune, & qu'il croyoit de jeunes gens; mais diſoient qu'il luy ſeroit plus vtile de croire ſes Oncles, que cette Poupée, le Duc d'Irlande, qui n'auoit iamais rien veu, ny n'auoit eſté en bataille. Les clameurs augmenterent quand les Anglois ſceurent l'entrepriſe des François ſur l'Angleterre. Ils regrettoient le Roy Edoüard & le Prince de Galles ſon fils, remarquoient les grandes & ſignalées conqueſtes de ceux de leur Nation ſur les François, demandoient où eſtoient les Cheualiers d'Angleterre, qui pûſſent faire quelque

chose de genereux, qu'ils ne sçauoient plus ce que c'estoit que de la guerre, n'entendoient à autre chose qu'à piller le plat païs, & à fouler le peuple, & rauir leur substance. Froissart adjouste, qu'ils disoient : ,,*Où vont les finances si grandes & si grosses qu'on leue par tailles en ce païs, auec les rentes accoustumées du Roy ? il faut qu'elles se perdent, ou soient emblées. On deuroit sçauoir comment le Royaume d'Angleterre est gouuerné, & le Roy mené ; & il ne se peut longuement tenir qu'il ne soit sceu ; car ce païs n'est pas si riche, ny si plein de puissance, qu'il peut porter les frais que le Royaume de France fait & feroit, où tout le bien de ce monde redonde : encores outre, il appert bien que nous sommes en ce païs affoiblis de sens & de graces : nous soulions sçauoir toutes les armes & les conseils de France trois ou quatre mois auant la main, dont nous y pouruoyions & aduisions : mais maintenant nous n'en sçauons rien ; ains sçauent les François tous nos secrets & nostre Conseil, & si ne sçauons qui en coulper.*

Ces plaintes continuerent, voire augmenterent, quand il fallut leuer vne taille sur le peuple ; les vns disoient qu'il falloit parler à l'Archeuesque d'York, & au Duc d'Irlande, qui auoit eu soixante mille francs du Connestable de France, pour la rançon de Iean de Bretagne. Qu'il falloit que cette somme fust donnée au public pour le soulager. Que Simon Burle, Guillaume Helmen, Thomas Brande, Robert Triulien, & Iean de Beauchamp, qui auoient gouuerné le Roy & le Royaume, deuoient rendre compte des leuées qu'ils auoient faites sur le peuple : que cela fait, il y en auroit de reste. Les

Oncles du Roy trouuerent ces discours proportionnez à leurs desseins, prirent la parole, & dirent tout haut ; qu'il deuroit auoir dans les coffres du Roy de grandes sommes, ou entre les mains de ceux qui auoient esté nommez, & qui auoient gouuerné le Roy. Cette Assemblée se rompit sans rien faire. Le Roy se retira d'vn côté, ses Oncles & les mal-contens de l'autre, qui s'allierent, voyans que le Duc d'Irlande faisoit agir la puissance Royale comme bon luy sembloit, & que le Roy n'estoit conseillé que par „des méchans, & des gens de bas lieu. *On voit,* „disoient-ils, ainsi que rapporte Froissart, *que* „*quand vn pauure homme monte en Estat, & son* „*Seigneur l'aduoüe, il se corrompt, & détruit le* „*peuple, & aussi son païs ; & ainsi d'vn pauure* „*homme à faire (qui ne sçait que c'est que d'hon-* „*neur, & qui desire tout engloutir & tout auoir)* „*comme d'vn Loutre qui entre dans vn estang, &* „*deuore tout le poisson qu'il y trouue. A quoy est-ce* „*bon que ce Duc d'Irlande soit si bien prés du Roy,* „*(nous connoissons si bien sa venuë) & que le* „*Royaume d'Angleterre soit du tout gouuerné par* „*luy, & qu'on laisse les Oncles du Roy, & ceux* „*de son Sang ?*

A ces plaintes ils adjoustoient, qu'estoit en son temps le Comte d'Aguesufort, le pere du Duc d'Irlande ; ce qu'il auoit d'honneurs, de biens, & de toutes autres choses ; & comme il estoit de peu de consideration, veu ce qu'estoit lors son fils, qui auoit seul le Gouuernement du Royaume d'Angleterre, au mépris des Oncles du Roy. Ce qui nuisit beaucoup au Duc & affoiblit son credit, fut, qu'ayant épousé la fille du Seigneur de Coucy, de bonne maison, proche

parente du Roy, il deuint amoureux d'vne Allemande, l'vne des Damoiselles de la Reyne : & fit tant enuers le Pape Vrbain VI. à la poursuite du Roy, qu'il fit dissoudre son mariage, sans aucune cause legitime, & épousa cette Allemande. La mere du Duc, indignée contre son fils de cette action si inique, ne laissa pas de retenir auprés d'elle cette Dame repudiée. Les Grands prirent de là occasion de declamer contre le Duc. Le Duc au contraire se soucioit fort peu de ce qu'ils pouuoient dire, estant si auant aux bonnes graces du Roy, & si confident, que Froissart dit, *Si le Duc eust dit au Roy, cecy est blanc, & il fust noir, le Roy n'eust esté au contraire.* Les Grands qui auoient pour Chefs les deux Oncles du Roy qui auoient entrepris la ruïne du Duc, firent courir par le peuple qu'il y auoit dessein de leuer vne taille tres-haute; que l'on ne pouuoit neantmoins croire que le Roy n'eust beaucoup d'argent, veu les grandes exactions qui auoient esté faites. Qu'il falloit faire rendre compte à ceux qui auoient manié les finances; comme l'Archeuesque d'York, le Duc d'Irlande, & les autres nommez cy-dessus. Ce bruit fut si grand parmy le peuple, principalement à Londres, qu'il y eut vne sedition telle, qu'ils furent trouuer le Duc de Glocestre, l'vn des Oncles, le prierent de vouloir prendre le gouuernement du Royaume, & s'informer comme ceux qui l'auoient gouuerné, en auoient vsé, & que le Royaume auoit esté plus chargé de tailles depuis le Couronnement du Roy, qu'il n'auoit esté cinquante ans auparauant. Le Duc de Glocestre dit à ce peuple émeu : *Ie sçay que vostre plainte est iuste. Ie ne puis rien faire*

„*moy seul, quoy que ie sois Oncle du Roy, ie ne*
„*seray pas oüy : car mon neueu a vn Conseil prés*
„*de luy, qu'il croit plus que soy-mesme : & ce*
„*Conseil le meine comme il veut.* Le Duc de Glocestre conseilla ce peuple de demander l'adjonction de plusieurs villes, & de se plaindre viuement au Roy, le supplier de prendre garde à son Estat, & à la confusion qui y estoit si grande, qu'il estoit proche de sa ruïne, & faire en sorte que ceux qui l'auoient gouuerné sous luy, rendissent bon compte de leur administration; qu'ils seroient continüez en leurs charges, s'il se trouuoit qu'ils eussent bien fait; si au contraire, pour l'honneur qu'ils auoient eu d'approcher le Roy, qu'ils seroient renuoyez chez eux sans blâme & infamie. Les Communautez creurent le conseil du Duc de Glocestre, attendirent le jour de la Ceremonie de S. Georges, où se deuoient trouuer les principaux Seigneurs, entr'autres les deux Oncles du Roy, les premiers d'Angleterre. Le Roy eut aduis de ce dessein, voulut partir de VVindsor, où se faisoit la Ceremonie pour aller à trois lieuës de là ; fuyant pour ne point voir, ny oüir ce peuple animé contre ses mignons : mais ses Oncles, & le Comte de Salisbery luy dirent, qu'il ne pouuoit ny ne deuoit partir auant que d'oüir ce peuple ; qu'il le falloit contenter. Le Roy, qui n'entendoit pas volontiers les plaintes de ses sujets, pressé & forcé par les Grands bien vnis, fit venir ce peuple, ayant auprés de luy ses deux Oncles, quelques Euesques & Seigneurs. Vn d'entre ce peuple parla au Roy comme il auoit esté concerté. Le Roy leur commanda de se retirer, & luy donna vn assez long terme de retourner vers luy : mais leur dit,

qu'ils ne pensassent point à le regler, ny le gouuerner par leurs auis, ne voyant que droit & justice en son Gouuernement, & en ceux qui estoient prés de luy. Ce peuple émeu répondit en foule, qu'il ne demandoit que justice, qu'il la falloit promptement faire, qu'il ne sçauoit pas tout, ny ne le pouuoit sçauoir, parce qu'il ne s'en enqueroit pas; que ceux qui le conseilloient, ne l'en aduertissoient pas. Tellement qu'ils resolurent d'auoir vn plus court terme, pour sçauoir ce qu'estoit deuenu tant d'argent qu'on auoit leué sur eux; & comme ceux qui le gouuernoient l'auoient administré: qu'il falloit changer d'ordre, & faire rendre compte aux Députez de son Royaume, que ses Oncles estoient les Principaux. A ces mots le Roy regarda ses Oncles, & se teut. Le Duc de Glocestre prit la parole, & dit, qu'il ne voyoit que justice en la demande de ce Peuple. Le Duc d'York en dit autant; & ainsi tous les Prelats, & les Barons qui estoient presents. Le Roy connut bien que „ c'estoit vne partie faite. *Ces marmousets,* ce dit „ Froissart, *n'oserent parler.* Le Roy demanda à ce Peuple s'il vouloit que ce fust bien-tost; il en fut prié, & que les Oncles y fussent, & ceux qui estoient là presens. Il leur fut accordé, & l'assignation donnée aux Tresoriers de se trouuer à vn certain jour. Les Tresoriers n'y manquerent de se trouuer au jour assigné. Simon Burle fut troué en faute. Le Duc d'Irlande le fut trouuer, luy conseilla de ne se point mettre en peine, qu'il allast en prison, qu'il feroit bien sa paix, quoy qu'on eust juré sa ruïne. Qu'en tout éuenement le Roy estoit souuerain, qu'il luy pardonneroit tout; car ce profit en reuiendroit au Roy. Burle

estoit resolu de sortir d'Angleterre, pour éuiter la peine; mais ces asseurances l'arresterent : joint que le Duc d'Irlande estoit également interessé auec luy. Burle se fiant trop sur les promesses du Duc d'Irlande, se presenta à ces Commissaires; lesquels apres auoir examiné ses comptes, trouuerent qu'il auoit si mal versé en sa charge, qu'il auoit volé deux cens cinquante mille francs. Burle fut oüy, qui demanda temps de se défendre, & aprés fut enuoyé à la grosse Tour de Londres: puis fut jugé à mort, & eut la teste tranchée; dont le Roy se fascha fort, estant vn de ses plus confidents fauoris. L'Archeuesque d'York fut démis de sa charge de Grand Tresorier; & luy fut défendu par le Duc de Glocestre de ne se plus méler d'affaires; & que sans sa qualité de Prêtre, il eust esté executé comme Burle : que l'auis des Communautez alloit là. Il y eut aprés cela quelques legeres amendes contre aucuns qui auoient manié les Finances. Aprés ces jugemens l'on établit au Conseil du Roy, par l'auis des villes, de nouueaux Conseillers pour gouuerner le Roy & le Royaume. Le Duc d'Irlande de son costé possedoit le Roy plus puissamment, jugea qu'il falloit laisser passer cette tempeste, qui, à la verité, estoit grande, où ses amis auoient perdu l'honneur & la vie, faisoit ses menées dans le Païs contre les Oncles du Roy; donnant à entendre que pour venir à la souueraineté d'Angleterre, ils auoient osté du Conseil du Roy des Principaux, les plus experimentez & les plus confidens: en auoient fait mourir quelques-vns. Bref qu'il s'en falloit peu qu'ils ne fussent où ils aspiroient. Ceux qui auoient oüy ces discours., voulurent sçauoir du Roy si son intention estoit pareille à

celle du Duc. Le Roy l'auoüa, de tout, que c'estoit son sens, qu'il auoit grand sujet de se défier de ses Oncles. Ceux de Galles promirent au Roy de faire ce qu'il desiroit d'eux. Le Duc d'Irlande se voyant ainsi appuyé, proposa que la premiere chose qu'il falloit faire, estoit de chastier ceux de Londres. Qu'il falloit aller droit à eux, & que s'il plaisoit au Roy, de luy donner sa Lieutenance, qu'il meneroit en la marche de Londres quinze mil hommes de guerre, & qu'il s'asseuroit de les ranger à la raison. Le Roy poussé de vengeance contre ses Oncles, accorda au „ Duc ce qu'il desira de luy, & luy dit : *Ie vous „ ordonne le souuerain de mon Royaume, pour „ prendre gens par tout où vous les pourrez auoir, „ & les menez où vous trouuerez à propos, pour „ augmenter nostre Seigneurie. Et afin que l'on „ voye clairement que tout le Royaume m'appar- „ tient, ie veux que vous portiez ma banniere, „ guidon, estandart & autres enseignes de Guer- „ re, que nous mesmes, estans en bataille, fai- „ sons porter ; & ie veux que punissiez les rebelles „ qui ne vous voudront obeir. Ie croy que ceux „ qui verront mes bannieres, se rangeront à nostre „ obeïssance.*

Le Duc d'Irlande n'eut pas si tost ce souuerain pouuoir, qu'il leua gens de tous costez pour venger son Maistre des injures qui luy estoient faites par ses Oncles, qui troubloient le Royaume, & qui tenoient Londres, la Capitale du Païs. L'Archeuesque d'Yorck, intime & confident du Duc, conseilla le Roy de poursuiure sa resolution : & qu'il falloit se déliurer de cette oppression. Les autres du Conseil, amis du Duc, furent de cét auis ; & que c'estoit vne

condition tres-insupportable à vn Roy, d'estre reduit à l'extremité, où les Oncles & Communes l'auoient mis. La resolution donc fut, que le Duc souuerain de la Cheualerie du Roy, iroit auec l'armée vers Londres. Le Duc partit d'auprés du Roy auec quinze mil hommes, où il auoit esté arresté. Les Ducs, Oncles du Roy, leuerent les armes, deliberez de donner bataille au Duc d'Irlande. Ils sortirent donc en campagne, où ils apprirent que le Duc auoit rangé son armée pour les combattre, bien qu'il fust aduerty que tous ceux qui estoient dans son armée, ne luy fussent pas fort affectionnez, & qu'au party contraire il auoit de puissans ennemis, dont il auoit des preuues tres-certaines. L'on rapporta au Duc de Glocestre, qui commandoit l'armée contre le Duc d'Irlande, que les bannieres de ce Duc n'estoiét pas d'autre sorte que celles du Roy, qui portoit de France & d'Angleterre. Le Duc „ de Glocestre dit, *Dieu y ait part à cette armoi-„ rie ; nous auons par mon frere & moy ; ie les „ veux voir de prés.* Le Duc d'Irlande eut auis que l'armée de ces Princes approchoit auec resolution de combattre. Il consulta auec ses plus confidens ce qu'il auoit à faire ; & leur remontra que s'il venoit à perdre la bataille, & estre pris, qu'il seroit honteusement traitté, & sans esperance de pardon. Qu'il auoit grand besoin de bien penser à luy. Comme il tenoit conseil, il eut auis que les Princes approchoient en bon ordre. Si tost que les gens du Duc les virent approcherent, ils se débanderent & tournerent le dos. Le Duc d'Irlande & deux Cheualiers se retirerent en diligence, & ainsi, sans tirer l'espée, toute son armée fut mise en déroute. Les Princes

ne voulurent pas poursuiure leur pointe, au contraire licentierent leurs troupes; & le Duc d'Irlande fut saisi d'vne telle frayeur, qu'il alla iusques en Escosse, où il s'embarqua; fut à Dordrech en Hollande, où de long-temps il faisoit vn amas d'or & d'argent pensant à sa retraitte; mais non pas si precipitée que cette-cy. Il auoit aussi remis à Bruges en Flandres vne grande somme d'argent, au cas que ce qu'il auoit en Hollande, luy eust manqué. Aubert, Duc de Bauieres, qui auoit la garde du Comté de Hollande, sçachant comme cét homme estoit sorty honteusement d'Angleterre, luy manda qu'il eut à sortir de son Païs; autrement qu'il s'asseureroit de sa personne. Luy, craignant d'estre liuré à ses ennemis, se retira à Vtrecht, où il fut bien receu. Les Princes prenans le temps de l'absence du Duc, & que tous ceux qui auoient esté ses creatures, estoient morts par iustice, ou chassez, enuoyerent vers le Roy l'Archeuesque de Cantorbery, pour luy remontrer qu'il auoit creu trop long-temps ces petites gens (que Iean Froissart appelle *Marmousets*) que son Royaume en auoit esté en grand danger, qu'ils le supplioient de retourner à Londres, où il seroit bien receu de toute la ville, & de la Noblesse; & qu'il auroit prés de luy vn tel Conseil que bon luy sembleroit. L'Archeuesque fut trouuer le Roy, qui fut deux iours sans le vouloir voir, triste & affligé qu'il estoit de la disgrace & de l'absence du Duc d'Irlande, & de la mort de ses bons & fidels Cheualiers. Enfin consentit que l'Archeuesque luy exposast sa charge; ce qu'il fit auec telle vehemence & telle efficace, qu'il fit resoudre le Roy à venir à Londres, où il fut receu auec ioye &

applaudiſſement de tout ce peuple: ſes Oncles ayans eſté au deuant de luy juſques à VVeſtminſter. Le Duc d'Irlande banny de ſon Païs, fut recherché par le Roy de France, qui le deſira voir, ayant ſouuent oüy parler de ſes affaires, luy enuoya vn ſauf conduit & quelques gens de creance & d'authorité, pour l'amener. Le Duc, apres auoir conſulté s'il y auroit ſeureté pour luy, ſe reſolut de faire ce que le Roy de France deſiroit de luy. Il vint donc en France, fut bien veu du Roy, qui en faiſoit cas, & qui luy aſſigna quelque domaine pour ſon entretenement: mais pour ſon malheur, le Roy auoit prés de luy le Seigneur de Coucy pere de la femme, que ce Duc auoit injuſtement repudiée; qui n'eut iamais de repos qu'il ne l'euſt fait chaſſer de France; n'y ayant eſté qu'vn an, bien traité & auec tout l'honneur qu'il eut pû deſirer hors de ſon Païs. Ce Seigneur de Coucy, ayant ſceu que le Duc deſiroit ſe retirer en Brabant, en écriuit à la Ducheſſe qu'il luy plûſt retirer le Duc dans ſon Eſtat, & le traitter fauorablement; ce qu'elle accorda volontiers, & le Duc fut conduit à Louuain par les gens du Roy, où il demeura auec l'Archeueſque d'Yorck, banny comme luy, le reſte de ſes iours, n'ayant iamais pû faire ſa paix auec les Oncles du Roy d'Angleterre.

PIERRE
DE
GAVERSTON,
Anglois.

Sous Edoüard II. Roy d'Angleterre 1310.

EDOVARD II. Roy d'Angleterre, estant venu à la Couronne en l'âge de 26. ans, succedant à Edoüard I. son pere, eut peu de soin d'obseruer les commandemens qu'il luy auoit faits à la mort. L'on remarque qu'vne des principales desobeïssances, fut le rappel qu'il fit prés de luy de Pierre de Gauerston, qui auoit esté banny du Royaume d'Angleterre par son pere, à la poursuitte des Seigneurs du païs. Ce Gauerston estoit fils d'vn Gentilhomme de Gascogne, qui auoit bien seruy Edoüard premier en de grandes & signalées occasions : ce qui fut cause, que son fils, qui est celuy dont nous auons à parler, fut bien venu en sa Cour, & le fit nourrir & esleuer prés d'Edoüard Second, qui deuoit estre son Successeur. Ce jeune Gauerston eut tant de pouuoir sur ce jeune Prince; soit que ses vices luy plaisoient, soit

pour d'autres considerations, qu'il mist son affection en luy de telle sorte, qu'il méprisa les enfans des Grands, pour n'aymer que celuy-cy. Ce qui prit de si profondes racines en l'ame de ce Prince, qu'il ne fut iamais possible de le diuertir de cette affection extraordinaire, qui le poussa, comme c'est la coustume des Princes, à luy faire de grands biens, & à luy donner les plus precieux meubles de la Couronne, que son pere luy bailloit, que cét homme enuoya hors du Royaume, où il les croyoit plus seurement que prés de son maistre. Vn Historien du temps, parlant de Gauerston, le décrit d'vne belle taille, d'vn vif jugement, fort posé & courageux : ce qui auoit paru lors que le Roy l'enuoya commander vne armée en Escosse, où il reprima l'audace de cette Nation, dont ses ennemis furent si ialoux, qu'ils le firent reuoquer. Les faueurs si démesurées de ce ieune Prince, non encores esleué à la Royauté, enuers Gauerston, furent cause, à la poursuitte des Grands d'Angleterre, qu'Edoüard son Pere le bannit à perpetuité du Royaume, & qu'à la mort il luy défendit de ne le rappeller iamais. Mais soit qu'il fist peu de cas des aduertissemens de son Pere, ou que sa passion enuers cét homme fust si démesurée, aussi-tost qu'il se vit esleué à la Royauté, il passa en France, où il épousa Isabelle fille du Roy Philippes le Bel. Là Gauerston le vint trouuer, & le receut auec toutes sortes de ioyes & de contentements, & le ramena auec luy en Angleterre, où d'entrée il luy donna de grandes sommes destinées par le feu Roy son Pere pour la défense de la Terre Saincte, & l'inuestit du Comté de Cornoüaille,

& de l'Isle de Man, qui estoient du Domaine. Les Seigneurs Anglois traittans de l'estat du Royaume le mesme iour du Couronnement de leur nouueau Roy, firent instance qu'il chassast d'Angleterre Pierre de Gaverston ; à quoy il ne voulut entendre : mais promit qu'au prochain Parlement il les contenteroit : ce qui fut cause qu'ils ne passerent pas lors plus outre, au dessein qu'ils auoient, d'empécher le Couronnement du Roy. En telles solemnitez en Angleterre, le Chancelier, & le Grand Tresorier auoient de coustume de porter deuant le Roy le Calice de Saint Edoüard, & la Patene, quand ils estoient Prestres. Il en fut ainsi vsé en cette ceremonie : mais pour les autres ornemens de la Royauté, sçauoir la Croix, le Sceptre, la Vierge, les Esperons & les deux Espées, le Roy les fit porter par d'autres qu'à ceux à qui il appartenoit de droict, & sur tout bailla à Gaverston la Couronne de Saint Edoüard, de laquelle les Roys d'Angleterre ont de coustume de se faire couronner: ce qui offensa les Grands & le Clergé, de voir entre les mains profanes de cét homme vne si precieuse Relique. La haine des Principaux de la Cour ne rendoit pas Gaverston plus moderé; au contraire il fit publier vn tournoy prés le chasteau de VValingford; où il s'y trouua vn si grand nombre de gens de guerre en sa consideration, qu'il obscurcit lors la gloire de la plus-part de la Noblesse, qui le vint assaillir. Les Principaux furent Thomas, Comte de Lancastre, Humfrid d'Herford, Aimeric de Pembroc, & Iean de Varenne. L'arrogance de ce Fauory estoit de plus en plus insupportable à la Nobles-

ſe, qui receuoit tous les iours des injures de luy; tellement que les Grands reſolurent de le ruïner. Voyans auſſi que le Roy ne ſe plaiſoit auec aucun d'eux, qu'auec luy, ne vouloit d'autre compagnie que la ſienne, & que le Royaume eſtoit gouuerné non ſeulement à la fantaiſie de Gaverſton, mais qu'il ne ſe faiſoit aucune affaire d'importance, qui ne paſſaſt par ſes mains. Ces Seigneurs donc reſolus à ſa ruïne, furent trouuer ſecrettement le Roy, le ſupplierent de traitter à l'aduenir les affaires de l'Eſtat par le Conſeil de ſes Barons; s'il en vouloit empeſcher la ruine & la deſolation. 1310. Le Roy remit cette deliberation au prochain Parlement, où les Grands s'eſtans rendus, demanderent permiſſion de propoſer librement quelques articles vtiles à l'Eſtat, à ſa Perſonne, & à l'Egliſe d'Angleterre. Le Roy refuſa long-temps cette demande, ſe doutant bien que Gauerſton y ſeroit embaraſſé; toutesfois preſſé qu'il fut par les Eſtats, il conſentit qu'ils propoſaſſent ce qu'ils auoient à luy remontrer, & iura qu'il auroit agreable tout ce qui ſeroit ordonné par eux. Les Barons, pour paruenir à leur but, choiſirent ſix Eueſques & autres du Clergé, & du tiers Eſtat, pour rediger par écrit les remontrances. Gaverſton neantmoins n'eſtoit pas plus moderé, appuyé qu'il eſtoit de la faueur du Roy: appella publiquement le Comte de Lancaſtre, Baſteleur; le Comte de Pembrok, Ioſeph Iuif, parce qu'il eſtoit paſle; le Comte de VVarvvic, chien d'Ardenne, parce qu'il eſtoit bazanné; & ainſi les autres. Ils ſouſtenoient patiemment ces injures, pour prendre le temps de s'en venger à propos, & ſur des cauſes plus importantes

que celles-là. Car l'auarice commandoit tellement à cét homme, que l'argent pouuoit tout auprés de luy, à l'oppression de la Iustice. Les merites n'estoient nullement considerez, & l'argent qu'il amassoit (tombant en sa premiere faute) le bailloit à des marchands estrangers, qui le transportoient hors du Royaume : ce qui fut cause qu'ils considererent qu'il y auoit grand danger que Gauerston n'établist des estrangers dans l'Estat, qui subuertiroient les Loix, & chasseroient les naturels du Païs. 1311. La resolution du Parlement, remise à Londres, les Prelats & les Grands s'y trouuerent, & ne manquerent pas de proposer leurs articles au Roy, qui fut contraint par importunité de les confirmer : ce qu'estant fait, l'Archeueque de Cantorbery prononça la sentence d'excommunication contre tous ceux qui contreuiendroient à ces articles ; & lors la lecture en fut faite en public. Entr'autres articles il y en auoit vn, qui portoit, que le Roy chasseroit les estrangers de sa Cour & de l'Estat d'Angleterre, comme le feu Roy son Pere l'auoit commandé à la mort : qu'il éloigneroit de luy tous les pernicieux Conseillers ; & administreroit à l'aduenir les affaires par l'aduis des Prelats & Grands du Royaume. Le Roy jugea où alloient ces articles, qui luy furent rendus plus clairs par la pressante poursuite, qui fut faite de chasser Gauerston, qui estoit estranger ; tellement qu'il fut forcé de le releguer en Irlande.

Voilà quel effet eut ce Parlement ; mais le Roy ennuyé de l'absence de son Fauory, communiqua à ses plus confidens le dessein qu'il auoit de le rappeller : qui luy dirent qu'ils

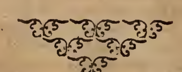
ne croyoient point de plus seûr moyen pour ce faire, que de luy faire épouser la sœur du Comte de Glocestre, fort aymé des Grands du Royaume; & que ce seroit vn commencement pour le mettre aux bonnes graces de la Noblesse. Ce conseil fut embrassé par le Roy d'autant plus chaudement, que le Comte, pour sa minorité, estoit en sa garde, & qu'il luy estoit facile de luy faire consentir tout ce qu'il pourroit desirer. Il dépécha donc en Irlande aduertir Gauerston de ce dessein. Gauerston retourna à la Cour, épousa la sœur du Comte; & aussi-tost aprés ces nopces il deuint plus orgueilleux qu'il n'auoit jamais esté, méprisant la Noblesse, volant l'argent du Roy auec vne telle rapacité, que souuent le Roy n'auoit pas pour fournir aux dépenses de sa maison; reduisant mesme la Reine Isabelle en cette necessité, qu'elle fut obligée d'en donner aduis au Roy Philippes le Bel, son pere. Ce qui offensa dauantage toute l'Angleterre, fut, que depuis son retour le Roy manqua à tout ce qu'il auoit promis en pleins Estats. Ce fut pour la seconde fois aprés ces violences & insolences de Gauerston, que les Barons se réueillerent; prejugeans que leur silence seroit cause de la ruïne de l'Estat. Mais il semble que leur zele les emporta au de là du respect deu au Roy; car en leur Assemblée ils accumulerent tout ce qu'ils auoient à dire contre ce Fauory: firent dire au Roy, ou qu'il eust à le chasser de sa Cour, & executer ce qu'il auoit promis, ou qu'ils estoient prests de se soûleuer contre luy, comme contre vn parjure. Le Roy trouua cette resolution fort extraordinaire. Il auoit à combattre l'amour excessif qu'il portoit

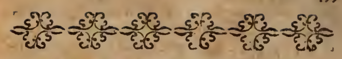
à ſon Mignon : mais auſſi il prévoyoit vne rude tempeſte de la Nobleſſe. Il conſideroit d'vn coſté comme ſon épargne eſtoit du tout épuiſée; & les grands biens que poſſedoient les Barons, le peu de pouuoir qu'il auoit dans ſon Eſtat, & les forces de ſa Nobleſſe : tellement qu'il fut conſeillé de faire pour vn temps ce qu'ils deſiroient, & commanda à Gaverſton de ſortir de ſon Eſtat, & accorda aux Grands que s'il eſtoit trouué dans le païs, il pouuoit eſtre arreſté & condamné comme ennemy du repos public. Gaverſton paſſa en France auec vn grand regret de ſon Maiſtre. La France ne luy fut pas vne plus aſſeurée retraitte que l'Angleterre : car le Roy Philippes le Bel, aduerty de ſon paſſage, commanda qu'il fuſt arreſté : dequoy ayant eu aduis, il ſe retira en Flandre. Mais ne pouuant trouuer de lieu où il pûſt eſtre en ſeureté, ſe reſolut de retourner en Angleterre, ſe confiant en l'amitié de ſon Maiſtre, & en l'alliance du Comte de Gloceſtre. Il paſſa donc, accompagné de quelques eſtrangers, & ſe preſenta au Roy à la feſte de Noël, qui le receut à bras ouuerts, ſans conſiderer ce qu'il auoit promis, & les ſerments qu'il auoit faits ; & le fit demeurer prés de luy auec toute ſa famille 1312. Le Roy donc careſſant Gaverſton plus que jamais, paſſa quelques jours auec luy à York, non ſans vn grand étonnement & triſteſſe de la Reine ; des Grands & de tout le peuple. Les Grands s'aſſemblerent pour mettre ordre à ce mal. Le ſeul reſpect qu'ils portoient lors au Roy, leur faiſoit peine. Ils conclurent toutesfois d'endurer plûtoſt toutes ſortes d'extrémitez que de ſe voir dauantage mépriſez par cét eſtranger. Diſoient

entr'eux : *Que tant que ce Fauory seroit auprés du Roy, la paix ne seroit iamais dans le Royaume ; le Roy seroit pauure ; & la Reine iamais aymée du Roy.* Ils éleurent donc pour Chef de leur Ligue Thomas Comte de Lancastre, releué par dessus les autres pour sa Noblesse, ses biens, sa valeur & grande preud'hommie. Ce Prince donc attira à luy tous les Grands, forts le Comte de Glocestre, qui estant né de la Sœur du Roy, ne le voulut offenser par vne telle revolte. Les Barons donc auec leur Chef enuoyerent vers le Roy, qui s'estoit enfermé dans la ville d'York, pour le supplier de leur deliurer Gaverston, ou de commander, suiuant la resolution du Parlement, qu'il eust à vuider le Royaume. Le Roy méprisa d'accorder cette demande; & se voulant retirer en lieu de seurté, alla à grandes journées à Neufchastel sur Tine, où il fut quelques mois. Auquel temps les Grãds, irritez de se voir frustrés de leur attente, firent vn corps d'Armée, qui alla droit vers Neufchastel ; non pas en intention d'attaquer le Roy, mais pour se saisir du fauory, & le juger selon les loix du Royaume. Au premier effort ils gagnerent l'entrée du chasteau ; dont le Roy fut si émeu, que sans auoir compassion de la misere, où il laissa la Reine sa femme, il embarqua Gaverston auec luy, & se fit conduire en diligence à Scardeburk, place forte, mais dépourueuë de toutes munitions. Le Roy commanda à ceux de ce chasteau, d'ouurir les portes à Gaverston, & d'auitailler promptement la place, pendant qu'il feroit vn petit voyage à VVarvvik. Les Grands aduertis de la fuitte de Gaverston, entrerent dans Neufchastel, arreste-

rent ses cheuaux, ses armes & ses meubles, les mirent en lieu de seurté, & puis se resolurent de le poursuiure en quelque lieu qu'il pût estre. Estans venus à Scardeburk, ils assiegerent la place. Les Comtes de Pembrok & de Varenne demeurerent au siege, où ils presserent tellement les assiegez, qu'en peu de iours ils se rendirent maistres de la place par composition. Gaverston voyant qu'il n'y auoit plus aucun moyen d'échaper, se rendit à eux, auec condition qu'il obeïroit absolument à l'Ordonnance de la Noblesse, & ne demanda autre grace que de parler encore vne fois au Roy: lequel ayant eu auis de cette prise, en demanda autant; suppliant de sauuer la vie à ce miserable, promettant de les contenter du reste. Le Comte de Pembrok accepta la promesse du Roy, & persuada aux Grands de ne le pas desauoüer, & s'obligea au Roy, sur peine de confiscation de toutes ses terres, de conseruer la vie à Gaverston; suiuant cela, le Comte prit Gaverston en sa garde: mais il n'y demeura pas long-temps: car l'ayant fait conduire jusques à Dathington, entre Oxfort & VVarvvic, le Comte de VVarvvic en fut aussi-tost aduerty, qui suruint de nuict auec quelques gens de guerre, qui le tirerent d'entre les mains des Gardes, que luy auoit baillé le Comte de Pembroc, & le transporterent dans vn autre chasteau. Les autres Barons eurent aduis de cét enleuement. Les Comtes de Licestre, de VVarvvic & de Hertford delibererent ce qu'il en faloit faire; & s'il estoit plus vtile de le punir promptement, que de le reseruer à la volonté du Roy. Il y en eust vn, qui fut suiuy de tous les autres, qui dit, qu'ils seroient blâmez par tout le monde de laisser échaper la

proye qu'ils auoient si long-temps poursuiuie. Qu'il falloit penser aux maux que ce méchant auoit faits, ce qu'ils auoient souffert à son occasion, qu'il estoit d'auis de le faire mourir, sans plus attendre. 1312. Suiuant cét aduis, Gaverston eut la teste tranchée à Blakelonne. Son corps fut porté aux Iacobins d'Oxford, & gardé plus de deux ans dans l'Eglise, jusques à ce que le Roy se ressouuenant de l'affection qu'il auoit portée à cét homme, le fit transporter en sa Maison de Langley, où il fonda pour ce sujet vn Conuent de Iacobins. Aprés la mort de Gaverston, les Grands demandans justice au Roy de plusieurs choses qui ne leur auoient pas esté gardées à la premiere Conference, n'y ayant plus sujet aucun de reuolte, s'accommoderent auec le Roy, & luy restituerent les armes, les meubles & les tresors trouuez dans Neufchastel, qui auoient appartenu à Gaverston. L'affliction que receut le Roy de la mort de ce Fauory, fut moderée par la naissance d'vn fils; ce qui eut vn tel pouuoir sur luy, qu'il oublia les injures qu'il auoit receu de sa Noblesse, & leur accorda vne bonne partie de leur demande.





HVGVES SPENSER, OV LE DEPENSIER,

Sous Edoüard II. Roy d'Angleterre.

1320.

EDOVARD II. Roy d'Angleterre, ayant perdu son Gaverston, ne demeura pas long-temps sans estre possedé auec autant de passion qu'auparauant. Hugues Spenser, qui auoit esté nourry prés de luy dés son jeune aage, empieta du tout ses bonnes graces, assisté qu'il fut de son Pere, qui portoit mesme nom que luy. Cette faueur extraordinaire éloigna les Barons de la Cour. Ce qui fit naistre l'vnion entre les Grands contre ce Fauory, fut la cause de la terre de Gomers, mise en vente par Guillaume de Breui, de laquelle plusieurs Grands eurent enuie. Spenser, par la faueur du Roy, l'emporta, nonobstant les poursuittes des autres, qui en conceurent vne telle haine contre ce Fauory, qu'ils s'en plaignirent, comme d'vne injure, au Comte de Lancastre, proche parent du Roy. Ils adioûterent à cela, que ce Hugues auoit esté cause de

la grande défaite arriuée à Esturmelin, & qu'il fauorisoit le Roy d'Escosse contr'eux. Les Barons, indignez de n'auoir nulle raison du Roy sur ce poinct, firent plusieurs assemblées, pour auiser à leurs affaires. Le Comte de Lancastre fut chef de cette menée, celuy mesme qui l'estoit auparauant contre Gauerston. Donc ces Barons sous sa conduitte s'assemblerent à Schireburne, où ils dresserent quelques articles pour le bannissement des Spensers, pere & fils, contre toute Iustice, tant ils estoient transportez. Car au sortir de leur assemblée, voyans qu'ils ne pouuoient se saisir de leurs ennemis, ils pillerent furieusement les biens de tous ceux qui les fauorisoient, prirent leurs Chasteaux de force, & firent mille rauages, jusques à la ville de S. Alban. De là ils enuoyerent au Roy les Euesques de Londres, de Salsbury, d'Eli, d'Hereford & de Leicestre, luy manderent qu'il chassast, non seulement de sa Cour, mais du Royaume les Spensers, pere & fils, traistres à l'Estat, & condamnez en plusieurs poincts par les Loix du Païs, & permist qu'ils subissent vn exil perpetuel, & digne de leurs démerites, s'il aymoit la paix & la tranquillité de l'Angleterre. Le Roy répondit, que Spenser pere auoit passé la mer depuis peu; que pour le fils, qu'il auoit la charge des cinq Ports; que l'vn ny l'autre ne deuoient estre justement bannis, auant que d'auoir proposé les réponses aux accusations dont ils estoient chargés. Dauãtage, que ce qu'ils demandoient, estoit sans fondement de Iustice; attendu que les accusez auoient toûjours esté prests de répondre suiuant les formes de la Iustice, & d'obeïr aux Loix du Royaume. Et enfin qu'il ne vouloit

violer

violer le ferment fait le iour de fon facre, en s'accommodant ainfi auec eux : que par vn honteux mépris de fa perfonne, ils auoient tant de fois troublé l'Eftat d'Angleterre, & s'eftoient rendus fi fouuent criminels de leze-Majefté. Cette réponfe offenfa les Barons, & les précipita en telle rage, qu'ils fe refolurent à l'inftant à la prife des armes : vindrent à Londres où le Roy leur permit d'entrer, & là le contraignirent, pour éuiter pis, de condefcendre à ce qu'ils voulurent. Suiuant quoy par vn Edict, qui fut lors publié, les deux Spenfers furent bannis du Royaume. Cela fait, les Barons impetrerent les lettres d'abolition de tout ce qu'ils auoient fait, & puis fe retirerent. Il fembloit que cette Paix pouuoit eftre de durée ; mais il arriua vn accident qui changea de face aux affaires. Car la Reine Elifabeth, faifant vn voyage à Cantorbery, voulut loger au Chafteau de Ledes, appartenant à Barthelemy de Batlefmere, l'vn des partifans des Barons. L'entrée du Chafteau fut non feulement refufée à fes fourriers, mais à elle-mefme, qui fut contrainte de chercher fa retraitte ailleurs. La Reine rapporta au Roy l'affront qui luy auoit efté fait: ce qui l'offenfa tellement qu'il fit faire vne leuée de gens de guerre ; & fit affieger cette place, qui fut prife, celuy qui y commandoit pendu, & la femme, & famille du maiftre du lieu enuoyez à Londres dans la Tour, & depuis punis, & leurs biens confifquez. Le Roy prit quelques Chafteaux des Barons reuoltez. Spenfer le jeune fut aduerty de ces mouuemens, reuint hardiment dans le Royaume, fe rendit prés du Roy, qui par fon Confeil enuoya des Commiffions pour leuer des gens de

guerre contre les Barons, qui l'auoient pû auparauant si mal-traitté. L'armée s'assembla à Glocestre, où le Roy prit vne forte resolution de se vanger. Les principaux Barons, se défians de leurs forces, voulurent tenter la clemence du Roy, le furent trouuer. Il les arresta & les enuoya dans la Tour de Londres. Les autres indignez du mauuais traittement de leurs amis, prirent les armes, entrerent dans la Prouince de Glocestre, & de là jurerent vne guerre mortelle. 1321. Ils trauaillerent le Roy en toutes façons; mais enfin en vne rencontre furieuse, vne partie des Barons demeurerent sur la place, l'autre fut prise & amenée au Roy; les deux Spensers estans auec luy. Là de l'auis du Comte de Kent, Spenser le pere fut creé Comte de VVincestre, & les Barons prisonniers condamnez à mort, & executez.

Froissart parle autrement de cette execution. Car il dit, que Spenser, ayant eu aduis d'vne menée contre luy, remontra au Roy, que les Grands auoient dessein de le chasser de son Royaume; dont il s'estonna tellement, qu'en vn iour de Parlement il fit arrester tous ces Grands & en fit décapiter jusques à vingt & deux des plus puissants : le Comte de Lancastre le premier. Cette execution fut cause que Spenser eut la haine de tout le Royaume, & particulierement de la Reine d'Angleterre, & du Comte de Kent, frere du Roy. Spenser reconnut la mauuaise volonté que luy portoit la Reine, fondée sur plusieurs mauuais traittemens qu'elle receuoit de luy, la mit tellement mal auec le Roy, que le Roy ne la voulut plus voir, ny aller en lieu où elle fust. Ce qui dura long-temps. La

Reine & le Comte de Kent eurent auis secrettement que Spenser faisoit quelque menée contre eux, que le peril estoit proche; tellement qu'elle, son fils, le Comte, & d'autres Gentils-hommes, qui estoient en mesme danger, se resolurent de passer la mer pour venir en France, & feignirent vn pelerinage de S. Thomas de Cantorbery. Leur voyage fut heureux; car en peu d'heures ils arriuerent à Bologne. Le Roy Charles le Bel, qui regnoit lors en France, frere de cette Reine, sçachant sa venuë, enuoya au deuant les plus Grands de sa Cour, qui la conduisirent à Paris. Le Roy la receut fort bien; elle se voulut par trois fois se jetter à ses pieds; il ne le voulut pas souffrir, & la leuant par la main, il luy demanda l'estat de ses affaires. Elle l'informa des cruautez & violences de Hugues Spenser, luy demanda conseil comme elle se deuoit gouuerner, & déduisant les injures qu'elle auoit reçeuës, elle fondoit en larmes, qui tirerent du Roy promesse, qu'il confirma par serment, qu'il y mettroit ordre. Le Roy pour executer sa promesse, assembla son Conseil, l'on ne luy conseilla pas d'assister la Reine sa sœur ouuertement, afin de ne pas susciter vne guerre contre le Roy d'Angleterre; mais bien de luy fournir de l'argent sous main. La faueur & l'arrogance de Spenser creurent aprés le depart de la Reine, & des Grands, plus qu'auparauant. Ceux qu'il tenoit pour suspects, furent emprisonnés, & executez à mort, sous diuers pretextes. Ces violentes actions exciterent ce qui restoit de Barons à se liguer contre luy, enuoyerent secrettement à la Reine, absente depuis trois ans, que si elle pouuoit leuer mille hommes de pied, & renuoyer son fils en Angle-

terre, qu'il y auroit moyen de chaſſer celuy qui luy faiſoit tant de trauerſes & d'injures. La Reine le remontra au Roy de France ſon frere, qui promit ce qu'elle deſiroit, compatiſſant à ſon affliction. Les leuées ſe firent, pluſieurs Grands du Royaume de France ſe declarerent pour paſſer en Angleterre. Spenſer en eut auis, bien que l'affaire ſe conduiſit aſſez ſecrettement. L'ordre qu'il mit à cet orage, qui le menaçoit, fut qu'il enuoya de grands preſents au Roy de France, & à ceux qui l'approchoient, qui firent changer de deſſein au Roy;& furent faites déſenſes ſur peine de banniſſement, que nul ne fuſt ſi hardy d'aſſiſter la Reine d'Angleterre. Spenſer, non content d'auoir rompu ce coup, s'auiſa d'vn plus rude traittement contre la Reine. Fit écrire le Roy ſon maiſtre au Pape, le ſuppliant d'écrire au Roy de France, qu'il euſt à luy renuoyer ſa femme, qu'elle s'eſtoit retirée ſans aucun ſujet qui vint de luy. Il écriuit auſſi aux Cardinaux à meſme fin. A ces lettres il joignit force preſents, qui firent vn grand effet en la Cour de Rome. Le Pape fit ce dont il eſtoit requis. Les ruſes de Spenſer & l'argent du Roy opererent de ſorte, qu'il écriuit au Roy de France, que ſur peine d'excommunication, il renuoyaſt ſa ſœur la Reine d'Angleterre à ſon mary. Le Roy receut ces lettres par l'Eueſque de Sainctes, Legat. Il les fit voir à ſa ſœur; & luy fit dire qu'elle ſe retiraſt de ſon Royaume.

La Reine affligée de ce congé, ſe vit auſſitoſt abandonnée des Grands du Royaume, & n'eut conſeil que de Robert d'Artois ſon Couſin, mais en cachette; ſçachant que le Roy auoit dit, qu'il feroit arreſter ſa ſœur & ceux qui l'a-

uoient accompagnée, & l'enuoyeroit en Angleterre à son mary, & au pouuoir de Hugues Spenser. La Reine ainsi trahie & abandonnée, fut conseillée de se retirer en Hainaut, où elle fut receuë par le Comte d'Hainaut auec toute sorte d'humanité. Iean de Hainaut, frere du Comte, promit de la remettre en Angleterre, aydée qu'elle seroit de ses amis, qu'il conuia à cét effet. Cette Dame accompagnée de ces Seigneurs de Hainaut, & d'vn bon nombre de gens de guerre, s'embarqua, & arriua heureusement en Angleterre. Elle donna aussi-tost aduis de son arriuée à ses amis des plus Grands du Royaume. Le Comte Henry de Lancastre la vint trouuer. Il fut resolu d'aller droit à Bristol, place forte sur la mer, où le Roy estoit, & les Spensers, pere & fils; le pere âgé de quatre-vingts-dix ans, le fils maistre absolu du Roy; & le Comte d'Arondel, qui auoit épousé la fille de ce Fauory, & plusieurs autres. Ce que la Reine auoit resolu, fut executé. Elle fut receuë auec joye par toutes les villes, ayant son fils à ses costés. Le siege fut mis deuant Bristol. Spenser le pere & le Comte d'Arondel soûtinrent le siege de la ville. Le Roy & le jeune Spenser se retirerent dans le Chasteau. La ville fut viuement assiegée, & se rendit par composition, qui fut telle, que la Reine voulut auoir Spenser le pere & le Comte d'Arondel. Elle entra donc dans la ville, où elle trouua ses enfans, qui estoient en la garde de Spenser, qui luy fut amené auec le Comte d'Arondel. La Reine voyant ces prisonniers, leur dit, qu'elle & son fils leur feroient droit & loy selon leurs œuures. Spenser répondit: *Ha, Madame, Dieu nous vueille donner bon juge, &*

bon iugement ; & si nous ne le pouuons auoir en ce siecle, nous l'aurons en l'autre. Leur procés donc leur fut fait par les Barons de l'armée. L'on leur mit sus mille crimes capitaux, tellement qu'ils furent condamnez à estre trainez, & puis décapitez, & enfin attachez au gibet. 1326. Ce qui fut fait à la veuë du Chasteau de Bristol, où estoit le Roy & le jeune Spenser, son mignon. Cette execution faite, la Reine continua le siege du Chasteau de Bristol, qu'elle pressa tellement que le Roy & Spenser se resolurent de se sauuer en Galles. Se mirent de nuict dans vn petit vaisseau mal équippé, où aprés auoir esté fort trauaillez de la tempeste, & jettez d'où ils estoient partis, furent enfin découuerts par leurs ennemis, & tellement poursuiuis, qu'ils furent pris par le Seigneur Henry de Beaumont, Anglois, & menés à la Reine & à son fils. Ce Roy captif & miserable fut par le commandement de la Reine, & par le Conseil de ses Barons, enuoyé au Chasteau de Berche, sous bonne garde, auec ordre neantmoins de le traitter humainement. Pour Spenser, il fut liuré à Thomas VVage Marefchal de l'armée, qui luy fit suiure l'armée lié & garroté sur vn meschant cheual, ayant deux trompettes deuant luy entrant dans les villes, pour le montrer au peuple en cét équipage. Quand la Reine fut arriuée à Herford, l'on commença à faire le procez à ce prisonnier. L'on luy mit sus tous ses crimes, à quoy il ne repliqua point. Il fut donc jugé & condamné par les Barons & Cheualiers ; & l'execution fut, qu'il fust trainé sur vn bahu par toute la ville, les trompettes sonnans, puis conduit dans la place publique, & lié sur vne échel-

le, afin que le peuple le pût voir de loin, puis l'on luy coupa les parties honteuses, qui furent jettées dans le feu : *à cause*, dit l'Histoire, *qu'il estoit accusé de Sodomie, & que pour ce il chassa la Reine.* Puis on luy tira le cœur du ventre, & fut jetté au feu, parce qu'il auoit esté faux & traistre du cœur ; & que par son mauuais conseil le Roy auoit honny son Royaume, & fait mourir les plus Grands de son Estat : & auoit tellement seduit le Roy, qu'il ne vouloit voir la Reine sa femme, ny son fils aisné, & les auoit chassés du Royaume, sur de faux pretextes : apres tout cela, il eut la teste tranchée, qui fut portée à Londres ; & son corps party en quatre quartiers, portés aux quatre coings d'Angleterre. Cette iustice ainsi faite, la Reine fut à Londres, où elle fut reconnuë de tout le peuple. Apres cette execution, quelques amis de Spenser furent punis de diuers supplices. Le Roy cependant estoit en prison, attendant ce qui seroit fait de luy. L'on l'accusa de diuerses Tyrannies, & fut resolu qu'il n'estoit pas digne de gouuerner, qu'il seroit déposé ; & ainsi fut-il executé, & son fils Edoüard III. couronné en son lieu, qui regna puissamment & heureusement. 1326. Et le Roy son pere mourut quelques mois apres en prison, cruellement traitté par ceux qui l'auoient en garde ; chose de tres-mauuais & pernicieux exemple.



THOMAS VVOLSEY, CARDINAL, Archeuesque d'York.

Sous Henry VIII. Roy d'Angleterre.

THOMAS VVolsey, né de tres-bas lieu, au village d'Ipsvvic au Comté de Suffolk, en Angleterre, fut nourry en vn College à Oxfort; où ayant fait quelques progrés aux lettres, fut fait principal au College. Là l'on luy commit l'institution des enfans du Marquis d'Orsest; par le moyen desquels, & pour recompense de ses seruices, il fut pourueu d'vn assez mediocre benefice. Il n'en fut pas si tost entré en joüissance, qu'il receut vne tres-grande injure du Milord Paulet son voisin. L'on ne sçait pas la qualité de l'injure, mais sçait-on bien que VVolsey estant paruenu à sa grande fortune, s'en ressentit si viuement, que le Milord Paulet fut contraint de demeurer à Londres, & meriter l'amitié de VVolsey par toutes sortes de seruices, ayant esté obligé de faire bastir vne belle maison, où il fit mettre les armes de VVolsey,

bien qu'il fust lors fort mal auec luy. VVolsey, soit qu'il ne voulust plus paroistre dans le païs apres cette injure, soit aussi que son esprit le portast à choses grandes, laissa ce petit benefice, & se mit au seruice d'vn Cheualier, par le moyen duquel il se fit connoistre à Richard Fox, Euesque de VVincestre, le principal Ministre d'Estat du Roy Henry VII. Cét Euesque, qui auoit vn grand iugement, pour connoistre les esprits, reconnut en VVolsey vn sçauoir assez exquis, & vne admirable dexterité à traitter les affaires, le recommanda au Roy, en telle sorte qu'il fut employé aux plus importantes affaires : où il reüssit si bien, qu'il s'auança à la Cour, fut fait Doyen de Lincolne, & Aumosnier du Roy. Ce qui le mit en credit fut vn voyage qu'il fit en Flandre, pour traitter de la part du Roy auec l'Empereur. Le Roy auoit cét affaire en l'esprit, & cherchoit quelqu'vn pour le pouuoir faire à son gré. VVolsey l'entreprit, & l'executa en si peu de temps, qu'il fut de retour dans le quatriéme iour auprés du Roy : chose comme incroyable. Le Roy le voyant, & croyant qu'il ne fust pas party, se fâcha de sa longueur : mais luy ayant fait voir ce qu'il auoit negocié, & comme le traitté estoit fait selon son desir, il admira la dexterité, la diligence & la prudence de VVolsey, qu'il eust depuis en tres-grande estime. Depuis que Henry VIII. fut venu à la Couronne, VVolsey se rendit fort puissant prés ce ieune Prince, en ne luy persuadant rien que la douceur de la vie. Et bien que les Grands fussent d'aduis que ce ieune Roy prist connoissance de ses affaires, & assistast à ses Conseils, VVolsey seul luy conseilla autrement; luy

disant: *Que son aage ne pourroit pas supporter ce trauail d'esprit, qui estoit grand. Que l'aage de l'homme auoit ses temps & ses inclinations. Qu'il ne falloit écouter ceux qui le persuadoient de se gouuerner en Vieillard. Qu'il falloit qu'il suiuist son inclination. Que la chasse & toutes sortes de plaisirs luy estoient permis, bien seans & tres-vtiles. Qu'vn de ses confidens ministres luy diroit, en matiere d'Estat, plus en vne heure tous les soirs, qu'il n'en sçauroit apprendre en beaucoup d'années, auec mille contentions & inquietudes.* Ce discours fut si agreable au Roy, estant conforme à son humeur, qu'il prit VVolsey en telle affection, qu'ayant auparauant plusieurs égaux en faueur auprés du Roy, il fut seul puis aprés, qui eut toute la puissance en son Royaume. Car c'estoit luy seul qui parloit de la part du Roy à tous ses sujets, & qui rapportoit au Roy toutes leurs requestes. 1513. Depuis ce temps les biens luy vinrent en abondance. 1514. Le Roy luy donna l'administration de l'Euesché de Tournay. 1514. Le fit Euesque de Lincolne; & six mois apres le Cardinal Archeuesque d'York estant mort à Rome, VVolsey fut fait Archeuesque d'York: peu apres Chancelier d'Angleterre, puis Cardinal & Legat *à Latere*. A cela, comme si l'Archeuesché & la Chancellerie n'eussent esté suffisans pour son entretien, il joignit l'Abbaye S. Alban, & l'Euesché de Bathe. 1518. qu'il resigna depuis pour auoir celuy de Dunelin. 1523. qu'il quitta aussi pour auoir celuy de VVincestre. 1530. lors le plus riche Euesché d'Angleterre. Il passa plus auant: car il demanda à l'Empereur Charles V. l'Archeuesché de Tolede, se faisant fort sur l'authorité de son

Maistre. Ces auancemens si grands & extraordinaires, qui furent neantmoins par degrez, firent murmurer les principaux d'Angleterre, voyant vn homme nouueau tenir les principales charges de l'Estat, declarerent qu'ils ne l'y pouuoient voir, & qu'ils estoient resolus de quitter la Cour. Les premiers furent l'Archeuesque de Cantorbery & l'Euesque de VVincestre, qui se retirerent en leurs Dioceses: mais auant ils supplierent le Roy, *qu'il ne souffrist pas que le seruiteur fust plus grand que le Maistre, & qu'il s'éleuast presomptueusement au dessus de luy.* A quoy le Roy, qui iugea que l'on touchoit le Chancelier VVolsey, leur répondit: *qu'il tiendroit soigneusement la main à ce que le seruiteur obeïst, & ne se meslast point de commander, ny de donner la Loy.* Thomas, Duc de Norfolc, le Cheualier Louel, & le Duc de Suffolc se retirerent; celuy-cy pour n'auoir pû retirer vne partie des grandes dépenses qu'il auoit faites en son voyage de France, pour accompagner la Reine Marie. L'année suiuante VVolsey, que nous nommerons cy-apres Cardinal, fit paroistre son grand esprit en la bonne conduitte des affaires. Car voyant le Roy sans argent, rechercha si rigoureusement ceux qui auoient manié les finances, que sans auoir égard à la qualité de quelques-vns, il remplit les coffres du Roy d'vne grande somme d'argent, soulagea le peuple d'vne infinité de méchans qui l'opprimoient, fit plusieurs beaux établissemens en la Iustice qui s'obseruent encor à present en Angleterre. En cette année le Pape Leon X. enuoya le Cardinal Campeggio Legat en Angleterre, auec d'amples facultez pour demander secours pour la

guerre contre le Turc. A cette nouuelle le Cardinal VVolsey, qui ne pouuoit souffrir telle qualité que celle de Legat en Angleterre, écriuit au Cardinal Campeggio, & luy promit de grands presents, s'il vouloit faire en sorte qu'il fust adjoint à sa legation: qu'autrement il auroit peine d'estre receu en Angleterre. Le Cardinal Campeggio sur cette difficulté, esperant aussi par là quelque grand auancement, ne passa pas Calais. Escriuit au Pape de ioindre à sa Legation le Cardinal VVolsey, s'il vouloit qu'il reüssist quelque chose de son voyage: ce qu'il obtint facilement du Pape; & sur cela vint en Angleterre, où il fut receu auec vne fastueuse pompe par le Cardinal VVolsey, qui vint au deuant de luy iusques à Douure. Ces deux Legats furent trouuer le Roy, qui en la presence du Legat Campeggio remit tout ce qu'il y auoit à traiter en cette Legation au Cardinal VVolsey. Le Cardinal Campeggio, qui iugea que l'authorité de son Collegue étouffoit la sienne,&que son séjour estoit inutile ou plustost honteux en Angleterre, persuadé d'ailleurs par les presens du Cardinal VVolsey, qu'il estoit important, pour leur bien commun, qu'il fust prés du Pape, s'en retourna à Rome. Et ainsi VVolsey demeura seul Legat, auec vne telle authorité, que ioignant la Royale auec la sienne spirituelle, il rengea sous luy & le Clergé & les Grands du Royaume. La paix que fit le Roy d'Angleterre auec le Roy François I. en l'an 1518. & l'entreueuë qui se fit en suitte és années 1519. & 1520. se firent par l'entremise du Cardinal. Il fut present à tous les Conseils, comme principal Ministre: fut autheur de tout, & ce fut lors qu'il commença d'auoir

des ennemis. Ils parurent donc en l'an 1520. au faiċt du Duc de Buckingham, l'execution duquel, qui fut trouuée fort injuſte, fut imputée pluſtoſt au Cardinal, qui ſçauoit le mépris que ce Duc auoit fait de luy, qu'à aucune offenſe qu'il eût commiſe contre le Roy. L'on conte que le Duc donnant vn iour à lauer au Roy, le Cardinal laua ſes mains auſſi-toſt apres, dans le meſme baſſin : dont le Duc indigné de ſeruir vn Preſtre, laiſſa tomber l'eau du baſſin dans les ſouliers du Cardinal; dont le Cardinal fut ſi fort offenſé qu'il menaça le Duc *de luy marcher ſur le bord de ſa robbe*, qui eſt autant à dire, à l'Angloiſe, *qu'il s'en vengeroit*; le Duc mépriſant les menaces, vint le lendemain à la Cour, veſtu d'vne robbe magnifique, qui n'auoit point de bord par en bas, & dit tout haut, *qu'il venoit en cet équipage, ne voulant pas que le Cardinal marchaſt ſur ſa robbe.* Ce brocard offenſa fort le Cardinal, qui ſouffla aux oreilles du Roy, que les fautes du Duc eſtoient plus criminelles qu'il ne ſembloit pas; afin de ſe venger, comme il l'en auoit menacé. Mais voicy, ce ſemble, la vraye cauſe de la haine mortelle que portoit VVolſey au Duc de Buckingham. L'on void dans l'Hiſtoire que l'entreueuë qui ſe fit des deux Roys, de France & d'Angleterre, entre Ardres & Guines, fut conçeuë par l'Admiral de Bonniuet pour le Roy de France, & par le Cardinal pour ſon Maiſtre : tous deux tres-puiſſans Miniſtres prés de ces deux Roys. Pour ce voyage il falut faire de grands preparatifs. Le Roy d'Angleterre manda les Grands à Londres, pour auiſer à cette dépenſe. Ils murmurerent de ce deſſein, qui auoit eſté reſolu ſans eux. Buckingham, fier & altier, parla hautement & dit:

qu'il ne voyoit point de cause de faire vne si grande & vaine dépense, & qu'il leur estoit insupportable d'obeïr ainsi à vn homme de vile & abiecte extraction. Cecy fut rapporté au Cardinal, qui le dit incontinent au Roy ; & se resolut de se venger du Duc par toutes sortes de moyens. Il fit emprisonner le Cheualier Golmer, qui s'estoit donné au Duc sans la permission du Roy : fit que le Roy en reprit aigrement le Duc ; & luy en dit de mauuaises paroles. Pour affoiblir d'autant plus le Duc, le Cardinal creût qu'il falloit éloigner l'Admiral Havvart, gendre du Duc ; parce qu'il releuoit de beaucoup son authorité ; voulant d'ailleurs mal à l'Admiral ; qui l'auoit menacé, pour quelques crimes dont il l'auoit autrefois voulu charger. Il trouua donc moyen d'enuoyer l'Admiral Gouuerneur en Irlande, ayant fait par vne extréme violence arrester le Gouuerneur d'Irlande, pour ne luy auoir rendu les deuoirs tels qu'il les attendoit de luy. Le Cardinal croyoit aussi que le Comte de Nortomberland pourroit s'opposer à l'oppression du Duc. Il luy dressa cette partie. Il le commit auec le Roy pour le droict de Garde, il le fit condamner en vne prison de quelques années, & la Garde mise en la main du Roy. Ce qui succeda si bien au Cardinal, que le Comte tint faueur tres-grande d'estre échappé de ses mains. Le Cardinal ayant, ce luy sembloit, fait vn établissement asseuré à sa fortune, écartant ainsi les Grands d'auprés du Roy, les Princes & Barons, qui resterent, s'assemblerent à Londres. Le Duc de Buckingham s'y trouua, auec resolution de nuire au Cardinal ; mais le Cardinal vsa enuers luy d'vne si profonde

diſſimulation par ſes careſſes, qu'il luy fit en apparence, qu'il fit oublier à cét homme peu fin les injures paſſées. Mais pour luy, il en vſa autrement ; car ayant trouué moyen d'attirer à luy vn nommé Kneuet, ſeruiteur du Duc ; & chaſſé de ſon ſeruice pour ſes méchancetez, s'enquit fort curieuſement de la vie du Duc ; & luy découurit, ce qu'il auoit de couſtume de dire à ſes plus confidents : que s'il venoit faute du Roy ſans enfans, qu'il mettroit peine de ſe rendre maiſtre du Royaume ; & qu'il ſe vantoit de faire quelque iour vne ſeuere iuſtice du Cardinal, ſon ennemy capital. Ce rapport enflamma le Cardinal à pouſſer à la ruïne du Duc, & s'enquerant plus auant de Kneuet, il apprit que le Duc auoit reſolu la mort du Roy, ſur l'eſperance qu'on luy auoit donnée, qu'il paruiendroit vn iour à la Couronne. Le Cardinal joignant tous ces crimes de tres-grande conſideration, fut trouuer le Roy, luy remontra le danger où il eſtoit, & les deſſeins du Duc contre ſa perſonne. Le Roy manda le Duc, qui ne penſant à rien moins qu'à ce qui arriua depuis, vint à la Cour, fut accuſé de crime de leze-Majeſté par Kneuet, plaida luy-meſme ſa cauſe, & ſe défendit fort courageuſement : mais enfin ſes Iuges l'ayant trouué coupable, le condamnerent à mourir : ce qui fut executé promptement. L'Eueſché de VVinceſtre eſtoit tenu par Richard Fox, qui auoit auancé le Cardinal auprés du Roy. Neantmoins le Cardinal deſirant auoir ce grand benefice, fit dire à Fox, *que ſon aage eſtoit trop auancé pour faire les fonctions Epiſcopales, puiſque meſmes il eſtoit aueugle, & qu'il ſe deuoit contenter d'vne penſion, reſignant ſon*

Eueſché. Fox prit fort mal cette propoſition, & manda au Cardinal, *que ſon auarice & ſon ambition eſtoient inſupportables, & plus ſon ingratitude. Que quoy qu'il fuſt aagé, & priué de la veuë, qu'il auoit aſſez de iugement pour diſcerner le bien & le mal, le blanc du noir. Que lors qu'il auoit deux yeux clair-voyans, il n'auoit pas bien reconneu ſon infame ingratitude: qu'à preſent il la voyoit des yeux de l'eſprit: Qu'au reſte il deuoit bien prendre garde à luy, pour ſe meſler de trop d'affaires, & qu'il auoit beſoin de plus de prudence; voulant tout faire & tout auoir.* Fox ne ſe contenta pas de cette ſeuere réponſe, ſe plaignit du Cardinal à tout le monde, & ſa plainte alla iuſques au Roy, qui l'aymoit. Cét Eueſque auoit à ſon ſeruice vn nommé Iean Cok, diffamé pour ſes impoſtures & voleries, mais connu pour dire hardiment des bons mots. Cok prit à cœur l'injure faite à ſon maiſtre, la conta au Roy par le menu: & s'enquit de la vie priuée du Cardinal, & ſceut de ſon Chirurgien, qu'il auoit vn œil dont il ne voyoit pas, pour auoir eſté mal penſé d'vne maladie venerienne: ce que Cok releua fort, & en fit des riſées à la Cour; l'écriuit meſmes à ſon maiſtre: mais la lettre fut ſurpriſe par les emiſſaires du Cardinal, qui fit auſſi-toſt arreſter Cok, & fit informer contre luy: mais auec telle confuſion contre ce miſerable noircy de crimes, que ſans difficulté, il deuoit mourir, ſans le credit de ſon maiſtre, qui s'employa fort pour luy. Et certes le Cardinal ne pouuoit eſtre attaqué ny d'vn plus meſchant, ny d'vn plus audacieux homme que celuy-cy. Car ayant eſté traduit pardeuant diuers Iuges, il ſe défendit en telle ſorte, declarant effrontément

tout ce qu'il ſçauoit du Cardinal, qu'eſtant tombé entre les mains de quelques Iuges ennemis du Cardinal, il ne fut pas chaſtié comme on s'attendoit. Ce qui offenſa tellement le Cardinal, qui n'auoit rien reſſenty ſi viuement que les injures de cét impudent, qu'il fit informer de nouueau cõtre luy. Mais le Roy, preſſé par les amis de l'Eueſque de VVinceſtre, commanda qu'on expediaſt à Cok vne abolition : ce que le Cardinal ne pût empeſcher. Cok ainſi déliuré, le Cardinal le fit parler à luy, le prit à ſon ſeruice, & à peu de temps de là l'Eueſque de VVinceſtre mourut : & le Cardinal par le moyen de Cok eut ſon teſtament, qu'il ſupprima, afin de ſe rendre maiſtre de tout ſon bien. L'authorité du Cardinal croiſſoit de jour en jour ſi grande, que les Roys & Princes voiſins les plus puiſſans luy faiſoient la Cour. Le Roy d'Angleterre ſon maiſtre, nommé arbitre par l'Empereur Charles V. & par le Roy François I. de pluſieurs grands & importants differents, le Cardinal fut député par ſon maiſtre pour oüir les parties : ce qu'il fit ; mais ſans fruict ; eſtant ſuruenu de nouueaux ſujets de diſcordes entre ces Princes, jaloux de la grandeur l'vn de l'autre. Cette conference finie, le Cardinal alla en Flandre voir l'Empereur, auec vne telle ſuitte de Gentilshommes richement parez, que le Roy de Dannemark & autres Princes, qui eſtoient lors en la Cour de l'Empereur, en furent émerueillez. La dépenſe qu'il fit en ce voyage fut extraordinaire, & à deſſein pour ſe concilier la bien-veillance de l'Empereur, au cas que le Pape Leon vint à mourir, pour paruenir au Pontificat. Leon mourut bien-toſt. Incontinent le Cardinal enuoya le Doyen de Londres à

Rome, pour voir quelques Cardinaux ses amis: mais ce Doyen eut auis en chemin que le Pape Adrian estoit éleu. Le Cardinal ne perdit pas pour cela courage, jugeant qu'Adrian ne viuroit pas long-temps, décrepit qu'il estoit, & que la fortune luy donnoit du temps pour faire sa brigue; tellement que pour auoir l'Empereur pour luy, il persuada son Maistre de l'assister contre le Roy de France. L'Empereur toutefois se sentit fort importuné du Cardinal, qui luy demandoit tantost le Pontificat, tantost l'Archeuesché de Tolede, luy qui n'auoit pas dessein de luy faire auoir ny l'vn ny l'autre; mais seulement de le flatter & caresser, l'appellant par lettres son Cousin, luy fit au reste tous les honneurs en apparence, dont il se pouuoit auiser. L'Empereur passa en Angleterre, pour faire vn nouueau traitté auec l'Anglois contre la France, & fit ce qu'il pût pour persuader au Roy d'Angleterre qu'il maniast ses affaires luy-mesme, sans se laisser gouuerner à vn Prestre, luy qui n'estoit plus enfant. Le Cardinal fut au deuant de l'Empereur, suiuy de deux Comtes, de dix Euesques, d'autant d'Abbez, de trente-six Cheualiers, de cent Gentilhommes, de trente Prestres vestus de velours, & de sept cens de ses domestiques. Ce voyage seruit à l'Empereur pour broüiller les affaires de France, mais non pas pour ruïner le Cardinal; au contraire par le traitté il luy promit pareille pension que luy faisoit le Roy de France, qui estoit de vingt mil escus; tant il le vid puissant auprés de son maistre. Quelques Historiens ont remarqué, que le Cardinal a esté l'autheur de tous les troubles qui ont esté de son temps en la Chrestienté.

Car il tenoit en perpetuelle jalousie l'Empereur Charles, le Roy de France & son Maistre, qu'il faisoit incliner où il vouloit, tantost pour l'Empereur, tantost pour le Roy de France. Ce qui anima de telle sorte ces deux puissants Princes l'vn contre l'autre, qu'il semble que la haine dure encore aujourd'huy entre leurs successeurs. Ces Princes jugeoient bien que ce Cardinal estoit celuy qui fomentoit leurs diuisions, le firent dire au Roy d'Angleterre: mais neantmoins ils croyoient auoir beaucoup fait pour le bien de leurs affaires, s'ils pouuoient gagner cét homme à leur party; jusques-là qu'il s'est veu auec des pouuoirs tres-amples & absolus de son Maistre, mais de l'Empereur & du Roy François I. pour decider leurs differents par son seul auis, se vid seul arbitre absolu, pour juger de leurs pretentions en l'assemblée de Calais, où il presidoit seul. En l'année 1522. il fit resoudre son maistre de dénoncer la guerre au Roy de France: il auoit besoin d'argent, & d'vne bonne somme pour entretenir les deux armées, qu'il auoit fait leuer pour soustenir cette entreprise. Le Cardinal prit la charge de trouuer de l'argent, mais il se seruit de si violens moyens, qu'il aliena de luy toute l'Angleterre. Car il exigea le cinquantiéme du bien de chacun particulier, si exactement, qu'il les obligea tous par sermens tres-seueres & estroits de dire la vraye valeur de leurs biens. Le Clergé fut aussi mal satisfait que les autres ordres: car il fit informer des facultez d'vn chacun; & fit rompre vn Synode qui auoit esté assemblé, selon les formes, à cét effect; & luy, contre les Loix, commanda comme Legat, à tous les Prelats de se trouuer à VVestmunster,

où il presida, & dans peu de jours fit arrester par le Clergé vn Subside pour le Roy. La mort du Pape Adrian arriua en ce temps. Le Cardinal reprit sa brigue pour estre éleu Pape, tant enuers l'Empereur qu'auprés du Roy son maistre; mais le credit & l'authorité de l'Empereur furent pour Clement VII. de la Maison de Medicis : ce qui irrita tellement le Cardinal contre l'Empereur, qu'il jura de s'en vanger; & dés lors reuoqua les troupes que le Roy d'Angleterre auoit en France, en vertu du traitté fait auec l'Empereur. Traitta sous-main, & au desceu de son maistre, auec le Roy François I. Iusques-là qu'il enuoya en France VVinterus son bastard, comme pour gage de son affection, & pour estre instruit en cette Cour, y apprendre la langue, & les gentilesses de la nation. Or pour rompre du tout auec l'Empereur, il se seruit auprés du Roy son maistre de cette occasion, qui a eu vne malheureuse suitte. Ce Roy auoit épousé, par dispense du Pape, Catherine, veufue de son frere Artus, Tante de l'Empereur. Le Cardinal sçauoit que ce mariage ne s'estoit pû canoniquement faire, mit ce scrupule en l'esprit de son maistre, qu'il augmenta tant qu'il luy fut possible par exemples. A cela il adjoûta cét artifice, méchant & detestable; il fit croire au Roy son maistre, que le Roy de Frãce auoit eu dessein de s'allier auec Madame Marie sa fille, mais que le premier Presidét de Paris, qui se trouua au Conseil, lors que l'on en parla, dit qu'il n'estoit pas honnorable au Roy d'épouser Marie, issuë d'vn mariage illicite, qu'elle estoit bastarde; le Roy d'Angleterre n'ayant pû canoniquement épouser la veufue de son frere : que la succession du Royaume se-

toit conteſtée à cette Princeſſe. Ce diſcours fut inuenté par le Cardinal, pour d'autant plus porter l'eſprit de ſon maiſtre à cette diſſolution. Le Roy pour aſſeurer dauantage ſa conſcience, conſulta ſon Confeſſeur l'Eueſque de Lincolne, Docteur en Theologie, & en fort grande eſtime. Il luy propoſa cette queſtion : *S'il eſt licite, par le droit diuin, à vn frere, d'épouſer la veufue de ſon frere.* Cét Eueſque demanda deux jours pour eſtudier cette queſtion. Le Cardinal l'inſtruiſit du particulier de l'affaire, luy propoſa la difficulté formée dans le Conſeil du Roy de France ; ce qui fit reſoudre le Docteur à répondre : *Que ce ſecond mariage eſtoit illicite, & qu'il conſeilloit au Roy, repudiant ſa femme, d'en épouſer vne autre, pour auoir des enfans, pour aſſeurer la ſucceſſion du Royaume.* 1526. En ce moment le Duc de Bourbon, General de l'armée de l'Empereur, prit Rome ; où le Pape & tous les Cardinaux furent miſerablement traittez. Le Cardinal VVolſey prit occaſion de déclamer contre l'Empereur, fut trouuer le Roy ſon Maiſtre, & d'vne voix lamentable luy repréſenta, *que c'eſtoit à luy, qui eſtoit défenſeur de la Foy, de vanger cette iniure. Qu'il luy eſtoit bien plus expedient de rompre du tout auec l'Empereur, que d'abandonner l'Egliſe à la violence de ſon armée.* Le Roy émeu, donna charge à ſon Ambaſſadeur de dire à l'Empereur, *qu'il luy denonceroit la guerre, s'il ne luy bailloit la moitié du butin qu'il auoit fait à Rome, s'il ne déliuroit le Pape & le Duc d'Orleans.* L'Empereur ſans s'émouuoir, répondit, *que la priſe de Rome auoit eſté faite ſans ſon commandement ; que du reſte il ſatisferoit au Roy d'Angleterre.* Le Cardinal voyāt que cela n'alloit

pas si viste qu'il desiroit, sans en parler au Roy sō maistre, écriuit au Roy d'armes Clarence, cōme de la part du Roy, qu'il eust à dénoncer la guerre à l'Empereur, ce qu'il fit. Et le Cardinal fut si hardy de proposer à son Maistre vn second mariage auant la dissolution du premier; luy disant, *que Madame Marguerite, sœur du Roy de France, belle & vertueuse Princesse, méritoit de luy faire entreprendre vn si grand affaire. Que la Reine Catherine, quoy que sage & de grande Maison, n'estoit plus en âge d'auoir des enfans; qu'elle estoit tres-fâcheuse pour sa grauité Espagnole, fuyant toutes sortes de gentillesses.* Persuada aussi à son Maistre de fournir de l'argent au Roy de France, pour mener vne armée en Italie; à quoy il consentit: & le Cardinal vint en France auec tout ce qui estoit necessaire pour vn si grand dessein, mais auec vn si grand faste, qu'il estoit accompagné de neuf cens cheuaux, de plusieurs Grands d'Angleterre, & d'vn bon nombre de Noblesse. Le Cardinal, pour fournir à cette excessiue dépense, & sous ce pretexte mit vne grande imposition sur l'Angleterre; mais les deniers furent diuertis ailleurs: & sur la plainte des Grands & du peuple, le Roy fit faire vne Assemblée, où il auoüa qu'il auoit bien sçeu quelque chose de cette imposition. Le Cardinal toutesfois fut contraint de confesser qu'il en estoit l'autheur; mais qu'il n'auoit eu autre intention que le profit du Roy, & le bien de l'Estat: qu'il en auoit communiqué au Conseil d'Estat. En ce temps le Cardinal jetta les fondemens de deux grands Colleges; l'vn à Ipsvvic, d'où il estoit; l'autre à Oxford, qu'il fonda de la ruïne de quarante Monasteres, par la permission qu'il en

auoit eu du Pape ; & a esté remarqué que tous ceux dont le Cardinal s'estoit seruy pour ces fondations, moururent miserablement. L'Empereur reconnut que le Cardinal estoit l'autheur de tout ce qui se faisoit contre luy, tant en France qu'en Angleterre; traitta auec luy d'autre sorte qu'il n'auoit de coûtume ; car aux soubscriptions des lettres qu'il écriuoit au Cardinal, toutes de sa main auant la bataille de Pauie, il y ,, auoit, *Vostre fils & Cousin Charles :* & depuis la bataille, il se seruit d'vn Secretaire, & ne mettoit au bas que son nom simplement; ce qui picqua fort le Cardinal. Le Roy François I. le Cardinal estant de retour en Angleterre, y enuoya Monsieur de Montmorency fort accompagné. Il fut receu par le Roy d'Angleterre & le Cardinal à Grenvvich, en tres-grande magnificence ; & à cét acte, comme aux autres, le Cardinal fut honoré comme le Roy mesme, estoit toûjours assis à son costé droit; & aux lieux où estoient les armes du Roy, les siennes estoient en mesme rang. La Ligue jurée entre les deux Roys par l'entremise du Cardinal, le fit penser à de hautes entreprises. Il enuoya vn de ses protonotaires à Rome, pour obtenir du Pape la charge de Vicaire general par la France & l'Angleterre, en consideration de ce qu'il auoit esté le principal autheur de la Ligue entreprise pour la deliurance du Pape ; ce que le Pape differa d'accorder, lors qu'il seroit en liberté. Nonobstant toutes ces faueurs, le Roy, pendant que le Cardinal fut en France, fut agité de diuerses personnes, qui trouuoient que la dissolution de son mariage estoit difficile à obtenir, & l'execution de la guerre dénoncée à l'Empereur, tres-difficile.

Qu'il falloit bien prendre garde à ſes affaires, qui tiroient à de grandes conſequences. Le Cardinal à ſon arriuée, trouua le Roy vn peu froid ſur le fait de la guerre contre l'Empereur ; & luy imputoit ce conſeil. Luy, pour détourner cét orage, mit impudemment toute la faute ſur le Roy d'armes, & dit qu'il le falloit faire pendre auſſitoſt qu'il ſeroit de retour. Clarence, Roy d'armes, fut aduerty de cette reſolution, & que le Cardinal auoit donné charge de l'arreſter à ſon arriuée au port pour le faire mourir auant qu'il pûſt parler au Roy. Clarence arriua en Angleterre trauesty, & trouua moyen de parler au Roy ; luy montra trois lettres du Cardinal, qui le menaçoient de mort s'il ne dénonçoit la guerre à l'Empereur ; qu'aprés cela il n'auoit pas oſé luy deſobeïr. Le Roy émeu de cette impoſture, dit, *que iuſques alors il n'auoit point eſté Roy, que cét homme auoit fait ſa charge :* dont il auoit vn tres-grand déplaiſir. Le Cardinal, qui auoit propoſé au Roy la diſſolution de ſon mariage, eut bien le pouuoir de l'y faire reſoudre ; mais non pas de luy faire épouſer cette Princeſſe Françoiſe : tellement que le Roy deuint amoureux d'Anne de Boulein, fille d'vn Cheualier Anglois ; ce qui eſtonna tellement le Cardinal, qu'il ſe refroidit en la pourſuitte du diuorce. Le Roy au contraire, qui portoit impatiemment toutes ſortes de delais en cét affaire, preſſa le Cardinal d'enuoyer à Rome, pour en auoir la déciſion. Le Pape, quoy qu'il fuſt lors fort mal auec l'Empereur, & tres-bien auec le Roy d'Angleterre, pour l'auoir ſecouru en ſes aduerſitez, lors qu'il eſtoit aſſiegé par les armes de l'Empereur, ne voulut pas, les yeux baiſſez, conſentir à ce

diuorce,

diuorce, pour n'oster, comme il est vray-semblable, tout moyen de se reconcilier auec l'Empereur ; mais se resolut d'enuoyer deux Legats en Angleterre pour connoistre de l'affaire. Ces Legats furent le Cardinal VVolsey, & le Cardinal Campeggio, Italien, pourueu de l'Eueſché de Salisbery en Angleterre, que le Roy luy auoit donné. Le Pape, dépeſchant le Cardinal Campeggio, luy bailla vne Bulle qu'il auoit fait expedier fort secrettement, par laquelle il declaroit nul le mariage d'entre le Roy d'Angleterre & la Reine Catherine : mais auec charge de la tenir secrette, & de la communiquer seulement au Roy & au Cardinal VVolsey, sans la publier qu'aprés vne longue procedure, & vn nouueau commandement de sa part ; jugeant en deuoir ainsi vser, pour prendre du temps pour se fortifier contre l'Empereur. Le Legat arriué en Angleterre, fit voir cette Bulle suiuant l'ordre qu'il en auoit. Adjousta que le Pape auoit dessein de contenter le Roy, & luy aussi ; mais qu'il falloit obseruer quelques formalitez, sans lesquelles l'on ne pouuoit rien faire de bien asseuré. Le Roy acquiesça à ce que luy dirent ces Legats, & le pria de voir la Reine pour luy exposer leur charge. La Reine offensée d'vne si infame poursuitte, de voir son mariage reuoqué en doute aprés vingt ans, sans aucune plainte, aprés vne dispense du Pape, obtenuë par Ferdinand son pere, à la poursuitte du Roy son mary, duquel elle auoit des enfans, dit franchement au Cardinal VVolsey, *qu'il estoit luy seul cause de tout son mal ; parce qu'elle n'auoit pû supporter son orgueil audacieux, ses sales voluptez, & sa tyrannie. Que la haine qu'il portoit à l'Empereur son neueu*

auoit reïally sur elle. Que cette haine ne procedoit que de son éfrenée ambition. Le Cardinal voulant répondre, & disant qu'il n'estoit en ce fait que simple Ministre du Pape, elle ne le voulut pas oüyr, & luy tourna le dos. Les Legats, suiuant l'ordre qu'ils auoient du Pape, trauaillerent lentement au procés de la dissolution. Le Roy pressoit impatiemment, & la Reine au contraire, & faisoit ce qu'elle pouuoit pour montrer l'injustice de cette poursuitte. Le Cardinal VVolsey auoit vne cause toute particuliere pour dilayer la prononciation de la sentence; car il voyoit que son pouuoir, quoy que grand auprés du Roy, n'étoit pas neantmoins tel que de le détourner de l'affection qu'il portoit à Anne de Boulein, que de là son authorité paroistroit fort diminuée. En ce moment il vint nouuelles en Angleterre que le Pape Clement VII. estoit mort, ou fort malade. Le Cardinal se mit encores en l'esprit qu'il pourroit paruenir au Pontificat. Persuade à son Roy que le vray & asseuré moyen d'obtenir la sentence de dissolution de son mariage estoit de le faire élire Pape, qu'il y paruiendroit facilement, tant par son entremise, que de celle du Roy de France. Que pour l'Empereur, il estoit en détestation à tout le College des Cardinaux. Le Roy creut que la proposition du Cardinal pouuoit reüssir, luy donna charge d'enuoyer de sa part à Rome, pour par toutes sortes de moyens, dons, promesses, & autres artifices enuers les Cardinaux, faire élire Pape le Cardinal VVolsey. A cela ils se seruirent d'vn tres-méchant moyen, qui leur estoit suggeré comme en secret de la part du Cardinal; qu'il y auoit à craindre, si le College des Cardinaux ne faisoit ce que

desiroit le Roy d'Angleterre, qu'il se joignist auec l'Empereur contre eux, & qu'ils n'acheuassent ensemble de les ruïner, comme l'Empereur auoit commencé. Les menées du Cardinal furent vaines, le Pape estant venu en conualescence. Le Roy cependant ennuyé de la longue procedure de ces Legats à juger du fait de son mariage, enuoya à Boulogne, où estoit le Pape, le prier qu'il mandast à ses Legats qu'ils eussent à terminer l'affaire sans plus differer. Et fit dire à l'Empereur, qu'il ne pouuoit trouuer mauuais que l'affaire fust jugée suiuant l'auis des Theologiens. Le Pape, qui ne vouloit pas se hâter, craignant l'Empereur qui estoit en Italie, remit la décision de ce different à son retour à Rome. Ce Roy, qui voyoit que le Pape tournoit ailleurs ses desseins, fit sommer les deux Legats de juger le procés. Ils le remirent à longs iours, par des considerations ridicules. Le Roy neantmoins eut patience d'attendre le delay qu'ils luy auoient prescrit. Cependant le Cardinal VVolsey écriuit au Pape, qu'il se donnast bien de garde d'en venir à la décision de la dissolution du mariage : que le mal qui en pouuoit venir estoit certain. Le Roy ayant découuert la perfidie du Cardinal, & comme il ne pouuoit plus rien esperer du costé de Rome, le Pape ayant reuoqué le Cardinal Campeggio, commanda à ses Ambassadeurs, qui estoient à Rome, de s'en reuenir, & ne plus parler de son affaire, quoy que le Pape s'en fust reseruée la connoissance. Ce fut dés lors que le Roy jura qu'il n'auroit iamais patience, qu'il n'eust ruïné le Cardinal, & peu de iours aprés les Ducs de Norfolk & de Suffolk le furent trouuer de la part du Roy,

pour luy demander les sceaux ; ce qu'il refusa de faire auant que parler au Roy, qui luy écriuit aussi-tost d'obeïr ; ce qui fut fait : & Thomas Morus luy succeda à cette charge.

Le Cardinal n'eut pas si tost rendu les Sceaux, qu'il fut en plein Parlement accusé de crime de leze-Majesté, & en telle sorte, qu'il deuoit estre condamné sans estre oüy. Il y auoit dans ce Parlement vn des confidens du Cardinal, nommé Thomas Cromvvel. Cét homme donnoit ponctuellement auis au Cardinal de ce dont il estoit accusé, & le Cardinal l'instruisoit de ce qu'il auoit à dire pour sa défense : ce qui luy succeda si bien, qu'il détourna cét orage de dessus la teste du Cardinal ; dequoy il acquit vne grande gloire : qui le porta puis aprés à de grandes charges. Les ennemis du Cardinal ne laisserent pour cela leur dessein de le ruïner : s'auiserent, mais fort grossierement, qu'il auoit encouru la peine d'vne loy qui le condamnoit à la perte de tous ses biens. Sous ce pretexte il fut chassé de sa maison, ses biens saisis par les Officiers du Roy, & fut reduit de demander dequoy viure à ses amis. L'on luy donna deux Iuges pour l'interroger sur les crimes dont il estoit accusé, qui estoient : Premierement, qu'il auoit long-temps esté Legat en Angleterre, sans permission du Roy. En second lieu, qu'en toutes les lettres qu'il auoit écrites au Pape & aux Princes estrangers, il s'estoit toûjours nommé deuant le Roy en cette façon, *Moy, & mon Roy*. 3. Qu'allant en Flandre traitter auec l'Empereur, il auoit emporté le seel d'Angleterre hors le Royaume. 4. Que sans le sceu du Roy, il auoit dénoncé la guerre à l'Empereur par vn Heraut. 5. Qu'il auoit aussi, sans le sceu du Roy,

député en Italie, pour faire de nouuelles alliances auec le Duc de Ferrare. 6. Que durant qu'il briguoit le Pontificat, il auoit enuoyé beaucoup d'argent en Italie, pour corrompre les Cardinaux. A cela il répondit: *Sont-ce là les crimes* „*pour lesquels je suis dépoüillé de tout mon bien,* „*& reduit à demander ma vie de porte en porte ?* „*moy qui ay consommé mon aage prés du Roy à* „*le seruir, sans considerer le danger où i'estois,* „*n'ayant aucun égard, aprés Dieu, qu'à son ser-* „*uice. Pour moy, ie m'attendois d'estre accusé de* „*quelque signalé crime de leze-Maiesté. Non pas* „*que ie me sente coupable; mais parce que ie sçay,* „*que le Roy est si sage & si genereux, qu'il ne per-* „*mettra pas pour des choses de neant, qu'on con-* „*damne vn ancien, fidel amy & Seruiteur, qui* „*l'a seruy plus de vingt années au plus haut de-* „*gré de puissance & de faueur. Il faut que ie vous* „*reconnoisse, que i'ay grande esperance que mon* „*innocence sera reconneuë, puisque l'on n'a autre* „*chose à me dire. Le Roy sçait que ie n'ay iamais* „*exercé la Legation sans sa permission. I'en ay eu* „*ses lettres: l'on me les demande: ie ne les puis re-* „*presenter; tout m'a esté rauy; vous le sçauez; i'ay* „*tout perdu: & quand ie les aurois, ie ne vous les* „*representerois pas. Car quelle apparence de conte-* „*ster contre le Roy? Faites ce qu'il vous plaira, &* „*dites au Roy que tout ce que i'ay, ie l'ay eu de sa* „*Liberalité; & que ie ne puis trouuer mauuais* „*qu'il le retire, s'il m'en estime indigne. Au reste,* „*ie ne touche point le particulier des autres crimes* „*dont ie suis accusé: ie supplie le Roy de me faire tant* „*d'honneur, que de me condamner, ou de m'ab-* „*soudre. Que s'il veut que ie confesse les crimes* „*dont on m'accuse, ie le fais librement & tres-li-*

„ *bremẽt : car c'est à faire à vn homme lasche de ne*
„ *vouloir pas mille fois plustost m nrir, que de voir*
„ *mille personnes, dont ma famille estoit composée,*
„ *ramper miserables sur la terre demi-morts, pour*
„ *ma miserable fortune. Or puisque le Roy sçait si*
„ *ie suis innocẽt ou non, que ny ma confession, ny les*
„ *calomnies de mes ennemis ne me peuuent indui-*
„ *re à faillir, ie vous declare que ie suis coupable*
„ *de ce dont on m'accuse. Car ie sçay certainement*
„ *que celuy, qui par son infinie clemence pardonne*
„ *à ceux qui l'ont offensé, aura soin de mon inno-*
„ *cence, & me sauuera encores que ie me vueille*
„ *perdre.* Aussi-tost qu'il eust acheué de parler, il fut condamné à la mort; suiuant sa confession: reserué toutesfois la prison perpetuelle, à laquelle on pouuoit cõuertir la peine de mort. Les Officiers du Roy, comme il est dit cy-dessus, s'étoient saisis de ses meubles d'vn grand prix, de son or & de son argent : restoient seulement les fonds & les immeubles qu'il auoit destinez pour la fondation des Colleges, qu'il auoit bastis, qui montoient à plus de douze mille liures Sterlins de rente ; qui furent confisquez & appliquez à des Colleges. Le Roy, bien qu'il eut resolu de faire mourir le Cardinal, le laissa toutesfois viure vn an entier en tel estat qu'il ne pouuoit sortir, ny desesperer de sa sortie: car il ne se passa semaine que ce pauure Cardinal n'eut sujet d'entrer en de grandes rages : luy qui de son naturel estoit peu constant à suporter ces aduersitez. Ces miseres estoient, ce luy sembloit, toûjours releuées par quelques petites esperances ; le Roy l'enuoyant souuẽt visiter, mais de nuict & en cachette, pour l'asseurer de ses bõnes graces; & pour arshes luy faisoit bailler quelques anneaux, auec

esperãce qu'il seroit bien-tost en aussi grande faueur que jamais. En ces grandes aduersitez il tõba malade ; le Roy luy enuoya son Medecin, qui luy rapporta que s'il auoit desiré la mort du Cardinal, qu'il seroit bien-tost cõtent, que dans trois jours il ne seroit pas en vie. Le Roy, estonné de cette nouuelle, dit, *qu'il aymeroit mieux auoir perdu vingt mille liures Sterlins que le Cardinal :* & soudain renuoya son Medecin, & tous ceux de sa Cour pour le traitter : & luy ayant esté rapporté que l'esprit estoit plus malade que le corps, il luy enuoya vn Gentilhomme auec vn anneau, que le Cardinal mesme luy auoit donné, pour luy dire, *que sa colere estoit passée, & qu'il se repentoit d'auoir presté l'oreille à ses ennemis, & qu'il seroit dans peu de iours prés de luy, & en ses bonnes graces.* Ces paroles remirent le Cardinal, & furent le seul remede à son mal. Les Courtisans, qui tenoient le lieu prés du Roy, que ce Cardinal auoit si long-temps occupé, craignant vne reconciliation, trauaillerent fort pour le faire chasser de Londres, n'y ayant plus à faire, & n'estant plus Chancelier; ne trouuerent pas neantmoins à propos de l'enuoyer à l'Euesché de VVincestre, dont il estoit administrateur, pour estre trop prés de Londres; mais le firent aller à York, dont il estoit Archeuesque ; & le Cõseil luy assigna pour sa dépense vne fort petite somme par jour, que le Roy augmenta du tiers ; & n'auoit pour viure que le reuenu de l'Archeuesché d'York, qui estoit de treize mil escus : qui estoit peu de chose ; veu ce qu'il auoit eu auant sa disgrace. Estant donc dans son Diocese, il s'y gouuerna auec telle douceur & justice, qu'il gagna le cœur de ses Diocesains; faisant paroistre vn grand cõtentement en

cette retraitte, ayant renoncé à la Cour & à toutes les vanitez du monde. Toutesfois la moindre esperance de retour luy faisoit penser à changer cette vie priuée, en celle qu'il auoit menée si lōgtēps; & de cela il en dōnoit des signes tres-éuidés.

Quelques-vns ont écrit que le pouuoir de ses ennemis estoit si grand, qu'il ne luy fut pas possible de le surmonter, bien loin de diminüer ses miseres. D'autres, ce qui est plus vray semblable, estimoient, que tant de diuerses promesses de la part du Roy, & de tant de froideurs, que la vraye cause estoit pour induire le Cardinal à donner sa sentence sur son diuorce, de la mesme façon que Thomas Crammer, Archeuesque de Cantorbery, la donna depuis : mais que le Roy voyant qu'il ne pouuoit reduire cét esprit au poinct qu'il desiroit, se resolut de luy mettre sus vn crime de telle qualité, qu'il seroit puny de mort, suiuant les Loix de l'Estat. Pour donc executer la volonté du Roy, le Comte de Nortumberland fut enuoyé pour l'arrester, & le mener à Londres pour se défendre ; mais en chemin il tomba malade & mourut. L'on a écrit, que peu auant sa mort vn homme vint à luy de la part du Roy l'asseurer de ses bonnes graces : qu'il eust bon courage : qu'il n'estoit conduit à Londres que pour se défendre de ses ennemis; & qu'il ne doutast point qu'il ne fust dans peu de jours en sa grande puissance ; s'il vouloit prendre garde à sa santé, qu'il minoit par la melancholie. A cela le Cardinal, prés de la fin de ,, sa vie, répondit : *Ie suis aussi aise de sçauoir la ,, bonne santé du Roy, que ie suis content d'appren- ,, dre que ma fin approche. Car ie suis au huictié- ,, me iour d'vne cruelle dissenterie auec la fiévre.*

„ *Ce mal, disent les Medecins, s'il ne s'allentit dans*
„ *le huictiéme iour, la mort est certaine ; ou vne*
„ *plus grande, qui est l'alienation d'esprit. Ie me*
„ *sens fort foible. I'attends à tous momens quand*
„ *il plaira à Dieu separer cette ame de ce corps mi-*
„ *serable. Que s'il luy plaist me donner encore vn*
„ *peu de vie, pensez-vous, mon amy, que iè puisse*
„ *éuiter les trahisons qui me sont braßées ? Vous*
„ *estes Gouuerneur de la Tour, sçay-ie pas bien*
„ *pourquoy vous estes venu icy ? O que ie suis bien*
„ *recompensé d'auoir preposé le seruice du Roy à*
„ *celuy de Dieu. D'auoir pensé aux affaires de mon*
„ *maistre icy bas, sans penser à celuy qui est là haut.*
„ *O moy miserable, & insensé que i'ay esté ! combien*
„ *ay-ie esté ingrat enuers Dieu de tant de biens*
„ *que i'ay receu de luy ? si ie l'eusse aymé, adoré &*
„ *prié, qu'il ne m'eust pas abandonné en cét aage,*
„ *chargé d'années & de miseres. Voicy vn bel exem-*
„ *ple à tous les Grands & au Roy mesme. Combien*
„ *sont inconstantes les prosperitez de ce monde ? Ce*
„ *qui me reste, mon amy, est de vous supplier de*
„ *saluer le Roy de ma part, & luy dire qu'il viue*
„ *de telle sorte, qu'il pense tousiours à ce iour au-*
„ *quel il faudra rendre compte deuant ce souuerain*
„ *Iuge, où ie suis prest de comparoistre. Ie m'asseure*
„ *qu'en sa conscience il me tient innocent, de tout ce*
„ *dont mes ennemis m'accusent iniustement. 1530.*

Comme il voulut continuer, la voix luy manqua, & mourut ainsi en reprochant au Roy son injuste oppression, possedé qu'il estoit par ses ennemis.

Voilà quelle fut la fin miserable du Cardinal VVolsey. Iamais l'Angleterre, voire l'Europe, n'a veu vn si puissant Ecclesiastique, fors le Pape. Sa famille estoit composée de plus de 2000. per-

sonnes, qui viuoient à ses dépens. Il y auoit vn Comte, plusieurs Barons, neuf Cheualiers, & grand nombre de Gentilshommes. Il auoit 63. Officiers de Chappelle, vn Doyen & sous-Doyen, 35. Chantres, vne grande Musique, consistant en 13. Clercs & 12. Laics, & dix enfans, seize Aumosniers des plus doctes du Clergé, & autres. Mais il n'y a rien où paroisse plus sa grandeur, que les Palais magnifiques qu'il fit bastir. Car outre les deux Colleges, dont il est cy-dessus parlé, il fit bastir le Palais de VVestminster, aujourd'huy la principale demeure du Roy d'Angleterre, puis Hamptoncourt, le plus magnifique Palais Royal qui soit en ce Royaume, qu'il meubla Royalement, & en fit vn present au Roy. Il se voit encore aujourd'huy en vne Chappelle de VVindsor vne partie du tres-superbe & riche sepulchre de Henry VIII. fait de bronze, aux dépens de ce Cardinal, qui est demeuré imparfait; sans qu'aucun des successeurs de ce Roy ait osé l'acheuer, à cause de la grande dépense qu'il restoit à faire, pour répondre à ce qui auoit esté si bien commencé aux dépens du Cardinal. L'on peut remarquer lisant l'Histoire du Regne de Henry VIII. que tant que les affaires furent conduittes par le Cardinal, il n'eut que toutes prosperitez, & son Royaume estoit en vn merueilleux lustre. Les Princes voisins recherchoient son amitié, & sa protection; mais que depuis qu'il fut possedé par les ennemis du Cardinal, & qu'il l'abandonna à la persecution, il se voit qu'il n'a eu que malheurs en son Regne, & que confusions; s'estant resolu à des choses extraordinaires & violentes, qui le reduisirent à de tres-grandes extrémitez.

DAVID RIZ, PIEDMONTOIS.

Sous Marie, Reine d'Escosse.

ENTRE les extraordinaires & tragiques exemples, que nous fournit l'Histoire d'Escosse, il semble que celuy de Dauid Riz, est vn des plus memorables pour les varietez estranges, & les circonstances notables qui s'y rencontrent.

Marie, Reine d'Escosse, mere de Iacques premier, Roy d'Angleterre, auoit entre ces domestiques ce Dauid Riz, Piedmontois, de tres-bas lieu. Son pere n'auoit autre industrie, pour entretenir sa famille, qui estoit grande, que d'enseigner les élemens de la Musique. Et comme cette science ne luy apportoit que peu de profit, aussi ne laissa-il aucuns biens à ses enfans, mais vne petite connoissance de son art. Dauid, entre ses enfans, auoit la plus belle voix. C'est aussi en luy qu'il auoit mis toute son esperance, & l'auoit éleué plus liberalement que les autres; iugeant qu'il paruiendroit à quelque grande fortune. Il l'enuoya donc à Nice, où estoit lors la Cour du Duc de Sauoye. Il n'y receut pas l'accueil qu'il auoit esperé; au contraire, s'y voyant dénué de toutes sortes de commoditez, comme par desespoir entra au seruice du Comte

de Morette, que le Duc de Sauoye enuoyoit Ambaſſadeur en Eſcoſſe. Le Comte arriué qu'il fut en Eſcoſſe, luy qui n'auoit pas de grands biens, fit dire à cét homme qu'il ne luy eſtoit pas vtile en ſa Maiſon, & qu'il cherchaſt party, luy conſeilla de tenter fortune en cette Cour; ſur ce qu'il luy repreſenta que la Reine ſe plaiſoit à la Muſique, & qu'elle y eſtoit ſçauante. Dauid donc prit occaſion d'approcher de la Reine par le moyen de ſes Muſiciens, qui eſtoient tous François. Il eut cette faueur d'eſtre oüy ſeul, non vne fois, mais deux. La Reine prit ſi grand plaiſir à ſon chant, qu'elle le retinſt de ſa Muſique. Cét homme fort auiſé, ne fut pas long-temps ſans reconnoiſtre les inclinations de la Reine, partie par flatteries, partie en calomniant ceux qui l'approchoient. Il acquit ſes bonnes graces, & la haine de ſes domeſtiques. Il paſſa plus outre: car voyant que la fortune luy tendoit les bras, ayant rendu comme mépriſables ceux qui luy eſtoient égaux, & éloigné les autres par mille mauuais artifices, il commença à s'éleuer, & traitter les plus grandes affaires, iuſques-là qu'il fut choiſi par cette Reine pour eſtre ſon Secretaire, pour ſous ce pretexte pouuoir conferer ſecrettement & ſouuent auec luy. Cette familiarité donnoit ſans doute trop de matiere de diſcourir: car l'on voyoit vn eſtranger, reduit à la mendicité, éleué à des richeſſes non mediocres, & pardeſſus ſon merite; arrogant, mépriſant ſes égaux, & faiſant le compagnon auec les Grands. Cette folie eſtoit entretenuë, voire augmentée par les flatteries des Grands, qui recherchoient ſon amitié: le courtiſoient ſeruilement, eſpians les occaſions de luy

plaire par toutes ſortes de ſubmiſſions. Il n'y euſt en toute cette Cour que le Comte de Morray, frere baſtard de la Reine, qui montraſt auoir du courage, qui ne pût tant ſe contraindre que de courtiſer ce Fauory; au contraire luy faiſoit touſiours paroiſtre vn grand mépris de ſa perſonne; dequoy la Reine ne témoigna moins de déplaiſir que Dauid meſme. De ſon coſté, Dauid Riz faiſoit ſes preparatifs pour s'oppoſer à cette haine, qu'il voyoit naiſtre; & creût faire beaucoup pour luy que d'attirer à ſon party Henry Stuart d'Arlay, fils du Comte de Lenox, beau & ieune Gentilhomme, que la Reine auoit deſſein d'épouſer. Il n'oublia rien pour ſe faire aymer de luy, luy communiqua tout ce qu'il ſçauoit, ſa chambre, ſon lict; bref il fut admis par ſon moyen à tout ce qui doit eſtre le plus caché. Fit voir à ce ieune Gentilhomme peu fin, que par ce moyen il participoit à de ſi grandes faueurs, & que la Reine luy faiſoit bon viſage. Il luy fut ayſé apres cela de ſemer de la diuiſion & de la défiance entre ce ieune Seigneur & le Comte de Morray; ſe perſuadant, le Comte n'y eſtant plus, que toutes choſes luy ſeroient faciles. Le Comte, qui entendoit les mauuais bruits qui ſe diſoient à la Cour, non ſeulement du futur mariage d'entre la Reine & Henry, & les priuautez qu'ils auoient entr'eux, mais des familiaritez trop grandes de Dauid auec elle, ſe reſolut de ſe retirer; afin qu'il ne ſemblaſt point que par ſa preſence il y apportaſt du conſentement, ou qu'il fuſt l'autheur de ce qui ſe paſſoit. Il croyoit bien luy, trop ſeuere cenſeur de la Reine, qu'elle ne ſeroit pas fâchée de le voir retiré de la Cour; principalemẽt

au temps qu'elle tramoit vne Ligue contre luy. Elle rappella donc de France Bothüel banny d'Escosse,& George Gourdon,Comte de Sutherland, qui estoit en Flandre, & deliura de prison George Gourdon, fils du Comte de Huntley, & le remit en sa premiere dignité. Le Comte de Morray ne manqua pas de poursuiure Bothüel, l'accusant d'auoir nouuellement conspiré contre luy : quelques Gentilshommes François furent témoins de cette entreprise. La chose vint si auant, que la Reine pria son frere de cesser cette poursuitte ; ce qu'elle ne pût gagner sur luy, y allant trop de son honneur, & apres auoir tant éclatté. Ce qui restoit à la Reine, fut de faire en sorte que les Grands, qui deuoient assister à ce iugement, ne s'y trouuassent point. Elle fit ce qui fust en son pouuoir ; mais l'acte est si méchant, la brigue des gens de bien si puissante, que Bothüel sentant sa conscience qui le pressoit, & la voix publique le condamnoit, ne s'osa presenter au iour assigné. Cette affection publique enuers le Comte de Morray, offensa tellement la Reine, qu'elle se resolut d'auancer la ruïne du Comte, qu'elle auoit dés long-temps meditée. La resolution estoit de mander le Comte à Perthe, où se trouueroit la Reine, que là le Seigneur d'Arlay confereroit auec luy, que sans doute le Comte parleroit librement à son ordinaire ; sur quoy ils entreroient en paroles, & Dauid luy bailleroit le premier coup, & les autres acheueroient de le tuer. Le Comte fut aduerty de ce dessein, ne laissa pas de partir, & auançoit, lors qu'il luy vint vn aduis de la part de Patric Rethvvin : ce qui le fit arrester en l'vne de ses mai-

sons, où il tomba malade. Là quelques-vns de ses amis le furent voir, & aussi-tost il courut vn bruit qu'il s'estoit arresté en ce lieu auec vn grand nombre de ses amis, pour se saisir de la Reine & de Darlay. Ce qui les fit retourner à Edimbourg. Et quoy que cét aduis fut reconnu faux, la Reine ne laissa pas de se retirer, en la plus grande diligence qu'elle pût, & non sans frayeur. La Reine, voulant conclurre son Mariage, & desirant qu'il y interuint quelque consentement public, assembla vne bonne partie de la Noblesse à Sterlin, mais principalement ceux qu'elle iugeoit qui y consentiroient librement, ou qui n'osoient contredire à ses volontez. Plusieurs de ces Députez y consentirent, pourueu qu'il ne fust rien innoué en la religion du Païs : d'autres ne desiroient pas cette exception. Le Comte de Morray, qui n'improuuoit pas ce mariage, voulut qu'il se fist auec l'aduis & le gré de la Reine d'Angleterre, & que l'on y obseruast quelque ordre, par dessus lequel on vouloit passer. L'on n'eût pas toutesfois égard à tout ce qu'il peût dire, ny mesme à deux Ambassadeurs de la Reine d'Angleterre, qui s'étonnoit de ce que l'on precipitoit tant cét affaire si important: fit commandement au Comte de Lenox, pere, & à son fils, futur époux, de s'en retourner en leur maison, sur peine de bannissement. Cela n'eût aucun pouuoir d'arrester les desseins de la Reine, qui auoit resolu de passer outre. Et afin qu'on ne luy objectast la grande inegalité d'entr'elle & ce ieune Gentilhomme: elle, qui estoit Reine, qui possedoit vn Royaume, & veufue d'vn grand & puissant Roy; luy au contraire Gentilhomme particulier, qui n'estoit releué par dessus

le commun d'aucune dignité. Pour donc cacher ces défauts, elle fit vn Edict, par lequel elle le declara Duc de Rethesan, & Comte de Rossan. Enfin sur les incertitudes où estoit la Reine, Dauid qui la gouuernoit absolument, la fit resoudre à acheuer son mariage, se promettant par là vn grand appuy en sa fortune, & de grands auancemens en l'Eglise: ce mariage estant auantageux pour les Catholiques en ce Royaume. Enfin le mariage fut consommé, & les proclamations faites en faueur du nouueau Roy. Ceux qui n'y voulurent consentir, y remarquerent plusieurs grands défauts. Ce qui augmenta leurs discours fut l'absence des principaux Seigneurs, de Iacques Duc de Chastelleraut, des Comtes d'Argathel, de Morray, de Blancarne, de Rothuse, & autres. Ces Grands furent sommez de venir, & ne comparoissant pas, furent bannis du païs, & leurs ennemis rappellez à la Cour: ce qui fut la source des grands troubles qui agiterent ce Royaume. Dauid en ces rencontres ne s'endormoit pas; au contraire la Cour estant libre des Grands & des principaux de l'Estat, il s'auançoit en authorité, soufflóit aux oreilles de ces ieunes Roys, qu'il falloit exterminer ces Seigneurs, qui s'estoient retirez à mauuais dessein: qu'ils estoient rebelles, & qu'il falloit chastier le principal, afin de ranger les autres à leur deuoir & à l'obeïssance. Pour paruenir à son but, il persuada à la Reine de changer ses Gardes Escossoises, ne pouuant croire que ces gens se pussent porter à la ruïne de la Noblesse du païs. Il proposa d'y mettre des Allemands pour leur fidelité: mais enfin il fit trouuer bon que des Italiens y fussent appellez, tant parce qu'ils estoient de son païs, que parce qu'il

s'asseuroit de les porter à tout ce qu'il voudroit de méchant & de detestable ; estans paures & miserables,& qui n'auoient nulle habitude dans le païs. Il fit donc venir à la file ces Italiens pour la Garde de la Reine ; afin que ce grãd changement ne parut tout à coup, & fust sans éclat. Comme l'authorité & le credit de Dauid croissoiẽt de iour en iour prés la Reine,le mépris qu'elle faisoit de son mary augmentoit tous les jours. Car comme elle auoit fait ce mariage fort legerement, elle s'en repentit aussi-tost, & en fit paroistre des marques tres-visibles. Car ayant, en la premiere proclamatiõ qu'elle fit faire aprés son mariage, fait mettre le nom du Roy deuãt le sien pour luy oster l'authorité, dont elle l'auoit honoré dés le commencement, elle fit ordonner qu'elle seroit nõmée la premiere. Puis luy ayant remonstré que pour ses plaisirs de la chasse, & autres passe-temps,les affaires demeureroiẽt, elle fit arrester qu'elle répõdroit seule les requestes pour eux deux, que par ce moyen il ne seroit priué de son plaisir, & le bien de l'Estat ne seroit retardé. De cette sorte ce pauure Roy imaginaire se vid dépoüillé de toute l'authorité, sans qu'il en fist paroistre aucun sentiment. Ce qui donna l'audace de passer outre ; & de fait, il eust ordre pour de legeres causes, de se retirer en ses maisons, afin de luy oster toutes sortes de connoissance des affaires, & que la Reine seule en eust le soin. Mais la plus insigne & déplorable indignité fut, quand Dauid fut substitué au lieu du Roy, pour marquer auec vn caractere de fer toutes les lettres que le Roy deuoit signer. Cependant le pauure Prince, priué de toute l'authorité, fut relegué en vn chasteau auec peu de suitte, où

il fut reduit à de grandes extrémitez, & sans le secours d'vn de ses amis, luy qui auoit accoustumé de viure en Roy, fut en danger de mourir de faim, à cause des grandes neiges qui empeschérent quelques jours l'apport des viures, & de toutes les commoditez. La Reine, qui recherchoit les occasions d'agrandir Dauid, ayant du tout déprimé son mary, s'auisa, pour faire manger Dauid auec elle auec moins d'enuie, d'y faire manger plusieurs personnes ; afin d'accoûtumer peu à peu le peuple & la Cour, à ne trouuer pas si estrange ce qu'elle desiroit faire, qui fut enfin de l'auoir en sa table, luy deuxiéme dans vne petite chambre, ou chez Dauid mesme, qui estoit fourny de toutes sortes de precieux meubles, beaucoup plus beaux que le Roy mesme, vestu superbement, ses écuries pleines d'vn bon nombre de grands cheuaux. Bref il auoit tout en abondance. Toutes ces faueurs, & tous ces artifices rendoient cét homme de plus en plus de mauuaise grace, laid qu'il estoit de visage, & tres-desagreable ; ce qu'estant reconnu par la Reine, qui jugea bien qu'il luy estoit impossible d'apporter aucune grace à cét homme imparfait, se resolut de le combler de toutes sortes de biens & dignitez, pour le rendre capable d'assister aux Estats du Païs, & y auoir son suffrage, & manier tout l'Estat à sa volonté. Il falut commencer par posseder des immeubles ; la Reine voulut contraindre quelques Gentilshommes de luy vendre leurs terres prés d'Edimbourg. Ils luy refuserent ; ce qu'elle reuoqua à injure, & Dauid aussi. La Noblesse supporta impatiemment de se voir ainsi contraindre d'enrichir de leurs

dépoüilles vn homme esleué si indignement : le peuple murmuroit de voir vn si extraordinaire auancement, qui presageoit la ruïne de l'Estat ; & de ce que la Reine se rendoit de jour en jour plus familiere auec cét homme. Ces bruits furent jusques aux oreilles du Roy, qui en croyoit vne partie, mais en voulut estre le témoin luymesme. Vn jour ayant eu aduis que Dauid estoit dans la chambre de la Reine, fut pour y entrer : il trouua la porte fermée par dedans, contre ce qui auoit accoûtumé d'estre fait. Il frappa à la porte deux ou trois fois sans qu'on luy vint ouurir. Dés ce jour il resolut de se venger de Dauid. Il en communiqua à ses plus confidens ; car la pluspart de ses domestiques estoient corrompus par la Reine. La resolution fut prise ; mais non pas l'ordre de l'executer, ce qui estoit le plus difficile. Quelques-vns, qui n'estoient pas de la menée, soupçonnerent ce qui se brassoit, en donnerent aduis à la Reine, si certain, qu'ils luy promirent de faire surprendre le Roy auec ceux à qui il auoit communiqué son dessein ; ce qui fut fait.. La Reine donc, faisant semblant d'aller en sa chambre, entra dans vne salle où estoit le Roy auec ses confidens, qu'elle rendit tellement confus, qu'ils ne luy peurent faire aucune excuse ; au contraire elle vsa de paroles aigres & rudes contre le Roy, & luy declara qu'elle sçauoit bien son dessein ; & qu'elle y auoit donné bon ordre. Le Roy se voyant ainsi mal-traitté, communiqua à son pere l'estat miserable auquel il estoit. Ils aduiserent qu'il n'y auoit autre moyen à cét affaire, que d'accorder la Noblesse malcontente, & de rappeller ceux qui estoient bannis : mais qu'il falloit se haster ; le temps estant

proche que la Reine auoit resolu de condamner les absens ; contre l'instance des Ambassadeurs de France & d'Angleterre. En ce mesme moment l'on apporta de grandes lettres de la Reine d'Angleterre, remplies de bons auis, comment la Reine se deuoit gouuerner. Elle, pour contéter la Noblesse, voulut lire la lettre en l'assemblée. Elle n'eut pas si-tost commencé ; que Dauid luy tira la lettre des mains, & l'empescha de passer outre : qui fut vne arrogance extréme, remarquée de tous, qui fit croire que ce qui se disoit par le peuple, de l'authorité & de l'empire de Dauid sur elle, estoit veritable. Cependant Dauid visitoit ceux qui deuoient estre juges des Grands qui estoient bannis ; intimidoit ceux qu'il jugeoit estre contraires à ses desseins, fortifioit les autres qui estoient pour condamner ces Seigneurs. Le Roy, qui voyoit le mal qui augmentoit de jour en jour, communiqua à Douglas & à Lindeson, ses proches parents, le dessein qu'il auoit. Pour l'execution ils appellerent Patric Rethvvin, parent du Roy, Gentilhomme courageux & hardy, mais fort foible & debile, pour estre nouuellement releué de maladie. Le Roy reconnut à ces Seigneurs la faute qu'il auoit faite, d'auoir souffert que ce meschant Dauid Riz chassast de la Cour ses parens & ses amis, & qui estoit cause de l'auancement de ce petit compagnon, joüet de la Fortune : si insolent en sa prosperité, qu'il estoit venu jusques-là que de le mépriser. La fin de leur conference fut, que le Roy leur promit, de ne rien faire à l'aduenir sans l'aduis de la Noblesse. Ces gens, qui connoissoient l'humeur du Roy, du tout attaché aux volontez de la Reine sa femme, & le pouuoir

qu'elle auoit sur luy par son excellente beauté & ses attraits, ils signerent trois articles, qu'il signa tres-volontiers. L'vn pour le fait de la Religion: le second de rappeller ceux qui auoient esté chassez : & le troisiéme de la mort de Dauid Riz: pendant la vie duquel la dignité Royale estoit aneantie, & la Noblesse du tout ruïnée. Par ces articles le Roy reconnoissoit qu'il estoit autheur de la mort de Dauid. C'estoit aussi ce qu'auoit desiré Rethvvin, & les autres, qui auoient donné ce conseil, pour leur seureté: ils se resolurent d'executer leur entreprise. Ils prirent le temps que Dauid & la femme du Comte d'Argathel disnoient à leur ordinaire auec la Reine dans son Cabinet, qui tenoit peu de personnes. Douglas & le Comte de Morton, accompagnés d'vn bon nombre de domestiques, se promenoient dans l'Antichambre. Ils auoient mis ordre en bas de reprimer les violences, au cas que l'on en eust voulu faire. Le Roy aussi-tost sortit de sa chambre, monta par vn petit degré en celle de la Reine, suiuy de Rethvvin bien armé, accompagné de quatre ou cinq hommes bien resolus. Ils entrerent en cét équipage dans le Cabinet où la Reine disnoit; qui estonnée demanda à Rethvvin, tout passé & défait de sa maladie, mais resolu d'executer l'entreprise, ce qu'il y auoit de nouueau: car à le voir, on eust crû qu'il eut esté au plus chaud de sa fiévre, & qu'il auoit l'esprit troublé. Rethvvin, sans autre discours, commanda à Dauid de se leuer de table, & de le suiure; que ce n'estoit pas là le lieu où il deuoit estre : la Reine se leua aussitost, se mit au deuant de ceux qui le vouloient enleuer. Le Roy embrassa la Reine, l'asseura qu'elle

n'auroit aucun mal, qu'il auoit resolu de faire mourir ce méchant infame ; & rien dauantage. Dauid donc fut tiré de force du Cabinet, puis fut tué dans l'Antichambre, où estoit Douglas, qui ne pût empescher que ceux qui estoient auec luy, ne le tuassent sur la place, contre l'intention du Roy, qui auoit resolu de le faire pendre publiquement. Vn magicien François auoit plusieurs fois aduerty Dauid de se retirer d'Escosse ses affaires faites ; & qu'il deuoit craindre la puissance des Grands du Royaume. Il luy répondit, que les Escossois menaçoient plus qu'ils n'executoient. Peu de jours auant sa mort l'on l'aduertit qu'il se gardast d'vn bastard. Il répondit qu'il mettroit ordre que le bastard, dont il entendoit parler, n'auroit credit en Escosse tant qu'il y seroit, croyant que ce fust du Comte de Morray que l'on voulust parler : mais il fut remarqué que le premier coup luy fut donné par le bastard du Comte d'Anguse. Ceux qui voulurent accourir au bruit, furent arrestez par ceux qui furent mis en bas : tellement que la chose se passa sans autre violence. Rethvvin, executeur de cette entreprise, aprés auoir veu Dauid par terre, retourna dans la chambre où estoit la Reine, & comme par debilité de sa maladie, les forces luy manquoient, il fut contraint de se seoir, & demander à boire. La Reine en furie s'attaqua à luy : luy dit tout ce que la colere & la rage luy pouuoient suggerer, & luy reprocha le peu de reuerence qu'il luy portoit ; estant assis en sa presence. Il s'excusa sur sa foiblesse, & l'exhorta de prendre doresnauant l'auis de la Noblesse pour gouuerner son Estat, plûtost que de se conseiller à des estrangers, infa-

mes & méchans, qui n'auoient rien pour répondre de leur fidelité. Qu'il estoit impossible aux Escossois de pouuoir souffrir d'estre commandez & tyrannisez par vn estranger. Cette execution estant sçeuë par la ville, le peuple prit les armes, accourut au Palais. Le Roy se presenta à la fenestre : asseura le peuple que la Reine n'auoit point de mal, qu'il n'auoit rien esté fait que par son commandement, & qu'ils sçauroient bien-tost ce qui s'estoit passé. Le peuple se retira ; la Reine, sa furie passée, reprit ses esprits, & feignant vouloir suiure vn autre ordre à l'auenir, fut tenuë en plus grande liberté. Ce qui fut cause qu'elle eut le moyen de communiquer auec ses plus confidens, qui resolurent de sa sortie d'Edimbourg ; comme elle fit, emmenant par force le Roy auec elle, auec menaces de le tuer, s'il vouloit faire resistance. La Reine donc se voyant en pleine liberté, & auec quelques trouppes, n'eut autre pensée que de se vanger de ceux qui auoient fait mourir Dauid Riz. En fit executer vne partie, bannit les moins coupables : fit ce qu'elle pût, pour faire paroistre vn amour passionné enuers cét homme. De plus elle déposa tous ceux d'entre les Magistrats qui auoient sçeu la moindre chose de cette entreprise, & les liura à leurs ennemis. Fit faire défense par cry public, que personne, sur de grandes peines, eust à dire que le Roy eust sçeu chose quelconque, ou fust participant de la mort de Dauid. Bref, afin de passer toutes les bornes de la modestie, & faire croire tout ce qui se peut d'infame d'elle, elle eut le soin de faire déterrer le corps de Dauid, qui auoit esté mis en vn cimetiere hors l'Eglise, & commanda qu'il fust

porté de nuit dans le sepulchre du feu Roy ſ.
pere. Ce qui donna grand ſujet de parler, de voir
qu'vn méchant & miſerable eſtranger, qui auoit
mis le deſordre dans le païs, fuſt honoré de telle
ſorte, que d'eſtre aprés ſa mort mis auec les Roys,
& receuoir pareil honneur qu'eux.

ROBERT CAR,

Comte de Sommerſet,

Sous Iacques premier Roy d'Angleterre. 1616.

CE Roy d'Angleterre, ne l'eſtant encores que d'Eſcoſſe, trois ou quatre ans auant ſon aduenement à la Couronne d'Angleterre, il prit pour page vn jeune Gentilhomme Eſcoſſois, nommé Robert Car, quatriéme fils d'vn Gentilhomme de cinq ou ſix mille liures de rente. Le Roy eſtant venu à la Couronne d'Angleterre, fut ſuiuy de quelques-vns de ſa Maiſon; entre autres de ce Robert Car, qui fut vn de ſes valets de chambre du lict; charge qu'il exerça quatre ou cinq ans, n'eſtant connu ſous autre nom que de Robert Car. L'eſtroitte amitié qu'il auoit auec vn Gentilhomme Anglois, nommé Thomas Ouerbury, ſage Cheualier, fut cauſe de ſa bonne conduitte à ſon commencement. Enuiron l'an 1609. Car, âgé de vingt ans, faiſant ſes exercices en la preſence du Roy, tomba
de

le cheual, & se rompit la jambe; ce qui émeut ce Prince de telle sorte, qu'il prit vn grand soin de faire penser ce jeune Gentilhomme; jusques là qu'il le visitoit tous les iours, demeuroit quelquefois vne heure prés de luy, plus ou moins. Le Roy pendant ce temps reconnût l'esprit de ce jeune homme, le jugea propre pour le former selon ses volontez, & le rendre capable des affaires de son Estat. Il ne fut pas si-tost guery, que le Roy le fit Cheualier & Gentilhomme de sa chambre du lict, prit mesmes la peine de luy apprendre la langue Latine; en quoy il profita en peu de temps, ayant l'esprit assez bon. Il s'exerça aussi à joüer du Luth, où il auoit vn bon commencement. Car, de son costé, à la persuasion de son amy Ouerbury, faisoit tout ce qu'il luy estoit possible pour se conseruer les bonnes graces du Roy, qui l'instruisoit aux affaires d'Estat. En ce temps le Comte de Dombar, Grand Tresorier d'Escosse, qui manioit vne partie des affaires de ce Royaume, vint à mourir. Sa charge fut donnée à Car, qui entra par ce moyen dans les affaires, & peu aprés fut fait Lord en Angleterre, puis Baron de Brandespech; & Vicomte de Rochester, & Cheualier de la Iarretiere. Estant paruenu à ces grands honneurs, le Prince de Galles, qui viuoit lors, n'auoit pas agreable l'auancement de cét homme, que nous nommerons Vicomte de Rochester, trauersoit en quelque sorte sa fortune: & il est certain que du viuant de ce Prince, il n'auoit pas l'authorité, qu'il eut depuis sa mort. Toutesfois auant la mort du Prince il auoit encores vn autre obstacle, qui luy ostoit beaucoup du lustre de sa Grandeur. C'estoit le Comte de Salbury, premier

Secretaire d'Estat, & Grand Tresorier d'Angleterre; homme arrogant, ambitieux, malicieux & fin, fâché de se voir égalé en pouuoir à vn jeune homme, nouueau aux affaires, & qui n'auoit autre merite que la faueur du Roy, luy donna toutes les trauerses dont il se pût imaginer. Mais la mort du Comte de Salsbury arriua à quelque temps de là, qui fut suiuie six mois aprés de celle du Prince de Galles. 1612. De sorte que le Vicomte de Rochester demeura absolu en plusieurs grandes charges, & en faueur prés du Roy; en telle sorte que le signet, qui est d'ordinaire en la garde du premier Secretaire d'Estat, luy demeura. Les pacquets des Ambassadeurs luy estoient adressez, & il y faisoit les réponses; tellement qu'en effet il estoit Secretaire d'Estat; mais il n'en voulut porter le tiltre, pensant à choses plus grandes. Le Vicomte se voyant en cette haute faueur, pensa de prendre alliance en quelque illustre Maison d'Angleterre: pour auoir de l'appuy contre la haine que l'on porte aux estrangers auancez. Il confera donc à son amy Ouerbury le dessein qu'il auoit sur la fille du Comte de Soffolk, lors Grand Chambellan, laquelle il entretenoit il y auoit longtemps, bien que mariée, six ou sept ans auant, auec le Comte d'Essex. Ouerbury, qui ne pouuoit souffrir que son amy fist vne si lourde faute, que de prendre en mariage la femme d'vn autre, luy fist sentir le peu de courage qu'il auoit de vouloit épouser vne femme mariée & de mauuaise vie; de laquelle luy-mesme auoit abusé. Que cette action estoit sa ruïne, s'il y vouloit penser dauantage. Ouerbury eut de grandes contestations contre le Vicomte sur ce sujet, qui en entra

en telle rage, qu'il luy dit, *que s'il ne consentoit à son dessein, qu'il l'en feroit repentir.* Et non content de cette menace, en parla à la Comtesse d'Essex, qui aimoit passionnément le Vicomte, & par consequent ennemie de son mary, le Comte d'Essex; lequel, à ce qu'on dit, elle auoit fait empoisonner deux fois; sans que le poison eust autre force sur luy, que de luy faire perdre le poil & les ongles, & rendre l'haleine mauuaise; ce qui le rendoit d'autant plus odieux à sa femme. De fait, elle fit connoistre à son pere, le Comte de Suffolk, & à son oncle, le Comte de Northampton, Grand Escuyer, l'intention qu'elle auoit d'épouser le Vicomte de Rochester, & le peu d'amitié qu'elle portoit à son mary, qu'elle disoit estre impuissant. Elle fit aussi parler au Comte d'Essex, pour sonder sa volonté sur le diuorce, qui ne pouuoit estre fondé que sur l'impuissance du Comte; laquelle il se resolut d'auoüer, pour se défaire d'vne meschante femme.

Le Vicomte, pour éloigner Ouerbury, luy fit proposer par le Roy qu'il se vouloit seruir de luy pour Ambassadeur ordinaire prés les Archiducs de Flandre. Que par ce moyen il le pourroit éleuer à de plus hautes dignitez. A quoy il fit difficulté, s'excusant enuers le Roy sur son peu de capacité, quoy qu'il fust tres-habile homme, & aussi sur ce qu'il ne sçauoit la langue du païs. Le Roy fut indigné de ce refus, craignant qu'Ouerbury voulut trauerser le mariage qu'il auoit dessein de faire du Viconte auec vne fille de la Maison de Hauuart, l'vne des premieres Maisons d'Angleterre: mais le Roy ne voulant rien précipiter, se resolut de faire persuader Ouerbury,

par aucuns de ſon Conſeil, d'accepter cét Ambaſſade : ce qui luy eſtant propoſé en plein Conſeil, il en fit refus auec audace : de ſorte qu'ils l'enuoyerent priſonnier dans la Tour de Londres ; pour auoir mépriſé l'honneur que le Roy luy auoit voulu faire. Peu aprés le Roy ſe reſolut de faire ce mariage. Il falut commencer par le diuorce fondé ſur l'impuiſſance du Comte d'Eſſex. Le Roy commanda à l'Archeueſque de Cantorbery, aux Eueſques de Londres & de VVinceſtre, & autres Prelats, de proceder au démariage du Comte & de ſa femme. L'Archeueſque de Cantorbery s'y oppoſa ouuertement : ce qui le mit pour quelque temps aux mauuaiſes graces du Roy. Les autres Eueſques obeïrent, & par le conſentement du Comte d'Eſſex, qui pour ſe tirer de ce mauuais paſſage, fit que l'affaire euſt l'effet que deſiroit le Roy. Le Comte aduoüant ſon impuiſſance pour ſa femme ſeulement. Et fut ordonné qu'elle ſeroit viſitée, pour ſçauoir ſi elle eſtoit entiere : mais on ſuppoſa vne autre femme en ſon lieu.

Ce mariage donc fut caſſé, & enſuitte le Roy voulant éleuer le Vicomte, épouſant vne Comteſſe, le fit Comte de Sommerſet (que nous appellerons ainſi cy-aprés) & luy donna vingt-ſept grandes Seigneuries, qui auoient auparauant appartenu au Comte de VVeſtlant, qui valoient enuiron vn million d'or. La ſolemnité du mariage entre le Comte de Sõmerſet & la Cõteſſe d'Eſſex fut grande. La mariée parut les cheueux épars comme vne pucelle, bien qu'on ſçeut le contraire, pour l'auoir le Comte connuë deux ou trois ans auparauant. Le Comte d'Eſſex d'ailleurs ſe plaignant ſouuent, qu'vne douzaine d'hommes

n'eussent pas esté suffisans pour la contenter. 1614. Les balets & les magnificences qui se firent en ce mariage furent telles, qu'il s'en fait peu de semblables en la Chrestienté ; & égaloient celles que le Roy fit pour le mariage de la Princesse, sa fille vnique. Car les mariez estoient si superbement vestus & couuerts de pierreries, que la seule Couronne Comtale que la Comtesse auoit sur la teste, estoit estimée à quatre cens mille escus ; & le Comte auoit employé seulement aux étoffes de soye, & broderies d'or & d'argent, quarante mille escus. Quelque temps aprés ce mariage, Ouerbury écriuit au Comte qu'il auoit refusé l'Ambassade de Flandre pour l'amitié qu'il luy portoit, & le regret qu'il auoit de l'abandonner ; l'ayant tousiours tellement aimé, qu'il n'auoit rien eu en plus grande recommandation que de luy donner de salutaires conseils, pour establir vne fortune asseurée. Qu'il le prioit de procurer sa liberté, & qu'il feroit la volonté du Roy. Il n'eust autre réponse, qu'il falloit auoir patience que la colere du Roy fust vn peu passée. Incontinent aprés ce mariage, le Comte fit donner au Comte de Suffolk, Chambellan du Roy, son beaupere, la charge de Grand Tresorier d'Angleterre, c'est à dire, Sur-intendant des Finances ; & prit pour luy la charge de Chambellan ; ce qui augmenta fort la haine qu'on luy portoit, & a beaucoup contribué à sa ruïne. La Comtesse de Sommerset, se souuenant non seulement des trauerses que luy auoit donné Ouerbury, mais aussi des termes insolents dont il auoit souuent vsé contr'elle, se resolut d'empescher sa deliurance ; craignant

qu'estant en sa liberté, il ne maniast l'esprit du Comte son mary à sa volonté, comme il auoit fait de tout temps : & aussi qu'il ne fist quelque mauuais party à son mary, ayant beaucoup de cõnoissance des maluersations qu'il auoit faites en plusieurs grands affaires, dont le Roy s'estoit fié en luy. Qu'il auoit souuent ouuert les lettres du Roy d'Espagne au Roy son maistre, auant qu'il en eust la permission. Qu'il écriuoit souuent les resolutions du Roy son maistre au Roy d'Espagne, auant qu'elles eussent esté écrites aux Ambassadeurs. La Comtesse, pour paruenir à son dessein contre Ouerbury, employa vne Damoiselle, veufue d'vn Docteur Medecin, nommé Torner, qu'elle auoit prés d'elle ; femme propre pour mettre en execution quelque pernicieuse entreprise : & consultant auec elle, ils aduiserent qu'il falloit l'empoisonner. Pour y paruenir, elle fit tant qu'elle mit au seruice du Lieutenant de la Tour, vn vieil matois qu'elle auoit auec elle, lequel feignant d'estre homme de bien, seruit ce Lieutenant quelque temps ; & par finesses fit tant, qu'il fut destiné à la garde du prisonnier Ouerbury, qui estoit le dessein pourquoy il estoit en son seruice. Estant donc prés du prisonnier, il reconnut qu'il estoit malaisé de l'empoisonner, estant prisonnier du Roy; dautant que la viande, qui luy estoit baillée, estoit aux dépens du Roy, & apprestée en la cuisine du Capitaine & du Lieutenant de la Tour.

Il estoit donc necessaire de gaigner ce Lieutenant, nommé Helüisch : à quoy il fallut agir finement, & s'ayder de l'authorité de quelque Grand. L'on dit que la Comtesse en

confera auec ſon Oncle le Comte de Northampton, qui parla au Lieutenant, & luy fit entendre le deſir qu'il auoit de ſe défaire d'Ouerbury; qu'il diſoit eſtre vn méchant & vn inſolent, & qui auoit grandement offenſé ſa Maiſon, & que ce ſeroit choſe tres-agreable au Roy de ſe défaire d'vn tel homme. Ce Lieutenant timide & irreſolu, ſe vid en grande perplexité: car il s'imagina, que s'il en conferoit auec le Roy, & qu'il ne l'euſt agreable, le Comte de Northampton, qui eſtoit puiſſant, le ruïneroit: ſi auſſi il le faiſoit, & que cela fut découuert, il couroit fortune de perdre la vie. Il ſe reſolut donc de ſuiure ce que vouloit le Comte, croyant qu'il ſeroit appuyé, & qu'il ne luy en arriueroit aucun mal.

Ils mirent donc diuerſes perſonnes en beſongne pour empoiſonner Ouerbury: reſolurent de luy bailler vn poiſon lent, & en telle ſorte qu'il ne fut creu mourir de poiſon; eſtant aſſez indiſpoſé d'ailleurs, & affligé de ſa priſon. Le poiſon luy eſtant donné à diuerſes fois, fit peu d'effet, luy laiſſa neantmoins quelques incommoditez qui le rendirent tout languiſſant. Sur le commencement de ſa maladie, il écriuit au Comte de Sommerſet l'Eſtat où il eſtoit. Le Comte luy enuoya d'vne poudre blanche pour prendre, l'aduertiſſant qu'elle l'incommoderoit quelque temps, mais qu'aprés il en recevroit du ſoulagement, & qu'il auroit pendant ſon mal plus de ſujet de preſſer le Roy pour ſa delivrance. Ouerbury prit la poudre vrayement poiſon, qui le mit fort bas, mais eſtant fort & robuſte, il reſiſta tellement, qu'il falloit quelque choſe de violent pour le tuer. Peu aprés la priſe de cette

poudre, quelque Cheualier de ses amis le vint visiter, auquel il dit entr'autres choses: *Le Comte de Sommerset est homme de bien; il m'a tenu parole; car il m'a dit qu'il me feroit repentir, pour n'auoir voulu consentir à son premier dessein. Il n'y a pas manqué: car ie me sens empoisonné.* La Comtesse passionnée contre ce miserable, s'ayda encore d'vn Medecin, nommé Franquelin, qui luy bailla vn lauement empoisonné, dont il mourut. Peu de temps aprés mourut aussi le Comte de Northampton; de sorte que le Comte de Sommerset adjoûta à sa Grandeur les charges qu'auoit ce Comte, Oncle de sa femme, qui estoient Gardes du sceau priué d'Angleterre, & Maistre des cinq Ports. Prit seulement les émolumens & l'authorité que ces charges donnent, sans s'en faire pouruoir; craignant l'enuie des Grands, qui commençoit à paroistre contre luy. Ces grandes charges neantmoins luy enflerent le courage, & le rendirent plus insolent; ne rendant à personne aucun bon office: & dés lors se forma vne forte brigue contre luy pour le ruïner. Le Roy auoit receu de bons seruices d'vn Cheualier nommé Rodolphe VVinüood, son Ambassadeur en Hollande. Le Roy le voulant gratifier, le fit Secretaire d'Estat. Le Comte, pour faire voir qu'il se conformoit à sa volonté, parla en faueur de VVinüood; mais le pouuoir de ce Secretaire fut si limité, qu'il n'estoit que comme premier Commis du Comte; n'ayant pouuoir d'ouurir ny de fermer aucune lettre sans son ordre, & estoit fort indignement traitté par le Comte; tellement qu'il ne fut pas longtemps sans se jetter du party contraire au Comte; dont la Reine estoit le Chef, secondée en cela

d'vne partie des Grands du Royaume. Les ennemis du Comte, pour le chaſſer auec plus de facilité, introduiſirent en Cour vn ieune Gentilhomme Anglois, nommé Georges Villers, qui fut depuis le Duc de Buckingham; qui s'inſinua aux bonnes graces du Roy, en telle ſorte que dans l'an de ſa faueur le Roy le fit Cheualier & Gentilhomme de ſa Chambre du lict; & peu apres Grand Eſcuyer d'Angleterre, & Cheualier de la Iarretiere; & depuis a eſté éleué au plus haut degré de faueur & de puiſſance qu'on ſe peut imaginer. Auant cette nouuelle amitié, il n'euſt pas eſté poſſible de perſuader choſe aucune au Roy contre le Comte de Sommerſet, l'aymant auec excez: mais ce nouueau mignon fut cauſe du refroidiſſement, & de la défaueur de ce premier: les fautes duquel eſtoient peu à peu inſinuées dans l'eſprit du Roy par la Reine, & par d'autres qui l'approchoient; en telle ſorte qu'ils le ruïnerent du tout. Et voicy comme ils y procederent. Ils l'accuſerent d'auoir détourné quelques bagues de la Couronne; & luy ſe ſentant plus coupable en ſon ame de l'empoiſonnement d'Ouerbury, que d'autre choſe, fit ſupplier le Roy de luy accorder vn pardon general pour toutes les fautes qu'il auoit commiſes en ſes charges, qui luy eſtoient pluſtoſt échappées par ignorance & ieuneſſe, que par malice, & par deſſein. Le Roy qui ne le vouloit pas perdre, voyant ſes ennemis animez contre luy, dit qu'il n'auoit pas baſty vn tel edifice pour le ruïner. Commanda que le pardon luy fuſt expedié, y faiſant mettre des clauſes extraordinaires, penſant par là ſe garantir contre toutes ſortes d'inconueniens; mais

les Grands d'Angleterre s'opposerent à l'expedition de ce pardon ; qui ne fut pas expedié, quoy que le Roy s'y montrast fort passionné : mais la Reine y employa tout son credit. Aussi estoit-ce le seul moyen de ruïner ce Comte, qui ne pouuoit plus estre recherché pour quelque crime qu'il eust commis, si vne fois ce pardon eût esté seellé. Comme ils estoient sur ces contestations, le valet de l'Apotiquaire, qui auoit fait le lauement empoisonné, auquel la Comtesse auoit donné quelque argent pour se retirer, est[illegible] Flessingue malade à la mort, confessa tout[illegible] stoire, qui vint à la connoissance par[illegible] du Secretaire VVinüood, qui estoit, c[illegible]e nous auons dit, empesché par le Comte à l'exercice libre de sa charge, confera auec ceux de sa ligue, qui estoit tres-puissante, pour trouuer les moyens de découurir tout ce que dessus; & y procederent si dextrement, que tout fut sceu: & aussi-tost ceux qui estoient complices de ces crimes furent arrestez ; iusques au Comte & à la Comtesse de Sommerset ; ausquels le procez fut fait. Vn nommé VVatson, aagé de cinquante ans, la Damoiselle Tourner, le Cheualier Helüisch, Lieutenant de la Tour, & Franquelin, furent condamnez à mort, & executez. 1616. Le Comte & la Comtesse sa femme furent aussi condamnez à estre pendus & étranglez ; mais l'execution en fut surcise, & l'vn & l'autre furent remis dans la Tour ; où ils ont esté long-temps, & puis enuoyez en Escosse ; à la charge de ne iamais retourner en Angleterre.

RELATION
XACTE
DE TOVT CE QVI S'EST PASSE' A LA MORT
DV MARESCHAL D'ANCRE.



RELATION EXACTE de tout ce qui s'est passé A LA MORT DV MARESCHAL D'ANCRE.

L'Apprehension qu'auoit le Mareschal d'Ancre, que son pouuoir qu'il auoit déja puissamment étably dans l'Estat, par la confiance que la Reine mere auoit en sa personne, ne vinst à diminuer par le conseil de ceux qui approchoient de celle du Roy, l'obligea d'en éloigner tous les anciens Ministres, dont le feu Roy son pere auoit accoustumé de se seruir dans les plus importantes affaires, pour en mettre d'autres qui n'eussent d'autres interests que de complaire à son ambition.

Mais comme ce n'estoit pas assez pour son dessein de chasser ces vieux Conseillers, & qu'il estoit encore necessaire, pour le faire reüssir,

d'affoiblir l'armée qui estoit deuant Soissons, & détacher des gardes du Roy les compagnies qu'il iugeoit estre les plus asseurées au seruice de sa Majesté, pour les y enuoyer, & les brigades mesmes des cheuaux legers de sa garde; esquelles il prenoit le plus de confiance; pour y laisser seulement celles que l'esperance de quelque bien-fait auoit reduit à sa deuotion, afin qu'estant dénué de ses principales forces, la personne du Roy fut entierement entre ses mains & en sa disposition, ainsi qu'estoit déja le reste de son Royaume.

L'éloignement des Princes suiuit de bien prés celuy des Ministres, lesquels estant vn puissant obstacle à sa grandeur, il leur suscita diuers moyens pour rendre leur conduite criminelle, & les ayans contraints de se jetter dans quelque place des plus éloignées, il joüissoit paisiblement de l'authorité qu'il auoit vsurpée. Mais autant que son ambition luy faisoit conceuoir d'esperance, autant luy donnoit d'apprehension & de crainte le mécontentement qu'il voyoit naistre generalement par tout le Royaume, & que venant iusques au Roy, il ne se portast à quelque resolution qui luy fust desauantageuse; cette défiance, qui accompagne ordinairement les mauuaises consciences, & agitant son esprit de diuerses inquietudes, lequel pour estre déja preoccupé de la douceur que produit l'authorité souueraine, s'en vouloit conseruer la possession, au préjudice mesme de celuy auquel elle estoit legitimement deuë, fit, que laissant toute autre consideration à part, il se resolut de s'asseurer de la personne du Roy, retrancher la liberté qu'il auoit d'aller visiter les belles maisons qui sont

aux enuirons de Paris, & reduire le diuertisse-ment qu'il vouloit prendre à la chasse, à la seule promenade des Tuilleries.

Vn procedé si extraordinaire ayant donné au Roy grand sujet de défiance, il commença de tout craindre d'vne personne qui tentoit toutes choses pour s'agrandir. Et comme il ne se voyoit pas en estat de beaucoup entreprendre, il estudioit seulement à se rendre complaisant aux choses où il ne pouuoit pas apporter du remede, & ne pensant qu'à sa liberté qu'il auoit perduë, de tascher à la rétablir par des actions qui ne pûssent donner ombrage. Mais au lieu qu'vne conduitte si innocente deuoit produire dans l'esprit dudit Mareschal des iustes sentimens d'vn repentir, & luy faire perdre l'opinion que sa défiance luy auoit donnée, que le Roy ne s'allast jetter entre les bras des Grands de son Royaume, pour éuiter l'oppression dont il se voyoit menacé, elle ne seruit que pour en accroistre dauantage le soupçon, en sorte que le Roy se voyant esclaue, au milieu de son Estat, & craignant que des desseins si violens n'allassent iusques à sa vie; prit resolution, par le conseil de Monsieur de Luynes, vn de ceux qui auoient l'honneur d'approcher sa personne, auec plus de confiance, & dont les bonnes qualitez auoient attiré en sa faueur l'affection, & la bien-veillance de son Maistre, de sortir de Paris pour aller à Amboise, dont il auoit le Gouuernement, dans l'asseurance qu'il auoit que les Princes & les Braues, auec lesquels il auoit toûjours conserué vne intelligence particuliere, & que la tyrannie dudit Mareschal auoit chassez de la Cour, se rendroient auprés de sa Majesté,

pour luy renouueller les vœux de leur fidelité & de leur obeïssance. Et comme pour executer ce dessein l'on n'osoit se seruir des troupes mesmes qui gardoient la personne du Roy, l'on obligea Monsieur de Chaulnes, l'vn des freres du Seigneur de Luynes, de demander audit Mareschal que la compagnie des cheuaux legers, & vne des gardes, qu'il commandoit, & qui estoient à Amboise, pûssent aller seruir dans l'armée ; afin que s'approchant de Paris, le Roy sous pretexte de les aller voir, pourroit s'en seruir pour le faire accompagner, & pour luy donner escorte en ce voyage. Mais ce dessein estant demeuré vain & inutile, soit par quelque aduis qu'on auoit donné audit Mareschal, ou par sa propre défiance, le Roy se porta à vne seconde pensée, qui fut de faire arrester cedit Mareschal dans sa chambre par son Capitaine des Gardes, & de le faire emmener à la Bastille, pour luy faire son procés par son Parlement. Ce projet estant encore trop foible & trop incertain, pour croire qu'il pûst reüssir, & la Reine mere se trouuant trop interessée pour esperer qu'elle consentist à la perte & à la ruïne d'vne de ses creatures, que sa bonté auoit éleuée, & comme il estoit trop perilleux de l'entreprendre sans le pouuoir executer, le Roy prit vne derniere resolution, pour mettre sa vie en seureté, & son Royaume en repos, craignant que tout autre moyen, dont l'execution seroit difficile, venant à la connoissance dudit Mareschal, ne le jettast dans quelque violente extremité contre sa personne.

La deliberation fut donc prise, que ledit Mareschal venant visiter le Roy, il le meneroit

dans le cabinet de ses armes, & que sous pretexte d'ordonner au Baron de Vitry, Capitaine des Gardes du Corps, de luy faire voir le plan de la ville de Soissons qui estoit assiegée, il executeroit en sa personne le commandement qu'on luy auoit donné.

Cette action qui n'auoit esté consultée qu'entre le Roy & le Seigneur de Luynes, dont la suite pouuoit estre douteuse, tant à cause du bas âge du Roy, qu'à raison du pouuoir de la Reine mere; n'auoit pour tout fondement que la seule & legitime authorité, qui reside naturellement en la personne du Roy, & n'ayant esté prise aucune précaution contre les accidens qui pouuoient suruenir, sa Majesté en remit les éuenemens à la Prouidence de Dieu, entre les mains duquel il auoit resigné sa personne.

Cependant le Seigneur de Luynes, qui n'auoit personne auprés de luy à qui il pûst confier les ordres qui deuoient estre donnez en vne affaire de cette importance, enuoya au Sieur de Chaulnes qui estoit à Amboise, ordre de le venir trouuer en diligence: lequel aussi-tost qu'il fut arriué, eut l'honneur d'aller trouuer le Roy, qui estoit déja retiré, & qui auoit donné le bon soir à tout le monde, n'ayant que le Sieur de Luynes qui l'entretenoit dans son lict. Si bien, que voyant ledit Sieur de Chaulnes, aprés luy auoir témoigné le contentement qu'il auoit de son arriuée, luy parla en cette sorte:

Monsieur de Chaulnes, vous sçaurez de vostre frere la resolution que i'ay prise de me défaire du Mareschal d'Ancre, aprés auoir tenté tout autre moyen pour me déliurer de sa tyrannie. Mes actions

sont tellement obseruées, que ie ne fay pas vn pas que ie ne sois obligé d'en rendre compte. Vous sçaurez qu'il m'a osté & qu'il a éloigné de moy la plus-part de ceux en qui ie pouuois prendre confiance, iusques mesmes à vostre frere de Luxembourg, ayant voulu, quelque instance que ie luy en aye faite, que la compagnie qu'il a dans mes Gardes, allast seruir à Soissons. Ie voy bien qu'il me voudroit encore oster Monsieur de Luynes, mais ie n'y consentiray iamais, ne doutant pas qu'il n'ait intention, aprés qu'il aura chassé, ou fait perir mes seruiteurs, de se rendre maistre de ma personne, & par mesme moyen de mon Estat. I'espere d'y remedier par la resolution que i'ay prise; pour l'execution de laquelle il est besoin d'estre secret & fidele, car s'il en auoit le moindre ombrage, il nous preuiendroit, en commençant par vous autres: aprés cela ie ne tiendrois pas que ma vie fust bien asseurée. Nous n'auons encore communiqué cette affaire à personne, & c'est dequoy nous parlions quand vous estes arriué, vostre frere & moy, & par quelle personne nous la ferons entendre au Baron de Vitry. Le sieur de Luynes prenant la parole, luy dit, qu'il ne voyoit, pour en faire la proposition audit Baron de Vitry, aucun plus propre que le Sieur du-Buisson, le pere; lequel ayant les oyseaux à gouuerner, & estant personne adroite à le diuertir, & à luy donner du plaisir, il l'auoit toûjours reconnu fort affectionné à son seruice, veu que mesme il luy auoit donné depuis quelques jours son fils pour gouuerner les oyseaux de son cabinet; en sorte que sa Majesté pouuoit prendre vne entiere confiance en luy; & comme il auoit esté de la maison de feu Monsieur de Vitry le Pere, il pouuoit auoir plus d'ha-

bitude auec le Baron son fils. Si bien que le lendemain Ieudy ledit Sieur du Buisson ayant esté mandé, il eut commandement du Roy de faire ladite proposition audit Baron de Vitry, & pour recompense de cette action l'asseurer de la charge de Mareschal de France.

Ce qu'ayant esté soigneusement executé par le Sieur du Buisson, & agreablement receu du Baron de Vitry, il vint le mesme jour remercier le Roy du choix & de la confiance qu'il auoit prise en luy, en vne affaire de cette consideration, & supplia sa Majesté de luy permettre que Monsieur du Hallier son frere, qui estoit à Soissons auec vne brigade de la compagnie des gens-d'armes, qu'il commandoit comme Enseigne, le pûst seruir en cette rencontre: ce que luy ayant permis, l'execution de cette affaire fut remise au Dimanche prochain, tant pour attendre l'arriuée dudit Sieur du Hallier, que pour vne indisposition qui estoit suruenuë audit Mareschal, & qui l'obligeoit de garder la chambre. La chose estant donc en ces termes, il suruint vn petit rencontre qui faillit à le retarder. C'est que Monsieur du Pont Courlay le pere, & beau-frere de Monsieur l'Euesque de Lusson, qui faisoit la charge de Secretaire d'Estat, & qui estoit dans l'entiere confiance de la Reine mere & dudit Mareschal, vint aux Tuilleries, où le Roy se promenoit le Vendredy aprés disner, où s'approchant du Sieur de Luynes, il luy témoigna qu'il seroit bien-aise de luy dire vn mot en particulier. En sorte que s'estant écarté auec luy dans vne petite allée, il luy dit qu'il venoit de la part dudit Euesque de Lusson, pour le prier de vouloir asseurer le Roy de son seruice, & de son

obeïssance, & que ce qui l'auoit obligé d'accepter la charge de Secretaire d'Estat, auoit esté seulement pour auoir plus de moyens de le seruir. Qu'il voyoit bien que les choses ne se passoient pas comme elles deuoient estre, & que sa Majesté n'auoit pas sujet d'estre satisfaite. Que son pere auoit toûjours seruy les Roys, ses predecesseurs, dans des charges fort honorables, il auoit succedé à l'affection qu'il auoit toûjours euë pour leur seruice, & que s'il plaisoit à sa Majesté de le vouloir considerer, & l'agréer pour l'vn de ses Ministres, qu'il n'y auroit rien, soit en sa charge, soit aux autres affaires qui viendroient à sa connoissance, qu'il ne luy en donnast vn fidel aduis, par son entremise, & pour conclusion, que ledit Euesque confirmast par sa propre bouche les mesmes choses dont il l'asseuroit de sa part.

Cette proposition ayant esté faite en vn temps où le Roy se voyoit sans aucune assistance, par vne personne, qui ayant le secret des choses, pouuoit beaucoup seruir, non seulement elle fut agreablement receuë; mais elle fit encore entrer en doute ledit Sieur de Luynes, si la resolution qui auoit esté prise, deuoit estre continüée. Car comme elle n'auoit pour fondement que le salut de l'Estat, & la conseruation de la personne du Roy, il sembloit que l'on deuoit beaucoup esperer de cette nouuelle intelligence liée auec ledit Euesque; lequel ayant vne particuliere part, ou estant plustost la plus saine teste du Conseil dudit Mareschal, il estoit bien difficile qu'il formast quelque violente deliberation, qu'elle ne vint à sa connoissance.

Si bien que ledit Sieur de Luynes ayant sujet

de moins apprehender pour le Roy qu'il auoit fait par le passé, & venant à considerer toutes les difficultez qui se rencontroient dans l'execution d'vne si grande affaire, que cette tragedie deuoit estre joüée dedans le Louure, & à la face de la Reine mere, à l'entrée de la majorité du Roy, sans assistance d'aucune personne, sans forces, sans moyen, & sans ressource aux moindres obstacles qui pourroient suruenir; il ne cherchoit que des moyens de la retarder, & d'asseurer la personne du Roy par des moyens plus doux & plus certains. En sorte que son esprit se trouuant agité de mille pensées, dont les vnes alloient à ne rien changer en la premiere resolution, & les autres à la differer jusques à ce qu'on eust veu ce que pourroit produire la proposition dudit Euesque: aprés auoir eu l'honneur de la communiquer au Roy, qui se diuertissoit à la petite chasse, prit le Sieur de Chaulnes son frere par la main, comme celuy seul en qui il prenoit confiance entiere, & sur lequel il se déchargeoit du soin d'vne si grande affaire. Luy ayant donc fait connoistre toutes les raisons qui les faisoient pancher au retardement plustost qu'à l'execution du dessein projetté, pour en auoir son sentiment; ledit Sieur de Chaulnes, apres les auoir oüies, autant que la commodité d'vne petite promenade luy pouuoit permettre, luy dit, qu'il eust esté de son mesme aduis de differer la chose, si le secret fust demeuré entre le Roy & luy: mais sçachant que l'on s'en estoit ouuert au Baron de Vitry, & à quelques autres, il estoit à craindre, si elle venoit à estre remise, qu'il n'attribuast ce retardement à quelque défiance que l'on auoit pû prendre de sa personne,

& que par ainsi, que pour se mettre à couuert de ce qu'on pourroit luy imputer quelque jour de cette affaire, en cas qu'elle vint à la connoissance dudit Mareschal, il auroit raison de préuenir ceux qui poussez de la mesme crainte, en pourroient donner les premiers aduis; si bien qu'il y auoit grand peril à la differer. En sorte que le Roy partit des Tuilleries pour s'en retourner au Louure sans rien changer du premier dessein,& pour l'executer le lendemain Dimanche sans delay, & auec vne ferme & entiere resolution.

Ce n'est pas qu'auec cette fermeté d'esprit,que le Roy faisoit paroistre pour l'execution d'vne si importante affaire, l'incertitude du succez ne luy donnast quelques apprehensions & quelques inquietudes. Car outre le respect & la reuerence qu'il portoit à la Reine sa mere, il auoit encore naturellement vne si grande crainte de la fascher, qu'il n'eust osé faire la moindre action, qu'il eust crû luy deuoir déplaire. Ce qui ne donnoit pas peu de peine à ceux que la confiance du Roy auoit embarquez en cette affaire: sçachant bien que les Princes, pour se mettre à couuert des mauuais éuenemens qui arriuent dans les grands desseins, les rejettent le plus souuent sur ceux qui ne s'en sont mélez que par respect & obeïssance, & qu'en de pareilles occasions le seruice qu'on a rendu tient lieu de crime. Cette crainte, ou plustost cette méfiance, qui auoit besoin de rechercher tous les jours de nouuelles précautions dans l'esprit du Roy, obligea le Sieur de Chaulnes de se rendre le Dimanche matin à la chambre de sa Majesté auant l'heure de son leuer ordinaire, & l'ayant trouué déja éueillé, le Roy le voyant entrer plus matin qu'il

n'auoit accouſtumé, luy dit tous bas, Y a-t'il rien de nouueau ? Non, Sire, luy répondit le Sieur de Chaulnes, ie viens ſeulement pour auoir l'honneur d'apprendre comment vous auez paſſé la nuit. Le Roy luy répondit, approchez-vous ; car ie ne veux pas que de Durles (qui eſtoit ſon premier valet de chambre) m'entende. Ie vous aſſeure, dit-il, que ie n'ay pû repoſer toute la nuit, & que mille penſées m'ont trauaillé l'eſprit, & m'ont oſté le ſommeil : que ſi l'inquietude que j'ay, continuë, ie ne ſçay ce que j'aurois à dire à mon premier Medecin, que quoy que ie ne repoſe pas, ie ne ſuis pourtant pas malade. Le Sieur de Chaulnes luy dit, Sire, il faut acheuer l'affaire pour vous donner du repos, veu que meſme le retardement & la longueur la peuuent ruïner. C'eſt ce que j'apprehende, répondit le Roy, & que ſi l'on en auoit ſeulement le moindre ſoupçon, que nous ne fuſſions pas en ſeureté. Pour le ſoupçon, répondit le Sieur de Chaulnes, nous croyons qu'il eſt veritable, & peut-eſtre plus grand que voſtre Majeſté ne ſe peut imaginer ; car le Sieur du Buiſſon qui a paſſé la plus grande partie de la nuit aux enuirons de la maiſon dudit Mareſchal, nous rapporte qu'il y a eu de grandes & continuelles allées & venuës, & que l'on ne s'y eſt point couché. En ſorte qu'adjouſtant cét auis à quelques autres, que nous en auons, nous ne doutons pas qu'il ne ſoit informé du deſſein de voſtre Majeſté. Cét auis ſurprit tellement le Roy, que s'eſtant aſſis ſur ſon lit, il luy dit, ie ne trouue donc pas à propos d'aller à la chambre de la Reine ma mere, juſques à ce que ie ſçache ce qui en eſt. Pardonnez-moy, luy repliqua le Sieur

de Chaulnes, Sire, si ie dis à vostre Majesté, que c'est la confirmer dans l'opinion qu'elle pourroit auoir, si Elle ne la visitoit pas comme elle a accoustumé de faire. Il me semble qu'elle ne doit rien changer à la façon ordinaire de proceder, & de viure auec elle. Faites donc, dit le Roy, que vostre frere vienne auec moy. Si c'estoit aprés le leuer de la Reine, répondit le Sieur de Chaulnes, il pourroit bien auoir l'honneur d'y accompagner vostre Majesté, mais d'y aller le matin à vne heure qu'elle prend ordinaire pour y entrer toute seule, cette visite pourroit estre mal reçeuë, & mesme suspecte. Ie veux donc, répondit le Roy, que mes Gardes s'approchent de la porte de sa chambre, afin que si ie me vois trop pressé & sollicité, & que ie les appelle, elles soient plus prestes à y entrer, & pour y rompre la porte, s'il en est besoin. Il est necessaire, Sire, luy répondit le Sieur de Chaulnes, que vostre Majesté voye sur ce sujet son Capitaine des Gardes, pour luy faire ce commandement, & pendant qu'elle l'enuoyera querir, ie luy oseray demander auec tout le respect que ie doy, si elle se trouue assez forte pour resister aux prieres, ou plustost à l'authorité que la Reine mere s'est conseruée sur vostre personne, & pour luy nier vne chose dont elle peut estre conuaincuë par sa propre conscience. Ie suis tellement resolu, dit le Roy, à ne rien declarer, que quand ie sçaurois mourir, on ne tireroit pas vne parole de ma bouche. Cela estant, Sire, luy répondit le Sieur de Chaulnes, comme nous le croyons veritablement, vostre Majesté doit estre asseurée qu'elle sera

aujourd'huy

aujourd'huy toute puissante dans son Estat, & pour l'oster de la peine où elle peut estre, ie luy diray que son dessein n'est ny sçeu ny découuert, & que si ie luy ay donné cette petite allarme, ç'a esté pour tirer de sa bouche l'asseurance, qu'il luy a plû me donner, & qui nous fortifie tellement dans la passion que nous auons de la seruir en cette occasion, que nous nous estimerons heureux mesmes d'y perir, pourueu que nous puissions tirer vostre Majesté de l'oppression & de la Tyrannie dans laquelle elle est reduite. Cette petite allarme ne fut pas desagreable [illegible], puisqu'elle luy seruit à faire connoistre que la force de son esprit estoit au dessus de l'apprehension qu'il auoit sujet d'auoir de la Reine sa mere, & que s'il ne pouuoit partager auec ses seruiteurs sa souueraine authorité, qui luy appartenoit naturellement, il partageoit au moins auec eux les perils & les hazards, qu'il y auoit à essayer pour l'acquerir ; si bien qu'il sortit du lict auec vn visage tres-gay & tres-joyeux, & aprés s'estre habillé, il alla premierement à la gallerie, attendant l'heure que cette affaire se deuoit executer.

Le Baron de Vitry, qui auoit fait entrer dans la Cour du Louure plusieurs Gentils-hommes de ses amis, la pluspart portant des pistolets sous leur manteau, les faisoit promener separement dans ladite Cour, où il auoit commandé les gardes du Corps de se trouuer, sous pretexte d'accompagner le Roy, sortant du Louure pour aller à la Messe, afin d'assister lesdites Gardes en cas qu'il eussent besoin d'eux. Mais ledit Mareschal n'y estant pas allé à l'heure qu'il auoit accoustumé, le Sieur de Luynes, qui estoit toû-

jours auprés la perſonne du Roy, voyant qu'il eſtoit prés de midy, conſeilla ſa Majeſté d'aller oüir la Meſſe au petit Bourbon, ainſi qu'il faiſoit preſque tous les Dimanches, ſans attendre dauantage. Ce que ſa Majeſté ayant fait, le Sieur du Buiſſon, qui eſtoit toûjours aux eſcoutes, eſtant venu ſur la fin de la Meſſe, il dit au Sieur de Luynes, que la perſonne que l'on attendoit eſtoit entré dans le Louure, & qu'elle eſtoit allée chez la Reine mere. Si bien que le Sieur de Luynes l'ayant dit au Roy; ces mots, Reine mere, firent paroiſtre quelque changement, & quelque petite émotion ſur le viſage du Roy, lequel ayant tardé à répondre. Le Sieur de Luynes luy redit encore vne fois, que vous plaiſt-il faire, voila les choſes en eſtat: ie ne veux pas qu'on entreprenne rien, répondit le Roy, dans la chambre de la Reine ma mere, mais ie trouueray le Mareſchal au cabinet des armes, & l'ayant remis au Baron de Vitry, il executera les choſes ſelon mon commandement. En ſorte que le Roy eſtant ſorty de la Meſſe, alla droit à la chambre de la Reine mere, mais il arriua qu'à meſure qu'il montoit par vn degré, ledit Mareſchal, qui n'auoit paſſé dans la chambre de la Reine mere, que pour luy donner bon iour, s'en retourna, & deſcendit par l'autre, ſans aucune défiance de ce qu'on ſe préparoit contre luy.

Le Roy voyant que cette occaſion eſtoit perduë, ſans en faire aucun ſemblant, ny témoigner aucune inquietude, demanda ſa viande, & eſtant ſorty, pour aller diſner, il obligea tous ceux qui eſtoient prés de luy, d'aller faire le meſme. Le Sieur de Luynes s'eſtant retiré à ſa

chambre accompagné du Sieur Deagean, commis de Monsieur Barbin, Sur-Intendant estably dans les Finances par ledit Mareschal, & les Sieurs de Tronçon & de Marillac, qui estoient tous trois employez dans ledit affaire, il vint vn homme de la part du President Cheualier, premier President en la Cour des Aydes, lequel estant entré, il luy donna vn billet de la part dudit President, où il y auoit: *Monsieur de Rissé, gendre de Monsieur Vignier, estant venu disner chez moy, m'a dit ces mots: Ie viens du Louure, où ie me suis mis parmy quelques gentils-hommes, lesquels estans rangez au long du degré de la Reine mere, auoient ordre d'assister les gardes du Roy qui auoient ordre d'arrester le Mareschal d'Ancre, s'il fust sorty.* Aussi-tost que le Sieur de Luynes, fut sorty, leu le billet, il alla trouuer le Roy qui sortoit de la table; & le luy ayant fait voir, luy dit que cét auis estant conforme au dessein qu'on auoit, il n'y auoit pas à douter que quelques-vns de ceux, ausquels il s'estoit confié, n'en eust dit quelque chose, & qu'il estoit necessaire que sa Majesté enuoyast querir ledit de Rissé; & que si l'on apprenoit de luy, que lesdits Gentils-hommes qui estoient assemblez, en eussent connoissance, comme il n'estoit pas possible que les auis n'allassent d'eux jusques audit Mareschal, il estoit à propos de le préuenir, & de le faire attaquer par ses gardes dans son propre logis.

Ledit Sieur de Rissé estant venu, aprés que le Roy l'eut entretenu tout haut de la petite chasse, il le tira en particulier, & luy commanda de luy dire d'où il auoit eu l'auis qu'il auoit donné audit President. Le Sieur de Rissé, vn peu surpris

de ce commandement, luy répondit, que ce qu'il en auoit dit, n'auoit pas esté par aucun rapport, qu'on luy en eust fait, mais par quelque conjecture seulement, & de ce qu'ayant veu plusieurs Gentils-hommes extraordinaires, & mesme découuert que quelques-vns d'eux portoient des pistolets, ce qui ne se pratique pas dans la Maison du Roy, & ses gardes rangez le long du degré de la Reine mere, il auoit jugé que tout cela ne se faisoit pas sans quelque dessein, & quelque grand mystere; & sçachant que sa Majesté auoit assez de sujet d'estre mécontente dudit Mareschal, il estimoit que cette partie pouuoit estre faite pour luy; & que ce qu'il auoit dit au President estoit par maniere de discours, & à la façon que l'on a accoustumé de s'entretenir auec vn amy particulier, dans la creance qu'il auoit que ledit President n'en parleroit pas; & que s'il auoit dit quelque chose, qui déplust au Roy, il le supplioit de luy pardonner. Le Roy ayant fait semblant d'estre satisfait de sa réponse, le renuoya, auec commandement de ne plus parler de semblables choses, à peine de la vie. Cependant le Sieur de Luynes, faisant reflexion sur le discours dudit Rissé, & sur toutes les choses qui estoient passées le matin, & ne pouuant s'imaginer qu'elles n'eussent donné ombrage, conseilla au Roy pour sçauoir l'opinion du Mareschal, de l'assemblée qui auoit esté faite, d'enuoyer chez luy vne personne confidente, pour voir ce qui s'y passoit, & luy dire, comme par auis, qu'il voyoit depuis deux iours prés du Sieur de Luynes beaucoup plus de Gentils-hommes qu'il n'auoit accoustumé, & qu'il sembloit qu'il affectast plus de se faire accompagner de

ſes amis qu'il ne vouloit faire ; ce que s'en eſtant voulu enquerir, il auoit appris que ce qu'il faiſoit, eſtoit par apprehenſion, & ſur quelque rapport qu'on luy auoit fait qu'il luy vouloit faire quelque déplaiſir.

Ce qu'ayant eſté commis à vn Gentilhomme, à qui le Mareſchal auoit confiance, & que ledit Sieur de Luynes auoit gagné par quelque bienfait du Roy, il s'acquitta fort adroitement de cette charge, & ayant fait entendre toutes les choſes audit Mareſchal, ſuiuant l'intention du Roy, il luy répondit en ces termes : *Luynes a penſée de toute choſe, mais il y a ſi loin de luy à moy, que nous n'auons pas ſuiet de nous craindre.* Ce qui fut expliqué, qu'il eſtoit ſi fort au deſſus dudit Sieur de Luynes, qu'il euſt crû ſe trop abaiſſer, de luy faire déplaiſir.

Ledit Gentilhomme ayant donc aſſeuré le Roy, que l'on n'auoit pris aucun ombrage ny défiance des choſes qui s'eſtoient paſſées, l'on ne trouua pas à propos de ſuiure la reſolution que l'on auoit priſe d'aller attaquer ledit Mareſchal dans ſa maiſon. Car comme il eſtoit toûjours accompagné de beaucoup de Gentilshommes, on jugea que cette action ne pouuoit s'entreprendre ny s'executer ſans faire vn grand combat ; veu que meſmes ils euſſent pû s'imaginer, que cette attaque eſtoit pluſtoſt la ſuitte de quelque animoſité, qui pouuoit eſtre entre ledit Baron de Vitry & le Mareſchal, que d'aucun commandement venant du Roy, qui eut pû eſtre plus facilement executé dans le Louure qu'ailleurs : en ſorte que la choſe fut remiſe au lendemain. Pendant ce retardement le Sieur de Chaulnes, qui eſtoit toûjours en doute du

ſuccez d'vne ſi grande affaire, & voyant qu'il n'y auoit perſonne auprés du Roy, à qui l'on peuſt prendre confiance dans les derniers éuenemens qui pouuoient arriuer, que la pluſpart des Princes, auſquels on eut pû s'aſſeurer, eſtoient éloignez de la Cour; & ce qui reſtoient de Grands, attachez aux intereſts dudit Mareſchal, les vns par crainte, les autres par conſideration de leur fortune, & qu'il n'y auoit que M. le Comte qui ne fuſt de ſon party, quoy qu'il euſt quelques perſonnes, qui s'entremiſſent de faire cét accommodement, ſe reſolut d'aller voir Madame la Comteſſe ſa mere, comme particulier ſeruiteur, qui auoit toûjours eſté à ſa maiſon pour la diuertir de quelque conciliation que l'on trouuoit auec elle, & pour luy faire cõſiderer que la recherche que faiſoit ledit Mareſchal de ſon amitié, n'eſtoit point pour l'auantage de M. le Comte, mais pour le détacher de la confiance du Roy, afin que n'ayant plus ſa protection, il le puſt perdre & opprimer plus facilement, ainſi qu'il auoit déja fait les autres Princes: l'vnion la plus legitime & la plus honorable qu'elle pourroit faire, eſtoit celle de la perſonne de ſon fils auec celle du Roy; ce que ſa Majeſté attendoit de luy par ſon entremiſe, & par l'authorité qu'elle auoit ſur luy, comme des effects de l'affection qu'elle luy auoit promiſe. Cette petite confiance, quoy que faite auec vne perſonne qui auoit déja de tres-bons ſentimens pour le Roy, ne laiſſa pas de l'engager encore plus étroitement à ſon ſeruice, & obliger à luy enuoyer donner de nouuelles aſſeurances par la bouche du Sieur de Chaulnes, & meſmes luy offrir auec la perſonne de M. le Comte ſon fils, vne partie

de deux cens mil escus, pour en disposer dans les desseins qu'il pourroit auoir ; & en cas qu'il eust besoin de quelques forces, qu'elle tiendroit prests quatre ou 5000. hommes qu'elle auoit à sa deuotion dans la Paroisse S. Eustache, pour la seruir au premier commandement qu'elle en receuroit, suppliant sa Majesté pour cét effet de luy vouloir enuoyer vn mot, sur lequel ledit Comte son fils pust se rendre auprés de sa personne. Cette offre, estant faite dans la necessité que le Roy auoit de toutes choses, fut agreablement receuë. Le reste du Dimanche le Roy le passa à l'accoustumée dans le Cabinet de la Reine sa mere, ou dans celuy de la Reine sa femme ; & comme il n'auoit pas eu la commodité d'entretenir le Sieur de Luynes pendant l'apresdinée, aprés leur auoir donné le bon-soir plustost qu'il n'auoit accoustumé, il se retira sur les dix heures ; & comme il estoit à sa priere, le Sieur du Buisson, qui se promenoit ordinairement depuis le Louure jusques au logis du Mareschal, pour voir qui y entroit & sortoit, vint trouuer le Sieur de Luynes, pour luy donner aduis qu'vn Capitaine du Regiment des Gardes estoit sorty du Louure, pour commander qu'on y redoublast la garde ; de sorte que ledit Sieur de Luynes l'ayant fait entendre au Roy, il fit aussi-tost vn mauuais jugement de cét ordre, & ayant voulu s'en éclaircir, auant que se retirer, il retourna chez la Reine mere, luy dire, qu'ayant appris d'vn de ses Officiers, qui estoit venu prendre le mot, qu'il y auoit eu quelque changement dans l'ordre des gardes, il la prioit de luy dire s'il estoit arriué quelque chose de nouueau, depuis qu'il luy auoit donné le bon-soir.

La Reine mere, apres luy auoir fait quelque excuse de ce que l'on ne l'auoit aduerty, & ayant attribué ce manquement à la creance qu'elle auoit qu'il estoit retiré, & mesme endormy, luy dit, que cét ordre auoit esté donné, pour arrester le Cardinal de Guise, qu'on sçauoit deuoir venir dedans le Louure, sur l'auis que l'on auoit, qu'il faisoit quelque leuée à Paris, pour fauoriser le party des Princes rebelles. Le Lundy 24. le Roy se leua de grand matin, & fit dire qu'il vouloit aller à la chasse, & que tous ses ordinaires & cheuaux legers eussent à estre prests pour l'accompagner, leur ayant fait bailler leur rendez-vous à la pluspart au bout de la gallerie des Tuilleries, où il fit tenir vn carrosse à six cheuaux. Son depart fut differé d'heure à heure, tantost pour déjeuner, tantost pour joüer au billard, tantost pour autre pretexte, & s'entretint mesmes fort long-temps dans la gallerie auec le jeune Bautru; deuant lequel il ne faisoit autre chose que racler vn parchemin, pour le rendre plus mince; le tout à dessein. Monsieur de Luynes & le Colonel d'Ornano ne s'éloignerent gueres d'auprés de luy toute la matinée: & il eut le soin d'aller dire à la Reine sa femme, que si elle oyoit du bruit, qu'elle ne s'étonnast de rien. Cependant Vitry auoit mis diuerses personnes aux aguets, pour l'aduertir quand le Mareschal viendroit au Louure, & auoit logé du Hallier, son frere, en vn coin de la Basse-court, auec trois ou quatre bons hommes; Persan en vn autre endroit auec d'autres. La Chesnaye & d'autres à la premiere porte: luy demeura long-temps dans la salle des Suisses, assis sur vn coffre, ne faisant semblant de rien,

Sur les dix heures estant aduerty, que le Mareschal sortoit de son logis, & s'en venoit, accompagné de cinquante ou soixante personnes, qui marchoient la pluspart deuant luy, il sortit de la salle des Suisses, auec son manteau sur l'espaule, & son baston à la main, & s'en alla droit à la porte. En mesme temps du Hallier, Persan & les autres prirent le mesme chemin, & se trouuerent vne quinzaine autour de luy. Quand il fut dans le passage entre la Basse-Cour & le pont leuis, il fendit petit à petit la presse, que faisoient ceux qui marchoient deuant le Mareschal, entre lesquels estoient le Baron de Iour, Sardigny, Canisy, la Motte, Bonœil & autres, qui le voulurent amuser en passant, soit en complimens, soit pour luy en conter, & mesmes ledit Canisy; dont il eut telle peine à se destrapper dans cette foule, qu'il laissa passer ledit Mareschal à sa main gauche sans l'auoir apperceu, & se trouua deux ou trois pas plus auant qu'il ne falloit; iusques à ce que rencontrant en son chemin le Sieur Colombiers, Cauuigny, & luy ayant demandé où estoit le Mareschal, le luy montra auec son bras, luy disant; *le voilà qui lit vne lettre.* C'estoit à l'entrée du pont dormant du Louure, du costé de la barriere septentrionale, que marchoit ledit Mareschal fort lentement, costoyé à sa main droitte du Sieur de Beaux-amys, Cauuigny, lequel luy auoit porté cette lettre, qu'il lisoit lors, écrite par le Sieur de Betancourt, Gouuerneur du Chasteau de Caen, sur le sujet de l'assemblée de ceux de la Religion pretenduë Reformée, tenuë audit Caen en Normandie. Vitry donc se trouuant du costé où estoit ledit Mareschal, dés

que l'on le luy eust montré, luy porte la main sur le bras droit, disant : *Le Roy m'a commandé de me saisir de vostre personne.* Le Mareschal en grand estonnement dit, *A mè?* Et faisant vn pas en arriere, s'auança contre la barriere dudit pont, y fit semblant de vouloir mettre la main sur la garde de son épée ; & autres adjoustent qu'il demanda d'aller à son petit logis. Vitry repliqua ; *Oüy à vous*, l'empoignant de plus prés, fit signe à ceux qui le suiuoient, de charger : & à l'instant, du Hallier, frere dudit Vitry, Perray, Guichaumont, Morsains & le Buisson se jetterent sur luy, & lascherent tout en vn moment chacun vn coup de pistolet ; sans que l'on puisse sçauoir qui fut le premier : dont les deux ne porterent que sur le bois de la barriere, les autres trois porterent, l'vn dans la teste, entre les deux yeux ; l'autre dans le gosier, & le troisiéme à la jouë sur l'oreille droite. Perray croyoit estre le premier, Morsain le croyoit aussi, & Guichaumont plus que tous les autres ; & sembla y auoir plus de part, d'autant qu'il estoit vestu de dueil. Sarroque, Persant, Tarand, la Chesnaye, Boyer & autres en voulurent estre aussi. Sarroque donna vn coup d'épée dans le flanc sous le tetin : Il s'étoit offert au Roy plus d'vn mois auparauant de tuer le personnage : Tarand donna deux coups d'espée, dont l'vn estoit dans le col. Les autres en donnerent aussi, mais il estoit déja mort. Tant y a, qu'il tomba sur les genoux appuyé contre ladite barriere, & Vitry criant : (*Viue le Roy* :) luy donna vn coup de pied, qui l'acheua d'estendre par terre, & aussi-tost toute la porte du Louure fut fermée, & les gardes

mises en bataille. La Chesnaye, parmy la foule, tomba sur le corps du deffunct, & eut de la peine à se releuer. Tourant, ou la Condamnie, ou quelqu'autre des gens dudit Vitry, porterent le pistolet ou l'épée à la gorge de la Motte, Escuyer de la Reine, disant, *Qui viue?* il faisoit difficulté de répondre ; on le menaça, s'il ne parloit. Enfin il cria, *Viue le Roy*; & on le laissa aller. Deux de ceux de la suitte du Mareschal mirent la main à l'épée, & percerent le manteau dudit Vitry ; mais leur ayant dit que c'estoit de l'authorité du Roy, ce que l'on faisoit, ils se reculerent ; & l'vn d'eux se mit à genoux deuant du Halsier. Sarroque emporta l'épée au Roy, qui la luy donna. Le Buisson eut vn diamant, que le Mareschal portoit au doigt, estimé par aucuns à six mille escus ; les autres disent quinze mille liures. Boyer eut l'escharpe ; vn autre eut le manteau de velours noir, garny de passement de Milan. Deux des pages du deffunct se voulurent amuser à pleurer autour du corps, mais les autres pages & laquais leur osterent leurs chappeaux & manteaux. Colomoien, qui s'estoit retiré en arriere au bruit des pistolets, aprés que la presse fut dissipée, eut la curiosité de s'en approcher de plus prés, pour voir s'il estoit mort, jusques à luy manier vne main, & luy trouua le visage tout noircy de la poudre & de la bouë, & la fraise toute enflambée & bruslante, comme mesche d'arquebuse allumée. Le corps fut incontinent emporté dans vne petite chambrette des soldats des Gardes. Il estoit habillé d'vn pourpoint de toille d'or noire, auec vn

jupon & haut de chausse de velours gris-brun, à grandes bandes de Milan ; & fut ietté par terre tout deuant vn petit portrait du Roy, où c'est qu'on l'alloit voir. Cependant Vitry, rentrant dans la Cour du Louure, où il se promena quelque temps tout au mitan,& allant çà & là, tenant toutes choses en bride, la Catherine, qui auoit oüy le coup de pistolet, ouurit vn des chassis de la chambre de la Reine, qui tournent sur ladite Cour, demanda audit Vitry, qu'est-ce que c'estoit, il répondit que c'estoit le Mareschal d'Ancre,qui estoit tué. Elle demanda,qui auoit fait le coup, il dit que c'estoit luy, qui l'auoit fait par commandement du Roy:surquoy elle referma le chassis; & l'alla dire à la Reine: laquelle dit, *i'ay regné sept ans, ie n'attends plus qu'vne Couronne au Ciel.*

La Place vint tost apres vers la Reine, pour luy dire qu'on ne sçauoit comme annoncer cette nouuelle à la Mareschalle, & voir si sa Majesté voudroit prendre la peine de la luy dire. La Reine luy dit, qu'elle auoit bien d'autres choses à penser; que si on ne luy vouloit dire la nouuelle, qu'on la luy chantast. La Mareschalle le sceut donc sans espandre aucune seule larme ; & enuoya la Place sçauoir de la Reine, si elle auoit agreable de la venir voir, pour se consoler ensemble, & la supplier de la proteger. La Reine estoit dans son cabinet du luth, accompagnée de Madame la Doüairiere de Guise, de Madame la Princesse de Conty, & de Madame de Guercheuille, & se promenoit escheuelée battant ses mains, & ayant entendu ledit de la Place, elle luy répondit qu'elle auoit

assez à faire elle-mesme ; qu'on ne luy parlast plus de ces gens-là ; qu'elle leur auoit bien dit, qu'il y auoit long-temps qu'ils deussent estre en Italie. Et sur cela raconta que le soir precedent elle auoit dit au Mareschal, qu'elle voyoit bien que le Roy ne l'aymoit point, & qu'il falloit qu'il songeast de se retirer en Italie. Surquoy il auoit répondu, que le Roy luy faisoit plus de bonne chere que iamais : & qu'elle luy auoit repliqué, qu'il ne s'y fiast pas ; qu'il ne disoit pas tout ce qu'il pensoit. La Mareschalle enuoya encore vers la Princesse de Conty, pour luy demander pardon des trauerses qu'elle luy auoit faites, se ietter entre ses bras, & implorer son secours. Madame la Princesse répondit, qu'elle estoit marrie de son affliction, mais qu'elle auoit les bras trop foibles pour la proteger & soustenir contre le Roy. Voicy donc comme elle la sceust : Elle se promenoit par sa chambre, & la porte ayant esté ouuerte, elle vid paroistre des Gardes du Roy. Elle demanda ce qu'ils vouloient, qu'ils se retirassent; & en mesme temps elle oüyt du bruit dans la Cour du Louure, & demandant que c'estoit, on luy dit que c'estoit vne querelle dans laquelle Vitry estoit meslé ; & parce qu'elle auoit entendu les coups de pistolets, elle dit; *Comment, Vitry ? & de coups de pistolets dans le Louure ? vous verrez que c'est contre mon mary !* & là-dessus arriua vn qui luy vint dire: *Madame, il y a de mauuaises nouuelles, Monsieur le Mareschal est mort ;* A quoy elle répondit incontinent, *Il a esté tué ? Il est vray*, dit celuy-là, *& c'est Vitry qui l'a tué* ; & elle adjousta aussi-tost, *c'est donc le Roy qui l'a fait tuer ?* Et en

mesme temps elle mit ses pierreries dans la paillasse de son lict, & s'estant faite deshabiller s'y coucha dedans. Le Roy estant dans son cabinet des armes, oüit le bruit des pistolets ; & comme il attendoit impatiemment des nouuelles, le Colonel d'Ornano vint battre à la porte du cabinet, & dit que c'estoit fait. Le Roy dit à Cluseaux, *çà ma grosse Vitry* ; qui est vne carabine que Vitry luy auoit baillée ; & prenant son épée hors des pendants, vint à la grande Salle, où ledit Colombien arriua en mesme temps, & dit qu'il auoit veu le Mareschal bien mort. Lors on ferma les portes de la Salle, & le Roy se vint presenter aux fenestres, qui tournent sur la Cour ; & pour estre mieux veu, le Colonel d'Ornano l'embrassa, & l'éleua, pour le montrer à ceux qui estoient en bas auec ledit Vitry, ausquels le Roy cria tout haut, *Grand mercy, Grand mercy à vous ; à cette heure ie suis Roy.* Puis le Roy alla aux autres fenestres, qui tournent sur la Cour des cuisines, & cria, *Aux armes, aux armes, compagnons* : auquel cry tous les Soldats des Gardes se rangerent en bon ordre, par toutes les auenuës des ruës, & furent grandement consolez de voir le Roy sain & gaillard, pour l'apprehension où l'on estoit des coups de pistolet qu'on auoit oüys. En mesme temps le Roy dit : *Loüé soit Dieu, me voilà Roy : Qu'on m'aille querir les vieux Seruiteurs du feu Roy mon Pere, & anciens Conseillers de mon Conseil d'Estat. C'est par le Conseil de ceux-là que ie me veux gouuerner desormais.* Pocard entr'autres prit la charge d'aller querir Monsieur de Villeroy & Monsieur le

Prefident Ieannin ; d'autres allerent vers Mesfieurs de Gefvres, de Lomenie, de Seaux de Pontchartrain, de Chafteau-neuf, Pont-carré, & autres anciens du Confeil ; Lefquels attendant, le Roy commanda qu'on enuoyaft au Parlement, à la Baftille, & par la ville, pour empécher qu'il n'y euft du defordre. Ce furent des Lieutenants, Enfeignes & Exempts des Gardes, qui monterent à cheual, affiftez de quelques archers, s'en alloient criant par la ville : *Viue le Roy : le Roy eft Roy* ; dont aucuns furent au Parlement, où il y eut grand bruit, & tumulte, & vne grande frayeur au premier abord ; parce qu'auant qu'on les eut bien oüys, le premier bruit auoit efté de quelques coups de piftolets tirez dans le Louure, fans qu'on fceuft en quel eftat eftoit la fanté du Roy ; voire aucuns prirent la fauffe allarme toute entiere, que le Roy eftoit mort ; en forte qu'on fe culbutoit les vns fur les autres en grand defordre ; il y eut vne infinité de chapperons & de bonnets carrez perdus parmy la foule, qui eftoit grande, en cette grande affluence de monde, qu'il y auoit à cette heure-là.

Cependant comme le Roy eftoit fur la deliberation d'ofter les Gardes de la Reine fa Mere, à caufe qu'on s'eftoit apperceu, qu'ils auoient affufté leurs arquebufes dans l'antichambre au derriere des feneftres, droit dans la Cour, & d'enuoyer faifir la Marefchalle & Barbin, voilà entrer Breffieux, qui vint de la part de la Reine, pour fupplier le Roy qu'elle euft moyen de parler à luy. Le Roy luy répondit, qu'il eftoit trop empefché pour cette heure-là, que ce feroit pour vne autre fois ; & qu'elle s'affeuraft qu'il l'honoreroit

touſiours comme ſa Mere ; mais puis que Dieu l'auoit fait naiſtre Roy, il eſtoit reſolu dorenauant de regner, & de faire ſa charge: & à ces fins qu'il ne vouloit plus que la Reine eut d'autres Gardes que les ſiennes, & qu'il le luy fiſt ſçauoir. Breſſieux s'en alla rendre compte à la Reine de ſon Meſſage ; & s'y eſtant arreſté vn peu longuement ſans venir congedier leſdites Gardes, Vitry euſt commandement de les aller deſarmer. Ce qu'il fit. Preſle, Capitaine deſdites Gardes, qui eſtoit dans l'anti-chambre, ne voulut pas obeïr audit Vitry, qui commença à preſſer les Compagnons de rendre les armes ; & ſur la difficulté qu'ils faiſoient, leur dit, que le Roy les feroit tous tailler en pieces, parce qu'il ne vouloit d'autres Gardes dans le Louure que les ſiennes. Sur cette conteſtation, Preſle battit à la porte de la chambre, & comme on n'ouurit pas ſi-toſt, cria qu'on les violentoit, qu'on les vouloit deſarmer. Surquoy Catherine répondit, que la Reine diſoit qu'on obeïſt aux ordres du Roy : & incontinent Breſſieux ſortit luy-meſme, qui en porta le commandement de la Reine audit Preſle, & à ſes compagnons. Et Vitry y logea vne douzaine d'Archers du Roy, & autant à l'autre aduenuë de la petite montée. Apres, Vitry enuoya encore d'autres Archers au quartier de la Mareſchalle, leſquels la trouuerent encore dans le lict ; & quelqu'vn y fut auec eux pour ſaiſir les coffres, & empeſcher que l'argent ne fuſt deſtourné. On foüilla par tout, pour trouuer les pierreries, ſans rien trouuer ; & parce qu'on ſçauoit bien qu'il y en auoit, on la

fit leuer pour foüiller dans son lict ; où elles furent trouuées : Ce qui ne pût pas estre fait si paisiblement que les petits meubles & habillemens qui se trouuerent hors des coffres, ne fussent pillez ou détournez par lesdits Archers ; de façon qu'elle ne trouua point de bas de chausse quand elle se voulut vestir ; & fut contrainte d'en enuoyer demander à son fils, qui estoit retenu prisonnier en vn autre endroit, s'il n'auoit point vn escu sur luy pour en enuoyer acheter. Ce pauure petit garçon luy enuoya quelques quarts-d'escus qu'il trouua en sa pochette ; dont on ne luy sceut acheter qu'vn bas de toille. Et comme il pleuroit chaudement ; & que celuy qui faisoit le message, luy disoit qu'il s'armast de patience, & qu'il se consolast ; il répondit, qu'il falloit bien qu'il prist patience, parce qu'il voyoit qu'il estoit né pour porter les pechez & l'orgueil de son Pere. La Mareschalle disoit aprés à ceux qui la gardoient, *Et bien, on a tué mon mary : n'est-ce pas assez pour se contenter? qu'on me permette de me retirer hors du Royaume.* On enuoya encore au College de Marmonstier chez le frere de la Mareschalle, qui préuint l'orage, & se sauua ; mais ses liures furent pillez auec toute sa maison.

Bressieux voulut venir rendre réponse au Roy de la part de la Reine ; mais le Roy luy fit dire, que pour luy, s'il auoit quelque chose à luy dire qui le concernast en son particulier, il pouuoit venir ; sinon, si ce n'estoit que pour la Reine, qu'il ne s'en mist pas en peine, qu'il la traitteroit selon le deuoir d'vn fils à sa mere. Et peu aprés voulut venir encore vne troisiéme fois ; mais lors le Roy luy fit dire, qu'il se contentast

des réponses qui luy auoient esté faites auparauant, & qu'il n'y reuinst plus ; que s'il y reuenoit, il l'enuoyeroit en lieu où il le trouueroit bien quand il voudroit.

L'Ambassadeur d'Espagne s'estant presenté à la porte du Louure, on le laissa entrer à pied par le petit guichet. Il s'en alla toûjours auec son chapeau à la main, & estant dans la cour, voulut prendre le chemin du logement de la Reine à son accoustumée ; mais Vitry qui se promenoit par la cour, luy cria : *Où allez-vous, Monsieur? ce n'est pas par là qu'il faut aller maintenant ; c'est au Roy qu'il faut aller donner le bon-iour ;* l'Ambassadeur rebroussa chemin, & alla du costé du quartier du Roy.

Au premier bruit, Barbin voulut sortir, & aller voir au Louure ce que c'estoit : mais estant sur le pas de la porte de son logis, & luy ayant esté dit par Monsieur Hennequin, qu'il feroit mieux d'attendre vn peu dauantage, que de s'aller hazarder, sans sçauoir ce que c'estoit ; il rentra en son logis, & peu aprés ressortit, & s'alla cacher dans les escuries de la Reine au quartier dudit Bressieux, où c'est que se rendirent aussi Monsieur Mangot & de Lusson, & y furent tous trois assez long-temps en vn petit cabinet, d'où ils enuoyerent Bragellonne vers la Reine ; lequel fit tant qu'il entra vers elle, & luy dit ce qui estoit de sa charge : à quoy elle répondit, que pour Barbin, elle tascheroit de faire pour luy ce qu'elle pourroit ; & pour Mangot & Lusson, qu'elle ne sçauoit que luy dire.

Monsieur de Villeroy arriuant au Louure deuant sa Majesté, le Roy l'embrassa, & luy dit, que puis qu'il auoit pleu à Dieu de le deliurer

des mains du Mareſchal d'Ancre, & le remettre en liberté, il le rétabliſſoit luy en la fonction de la charge qu'il auoit exercée ſous le feu Roy ſon pere, & ſe déchargeoit ſur luy, ſur le Preſident Ieannin, & autres anciens Officiers, de toute la conduitte de ſon Royaume;& pour cét effet qu'il s'en allaſt auec eux dans ſon cabinet des liures, afin de regarder ce qu'il y auroit à faire en cette occurrence; ſoit pour écrire aux Chefs de ſon armée,aux Princes & Seigneurs refugiez,aux Parlemens & Gouuerneurs des Prouinces; ou pour faire pouruoir dans la ville à tout ce qui ſeroit neceſſaire. Ledit Sieur Preſident Ieannin, & les Sieurs de Gévres, Lomenie, Seaux, Pont-chartrain, Pont-carré, & autres, y vindrent auſſi, & ſe mirent à trauailler d'vn coſté aux dépeſches plus preſſées, & de l'autre à deliberer des autres affaires.

Monſieur Frere du Roy ſe vint réjoüir auec ſa Majeſté de ſon heureuſe deliurance : M. le Comte le ſuiuit de bien prés, diſant auoir plus de part au contentement, & en la genereuſe action de ſa Majeſté, que la pluſpart des autres, parce qu'il eſtoit de la Maiſon, Prince du Sang de France; & que le Mareſchal ne tendoit que d'en éteindre la Race : Surquoy le Roy luy dit, qu'il eſtoit veritablement de la Maiſon; mais que luy en eſtoit le Maiſtre, & comme tel, il l'auroit toûjours en recommandation,& les carreſſa grandement l'vn & l'autre. M. le Cardinal de Guiſe, qui eſtoit au jeu de paulme, monta auſſi à cheual, & courut au Louure. M. de Nemours, le Cheualier de Vandoſme, & tous ceux de la Cour, grands & petits, en firent de meſme, portans à ſa Majeſté toute ſorte de témoignage de réjoüiſſance &

de contentement : auec telle affluence, que la grande Gallerie n'estant presque pas capable pour les receuoir tous ; le Roy, pour éuiter la foule, fut contraint de monter sur son billard, où il fit monter auec luy Monsieur, & Monsieur le Comte. Le Cardinal de Guise & Monsieur de Nemours s'offrirent d'aller querir Monsieur du Maine. Le Roy les remercia, fit partir tout à l'heure vn des siens, nommé Sieur Martin, pour en aller porter l'aduis à Monsieur du Maine.

Le Colonel d'Ornano auoit eu le commandement de s'en aller à la Bastille défendre à Vaulsay, qui en estoit Gouuerneur, d'y laisser entrer aucune personne du monde, sans exprés commandement du Roy ; mais ledit Vaulsay s'étant trouué au Louure, fut mandé par sa Majesté, & enquis s'il n'auoit pas esté toûjours fidelle à sa Majesté, & s'il ne le vouloit pas estre à l'aduenir, & ayant répondu qu'oüy, il presta de nouueau serment au Roy, aprés lequel sa Majesté luy dit : *Allez donc faire vostre charge à la Bastille, & n'en répondez qu'à moy tout seul.* Il y eut quelque changement d'aucuns de la Garde de la Bastille ; & y auoit-on enuoyé quelques compagnies de surcroist ; mais elles furent bientost rappellées.

Ledit Colonel eut aussi le commandement d'aller au Parlement, où il trouua qu'il estoit déja leué, & que les Presidens estoient au bureau des Eaux & Forests, auec plusieurs qui auoient déja appris la nouuelle par deux Exempts des Gardes. Il y entra, & leur dit de la part du Roy, que sa Majesté auoit fait tuer

le Mareschal d'Ancre, pour se mettre en liberté; & comme il s'asseuroit qu'ils seroient toûjours de la mesme volonté à luy rendre leur fidelle seruice, qu'ils luy auoient témoigné par cy-deuant, ils se pouuoient aussi asseurer qu'il leur seroit toûjours bon Roy: Monsieur le premier President fit la repartie au nom de la Compagnie, & accourut luy-mesme au Louure à pied, pour ne pouuoir pas trouuer de carosse en cette confusion. Monsieur Mangot fut le premier qui se hazarda d'aller au Louure, & estant dans la cour, voulant prendre le chemin du quartier de la Reine, Vitry luy dit qu'il falloit sçauoir si le Roy l'auroit agreable; & ayant fait vn tour ou deux auec luy dans ladite Cour, le laissa là; & s'en alla faire sa charge, tantost d'vn costé, tantost d'autre. Ledit Mangot s'y promena long-temps tout seul, maschant quelque chose qu'il auoit en la bouche; & cependant enuoya demander au Roy s'il auroit agreable qu'il l'allast salüer; le Roy luy fit dire, que non; ains luy enuoya commander par le fils de Monsieur de Lomenie, qu'il luy allast requerir les sceaux. Il ressortit donc incontinent, & les alla prendre chez luy.

On enuoya chez Barbin le President Aubry auec Monsieur de Castille, Intendant des finances, & quelques Archers des Gardes, pour se saisir de sa personne, & de sa maison, y faire inuentaire des papiers & des meubles: & ne se trouuant pas chez luy, aduertis du lieu où il s'estoit allé refugier, y enuoyerent les Archers, qui le prirent, & le ramenerent chez luy. Et aussi-tost lesdits Commissaires y procederent

ſelon les formes ordinaires ; & aprés l'inuentaire acheué en gros, luy demanderent s'il n'auoit pas d'autres papiers que ceux qu'on auoit inuentorié, il répondit que non : interrogé s'il n'auoit point ſur luy, répondit, qu'on le traittoit bien cruellement ; & luy ayant montré que c'eſtoit de leur charge, & qu'ils ne s'en pouuoient diſpenſer, il dit qu'il en auoit veritablement, mais qu'il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il leur expoſaſt ſes ſecrets. Ils luy dirent qu'il leur exhibaſt hardiment, qu'en ſa preſence ils en feroient vn pacquet, & le cachetteroient ſans le voir, & l'enuoyeroient au Roy. Il vuida donc ſes pochettes, & en ayant tiré dehors les papiers, ils furent cachetez & enuoyez au Roy, & s'y trouua entre autres choſes deux comptans, ſignez *Richelieu*, & ſcellez du grand ſceau ; l'vn de quarante mille liures, l'autre de trente-ſix mille : il dit, que le Roy ſçauoit ce que c'eſtoit ; & qu'il y auoit long-temps qu'il auoit luy-meſme demandé congé à la Reine ; parce que ce Mareſchal n'eſtoit plus ſupportable; dont la Reine s'eſtoit fort courroucée contre luy, d'apprehenſion de ſe voir abandonnée. Entr'autres papiers qu'on y trouua, il y auoit des rolles des principaux bourgeois de Paris, qui n'eſtoient pas de l'haleine du Mareſchal, & leſquels eſtoient exclus des Charges; entre leſquels le Preſident d'Aubry ſe trouua des premiers, & luy dit auſſi-toſt, qu'il n'auoit garde, à ce conte-là d'eſtre iamais Preuoſt des Marchands.

Monſieur de Luſſon, qui eſtoit chez Breſſieux, ſe reſolut auſſi d'aller au Louure, tenter s'il pouuoit eſtre admis auec les autres Secretaires d'Eſtat. Il y fut donc, & aprés auoir eſté

assez long-temps éloigné du Roy, en peine de trouuer aucun qui se voulust entretenir auec luy, il se hazarda d'approcher du Roy, qui estoit sur la table de son billard, lequel le voyant venir, se mit à crier : *Et bien, Lusson, enfin me voilà hors de vostre tyrannie.* Il voulut repliquer, mais le Roy dit, *Allez, allez, ostez-vous d'icy.* Finalement il fit dire au Roy, que sa Majesté sçauoit qu'il y auoit plus de 15. iours qu'il auoit instamment demandé son congé, voyant le desordre où l'on s'en alloit ; il desiroit sçauoir ce que le Roy luy vouloit commander. Le Roy luy fit dire, que pour luy, il pouuoit estre en son Conseil, si bon luy sembloit, ou comme Euesque, ou comme Conseiller d'Estat, mais pour la Charge de Secretaire, qu'il en auoit disposé, & l'auoit renduë à M. de Villeroy ; & qu'à cette fin il eust à aller querir tous les papiers ; lesquels il rapporta aussi-tost aprés, & voulut entrer au Conseil, mais il n'y osa iamais prendre place, & ne bougea de derriere la porte, où il s'entretenoit auec Monsieur Miron.

Monsieur Mangot reuenant auec les seaux, les pensoit aller rendre luy-mesme au Roy, mais quand il fut au bas du grand escalier, qu'il commençoit à monter, Vitry, qui venoit derriere, luy cria : *Où allez vous,* Monsieur, *auec vostre robbe de satin? le Roy n'a plus que faire de vous :* Il répondit que le Roy luy auoit fait commander de luy rapporter les seaux ; ce qu'il faisoit. On le laissa aller jusques à la grand' salle, où l'on le fit attendre fort long-temps ; pendant lequel on demanda au Roy, s'il vouloit qu'on luy allast querir les seaux ; mais il dit qu'il vouloit attendre M. de Villeroy, qui estoit allé disner

quelque part dans le Louure, auec le President Ieannin; & si-tost qu'ils furent arriuez, il commanda à M. de Luynes d'aller receuoir luy-mesme les seaux; ce qu'il fit, & les rapporta auec les clefs au Roy, qui les fit bailler à Armagnac pour les garder, disant, *à cette heure, que nous aurons les seaux, nous aurons de la finance: ie les donneray à vn qui est mon bon Seruiteur*: & ledit Mangot fut conduit par quelques Archers à la chambre de Vitry, d'où il ne bougea de tout le iour, jusques à cinq heures du soir, qu'il se retira chez luy. Tandis qu'il estoit dans la grande salle, M. de Villeroy & le P. Ieannin passerent par là venans de disner; & comme luy en fut aduerty, il s'alla mettre à vne des fenestres, qui regardent à la cour des cuisines, pour les laisser passer sans les voir.

En ce concours vniuersel, presque tous les Officiers allerent au Louure, entre autres, le Preuost des Marchands, lequel au sortir de chez le Roy, s'en alla chez la Reine, & elle luy dit: *laissez-moy en repos, ie vous en prie, & faites tout ce que le Roy vous commandera.* Monsieur Seruin y fut aussi, & le Procureur General, & separément le premier President, assisté de quelques autres Messieurs, ausquels le Roy dit qu'il falloit se réjoüir de ce que Dieu l'auoit deliuré de l'entreprise que le Mareschal auoit fait sur sa personne, comme sur son Estat, pour laquelle il l'auoit fait tuer, & qu'à cette heure il estoit Roy.

Cependant la Princesse de Conty, laquelle estoit accouruë toutes des-habillée, à la chambre de la Reine; à la premiere nouuelle qu'elle eut de cét accident, & laquelle s'y estoit trouuée

uec lors des meſſages de la Mareſchalle, que du Dreſſieux eut charge d'aller tenter, ſi elle pouuoit obtenir cette grace du Roy, qu'il vouluſt voir ſa mere; mais parce qu'elle n'eſtoit qu'en juppe, & qu'elle n'euſt pas oſé ſe preſenter deuant le Roy, ſans eſtre habillée, elle enuoya prier M. de Luynes, de venir parler à elle; ce qu'il fit. Elle fit ſes remontrances auec tous les artifices à elle poſſibles pour le porter à perſuader le Roy, de ſe laiſſer voir à la Reine ſa mere: toutefois elle n'y auança rien; & s'en retourna chez la Reine, attendant de tenter derechef, comme elle fit par aprés cinq ou ſix fois, ſi elle pourroit obtenir cette grace du Roy, mais le Roy ne la voulut pas ſeulement voir, venant pour ce ſujet, & luy fit dire, que ſi elle venoit de ſon chef, elle ſeroit la bien venuë; comme elle fit enfin, ſans oſer parler de la Reine, attendu les deffenſes, & elle fut reçeuë auec le meilleur accueil du monde.

Le Roy eſtant à table, Madame la Comteſſe de Soiſſons y vint faire ſon compliment de réjoüiſſance, diſant que c'eſtoit de ce iour là que ſa Majeſté pouuoit commencer de conter le temps de ſon regne, & luy demanda deux choſes: l'vne, fut la permiſſion d'aller querir Monſieur de Longueuille ſon gendre; & l'autre fut la deliurance de Monſieur le Prince. Pour la premiere le Roy dit qu'il le vouloit bien, que Monſieur de Longueuille s'en vint, mais qu'il vouloit qu'il vint ſeulement iuſques à S. Denis, & qu'il attendiſt là les commandemens qui luy ſeroient faits de ſa part. Pour la ſeconde, qu'il en parleroit à ſon Conſeil; & qu'il eſperoit qu'elle

auroit contentement. Aprés elle demanda en-core permission d'aller voir la Reine ; ce qui luy fut refusé, & donna sujet d'enuoyer faire la mesme défense aux autres Princesses. Mais quand on fut chez Madame la Princesse de Conty, elle n'estoit pas chez elle, parce qu'elle estoit déja chez la Reine, & se trouua à la Messe de la Reine (aucuns disent auec Madame la Doüairiere de Guise sa mere) auec Monsieur de Chartres, Bressieux, la Motte, & quelques autres. La Reine n'estoit habillée que d'vn manteau de Chambre, & ne vouloit prendre qu'vn boüillon pour tout son disner. Aprés le disner du Roy, le Cardinal de la Rochefoucault vint saliier sa Majesté, & voyant qu'on luy parloit d'affaires à tous momens, & que l'on le détournoit de l'entretien qu'il auoit auec les jeunes Seigneurs, qui estoient nourris auprés d'elle, il luy dit qu'elle seroit bien autrement empeschée doresnauant qu'elle n'auoit esté jusques à cette heure, & qu'elle s'en pouuoit asseurer ; à quoy le Roy répondit : *non, i'estois bien plus empesché de faire l'enfant, que ie ne suis à toutes ces affaires-cy* : & parlant à ie ne sçay quel autre, adjousta, *l'on m'a fait foüetter les mulets six ans durant aux Tuilleries, il est bien temps que ie fasse ma charge*. Moisset s'y vint presenter aussi, & dés que le Roy le vit, se mit à crier, *Moisset, Moisset, on ne fera plus ton procez*. Quelqu'vn vint encore supplier sa Majesté de vouloir faire élargir de Buisson le Cornu, disant qu'il n'estoit emprisonné que de l'authorité seule du Mareschal ; mais le Roy répondit, *c'est tout vn, il faut que i'en parle à mon Conseil ; & s'il le trouue bon, cela sera*

fait. Le President Miron, qui estoit prest à partir pour l'Ambassade de Suisse, vint prier sa Majesté de l'excuser de ce qu'il auoit déferé aux commandemens de la Reine, estimant qu'elle ne parlast que de l'adueu de sa Majesté, à quoy il n'auoit point pensé faillir. Le Roy luy répondit, *Vous auiés fait ce que vous deuiés ; & i'ay fait aussi ce que ie deuois.* Le Roy s'amusoit alors à joüer à l'épinette sur la table, & pensoit à autre chose, quelqu'vn luy dit, *Que faites-vous là, Sire?* le Roy luy répondit, *ie fais l'enfant.*

Tout ce qu'il y auoit de Noblesse à la Cour, fut tout le jour à l'entour du Roy, dont non seulement la gallerie estoit remplie, mais aussi tout le Louure ; de sorte que la presse le contraignit de se remettre comme il auoit fait ce matin sur son Billard, où il disoit, qu'il estoit bien-aymé des François, puis qu'il auoit communiqué son dessein à plus de vingt personnes; dont aucun n'auoit aduerty le personnage ; & racontoit les autres particularitez de son entreprise, & de tout plein d'autres qu'il auoit faites auparauant, sans qu'elles eussent reüssi : & mesmes d'vne qu'il auoit faite lors du voyage de Sainct Germain en Laye, de s'en aller à Roüen, & là mander ceux qui seroient ses seruiteurs. D'vne autre, pour aller à Amboise, & y faire de mesmes : d'vne troisiéme, dans son cabinet des armes, où c'est que deuoit arriuer le Mareschal qu'il auoit inuité de venir voir vn matin les petits canons, dont il s'estoit seruy pour battre les forts dans les Tuilleries, pendant qu'il ne pouuoit pas aller à l'armée ; disant que son dessein estoit en le tenant dans ledit cabinet, de se

faire dire par de Cluſeaux, qu'il auoit oublié 2. ou 3. petits canons qui eſtoient demeurez en bas de la gallérie, leſquels il feroit ſemblant d'aller faire venir, & le laiſſeroit dans ledit cabinet, où Vitry & les ſiens ſe pouuoient ſaiſir de ſa perſonne, ſans que ſa Majeſté y fuſt preſente. D'vne cinquiéme, le matin en joüant au billard, où il auoit fait ce qu'il auoit pû pour le faire joüer, & l'amuſer, attendant que les compagnons fuſſent venus; mais il ne leur donna pas ce loiſir, & finalement celle du Dimanche, s'il fuſt venu au Louure, lors qu'il y eſtoit attendu, mais il n'y vint point, parce qu'il auoit pris quelque medicament : & racontoit encore diuerſes actions dudit Mareſchal, grandement imprudentes & indiſcrettes. L'vne, quand pour joüer audit billard, il ſe couurit deuant ſa Majeſté, & aprés luy diſoit : *Sire, Voſtre Maieſté me permettra bien de me couurir*; cependant il l'auoit déja fait; & que ſa Majeſté n'auoit pas laiſſé de luy dire aſſez long-temps aprés, *Oüy, couurez-vous*. Mais qu'aprés qu'il fut ſorty, il auoit bien dit aux compagnons, *auez-vous veu comme il s'eſt couuert?* Vne autre du meſme iour, ou du precedent, quand il s'eſtoit allé aſſeoir au Conſeil des Dépeſches dans la chaire du Roy, & y commandoit à baguette les Secretaires d'Eſtat, de lire les vns aprés les autres les dépeſches neceſſaires, chacun en ſon appartement, & y donnoit ſon approbation ou reprobation à ſa fantaiſie. Vne troiſiéme, vn iour ou deux auparauant que le Roy demeura deux ou trois heures tout ſeul dans ſa chambre, la porte ouuerte, le Mareſchal venant, amena quant & ſoy 200. Gentils-hommes, leſquels reſſortirent auec le

Mareſchal, & laiſſerent le Roy tout ſeul. Vne quatriéme, d'auoir parlé de quelque action de ſa Majeſté, qui ſembloit trop puerile, qu'elle meriteroit encore le foüet. Vne cinquiéme, au voyage de Normandie; qu'eſtant à Magny, aprés auoir eſté long-temps ſans parler, aſſis deuant le feu, tout réueur il s'écria tout d'vn coup, diſant à part-ſoy : *Non, ie veux voir iuſques où la Fortune peut pouſſer vn homme :* ce qu'il auoit déja reïteré d'autres fois auparauant. Vne ſixiéme, du jour precedent, eſtant endormy dans vne chaire, le Precepteur de ſon fils y entra, & luy s'éueillant en ſurſaut, ſe mit à crier : *Ie voudrois eſtre mort, fuſſay-ie trois pieds ſous terre ;* tant il auoit l'eſprit agité : & diſoit-on, qu'vne fois eſtant à table, le meſme mot luy échappa. Vne autre du Ieudy precedent, qu'vn du Conſeil l'eſtoit allé voir, il luy dit, que le peuple de France n'eſtoit pas ce qu'on penſoit; dautant qu'encores qu'ils diſent tous les maux du monde de luy, neantmoins il n'alloit nulle part dans les Prouinces, qu'auſſi-toſt tous les Officiers ne luy vinſſent faire des harangues comme au Roy : vne autre, lors de la venuë de Monſieur de Nemours, lequel apres les premiers complimens, luy dit, que ſi pendant ſon ſejour à la Cour il auoit beſoin de ſon aſſiſtance, il la luy departiroit tres-volontiers; à quoy il ne répondit rien, mais aprés eſtre ſeparez, il dit: *Par-dieu, M. de Nemours a bon temps de m'offrir ſon aſſiſtance; & ne penſe-t'il point qu'il a plus de beſoin de la mienne, que moy de la ſienne ?* Et finalement, d'vne picque qu'il auoit eu auec M. de Luynes, & qu'il auoit dit: *M. de Luynes, ie m'apperçois bien que le Roy ne me fait pas bonne mine, mais vous m'en répondrez.*

Cependant le Lieutenant Ciuil,qui auoit esté mandé, estant venu salüer sa Majesté, le Roy luy demanda, s'il ne se ressouuenoit pas d'vn jour que sa Majesté l'enuoya querir, & que se trouuant embarrassé auec le Mareschal dans sa chambre, il luy fit commander qu'il l'allast attendre dans la chambre de Monsieur de Luynes, où il l'alla trouuer, pour sçauoir comme s'estoit passé l'affaire de Boursier. Le Lieutenant Ciuil dit, qu'il en auoit bonne souuenance, & qu'il auoit dit à sa Majesté, qu'il luy en auoit fait le discours deuant la Reine; & qu'il vouloit sçauoir que c'estoit; & l'ayant sceu, qu'elle luy demanda s'il n'estoit pas son seruiteur; à quoy il dit, qu'il l'estoit sans reserue. Sa Majesté dit, qu'elle voyoit beaucoup de choses, qui ne luy plaisoient point: Et Monsieur de Luynes adjousta, que le Mareschal d'Ancre ne s'acquittoit pas bien de son deuoir; il luy auoit répondu, qu'il auoit assez de courage, & de moyen, non pas pour le tuer, n'estant pas de sa profession, mais pour le saisir prisonnier, & s'en rendre maistre; & pour luy faire son procez aussi-tost que sa Majesté l'auroit commandé; dont sa Majesté montra estre bien satisfaite,sans luy en vouloir donner le commandement, ny la permission.

Au Palais on assembla les chambres du Parlement, pour aduiser à ce qui seroit troué necessaire en cette concurrence; & comme elles estoient assemblées on vint dire de la part du Roy, que sa Majesté desiroit qu'on députast vers elle quelques Presidens & Conseillers, en petit nombre. On députa trois Presidens & 7. ou 8. Conseillers; lesquels trouuerent le Roy dans

la gallerie, qui leur dit, qu'il s'asseuroit tant de leur fidelité, qu'il vouloit se conduire par leur conseil aux affaires plus importantes; & qu'il les auoit mandez pour prendre leur auis sur quelque chose qui s'estoit presentée; & pour cét effet qu'ils s'en allassent au cabinet, où son Conseil estoit assemblé, où ils apprendroient ce que c'estoit. Ils y allerent, & on leur dit qu'il y auoit deux choses, sur lesquelles le Roy desiroit auoir leur auis. L'vne, s'il falloit faire le procez au corps du Mareschal d'Ancre: l'autre, s'ils estimoient necessaire que le Roy enuoyast des Lettres du Grand Sceau au Parlement, & aux Prouinces sur le sujet de ce qui s'estoit passé. A quoy, aprés s'estre retirez à part, & en auoir conferé ensemble, par congé de Messieurs du Conseil, ils répondirent, que puisque le Mareschal estoit mort, & qu'il n'auoit rien à craindre de sa part, la clemence du Roy seroit toûjours loüable de se contenter de cela, sans profondir plus auant les crimes par luy commis. Outre, que puisque le Roy mesme l'auoit fait mourir, le seul adueu de sa Majesté couuroit toute autre manque de formalitez, mesmes en chose si notoire; autrement ce seroit reuoquer en doute la puissance du Roy. Et pour le second poinct, que la qualité dudit Mareschal n'étoit pas de cette consideration, qu'il y fallust tant de ceremonie, que d'y vser des Lettres Patentes, comme si c'estoit quelque grand Prince; & que des simples Lettres de cachet sembloient estre suffisantes; & apres se retirerent, & leur auis fut trouué bon, & suiuy pour cette heure-là.

Le soir on fit crier à son de trompe, que ceux

qui estoient au seruice du Mareschal d'Ancre eussent à vuider la ville dans 24. heures à peine de la vie ; & l'on fit emprisonner la Place, Oquincourt, Monsieur Nardy & quelques autres des plus affidez du Mareschal. Auant que ledit la Place fust emprisonné, il eut moyen de voir la Mareschalle, pour luy dire que si elle luy vouloit faire du bien, il estoit temps, puis qu'elle auoit encore quelques pierreries, dont elle luy pouuoit faire quelque petite part ; & qu'aussi bien elle se deuoit asseurer qu'on les luy osteroit bien-tost. Elle n'en tint point de compte, disant, *le Roy me voudroit-il leuer la robbe ? ie ne le croy pas.* Et dés que la nuict fut venuë, on fit traduire ladite Mareschalle en la chambre où elle auoit fait mettre Monsieur le Prince dans le Louure, pour y estre cinq ou six jours en attendant de l'enuoyer à la Bastille. Fiesco l'attendoit en chemin, pour auoir le plaisir de la voir en cét estat déplorable, & de luy reprocher, comme il fit, qu'elle luy auoit imputé d'auoir merité d'estre pendu ; il l'auoit fait honteusement chasser de la Cour ; mais elle estoit bien plus proche de receuoir ce traittement. Elle luy répondit, *Si ie vous ay fait du bien, vous ne le pouuez pas nier ; & c'est de cela que vous vous deuiez souuenir, & non du mal.* Et comme elle faisoit difficulté de monter, & d'y entrer, l'vn des soldats, qui la conduisoient, luy cria ; *monte, monte ; il n'y a plus qu'vn eschellon :* mais de tout cela elle ne s'émeut nullement, & n'en pleura non plus ; comme si tout cela luy estoit indifferent. Aucuns disent qu'elle auoit esté rasée, dés qu'elle fut en ladite chambre ; mais cela ne s'est pas verifié : ce qui fit si grand bruit,

que les filles de la Reine se troubloient; mais la Reine leur dit, *laissez leur faire, ils ne sçauroient nous faire rien de pis. Ie me puis vanter auoir esté femme du plus grand Roy du monde, i'ay porté la Couronne du premier Roy sept ans; si ie vis sept ans, i'espere meriter la Couronne du Ciel.* Le Roy donna vn commandement pour aller au lendemain matin faire deffenses à Monsieur de Chartres, à Bressieux & à la Motte, de plus aller chez la Reine mere; & pour faire commander aux Princesses, d'aller desormais chez la Reine Regnante; & fut encores arresté, qu'on feroit dés le lendemain murer les portes du quartier de la Reine mere, qui alloient en celuy du Roy; & qu'elle seroit seruie par ses Dames & Officiers à l'accoustumée; mais qu'il y auroit toûjours deux Gardes du Roy assistans, jusques à ce que le Roy fust estably entierement; & eust pourueu à ses plus pressantes affaires. On enuoya le mesme soir demander les clefs de toutes les chambres, qui estoient au dessous de celles du Roy, & puis on enuoya quelques Suisses, qui allerent rompre à coups de haches le pont leuis, qui estoit entre la chambre de la Reine & son jardin. On fit aussi la visite du corps du Mareschal d'Ancre, où l'on trouua qu'il n'y auoit point de jacque-maille, comme l'on auoit crû, & que toutes les blessures estoient allées bien auant. Il auoit sur la chemise vne petite chaisne d'or en escharpe de 15. onces de poids, à laquelle estoit attachée comme vn petit *Agnus Dei*, cachetté, dans lequel il ne fut trouué qu'vn petit morceau de toille blanche ployée en quatre plics. On jugeoit que ce fust vn charme. Il auoit trois ou quatres pochettes dans ses hau-

tes chausses, dans lesquelles on trouua des rescriptions de l'Espargne, promesses de Receueurs, ou obligations pour la somme de dixneuf cens quatre-vingts & cinq mille liures : qui est bien prés de deux millions : le tout empaqueté en vn ou deux petits pacquets bien cachettez, lesquels il portoit d'ordinaire sur luy : & quand il auoit besoin d'en prendre vn, il ouuroit le pacquet & le fermoit tout à l'heure. C'estoit bien vne volerie insigne : mais ce n'estoit rien au prix des autres. Il fut enfin dépoüillé tout à fait, & on trouua qu'il auoit deux cauteres, & qu'il estoit rompu en deux endroits : & portoit vn fort gros brayer. On le mit dans vn drap, qui ne cousta que cinquante sols, dans lequel il fut enueloppé & attaché par les deux bouts auec vn morceau de fiscelle, pour éuiter la peine de le coudre : & quand il fut fort tard sur la minuit, on l'alla porter enterrer, par commandement du Roy, dans l'Eglise S. Germain, précisement sous les orgues, où les pierres furent si proprement rejointes, qu'il ne paroissoit qu'on y eust touché. Et remarqua-on, qu'vn Prestre ayant voulu entonner vn *de profundis*, les assistans se jetterent sur luy, & luy porterent la main sur la bouche, disant que le scelerat ne meritoit pas qu'on priast pour luy : & en tous cas, que s'il vouloit prier pour luy, qu'il le fist en son cœur, sans en donner connoissance.

Cela fait, au coucher du Roy, on luy vint demander la dépoüille de ce miserable. Vitry eut pour sa part la charge de Mareschal de France ; la Baronnie de Lusigny, & sa maison à Paris, & les Cheuaux de son Escurie, lesquels furent enleuez dés le lendemain matin.

Monſieur de Luynes eut la charge de premier Gentilhomme de la Chambre, & la Lieutenance Generale pour le Roy en Normandie, auec le Pont de l'Arche. Monſieur le Cheualier de Vendoſme recouura le Chaſteau de Caën, que le feu Roy luy auoit baillé, & que ledit Mareſchal luy auoit oſté; & demanda l'Abbaye de Marmonſtier. L'Eueſque de Bayonne demanda l'Archeueſché de Tours, à qui il fut accordé à meſme condition; & dit-on qu'ils en joüiront, parce que le frere de la Mareſchale, voyant que le bien luy faiſoit la guerre, leur en auoit fait la reſignation de ſon propre mouuement, ne s'eſtant reſerué que mille eſcus de penſion ſur chaque piece, auec leſquels il eſpere viure plus à ſon ayſe hors du Royaume: auſſi bien n'eſtoit-ce pas vn habile homme: D'autres ont eu le Marquiſat d'Ancre, qui eſt à la Mareſchalle de la petite maiſon, joignant le Louure; & de tout le reſte qu'on a pû découurir çà & là. Le Baron de Rabat eut les Abbayes de Liury, & de S. Machen, du Sieur Andrea, lequel luy en enuoya la reſignation pour ſon aſſeurance. Perſan, beaufrere dudit Vitry, eut la Capitainerie de la Baſtille, dont il prit poſſeſſion ſeulement trois jours apres. Du Hallier, propre frere dudit Vitry, eut la charge de Capitaine des Gardes; & ayant appris que l'Apoticaire dudit Mareſchal auoit vn de ſes coffres, qui auoit eſté ſaiſi par les Commiſſaires du quartier, au commandement du Lieutenant Ciuil, le Roy le luy donna, quoy que ce fuſt; & y eſtant allé, on y trouua vne boitte de pierreries de prix de 20. mille eſcus, que ledit du Hallier emporta chez Mademoiſelle de Villeues ſa mai-

ſtreſſe, ayant laiſſé à l'hoſteſſe pour ſes eſpingles vne chaiſne de Turquoiſes de 1200. liures; à & vn autres du logis, vn anneau d'vne roſe de diamants de 3. ou 400. liures : il fit commander par le Roy aux Officiers de luy rapporter les procedures de la ſaiſie, & en demeura le maiſtre, ſans verification de don.

Le lendemain au matin, iour de S. Marc, 23. dudit mois d'Avril, dés que le Roy s'éueilla, il enuoya dire à Monſieur du Vair, lequel s'eſtoit retiré depuis quelques iours dans les Bernardins, qu'il luy vouloit remettre les Sceaux; dont ledit Sieur du Vair fit ce qu'il peut, pour s'en excuſer, eſtant grandement jaloux du repos, où il ſe trouuoit. Peu aprés Monſieur Maupeou, à qui le Roy auoit donné le Contrerolle qu'auoit Barbin, luy vint dire de la part du Roy, qu'il falloit qu'il ſe diſpoſaſt à les accepter, parce que le Roy le vouloit abſolument; & ne prendroit pas en bonne part, qu'il l'abandonnaſt en cette occaſion; & qu'à ces fins le Roy les luy deuoit enuoyer dans vne heure ou deux chez luy, ſans luy donner la peine de les aller prendre au Louure; à quoy il fallut qu'il fléchiſt. Monſieur Maupeou eſtant de retour chez le Roy, & ayant rendu ladite réponſe de la part dudit Sieur du Vair, le Roy, de l'auis de ſon Conſeil, delibera de luy enuoyer les Sceaux à l'heure meſme. Et apres auoir loüé grandement ſa Majeſté d'vn ſi digne choix, adjouſta que c'eſtoit à luy à en eſtre le porteur : ce que le Roy luy accorda. Ce fut ſur les huit ou neuf heures, que Monſieur de Lomenie, s'en vint fort accompagné aux Bernardins juſques dans la chambre dudit Sieur du Vair, & luy dit, que ç'auoit eſté auec vn extréme

regret qu'il auoit esté chargé de luy porter le commandement de remettre les Sceaux si dignement déposez entre ses mains : mais que c'estoit maintenant auec tres-grand contentement & consolation, qu'il luy portoit vn commandement contraire, de les vouloir reprendre. Et ayant les clefs du Sceau à la main dans vne petite bourse, les baisa, & les luy presenta, disant, que le Roy luy enuoyoit ce précieux gage, pour en vser tout de mesme comme il auoit fait auparauant ; & en mesme temps il prit en la main de l'vn de ceux de sa suitte la bourse, où estoient les Sceaux, & les bailla encore audit Sieur du Vair, lequel receut l'vn & l'autre auec la soûmission & complimens requis. De Lomenie adjousta, que le Roy l'auoit chargé de luy dire, qu'il le vint trouuer à l'issuë du disner, parce qu'il s'en alloit à la Messe aux Augustins, & qu'il ne le trouueroit pas à la commodité qu'il le vouloit ; auant cette heure-là Monsieur du Vair fit quand & quand atteller son Carosse, & s'en alla voir M. le President Ieannin & M. de Villeroy, auec lesquels il demeura à disner, & apres s'en allerent tous trois ensẽble au Louure, où ils trouuerent le Roy en la grande gallerie, assisté de grand nombre de Noblesse. Ledit Sieur du Vair luy fit la reuerence, disant qu'il estoit là pour loüer Dieu de voir sa Majesté heureusemẽt déliurée du mauuais estat où l'auarice & l'ambition insatiable de cét homme l'auoit mis. Et pour le remercier tres-humblement de l'honneur, qu'elle luy auoit voulu faire, en luy commettant le plus précieux fleuron de sa Couronne, qui estoit les Sceaux : & adjousta qu'il eust bien mieux aymé joüir du repos où il estoit, le reste de ses iours ; mais qu'il

n'auoit pû s'excuser de l'exprés commandement, que sa Majesté luy en auoit fait faire. Qu'il sçauoit bien que les seruices qu'il auoit pû rendre à sa Maiesté n'estoient rien au prix de ce qui eût esté de son deuoir : mais que sa Majesté auoit eu égard à sa bonne volonté ; & que pour l'aduenir, s'il n'auoit assez de forces pour faire dauantage, pour le moins la pouuoit-il asseurer qu'il n'en feroit pas moins. Le Roy prit aussi-tost la parole, & luy dit, *Non, Monsieur du Vair, vous auez tousiours bien-fait, faites tousiours de mesme :* & apres se tourna vers Monsieur de Villeroy & Ieannin, & luy dit qu'il s'en allast auec eux en son cabinet, pour tenir son Conseil, où il se rendroit incontinent : ce qu'il fit, & demeura vne heure entiere dans le Conseil, où il porta tousiours des opinions dignes de luy.

Le mesme jour dés les 7. ou 10. heures du matin, quelqu'vn ayant montré l'endroit dans l'Eglise S. Germain de l'Auxerrois, où l'on auoit enterré ledit Mareschal, il y eut plusieurs qui le voulurent venir voir, & qui donnerent sujet à d'autres d'y aller prendre garde. Le premier desordre fut de ceux qui alloient cracher sur cette tombe, & trespigner des pieds là dessus : apres lesquels d'autres commencerent à gratter à l'entour auec les ongles, & firent tant qu'ils découurirent les jointures des pierres. Les Prestres commencerent de les chasser ; mais estans sortis de l'Eglise en Procession, le peuple s'y mit en telle furie, qu'en moins de rien ils eurent osté quelques pierres. Et ayant découuert le corps par le costé des pieds, les attacherent auec les cordes des cloches, & mirent telle force,

ſans auoir patience d'attendre que tout le corps fuſt découuert & deterré, qu'ils l'arracherent hors de terre, crians touſiours, *Viue le Roy*. Le tumulte fut ſi grand, qu'il ne fut pas au pouuoir des Preſtres, reuenans de la Proceſſion, d'y remedier, ny meſme de dire plus de Meſſes dans l'Egliſe, tant la foule eſtoit grande de tous coſtez du peuple qui montoit ſur les bancs & juſques ſur les treillis des Chappelles & ſur les arcades. Quelques Officiers voulurent s'aller preſenter pour interrompre ce deſordre, mais ils ſe trouuerent trop foibles pour rien auancer enuers tant de peuple. Le Grand Preuoſt fut auſſi enuoyé auec pluſieurs Archers, mais dés qu'il parut, le peuple ſe mit à crier, qu'on l'enterreroit tout vif s'il s'approchoit dauantage; de ſorte qu'il fut contraint de ſe retirer. Le corps fut donc tiré hors de l'Egliſe par la grande porte, & traiſné juſques dans le logis de Barbin, qui eſt vis à vis, où ils firent la premiere pauſe, & luy dirent toutes ſortes de poüilles qu'on ſe pouuoit imaginer; & ſans les Archers des Gardes du Corps, qui eſtoient à la porte pour le garder, on l'alloit enfoncer & piller toute la maiſon. On luy fit voir tout ce ſpectacle par vne feneſtre, dont il euſt belle peur. De là ils traiſnerent le corps, ne ceſſans pas de le battre à coups de baſtons & de pierres, juſques au bout du Pont-neuf, prés d'vne potence, qui y auoit eſté plantée vn mois ou deux auparauant, par commandement dudit Mareſchal, contre ceux qui n'eſtoient pas de ſon haleine.

Il ſe trouua parmy ce peuple quelques Lacquais des Eſcoſſois qui auoient eſté executez à

mort à sa poursuitte, lesquels furent des premiers & plus hardis à faire la proposition de le pendre à ladite potence. Vn grand Laquais, qui auoit esté au seruice du Mareschal (qui en estoit sorty depuis quinze ou vingt jours, parce que ledit Mareschal luy auoit dit qu'il le vouloit faire pendre) fut celuy qui en voulut auoir l'honneur, disant que celuy qui le vouloit faire pendre, seroit pendu luy-mesme; & en ayant eu la preference, fut enleué & porté sur la potence, & l'attacha & le pendit par les pieds. Tandis qu'il trauailloit à cela, vne des Compagnies des Gardes du Roy passa sur le Pont-neuf pour s'en aller entrer en garde, mais elle ne se mit point en deuoir d'empescher ce peuple d'assouuir sa furie sur le corps; tant parce qu'ils n'en auoient pas sceu le commandement, que pour estre en trop petit nombre, à comparaison de ce peuple: outre qu'ils n'estoient guere marris de voir vn si juste jugement de Dieu sur ce miserable; au contraire, voyant qu'il leur manquoit de la corde pour l'acheuer d'arrester, ils leur jettoient en passant les méches de leurs arquebuses pour les y employer. Ce corps demeura pendu plus d'vne grande demie heure; pendant lequel temps d'vn costé le Laquais qui l'auoit pendu tendit son chappeau aux assistans, leur demandant quelque chose pour celuy qui auoit pendu le Mareschal: ce qui fut trouué si plausible, qu'en montrant son chappeau fut remply de sols & de deniers, que chacun luy portoit comme à l'offrande, jusques aux plus pauures gueux & mendiants; dont tel n'auoit qu'vn denier en son pouuoir, qui ne laissoit pas de le luy porter de bon cœur; tant la haine publique estoit grande contre ce miserable. D'au-

tre part le peuple se rua derechef sur ce corps tout pendu, les vns à coups de poings, les autres à coups de bastons, de cousteaux, de poignards & d'épées : d'autres luy creverent les yeux : d'autres luy couperent le nez & les oreilles, & autres parties de son corps. Apres ils luy auallerent les bras à coups d'épée ; & puis luy couperent la teste : & tous ces morceaux estoient portez & traînez en diuers quartiers de la Ville, auec des cris, acclamations, & imprecations horribles, dont le retentissement alloit d'vn bout de la Ville à l'autre.

Au bruit de ces cris, la Mareschale demanda que c'estoit ; ses Gardes luy dirent que c'estoit son mary qu'on auoit pendu : & elle qui n'auoit pas encore répandu de larmes, montra de s'émouuoir grandement, sans pleurer toutesfois : mais elle ne laissa pas de dire que son mary estoit vn *presumptuos, vn orguillos*, qu'il n'auoit rien eu qu'il n'eust bien merité : qu'il y auoit trois ans tous entiers qu'il n'auoit couché auec elle : c'estoit vn méchant homme : & que pour s'éloigner de luy, elle s'estoit resoluë de se retirer en Italie à ce Printemps, & auoit apresté tout son fait ; offrant de le verifier. Comme le bruit du peuple se sembloit approcher du lieu où son fils estoit, il demanda si on ne venoit pas le tuer : on luy dit que non, & qu'il estoit en seureté : il répondit, qu'il voudroit mieux qu'on le tuast, puis qu'il ne pouuoit estre que miserable le reste de sa vie, comme il auoit esté depuis qu'il auoit eu connoissance de sa vie : mesmes n'étant jamais approché de son pere ny de sa mere, qu'il n'en eust rapporté quelques soufflets pour

toutes ſes carreſſes. Les Archers qui gardoient ſon fils, ouurirent les feneſtres qui donnent ſur ledit Pont, & luy firent voir ce funeſte ſpectacle de ſon pere pendu, afin qu'il appriſt à mieux viure. Quand ils furent à la ruë de l'Arbre-ſec, il y eut vn homme veſtu d'écarlate ſi enragé, qu'ayant mis ſa main dans le corps mort, il en tira ſa main toute ſanglante, & la porta dans ſa bouche, pour ſuccer le ſang, & aualler quelque petit morceau qu'il en auoit arraché; ce qu'il fit au conſpect de pluſieurs honneſtes gens, qui eſtoient aux feneſtres. Vn autre eut moyen de luy arracher le cœur, & l'aller cuire ſur les charbons, & manger publiquement auec du vinaigre. Ce peuple impatient, & ne pouuant eſtre plus long-temps en vn lieu, dépendit le reſte de ce corps, le traîna juſques en Gréve, où ils le rependirent à vne autre potence, que ledit Mareſchal y auoit fait planter; & y pendirent par meſme moyen vne groſſe poupée qu'ils auoient fait auec le linceüil, dans lequel il auoit eſté enterré, pour repreſenter la Mareſchale en effigie; puis s'en allerent encore le traîner juſques à la Baſtille, où ils luy oſterent les entrailles, & en ayant brûlé vne partie, traînerent le reſte au Faux-bourg S. Germain, deuant ſa grande maiſon, & deuant celle de Monſieur le Prince, où ils luy arracherent quelqu'autre partie d'autour du cœur, & la brûlerent. Aprés firent encores quelque tour de ville, repaſſans par le Pont-neuf, brûlerent quelqu'autre partie deuant la ſtatuë du feu Roy, & allerent acheuer de brûler tout le reſte du corps en Gréve, deuant l'Hoſtel de Ville, dont le feu ne fut composé que des potences qu'ils auoient briſées, & jetterent les cendres en

l'air, afin que les élemens eussent part à sa sepulture; d'autres garderent les cendres, & les vendirent le lendemain vn quar-d'escu l'once : & finalement s'en reuinrent remettre le feu à la potence du Pont-neuf, où il auoit esté premierement pendu.

Le lendemain au matin 26. Avril le Roy fit assembler son Conseil en son Cabinet des liures, où se trouuerent Monsieur le Chancelier & le Garde des Sceaux, du Vair, M. de Villeroy, M. le President Ieannin, & Messieurs de Gévres, de Lomenie, de Seaux, de Pont-Chartrain, les Secretaires d'Estat, quelques-vns des anciens du Conseil, & des plus Grands qui fussent à la Cour, auec les Intendans. Le Roy s'y trouua, & ne s'y fit aucune proposition sur laquelle sa Majesté ne dist quelque bon mot, & digne de ce qu'elle estoit. Entr'autres choses, il y fut resolu d'enuoyer Messieurs de Preaux vers les Princes, pour les ramener au deuoir. Et Monsieur de Vitry y presta le serment de Mareschal de France, à la place du défunct.

Le Roy sortant, salüa la Compagnie auec vne grace & honnesteté fort recommandable. Le sieur Geran, qui auoit vn Breuet de la premiere charge de Mareschal vacante, fut vn peu malcontent de n'y auoir esté receu par la mort de Conchino; mais on luy dit, que ce n'estoit point vne vacance ordinaire, & qu'il n'estoit pas raisonnable que Vitry eust tué Conchino pour luy, pour s'en exclurre soy-mesme. Il ne se paya pas portant de cette monnoye, & se retira hors de la Ville; & disoit-on qu'il auoit voulu renuoyer son Breuet.

Pendant le disner du Roy, le Comte de Suse

arriua de la part de Monſieur du Mayne, portant les clefs de Soiſſons à ſa Majeſté, c'eſt à dire des lettres qui contenoient des offres de toutes les places de M. du Mayne, ſans reſerue quelconque, & de ſa perſonne meſme, & permiſſion de venir à la Cour. Le ſieur Martin leur auoit porté la nouuelle dans Soiſſons dés le ſoir meſme du Lundy, & eſtoit paſſé à trauers l'armée du Comte d'Auuergne, ſans en vouloir rien dire, feignāt de chercher le quartier où eſtoit vn ſien frere qui auoit eſté bleſſé; de ſorte que quand on le vid approcher de la ville, ceux de l'armée luy tirerent force arquebuſades, & au contraire ceux de la ville voyans vn homme ſeul, tirerent contre ceux qui le pourſuiuoient, jugeans qu'il eſtoit des leurs, & firent ſortir quelques-vns pour le receuoir. Il eut cette patience d'aller ſans rien dire juſques en la chambre de Monſieur du Mayne, où il le ſalüa; & auſſi-toſt ſauta ſur la table pour faire ſon expoſition plus à ſon aiſe, & pour eſtre mieux entendu. Le lendemain ce fut vne réjoüiſſance vniuerſelle par la Ville, & ſur les rempars, où on enuoya juſques aux violons parmy les ſoldats, qui crioient, *Viue le Roy, la paix eſt faite, le Mareſchal eſt mort* : à quoy ils adjouſterent la ſalve de trois canonnades ſans bale. Ceux de dehors, qui n'en ſceurent rien de long-temps aprés, croyants que ce fuſt quelque ſtratagême, coururent aux armes; & au lieu où ſe faiſoit le principal trauail, pour la continüation de leurs approches : mais ayans receu la meſme nouuelle de la part du Roy, Monſieur le Comte d'Auuergne fit ceſſer le trauail pour la continüation de ſes approches; & auſſi-toſt Monſieur

du Maine fit démurer les portes qui estoient murées, & fit sortir trois chariots chargez de vin, & autres rafraischissemens à l'armée ; & vn trompette, pour prier Monsieur le Comte de se laisser voir ; & ils se virent à cheual peu de temps aprés, & se parlerent.

Incontinent aprés le disner Monsieur le Garde des Seaux du Vair, s'en alla passer chez Monsieur de Villeroy, où il trouua Monsieur le President Ieannin ; & les ayant pris tous deux en son carosse, s'en allerent tous trois ensemble jusques chez Monsieur le Chancelier, lequel vint au deuant d'eux jusques à la porte de la salle, & leur fit le plus fauorable accueil qu'il estoit possible de voir. Monsieur du Vair luy dit, qu'il venoit se réjouïr auec luy de son heureux retour; que sa réjoüissance eust esté bien plus grande & plus parfaite, si c'eust esté pour reprendre la fonction entiere de sa charge, & pour se remettre au trauail tout entier ; mais que son souhait n'auoit pas esté accomply pour ce regard : vray est qu'il se pouuoit asseurer, que la part que le Roy auoit daigné en commettre à luy, seroit entierement à sa disposition, & qu'il receuroit à grand honneur & faueur de luy remettre, toutesfois & quantes qu'il luy plairoit. Monsieur le Chancelier les laissa aller tous trois en son cabinet, auant que répondre ; & aprés d'vn costé il le prit par la main, & de l'autre vn de ces Messieurs, leur disant, qu'il vouloit qu'ils fussent témoins de sa réponse : *Voilà*, dit-il, *Monsieur le Garde des Sceaux qui me vient de dire telle chose : vous sçauez bien, Messieurs, que c'est que ie dis de luy & de son merite, dés la premiere fois qu'il fut parlé de l'appeller aux Sceaux ; que ie ne voyois per-*

sonne qui en fust plus digne, ny qui s'en pûst plus dignement acquitter, que luy ; & quand la charge seroit encore toute entiere à ma disposition, tout mon souhait seroit de luy en faire part, voire de la luy remettre toute entiere. Les repliques furent fort honnestes de part & d'autre ; & s'estans assis, on leur vint apporter de la part du Roy les lettres que le Comte de la Suse auoit apportées de Soissons ; & les papiers qui s'estoient trouuez dans le haut des chausses du Mareschal d'Ancre ; & surquoy, & autres affaires qui se presenterent, ils delibererent, & furent en conseil vne bonne couple d'heures.

Monsieur le Comte demanda congé au Roy d'aller au deuant de Monsieur de Longueuille, & de l'amener ce soir-là de S. Denys, où il estoit ; ce qui luy fut permis ; & dés que Monsieur de Longueuille eut salüé le Roy, il luy demanda permission d'aller voir sa maistresse, & d'acheuer son mariage. Ce qu'il obtint bien facilement ; & que les nopces se feroient Dimanche dernier Auril, pour n'attendre le mois de May : ce qui fut depuis executé.

Le Ieudy matin 27. le Roy commanda qu'on ne laissast plus entrer de carosse dans le Louure, que le sien, & celuy de la Reine. Le Roy vint à son Conseil à l'accoustumée, où il fit prester le serment de fidelité à Monsieur de Luynes de la Lieutenance Generale au Gouuernement de Normandie. Il y fut aussi proposé de commettre des Commissaires pour la recherche des facultez de Monsieur le Mareschal d'Ancre, & pour la deliurance des prisonniers d'Estat, qu'il auoit fait faire en grand nombre : Et le Roy eut ce soin de dire à Monsieur le Garde des Sceaux,

qu'il ne vouloit pas qu'il y commist aucun de ceux qui auoient esté des juges des prisonniers qu'on auoit executé : & depuis par Ordonnance de sa Majesté, signée Lomenie, Messieurs des Barreaux & de Bellebat furent visiter les prisons. Et Messieurs Aubry & le Bailleul, pour la recherche des facultez dudit Mareschal.

Ces Messieurs s'en allerent chacun faire leur procez verbal : les premiers trouuerent 60. prisonniers, lesquels ils oüirent durant deux ou trois iours ; & furent depuis élargis le Lundy ensuiuant, en vertu d'vn Arrest du Conseil ; & entr'autres Chaudebonne & de Loubetz. Ceux qui auoient esté renuoyez au Parlement, demeurerent à la disposition dudit Parlement.

Messieurs Aubry & le Bailleul allerent dans l'Antichambre où estoit la Mareschalle, laquelle, suiuant leur commission, ils oüirent sur ce qui estoit de ses bagues & autres moyens : Elle leur dit, qu'elle auoit enuoyé au Roy le iour precedent vne cassette où il y auoit pour 200. mille liures de pierreries, qu'elle auoit bien peur qu'vne bonne partie n'en fust demeurée en chemin. Elle dit aussi, qu'elle auoit encore ses perles, sçauoir vn tour de col de quarante perles de deux mille liures la piece ; & vne chaîne de cinq tours de perles, de cinquante liures la piece : & qu'en tout il y auoit pour plus de 120000. escus, lesquelles elle enueloppa dans du papier, & les fit cachetter en sa presence, les priant de les rendre és mains propres du Roy, comme ils firent. Au reste, elle leur parla auec autant d'asseurance, comme si elle n'eust eu apprehension quelconque, & les pria de contribuer ce qu'ils pourroient à son innocence ; disant qu'elle espe-

roit encore de reuenir en faueur, & qu'il n'y auoit charge à laquelle ils ne pûssent aspirer en ce cas-là, jusques à leur offrir deux cens mil escus de present. L'vn d'eux dit : *Et bien, Madame, si nous vous eussions regardé, il y a quinze iours, comme nous faisons en cette heure, vous vous en seriez offensée, & eussiez dit que l'on vous ensorceloit.* O ! dit-elle, *i'estois folle en ce temps-là.*

De là, ces Messieurs s'en allerent au petit logis du Mareschal, où ils trouuerent encore pour deux millions & cinq cens mille liures de bonnes rescriptions. Ils furent aussi à Marmonstier, où ils ne trouuerent rien qui vaille, tout ayant esté pillé ; & finalement vindrent chez Barbin, où ils l'oüirent sur les moyens dudit Mareschal, & autres de son administration, & puis se mirent à la visite de ses papiers, qui auoient esté saisis par le President Aubry, & Monsieur de Castille, à quoy ils ont vaqué plusieurs iours. Monsieur Ollier vint réueler qu'il auoit quelques coffres en garde, & entre autres meubles sauuez, on trouua deux chandeliers d'or massif, & deux douzaines d'assiettes d'or, aussi vne robbe couuerte de diamans, & autres choses precieuses.

Cependant cette apresdisnée, il y eut Conseil des finances, où Monsieur le Chancelier presida, & ne prit quasi l'auis que de Monsieur le Garde des Sceaux, auquel il se conforma toûjours ; & aprés signerent tous deux les Arrests qui y auoient esté déliberez. Et au sortir du Conseil, Monsieur le Garde des Sceaux se retirant chez luy, trouua vn Maistre des Requestes nouuellement pourueu à la place de Mõsieur Ollier, lequel l'attendoit pour prester le serment entre ses

ses mains, comme il fit. Le soir Monsieur le Chancelier enuoya faire encore d'autres complimens à Monsieur le Garde des Sceaux, par Monsieur des Portes-Beuilliers, & des excuses de ce qu'il ne l'auoit encore visité, à cause des complimens qu'il receuoit, mais qu'il le visiteroit.

Le Vendredy matin 28. le Roy fit prester le serment à Monsieur de Luynes, pour la charge de Premier Gentil-homme de la Chambre ; & Lassé vint en poste auec la nouuelle que Madame de Neuers auoit écrit à Monsieur de Montigny, que puisque le Roy estoit maintenant en liberté, elle estoit preste d'obeïr indifferemment à tous ses commandemens, & qu'à ces fins elle estoit preste de luy ouurir les portes, non seulement de Neuers, mais de Desise, & de toutes les places qui estoient en son pouuoir, & qu'il y seroit le bien-venu au nom du Roy, auec telles forces que bon luy sembleroit ; ce qui fut confirmé le lendemain par Monsieur de Tianges, qui vint faire les mesmes offres de la part de Madame de Neuers.

Le Roy se trouua encor dans son Conseil d'enhaut au Cabinet des Liures, où il fut resolu qu'on feroit le procés au Mareschal d'Ancre & à sa femme ; & que pour cét effet Barbin seroit mené au Fort l'Euesque, afin que sa déposition judiciaire y pûst seruir. Et sur les onze heures à midy, ont vint faire atteler son carosse chez luy, dont il eut grande apprehension, & enuoya semondre tous ses amis de l'assister en cette occasion auprés du Roy & de Monsieur de Luynes. Enfin on luy vint dire que le Roy estoit en volonté de luy donner la vie. Il fit ce qu'il pût

pour differer son depart, & raconta combien de fois il auoit demandé congé à la Reine, depuis vn mois ou deux, que ce miserable, disoit-il, (parlant du Mareschal) estoit deuenu si imperieux & insupportable ; & qu'vn de ses plus grands regrets estoit d'auoir empesché que la Reine n'octroyast à Monsieur de Lusson le congé qu'il auoit demandé. Au surplus, qu'il craignoit grandement la vangeance de ces Princes à leur retour, & la justice & la seuerité des Ministres d'apresent. Et qu'entre ses mal-heurs, n'ayant acquis aucunes facultez, il luy en reuenoit ce bien, qu'on ne luy pouuoit pas reprocher auoir dérobé l'argent du Roy : que s'il auoit laissé faire au Mareschal, ç'auoit esté par force; & que cét homme-là le gourmandoit estrangement, témoin vne infinité de lettres que lesdits Commissaires pourroient voir dans les papiers qu'on luy auoit saisis. Et entre autres plaintes, la plus grande qu'il fit, estoit de l'vn de ses principaux domestiques, par lequel il croyoit estre trahy, comme aussi d'vn de ses amis, qui vouloit estre crû le plus confident. Et adjoûta, que l'vn de ceux-là estoit l'autheur de la lettre écrite aux Prouinces au Nom du Roy, signée Lomenie ; & qu'ils s'estoient rendus bien considerables à ses dépens. Enfin ne pouuant plus differer, il entra en carosse ; mais c'estoit aprés auoir enuoyé voir s'il y auoit des gens à la porte ; on l'asseura qu'il n'y en auoit point ; mais auant qu'il fust arriué au Fort-l'Euesque, il y en eut assez grand nombre.

Fiesque ayant sçeu que le fils du Mareschal estoit assez mal-traitté des Archers, & qu'il ne vouloit plus manger, pour mourir de déplaisir,

meû de compassion, & de ce qu'il estoit filleul du feu Roy, pria le Roy de le luy bailler en garde, & se contenter de sa réponsion ; ce que le Roy luy accorda. Il alla donc prendre le garçon, & trouuant qu'on luy auoit osté son chapeau & son manteau, luy donna le chapeau de son laquais, & l'amena dans le Louure dans sa chambre, où la petite Reine luy enuoya des confitures : & aucuns adjoûtent qu'elle le fit amener, & luy dit qu'elle auoit appris qu'il dansoit bien, & qu'elle vouloit qu'il dansast en sa presence : ce pauure garçon, auec toute sa douleur, ne laissa pas de danser, pour auoir plus de moyen d'en tirer quelque gratification.

Aprés disner il y eut Seance dans les Bernardins chez Monsieur le Garde des Sceaux du Vair; & sur le soir, comme on eut resolu de mener la Mareschale à la Bastille, la petite Reine y enuoya le Duc d'Vzés qui fut long-temps auec elle, pour voir seulement sa mine, & la voulut voir mener elle-mesme, déguisée derriere d'autres personnes. Ce fut du Hallier, Capitaine des Gardes, auec Fouqueroles, qui la menerent ; & auant que d'aller, ils luy demanderent, si elle n'auoit plus de bagues ; elle montra vne layette qui luy estoit demeurée, où il n'y auoit que certaines chaînes d'ambre ; & enquise si elle n'en auoit point sur elle, elle haussa sa cotte, & montra jusques prés des tetins, elle auoit vn calson de frise rouge de Florence : on luy dit en riant, qu'il falloit donc mettre les mains au calson ; elle répondit, qu'en autre temps elle ne l'eust pas souffert, mais lors tout estoit permis ; & du Hallier tasta vn peu sur le calson. Aprés elle demanda si sa chambre seroit tapissée, ou non, &

voulut mener son chien quant & elle ; mais estant à la Bastille, elle se mit à genoux deuant du Hallier, le suppliant d'interceder pour son innocence ; & l'asseurer qu'elle ne seroit pas ingratte ; & de vouloir moyenner qu'elle fust renuoyée en Italie, où elle auoit deliberé d'aller au premier iour ; & de vouloir mettre en consideration prés du Roy, qu'elle l'auoit veu sortir du ventre de sa mere.

Le Roy fit dire à l'Ambassadeur d'Espagne, (aucuns disent que ce fut par Monsieur de Villeroy) qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il vint si souuent au Louure, comme il faisoit : qu'il pouuoit prendre vn iour de la semaine pour auoir son audience, & la faire demander, quand il en voudroit, d'extraordinaires ; il répondit, qu'il y venoit comme *Maggior-domo* de la Reine regnante, & non comme Ambassadeur : on luy repliqua, que ce n'estoit pas vne qualité compatible auec celle d'Ambassadeur, ny auec la reputation de son Maistre ; & que l'Ambassadeur de France en Espagne ne viuoit pas autrement qu'à l'accoustumée ; & qu'il falloit que luy fist de mesme, que celuy de France faisoit en Espagne : que les autres Ambassadeurs n'auoient leur audience que de quinze en quinze iours ; & que pour plus de gratification, il se deuoit contenter qu'on la luy donnast vne fois la semaine, sans les extraordinaires. Il porta cela fort impatiemment, mais il luy a fallu s'y accommoder ; parce qu'on luy dit, qu'on ne vouloit aucunement souffrir qu'il vsast de cette qualité de *Maggior-domo*, laquelle est inconnuë en France.

Samedy, & le Dimanche dernier Auril, on continüa les procedures de la visite des prisons & papiers du Mareschal, & de Barbin; & le Mariage de Monsieur de Longueuille auec Mademoiselle de Soissons fut consommé. Les Predicateurs firent leur deuoir à animer le peuple à loüer Dieu de ce que le Roy auoit repris l'administration de ses affaires en main. Il y eut Conseil au Louure entre les principaux Ministres, le matin chez le Roy, & l'apresdisnée en bas. Le Prince de Ioinuille, & le Commandeur de Sillery arriuerent le soir, & Aubeterre aussi.

Sur ce que Monsieur de Boüillon auoit enuoyé dire que les *Reitres* qui venoient en France pour eux, ne vouloient pas se retirer sans estre payez; & disoit-on qu'ils estoient en nombre de dix-huit cens *Reitres*, & sept cens mousquetaires à cheual, tous des bandes de Hollande, & que le payement pouuoit consister en deux cens mille liures, ou enuiron : ayant esté resolu d'enuoyer commandement du Roy à Monsieur de Guise de les combattre, s'ils ne se retiroient, sauf à eux de demander leur payement à ceux qui les auoient fait venir. Et Monsieur de Themines en fut le porteur, pour assister encor Monsieur de Guise en cas de combat. Monsieur du Vair Garde des Sceaux fut visité par le Nonce de sa Sainteté, & le lendemain par les Ambassadeurs d'Espagne, de Venise, & autres. Le Lundy premier May, Monsieur de Maroles arriua de la part de Monsieur de Neuers, & des autres Princes qui estoient encore à Soissons, pour demander permission de venir trouuer le Roy, sans condition quelcõque; on differoit de luy bailler sa réponse,

attendant que le Roy eut enuoyé sa Declaration au Parlement pour leur descharge : & à l'issuë de l'affaire des *Reitres*, auant que publier ladite Declaration : mais ils firent tant d'instance, qu'enfin ils obtinrent permission de venir pour le Ieudy ensuiuant, sans attendre autre chose : & cependant ils se virent quelquefois auec Monsieur le Comte d'Auuergne, qui les festoya tous à Villers-Costrets, & particulierement Monsieur du Mayne : qui fut bien estonné, quand ledit Comte d'Auuergne luy fit voir le progrez du trauail qu'il auoit fait en terre dans dix jours, que ses gens y auoient vacqué : en sorte que dans cinq jours apres il s'en alloit dans le fossé tout à couuert : sans qu'il fut au pouuoir dudit Sieur du Mayne de l'empescher ny endommager. Ce fut la Reinville & Menillet, Capitaines celebres, qui ont long-temps seruy en Hollande, lesquels estoient les principaux directeurs de cét ouurage, auec l'assistance de Gormorin, Ingenieur Italien, qui auoit desseigné la Fortification de Quillebœuf.

L'apresdisnée il y eut conseil chez M. le Chancelier, où se trouua M. le Garde des Sceaux du Vair, & les mesmes Conseillers d'Estat, sans aucuns des Secretaires, ny des Intendants : où il fut resolu, que les Arrests deliberez sous M. Mangot, & qui estoient demeurez à signer, seroient signez par M. de Chasteau-neuf, ou autre plus ancien d'entre les Iuges, qui y auoient assisté : & le mesme jour le traitté fust acheué entre M. de Villeroy & Monsieur de Puysieux, pour la charge de Secretaire d'Estat, par lequel en consequence d'vn autre traitté, qu'ils auoient fait lors du deceds de feuë Madame de Puysieux, il fut

accordé que ledit Sieur de Puysieux exerceroit ladite charge comme deuant : que les appointemens demeureroient neantmoins audit Sieur de Villeroy, sa vie durant ; & qu'aprés le deceds dudit Sieur de Villeroy, ledit Sieur de Puysieux payeroit au sieur d'Halincourt la somme de cent quatre vingt mil liures, pour la recompense de ladite charge ; le tout sous le bon plaisir du Roy ; dont les contracts furent signez le lendemain.

Le mesme jour encores la Reine enuoya demander au Roy cinq ou six choses, mises par écrit en vn papier ; dont Monsieur de Lusson fut le porteur. 1. Que le Roy luy permist de se retirer à Moulins, ou autre ville de son appanage : & que ce fût dans deux ou trois jours. 2. Qu'elle pût sçauoir qui l'accompagneroit. 3. Que le Roy luy baillast absolu pouuoir dans la ville où elle se retireroit. 4. Qu'elle sceust si elle joüiroit de tous ses appanages & appointemens, ou de quelle portion d'iceux, pour regler sa dépense sur le pied de ce qui luy seroit asseuré. 5. Et qu'elle pût voir le Roy auant que partir. D'autres adjoustent, qu'elle demanda encores la vie de Barbin, plûtost en le confinant en quelque lieu du Royaume, ou l'enuoyant dehors d'iceluy.

Le Roy la fit répondre par écrit aussi : que s'il auoit differé de la voir durant quelques jours, il en auoit porté autant & plus de regret qu'elle, mais que l'estat de ses affaires ne l'auoit pas permis. Qu'il n'auoit pas deliberé de l'éloigner, ains de luy faire dans peu de jours autant de part de ses affaires, qu'il luy seroit possible. Mais qu'au cas qu'elle fût si resoluë de se retirer ; 1. Qu'elle le pourroit faire

quand il luy plairoit, soit à Moulins, ou telle autre ville de son Royaume qu'elle voudroit choisir. 2. Qu'elle ne seroit accompagnée que de ceux qu'elle voudroit. 3. Qu'elle auroit tout pouuoir absolu, non seulement dans la ville de sa residence, mais dans toute la Prouince, où elle se trouueroit située. 4. Qu'elle pourroit joüir de tous ses appanages & appointemens (qui sont beaucoup plus grands, que tous ceux que les autres Reines de France auoient eu cy-deuant : & se montent à plus d'onze cens mil liures par an: outre l'entiere disposition de tous les offices & benefices, qui y sont enclauez) & que quand cela ne luy suffiroit, on luy en bailleroit dauantage, jusques à s'incommoder plûtost qu'elle n'eust contentement. 5. Que le Roy la verroit infailliblement auant son départ. 6. Et pour le regard de Barbin, qu'il verroit de luy bailler contentement.

La Reine témoigna d'estre fort contente & satisfaite des réponses du Roy, & resolut à l'heure mesme de partir le Mercredy ensuiuant, & de s'en aller à Blois, en attendant que la maison de Moulins fust reparée, & en estat d'estre habitée; parce qu'ayant esté plus de vingt ans sans habitation des Grands, elle s'estoit fort délabrée. Le Roy le trouua bon, & resolut aussi en mesme temps de s'en aller le mesme jour au Bois de Vincennes, auec la Reine sa femme, & d'y demeurer quelques jours, pour auoir moyen de faire nettoyer le Louure : &, à ce que disent quelques-vns, pour faire visiter exactement par tout; afin d'estre mieux asseuré, qu'aucun scelerat Mareschaliste n'y eust mis de la poudre en quelque coin, ou preparé autre meschan-

ceté. Et toutes choses furent disposées de part & d'autre, pour le depart.

Le Mardy 2. May il y eut conseil à l'accoustumée, le matin chez le Roy ; & l'apresdisnée en bas, pour les parties ; & pour le surplus, il ne fust parlé que des preparatifs du voyage, tant du Roy, que de la Reine mere.

Le soir sur les huict ou neuf heures, on fit emprisonner le Trauail, Prestre Seculier du Dauphiné, cy-deuant Capucin nommé le Pere Hilaire, Delateur ou Instigateur du Cardinal Monopoli à l'inquisition de Rome : Et ce fut pour vne entreprise abominable qu'il auoit eu sur la personne de la Reine mere : laquelle il voulut faire mourir d'vne maladie douce, ce disoit-il ; & s'il ne s'en pouuoit asseurer, la tuer plustost d'vn coup de pistolet, quand il deuroit estre roüé & tiré à quatre cheuaux, se promettant qu'il la pourroit faire traisner par le peuple comme le Mareschal ; tant sa rage estoit exorbitante. Il s'en ouurit au Marquis de Bressieux, à Monsieur de Luynes, & à vn nommé l'Espinette ; lesquels en ayant aduerty le Roy & la Reine, le firent aussi-tost suiure ; obseruer & surprendre chez luy, à mesure qu'il en parloit audit Bressieux, qui s'y estoit transporté par commandement exprés du Roy & de la Reine. Ce fut le Cheualier du Guet qui le prit, & le mena au Fort l'Euesque, d'où il fut traduit le lendemain de grand matin dans la Conciergerie du Palais, ayant esté renuoyé au Parlement pour luy faire son procez. Il s'estoit ingeré dans l'entreprise contre le Mareschal d'Ancre auec tel artifice, qu'on auoit esté contraint de luy en faire part. Car ayant

proposé à Monsieur de Luynes qu'il pouuoit se deffaire du Mareschal luy seul, se promenant dans le Louvre vn iour que le Roy seroit à la chasse, & qu'il feroit en sorte que personne n'en sçauroit rien de vingt-quatre heures : ce qui le faisoit bien soupçonner de magie: il fut si effronté que de le dire encore au Roy : on luy fit réponse que l'affaire estoit si importante, qu'il y falloit bien penser; & tascha-on de s'en deffaire : Mais il y reuint auec telle importunité, & telle impudence, qu'il dit, que de Luynes luy en auoit fait la proposition; enfin il les mit en telle bredoüille, qu'ils se laisserent aller de luy découurir l'entreprise, qu'ils ont depuis executée, afin de le tenir cependant en haleine. Fasché donc de n'y auoir contribué ce qu'il s'estoit imaginé, & de n'auoir eu l'honneur, luy seul, en son particulier, il voulût se signaler par cette insigne méchanceté, s'estant adressé d'vne part audit Bressieux, & apres des sermens execrables pour le secret, donnant son ame à tous les Diables, & sur sa part de Paradis, apres auoir dit, que pour seruir cét Estat, il s'estoit fait Capucin, puis Huguenot, & enfin Prestre seculier; qu'il estoit ruïné à cause de sa charge qu'il auoit cherement achetée; qu'il n'en pouuoit rien esperer du Roy, tant que la Reine mere subsisteroit; parce qu'on se défiroit de luy; ny de ladite Reine mere, parce que c'estoit vne ingrate Princesse, qui ne faisoit rien pour les siens; & que l'aydant à s'en défaire, par le moyen de quelque seruiteur domestique, qui pourroit donner le boucon, ou de quelques soldats de ses Gardes, qu'il y pourroit introduire, il se rendroit recommandable au Roy, & en auroit toute sorte d'auancement;

parce que, disoit-il, sans cela tout estoit perdu; & que ce seroit la bonne fortune de la France, s'il le vouloit croire; & d'autre part, ayant dit audit Sieur de Luynes, qu'il estoit irreconciliable auec ladite Reine, qu'elle estoit Italienne; qu'il estoit impossible qu'elle perdist le ressentiment de ce qui s'estoit passé; que si luy ne l'empeschoit de subsister, elle l'empescheroit luy, & le perdroit enfin. Qu'estant mere, elle se remettroit bien auec le Roy, ou feroit quelque chose de pis; comme la Reine Catherine, laquelle il disoit auoir fait empoisonner le Roy Charles son fils, & autres choses semblables.

Le Mercredy 3. May, veille de l'Ascension, dés le matin il y eut Conseil en haut chez le Roy, apres lequel à cause du voyage du Roy, toutes les compagnies, tant du Parlement que Chambre des Comptes, & Cour des Aydes, enuoyerent des Deputez, qui s'en allerent haranguer deuant le Roy, pour se conjoüir auec sa Majesté de luy voir prendre l'administration de ses affaires. Ce furent les premiers Presidens de Verdun, Nicolai, & Cheualier, qui porterent la parole, chacun pour la Compagnie, dont il estoit le chef. Monsieur le Chancelier fit la repartie pour le Roy à chacune desdites Compagnies. Et il fut remarqué entr'autres choses, que le President Cheualier auoit dit aux anciens Ministres d'Estat, qui auoient esté rappellez, d'apprendre à ne pas abuser du bas aage du Roy.

La Reine mere enuoya Monsieur de Lusson vers le Roy, pour l'aduertir de ce qu'elle luy vouloit dire; & sçauoir quelle réponse on luy feroit; & pour le mieux concerter, elle enuoya par écrit toutes les paroles qu'elle desiroit prononcer. Le

Roy les fit voir à ſon Conſeil, & de l'auis d'iceluy fit coucher par écrit la réponſe, qu'il deuoit faire; & la luy fit montrer auant que d'aller chez elle. Meſdames Sœurs du Roy vinrent donner le bon-jour à ſa Majeſté, & luy demander congé d'aller accompagner la Reine leur mere, juſques à trois lieuës d'icy; ce qui leur fut octroyé, enſemble aux autres Princeſſes, excepté celle de Conty; à laquelle on commanda de demeurer pour accompagner la Reine Regnante au Bois de Vincennes; afin qu'elle n'allaſt toute ſeule, ayant laiſſé aller ſa mere, & ſa belle-ſœur, auec la Reine mere.

Si-toſt que le Roy eut diſné, il deſcendit par la montée du quartier de la Reine Regnante, & entra dans la chambre de la Reine mere; il eſtoit accompagné de Monſieur ſon frere, de Meſſieurs de Luynes, de du Hallier, & de fort peu d'autres perſonnes. La Reine mere vint auſſi-toſt vers luy, & commençant, non par le mot de *Mon fils*, qu'elle auoit fait écrire dans ſon papier; ains par celuy de *Monſieur*, luy dit, *Monſieur, i'ay fait ce que i'ay pû pour m'acquitter dignement de la Regence & adminiſtration que vous m'auiez commiſe de vos affaires & de voſtre Eſtat; ſi le ſuccez n'en a eſté ſi heureux, que i'auois deſiré, & s'il y eſt aduenu aucune choſe, qui n'ayt eſté ſi conforme à vos intentions, & qui ne vous ayt contenté, i'en ſuis bien marrie; & vous puis aſſeurer que ce n'a pas eſté à faute de bonne volonté de ma part, ains plûtoſt, pour ne me l'auoir fait connoiſtre de la voſtre. Ie ſuis bien ayſe qu'ayez repris vous meſme la conduite de voſtre Eſtat, & prie Dieu de bon cœur, que ce ſoit auec toute ſorte de proſperité. Ie vous remercie de la permiſſion que m'auez baillée de me reti-*

rer à Blois ; ensemble des autres choses, que m'auez accordées. Et vous prie d'auoir agreable ce que i'ay fait pour vous iusques à present, de vous souuenir de moy, & de m'estre bon fils, & bon Roy.

Le Roy répondit: *Madame, I'ay sçeu que vous auez apporté toute sorte de soins & d'affection en la conduitte que vous auez euë de mes affaires, & que vous y auez fait tout ce que vous auez pû. C'est pourquoy ie l'ay eu pour agreable, & vous en remercie bien-fort, comme estant content & tres-satisfait. Vous auez voulu aller à Blois, ie l'ay trouué bon, puisque vous le desirez. Mais quand vous eussiez voulu demeurer à la Cour, ie vous y eusse tousiours donné la part, que vous deuez auoir en la direction de mes affaires: Et seray tousiours prest à le faire quand vous voudrez. Et en toute façon, ie ne manqueray iamais de vous honorer, de vous aymer, & de vous obeyr comme fils en toutes les occasions qui s'en presenteront.*

La Reine dit encores: *Monsieur, lors que la maison de Moulins sera reparée, ne trouuerés-vous pas bon, que ie m'y puisse retirer?* Le Roy luy dit, *Madame, vous pourrez faire comme il vous plaira; & quand Moulins ne vous agréeroit, vous pourrez choisir telle autre ville de mon Royaume que bon vous semblera; & par tout, vous aurez le mesme pouuoir que moy.* La Reine adjoûta: *Monsieur, ie vous ay fait prier pour Barbin, s'il y a eu du mal en son administration; ce n'est pas luy proprement, qui en est coupable; ie vous prie de le faire mettre en liberté.* Le Roy se trouua vn peu surpris: car il n'auoit pas préueu cette demande, & ne s'y estoit pas apresté. Il se retira donc vn pas ou deux en arriere, & apres y auoir vn peu pensé, luy dit, *Madame, ie vous ay desia fait dire*

que ie verrois de vous donner contentement pour son regard, comme ie feray en toute autre chose. Lors la Reine ne pouuant plus retenir ses larmes, & pleurant chaudement, s'approcha du Roy, & le baisa à la bouche sans l'embrasser. Et le Roy, qui auoit esté bien constant durant toute cette entre-veuë, se retira : mais ce ne fust pas sans répandre quelques larmes. Monsieur son frere s'approcha en mesme temps, & fit sa harangue fort courte: la Reine toute fonduë en larmes, ne pouüant presque parler, fit vne courte repartie, & l'embrassant le baisa par deux fois, & apres il suiuit le Roy.

Monsieur de Luynes la salüa, & elle le tira à part, & parla à luy, disant : *vous sçauez bien, Monsieur de Luynes, que ie vous ay tousiours aymé ; tenez-moy tousiours aux bonnes graces du Roy.* Et disoit-on, que c'estoit principalement pour luy recommander le Roy, & qu'entre autres choses, elle luy auoit recommandé Barbin. Et de fait elle eut ce soin en partant, d'enuoyer dire audit Barbin dans le Fort-l'Euesque, où il estoit encores, d'auoir bon courage, qu'elle auoit parlé pour luy. La Reine sortit donc de sa chambre, conduitte par ledit Bressieux ; & quelques Gardes qu'il y eut, elle eut bien de la peine de fendre la presse, qui estoit dans la Cour du Louure, & de pouuoir arriuer iusques à son Carrosse, encores qu'il ne fut pas loin de la porte de sa chambre. Le Duc de Montelcon, Ambassadeur d'Espagne, qui la pensoit salüer en passant, se trouua tellement foullé & engagé dans cette presse, qu'il n'eut point de moyen de s'en démesler pour la salüer à son ayse ; & elle l'ayant apperceu en

paſſant, ne s'y arreſta pas neantmoins, ains s'en alla droit dans ſon carroſſe, où elle fut long-temps, auant que tout fut accommodé; & que le chariot qui embarraſſoit le paſſage, eut pû couler. Elle ſe mit ſur le deuant à ſa place ordinaire, du coſté du cocher. Madame la Comteſſe de Soiſſons, Madame le Doüairiere de Guiſe, Madame la Ducheſſe de Guiſe, & Madame de Longueville, ſe mirent aux portieres. Monſieur de la Curée eut le commandement de l'aller accompagner iuſques à Blois, auec ſa compagnie de cheuaux legers du Roy, & tout plein de Nobleſſe & autre caualerie. Monſieur le Premier, comme Gouuerneur de Paris, s'y en alla auſſi auec quelque Nobleſſe, iuſques à deux ou trois lieuës, d'où il ramena Meſdames. Les Gardes de la Reine, qui luy furent renduës au ſortir du Louure, s'y ioignirent auſſi auec leurs caſaques & hocquetons; & Preſle leur Capitaine, & tous enſemble faiſoient vn gros de caualerie, qui occupoit tout le Pont-neuf, toute la ruë Dauphine, & dauantage, & marchoient auec les trompettes ſonnantes par la Ville. Apres ſuiuoit le Carroſſe de l'Eſcuyer de la Reine, dans lequel eſtoit Monſieur de Villeſauin, ſon Secretaire, le Marquis de Themines, Roger, & vn autre; Monſieur de Breſſieux n'y eſtoit pas, dautant qu'il eſtoit demeuré, pour l'information & aueration dudit Trauail. Vn peu apres venoit le grand carroſſe de la Reine, couuert de velours noir, traiſné par ſix cheuaux bais; puis vn petit carroſſe de campagne, que la Reine auoit fait faire exprés pour ce voyage, de cuir de vache de rouſſi rouge, aux fers dorés, recouuers par deſſus d'vne toille blanche pour le conſeruer de la pouſſiere, ſans

qu'il y eust personne dedans, & tiré par six cheuaux blancs & harnachés de mesme cuir rouge, & les ferrures dorées. Tout contre celuy-là marchoit le carrosse de Mesdames, puis ceux de Madame la Comtesse de Soissons, des Dames Doüairiere & Duchesse de Guise, & de Madame de Longueuille, & tout plein d'autres, jusques à douze ou quinze, tous à six cheuaux, entre lesquels estoient ceux de Madame de Guercheuille, de Madame de Bressieux, lesquelles sont seules des Dames de qualité, qui allerent demeurer auprés de la Reine ; le dernier estoit vn de ceux de la Reine, dans lequel furent Monsieur de Lusson & Monsieur de Chartres. Quand elle fut au bout du Pont-neuf, au lieu de suiure dans la ruë Dauphine, dans laquelle toute la Cauallerie, & son premier carrosse s'estoient enfilés, elle voulut se détourner deuant les Augustins ; & s'en alla passer par le Fauxbourg Sainct Iacques. On disoit que ce fut pour éuiter de voir en passant sa maison de Luxembourg; dans laquelle on remarqua, qu'elle estoit venuë descendre l'année passée, auant qu'aller au Louure, le iour de son arriuée en cette ville, venant du voyage de Bordeaux, qui estoit précisément maintenant, elle s'en alloit coucher à Linas, & le lendemain à Estampes. Le Roy eut cette patience de se tenir fort long-temps à vne gallerie, qui est hors des fenestres de la chambre de la Reine Regnante, parmy vne infinité de Noblesse, qui y estoit pour voir ce départ : & n'en bougea que tout ne fust hors du Louure, & apres il s'en alla encore au bout de la Gallerie, d'où il la vid passer sur le Pont-neuf, l'ayant perduë de veuë, dit, *Allons nous-en au Bois de Vincennes* ; & à l'heure

mesme s'en alla monter en carrosse, ensemble la Reine Regnante, & Monsieur, & y alla coucher. Et fut encore accompagné des plus Grands de la Cour, & de grand nombre de Noblesse, qui n'estoit pas allée auec la Reine mere. Et estant arriué audit lieu du Bois de Vincennes, Monsieur le Grand le vint saluer, venant de Bourgongne auec Monsieur de Thermes, le Marquis de Mirebeau, le Comte de Tonnerre, & tout plein de Noblesse de ce païs-là, d'où il n'auoit osé bouger durant les quatre ou cinq dernieres années du regne du Mareschal d'Ancre, il marchoit à quarante cheuaux de poste.

Sur les quatre ou cinq heures du soir, Monsieur le Chancelier, accompagné de Monsieur de Puisieux, son fils, s'en alla visiter M. le Garde des Sceaux du Vair en son logis des Bernardins, où il tenoit pour lors le sceau; Monsieur le Garde des Sceaux en estant aduerty, ferma le sceau, & s'en alla au deuant de luy jusques en la Cour, où il le receut, & l'emmena en sa chambre, où ils demeurerent tous trois enfermez, vne grosse heure: Monsieur le Chancelier considera fort le logis en sortant, & le trouuoit fort beau, fort aëré, & fort agreable. Monsieur le Garde des Sceaux le reconduisit jusques à la porte de son logis, où il attendit jusques à ce qu'il vist rouler le carrosse; mais ce ne fut pas sans grandes ceremonies & complimens, sur ce que Monsieur le Chancelier vouloit que Monsieur le Garde des Sceaux s'en retournast auant que luy entrast en son carrosse, autrement qu'il l'obligeroit d'en faire de mesmes en son endroit.

Tandis qu'ils estoient ensemble, on amena le Sr. Andrea, Aumosnier de la Mareschale, que le

Baron de Rabat auoit trouué, je ne ſçay où ; on le fit entrer dans la chambre, auant que Monſieur le Chancelier ſortit, où il fut interrogé de quelque choſe ; mais aprés le depart de Monſieur le Chancelier, il fut interrogé pour le moins vne bonne heure durant, & renuoyé chez ledit Sieur de Rabat, qui l'auoit amené ſous vn ſauf-conduit du Roy.

Le ſoir Barbin fut mené à la Baſtille. Il auoit vne charge de Sur-intendant de la maiſon de la Reine mere, laquelle luy valoit quatre mil liures de gages ; & ne la pouuant exercer, il y auoit là force competiteurs pour l'achepter de luy, au prix de cent mil liures, dont les principaux eſtoient ledit Villeſauin, Beauregard, frere de Monſieur de Beaumarchés, Montmor. Mais il faiſoit grande difficulté de ſigner la démiſſion, de crainte que la finance ne courut fortune, & qu'il ne ſe trouuaſt ſans charge, & ſans le prix d'icelle.

Le Ieudy quatriéme May, jour de l'Aſcenſion, le Roy ne bougea de la maiſon du Bois de Vincennes, à cauſe du mauuais temps de pluye, qui ne ceſſa de tout le jour : & aprés y auoir fait ſa deuotion, Monſieur de Vendoſme y arriua ſur le midy, auec le Marquis de Cœuures. Monſieur du Mayne vint vne heure aprés, ayant laiſſé en chemin le Preſident le Iay, qui n'oſa ſe preſenter auant la publication de la Declaration du Roy. Sur les deux heures Monſieur de Neuers y vint auſſi. Ils auoient tous couché à Dammartin, & ne voulurent pas venir enſemble, à cauſe des rangs : ils furent tous fort fauorablement receus du Roy, qui print en fort bonne part leur franchiſe de s'eſtre venus ſoûmettre à ſa diſ-

cretion, auant la Declaration verifiée. Ils se trouuerent tous ensemble chez la Reine Regnante, à laquelle ils baiserent la robbe, l'vn aprés l'autre, & s'y entretindrent assez longtemps. Tous ces autres Princes & Seigneurs s'y trouuerent aussi, sçauoir est, Monsieur le Cardinal de Guise, Monsieur de Ioinville, Monsieur de Nemours, Monsieur d'Elbœuf, Monsieur de Longueville, Monsieur le Cheualier de Vandosme, les Ducs de Rets, de Montbason, de Rohan, & autres : & apres qu'ils eurent veu Monsieur, qui estoit logé au troisiéme estage de la Tour du Bois de Vincennes, en la mesme chambre, qui auoit esté preparée pour la prison de Monsieur le Prince, ils s'en vindrent le soir coucher tous à Paris. Le Conseil ne fut point au Bois de Vincennes de tout ce iour-là, tant à cause de la bonne feste, que du mauuais temps.

Le Vendredy, cinquiéme de May, le Sceau fut tenu la matinée; & aprés disner, on s'en alla tenir Conseil chez le Roy, au Bois de Vincennes, où se trouuerent tous ces Princes & Seigneurs : à l'issuë duquel le Roy receut en la ruëlle de son lict Dom Baltazar de Zuniga, Ambassadeur extraordinaire d'Espagne, reuenant de Prague, conduit par le Duc de Monteleon : & pendant cette audiance, le Roy commanda à tous ces Princes de se couurir, ce qu'ils firent en mesme temps, que les Ambassadeurs : lesquels aprés s'en allerent chez la Reine faire leurs complimens, où se trouua aussi la femme de D. Balthasar. Aprés cette ceremonie Monsieur le Garde des Sceaux fit auancer vers le Roy le Sieur Menard, Lieutenant en la Preuosté d'Angers, le-

quel presenta à sa Majesté le liure qu'il a fait nouuellement imprimer de l'Histoire de Sainct Loüis par Ioinville, selon le vieil langage du temps : quand on dit au Roy que c'estoit le langage que parloit Sainct Loüis, il se mit à lire si auidement, qu'il y fut vne grosse demie heure sans qu'on l'en peût diuertir, & prenoit vn grand plaisir de le lire;& rioit de bon cœur,quād il trouuoit quelque ramage extrauagant du siecle. Ce jour-là on acheua le procés, accusations, & confrontations desdits Sieurs de Luynes, Bressieux & l'Espinette, audit Trauail, apres lesquelles, ledit Bressieux partit, pour s'en aller trouuer la Reine mere, sur le chemin d'Orleans. Il arriua des Députez de l'assemblée de la Rochelle, pour se conjoüir auec le Roy, & l'asseurer de leur fidelité : mais on refusa neantmoins de leur donner audiance, parce que leur assemblée n'estoit pas conuoquée par permission du Roy. Il estoit arriué auparauant des Députez de Roüen, tant du Parlement que de la ville, pour se conjoüir auec le Roy, & pour requerir la démolition de Quillebœuf, & du Pontdelarche, lesquels furent fort bien receus : ils dirent que sans ce coup Roüen s'en alloit reuolter, & appeller Monsieur de Longueville à leur secours, ne pouuans plus porter le joug du Mareschal. Betancour, Gouuerneur du Chasteau de Caën, auoit fait vn peu de difficulté de prime-abord à remettre ledit Chasteau entre les mains de l'Exempt, qui y auoit esté enuoyé d'icy ; mais les habitans ayant offert audit Exempt de l'assister, Betancourt se resolut d'obeïr, & luy remit la place.

Le Samedy l'on croyoit que l'affaire du Trauail deust estre jugée, mais elle fut remise au Lundy ; cependant les Gens du Roy du Parlement s'en allerent audit Bois de Vincennes voir le Roy.

Et Monsieur du Mayne fit traduire en la Conciergerie du Palais ce prisonnier mentionné en la lettre du Roy, qui auoit entrepris sur sa personne, pour luy parfaire son procez, conformément à l'Arrest de ladite Cour de Parlement, du mois de Decembre & Ianuier dernier.

L'on est attendant des nouuelles des Reistres & de Monsieur de Guise, que l'on craint estre aux mains ; s'ils se fussent retirez, on eust enuoyé congedier les trois armées du Roy, pour le licenciement desquels il auoit esté mis fonds ces iours passez de douze ou quinze cens mil liures. On croit que la dépense d'icelles, depuis ce dernier mouuement, se monte à plus de deux millions d'or, bien asseurément.

La Mareschale est toûjours à la Bastille, où l'on dit qu'elle estoit allée si mal pourueuë, qu'il falut que Madame de Persan, femme du Capitaine, luy enuoyast deux chemises par charité. On dit que Monsieur le Prince en oyant parler, disoit qu'il en auoit pitié, estimant que ce ne fust pas elle qui fust coupable des maux de la France, ains son mary. Ladite Dame de Persan l'alla visiter par charité, & la voulant faire asseoir auprés d'elle, la Mareschale ne vouloit iamais s'asseoir, tant elle estoit humiliée ; au lieu qu'auparauant, elle ne vouloit pas seulement laisser entrer dans sa chambre les Princes, les Princesses, ny les plus Grands du Royaume ;

& qu'elle ne vouloit seulement qu'on la regardast, disant, *qu'on luy faisoit peur, quand on la regardoit : & qu'on la pouuoit ensorceler, en la regardant* ; qui fut la cause qu'elle ne voulut plus voir tout plein de ses seruiteurs, seulement pour l'auoir regardée ; & sur la fin de sa faueur, elle auoit mesme banny de sa chambre, pour ce sujet, M. de Lusson, & Faydeau, qui auoit esté le dernier en faueur.

Le Dimanche 7. May la Reine Mere arriua à Orleans, où M. le Comte de S. Paul, par commandement qu'il auoit eu du Roy, luy fit la plus honorable reception qu'elle eust sçeu desirer, ayant fait tirer le canon, estant allé au deuant d'elle auec tous les ordres, & grand nombre de Noblesse qui estoit prés de luy : & le lendemain elle s'en alla à Nostre-Dame de Clery faire ses deuotions auant qu'arriuer à Blois.

Le mesme iour du Dimanche sur les deux heures aprés midy, deceda M. le President de Thou, aprés des douleurs de cholique qui l'auoient tenu plus de six mois, & luy auoient mis enfin la gangraine dans les boyaux & dans vne cuisse, dont il mourut fort soudainement : car il ne pensoit pas estre si proche de la mort deux ou trois iours auparauant. Il a fait vne mort digne d'vn grand homme de bien, ayant eu assez de temps pour se reconnoistre, & pour se recommander à Dieu, & assez de constance pour conforter ses amis, qui estoient presens : Il a fait vn Testament dont on fait grand cas, par lequel, entr'autres choses, il a défendu de vendre ny d'aliener sa Bibliotheque. La charge qu'il auoit de Grand Maistre de la Bibliotheque du Roy, a esté conseruée à son fils aisné, quoy qu'il n'aye que dix

ans, en consideration des seruices & merites du Pere, & de la Maison. Il a laissé six enfans, trois masles & trois filles, Monsieur le President Cheualier a aspiré à la charge dudit sieur de Thou, en la direction des Finances, & en a presté depuis le serment.

Le Lundy, Mardy & Mercredy, a esté trauaillé à la continuation des procez, tant du Trauail, que du prisonnier lequel Monsieur du Mayne a fait venir de Soissons; & on a reïteré les trois proclamations, que tous les domestiques dudit Mareschal eussent à vuider la ville dans vingt-quatre heures, à peine de la vie; & finalement ledit iour de Mercredy, Trauail a esté condamné par Arrest de la Cour, les trois Chambres assemblées, à estre roüé, estranglé, & bruslé auec tout son procez, & a esté executé en Gréve; il se montroit fort constant & fort resolu à la mort, qu'il croyoit auoir bien meritée, & aux deux premiers coups cria fort haut, *Iesus Maria.* Il auoit auoüé sur la sellette la plus grande partie de l'accusation, & dit entr'autres choses, que pour le bien de l'Estat, il n'eust point fait difficulté de tuer son pere & sa mere.

Le mesme iour le sieur de Maillot vint vers le Roy de la part de la Reine Mere, pour salüer sa Majesté, & luy donner des nouuelles de son voyage & arriuée à Blois; il fut fauorablement receu: & apres se presenterent les Deputez du Parlement de Roüen en nombre de dix, le premier & troisiéme President, sept ou huict Conseillers, & le Procureur General, pour se conjoüyr auec sa Majesté du rétablissement de ses affaires, & pour faire leur plainte des procedures de Monsieur Moran Maistre des Requestes,

& de l'Arreſt du Conſeil, qui auoit eſté donné en ſuitte d'icelles. L'affaire fut remiſe au Conſeil, & apres leſdits Deputez allerent ſalüer la Reine, & ſe mirent tous à genoux: Monſieur de Luynes, comme Gouuerneur de Paris, les preſenta, & la Reine les fit à l'inſtant releuer.

Vn Gentilhomme vint de la part de Monſieur de Guiſe, qui porta la nouuelle aſſeurée de la retraitte des *Reitres*, leſquels eſtoient allez paſſer quaſi ſur le foſſé de Nancy, penſans paſſer la riuiere ſur vn Pont qui eſtoit prés de là: mais ayans trouué le Pont rompu, & ſçachans que ledit ſieur de Guiſe eſtoit à leur queuë, ils rebrouſſerent chemin; & pour aller plus legerement, quitterent tout leur bagage, & s'en retournerent du coſté de l'Eueſché de Mets: & ayant fait vne courvée de vingt lieuës, & paſſé deux groſſes riuieres en vn iour, ſortirent du Royaume: Monſieur de Guiſe les ſuiuoit de fort prés auec ſa caualerie, & quarante chariots chargez d'infanterie, & eſtoit reſolu de les combatre, s'ils ne s'en fuſſent enfuys.

Le Ieudy 11. May, Monſieur de Longueville, qui auoit touſiours depuis ſon retour logé dans l'Hoſtel de Soiſſons chez ſa maiſtreſſe, la ramena chez luy en l'Hoſtel de Longueville, où il y eut vn bal celebre auec conuoy de toutes les Dames de la Cour. La Reine vint du Bois de Vincennes exprés auec toutes les Princeſſes, pour s'y trouuer, & apres le bal fut feſtoyée d'vne fort ſomptueuſe collation; & apres elle s'en retourna coucher au Bois de Vincennes: & ledit ſieur de Longueville fit le ſoir vn ſouper ſolemnel.

La nuict à minuict la Mareſchale fut traduite

par

par du Hallier, de la Bastille aux prisons du Palais ; sans emporter autres hardes que les habillemens dont elle estoit habillée, vn petit fagot qu'elle auoit fait de son linge, qui n'estoit gueres plus gros que sa teste, & vn manchon dans lequel elle auoit enuiron quatre-vingts escus ; & tout à l'entrée on fit l'écrouë de son emprisonnement dans le registre du Concierge, dans lequel elle fut contrainte de signer de sa main, & pour cét effet, posa son manchon sur la table, pour signer plus à son aise : mais comme elle estoit attentiue à son écriture, son manchon fut dérobé, en sorte qu'on ne le sceut depuis retrouuer. Dés qu'elle entra dans la prison, elle se mit à crier, *O imè ! son persa !*

Elle auoit vne vieille Damoiselle Italienne, & son Apothicaire, lesquels luy auoient tenu compagnie dans la Bastille, & jusques-là : mais ils l'abandonnerent lors, & elle fut mise dans la mesme chambre dans laquelle elle auoit fait mettre le Moine de saint Martin, comme trop amy de M. le Prince, lequel le Roy auoit fait élargir peu de jours auparauant.

Le lendemain au matin les Chambres furent assemblées au Parlement, pour voir la Commission que le Roy y auoit enuoyée, aux fins de faire le procez criminel à la memoire & à la vefue du Mareschal d'Ancre défunct, ensemble à leurs complices & adherans ; sur laquelle, parce qu'il s'agissoit de crime contre le Roy, suiuant les anciennes obseruances, on commit deux Presidents & deux Conseillers, sçauoir Monsieur de Verdun, M. Seguier, Monsieur Courtin & M. des Landes, pour informer, interroger, faire

& parfaire ledit procez.

Apres on delibera sur les lettres patentes de Declaration de sa Majesté, portans pardon en faueur des Princes absens, & leurs adherans, & abolition des desordres passez, lesquelles furent verifiées sans controuerse; & à l'heure mesme on tint extraordinairement l'Audiance publique, en laquelle elles furent leuës, publiées, oüyes, & ce requerant le Procureur General du Roy, & ordonné qu'elles seroient enregistrées & publiées par le ressort. Il fut remarqué, que toute la Compagnie assista à cette deliberation, excepté cinq Conseillers, lesquels estoient des particuliers amis dudit Mareschal, sçauoir est, Messieurs Ollier, Sauare, Charton, & les deux Buissons, lesquels de leur propre mouuement, aymerent mieux s'en abstenir, que de s'y trouuer, comme il leur eust esté permis.

Le mesme jour Monsieur de Neuers, qui estoit allé visiter Madame de Guise, auec tout plein de complimens, parloit par permission du Roy, pour s'en aller à Neuers voir Madame sa femme, & en reuenir dans sept ou huict jours. Il y auoit eu quelque froideur entre Monsieur de Ioinville & Monsieur du Mayne, à cause de la charge de Grand Chambellan que ledit sieur de Ioinville auoit acceptée & exercée pendant l'absence dudit sieur du Mayne; & dés le Dimanche precedent Monsieur du Mayne s'estant trouué au leuer du Roy, auoit pris la chemise, & la luy auoit baillée; dont ledit sieur de Ioinville, qui suruint aprés, s'estoit vn peu piqué, & s'estoit retiré à sa maison de Chevreuse, d'où il n'auoit bougé de quelques jours. Ils furent donc inuitez tous deux à disner ce jour là chez Mon-

sieur le Cardinal de Guise, où ils se trouuerent, & leur accord fut fait, à la charge qu'il ne se parleroit de rien que ce fut de tout le passé, & qu'ils viuroient desormais en bons parens & amis; & depuis se sont trouuez ensemble en tout plein d'autres lieux, où ils ont vécu comme de tout temps ils auoient fait.

Le Samedy 13. on receut des nouuelles de diuers endroits du Royaume, où l'allegresse auoit esté nompareille de la mort de ce monstre, & nommément de plusieurs villes, où l'on auoit fait des effigies dudit Mareschal, & les auoit-on traînées par la ville, des feux de joye & autres réjouyssances, qui auoient duré des journées & des nuicts toutes entieres. Et dehors le Royaume, qu'en Hollande, durant 24. heures jour & nuict, on n'auoit cessé de boire à la mode du païs. En Angleterre, de faire des feux de joye, encores que le Roy fut absent: car il est allé en Escosse: Et en Piedmont, que le Prince Maggior auoit esté sur le poinct de prendre la poste & s'en venir en France à l'heure mesme; encores ne sçait-on s'il ne viendra pas, aprés que le Gouuerneur de Sauoye, nepueu de son Altesse, aura fait les premiers compliments.

Sur le tard le Roy reuint à Paris, pour y faire les festes, & eust-on nouuelles que Monsieur le Comte d'Auuergne se portoit mieux, & estoit hors de danger d'vne grande & violente maladie qu'il auoit euë, laquelle l'auoit porté, jusques à estre tout couuert de pourpre: On doutoit au contraire bien fort de la santé de Monsieur le Mareschal de Themines; & Monsieur de la Force auoit demandé la Mareschaussée en cas de vacance; dont il y eust eu vn nouueau sujet de mé-

contentement à Saint Geran. Combien que quand on luy faisoit la guerre de la charge de Mareschal, qu'il y auoit pretenduë par la mort de Conchin, on dit qu'il dit au Roy qu'il luy en quitteroit volontiers sa pretension, si sa Majesté luy vouloit permettre vne autre charge; & aprés auoir laissé le monde vn peu en suspens, il s'expliqua, & dit, qu'il ne desiroit autre charge que celle de Bourreau, pour pendre Barbin, dont il y eut bien de la risée.

Le Dimanche, jour de la Pentecoste, quatorziéme May, le Roy s'habilla de couleur de feüille morte; ce qu'il ne fait jamais de toute l'année, que ce jour-là, à cause que c'est le jour de la mort du feu Roy; & n'a jamais manqué de l'obseruer ainsi tous les ans, depuis qu'il est Roy; & pour cét effet toutes les années sur l'estat de la dépence de ses habillemens, on en met vn de cette couleur-là, lequel il ne porte que ledit jour 14. May, & à cause du jour de la feste, il mit par dessus son manteau le grand Collier de l'Ordre du Sainct Esprit, & en cét équipage il s'en alla faire son bon-jour dans la Chappelle de Bourbon, assisté de Monsieur le Cardinal du Perron, comme Grand Aumosnier, lequel pour son indisposition n'auoit pû se trouuer en telles ceremonies durant trois ou quatre ans auparauant; & de sept ou huict Euesques, de quelques Cheualiers de l'Ordre auec leur grand Collier, & grand nombre de Noblesse, l'Euesque d'Angers celebrant.

Aprés il s'en alla toucher les malades d'écroüelles dans la grande gallerie des Tuilleries, lesquels estoient rangez à genoux l'vn contre l'autre, tout en vne file qui tenoit d'vn

bout de ladite Gallerie, iufques fort prés de l'autre bout, & y en auoit 826. de compte fait.

Toute la femaine de Pentecofte, il n'y eut rien de plus memorable que l'eftabliffement de Monfieur d'Agean en la charge & commiffion d'Intendant des Finances, pour auoir en fon departement tout ce qui touche les finances & dépenfe de la maifon du Roy, qui n'eft pas vne nouuelle érection d'office ; car ce ne font que commiffions ; ains vne efpece de fubrogation à la place de Monfieur de Maupeou ; à qui, comme plus ancien Intendant, on a rendu la fonction du controolle, qu'il auoit tenuë autrefois deuant Barbin : & à qui on l'auoit oftée quand on changea l'ordre de la direction des finances. Monfieur de Vitry prefenta au Parlement diuerfes Lettres Patentes ; l'vne portoit adueu du meurtre commis par l'entreprife dudit Vitry & autres, en la perfonne du Marefchal d'Ancre, par commandement exprés de fa Majefté ; les autres eftoient des prouifions de Marefchal de France, à la place dudit Marefchal d'Ancre, & de Confeiller d'Efpée en la Cour de Parlement. Celles d'adueu furent admifes & enregiftrées : fur celles de Confeiller, il fut ordonné qu'on informeroit *de Vita & moribus*, à l'accouftumée, nonobftant que le Roy euft témoigné defirer qu'on paffaft par deffus cette formalité là ; & celles du Marefchal furent referuées à vne audience publique, aprés ladite information, & reception en la charge de Confeiller. L'information fut faite & rapportée le Lundy vingt-deuxiéme May, & ordonné que ledit fieur de Vitry feroit receu en ladite charge de Confeiller ; & en mefme temps il fut intro-

duit dans la Grand' Chambre, où c'est qu'on luy fit laisser l'épée en entrant ; & aprés qu'on luy eut fait prester le serment au Barreau, on luy fit rendre son épée, & lors il vint prendre place en qualité de Conseiller, au dessus des Maistres des Requestes qui s'y trouuerent.

Le Mardy 23. ledit sieur de Vitry vint au Parlement en caualcade, mené par M. le Comte de Soissons, & accompagné de plusieurs Ducs, Pairs, Officiers de la Couronne, & grand nombre de Noblesse, tous fort richement parez, & n'y arriuerent que sur les huict ou neuf heures du matin. Auant leur arriuée, il y eust vn peu de contention entre les Maistres des Requestes, qui y deuoient assister ; sur ce qu'il y en auoit desia quatre qui estoient assis en leur rang, lors que le sieur de Ianicour arriua, qui estoit plus ancien que tous les autres, lequel voulut auoir place ; & parce que le Reglement porte qu'il n'y en peut auoir que quatre, il falust que le dernier se retirast ; ce qu'il fit fort mal volontiers, présupofant que ce luy fût vn droit acquis, puis qu'ils auoient déja pris place, & que ce deuoit estre de l'honnesteté du plus ancien, de ne s'y presenter pas, puis que les places estoient remplies ; & de fait il en fut fait plainte le lendemain entre Messieurs les Maistres des Requestes, & ordonné que desormais quand les places seroient remplies, il ne seroit plus loisible aux anciens d'aller déplacer ceux qui s'y troueroient.

Il y eust deux autres contentions : l'vne, sur ce que plusieurs Seigneurs portent l'épée le jour que le Roy y vient en personne ; surquoy il fut deliberé & prononcé par le premier President, qu'vn chacun lairroit l'épée, excepté ceux qui

auoient sceance comme Conseillers, & aussitost ils remirent tous leurs épées entre les mains des Huissiers. L'autre fust sur ce que Monsieur le Premier Gouuerneur de Paris, qui est receu Conseiller en la Cour depuis le voyage du Roy à Bourdeaux, voulut sçauoir s'il deuoit preceder, ou ceder au Sieur de Vitry,& en ayant consulté la Cour, Messieurs en delibererent, mais il ne fut rien prononcé, & aprés la deliberation, M. le Premier se retira sans bruit. Monsieur le Comte arriuant, laissa Monsieur de Vitry au Barreau vis à vis du premier President, joignant son Aduocat, & luy monta au premier siege à costé droit de celuy du Roy; & au dessous de luy, du mesme costé, se mirent Monsieur de Noyon, comme Comte & Pair de France Ecclesiastique, Messieurs les Ducs d'Vzés, de Retz, de Montbason & de Rohan, & aprés Messieurs le Mareschal de Souuré, le Grand, & les Maistres des Requestes,& Conseillers lais. De l'aute costé estoient, le premier President, & le President Blancmesnil en robbe rouge, & les Conseillers clercs.

Le Sieur de la Marteliere parla pour Monsieur de Vitry, & entr'autres choses, déduisit la Genealogie de sa Maison de l'Hospital, descenduë d'vn gendre du Duc de Milan, dont le fils Ferry de l'Hospital, auoit épousé vne fille de Philippes Prince de Tarante, de la maison des Roys de Sicile d'Anjou, duquel mariage estoit descendu le premier de cette maison-là, qui vint en France, où il épousa la fille de Brac, Sur-intendant des Finances, d'où il estoit sorty de fort illustres personnes successiuement, desquelles il fit vne grande déduction. Tandis qu'il parloit,

Monsieur de Vitry estoit debout & couuert, & parce que la chaleur & presse estoit fort grande, il luy échappa de s'asseoir, mais aussi-tost le premier President luy dit tout haut, *soyez debout & couuert*. Apres les conclusions de l'Aduocat, ledit Sieur de Vitry fut receu au serment de Mareschal, conformément ausdites lettres.

Monsieur Seruin, pour le Procureur General du Roy, fit vne grande inuectiue contre le Mareschal d'Ancre, de qui il fit la Genealogie; venuë d'vn petit Notaire d'Arezzo, qui estoit son grand pere, & declama estrangement contre ceux qui auoient fléchy le genoüil deuant Baal, sans oublier le mot mesmes de coyonnerie. Et apres auoir exalté l'action du Roy, qui auoit fait abbattre ce monstre, & celle dudit Sieur de Vitry, qui en auoit esté l'instrument, adhera aux conclusions dudit Aduocat, ledit Sieur de Vitry demeurant tousiours découuert & debout.

Le Premier President se leua, & prit les aduis de ceux qui estoient de son costé, en deux fois, apres passa à l'autre costé, où il fit cinq stations ou sceances. Car premierement, & par grand honneur, il print l'aduis de Monsieur le Comte tout seul, puis il print celuy de tous les cinq Pairs ensemble, apres celuy de Messieurs de Souuré, & le Grand, auec deux des Maistres des Requestes, puis les autres Maistres des Requestes auec les plus anciens Conseillers, & finalement les derniers Conseillers du mesme costé, & s'estant venu asseoir en sa place, prononça cet Arrest, en regardant vers ledit Sieur de Vitry: *La Cour a ordonné & ordonne, que vous serez receu à prester le serment requis pour la charge de Mares-*

chal de France, conformément aux conclusions du Procureur General du Roy, & Lettres de sa Maiesté, lesquelles à ces fins seront leuës, publiées, & registrées, &c.

Leuez la main, (il la leua) *vous iurez & promettez de bien fidellement seruir le Roy en la charge de Mareschal de France,* &c. *de ne rien entreprendre contre l'authorité de la Cour, & prester main forte à l'execution de ses Arrests,* &c. *ainsi le iurez & promettez.*

Il répondit auec la main leuée, *Oüy, ie le iure & le promets.*

Le Premier President adjousta : *Comme Mareschal de France, vous n'avés point de sceance en cette Cour; mais montés & y venés prendre sceance, comme Conseiller, au rang & ordre de vostre reception.* Il monta donc, & s'alla loger entre Monsieur le Grand & le plus ancien des Maistres des Requestes; & aussi-tost on appella vne cause pour la plaider : mais parce que l'heure estoit sonnée, elle fut remise au premier jour : & la Cour se leuant, le Premier President suiuy de Monsieur Gillot, passa du costé des Pairs, & y ayant pris Monsieur de Vitry, le prit par la main & l'alla mettre en possession dans l'Auditoire de la Mareschaussée. Et Monsieur le Comte se retira de l'autre costé auec les Seigneurs qui l'auoient suiuy; auec tous lesquels, & vne infinité de Noblesse, ils allerent attendre ledit sieur de Vitry à la grande Salle; & l'ayans ramené par la Gallerie, & le grand Escalier, remonterent à cheual; & le reconduisirent en ordre jusques chez luy, où ils furent festoyez en grand nombre & grande somptuosité.

Le Mercredy 24. May, Madame de Neuers arriua, & ne fut pas si-tost descenduë de carrosse chez elle, qu'elle eust vn Gentil-homme de la part de la Reine, pour sçauoir comme elle se portoit; elle répondit qu'elle ne faisoit qu'arriuer, & qu'elle auoit seulement voulu se dépoudrer vn peu deuant que s'aller presenter à sa Majesté;& aussi-tost se remit en carrosse, & s'en alla au Louure,où la Reine,qui estoit à vne fenestre, la vid entrer, & ne se pût tenir d'aller au deuant d'elle, jusques à sa premiere anti-chambre plus proche de son escallier,où elle la receut fort fauorablement; & l'ayant embrassée plusieurs fois, la mena dans son cabinet; où c'est que la trouuant incommodée de la grande chaleur, elle luy donna son propre éuantail, pour s'en soulager, lequel elle emporta chez elle par grande faueur, lors qu'elle se retira.

Le Ieudy vingt-cinquiéme jour de la Feste-Dieu, on tendit des excellentes pieces de tapisserie tout à l'entour de la Basse-court du Louure pour la Procession, qui y deuoit venir de la Chapelle de Bourbon, en laquelle se deuoit trouuer le Roy & la Reine, qui fut la cause que la ceremonie se fit fort tard, tandis que le Roy attendoit que la Reine fut preste; pendant lequel temps Monsieur de Vendosme fut chez le Roy toutesfois l'accompagner à la ceremonie, parce qu'il auoit esté trouué bon le jour precedent,que hors des Princes & Princesses du Sang, les autres ne s'y trouueroient point, afin d'éuiter les contentions des rangs; & que pour cet effect le Daiz seroit porté, sçauoir est les deux bastons du derriere par Monsieur & par Monsieur le Comte, & les deux de deuant par deux Ducs. D'ailleurs en

la Chapelle de Bourbon, il y eut neuf ou dix Prelats, qui assisterent à la Ceremonie, tous vestus de noir, auec leur Roquet & leur Camail, excepté deux, sçauoir est l'Archeuesque d'Aix, qui comme plus ancien, fit la charge du Grand Aumosnier de la Reine, estoit vestu d'vne sottane & d'vn Camail de satin violet, doublé de cramoisy; & l'Euesque d'Angers la Varene, qui comme premier Aumosnier de la Reine, estoit vestu d'vne sottane auec le Camail de Tabis violet doublé aussi de cramoisy. Il y eut contention entre Monsieur de Bayonne, comme premier Aumosnier du Roy, & ledit Archeuesque d'Aix; presupposant ledit Sieur de Bayonne, qu'en l'absence du Cardinal du Perron, qui est grand Aumosnier, la fonction n'en pouuoit appartenir qu'au Premier Aumosnier; mais il fut accordé à l'amiable, que pour cette fois là, sans consequence, Monsieur d'Aix en feroit la charge, attendant que le Roy en eut declaré sa volonté pour l'aduenir; surquoy le lendemain ledit Sieur d'Aix en alla faire plainte à l'assemblée du Clergé pour s'en entremettre, laquelle fit vne députation vers le Roy en faueur des anciens Prelats.

Le Roy, vestu de satin gris de lin, doublé de cramoisy, auec son grand Collier sur le manteau, vint à la Chapelle de Bourbon sur les dix heures, & se mit à genoux en l'Oratoire, qui luy auoit esté preparé tout au mitan de ladite Chapelle contre vn accudoir couuert d'vn grand tapis, ou drap de pied de velours violet fleurdelisé d'or, si grand qu'il occupoit & couuroit vne grande partie du paué de ladite Chapelle. Et s'estant mis à genoux sur le carreau de velours cramoisy, qui estoit au bas dudit accu-

doir, & appuyé contre vn autre carreau de velours cramoisy, qui estoit sur ledit accudoir, l'Euesque de Bayonne se mit à la main droitte du Roy, au costé dudit accudoir, assisté du Chapellain & autres Aumosniers du Roy, & presenta à sa Majesté les heures & prieres, dont elle se sert ordinairement. Monsieur de Carcassonne grand Maistre de la Chappelle de sa Majesté, se mit au costé gauche de sa Majesté contre le mesme accudoir, ayant à sa main droitte, & au dessus de luy, en tirant vers la porte, l'Archeuesque de Bourges & ledit Archeuesque d'Aix, & à gauche au dessous de luy, mais plus prés de l'Autel, les Euesques d'Oleron, de l'Escarre, & autres. La Reine suruint incontinent, habillée à la Françoise, d'vne robbe de taffetas vert naissant, à manches ouuertes pour la grande chaleur. Elle estoit menée par le Duc d'Vzez, son Cheualier d'honneur, & par le Marquis de Mosny, son premier Escuyer, & se vint mettre à genoux sur vn carreau de velours cramoisy, qu'on luy auoit preparé derriere le Roy sur le drap de pied à main droitte, sans aucun accudoir. L'Euesque d'Angers son Aumosnier, se mit à genoux auprés d'elle, à sa main droitte, & luy soustenoit les heures dans lesquelles elle disoit ses prieres. Mesdames, sœurs du Roy, vestuës de bleu, se mirent sur des carreaux de velours bleu qui estoient derriere la Reine, sur le bord dudit drap de pied du Roy. Monsieur Frere du Roy, vestu de tanné, se mit sur vn autre carreau de velours cramoisy, logé sur le mesme drap de pied à costé gauche de la Reine, vn petit plus en arriere. Monsieur le Comte de Soissons fut logé derriere Monsieur

sur vn autre carreau tout à fin bord dudit drap de pied. La Princesse de Conty & la Comtesse de Soissons auoient des carreaux de velours noirs, sur la terre hors ledit drap de pied derriere Mesdames. Les Damoiselles de Vendosme & de Verneil estoient au mesme rang desdites Princesses, sur des carreaux, qui estoient par terre à leur main droitte. Et à leur main gauche estoit Madame la Connestable, comme Dame d'honneur de la Reine. Tout le reste de la Chappelle estoit remply de Seigneurs, Gentilshommes & Dames de la Cour en grand nombre.

L'Euesque de Mascon deuoit celebrer,& sortit de la Sacristie, tout habillé auec sa Mître & sa Crosse, fit vne grande reuerence au Roy & à la Reine, & passa à l'Autel, d'où il vint auec vn gouspillon, qu'il auoit à la main,pour donner de l'eau beniste au Roy & à la Reine seulement; & puis retourné à l'Autel,prit vne hostie consacrée, qui estoit dans le Ciboire, & l'accommoda en vn tabernacle pour le porter en procession; cependant on donna vn cierge blanc au Roy, garny de velours cramoisy, que M. d'Aix porta tout allumé; M. d'Angers porta celuy de la Reine, qui estoit vn peu moindre;toute la Cour en eut semblablement,mais beaucoup plus petits:& comme tout fut allumé, la procession fut commencée.

Le Colonel Galaty marchoit en teste des Suisses de la garde, apres lesquels venoit la Croix & la musique de la Chapelle du Roy, quelques Cheualiers de l'Ordre auec leur Collier sur le manteau, & le Dais porté deuant par les Ducs d'Vzés & de Montbason, & derriere par Monsieur, & M. le Comte, ou par leurs Gentilshommes qui les en soulageoient. M. de Ianicourt, &

M. de Melleuille, Maiſtres des Requeſtes, ſeruans ce iour-là prés du Roy, marchoient immediatement deuant le Dais, mais on dit que ce fut à faute de maintenir leur place, qui deuoit eſtre tout contre le Roy, ainſi que feu M. le Comte, comme Grand Maiſtre, l'auoit autresfois jugé, & fait pratiquer vn iour de ſemblables ceremonies à M. de Roiſſy & à vn autre. L'Eueſque de Maſcon eſtoit tout au mitan du Dais auec le S. Sacrement à la main, le Roy eſtoit derriere, & marchoit ſous le Dais, ayant à l'entour de luy Meſſieurs d'Aix, de Bayonne, de Carcaſſonne, & autres. Apres leſquels la Reine marchoit ſous vn grand vmbelle, menée par le Marquis de Moſny tout ſeul, ayant à ſon coſté droit Monſieur d'Angers, qui portoit ſon cierge; Meſdames la ſuiuoient ſous des autres vmbelles, & apres les Princeſſes de Conty, Soiſſons, & autres, auec tout ce qu'il y auoit de la Cour.

La Proceſſion ſortit de la Chapelle de Bourbon, & entra dans le Louure; où elle fit le tour de la Baſſe-court, & s'arreſta quelque temps ſur vn repoſoir qui auoit eſté dreſſé; puis elle reuint à Bourbon, où chacun reprit la meſme place, & apres que l'Eueſque celebrant eut remis le S. Sacrement ſur l'Autel, il commença la Meſſe. Apres l'Euangile M. d'Aix alla vers l'Autel prendre le Liure de l'Euangile de la main du Diacre, & l'apporta tout ouuert au Roy, ſe mettant à genoux deuant ſa Majeſté, & le Roy l'ayant baiſé, il ſe leua, & le rapporta au Diacre; perſonne n'alla à l'offrande que le Roy, & apres qu'il eut baiſé, il ſe tourna en arriere vers M. le Comte, qui luy preſenta l'eſcu d'or que le Roy prit de ſes mains, & l'offrit incontinent. La Reine ne fut point à

l'offrande, parce que ce n'eſt pas la couſtume qu'elle y aille en preſence du Roy. Au ſurplus la chaleur eſtoit ſi grande qu'on ne pouuoit durer, on apporta au Roy ſa chaire pour s'aſſeoir; mais il eut cette conſideration de ne la vouloir pas prendre, parce que la Reine n'en auoit point. La Reine fut touſiours démaſquée, & la pluſpart du temps aſſiſe par terre ſur ſon carreau, ou bien debout; toutes les autres Princeſſes furent ſemblablement ou aſſiſes ſur leurs carreaux, ou debout; car la chaleur les empeſchoit de pouuoir durer à genoux. Ce fut Monſieur d'Aix qui porta à baiſer la Paix au Roy, & le Roy luy fit ſigne de la faire baiſer à la Reine; ce qu'il fit. A la fin de la Meſſe, apres la benediction Epiſcopale, l'Eueſque celebrant vint porter baiſer au Roy ſeulement le Corporal ſur lequel il auoit celebré. La Reine eſtant leuée, & s'apperceuant que ſes cheueux eſtoient mal-rangez, à cauſe de la grande chaleur, appella Madame la Comteſſe de Soiſſons pour les ragencer; ce qu'elle fit auec le bout de ſon éguille d'or, auec vne infinité de ſubmiſſions & de ceremonies; & apres cela vn chacun ſe retira.

Le meſme jour apres Veſpres, Monſieur le Premier Preſident de Verdun vint viſiter Monſieur le Garde des Sceaux en ſon logis des Bernardins, accompagné du Preſident de Gueſpean, & du Sieur de Villemontée, eſtant veſtu de ſa grande robbe de ſatin à grandes manches, & ayant pris ſon bõnet quarré au bas de la montée, Monſieur le Garde des Sceaux l'alla receuoir à l'entrée de la ſalle, & le mena dans ſa chambre, où ils ſe mirent tous deux teſte à teſte chacun dans vne chaire, le premier Preſident regardant

vers la porte, mais non pas du tout à plein, parce qu'il n'en voulut pas accepter l'honneur tout entier; les autres se logerent en vn coin de la chambre fort loin d'eux. Les premieres paroles dudit Sieur President furent, qu'il luy venoit demander pardon d'auoir tant tardé à luy rendre son deuoir, ce qu'il dit si haut qu'on le pouuoit entendre en la salle; mesme les complimens furent reciproques & longs, & plus d'vn grand quart-d'heure auant se couurir. Enfin ils se couurirent, & deuiserent ensemble quasi vne heure. M. le premier President prenant congé, voulut embrasser Monsieur Ribier, neveu dudit Sieur Garde des Sceaux, qui estoit dans la mesme chambre; & au sortir ledit Sieur premier President ne voulut jamais passer deuant, quelque presse que luy en fist ledit Sieur Garde des Sceaux durant vn grand quart d'heure, qu'ils en furent en contestation. Enfin Monsieur le Garde des Sceaux passa deuant auec de grandes protestations du déplaisir qu'il en auoit; & alla reconduire ledit premier President dans la Cour, & jusques à la porte de la ruë, sans toutefois attendre qu'il fust remonté en carosse.

Le Vendredy matin 26. le President Cheualier alla trouuer Madame la Princesse chez Madame d'Angoulesme où elle estoit; & luy dit de la part du Roy, qu'elle pouuoit venir salüer sa Majesté quand il luy plairoit. Elles vindrent toutes deux au Louure sur les onze heures, & s'en allerent chez Madame la Connestable, pour y attendre que le Roy eust disné. A l'issuë du disner du Roy, n'y ayant personne que le Roy, la Reine, Mad. la Connestable, M. de Luynes, & du Hallier, elles se presenterent, & Mad. la Princesse se mit à ge-

noux, & commença à parler à genoux; mais le Roy luy dit qu'il ne l'oüiroit point, & enfin la fit leuer, & les baisa toutes deux. La harangue de Mad. la Princesse fut entrecouppée de beaucoup de sanglots & de larmes; elle commença par tres-humbles remerciemens & loüanges à Dieu, d'auoir ce bien d'approcher de sa Majesté, dont elle s'estimoit trop heureuse; apres elle luy recommanda M. le Prince son mary; & le pria de luy permettre de le voir, & se confiner auec luy. Le Roy luy dit qu'il y auoit plus de quatre jours qu'il auoit declaré sa volonté, qui estoit qu'il trouuoit bon qu'elle allast voir son mary, & qu'elle se retirast auec luy, & que pour le surplus qu'il affectionnoit grandement son Cousin, & toute sa Maison, qu'il le feroit garder soigneusement, attendant qu'il y eust vn peu mis d'ordre à ses affaires; qu'il estoit marry qu'elles ne peussent permettre presentement, mais qu'il tascheroit de luy donner contentement, sans qu'il en eust l'obligation à qui que ce soit: elle le pouuoit aller voir, & se tenir prés de luy, la priant de le semondre d'auoir bon courage, & de ne se fascher de rien, de l'aymer, & de l'asseurer que s'il voyoit l'estat des affaires de son Royaume, il jugeroit luy-mesme qu'il ne pouuoit faire autrement pour encores; & qu'en toute façon qu'il le traitteroit bien, suiuant ce que requeroit sa qualité, & verroit de luy donner contentement. Et apres il dit à Mad. d'Angoulesme: *Ma Tante, allez vous-en mener ma cousine vers son mary*; & cõmanda à du Hallier de les aller accompagner. Sur les 4. heures Mad. d'Angoulesme, accompagnée du sieur du Hallier, s'en alla mener Mad. la Princesse jusques à l'entrée de la porte de la Ba-

ſtille, où elle trouua Mad. de Perſan auec ſon mary, entre les mains deſquels elle la conſigna, & ſe retira. Du Hallier demeura auec Mad. la Princeſſe, & tous enſemble la menerent en haut, où elle trouua M. le Prince fort gay & fort content; parce que peu de jours auparauant on luy auoit ouuert les feneſtres qui regardent aux champs. Il les receut fort fauorablement, & apres l'auoir baiſée & fait quelques complimens, il la prit par la main & la mena à la ruelle de ſon lict, diſant tout haut à la Compagnie: *Qu'on me laiſſe vn peu auec ma femme*: auſſi-toſt la Compagnie ſortit, & ils furent enſemble fort long-temps. Le ſoir on leur apporta à ſoupper à tous deux: elle prit la ſeruiette, & la preſenta à M. ſon mary; mais luy ne la voulut pas accepter, ains luy ſauta au collet, & la baiſa deux ou trois fois. Ils ſouperent enſemble, & apres coucherent enſemble: il demeura deux ou trois ſoldats des gardes couchez dans leur chambre: ce qu'ils continuerent durant deux ou trois jours ſeulement: car depuis les gardes, & Nuiſible, le valet de Chambre, couchent en l'anti-chambre la porte ouuerte, & la femme de chambre ſeule, couche dedans icelle. Le lendemain au matin le Buiſſon y entra, pour en pouuoir aller dire des nouuelles au Roy, & les ayans trouuez embraſſez en deuë forme, en alla faire ſa relation à ſa Majeſté, auant qu'il partiſt pour ſon voyage de S. Germain en Laye.

Le meſme iour ſeptiéme le Roy s'eſtant leué de grand matin, à cauſe dudit voyage, ſe trouua preſque tout ſeul: & eſtant allé dans la grande Gallerie, ſans que perſonne le ſuiuit que du Hallier, il luy dit: *du Hallier, vous voilà bien empeſché, que ne me faites-vous faire place*; com-

me s'il y eut eu grande presse, & apres luy dit, *C'est Conchino qui doit estre resuscité, pour retenir la Cour chez luy.* Il voulut tenir son Conseil, auant que partir : & partant sur les dix heures, dit qu'il vouloit estre de retour le Lundy assez à temps, pour tenir encores le Conseil, parce qu'il n'en vouloit point perdre d'occasion. La Reine demeura à Paris pour se baigner. Le Dimanche & le Lundy, le Roy fut à la grande Chasse du cerf dans les Forests de S. Germain, & en vint relancer vn dans vne Isle, qui est tout vis à vis de la maison du President Cheualier à la chaussée, où il eut vn grand plaisir toute vne apresdisnée, sans que le cerf se peût rejetter dans la riuiere pour se garantir. Enfin il le prit, & apres s'en alla souper en ladite maison de la Chaussée, où ledit President Cheualier auoit fait apprester separément pour le Roy tout seul dans la salle, & à part à vne grande Gallerie, pour les Princes & Seigneurs qui l'accompagnoient, jusques à 50. seruiettes. Le Roy eut cette patience de se mettre à sa table, & commanda qu'vn chacun allast souper, pour estre prest à partir quand & luy : & dés qu'il sceut qu'ils estoient à table, il se leua de la sienne, & les alla trouuer en la gallerie, criant tout à l'entrée, *Que personne ne bouge, à peine de ma disgrace* : ils obeïrent, & se trouua que M. du Mayne & M. de Rohan, qui estoient sur le mitan de la table, auoient le verre à la main pour boire à la santé de sa Majesté, & dés qu'il en fut aduerty, il s'alla placer justement entre eux deux, & leur voulut faire raison : & apres soupa auec toute la Compagnie, & leur laissa toute sorte de liberté.

Le mesme iour de Dimanche sur le soir apres

Vespres, M. le Garde des Sceaux alla rendre la visite à M. le premier President en son logis du Bailliage, on fit entrer son carrosse dans la Cour, M. le premier President estoit au fonds de son Estude auec le Lieutenant Ciuil ; & en estant aduerty, accourut à grand pas au deuant de luy, & le trouua déja dans la salle, d'où il le conduisoit en sa chambre, à la porte de laquelle il le fit passer deuant. Ils s'entretinrent long-temps chacun dans vne chaire : ledit Sieur premier President ayant toûjours son bonnet quarré : au sortir il fit toûjours passer deuant ledit Sieur le Garde des Sceaux, & le conduisit jusques au carrosse, mais ledit Sieur Garde des Sceaux voulant aller voir son jardin, il l'y accompagna encores, & le reconduisit jusques à son carrosse, sans se retirer, jusques à ce que le carrosse roullât, le tout auec de grands compliments de part & d'autre: ledit Sieur Garde des Sceaux dit en sortant, qu'il vouloit aller semblablement visiter les autres Presidents du Parlement.

Le Roy arriua le Lundy au soir, & tint le Conseil le lendemain incontinent apresdisner: & sur le tard M. de Guise arriua de retour de l'Armée, accompagné d'vne Caualcade de plus de sept cens Gentilshommes de compte fait, entre lesquels estoient Monsieur le Prince de Ioinville, M. d'Elbeuf, Messieurs de Termes, Crequy, Bassompierre, la Rochefoucault, le Marquis de Mirebeau & Beuuron, Sainct Luc, M. de Candale, M. de Rohan, le Marquis de Rosny, M. de la Valette, le Comte de Schomberg & Praslin : & enfin toute la Cour, excepté les Princes, M. le Grand, qui estoit malade de la pierre, & le Colonel d'Ornano, qui estoit blessé le matin par

difgrace : M. de Luynes y auoit enuoyé Modene de fa part:& hors de la prefence du Roy,de longtemps il ne s'eftoit veu vne fi belle Caualcade à Paris, ny fi lefte. Il auoit couru quelque bruit fourd auparauant, que le Roy ne prendroit pas plaifir qu'on allaft au deuant de M.de Guife : lequel bruit eftant paruenu aux oreilles du Roy, il dit à S.Germain en Laye, que tant s'en faut que cela fuft,qu'au contraire ceux qui n'iroient point ne luy feroient point plaifir. Et de fait, le Roy eftoit dans la Gallerie lors de l'arriuée dudit Sieur de Guife, & accourut quafi luy-mefme à luy, faifant fendre la preffe auec grande impatience de le voir: & le voyant, luy fit le plus fauorable accueil, qui fe pouuoit fouhaiter,difant qu'il l'auoit bien & dignement feruy, & qu'il luy en fçauoit bon gré, & l'aymoit de bon cœur: aprés le mena voir la Reine ; & eftant paffé, M. de Guife falüa Meffieurs le Comte d'Auuergne, le Comte de S. Pol; & aprés Monfieur du Mayne & le Cardinal de Guife ; & ayant fuiuy le Roy, & demeuré quelque temps auec luy, & chez la Reine, s'en alla voir Madame fa mere, & Madame la Princeffe de Conty ; & fe retirant paffa par chez Monfieur le Grand, pour eftre éclaircy de plus prés de fa fanté.

Le Mercredy, dernier May,du grand matin,le Marquis de la Valette, qui le jour precedẽt auoit embraffé & careffé le Comte de Schomberg,parmy la troupe de la Caualcade, luy enuoya vn billet par vn valet de pied pour fe battre, fur ce que les troupes dudit Comte de Schõberg eftoiẽt paffées par fon Gouuernement du Païs Meffin, fans prendre fon Attache. Le Comte de Schõberg fe rendit fur le lieu,où il trouua le Marquis de la

Vallette, & d'abord fit quelques complimẽns, disant qu'il receuoit à grand honneur d'auoir affaire à vn si braue caualier, qu'il auoit toûjours esté seruiteur de M. d'Espernon ; & que si ses soldats auoient fait quelques insolẽces, c'estoit parce qu'ils n'estoient pas payez ; & que s'il en eust esté auerty, il y eut apporté le plus d'ordre & de remede, qu'il luy eut esté possible. Ils se battirent l'épée seule, aprés auoir ouuert le pourpoint sans le quitter ; à la seconde passade les épées s'embarasserent dans les pourpoints respectiuement, & ils vinrent aux prises, & se porterent par terre; cependant leurs Escuyers, qui accoururent aprés, s'estans rencontrés, se battirent & se blesserẽt tous deux, sans danger de vie toutesfois ; & lors M. de Crequy suruint auec vn Gentilhomme, & ils les separerent les vns & les autres, & les firent amis sur le champ. Mais le Roy ne les veut point encore voir à la Cour. Le mesme jour arriua le Sr Edmond, Ambassadeur extraordinaire de la grande Bretagne, M. le Duc de Montbason l'alla receuoir hors la porte de la ville fort honorablemẽt, accompagné d'enuiron 200. cheuaux, & 10. ou 12. carrosses, & le conduisit à son logis. Le soir M. de Guise alla visiter M. le Garde des Sceaux, & fut plus d'vne heure auec luy, M. le Garde des Sceaux l'estoit venu receuoir à l'entrée de la salle, & le reconduisit jusques à ce qu'il fit roüler le carrosse qu'on auoit fait entrer dans sa Cour.

Le Ieudy 1. Iuin 1617. arriua vn Courrier d'Italie, qui porte des nouuelles du siege de Verceil fait par l'armée d'Espagne ; aussi-tost il y eut grand renfort des instãces que faisoient les Ambassadeurs pour le secours du Duc de Sauoye. Le Marquis de Tresnel arriua aussi, disãt qu'il auoit

appris à Florence la nouuelle de la mort du Mareſchal, le frere d'iceluy eſtant dans ſa chambre, quand elle fut apportée; que cela le haſta de s'en venir, & qu'il s'embarqua à Ligorne auec l'Archeueſque de Piſe, que le Grand Duc dépeſcha auſſi-toſt pour Ambaſſadeur extraordinaire. Et qu'eſtant à Sauoye, les autres diſent en France, il receut les lettres, par leſquelles il luy eſtoit mandé, qu'il ne bougeât encores de Rome, & que ſe trouuant ſi prés d'icy, il y auoit mieux aymé y venir en diligence, ayãt pris la poſte à Marſeille, où il a laiſſé ledit Archeueſque, qui s'en vint à ſes journées; auſſi-toſt il fut parlé de bailler cette Ambaſſade non plus à ce Marillac, qui y eſtoit deſtiné, mais au Marquis de Cœuures, ou au Marquis de Ramboüillet, ou au Comte de Schõberg, & croit-on que le premier y a la meilleure part.

Le Vendredy 2. Iuin à l'iſſuë du diſner du Roy, il y eut vn Conſeil celebre, où ſe trouuerent tous les Princes, & plus Grands de la Cour, auec les principaux Miniſtres, auquel il fut reſolu, que le Roy deuoit ſecourir le Duc de Sauoye; & à ces fins qu'on luy enuoyeroit dix mille hommes de pied, & deux mille cheuaux. Le Comte d'Auuergne s'offrit d'aller conduire cette caualerie comme Colonel ſous M. le Mareſchal Deſdiguieres, ou tel autre que le Roy commettroit; ce qui luy fut accordé. M. de Vendoſme parloit d'y aller auſſi, mais cela ne fut pas reſolu. Apres le Roy manda l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & luy dit, que par vn ancien deuoir il ne pouuoit abandonner les anciens alliez de ſa Couronne, auſquels il deuoit procurer la paix; que par le traitté d'Aſt il eſtoit particulierement obligé à l'entretenir entre ſon Maiſtre & le Duc de Sauoye, autrement

contre Monsieur de Puysieux, Monsieur de Villeroy le mena assez rudement, disant que c'étoit luy qui estoit l'autheur de tout le mal, parce qu'il auoit figuré la France à son Maistre si foible & si desordonnée, qu'il luy auoit donné le courage de tout entreprendre à tort ou à trauers. La Reine ayant sçeu cette action du Roy, son mary, le loüa grandement, disant qu'il falloit faire ainsi; *Et pense-on*, dit-elle, *que parce que ie suis née en Espagne, ie sois Espagnolle? on se trompe; ie suis Françoise, & ne veux estre autre.*

Pour ce qui est de la suitte de cette Histoire, elle fait partie de la Generale du Temps: c'est pourquoy l'autheur de ce Discours, qui a eu bonne part en toute cette intrigue, ne l'a pas voulu poursuiure.

FIN.


BIBLIOTECA NAZ
ROMA





